This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

18467.31

Bd. Jul. 01

2B

Harvard College Library

FROM

The University

22 May, 1896

184 1 40
6

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

LA JEUNESSE

DE

WILLIAM WORDSWORTH

— 1770-1798 —

ÉTUDE SUR LE "PRÉLUDE"

PAR

ÉMILE LEGOUIS

DOCTEUR ÈS LETTRES
MAITRE DE CONFÉRENCES A LA FACULTÉ DES LETTRES DE LYON

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1896

71

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

LA JEUNESSE

DE

WILLIAM WORDSWORTH

— 1770-1798 —

ÉTUDE SUR LE "PRÉLUDE"

XXII. — Février 1896.

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

LA JEUNESSE

DE

WILLIAM WORDSWORTH

— 1770-1798 —

ÉTUDE SUR LE "PRÉLUDE"

PAR

ÉMILE LEGOUIS
Docteur ès Lettres
Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lyon.

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
120, Boulevard Saint-Germain
1896

18467.31

MAY 22 1896

The University

Tous droits réservés.

A

M. ALEXANDRE BELJAME

PROFESSEUR ADJOINT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Hommage de reconnaissance et d'affection.

AVERTISSEMENT

Les remaniements nombreux et souvent caractéristiques que Wordsworth a pendant toute sa vie fait subir au texte de ses poèmes rendent un avertissement nécessaire. En raison de la multitude et de l'étendue des passages traduits qui figurent dans cet ouvrage, il eût été impossible de citer le texte anglais adopté sans donner à ce qui veut être une biographie presque l'aspect d'une édition. D'autre part, ce livre étant destiné avant tout à montrer les progrès de la pensée et de la forme chez Wordsworth, il était souvent indispensable de recourir au premier texte, alors que le dernier texte (celui de 1849) a été reproduit comme étant le texte définitif par les éditeurs récents.

Ces inconvénients paraîtront moindres si l'on considère :

1° Que le *Prélude* et le *Reclus*, d'où est tirée de beaucoup la plus grande partie des passages traduits, n'ont qu'un seul texte, ayant été publiés après la mort de l'auteur, le premier poème en 1850, le second en 1888 ;

2° Qu'il existe une réimpression de la première édition des *Ballades lyriques* publiée par Edward Dowden (Londres, 1891). La plupart des courts poèmes de Wordsworth ici traduits sont

contenus dans cette réimpression. Dans ce cas, le poème est accompagné en note de la mention : *Lyrical Ballads*, 1798.

3° Qu'il existe deux éditions complètes contenant les variantes des poésies de Wordsworth. Une seulement (édition William Knight, 8 volumes, Edimbourg, 1882-86) se donne comme les contenant toutes. L'autre (édition Dowden, 7 volumes, Londres, 1892-93) n'offre que les variantes de quelque importance. Le texte très exact, les notes très précises, la classification des poèmes conservée telle que l'avait voulue Wordsworth et en même temps un index chronologique annexé au dernier volume, les vers de chaque poème numérotés, font de l'édition Dowden la meilleure édition actuelle.

Pour ces raisons le texte de Wordsworth n'est cité dans ce livre que rarement, mais toutes les fois que le texte définitif (celui de 1849) a été rejeté, une note l'indique.

On trouve dans l'édition Dowden (volume VII) une bibliographie contenant la liste de toutes les éditions anglaises de Wordsworth qui ont paru de son vivant (de 1793 à 1850). Une bibliographie allant de 1793 à 1888, suivie de la liste des biographies de Wordsworth et des principaux livres ou articles de critique qui ont paru sur lui, a été insérée dans l'édition complète en un volume publiée par Macmillan en 1888.

C'est pour moi un agréable devoir de remercier M. Ernest Hartley Coleridge qui a bien voulu me communiquer de précieux renseignements avant qu'ils parussent dans son recueil récent des lettres de Coleridge, et M. Thomas Hutchinson de Dublin qui, avec une complaisance jamais fatiguée, m'a permis de recourir à son érudition peut-être sans égale en ce qui touche à la biographie et à la poésie de Wordsworth.

LA
JEUNESSE DE WORDSWORTH

— 1770-1798 —

ÉTUDE SUR LE " PRÉLUDE "

INTRODUCTION

I

Rarement l'Angleterre avait eu d'aussi justes raisons, avait donné des signes aussi peu équivoques d'inquiétude nationale et de trouble moral que dans l'hiver de 1797 à 1798. Le traité de paix de Campo-Formio la laissait isolée en face de la France révolutionnaire qui avait successivement contraint tous ses autres ennemis à poser les armes. Bien que la supériorité navale lui restât, elle n'avait encore remporté sur mer aucune victoire assez prestigieuse pour consoler son amour-propre de ses défaites sur le continent, assez décisive pour lui faire voir dans les eaux qui l'entourent un inexpugnable rempart. A peine même était-elle sûre de ses flottes où avaient éclaté récemment des révoltes formidables. Cependant l'Irlande secouant le joug appelait l'étranger. La France semblait mûrir un projet de descente. Il n'était pas un point des rives britanniques qui ne se sentît menacé. Bien plus, ceux des Anglais, de beaucoup les plus nombreux, qui avaient à cœur non seulement

71

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

LA JEUNESSE

DE

WILLIAM WORDSWORTH

— 1770-1798 —

ÉTUDE SUR LE "PRÉLUDE"

XXII. — Février 1896.

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

LA JEUNESSE

DE

WILLIAM WORDSWORTH

— 1770-1798 —

ÉTUDE SUR LE "PRÉLUDE"

PAR

ÉMILE LEGOUIS
Docteur ès Lettres
Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Lyon.

PARIS
G. MASSON, ÉDITEUR
120, Boulevard Saint-Germain
1896

18467.31

MAY 22 1896

The University

Tous droits réservés.

A

M. ALEXANDRE BELJAME

PROFESSEUR ADJOINT A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Hommage de reconnaissance et d'affection.

futable, si les joies constatées par le poète sont plus accessibles à tous, plus répandues en tous lieux, plus communes à toutes les heures ; si elles ne sont point comme ces plantes rares qu'il faut un voyage pour découvrir, si elles fleurissent sous nos pas, ordinaires et nombreuses comme les pâquerettes des prés. De là une double tâche pour qui aspire à être le bienfaiteur des hommes : montrer la beauté humaine en ce qu'elle a de plus essentiel à la fois et de plus méconnu ; montrer la beauté de la nature en ce qu'elle a de plus négligé et pourtant de plus universel.

Tel était l'objet du grand poème que Wordsworth à vingt-huit ans méditait de composer pour « l'utilité » des hommes de son temps, découragés et sceptiques. Ce poème du *Reclus* il ne devait, il est vrai, jamais l'écrire en entier. Mais les parties imposantes qui existent de la « vaste cathédrale gothique (1) » projetée, dont la plus considérable, l'*Excursion*, a neuf mille vers, dont le *Prélude* qui n'en devait être que le porche en a près de sept mille, outre qu'elles témoignent des proportions gigantesques qu'aurait eue l'œuvre totale, font encore chacune un tout harmonieux et indépendant, où la doctrine entière a trouvé place, et qui défend l'esprit des regrets ordinairement causés par la vue d'un monument inachevé. En plus, d'innombrables petits poèmes destinés à être dans l'édifice ce que sont dans une église « les chapelles, les oratoires et les niches sépulcrales (2) », avec moins de majesté sans doute que la nef immense, mais avec plus de variété et d'un charme plus accessible, ont répété sous leurs formes diverses la pensée unique : — ballades familières retraçant quelque scène de tendresse naïve, quelque parole ingénument profonde d'un enfant ou d'un simple ;

(1) Préface de l'*Excursion*.
(2) *Ibid.*

pastorales où la vie rustique réelle se transfigure pourtant, vue dans son cadre d'éternelle beauté ; petits tableaux descriptifs où l'âme heureuse de quelque lieu solitaire semble luire à travers son revêtement de mousse et de feuillage; odes dans lesquelles une chère pensée abstraite se couvre d'un corps pour devenir aux hommes une compagne visible ; sonnets où un sentiment passager s'enchâsse, « jailli du cœur dans sa forme parfaite, et dont le Temps épargnera la beauté, bien qu'elle soit faite d'un souffle (1) ».

Sans se démentir, Wordsworth allait pendant cinquante années travailler à convaincre les hommes et à maintenir en lui-même la conviction qu'il y a lieu de bénir le présent et d'espérer en l'avenir. Au cours de cette lutte constante contre le pessimisme de ses contemporains, il devait prendre place parmi les premiers poètes de son pays. Il mériterait cette gloire par trois dons essentiels. D'abord par l'imagination la plus loyale peut-être qui fut. Se défiant de la fantaisie qui aspire à créer un monde à elle, sachant l'angoissante sensation de chute par quoi s'achèvent les plus radieux rêves, il n'a voulu contempler que la réalité, pour dégager d'elle cette beauté qui était hier et qui sera demain, qui découverte devient un trésor pour toujours. Aussi chacune de ses images, reflet sincère du monde visible dans un esprit qui s'est purifié en vue de cette communion et sévèrement dépouillé de toutes les parures poétiques traditionnelles, participe-t-elle de l'éternelle vérité de la nature. Elle en a, dans sa nudité chaste, la force et la fraîcheur. Encore, n'est-ce pas dans l'œuvre seule de Wordsworth qu'il faut chercher les effets de cette vision directe. C'est dans toute la poésie anglaise contemporaine à qui, par son exemple, il a fait honte des ornements factices et défraîchis, qu'il a retirée de

(1) Sonnet *Happy the feeling.*

l'imitation verbale où elle languissait pour la rendre à l'observation précise et respectueuse des êtres et des choses.

A ce don d'imagination il devait joindre, à un moindre degré, celui du langage. Inégal, dénué de souplesse, parfois gauche en sa vigueur, parfois aussi, en son parti pris d'exactitude scrupuleuse, explicite jusqu'aux confins de la platitude, il a excellé dans l'expression dense et austère des émotions morales ; il a été le traducteur incomparable de quelques-uns des plus obscurs parmi les phénomènes de la sensation, rendant palpable presque plus d'une intuition des sens encore inexprimée, ou ignorée peut-être même quoique universellement ressentie, faute d'avoir jusqu'à lui trouvé un clair langage approprié. Aussi a-t-il fourni quelques-unes de ses pages les plus précieuses à la psychologie poétique de l'homme.

Enfin, si les élans fougueux et si les notes les plus liquides du lyrisme lui manquèrent, au-dedans de lui, musique naturelle de ses méditations intenses, chantait le rythme grave et processionnel de l'épopée ; et la prose grêle des choses quotidiennes, après un séjour prolongé dans son esprit, en est ressortie plus d'une fois avec une harmonie pleine et solennelle, presque égale à celle dont Milton avait accompagné son récit religieux des origines du monde.

Il a donc été pour l'humanité le bienfaiteur qu'il souhaitait d'être, laissant après lui la poésie enrichie de ses poèmes, et la nature plus belle des découvertes que ses sens y avaient faites.

II

Comment s'était formé celui qui, à vingt-huit ans, avait cette ambition et le génie propre à la réaliser ? Quelle expérience

avait-il faite de la vie et de la pensée ? Lui-même nous l'a dit dans un poème, de tous les siens le plus original et le plus profond, et qu'il commença justement à écrire lorsqu'il eut pris pleine conscience de son rôle poétique. Il sentait le *Reclus* à peine ébauché se dérober devant lui. Les contours trop vastes de ce poème sur la nature, l'homme et la société se refusaient à son étreinte. Il doutait parfois de pouvoir donner un corps à ses conceptions ; il craignait d'avoir trop présumé de ses forces. Avait-il en lui les éléments d'une œuvre aussi grandiose ? Il le saurait en suivant le cours de son esprit depuis sa source première. Et c'est ainsi qu'il composa le *Prélude*.

Etudier la jeunesse de Wordsworth à l'aide de cette autobiographie poétique, faire connaître par la traduction directe ou par l'analyse le plus qu'il sera possible de ce poème unique, le commenter ou le compléter au moyen de tous les autres témoignages accessibles, poèmes divers de Wordsworth, sa correspondance et celle de ses amis ; préciser les allusions et donner aux faits particuliers leur pleine valeur en les plaçant dans un cadre historique approprié ; conclure par quelques chapitres pour lesquels le *Prélude* n'a fourni que des indications plus rares et où sont analysés séparément les principaux caractères que présentera l'œuvre de l'homme fait, — tel est l'objet de ce livre.

Ainsi conçu, si docilement qu'il suive le poème original et si étroites que paraissent les limites acceptées, ou plutôt en raison même de cette docilité et de ces limites, il pourra offrir quelque nouveauté. Bien que la vie et la poésie de Wordsworth aient donné naissance à des travaux nombreux et considérables, bien qu'il ne soit presque pas un critique anglais de ce siècle qui n'ait tenu à porter un jugement sur le grand initiateur de la poésie anglaise contemporaine, le *Prélude* a été, par tous ceux qui ont parlé de son auteur, plutôt supposé connu qu'étudié à fond. Serait-ce un désavantage — j'entends au seul point de vue de la critique historique ou littéraire — de posséder un poème

dans sa propre langue ? Ce qui est trop aisé d'accès risque-t-il de ne pas assez retenir l'attention ? Les notes mises à quelques éditions du *Prélude*, notes rares ou assez souvent erronées, le feraient croire. De là aussi quelques traits essentiels qui manquent presque partout au portrait du poète et au récit de sa vie; une attention insuffisante prêtée à ses vers d'adolescent, dont le *Prélude* a cependant signalé l'importance; un manque d'effort pour analyser cette crise morale du jeune homme, sans laquelle l'homme fait n'eût pas été ce qu'il fut. C'est encore à une reconnaissance imparfaite des titres supérieurs du *Prélude* qu'il faut attribuer la tendance ordinaire à juger l'ensemble de l'œuvre poétique et morale de Wordsworth sur les monuments plus tardifs, — à prendre pour la pièce maîtresse de l'édifice l'*Excursion* plus longue, mais où se trahit un certain affaissement de la force d'imagination première et de la vitalité de la joie initiale.

D'autre part, il est vrai, présenter cette biographie partielle en France, c'est s'exposer à une grave objection. Il pourra sembler excessif et téméraire de consacrer une minutieuse étude à la jeunesse d'un poète étranger, dont l'œuvre n'a jamais été traduite en français, ni la vie, dans son ensemble, jamais retracée chez nous dans un livre spécial. En effet, malgré l'admiration que lui voua Sainte-Beuve et en vertu de laquelle il imita en vers quelques-uns de ses sonnets; malgré l'intérêt très vif qu'il inspira à M. Schérer par ses idées morales, à M. Bourget et à M. Gabriel Sarrazin par son symbolisme subtil; malgré le pénétrant éloge que faisait de lui récemment M. Angellier pour sa profonde interprétation de la nature; malgré d'autres tributs dont le plus curieux peut-être fut celui de ces jeunes poètes bretons, Maurice de Guérin et Hippolyte de la Morvonnais qui, vers 1835, rêvaient d'accomplir dans la matière et la forme de notre poésie une révolution semblable à celle de Wordsworth ; malgré ces sympathies et ces admirations venues à lui de personnalités et d'époques si diverses, il faut cependant

reconnaître qu'en France surtout s'est réalisé le vœu du poète, vœu renouvelé de Milton : « Je demande des auditeurs aptes, fussent-ils peu nombreux ! (1) » Cela étant, il serait vraiment sans excuse de présenter d'une façon à la fois si fragmentaire et si détaillée la biographie d'un inconnu, si la jeunesse de Wordsworth, étudiée isolément, n'offrait pas, grâce au *Prélude*, un intérêt indépendant, une intelligibilité parfaite, une forte et harmonieuse unité. Ce n'est pas l'examen minutieux de l'ignoré qui est pour déconcerter, c'est plutôt le trop rapide résumé de pensées étrangères et de faits nouveaux dont les origines n'ont pas été perçues distinctement, ni tous les éléments analysés. D'ailleurs le *Prélude* est l'introduction nécessaire à tout travail d'ensemble, non seulement sur la poésie de Wordsworth, mais encore sur la poésie anglaise contemporaine. Un livre sur la jeunesse de Wordsworth peut se justifier et, nous l'espérons, se suffire à lui-même dans l'attente d'une étude plus ample sur l'homme et sur son temps.

Ecrit entre vingt-huit et trente-cinq ans, de 1799 à 1805, au plus beau de la vigueur et de l'audace poétiques de Wordsworth, le *Prélude* ne devait cependant paraître qu'en 1850, après la mort de son auteur. Non que celui-ci doutât de la valeur de son œuvre, saluée dès la première lecture par un hymne enthousiaste de Coleridge, seul homme devant le jugement duquel Wordsworth ait parfois incliné le sien. Mais il avait scrupule à donner au public un poème où il se chantait si longuement, avant d'avoir justifié cette apparente glorification de soi-même par l'achèvement du *Reclus*.

Nulle autobiographie n'est pourtant aussi peu entachée de vanité que le *Prélude*. Point d'attitude théâtrale ni de draperie à effet. Aucune peine prise par le poète pour donner à ses gestes

(1) *The Recluse*, 796.

une beauté sculpturale ou à ses actes un intérêt dramatique. Wordsworth avait trop d'orgueil — si ce mot peut servir à désigner la légitime confiance en soi — pour être vain. Il se sentait, il se savait grand poète et ne s'en cachait pas. Il ne croyait pas devoir se dérober à demi derrière l'insupportable voile de la fausse modestie. D'ailleurs, il écrivait le *Prélude* surtout pour lui-même et en second lieu pour « le frère de son âme », pour Coleridge. Il l'écrivait pour se convaincre de sa vocation poétique et de la justesse des hautes espérances mises en lui par son ami. Son but n'était pas de se glorifier mais de se connaître. Le *Prélude* est moins un récit qu'une genèse, moins l'histoire d'un homme que la philosophie d'un esprit. Ce que Wordsworth cherche à découvrir avant tout, c'est « l'origine et le progrès de ses facultés propres (1) »; et comme cette enquête perce constamment sous les traits extérieurs de l'individu pour atteindre aux sentiments essentiels, elle cesse d'être égoïste pour devenir largement humaine. Elle est presque impersonnelle à force d'être pénétrante. Le poète ne semble plus s'être choisi pour héros que parce qu'il était le seul être dans l'âme duquel il pût descendre aussi profondément, le seul d'où il pût rapporter autant de vérités certaines et neuves.

Ce n'est pas que Wordsworth ait tout dit sur lui-même ou prétendu tout dire. Il n'a laissé ni des *Confessions*, ni même des *Confidences*. Il est douteux qu'il eût des raisons pour parler à demi-voix au public comme Lamartine, moins encore pour lui crier de pénibles aveux comme Rousseau. Mais, quoi qu'il en soit, il a entendu faire un choix dans sa propre vie sans doute si limpide. Il a extrait de l'ombre du passé les éléments qui seuls selon lui avaient contribué efficacement à la croissance de son génie poétique. Le poète moral n'a voulu faire vivre que la partie saine et noble de son être. Avant de s'engager à sa suite,

(1) Préface de l'*Excursion*.

il faut s'attendre à ne faire route que sur les hauteurs et, si minutieuse que soit l'exploration de la contrée parcourue, à ne jamais perdre de vue les sommets. Il est véridique, mais volontairement incomplet. L'unique réserve qu'il conviendrait d'ajouter, il l'a lui-même exprimée par une image saisissante. Voyant à distance ses premières années, évoquant lorsqu'il eut trente ans environ des jours lointains, ne devait-il pas craindre d'ajouter à la simple impression originale le poids de réflexions qui ne sont venues que plus tard ?

« Celui qui se penche par-dessus le bord d'une barque lente, sur le sein d'une eau tranquille, se plaisant aux découvertes que fait son œil au fond des eaux, voit mille choses belles — des herbes, des poissons, des fleurs, des grottes, des galets, des racines d'arbres, — et en imagine plus encore. Mais il est souvent perplexe et ne peut pas toujours séparer l'ombre de la substance, distinguer les rocs et le ciel, les monts et les nuages, reflétés dans les profondeurs du flot clair, des choses qui habitent là et y ont leur vraie demeure. Tantôt il est traversé par le reflet de sa propre image, tantôt par un rayon de soleil, et par des ondulations venues il ne sait d'où, obstacles qui ajoutent encore à la douceur de sa tâche. C'est ainsi, c'est avec la même incertitude, que je me suis plu longtemps à me pencher sur la surface du temps écoulé (1). »

S'il est bon de prendre acte de cet aveu, il faut surtout se féliciter d'avoir pour historien de son enfance celui qui seul pouvait la décrire avec quelque certitude. Il n'est pas en effet de tâche plus ardue et plus dangereuse pour le biographe, — fût-il le contemporain de son héros, eût-il même été élevé avec lui, — que de déterminer par lui-même quelles circonstances ont agi sur une imagination naissante. Ce qui paraît à son entourage un événement considérable passe souvent inaperçu de l'en-

(1) *Prélude*, IV, 256-273.

fant. Au contraire, un détail imperceptible pour d'autres, que nul dans la famille même n'a soupçonné, a parfois causé une de ces secousses mystérieuses qui impriment au jeune esprit sa direction pour toujours. On verra que la mémoire de Wordsworth, laissant s'écouler les faits jugés d'ordinaire importants dans l'histoire de la vie, en a retenu beaucoup d'autres que personne auprès de lui n'avait pu remarquer.

Quelques-uns de ces souvenirs pourront d'abord paraître puérils ou étranges, mais les écarter sans plus ample examen serait s'exposer à perdre les pages les plus subtiles et les plus originales. Il y aurait à cela un autre inconvénient. En refusant de suivre, sous prétexte qu'il est trop long, le chemin qu'a frayé le poète vers ses intimes idées, on risquerait de n'en pas trouver d'autre pour parvenir jusqu'à elles. En un mot on risquerait de ne rien entendre à la philosophie et du même coup à la poésie du poète philosophe. C'est qu'en effet sa philosophie a pour racine maîtresse, comme sa poésie pour plus belle frondaison, ses souvenirs du premier âge. Dans le chœur des poètes qui, depuis le jour où Rousseau eut proclamé le dogme de l'immaculée conception de l'Enfant, n'a cessé de chanter des hymnes dévotes à la jeune idole, la voix de Wordsworth s'élève, plus fervente, plus soutenue, plus grave que pas une autre. L'enfant, et par-dessus tout l'enfant Wordsworth, a été la source inspiratrice de ses chants les plus enthousiastes. Il a vécu les yeux habituellement tournés vers son passé. Homme fait, il s'est senti pénétré d'un tel respect pour le petit être qu'il apercevait déjà loin, en se retournant vers l'aube de sa vie, qu'il a fini par le diviniser presque, par lui attribuer une céleste origine et des facultés surhumaines :

« Toi dont l'apparence calomnie l'immensité de ton âme, ô le meilleur philosophe !... Puissant prophète ! Voyant béni (1) ! »

(1) *Ode on intimations of Immortality from recollections of early Childhood*, 108-114.

Lui, toujours si occupé du mystère, il n'a jamais été si près d'en percer les ténèbres qu'en interrogeant « ces souvenirs pénombreux qui, quels qu'ils soient, demeurent la lumière source de tout notre jour, demeurent la lumière maîtresse de tout ce que nous voyons, qui nous soutiennent, nous caressent, et ont le pouvoir de faire que nos années bruyantes semblent des moments dans l'être de l'éternel silence (1). » S'il s'est retourné « avec tant d'amour vers les chemins où marcha son enfance », c'est parce que son âme y discernait encore nettement « les chères empreintes de pas commémoratives de sa vigueur première (2) ». Plus que la région trop large et aux contours trop indéterminés où s'écoule la maturité, il a aimé à explorer « cet isthme que notre esprit traverse pour aller de son continent natal vers la terre et vers la vie humaine (3) ». Il lui a paru que, si l'homme peut trouver ici-bas quelque indice de sa destinée, c'est en essayant de se rappeler la direction instinctive de ses premiers pas. Aussi eût-il sans aucun doute récusé tout biographe dont le récit ne se fût pas avec complaisance attardé autour de son berceau. Il n'eût pas compris que l'on prétendît rendre compte du talent de l'homme si l'on n'en avait pas d'abord minutieusement étudié les germes chez l'enfant qui est « le père de l'homme (4) ».

Verjon, 14 octobre 1895.

(1) *Ode on intimations of Immortality fron recollections of early Childhood*, 149-155.
(2) *Excursion*, IX, 36-40.
(3) *Prélude*, V, 536-538.
(4) *The Rainbow*, 7.

LIVRE PREMIER

ENFANCE, ADOLESCENCE ET ÉDUCATION

CHAPITRE PREMIER

COCKERMOUTH (1770-1778)

Du côté paternel, une longue lignée de *yeomen* ou propriétaires cultivateurs fixés au sud du comté d'York dès avant la conquête normande, gens considérés dans leur paroisse de Peniston, dont les chartes enregistrent à mainte reprise leurs noms ; du côté maternel, un grand homme, Richard Crackanthorpe, « l'un des théologiens les plus habiles et les plus savants de l'époque la plus érudite de la théologie anglaise, le règne de Jacques Ier (1) » ; c'est là à peu près tout ce que nous savons des aïeux de Wordsworth. Pour qui serait curieux de symboles, il en apparaîtrait un sans doute dans cette ascendance de l'homme

(1) Christopher Wordsworth, *Memoirs of William Wordsworth* (2 vol. Londres, 1851), ch. I.

qui devait fondre ensemble la théologie et la campagne pour en composer la forme la plus complète et la plus orthodoxe de la religion de la nature.

Des parents mêmes de Wordsworth, on ne sait que peu de chose. Son père, homme énergique et intelligent, était avoué à Cockermouth, dans le Cumberland. Il fut en outre, en 1766, nommé par Sir James Lowther, futur comte de Londsdale, régisseur de son manoir et de sa forêt d'Ennerdale. La même année, il épousa la fille d'un mercier de Penrith, Anne Cookson. Les deux époux étaient fort jeunes. Le mari avait vingt-cinq ans, la femme dix-neuf. De leur mariage naquirent en huit ans cinq enfants. Le second fut William Wordsworth, né le 7 avril 1770.

La petite ville de Cockermouth, où il vit le jour, n'a guère aujourd'hui d'autre mérite poétique que celui de lui avoir donné naissance. Lors même que nous faisons effort pour la débarrasser un instant par la pensée des manufactures qui s'y sont multipliées depuis la fin du siècle dernier, elle nous apparaît, à l'une des entrées du beau pays des lacs, comme la gardienne sans joie de ce paradis anglais dont elle peut seulement, par un temps clair, apercevoir les premiers sommets lointains. Le Derwent, il est vrai, la traverse, mais ce n'est pas à cet endroit qu'il mérite d'être appelé « la plus belle de toutes les rivières (1) ». Aussi, Wordsworth qui se déclare « privilégié quant au lieu de sa naissance (2) » pourrait-il être soupçonné d'un premier délit d'optimisme — il en commettra beaucoup d'autres — si en vérité quelques pelouses vertes et une eau courante ne contenaient pas pour le petit enfant tous les éléments des suprêmes délices.

La maison qu'habitaient les Wordsworth est encore debout. C'est une assez vaste bâtisse carrée, un peu froide d'aspect,

(1) *Prélude*, I, 270.
(2) *Ibid.*, 303.

mais qui doit au voisinage de plus humbles demeures un certain air seigneurial. Située dans la grande rue de Cockermouth, elle s'ouvre par derrière sur un jardin en terrasse qui s'étend jusqu'au Derwent. C'est sur cette terrasse et dans les prés dominés par elle que se transporte d'abord l'imagination du poète, cherchant dans son passé les germes de son amour pour la nature. « La plus belle de toutes les rivières aimait à mêler ses murmures à la chanson de ma nourrice. De ses aunes ombreux et de ses chutes sur les pierres, de ses gués et de ses bancs de sable, elle envoyait une voix *qui coulait le long de mes rêves*. O Derwent ! serpentant parmi les pâturages herbeux que je regardais des bras de ma nourrice, tu faisais une musique incessante qui ajoutait pour moi une douceur de plus aux douces pensées du premier âge, et tu me donnais parmi les demeures agitées des hommes un avant-goût, un mystérieux acompte du calme que la nature exhale parmi les collines et dans les bois (1). »

Dès que l'enfant peut courir seul, la porte de la maison lui est ouverte; il est libre de folâtrer à l'aventure. Il court aussitôt rejoindre sa rivière favorite : « Combien de fois, enfant de cinq ans, dans un petit canal de moulin séparé de son cours, j'ai fait un long bain d'une journée d'été, me chauffant au soleil, plongeant et me chauffant tour à tour, toute une journée d'été. Combien de fois j'ai parcouru les champs sablonneux, bondissant à travers les jaunes bouquets de jacobée fleurie, ou, quand le roc et la colline, quand les bois et le sommet lointain du Skiddaw se bronzaient sous les feux les plus intenses, je suis resté seul sous le ciel, comme si j'étais né dans les plaines indiennes et m'étais sauvé de la hutte de ma mère par espièglerie, pour prendre mes ébats, petit sauvage nu, sous la pluie d'orage (2) ».

(1) *Prélude* 269-281.
(2) *Ibid.*, 288-300.

Ainsi livré à lui-même, l'enfant a plus d'une occasion de goûter cette crainte du mystère et de l'invisible dont Goethe eût voulut qu'on laissât s'exercer librement l'influence sur l'imagination naissante. Wordsworth allait parfois jouer dans les cours verdoyantes qui entouraient les ruines du château féodal de Cockermouth, proche de sa demeure. Là, après avoir grimpé hardiment pour ravir les fleurs qui se balançaient autour du monument découronné, il lui arrivait de pénétrer jusque dans le cachot du donjon où il devenait la proie des ténèbres effrayantes. Et c'est ainsi que sa jeune âme faisait connaissance ave le tombeau (1).

Les amusements de l'enfant n'avaient pas toujours ce caractère solitaire et quelque peu farouche. William avait un frère aîné et deux frères plus jeunes que lui. Surtout il avait pour compagne sa sœur Dorothée, née vingt mois après lui, et dont la bienfaisante influence qui devait lui être si précieuse plus tard, se répandait déjà sur ses premiers ébats. D'une sensibilité toujours éveillée et tressaillante, la petite fille donnait déjà à William « des yeux et des oreilles, de simples plaisirs et des craintes délicates (2) ». Quand elle entendit pour la première fois le bruit de la mer, dans une excursion à Whitehaven, elle fondit en larmes (3). Elle était bien faite pour ouvrir à l'amour le cœur moins tendre de son frère. Ils allaient ensemble voir les œufs bleus du nid de moineaux blotti contre le mur de la terrasse, dans l'épaisseur des troènes et des rosiers : « Elle le regardait et semblait en avoir peur, craignant et souhaitant à la fois de s'en approcher; tel était déjà son cœur lorsqu'elle n'était qu'une petite babillarde parmi les hommes (4) ». Tous les deux, ils poursuivaient les papillons ; « lui, comme un vrai chasseur,

(1) *Address from the Spirit of Cockermouth Castle.*
(2) *The Sparrow's nest.*
(3) *Evening Voluntaries*, VI, Note-préface.
(4) *The Sparrow's nest.*

se jetait sur sa proie, tandis qu'elle avait peur d'effacer la poussière de leurs ailes (1). »

William était sans doute lui aussi capable d'élans de tendresse, mais sa nature restait violente. C'était un vrai garçon, et point parmi les plus doux. Il avait dès la petite enfance « de farouches appétits, des désirs aveugles et des accès d'instinct sauvage. » Rien ne le tentait plus que les exercices périlleux. Déjà il recherchait « les étangs profonds, les grands arbres, les gouffres noirs, les sommets vertigineux, les tours chancelantes. Il aimait à regarder en face leurs aspects menaçants, et à les braver, parfois en action, toujours en pensée (2). » La même intrépidité le poussait à défier ceux de ses parents qui n'avaient pas de prise sur ses affections. Avant qu'il eût huit ans, il était rétif, capricieux et intraitable. Son indocilité se manifestait surtout à Penrith, chez les parents de sa mère, où il fit un long séjour. Les Cookson semblent avoir été des gens rigides et étroits, soupçonneux et durs envers les enfants. Ils ne leur épargnaient pas les reproches insultants. C'est après un affront immérité qu'un jour William monta au grenier, résolu à se tuer avec un des fleurets qu'il savait être là. Il décrocha le fleuret, mais le cœur lui manqua (3).

Il en vint à aller au-devant des châtiments. Une fois qu'avec son frère aîné Richard il fouettait des sabots dans le salon dont les murs étaient ornés de portraits de famille, il s'écria : « Oserais-tu donner un coup de fouet dans le jupon de cette vieille dame ? — Non, répondit Richard. — Eh bien ! tiens » ; et il cingla de sa lanière le jupon à paniers de la respectable aïeule. Il en fut sans doute puni de la bonne façon, nous dit-il,

(1) *To a Butterfly*.
(2) *The Recluse*, 723-734.
(3) *Autobiographical Memoranda dictated by Wordsworth at Rydal Mount*, November 1847. (The Prose works of William Wordsworth, edited by the Rev. Alexander Grosart, London, 1876, vol. III, p. 219-224.)

mais peut-être cela tient-il à un manque de discernement dans les punitions qu'on lui infligeait, il était endurci à tous les châtiments et en était plutôt fier qu'autre chose (1). Aussi sa mère disait-elle à une amie que le seul de ses cinq enfants dont l'avenir lui causât des inquiétudes, c'était William. Il se distinguera, ajoutait-elle, soit en bien, soit en mal (2).

Madame Wordsworth mourut trop tôt pour voir se dissiper ses craintes. Elle mourut quand son fils n'avait que huit ans. Il était lui-même trop jeune pour avoir gardé d'elle plus qu'un vague souvenir. Il se la rappelait cependant épinglant sur sa veste un bouquet de fleurs avant de l'envoyer au catéchisme : « O mère trop tôt perdue pour être souvent pleurée ! Je m'acquitte bien mal envers toi par ce profond soupir (3). »

Il s'est acquitté autrement envers celle à qui il avait dû le bonheur de sa petite enfance et à qui il était reconnaissant d'avoir la première pressenti son génie. Alors qu'à son père qu'il devait cependant conserver six ans encore, il n'a pas consacré un seul de ses vers — le Père, première image visible de la raison, n'a guère qu'une place d'arrière-plan chez les poètes, surtout chez les poètes contemporains, — Wordsworth a tenté de raviver l'image effacée de sa mère qui fut selon lui toute sagesse instinctive. Il a complété cette figure flottante avec ce qu'il put apprendre d'elle plus tard, et, se souvenant à moitié, devinant en partie, interprétant le peu qu'il savait dans le sens de ses propres pensées, il a tracé un gracieux portrait de la simple éducatrice qui permit à sa jeune imagination de croître en liberté :

« Tirant sa sagesse du passé plutôt que de façonner des nouveautés pour les temps à venir, elle n'avait ni présomption, ni crainte

(1) *Autobiographical Memoranda*, op. cit.
(2) *Ibid.* Et voyez *H. C. Robinson's Diary*, 2 février 1836.
(3) *Ecclesiastical Sonnets*, III, 22.

jalouse. Elle n'avait pas l'habitude de tenir en suspicion notre nature. Elle croyait fermement que Celui qui remplit le sein de la mère d'un lait inoffensif sait aussi pourvoir à la partie noble de notre être, et, sous sa suprême direction, lui donner d'innocents instincts et une nourriture inoffensive; que, pour les esprits confiés librement au simple régime de la vie commençante, Il exprime le miel sucré d'herbes dédaignées ou craintes. C'était là le *Credo* de ma mère, aussi n'avait-elle pas cette peur fiévreuse de l'erreur ou de l'accident, ou du mal, comme dit l'homme présomptueux. Elle n'était pas enflée de fausses espérances contre nature; elle n'avait pas cet égoïsme qui se trahit par de soins excessifs et inutiles; elle ne demandait pas impatiemment à la saison plus que son produit opportun; elle aimait les heures pour ce qu'elles sont, sans chercher en elles à l'avance les lueurs d'un glorieux avenir anticipé par orgueil (1). Telle était ma mère, — non qu'elle eût des talents plus grands que les autres femmes, mais grâce peut-être à l'époque et au lieu où elle vécut, grâce aussi à sa modeste humilité, à son esprit simple, à son cœur qui trouvait autour de lui la bonté et l'espoir, étant bon lui-même (2). »

Madame Wordsworth n'avait pas cependant négligé l'instruction de son fils. Elle avait été sa première institutrice, lui enseignant à lire tandis que son père lui faisait apprendre par cœur des fragments de Shakspeare, de Milton et de Spenser. La mort de la mère qui avait été le pivot et le centre des cinq jeunes intelligences fut le signal de la dispersion de la famille. Il fallait donner aux aînés une instruction moins élémentaire que celle qu'ils recevaient chez eux et dans les petites écoles de Cocker-

(1) Madame Wordsworth pensait comme Julie : « La nature veut que les enfans soient des enfans avant que d'être hommes. Si nous voulons pervertir cet ordre, nous produirons des fruits précoces, qui n'auront ni maturité ni saveur, et ne tarderont pas à se corrompre; nous aurons de jeunes docteurs et de vieux enfans... » *Nouvelle Héloïse*, 5e partie, lettre 3.

(2) *Prélude*, V, 267-293.

mouth ou de Penrith. Le père qui, après la mort de sa femme, ne recouvra jamais sa gaîté accoutumée, ne pouvait pas seul mener de front ses propres travaux et l'instruction de ses enfants. Aussi William fut-il envoyé en 1778 au collège de Hawkshead avec son frère Richard.

CHAPITRE II

HAWKSHEAD (1778-1787)

I

Ils sont presque toujours tristes et irrités les souvenirs que le collège a laissés dans l'esprit des poètes français contemporains. L'entrée en pension a été considérée par eux comme la date initiale d'une période de contrainte sans joie et de vexations sans profit. « Il fallut quelque temps (dit Chateaubriand qui entrait au collège de Dol la même année que Wordsworth à Hawkshead) à un hibou de mon espèce pour s'accoutumer à la cage d'un collège, et régler sa volée au son d'une cloche (1). » Quand Lamartine, à onze ans, après sa joyeuse existence de berger dans la campagne de Milly, est envoyé dans une institution lyonnaise, il ne peut supporter la double privation des caresses maternelles et de ses libres courses au grand air. Aussi son premier soin est-il de s'échapper de cette prison haïe (2). Quand Victor Hugo enfant vit allègre et insouciant

(1) *Mémoires d'outre-tombe.*
(2) *Confidences*, liv. VI.

dans son jardin des Feuillantines où germent pour lui à son insu les premières fleurs de poésie, il est menacé dans sa joie féconde par les tentatives du proviseur « d'un collège quelconque », et se félicite d'avoir été sauvé momentanément par la tendresse éclairée de sa mère (1). Mais pour lui aussi, imposée par son père, la réclusion devait venir, l'internat dans la pension Cordier qui interrompit son heureuse et poétique éducation première et qu'il a maudit en vers si abondants. Quand Alfred de Vigny devenu homme recherche les origines de sa mélancolie, il croit les trouver en partie dans « le collège bien triste et bien froid qui lui faisait mal par mille douleurs et mille afflictions (2). » Quand Victor de Laprade vieilli reporte sa pensée sur son adolescence, il déclare avoir toujours conservé du lycée de Lyon « un souvenir plein d'horreur (3) » convaincu qu'il aurait pu devenir un grand poète, si au lieu de blémir entre quatre murs, il avait gardé les bœufs jusqu'à dix-huit ans (4). Même rancune chez Théophile Gautier (5), même impression douloureuse chez M. Sully-Prudhomme (6). A peu près seul parmi nos poètes de ce siècle, Brizeux a regretté le temps où il fut écolier, mais son Arzanno ne ressemblait en rien à un lycée.

Ce ne sont pas là pures boutades d'esprits impatients de tout contrôle. Il serait impossible de nier la sincérité de ces unanimes protestations et présomptueux de les condamner sans examen comme frivoles ou irraisonnées. Sous ces colères variables de forme et de violence se retrouve un argument identique. Tous ces poètes sont d'accord pour attaquer un régime indifférent, selon eux, aux besoins du corps et du cœur, qui

(1) *Rayons et ombres*, XIX.
(2) Lettre à Brizeux, du 2 août 1831.
(3) *L'Education libérale*, p. 77 (Paris, 1873).
(4) *Ibid.*, p. 288.
(5) Maxime du Camp, *Théophile Gautier*, p. 13-19.
(6) *Les Solitudes*, Première solitude.

dans l'intelligence ne cultive bien que le raisonnement et qui extirpe ou ébranche l'imagination. Ils ont senti dans le collège tel qu'il s'imposait à eux l'ennemi de leurs plus précieux dons. Ils ont cru avoir à les défendre contre lui. Ce qu'ils en ont reçu leur a paru misérable au prix de leur bonheur et de leur liberté sacrifiés. Or c'est justement parce qu'il était de même nature, doué des mêmes instincts, que Wordsworth a proclamé son séjour à Hawkshead la période la plus heureuse et la plus féconde de sa vie. La différence n'est pas ici entre les hommes mais entre les institutions. A passer de France en Angleterre le tableau change. Non, certes, que tous les écrivains anglais s'entendent pour vanter sans réserve les pensions de leur pays. Les institutions particulières y ont été l'objet de la plus virulente satire. Les collèges publics n'ont pas davantage échappé aux invectives. Quelques voix dont celle de Cowper (1) se sont élevées pour en dénoncer l'immoralité. D'autres, bien plus nombreuses, ont avec Shelley (2) protesté contre la brutalité des élèves et des maîtres. Mais nul peut-être (sauf Coleridge par moments) (3) de ceux qui y furent élevés n'a reproché aux collèges anglais l'ennui et la tristesse (4). Ce sont au contraire transports de reconnaissance et accès d'enthousiasme unanimes au souvenir des années libres et joyeuses de pension. On sait

(1) *Tirocinium* (1784). Cowper y développe, aidé de Rousseau et de ses souvenirs, la condamnation portée par le « Parson Adams » de Fielding : « Les collèges publics sont les pépinières de tout vice et de toute immoralité. » *(Joseph Andrews*, III, 5).

(2) *Prélude de Laon et Cythna.*

(3) Et surtout par l'intermédiaire de Charles Lamb : *Christ's Hospital five and thirty years ago* (1820). En son propre nom Lamb avait parlé avec attendrissement du même collège. *Recollections of Christ's Hospital* (1819).

(4) Dans l'*Edinburgh Review* d'août 1810, les collèges sont bien décrits comme des « lieux de malheur » *(scenes of present misery)*, mais l'article est si vague que l'auteur semble ne pas avoir passé par les écoles qu'il condamne. Il disserte sur le thème de Rousseau. Au contraire, dans la réplique qui lui fut faite *(The Pamphleteer*, août 1814), son contradicteur parle de son collège avec non moins de détails et d'enthousiasme que Wordsworth lui-même.

assez généralement combien le régime des écoles anglaises est plus libéral que celui des nôtres, telles surtout qu'elles sont devenues depuis cent ans, mais on n'apprendra cependant pas sans quelque surprise jusqu'où pouvait aller la liberté, vers la fin du XVIIIe siècle, dans un petit collège du nord de l'Angleterre, préservé par sa petitesse même et par sa situation en pleine campagne des pires défauts reprochés à des établissements plus grands et plus renommés.

II

Il était d'aspect bien modeste le collège où entrait Wordsworth: petite maison bâtie au pied de l'église, contre le cimetière du village, et se distinguant à peine des chaumières voisines ; déjà vénérable cependant, car c'était un de ces collèges nombreux qui avaient poussé simultanément en Angleterre au XVIe siècle, sous l'influence combinée de la renaissance des lettres et de la réforme religieuse. Là, selon les statuts de son fondateur, l'archevêque d'York Sandys, l'instruction était gratuitement donnée aux enfants du district. Ceux qui le fréquentaient étaient surtout des fils de fermiers destinés à l'Église qui apportaient au collège les mœurs rudes et brutales de leur famille (1). Tout le personnel consistait en un directeur et un surveillant qui enseignaient le latin, les éléments du grec et des mathématiques. Les heures de présence des élèves étaient de sept heures du matin à onze heures et d'une heure à quatre heures en hiver. L'école ouvrait une heure plus tôt et fermait une heure plus tard en été. Entre ces heures extrêmes était compris le

(1) Note-préface de l'*Excursion*.

temps consacré aux études aussi bien que le temps consacré aux classes. Les écoliers sortaient libres de devoirs et de soucis. La vie de famille les reprenait alors, ou du moins une vie qui rappelait celle de la famille. Ils étaient logés dans le village chez de vieilles ménagères qui les traitaient souvent comme leurs propres enfants et qui, après avoir réparti entre leurs pensionnaires une frugale nourriture — « mieux qu'ils ne l'auraient voulu ils connaissaient les bienfaits de la faim vigoureuse (1) » — les laissaient libres de courir à l'aventure, de jouer sur la place du village ou de partir pour des expéditions plus lointaines.

Si Wordsworth reconnaît volontiers qu'il eût pu trouver ailleurs « un sol plus riche de culture scientifique et littéraire (2) », il faut se garder de croire que l'instruction fût négligée à Hawkshead. Ce collège passait au contraire pour un des meilleurs séminaires du nord, vers la fin du XVIIIe siècle, et l'on peut, parmi les condisciples de Wordsworth, relever les noms de plus d'un écolier qui atteignit ensuite aux premiers rangs dans son Université. Mais ce n'est point de l'instruction reçue que le poète se montre reconnaissant. C'est de la libre vie naturelle qu'il mena à Hawkshead. Il n'eut pas à respirer dans cette atmosphère factice qui se crée autour de la plupart des écoliers. A l'intérieur même du collège régnait une familiarité entre maîtres et élèves dont il est peu d'exemples. Les maîtres n'étaient pas seulement pour les élèves des guides d'études, ni même des compagnons de jeux; ils en devenaient encore à l'occasion les amis, entendez par là qu'avec les plus grands ils s'ouvraient parfois de leurs joies et de leurs chagrins d'hommes, qu'ils cessaient pour eux de déguiser professionnellement leur caractère. C'est là ce qui ressort des poèmes dans lesquels Wordsworth a fondu sous les traits d'un per-

(1) *Prélude*. II, 78-81.
(2) *Ibid.*, V, 408-410.

sonnage de sa création les vivants souvenirs qu'il conservait de ses maîtres. Rien ne ressemble moins que le *Matthew* de Wordsworth au pédagogue rustique, pédant solennel barbouillé de latin, jusqu'alors admis dans la seule poésie satirique. Wordsworth l'a dépouillé de tous les traits convenus de sa profession. Il l'a dépeint comme un vieillard facile d'accès, mélange de gaîté et de mélancolie, répandant les bienfaits de sa joie et de sa charité sur les châteaux et les chaumières d'alentour (1).

Wordsworth et lui causaient ensemble à cœur ouvert bien que l'un eût moins de seize ans et que l'autre en eût soixante-douze. Le vieillard aux cheveux d'un gris luisant chantait des chansons badines faites par lui-même. Il connaissait « la folle plaisanterie (2) » et parfois se montrait plus joyeux que personne. Mais « quand circulait la coupe des pensées calmes et sérieuses, il paraissait la boire jusqu'à la dernière goutte, tant il sentait profondément (3) ». Au milieu de ses accès d'allégresse, un soupir décelait son chagrin secret. Un nuage errant, semblable à un nuage vu autrefois (4), un bruit de source entendu jadis lui rappelaient le passé. Il vieillissait solitaire. Et quand l'écolier lui offrait de prendre la place de ses enfants perdus, il lui serrait la main et répondait : « Cela ne se peut pas ». Puis, quelques instants après, il se remettait à chanter comme un oiseau libre de soucis (5).

Encore que Wordsworth ait eu en vue la vérité poétique et non la vérité littérale en traçant ce caractère, il reconnaît en avoir emprunté plusieurs traits à William Taylor, son maître préféré, qui dirigea le collège pendant les quatre dernières

(1) *Address to the Scholars of the Village School of...*
(2) *Matthew.*
(3) *Ibid.*
(4) *The two April Mornings.*
(5) *The Fountain.*

années qu'y passa l'écolier et qui mourut quelques mois avant son départ. Taylor mort en pleine virilité n'est à coup sûr pas l'exact original de *Matthew*. Mais une même étroite affection semble l'avoir attaché à Wordsworth. Quand il fut couché sur son lit de mort, il fit venir dans sa chambre les grands du collège et prit congé d'eux en leur donnant sa bénédiction solennelle. Wordsworth qui était du nombre baisa la joue du mourant, se chargea d'annoncer aux petits la mort du maître et emporta le souvenir durable de ses enseignements familiers. Taylor qui avait le goût de la nature (1) fut peut-être le premier à le découvrir et à le développer chez Wordsworth. Il fut le premier assurément à le pousser vers la poésie. Aussi quand huit ans plus tard l'adolescent devenu homme vint visiter la tombe de son maître, les larmes aux yeux, il croyait entendre sa voix et revoir son visage. Il se disait que si Taylor vivait encore, il serait un juge bienveillant de sa poésie, et que celui sur l'ordre duquel il avait naguère avec effort écrit ses premiers vers serait heureux de voir ses espérances réalisées (2).

Mais ce n'était pas seulement à l'intérieur du collège que l'écolier trouvait à placer son affection et à recevoir la première culture du sentiment. Son collège était grand ouvert sur le dehors, et l'enfant sans cesse en contact avec la vie humaine. Il vivait en petit villageois parmi les villageois, aimant les uns, s'intéressant aux travaux des autres, familier avec tous. C'était d'abord la vieille Anne Tyson chez laquelle il était logé, « si bonne et si maternelle (3) ». L'habitude d'héberger des écoliers n'avait mis en elle rien de la raideur et de l'indifférence qui naissent d'une fonction répétée. Elle faisait d'eux sa famille, et elle était toute nature, connue d'eux non dans le seul accom-

(1) *Address to the Scholars. of the Village School of...*
(2) *Prélude*, X, 532-552.
(3) *Ibid.*, IV, 28.

plissement d'une tâche forcée mais dans toute son humble vie, ne leur taisant ni les soucis ni les joies qui visitaient son logis, leur faisant encore mille récits sur les gens qui vivaient ou avaient vécu dans le voisinage (1).

Wordsworth sortait-il de chez son hôtesse, que ses yeux rencontraient aussitôt d'autres êtres familiers, soit des paysans, soit même de ces marchands ou de ces pauvres que ramenait au village leur tournée régulière. Faces si souvent vues que l'image en restera gravée en lui, minutieusement précise, après bien des années. C'était le vieux Daniel, si vieux qu'il était retombé dans l'enfance, et que de toutes les passions dont il avait été agité, l'avarice seule survivait. Et chaque matin, levé un des premiers du village, il s'en allait, tenant par la main son petit-fils, un bambin de trois ans. D'un commun accord, ils volaient tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin : les copeaux tombés du rabot du charpentier, les mottes de terre empilées dans une charrette. Le regard éteint du vieillard imbécile prenait alors un air rusé. Il donnait l'exemple du vol à l'enfant, et leur faute n'en était pas une, car l'enfant ne savait qu'à moitié ce qu'il faisait et le vieux Daniel ne le savait pas du tout. Leurs larcins étaient sus de chacun, mais ni les riches ni les pauvres ne cherchaient à les empêcher. Sur leur passage tous les visages se creusaient d'un sourire. C'est que Daniel a chez lui une fille toujours prête à réparer le tort commis et à rendre au triple, si on l'exige (2). Sujet de pitié et de réflexion, même pour l'écolier, que la promenade quotidienne de ces deux êtres. « Nul livre ne m'eût appris aussi tôt à penser aux changements auxquels la vie humaine est sujette ; et, en regardant le vieux Daniel, je ne pouvais m'empêcher de me dire : Qui sait,

(1) Par exemple sur le Jacobite et le Hanovrien *(Excursion*, VI, 404-521), V. note-préface de l'*Excursion*, et aussi sur la mère de Benoni « l'enfant du chagrin » (note-préface de *Peter Bell)*.

(2) *The two Thieves.*

si moi ou le plus heureux de mes camarades, nous ne deviendrons pas un jour des objets de pitié plus encore que ce vieux fripon à moitié idiot? (1) »

C'était aussi le vieux mendiant qui dans sa ronde revenait à jour fixe frapper à la porte de certaines maisons où il recevait l'aumône. Si âgé, si faible qu'il éveille la compassion tout autour de lui; « si impuissant que pour lui le cavalier flâneur ne jette pas par terre son aumône d'une main nonchalante et distraite, mais s'arrête afin de poser sûrement sa pièce dans le chapeau du vieillard; encore ne le quitte-t-il pas ainsi, mais après avoir lâché la bride à son cheval, il observe le vieux mendiant du coin de l'œil, en retournant à moitié la tête. Celle qui garde la barrière du péage, quand en été devant sa porte elle tourne son rouet, si elle voit venir sur la route le vieux mendiant, quitte son ouvrage et lève le loquet pour qu'il passe. Le postillon, quand ses roues bruyantes rattrapent le vieux mendiant dans le chemin du bois, lui crie par derrière de se ranger; et si, quoique averti, le vieillard ne change pas de place, le postillon dirige ses roues ralenties vers l'autre côté de la route et passe doucement auprès de lui, sans un juron aux lèvres, sans colère au cœur. » Et à voir ce pauvre, l'écolier notait précieusement l'influence attendrissante et bienfaisante de ce soi-disant inutile sur le cœur des villageois parcimonieux. Il voyait une voisine, pauvre elle-même, faire œuvre de charité chaque fois que le vendredi ramenait devant sa porte le vieux mendiant. « Elle tirait de sa huche une pleine poignée de farine pour la besace du malheureux, puis rentrait dans sa chaumière le cœur réjoui et bâtissait son espoir dans le ciel. » Peu s'en faut que Wordsworth n'ait attribué au vagabond la naissance de son propre génie. « Il est des esprits élevés et méditatifs, créateurs de joies et de bonheurs qui doivent jusqu'à la fin des temps vivre, se propager et

(1) *The two Thieves*, note-préface.

répandre leur chaleur, peut-être de tels esprits ont-ils dans l'enfance reçu de cet être solitaire ou d'un semblable vagabond une chose bien plus précieuse que tout ce que les livres ou tout ce que la sollicitude de l'amour peuvent donner : ce premier doux toucher de sympathie et de pensée qui leur a fait découvrir leur parenté avec un monde où existent le besoin et la tristesse (1). »

Ces hommes n'étaient toutefois que des passants, des objets pour le regard. Avec d'autres Wordsworth contractait des liaisons curieuses, parfois étroites. Tel ce colporteur qui résidait de temps à autre à Hawkshead, et par lequel le jeune garçon aimait à se faire raconter sa vie errante, ce qu'il avait vu et observé. C'est de lui qu'est en partie sorti le colporteur de l'*Excursion* (2). « Il m'aimait ; dans un essaim d'écoliers rosés il me distingua, comme il disait en plaisantant, pour mon air grave, trop pensif pour mon âge. En grandissant ce fut ma meilleure joie d'être son compagnon favori. Souvent, les jours de congé, nous causions ensemble dans les bois. Nous nous asseyions, nous marchions ; il m'amusait par le récit des choses qu'il avait vues, et souvent il abordait les plus sérieuses questions, les raisonnements d'un esprit replié sur lui-même. Ou bien, sur ma prière, il chantait de vieilles chansons, nées dans ses collines natales, habile distribution de sons harmonieux qui me nourrissaient l'âme et que je buvais avidement comme la terre boit l'eau fraîche répandue par les soins du cultivateur industrieux dans une prairie grillée, en temps de sécheresse. Bien plus aimée encore était sa pure conversation ; combien précieuse quand, mes jours ayant mûri, j'appris à peser ses paroles avec soin et à me réjouir de la simple présence de sa dignité (3) ! »

(1) *The old Cumberland Beggar.*
(2) Note-préface de l'*Excursion*
(3) *Excursion*, I. 52-76.

La facile discipline du collège tolérait les relations les plus variées et les plus bizarres. Wordsworth nous apprend ainsi qu'il suivit un jour jusqu'aux sources du Duddon par delà les monts un pêcheur à la ligne avec lequel il pêcha toute la journée sous une pluie battante et qui dut le rapporter à Hawkshead sur son dos, à demi mort de fatigue (1). Une autre fois Wordsworth faisait connaissance avec un petit Irlandais au service d'un faiseur de tours ambulant et le menait voir un site favori sur les bords du lac d'Esthwaite. Il voulait jouir du plaisir que ce camarade improvisé prendrait à la vue du paysage. Et il ne fut pas déçu dans son attente (2).

III

A Hawkshead la liberté des lectures semble avoir égalé celle des relations, et Wordsworth déclare ne s'être pas trouvé moins bien de ses libres courses à travers le monde des livres que de ses amitiés nouées au hasard des rencontres sur les routes du Cumberland. A l'en croire, ce n'est pas aux travaux réguliers et prescrits, c'est à ses lectures personnelles qu'il dut surtout de développer son intelligence. Il se sépare franchement sur ce point de Rousseau avec lequel il s'accorde ou semble s'accorder sur tout le reste de l'éducation. Rousseau voyait dans la lecture « le fléau de l'enfance (3) » et il proscrivait comme inintelligibles ou immoraux, comme absurdes ou chimériques tous les ouvrages que lisait la jeunesse de son temps (4).

(1) *The River Duddon*, note-préface.
(2) *The Yew-tree Seat*, note-préface.
(3) *Emile*, livre II.
(4) Ici Rousseau se trouvait d'accord avec le codificateur de l'éducation artifi-

Aussi après le succès de l'*Émile* et en dépit de Rousseau lui-même vit-on apparaître une littérature enfantine nouvelle qui se proposait de moraliser et d'instruire l'enfance en l'amusant. Elle cachait — bien maladroitement parfois — sous la mince enveloppe d'une insignifiante histoire quelque claire leçon de morale ou quelque chapitre de sciences naturelles. C'est vers le moment où Wordsworth entrait à Hawkshead que Weisse en Allemagne, Berquin en France, Thomas Day (1), Mrs Trimmer (2), Mrs Barbauld (3) en Angleterre commençaient à doter les enfants de sages ouvrages utilitaires.

Wordsworth se félicite d'être venu au monde assez tôt et d'avoir été élevé dans une région assez écartée pour échapper à de semblables lectures. Ce n'est pas assez dire. Il « se répand en actions de grâces » en songeant qu'il a été à l'abri « de ce fléau qui eût pu le dessécher corps et âme (4) ». Il se réjouit d'avoir lu à la place les naïfs et amusants récits mensongers où l'enfant s'oublie : les exploits légendaires de Robin Hood, les merveilleuses aventures de Jack le Tueur de Géants ou de Fortunatus possesseur du chapeau magique (5). Les *Mille et une nuits* furent un de ses livres préférés. Il en avait lu à Cockermouth de maigres extraits « dans un petit livre jaune à couverture de toile » qui lui était un trésor précieux. Quand ses camarades de collège lui apprirent que c'était là seulement

cielle, Lord Chesterfield, qui excluait et les romans des deux derniers siècles, et « les extravagances délirantes » des conteurs arabes. Lettre à son fils, n° 184, 5 février 1750.

(1) La première partie de son *Sandford et Merton* est de 1783, la seconde de 1789.

(2) Mrs Trimmer (1741-1810) a écrit une foule de livres d'éducation, surtout religieux.

(3) Ses *Premières leçons* datent de 1775. Entre 1792 et 1795 paraissent les *Soirées au logis* écrites par elle en collaboration avec son frère le Dr John Aikin. Miss Edgeworth suit le mouvement dans son *Education pratique* (1798) et ses *Contes moraux* (1801).

(4) *Prélude*, V. 255-259.

(5) *Ibid.*, 341-346.

« un bloc extrait d'une carrière immense » il ne put se tenir de joie. Sur le champ il s'associa avec un écolier aussi pauvre que lui et les deux enfants convinrent de mettre de côté tout leur argent de poche pour acheter un jour les quatre gros volumes qui renfermaient les contes arabes complets. Pendant plusieurs mois ils observèrent religieusement leur pacte, en dépit de toutes les tentations. Mais leur fermeté fléchit enfin et ils ne possédèrent jamais l'ouvrage tant désiré (1).

La reconnaissance du poète s'exalte au souvenir de ces féeriques écrits qui lui paraissent plus appropriés que tous les autres au génie de l'enfance. Il bénit « ces rêveurs, ces forgeurs de contes audacieux » que la philosophie traite de radoteurs. N'est-ce pas eux dont l'étrange élasticité se prête le mieux à la force expansive du petit être qui, nouveau venu sur la terre, ne connaît pas encore l'étroite limite de ses pouvoirs, qui ne s'est pas encore résigné à la faiblesse humaine, qui n'a pas encore courbé le front sous le joug de l'habitude, qui est encore indompté et plein d'espoirs démesurés? Leurs contes merveilleux satisfont en nous « les aspirations muettes, les appétits secrets auxquels il faut un aliment (2) ». L'enfant sent que ces livres d'imagination sont ses vrais amis. Ils font pour lui une réalité de ses désirs. Ils le mettent en possession de ses rêves. Ils traitent le temps et l'espace en esclaves. « Les éléments sont pour eux comme l'argile aux mains du potier (3). » Au lieu de rogner les ailes de ses rêves pour l'empêcher de s'envoler dans les airs qui sont sa vraie demeure, ils lui ouvrent momentanément les plaines immenses d'un ciel libre où les lois de la matière sont inconnues.

Aussi quel mépris et quelle colère contre les éducateurs présomptueux qui prétendent mesurer à l'enfant les joies de l'ima-

(1) *Prélude*, V, 460-476.
(2) *Ibid.*, 506-507.
(3) *Ibid.*, 531.

gination, tracer à l'avance le cercle de ses lectures, trier pour lui les livres et dans les livres les chapitres : « Qu'eût été l'homme, qu'eût été le poète, qu'aurions-nous été tous les deux, dit-il à Coleridge (1), si à l'époque du choix sans danger, au lieu de vagabonder comme nous le fîmes à travers les vallées riches de leurs produits indigènes, à travers le pays libre de la fantaisie, au lieu de parcourir à notre gré les heureux pâturages, nous avions été suivis, épiés à toutes les heures, tenus en laisse dans nos promenades mélancoliques, attachés au piquet comme la vache d'un pauvre homme, conduits le long des sentiers dans une morne servitude, ou plutôt, comme le bœuf à l'écurie, empêchés de toucher à l'herbe vivante, de goûter la fleur avant qu'elle eût comme prémices abandonné son parfum à la faux du moissonneur? (2) »

La liberté de lire dont jouissait Wordsworth n'était pas bornée aux contes des fées. Elle s'étendait, il faut le reconnaître, à d'autres ouvrages que les Anglais d'aujourd'hui expurgeraient ou mettraient prudemment sous clef. Dès les débuts de sa vie d'écolier (3) il lut, tant au collège que chez lui, pendant les vacances, tout Fielding, *Don Quichotte*, *Gil Blas*, tout ce qu'il

(1) Dès 1797, Coleridge devançant Wordsworth attribuait à la lecture des contes de fées l'origine de ses meilleurs dons intellectuels. « Je ne vois pas, disait-il, d'autre manière de donner à l'esprit l'amour du Grand et du Tout. Ceux qui ont été menés vers les mêmes vérités pas à pas, à l'aide du témoignage constant de leurs sens, me paraissent manquer d'un sens que je possède. Ils ne contemplent rien que des *parties*, et toutes *parties* sont nécessairement petites. Et l'univers n'est pour eux qu'une masse de petites choses. » Lettre à Thomas Poole, 16 oct. 1797. *Letters of S. T. Coleridge* edited by E. H. Coleridge, London, 1895, vol. I, p. 12.

Charles Lamb a repris avec verve les attaques de Coleridge et Wordsworth contre la littérature enfantine utilitaire (Lettre à Coleridge, du 23 octobre 1802). « Le fatras de Mrs. Barbauld a banni tous les vieux classiques de la *nursery*... Pensez à ce que vous seriez aujourd'hui, si au lieu de vous nourrir de fables et de contes de bonnes femmes dans l'enfance, on vous avait bourré de géographie et d'histoire naturelle... »

(2) *Prélude*, V, 232-245.

(3) *Autobiographical Memoranda*, op. cit.

lui plut de lire de Swift. Les *Voyages de Gulliver* et le *Conte du Tonneau* le charmaient par dessus tout.

Il était alors un liseur passionné, lui qui devait plus tard si bien se détacher des livres. Il aimait la lecture d'un amour presque coupable et dont sa conscience lui faisait des reproches. Aux premières vacances il ne se tient pas de joie en retrouvant chez son père la riche provision de volumes qu'il y a laissée. « Que de fois, dit-il, bien qu'un doux vent d'ouest ridât les eaux au gré du pêcheur à la ligne, je suis resté tout le long du jour couché sur tes bords, ô Derwent, rivière murmurante, étendu sur les pierres chauffées par le soleil, et là, j'ai lu, dévorant ce que je lisais, frustrant la gloire du jour, en désespéré! Enfin, dans un brusque élan de remords cuisants, comme il arrive au paresseux pris d'un accès de honte, je m'en allais reprendre mes jeux (1). »

On trouvera étrange ce remords de ne point jouer. Ce ne sont pas les exercices de l'esprit mais les plaisirs du corps que l'enfant avait ainsi honte de négliger. C'est qu'il avait déjà l'obscur sentiment que sa meilleure, sa plus puissante éducatrice était la nature. Le premier rôle dans son éducation ne revient ni à ses maîtres ni même à ses livres, mais à sa vie en plein air, à ses jeux avec ses camarades, à ses promenades dans la campagne qui environne Hawkshead. Le principal intérêt de sa vie d'écolier n'est pas dans ses travaux intellectuels mais dans ses récréations physiques. On verra ce qu'elles furent et d'abord le lieu où elles s'écoulèrent.

(1) *Prélude*, V, 477-490.

IV

Hawkshead est un ancien bourg aux ruelles étroites et tortueuses, dallées de larges pierres bleues. L'esprit du passé semble planer sur ce bourg qui demeure comme engourdi de vieillesse parmi les villages de jour en jour plus neufs et plus pimpants qui sont semés dans la région des lacs. C'est un de ces lieux recueillis et immobiles où les vieilles coutumes et les vieilles demeures sont à l'abri du vent de la mode ou du progrès. L'archevêque Sandys, s'il le revoyait aujourd'hui, après trois siècles, le reconnaîtrait sans peine. Le paysage environnant redouble cette impression de repos. Il est plutôt pacifique que grandiose. Le petit lac d'Esthwaite, situé à un kilomètre environ au sud, est bordé de près verts et unis; il n'offre pour toutes cimes que de modestes coteaux. Mais à d'assez courtes distances, dans toutes les directions, les sites les plus variés et les plus pittoresques abondent. A l'est, à une lieue de Hawkshead, s'étend la vaste nappe d'eau du Windermere, le plus grand des lacs anglais, qui marque la limite des comtés de Lancastre et de Westmoreland. Au nord, à trois lieues à peine, se creusent les jolis étangs du Grasmere et de Rydal, séjour futur du poète. Derrière eux se dressent, aperçus de Hawkshead, les hauts sommets du Fairfield et du Helvellyn. Plus proches encore, à l'ouest, sur les bords du lac de Coniston, surgissent les pics du Coniston Old Man et du Wetherlam. Enfin, une chevauchée d'un jour suffit pour conduire à la baie sablonneuse de Morecambe ou à la mer d'Irlande.

Ces beautés qui seraient lettre morte pour des internes rigoureusement cloîtrés étaient comme un trésor étalé où

Wordsworth et ses compagnons pouvaient prendre à leur guise. Sans doute le besoin d'être ensemble les retenait souvent sur la place du marché, autour d'un bloc de pierre qui était le centre de leurs jeux et où une vieille femme étalait sur sa table en plein air des gourmandises à portée de leurs minces ressources (1). Souvent aussi, dans les soirées d'hiver, ils aimaient à se réunir dans une des maisons du village et à jouer aux cartes pendant que le vent rugissait au dehors (2). Mais leurs ébats ne s'arrêtaient pas là. Nulle limite à leurs promenades. Pas d'heures, sauf celles des classes, pour rentrer ou pour sortir. Le matin, le grand jour, le soir, pouvaient tour à tour exercer sur eux leur poésie. Tantôt ils grimpaient sur une colline par quelque après-midi ensoleillé, pour lancer le cerf-volant qui s'élevait parmi les nuages floconneux et tirait ses rênes comme un impétueux coursier ; tantôt, quand soufflait le vent, ils le lançaient du fond des prairies pour le voir, après avoir tenu tête, soudain précipité d'en haut par la rafale (3). L'automne, ils partaient en bande pour cueillir les fruits des haies et des bois. Souvent, en été, la pêche à la ligne les conduisait vers les rochers et les étangs impénétrables aux étoiles, ou vers les coudes que font les ruisseaux de la montagne (4). Ou bien, au printemps, ils escaladaient les monts pour piller les nids de corbeaux. Wordsworth goûtait alors la joie intense d'un exercice périlleux. « Oh ! quand je me suspendais au-dessus du nid, mal soutenu par les touffes d'herbe et des fissures d'un demi-pouce dans le roc glissant ; quand il me semblait que c'était la rafale qui, par sa violence, me tenait ainsi suspendu, l'épaule contre l'escarpement dénudé, — oh ! dans ces moments-là, tandis que je pendais seul le long de la paroi dangereuse,

(1) *Prélude*, II, 33 46.
(2) *Ibid.*, I, 499-513.
(3) *Ibid.*, 491-8.
(4) *Ibid.*, 483-490.

avec quels accents le vent sec et sonore sifflait à mes oreilles ! Le ciel ne me semblait pas un ciel de cette terre — et avec quelle vitesse se mouvaient les nuages ! (1) »

Mais c'est surtout dans ses escapades solitaires que Wordsworth sentait pénétrer en lui de secrètes et puissantes influences. Combien il en a recueilli, de ces précieux instants où la Nature agit sur son esprit, soit par la crainte, soit par l'étonnement, soit par la beauté ! C'est la crainte d'abord, le plus mystérieux et le plus vague des sentiments, qui travaille sa jeune imagination. La nature l'infligé, mais l'embellit et la grandit en l'infligeant.

Le voici qui, en hiver, s'en va sur la pente des montagnes tendre des pièges aux oiseaux. Il a dix ans à peine. Pendant la moitié de la nuit, il court anxieusement d'un piège à l'autre pour voir si quelque oiseau s'est laissé prendre. La lune et les étoiles brillent sur sa tête. Il est seul et il lui semble qu'il trouble la paix qui habite parmi elles. Parfois il lui arrive de céder à la tentation, de se saisir d'un oiseau qui s'est pris dans le piège d'un autre. Et quand c'est fait, il entend parmi les collines solitaires comme de sourdes haleines s'approchant de lui par derrière, comme les bruits de mouvements imperceptibles, comme des pas à peine moins silencieux que le gazon qu'ils foulent (2).

Chaque délit est puni par un reproche mystérieux et inévitable. Un soir d'été, l'enfant détache un canot qui n'est pas le sien et se met à ramer vigoureusement sur le lac d'Esthwaite. C'était un larcin furtif et le plaisir du rameur était mêlé de remords. Il fixe pour guider sa course le sommet d'une ligne de falaises basses. « Tout à coup, derrière la falaise qui bornait jusque-là l'horizon, un pic énorme, énorme et noir, comme s'il

(1) *Prélude*, I, 326-339.
(2) *Ibid.*, 306-325.

était mu par sa propre volonté, dresse sa tête. » L'enfant rame toujours, et la forme effrayante s'élève de plus en plus haut, entre lui et les étoiles, et, comme si c'était un être vivant, rapidement s'avance vers lui. Alors il fait virer sa barque, épouvanté, et regagne sa demeure à travers les champs. Et pendant bien des jours, après avoir vu ce spectacle, son cerveau est obsédé par l'obscur et vague sentiment de modes d'existence inconnus. Un nuage noir plane sur ses pensées. Il oublie les lieux familiers, les formes charmantes des arbres, les fleurs, le ciel, la verdure des prés ; et des fantômes énormes qui ne vivent pas comme les hommes traversent lentement son esprit le jour et mettent le trouble dans ses rêves (1).

La Nature se défend elle-même contre les attaques de l'enfant par la pitié qu'elle inspire et par les remords qu'elle fait naître. Un jour l'écolier sort de chez la ménagère qui le loge. Un sac sur l'épaule et à la main un croc pour abattre les noisettes, il cherche un bois de coudriers. Il en trouve un enfin, que nul n'a visité, dont nulle branche ne laisse tristement pendre ses feuilles desséchées. Les coudriers s'y dressent, vierges et droits, avec leurs fruits tentateurs. L'enfant reste quelque temps immobile, le cœur comprimé par la joie, et savoure à l'avance le festin assuré. Puis il se couche sous les arbres, sans se hâter, pris peu à peu à son insu par le charme intime de cette retraite où les violettes fleurissent et se fanent sans que l'œil de l'homme les voie, et où un ruisseau féerique murmure éternellement. Mais enfin il se lève et l'ivresse du pillage le possède tout entier. Il tire vers la terre les branches, sans pitié, et le beau bosquet solitaire lui abandonne patiemment sa paisible vie. Le pillage achevé, son sac plein à regorger, il s'en va, mais en s'en allant son regard s'arrête sur le lieu dévasté et il voit avec une peine secrète le bel ombrage tout à

(1) *Prélude* I, 357-400.

l'heure impénétrable et où maintenant pénètre la lumière importune du ciel (1).

Il n'est rien de plus subtil et de plus universel à la fois que ces impressions. Si Wordsworth a été seul à les exprimer, il est impossible d'imaginer une époque ou un lieu du monde dans lesquels elles n'aient pas été ressenties. Elles sont à ce point élémentaires qu'il semble que seulement dans l'enfance de l'humanité elles aient pu être éprouvées avec cette intensité et traduites avec cette fraîcheur. Elles ont dû être celles des premiers créateurs de mythes, c'est-à-dire des premiers hommes. C'est une divinité vengeresse, invisible, mais distinctement entendue, dont les pas ont poursuivi l'écolier après la faute commise. C'est quelque Titan courroucé que ce mont vivant dont l'apparition soudaine l'épouvante. C'est une dryade qui habite dans ce bois de coudriers; c'est son beau corps que lacère la main brutale de l'enfant, c'est sa vie qu'il tue et sa retraite qu'il met en ruine. Ou plutôt les sensations de Wordsworth sont antérieures aux mythes nés de sensations pareilles et qui, en leur donnant une explication, en substituant à leur cause confuse les contours familiers d'êtres quasi humains, les ont altérées et émoussées peu à peu. La fable créée a fini par avoir raison de la vague épouvante. Il faut se reporter plus loin encore, avant l'époque où des dieux et des démons frappés à l'image de l'homme peuplaient la terre, au temps où la montagne avait une vie d'autant plus inquiétante qu'elle était toute inconnue, où au lieu de la dryade « un Esprit habitait dans les bois (2) ». Les hallucinations de Wordsworth enfant sont plus proches peut-être de celles du sauvage superstitieux qui tremble au milieu des formes étranges des choses (3).

(1) *Nutting.*
(2) *Ibid.*
(3) *Cf.* Jean Lahor, *l'Illusion* [Lemerre, 1893] :

Certains soirs, en errant dans les forêts natales,
Je ressens dans ma chair les frissons d'autrefois,
Quand la nuit grandissant les formes végétales,
Sauvage, halluciné, je rampais sous les bois. *(Les Réminiscences.)*

Une morale primitive émane de la Nature; une multitude d'êtres effrayants s'y cachent le jour et le soir apparaissent pour punir les méfaits. Les premiers remords enfantins, dans l'enfance de l'humanité comme dans celle de l'homme, s'accompagnent de terreurs physiques, au point de se confondre avec elles.

Toutes les sensations de Wordsworth n'avaient pas alors la clarté morale de ces enseignements. C'étaient souvent des éveils mystérieux de pensées ou simplement d'inoubliables visions. Telle est par exemple la célèbre scène du patinage sur le lac d'Esthwaite. Les écoliers sortent de classe au coucher du soleil. Chaussés d'acier, ils s'amusent à reproduire sur la glace leurs jeux ordinaires, en groupes variés. Les précipices retentissent autour d'eux. Les arbres sans feuilles et tous les rochers glacés tintent comme du fer, tandis que les monts lointains envoient dans ce tumulte un son de mélancolie qui semble étrangère, et que les étoiles claires scintillent à l'est et qu'à l'ouest le ciel orangé du soir meurt peu à peu. Souvent alors Wordsworth s'écarte du tapage vers une baie silencieuse, ou glisse de côté loin de la foule bruyante pour couper en deux le reflet d'une étoile qui fuit, et, toujours fuyant devant lui, fait une lueur sur la glace. Souvent aussi quand il a livré son corps au vent, et quand les rives sombres défilent rapidement dans les ténèbres, appuyé en arrière sur ses talons, il s'est arrêté court, — et les falaises solitaires ont continué de défiler devant lui, comme si le mouvement diurne de la terre était devenu visible. Et par derrière, les falaises faisaient une procession solennelle, de plus en plus lente; et il restait là, regardant, jusqu'à ce que tout devînt tranquille comme un sommeil sans rêve (1).

(1) *Prélude*, I, 425-463. Il est aussi dans les *Confidences* de Lamartine une belle scène de patinage (livre V, 5), très distincte d'ailleurs de celle de Wordsworth. Et la différence est très caractéristique de ces deux poètes dont le génie offre plus d'une analogie et qui eurent une enfance si semblable. Wordsworth jouit surtout d'une étrangeté subite dans l'aspect des choses environnantes; Lamartine, de la beauté de son propre corps et de ses mouvements : « Se sentir

Ses lectures d'imagination venaient parfois corriger ce qu'il y avait de trop lugubre dans certains des spectacles offerts à ses regards. Au lieu d'exaspérer en lui la peur comme chez la plupart des enfants, elles tempéraient l'horreur des choses en la transportant hors de terre et y ajoutaient une beauté venue d'elles. La première semaine de son séjour à Hawkshead, Wordsworth se promenait dans les champs découverts qui s'avancent en vertes péninsules sur le lac d'Esthwaite. Le crépuscule venait ; pourtant il aperçut distinctement sur la rive opposée des vêtements qui semblaient avoir été laissés là par un baigneur. Bientôt le lac calme s'embrunit et tous les bruits cessèrent, sauf que « de temps en temps un poisson sautant hors de l'eau happait le silence profond ». Le jour suivant, ces vêtements non réclamés qui racontaient une trop claire histoire attirèrent vers le lac une foule anxieuse. Les uns restèrent sur le bord à regarder dans une passive attente. D'autres prirent un canot et penchés sur les eaux les sondèrent avec des grappins de fer et de longues perches. « Enfin le mort dans ce beau paysage d'arbres, de collines et d'eau, se dressa tout droit, avec sa face horrible, image spectrale de la terreur. » Pourtant, tout jeune qu'il fût, l'enfant n'éprouva pas « cette peur qui dégrade l'âme, car son œil intérieur avait vu de semblables visions auparavant, parmi les ruisseaux étincelants du royaume des fées et dans les forêts de roman. L'esprit de ces lectures consacrait le triste spectacle en le décorant d'une grâce idéale. Il lui donnait

emporté avec la rapidité de la flèche et avec les gracieuses ondulations de l'oiseau dans l'air, sur une surface plane, brillante, sonore et perfide ; s'imprimer à soi-même, par un simple balancement du corps, et, pour ainsi dire, par le seul gouvernail de la volonté, toutes les courbes, toutes les inflexions de la barque sur la mer ou de l'aigle planant dans le bleu du ciel, c'était pour moi et ce serait encore, si je ne respectais pas mes années, une telle ivresse des sens et un st voluptueux étourdissement de la pensée, que je n'y puis songer sans émotion. »

Wordsworth se piquait aussi d'exceller dans cet exercice, mais il patinait avec la grâce d'un canard qui s'ébat sur le sol, s'il faut en croire le malicieux de Quincey.

une dignité, un poli de marbre, comme dans les œuvres de l'art grec et dans la plus pure poésie (1). »

Dans les premiers temps de sa vie d'écolier, Wordsworth ne cherche pas la Nature. Elle s'impose à lui à de certaines heures au milieu de ses jeux. Il perçoit déjà « des lueurs pareilles à l'éclair qui jaillit d'un bouclier ; — la Terre et la face ordinaire de la Nature lui disent des choses mémorables (2). » Mais ce sont les jeux seuls qui l'absorbent. Il se donne sans réserve à la joie d'exercer son corps sain et de fatiguer ses membres robustes. Ce qu'il goûte est pure jouissance des sens, plaisir organique inconscient. Il n'est jamais plus heureux qu'en rentrant le soir « fiévreux, les membres fatigués et l'esprit en tumulte (3) ». Si dans ses vagabondages la Nature parfois lui apparaît ou lui parle, il s'en étonne et s'en inquiète comme d'une présence étrangère. C'est peu à peu qu'il en vient à goûter le bonheur d'être avec elle et à préférer parmi ses plaisirs ceux qui ont pour cadre sa beauté. Il sent alors qu'elle modère la violence des jeux, et que le charme dont elle les enveloppe balance presque leur ivresse. Les jours de demi-congé, les écoliers s'en allaient faire des courses à la rame sur le grand lac de Windermere. Le but était tantôt une île peuplée d'oiseaux mélodieux dont les chants ne cessent pas, tantôt une île sœur de la première où, sous l'ombrage des chênes, fleurissent les muguets ; tantôt une troisième île où survivaient les ruines d'une chapelle dédiée à Notre Dame. Dans des joutes semblables, il ne pouvait y avoir ni désappointement, ni souffrance, ni jalousie. Tous se reposaient à l'ombre également heureux, vainqueurs et vaincus. Ainsi se tempérait l'orgueil de la force et la vanité de l'adresse supérieure. Ainsi Wordsworth recevait ses premières leçons de défiance de soi et de modestie, et il apprenait à sentir,

(1) *Prélude*, V, 426-459.
(2) *Ibid.*, I, 585-8.
(3) *Ibid.*, II, 18.

trop peut-être, le pouvoir de la Solitude qui se suffit à elle-même (1).

Une autre fois ils traversaient en canot le même lac de Windermere pour aller jouer et boire dans une pimpante auberge de Bowness où leurs éclats de rire faisaient retentir les collines d'alentour. Puis, avant la tombée de la nuit, ils revenaient à loisir sur le lac assombri, et débarquaient dans une petite île un des leurs, le ménestrel de la troupe. Ils s'éloignaient ensuite à la rame, doucement, pendant que celui-ci jouait de la flûte sur un rocher. « Oh alors ! dit Wordsworth, l'eau calme et comme morte s'étendit sur mon esprit avec le poids d'un plaisir, et le ciel que je n'avais jamais vu si beau descendit dans mon cœur et me tint comme un rêve (2). »

Venaient aussi, quand leur bourse était bien garnie, les grandes courses à cheval jusqu'à l'abbaye ruinée de Furness. C'est dans la nef sans toit de la vieille église qu'un jour où la pluie l'avait forcé de s'y réfugier, Wordsworth entendit un roitelet chanter si mélodieusement dans la pénombre que, malgré l'eau qui dégouttait des lierres ruisselants, il eût voulu faire du lieu sa demeure et y vivre éternellement pour entendre cette musique. De là les jeunes cavaliers revenaient à Hawkshead au galop, et Wordsworth sentait la présence du paisible esprit répandu dans l'air du soir, quand les chevaux ralentissaient le pas pour gravir une colline escarpée, ou quand, à la lueur de la lune reflétée par la mer, ils battaient de leurs sabots tonnants le sable uni (3).

Ainsi le souvenir de la nature terrifiante ou douce, splendide ou charmante, devient inséparable des plaisirs qu'il a goûtés en sa présence. Alors que le plaisir vulgaire s'efface vite de sa mémoire, les lieux qui en ont été témoins restent en leurs con-

(1) *Prélude*, II, 54-77.
(2) *Ibid.*, 138-174.
(3) *Ibid.*, 115-137.

tours essentiels dessinés dans son esprit et journellement visibles pour ses yeux (1). Il arrive d'abord à un attachement fait de gratitude. Il aime le soleil « parce qu'il l'a vu mainte fois poser sa beauté sur les collines du matin, ou toucher de son globe descendant la montagne occidentale, en ces heures insouciantes où dans l'excès du bonheur son sang lui semblait circuler pour son propre plaisir et où il respirait l'air avec joie. Par l'effet de sentiments semblables, analogues à l'amour de la patrie et du foyer, la lune lui devient chère, car il est souvent resté rêveur à la contempler suspendue dans le ciel, à mi-route entre les collines extrêmes du vallon, comme si elle appartenait à ce vallon seul et à ses grises chaumières (2). »

Enfin, vers le terme de son séjour à Hawkshead, lorsqu'il a dix-sept ans, sa reconnaissance se change en pur amour, et cet amour est désormais assez fort pour se passer des étais qui l'ont jusque-là aidé à croître et à se soutenir. Wordsworth n'a plus besoin de l'attrait auxiliaire des jeux pour aller vers la nature, ni du souvenir des jouissances qu'il a connues à côté d'elle pour l'aimer (3). Il communie directement avec elle ; il lui voue son adoration d'un cœur dévot et fervent ; mais celui qui rend ce culte garde son âme indépendante même devant la divinité à laquelle il l'offre. Il ne se sent pas, on va le voir, annihilé, mais grandi en sa présence.

V

Wordsworth ne s'est encore révélé à nous que comme passif contemplateur des formes et auditeur passif des bruits de la

(1) *Prélude*, I, 597-602.
(2) *Ibid.*, II, 175-197.
(3) *Ibid.*, 198-203.

nature. C'est maintenant des forces actives et créatrices de son esprit qu'il va nous entretenir. Il a raconté comment il avait été pétri et façonné par les choses ; il va se faire voir les pétrissant et les façonnant à son tour.

S'il parle tardivement de la puissance active de son être, ce n'est pas qu'il la croie de tardive naissance, c'est seulement parce qu'il n'en a pris conscience que tard. Mais elle était en lui, elle existe en chacun de nous, dès la première enfance. Le corps frêle du nourrisson bercé dans les bras de sa mère n'est pas uniquement l'esclave de la gravitation qui l'enchaîne à l'univers. Il en est encore, à sa mesure, le dispensateur, et le caillou que lance sa main menue attire vers lui la masse énorme de la sphère terrestre, met en branle imperceptiblement des mondes innombrables. De même sa petite âme vit et agit au sein de l'âme universelle. Parmi les fils mystérieux qui la lient à l'univers, il en est qui sortent d'elle-même, qu'elle a tissés avec sa propre substance. La sensibilité, « ce grand patrimoine de notre être », est déjà en elle créatrice autant que réceptive. Dès le moment où l'enfant « a, par l'intermédiaire du toucher, de muets dialogues avec le cœur de sa mère », il émane d'elle et de lui, à peine distincts encore, « une force irradiante qui exalte les objets environnants ». Dans l'atmosphère d'amour dont la mère, avec l'enfant dans ses bras, marche enveloppée, ces objets se réfractent et se transfigurent. La fleur qu'il désigne d'une main trop faible encore pour la cueillir est embellie à ses yeux par l'amour « puisé à la plus pure source terrestre de l'amour ». Projetées au dehors par la tendresse du cœur maternel, « les ombres de la pitié tombent autour de lui sur tout ce qui porte les marques odieuses de la violence et du mal (1) ». Cette force de transfiguration, cette puissance d'amour, « premier esprit

(1) *Prélude*, II, 232-265.

poétique de la vie humaine (1) » qui chez la plupart des hommes se laisse tôt affaiblir ou supprimer, Wordsworth les a conservées intactes après la dangereuse épreuve de la première solitude, lorsqu'il fut détaché de sa mère pour marcher seul et pour chercher à tâtons le monde visible. Bien que les supports de ses affections fussent enlevés, « l'édifice resta debout cependant, comme soutenu par sa propre vie interne (2) ». C'est à la persistance de ces dons qu'il a dû son ardent désir et sa vive joie d'apprendre chaque jour quelque chose de nouveau sur ce monde où tout ce qu'il voyait lui était cher. C'est à cela qu'il a dû cet œil vigilant et cette oreille aux aguets pour saisir les secrets de la nature et de l'homme. C'est à la force ou à la beauté surajoutées par lui aux spectacles extérieurs qu'il est redevable de ses sublimes ou radieuses visions (3). C'est sa vive sensibilité qui a permis aux objets de s'imprimer en contours si nets et en couleurs si intenses que leur image se pose comme une substance sur son esprit et qu'il a peine ensuite à la distinguer des objets qui tombent sous ses sens (4).

Nul moins que lui n'a senti son âme s'évanouir, sa personnalité s'absorber dans l'univers. La sienne est au contraire à ce point irréductible, ardente à ce point que sa chaleur fait fondre en elle, comme en un creuset central, la substance solide du monde. L'écolier de Hawkshead a parfois le sentiment « que les choses se détachent, s'écroulent et disparaissent autour de lui ; que, seul vivant, il marche dans un monde irréel (5). » « Il lui est parfois impossible de croire que les choses extérieures ont une existence extérieure. Il communique avec tout ce qu'il voit, non comme avec quelque chose de séparé de sa propre nature.

(1) *Prélude*, II, 261.
(2) *Ibid.*, 265-281.
(3) *Ibid.*, 281-329.
(4) *Excursion*, I, 136-9. L'éducation du colporteur est en abrégé et avec quelques variantes celle de Wordsworth.
(5) *Ode on Intimations of Immortality*, st. IX.

immatérielle, mais comme avec quelque chose qui lui serait inhérent. Maintes fois, en allant en classe, il a dû tâter fortement un mur ou un arbre pour sortir de cet abîme d'idéalisme et rentrer dans la réalité (1). » Mais, au lieu de fuir ces extases, il lui arrive souvent de les rechercher. Le matin, il soulève le loquet de sa chaumière avant qu'une seule cheminée commence à fumer dans le village, et s'en va seul s'asseoir dans les bois, sur une butte en saillie d'où il contemple les premières clartés de l'aube. « Alors, dans de tels moments, quand la vallée est déserte, il se répand sur son âme un calme si divin que les yeux de son corps sont entièrement oubliés et que ce qu'il voit lui semble être quelque chose qui est en lui, un rêve, un paysage de la pensée (2). »

S'il sort de ces extases dans lesquelles il porte en lui le monde, et s'il revient à la notion de l'univers réel, sa personnalité n'en demeure pas moins suprême et toute-puissante. Mais d'absorbante qu'elle était, elle devient débordante. C'est sa propre nature qu'il prend pour type de toutes les natures, la loi de son être qu'il impose à tous les êtres. Il conçoit tout à son image. Comme la joie emplit sa vie, « il attribue à toutes les natures inorganiques ses propres jouissances ». « Il voit les bonheurs répandus autour de lui comme un océan. » Comme il a le sentiment de sa propre vie intense, il a besoin de sentir vivre « tout ce qui se meut et tout ce qui semble immobile..., tout ce qui bondit et court, tout ce qui crie et chante ou fend les airs heureux; tout ce qui glisse sous la vague, plus encore : la vague elle-même et la redoutable profondeur des eaux. » Partout, il voit le bonheur parce qu'il est lui-même heureux; la vie, parce qu'il est lui-même vivant (3).

Cette faculté qui anime, réchauffe et colore le monde visible,

(1) *Ode on Intimations of Immortality*, note-préface.
(2) *Prélude*, II, 339-352.
(3) *Ibid.*, 376-418.

n'est pas autre, à l'en croire, que l'essence même du génie poétique. Il possède dès lors l'imagination créatrice. « Un pouvoir plastique habite en lui ; il a une main façonnante qui agit capricieusement, une âme locale en guerre avec la tendance générale, quoique le plus souvent strictement subordonnée aux choses extérieures avec lesquelles elle est en communion. Une lumière auxiliaire sort de son esprit et répand une splendeur nouvelle sur le soleil couchant, et l'orage nocturne s'assombrit encore en présence de ses yeux (1). » Jamais il n'a été plus essentiellement poète qu'à Hawkshead. Si les quelques vers qu'il y composa sont presque tous d'un écolier, c'est qu'ils ne jaillissaient pas directement de la source intime de son être ; c'est qu'il n'avait pas encore pris conscience de la force originale qui était en lui. Son séjour à Hawkshead fut pour lui « le temps des semailles », et la moisson ne devait sortir de terre que quelques années plus tard. Son imagination devait rester longtemps encore inemployée ou mal employée. Mais elle était en lui dès lors, vivace et grande. Il n'avait pas vainement été témoin « des apparitions de la nature dans le ciel et sur la terre »; il n'avait pas vainement entrevu « l'âme des lieux solitaires (2) ». Sa première éducation poétique et morale était achevée, et en songeant comment et par qui elle lui avait été donnée, il a pu se répandre en actions de grâces envers sa souveraine et toute-puissante éducatrice : « Sagesse et Esprit de l'univers, Ame qui es l'éternité de la pensée, qui donnes aux formes et aux images une vie et un mouvement sans fin, ce n'est pas en vain qu'à la lumière du soleil ou à la clarté des étoiles tu as, dès l'aube de mon enfance, enlacé pour moi les passions qui édifient l'âme humaine, non avec les œuvres petites et vulgaires de l'homme, mais avec les objets sublimes, les choses durables, avec la vie et la nature, purifiant

(1) *Prélude* II, 362-376.
(2) *Ibid.*, I, 464-6.

ainsi les éléments du sentiment et de la pensée et sanctifiant par cette discipline la souffrance et la crainte, au point que nous reconnaissons une grandeur dans les battements du cœur (1). »

VI

Pour qui a reçu les leçons de la divine éducatrice, il est difficile de ne pas mépriser un peu celles des hommes. Aussi Wordsworth, puisant dans le souvenir de sa propre éducation toutes ses idées sur l'éducation, devait-il se montrer indifférent ou hostile aux systèmes nouveaux que ses contemporains imaginèrent et essayèrent en si grand nombre. Avec l'initiateur de toutes ces réformes, avec Rousseau qui avait voulu soustraire l'enfant à la tutelle de l'homme pour le rendre à celle de la nature, il semblerait d'abord qu'il dût être en parfaite intelligence. Rousseau n'avait-il pas formulé la plupart de ces principes qui trouvaient leur application à Hawkshead ? N'avait-il pas dit que « la plus grande, la plus importante, la plus utile règle de toute l'éducation, ce n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre (2) ». N'avait-il pas affirmé que le meilleur emploi de son temps que l'enfant pût faire, c'était d'être heureux, « de sauter, jouer, courir toute la journée (3) ? » Malgré son aversion pour les écoles publiques, n'eût-il pas pris plaisir, s'il eût visité Hawkshead dans son voyage en Grande-Bretagne, en 1766, à voir vagabonder de tous côtés une troupe de vivants Emiles moins érudits que vigoureux ?

Sans qu'il le dise jamais, et qu'il le veuille ou non, Words-

(1) *Prélude*, I, 401-414.
(2) *Emile*, livre II.
(3) *Ibid.*

worth est, en effet, plein de Rousseau. Comment en eût-il été autrement? L'*Emile* était alors dans l'air de toute l'Europe, et l'Angleterre en était imbue comme le continent. On en compte en quatre ans seulement, de 1763 à 1767, quatre traductions anglaises. La Rousseaumanie, là comme ailleurs, non contente de se révéler par des œuvres imitées ou inspirées de l'*Emile*, comme le *Tirocinium* de William Cowper, se manifestait encore par la mise en pratique des doctrines, accompagnée des plus curieuses excentricités. Thomas Day (1748-1789), l'auteur de *Sandford et Merton*, qui proclamait Rousseau « le premier du genre humain », essayait de faire sa vie en tout conforme aux principes du maître et, qui plus est, obligeait celle qu'il prit pour femme à se modeler sur la Sophie du philosophe (1). Richard Edgeworth (1744-1817), son ami et le père de la célèbre femme-auteur, venait en 1771 présenter à Rousseau son fils âgé de six ans qu'il élevait scrupuleusement à l'Emile, faisant de lui un jeune sauvage idéal, d'une force et d'une agilité merveilleuses, intrépide et généreux, mais qui ignora toujours ce que c'était d'obéir, devint absolument intraitable et refusa obstinément de faire ce qui ne lui plaisait pas, c'est à-dire de travailler à un travail quelconque. Le poète James Beattie, vers 1773, enseignait Dieu à son fils, dès que celui-ci sut l'alphabet, en semant du cresson dans des sillons qui dessinaient les initiales du nom de l'enfant et en lui faisant dire qu'une semblable combinaison de formes ne pouvait être l'œuvre du hasard. Beattie voulait, par cette leçon de choses, réfuter une des idées particulières de Rousseau ; mais comme l'influence du philosophe genevois éclate dans la forme même que prend la réfutation ! (2)

Ce sont là quelques-uns de ceux qui étaient déjà hommes quand

(1) Voir *Dictionary of National Biography*, article sur Thomas Day.

(2) *The Poetical Works of James Beattie*. Aldine Poets. Memoir of J. B., p. LXVI-LXIX.

l'*Emile* parut. Wordsworth appartient à la génération suivante, à celle où figure plus d'un spécimen de l'éducation nouvelle. Il en devait compter un au moins au nombre de ses amis, Robert Southey, dont la tante, qui s'était chargée de l'élever, avait acheté l'*Émile* pour diriger son neveu selon la bonne méthode (1). Le résultat fut qu'à vingt ans Southey avait « la tête pleine de Rousseau (2) », qu'il était républicain et « pantisocrate », qu'il se mariait par amour au défi des convenances et de la fortune, et qu'il se faisait mettre à la porte par son imprudente éducatrice. Partout autour de Wordsworth ce sont enthousiastes de Rousseau que nous voyons. La plupart il est vrai, tels que Charles Lamb (3), Charles Lloyd (4) et William Hazlitt, aiment et admirent surtout les *Confessions* ou la *Nouvelle Héloïse*. Mais Thomas Poole, l'actif et intelligent fermier du Somerset, quelle préférence il marque pour l'*Émile* ! « Je n'ai jamais éprouvé, écrit-il le 2 avril 1796, en lisant la littérature anglaise de plaisirs comparables à ceux que je ressens en lisant la française. L'*Émile* de Rousseau, par exemple, quel livre c'est là ! *Comme il pense et comme il fait penser !* ainsi qu'on l'a bien dit (5). » Et le philosophe William Godwin qui sera pour un temps le maître intellectuel de Wordsworth résumait l'opinion de bon nombre d'esprits en déclarant que, « malgré un perpétuel mélange d'absurdité et d'erreur, l'*Émile* était le principal réservoir de vérité philosophique qui existât encore dans le monde (6) ».

Mais alors même que nous ne saurions pas Wordsworth de

(1) Edward Dowden, *Robert Southey*, p. 6, English Men of Letters.
(2) *Ibid.*, p. 26.
(3) Lettre de Lamb à Coleridge, 8 novembre, 1796.
(4) Charles Lloyd, par de Quincey. *The collected Works of Thomas de Quincey* edited by David Masson, 1889, vol. II, p. 388-390.
(5) Mrs Sandford, *Thomas Poole and his Friends*, 2 vol., 1888, vol. I, p. 167.
(6) *Inquiry into Political Justice*, 1793, vol. II, p. 503-504.

toutes parts entouré de disciples et d'admirateurs de Jean-Jacques, son œuvre seule suffirait à nous révéler l'influence exercée sur lui par le philosophe génevois (1). Influence la plus grande peut-être qu'il ait subie, d'autant plus profonde qu'elle ne peut être localisée dans un endroit de son œuvre ni dans un moment de sa vie, mais qu'elle est partout. Et cependant c'est surtout par la lutte contre ce qu'il juge être les erreurs de Rousseau que se manifeste cette filiation. Si Wordsworth est inévitablement d'accord avec lui sur la plupart des principes, il se sépare de lui sur presque toutes les conclusions. Il est comme lui convaincu de la bonté originelle de l'enfant, de la finalité bienfaisante de ses instincts, des dangers qu'offre la continuelle ingérence dans son cœur droit et pur de l'homme vicié par la société. Mais Rousseau, préoccupé par le souvenir de sa perversité précoce, ne donne sa confiance à l'enfant d'une main que pour la lui retirer de l'autre ; afin de le retenir dans sa droiture première il se croit obligé de prendre les précautions infinies qu'inspire la méfiance la plus méticuleuse ; pour le protéger contre l'influence mauvaise des hommes, il croit devoir placer auprès de lui un homme toujours présent même lorsqu'il se cache, toujours agissant même lorsqu'il semble ne pas agir ; certain à l'avance de le voir succomber s'il vit de la vie ordinaire et s'il prend part à la mêlée humaine, il imagine de le transporter au pays d'utopie où les êtres et les choses ont son instruction pour seule raison de leur existence. Wordsworth ne partage pas ces craintes soupçonneuses et se rit de ces précautions impraticables autant que vaines. Pour lui la bonté de l'enfant n'est pas une abstraite vertu capable de se réaliser seulement dans un séjour idéal ; elle n'est pas un cristal fragile qui se brise au plus léger contact. « Notre enfance, notre simple enfance est assise sur un trône

(1) L'*Emile* (édition en 2 volumes, de Francfort, 1782) et les *Confessions* (édition en 2 volumes, de 1782) figuraient parmi les livres de sa pauvre bibliothèque.

qui a plus de force que tous les éléments (1). » Il ne suffit pas de la déclarer innocente et de la comparer au vase immaculé dont nulle souillure n'a encore terni la pureté. Ce serait peu que cette candeur inerte, à la merci de tous les grains de poussière du dehors. Sa bonté est une puissance qui agit sur le monde réel et qui transforme en bien les éléments mêlés dont le monde se compose. Elle est au fond une heureuse adaptation à l'univers, un élan dans la voie la plus sûre vers le but le meilleur de la vie humaine. Que l'homme fait ne prétende pas faciliter la marche de l'enfant en écartant les pierres où il suppose qu'il trébuchera. Car l'homme ignore le chemin que l'enfant doit suivre et en voulant le préserver des obstacles il risque de les mettre justement sur son passage. Et qu'il ne regrette pas pour l'enfant la disparition d'un état de nature où se fût exercé librement le jeu de ses facultés, car l'état de nature c'est celui où l'humanité conduite par ses instincts naturels est arrivée dans chaque siècle, et rien ne serait plus factice et plus de création humaine qu'un retour à la vie sauvage en pleine civilisation. Il faut donc, au lieu de se poser en réformateurs de l'éducation, continuer simplement à l'enfant celle que la sagesse progressive des âges a façonnée pour lui. Sa lente formation est comme une garantie d'excellence et de divinité. Toute nouveauté au contraire, alors même qu'elle se couvre du nom de la nature, est œuvre douteuse, née du raisonnement suspect de l'homme. Ainsi quel a été le résultat de la révolution prêchée par Rousseau ? Partis comme lui de l'amour et du respect de l'enfance, les éducateurs de la fin du XVIIIe siècle sont devenus à leur insu ses plus implacables et ses plus aveugles tyrans. Ils l'ont étudiée et analysée avec tant de zèle qu'ils ont eu l'illusion de la comprendre toute et de savoir d'une science infaillible ce qui lui convenait. « Ces grands architectes de notre époque qui ont

(1) *Prélude*, V, 508-510.

jeté un large pont sur le chaos indocile de l'avenir rendu obéissant à leurs ordres ; ces hommes assez experts pour faire agir les livres et les choses sur l'esprit de l'enfant avec la même sûreté que le soleil agit sur la fleur ;... ces geôliers de nos facultés, ces sages dont la prescience voudrait commander à tous les accidents et nous enfermer comme des machines le long de la route qu'ils ont tracée, quand donc leur présomption apprendra-t-elle que dans le progrès irréfléchi du monde il est un esprit plus sage que le leur qui travaille pour nous, qu'un œil plus puissant que le leur est ouvert sur nous, nous prodiguant ses bienfaits et soucieux de notre bien, même aux heures de notre vie qui semblent les plus infécondes ? (1) » Pour leur prouver qu'ils ne peuvent tout prévoir ni tout régler, Wordsworth leur cite une imprévue et puissante leçon d'imagination que la Nature donnait à un de ses camarades :

« C'était un enfant que vous connaissiez bien, falaises et îles du Winander ! mainte fois le soir, quand les premières étoiles commençaient à se mouvoir le long des arêtes des collines, les unes se levant, les autres se couchant, il s'est posté seul sous les arbres où près du lac qui luisait faiblement ; et là, les doigts entrelacés, serrant étroitement ses deux mains paume contre paume et les élevant jusqu'à sa bouche, il s'en servait comme d'un instrument pour contrefaire et hucher les hiboux silencieux afin de provoquer leur réponse. Et les hiboux huaient à travers la vallée liquide, et huaient encore, ripostant à son appel, et c'étaient de longs ululements, des salves de clameurs, des échos sonores qui redoublaient et se répercutaient, joyeux concert de cris étourdissants. Et si parfois un silence prolongé déconcertait ses plus habiles efforts, alors, tandis qu'il était suspendu pour entendre dans le silence, le choc caressant d'une douce surprise a porté profond dans son cœur la voix des tor-

(1) *Prélude*, V. 347-363.

rents de la montagne, ou bien le paysage visible est entré à l'improviste dans son esprit, avec tout son solennel décor, avec ses rocs, ses bois, et ce ciel incertain que reçoit dans son sein le lac immobile (1). »

Voilà sans doute une sensation subtile et rare dont les éducateurs que combat Wordsworth ont dû rire comme d'une bizarrerie insignifiante, embellie et grossie par l'imagination du poète. Mais Wordsworth ne l'a pas choisie telle sans dessein. Il a pleine conscience d'avoir été façonné lui-même par une multitude de menues sensations semblables qui passeraient pour également étranges et exceptionnelles. Et justement ce qu'il veut prouver, c'est que l'âme de l'enfant est mystérieuse pour l'homme, que ce que l'homme en sait est peu de chose au prix de ce qu'il en ignore, et que dans une telle ignorance l'abstention s'impose comme un devoir. Et en fait, c'est à une négation presque absolue des droits de l'homme sur l'enfant qu'il en arrive. Il est « convaincu dans son cœur du peu que ces formalités auxquelles seules avec une présomptueuse confiance nous donnons le nom d'Education, ont affaire avec le sentiment réel et le sens juste (2) ». Le symbole d'une eau courante par lequel il aime à se représenter la vie humaine était bien fait pour le confirmer dans son principe d'abstention. Alors que les philosophes du XVIIIe siècle trouvaient légitime d'inscrire le plus de faits possibles et le plus de leurs pensées sur cette page blanche qu'était pour eux l'esprit de l'enfant, Wordsworth qui considérait l'enfance comme la source du fleuve de vie avait peur d'y trouver des traces trop manifestes du travail humain, comme il eût gémi de voir rectifier les sinuosités du Duddon ou du Derwent. Cette source qui jaillit dans la montagne, dont les brusques détours contrarient votre goût pour la ligne droite, dont les bonds impétueux inquiètent votre prudence, vous voulez la

(1) *Prélude*, V, 364-388.
(2) *Ibid.*, XIII, 168-172.

diriger, la canaliser, et l'assagir dès sa naissance. Cela est bien ; mais prenez garde qu'en lui faisant suivre une inflexible marche vous ne déformiez sa capricieuse beauté. Surtout, ayez soin de ne pas laisser perdre une seule goutte de l'eau précieuse, car vous êtes incapables de réparer cette perte, et vous diminuez ainsi sa vie. Vous lui ôtez une partie d'elle-même, un peu de sa vigueur originelle ; vous l'exposez à traverser avec moins d'élan la longue plaine qui l'attend au bas du mont natal, à ralentir plus tôt sa course, à s'arrêter plus tôt croupissante et inerte, à se sécher et à mourir plus tôt.

La vue des petits prodiges formés par l'officieuse éducation moderne, n'était pas pour modifier ses sentiments. Sans doute, à force de patience, l'homme peut arriver à produire une jeune merveille qui a tous les dehors de la science, de la vertu et de la sagesse. Mais est-il rien de plus insupportable et de plus triste que ce faux chef-d'œuvre, que cet enfant qui au lieu d'être un homme en germe est la copie en raccourci d'un homme fait ?

« Dressé de bonne heure au culte de la bienséance, on ne voit jamais cet enfant modèle se mêler aux querelles ; ce serait bien au-dessous de sa dignité. Les présents débordent de sa main généreuse comme l'eau d'une fontaine. L'égoïsme ne saurait l'approcher, ni la petite troupe des plaisirs fugitifs le détourner de sa voie. Les mendiants vagabonds propagent son nom (1) ; les êtres muets le trouvent tendre comme une nonne, et la crainte naturelle ou surnaturelle, à moins qu'elle ne l'assaille en rêve, ne peut pas l'émouvoir. Pour rehausser votre émerveillement, voyez comme ses remarques sont fines, comme est vif en lui le

(1) Locke voulait qu'on excitât l'enfant à la libéralité. Rousseau avait déjà protesté contre cette doctrine : « L'aumône est une action d'homme qui connaît la valeur de ce qu'il donne et le besoin que son semblable en a. L'enfant qui ne connaît rien de cela, ne peut avoir aucun mérite à donner ; il donne sans charité, sans bienfaisance. » *Émile*, livre II.

sens du ridicule. Il n'est pas aveugle sur les scandales du monde patenté, mais il est lui-même innocent autant que perspicace, et il pourrait prêcher sur l'innocence. C'est un miracle de savoir scientifique ; il sait guider les vaisseaux à travers l'océan sans chemin, et vous en détailler toutes les finesses. Il sait déchiffrer l'intérieur de la terre et nommer les étoiles. Il connaît le gouvernement des pays étrangers, peut vous enfiler des noms de districts, de cités, de villes, dans le monde entier, aussi serrés que les perles de rosée sur un fil de la vierge ; il passe au tamis, il soupèse, il met tout en question (1). Il a besoin pour vivre de savoir qu'il devient de jour en jour plus éclairé, sans quoi mieux vaut ne pas vivre, et il lui faut voir chaque goutelette de sagesse à mesure qu'elle tombe dans la citerne ridée de son cœur. Croissance contre nature dont il faut blâmer le jardinier et plaindre l'arbre ! — Pauvre vanité humaine ! si tu étais éteinte, il lui resterait peu de choses à aimer vraiment. Mais comment s'échapper ? car, toutes les fois qu'une pensée de naissance plus pure se lève pour le guider vers un climat meilleur, toujours quelque personne officieuse est là qui le guette pour le ramener en arrière et pour l'enfermer comme un mouton égaré dans le bercail de sa vanité. Cependant la Terre, la vieille aïeule, s'afflige de lui voir négliger les jouets qu'elle a

(1) Coleridge se moque de même des petits prodiges de son temps qui sont de précoces ergoteurs. Il demande qu'on développe chez l'enfant l'admiration et (en cela il diffère de Wordsworth) la mémoire. [*Biographia Literaria*, ch. I.] La critique de l'enfant savant est fréquente à cette date. Voyez entre autres Châteaubriand (*Mélanges littéraires*. Article sur la Législation primitive de De Bonald, décembre 1802.) Châteaubriand propose de donner le fouet aux petits naturalistes qui définissent l'homme « un animal mammifère qui a quatre extrémités, dont deux se terminent en mains ». La protestation continue, le type existant toujours. Pierre Loti, dont les souvenirs d'enfance présentent de saisissantes analogies avec ceux de Wordsworth, parle avec mépris « de ces petits Parisiens de douze ou treize ans élevés par les méthodes les plus perfectionnées et les plus modernes, qui déjà déclament, pérorent, ont des idées en politique » (*Le roman d'un Enfant*, par LXIII). La satire la plus vive est celle de Dickens dans son roman de *Hard Times*.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

aux climats de la zone torride; enfin, qu'on fît passer sous ses yeux tout ce que la Nature physique présente de merveilleux et de sublime (1). »

Wordsworth n'a recours à aucun artifice semblable. Il ne demande pas à l'homme de faire éclore le génie ou pénétrer la joie dans le cœur de l'enfant. Il réclame seulement de lui qu'il laisse la joie se manifester et l'imagination se nourrir. Toute éclosion artificielle lui paraît mauvaise ; il revendique pour l'enfant les défauts propres à l'enfant : il veut qu'il soit turbulent et non correct, égoïste et non prématurément généreux. Il n'a pas d'impatience excessive ni d'espérances fiévreuses et démesurées. Il ne souhaite pas d'écoliers meilleurs que ce qu'il fut et qu'étaient ses camarades de Hawkshead, « race de vrais enfants, ni trop sages, ni trop savants, ni trop bons; mais joueurs, frais et ballottés en tous sens par l'amitié et par la haine ; non sans ressentiment quand ils se croyaient dans leur droit; farouches, capricieux, patients, aventureux, modestes, timides ; fous dans leurs jeux comme les feuilles sèches secouées par les vents ; quoique faisant le mal et l'endurant, et bien que souvent fléchissant sous le poids mystérieux de la vie (2), sous

(1) Il m'a été impossible de trouver le titre anglais et le nom de l'auteur de cet ouvrage qui est mentionné et analysé comme ci-dessus dans les *Mois* de Roucher (Paris, 1779, vol. I, p. 35, note). Roucher traduit par *Moyens de donner du génie* le titre de ce livre qu'il n'a pas lu, mais dont il a entendu parler. Ce qui caractérise bien l'époque, c'est que Roucher qui traita d'abord le sujet de ridicule ajoute qu'il cessa « de lui paraître déraisonnable lorsqu'on lui eût développé le système de l'auteur ».

Mais la plus amusante caricature qu'ait produite la lecture inintelligente de l'*Émile* est sans contredit l'*Élève de la Nature*, de Gaspard Guillard de Beaurieu (1763). Pour réagir contre l'éducation artificielle, Beaurieu qui est infiniment sérieux, sentimental et déclamatoire, garde en cage son élève jusqu'à vingt ans et le lâche ensuite tout nu dans une île déserte.

(2) C'est l'idée de Rousseau : « J'ai pensé que la partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant, celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées, c'est de lui bien faire sentir sa misère, sa faiblesse, sa dépendance et le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme. » *(Nouvelle Héloïse*, 5e partie, lettre 3 *)*

la douleur, sous l'appréhension et sous l'effroi, pourtant ne le cédant pas en bonheur aux plus heureux de la terre (1) ».

Au lieu de déplorer les éléments mauvais qui avaient accès dans son collège, Wordsworth est plus près de s'en féliciter, car il eut ainsi l'occasion dès le premier âge d'étudier la nature humaine, ses subtiles voies et ses passions. Il avait devant lui un beau champ d'observation, « forcé de se tenir debout au milieu d'intérêts en lutte, et devant le choc de caractères variés ; d'endurer et de noter ce qu'il ne comprenait pas, mais qu'il savait exister ; regardant à droite et à gauche parmi les mystères de l'amour et de la haine, de l'honneur et de la honte, sans être arrêté par une innocence trop délicate et des notions morales trop intolérantes, et des sympathies trop étroites ». De là une transition plus aisée vers la vie, car il avait de bonne heure appris « à séparer les deux natures ; celle qui sent et celle qui observe (2). »

On le voit, pour lui à Hawkshead tout fut bien, même le mal. L'écolier robuste a tout aimé dans son collège, même les coups donnés et reçus. Il n'a pas une protestation contre la brutalité qui régnait alors dans toutes les pensions de l'Angleterre et dont il est impossible d'imaginer que Hawkshead seul ait été exempt. Ce montagnard vigoureux et dur n'a pas gardé un cuisant souvenir des violences qui révoltèrent les âmes délicates de Cowper et de Shelley. Wordsworth n'a pas protesté contre le

(1) *Prélude*, V, 411-420. — C'est encore un portrait fort ressemblant à celui que Rousseau avait fait des petits Génevois. « On était plus grossier de mon temps. Les enfants rustiquement élevés n'avaient point de teint à conserver et ne craignaient point les injures de l'air auxquelles ils s'étaient aguerris de bonne heure... Timides et modestes devant les gens âgés, ils étaient hardis, fiers, querelleurs entre eux ; ils n'avaient point de frisure à conserver ; ils se défiaient à la lutte, à la course, aux coups ; ils se battaient à bon escient, se blessaient quelquefois, et puis s'embrassaient en pleurant. Ils revenaient au logis suants, essoufflés, déchirés ; c'étaient de vrais polissons ; mais ces polissons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zèle pour servir la Patrie et du sang à verser pour elle. » (*Lettre sur les Spectacles*, édit. Léon Fontaine, § 192.)

(2) *Prelude*, XIV, 329-347.

mal parce qu'il n'en avait point souffert et qu'en évoquant à travers les années son séjour à Hawkshead il ne voyait apparaître que des images de félicité dans un cadre délicieux. Ses seuls souvenirs étaient « de plaisirs qui se posent sur l'intelligence entr'éclose aussi abondants que les gouttes de rosée du matin ; de savoir aspiré insensiblement comme un parfum ; de dispositions qui se glissent dans l'esprit comme une musique venue on ne sait d'où ; d'images non évoquées qui se lèvent comme des vapeurs... ; de la nature enseignant la vérité par la joie et créant les facultés par des procédés de douceur et de délices (1)».

Est-ce pure fantaisie de la mémoire qui décore les sites déjà lointains? Non, car son affection pour Hawkshead s'était exprimée déjà à la veille de le quitter ; elle lui avait dès lors inspiré une véritable prophétie. Au moment de dire adieu à Hawkshead il eut comme une exacte vision de sa vie entière qui attirée par un charme irrésistible devait se clore dans les mêmes lieux où elle avait commencé. « Il y avait un bois de sycomores qui projetait ses branches sur le bord occidental du lac de Coniston, et formait une ombrage si épais et si long, qu'en ramant sous ce plafond de verdure, on s'imaginait longer la galerie d'un cloître. Or, un soir que Wordsworth canotait paresseusement avec ses camarades sous ces arbres, il observa les rayons d'or lancés par le soleil couchant, qui reposaient dans leur beauté silencieuse sur la crête nue d'une haute colline à l'orient et ses pensées coulèrent en mots purs fraîchement jaillis du cœur (2) » :

« Chères régions natales, je le prédis
Par ce que j'éprouve en vous disant adieu :
Où que mes pas se dirigent,
Où que se termine ma course,

(1) Answer to the letter of Mathetes. *Wordsworth's Prose Works*, vol. I, p. 318.

(2) *Prélude*, VIII, 459-476.

Si à mon heure dernière un seul lien
De sympathie locale survit,
C'est vers vous que mon âme se retournera,
C'est à vous seules qu'elle donnera un regard de regret.

« Ainsi quand le soleil se préparant au repos
A gagné les frontières de l'occident,
Bien que ses rayons en partant refusent
D'illuminer la creuse vallée,
Il répand avec amour une lumière qui s'attarde
Sur les collines chéries où il s'est levé d'abord (1). »

(1) *Dear native regions, I foretell* (texte de 1815) daté par Wordswortth 1786, mais la forme a dû être remaniée. Les vers 7 et 8 paraissent imités du sonnet de Bowles *On entering Switzerland* (1789) vers 10 et 11. *Cf.* Wordsworth :

My soul will cast the backward view,
The longing look alone on you.

Et Bowles :

And soon a longing look, like me they cast
Back on the mountains of the morning past.

CHAPITRE III

CAMBRIDGE 1787-1791

I

Un jour, à la veille des vacances de Noël de 1783, Wordsworth rendu fiévreux par l'attente du départ avait escaladé seul un rocher qui s'élevait à la rencontre de deux routes et les dominait au loin. Là, il s'était mis à faire le guet, épiant avec impatience les chevaux que son père devait envoyer pour le prendre ainsi que ses frères, et qui pouvaient venir par l'un ou l'autre des deux chemins. C'était un jour tempétueux, sombre et froid. L'écolier s'était assis sur l'herbe, mal abrité par un mur nu. A sa droite était couché un mouton solitaire; à sa gauche se dressait une aubépine flétrie. Avec cette seule compagnie, il était resté longtemps, le regard tendu, se fatiguant les yeux à scruter l'espace, lorsque la brume lui laissait apercevoir par intermittences le bois et la plaine situés au-dessous de lui. Dix jours plus tard, pendant ces mêmes vacances tant désirées, l'enfant « avec ses trois frères orphelins, accompa-

gnait jusqu'à sa tombe, le corps de son père ». Dans sa superstition naïve, il jugeait que sa douleur présente était un châtiment de son impatience ; avec une contrition sincère et profonde si la cause en était puérile, « il s'inclinait devant Dieu qui avait ainsi corrigé ses désirs trop ardents ». L'impression avait été si forte qu'il lui arriva souvent dans la suite d'évoquer la nuit tumultueuse et le paysage sauvage où il avait commis le péché d'impatience, pour « boire à ces souvenirs comme à une fontaine » ; et que le simple bruit du vent dans les feuillages ou autour de son toit suffit désormais à lui communiquer une secrète émotion, capable de calmer ses pensées si elles étaient trop agitées et trop fiévreuses dans leur cours (1).

Ce remords curieux et son chagrin d'enfant lui dérobèrent sans doute d'abord les conséquences funestes que la mort de son père menaçait d'avoir pour ses frères et pour lui. Le père qui était en voie d'atteindre à la réputation et à l'opulence laissait ses enfants dans une situation précaire. Presque toute sa fortune était dans les mains de son patron, sir James Lowther, qui l'avait forcé de déposer chez lui cent vingt-cinq mille francs. Sir James Lowther, futur comte de Lonsdale, dont le caractère a été décrit par de Quincey (2), était un potentat excentrique jusqu'à la folie, fier de son rang, de ses vastes domaines et de son autorité de lord-lieutenant. Véritable chef féodal, il aimait à se démontrer à lui-même et à prouver aux autres sa puissance par de fréquentes violations de la loi et de l'équité. A une certaine époque de sa vie, il refusa de payer tous ses créanciers, les uns parce qu'ils étaient ses voisins et « qu'il savait de source sûre que c'étaient des fripons », les autres parce qu'ils vivaient trop loin et qu'il lui était impossible de savoir au juste ce qu'ils étaient. C'est pour quelque raison de ce genre qu'il refusa obstinément pen-

(1) *Prélude*, XII, 287-335.
(2) *De Quincey*, op. cit., vol. 2, pp. 252-255.

dant tout le reste de sa vie de restituer aux enfants de son régisseur la somme qu'il leur devait. Un procès fut engagé au nom des enfants. Mais quand l'affaire vint devant le tribunal à Carlisle, lord Londsdale avait retenu tous les avocats en tournée et se présenta avec une centaine de témoins. Le juge renvoya l'affaire. C'est seulement après la mort de leur débiteur, près de vingt ans plus tard, que les Wordsworth furent remboursés. Ce qui restait aux orphelins de la fortune paternelle fut presque tout dépensé en inutiles procès contre lord Londsdale(1). C'est à grand'peine que leurs tuteurs réunirent la somme nécessaire à leur éducation et que Wordsworth, qui avait treize ans et demi quand son père mourut, put ainsi que ses frères achever ses études à Hawkshead, où il resta jusqu'en 1787. Mais de mauvais moments, dont il avait pu se faire une idée pendant ses vacances des trois dernières années à Penrith, l'attendaient à sa sortie du collège. Ses grands-parents maternels étaient, nous l'avons dit, rigides et sans chaleur d'affection. Dorothée Wordsworth, qui vivait avec eux et qui était obligée de servir dans leur boutique de mercerie, se plaint sans cesse, en s'épanchant dans ses lettres à une amie, de leur dureté et de leur étroitesse d'esprit. Sa vive imagination et son cœur ardent sont réprimés par les semonces fréquentes de sa grand'mère qui lui prêche la docilité et le calme. On songe en lisant ses lettres aux souffrances d'Aurora Leigh sous la froide tutelle de sa tante. La fillette « aux yeux sauvages » regrettait passionnément sa vie au grand air, et s'affligeait si la matinée était belle de ne pouvoir sortir que le dimanche. Elle faisait sans doute assez mauvais visage aux clients des Cookson, toujours dérangée au moment où elle voulait lire les livres que lui prêtait William.

(1) Lettre de Wordsworth à Sir George Beaumont, du 20 février 1805 (W. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 98) et « Report of the Commissioners of Inquiry into Bankruptcy and Insolvency » (*ibid.*, II, pp. 38-39). Voir aussi Lettre de Dorothée du 7 décembre 1792 (*ibid.*, I, p. 52).

C'était seulement après avoir travaillé double pendant une heure qu'elle pouvait dérober, sans qu'on s'en aperçût, le temps d'étudier le français ou de lire l'Iliade qui lui plaisait fort. Sa seule joie était dans l'affection de ses quatre frères; ses seuls jours heureux étaient ceux où ils étaient réunis sous le même toit qu'elle. Mais eux aussi avaient à souffrir de la sécheresse et de l'hostilité de leur famille. Sans cesse traités de menteurs, en butte aux plus mortifiantes insultes, celles des domestiques, ils se groupaient autour de leur sœur, sauf l'aîné qui semble avoir été d'une nature plus molle et plus facile, et versaient ensemble de grosses larmes sur leur sort devenu si sombre depuis la mort de leurs parents (1).

Cependant la perte de leur fortune, en même temps qu'elle rendait plus malaisés leurs débuts dans la vie, les obligeait de s'assurer au plus vite une position. Pour partir sous d'aussi défavorables auspices, ces orphelins si arbitrairement spoliés n'en devaient pas moins atteindre tous à une situation honorable ou glorieuse. L'aîné suivit la profession paternelle et, bien que médiocrement doué, devint à Londres un avoué prospère. Le troisième fils, John Wordsworth, se fit marin et s'embarqua sur un des grands navires marchands qui faisaient le service des mers orientales; il en devait être un jour nommé capitaine. Le quatrième fils, Christopher, était encore au collège de Hawkshead, mais déjà il manifestait une intelligence docile et persévérante qui faisait bien augurer de ses succès à venir. Brillant étudiant de Cambridge, il s'élèvera dans le professorat jusqu'au poste éminent de Directeur du collège de la Trinité, l'un des plus importants de son Université.

Le seul fils qui causât de l'inquiétude et de l'embarras à ses tuteurs, ce fut William. Sans doute, si son génie était encore

(1) W. Knight, *Life of Wordsworth*. Voir les lettres de Dorothée citées aux pages 35-36 et 47-49, vol. I.

un secret pour tous et pour lui-même, il annonçait de remarquables qualités d'esprit. Mais il était rétif aux conseils, confiant en soi, sans ardeur pour toute besogne prescrite. Il ne se sentait pas ce qu'on appelle une vocation. Il songeait à faire son droit, sans doute pour suivre l'exemple de son père et de son frère aîné. Mais, sujet à de violents maux de tête, il craignait pour sa santé une profession toute sédentaire (1). Ses oncles décidèrent enfin de l'envoyer à l'Université qui lui ouvrirait le barreau, le professorat ou les ordres sacrés. Il partit donc pour se faire inscrire comme étudiant au collège de Saint-Jean (St John's College), à Cambridge, au mois d'octobre 1787. Il avait dix-sept ans et demi.

II

Le nouvel étudiant arrivait à Cambridge à l'une des époques les moins glorieuses de la vieille Université. Il la trouvait au plus bas degré de langueur intellectuelle. Dans les dernières années qui précédèrent la violente émotion causée par la Révolution française, l'atmosphère y était lourde et somnolente comme aux approches d'un orage. Depuis la mort du savant Richard Bentley, en 1742, l'érudition classique n'y avait pas eu un seul représentant de marque, et l'helléniste Richard Porson, qui la relèvera de sa décadence, ne devait être nommé professeur de grec qu'en 1793. Mais l'érudition était en médiocre honneur à Cambridge, qui était avant tout la citadelle de l'anglicanisme, la pépinière des pasteurs anglicans (2). Or, tout l'effort

(1) Lettre de Dorothée de 1787 (W. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 48).

(2) La chaire de théologie (Royal chair of Divinity) rapportait 25.000 francs au Dr Watson, evêque de Llandaff, qui d'ailleurs ne l'occupait que de nom. Celle de grec rapportait 1000 francs à Porson.

des théologiens qui y avaient enseigné ou écrit au XVIIIe siècle avait naturellement eu pour objet de protéger les futurs pasteurs contre les souffles dangereux venus de tous les coins de l'Europe, dans une époque de libre et audacieuse pensée. Toute la vigueur intellectuelle des Conyers Middleton, puis des Paley, des John Hey, des Richard Watson (1) se consumait à préparer l'antidote du poison versé par les déistes Toland et Collins, ou par ces ennemis plus redoutables encore : les encyclopédistes français et l'Écossais David Hume. La foi avait parfois à souffrir du zèle de ses défenseurs qui, logiciens convaincus et bons disciples de Locke (2), prétendaient démontrer l'authenticité des livres saints, la possibilité des miracles ou la vérité des mystères, de la même façon qu'on démontre un théorème de géométrie. Leur argumentation soulevait à l'occasion des problèmes si dangereux que tel d'entre eux, Middleton, a pu être soupçonné de n'être qu'un adversaire de la religion déguisé en ami. Solides raisonneurs bornés qui ne pouvaient ni ne voulaient aller jusqu'aux termes extrêmes et nécessaires de leurs raisonnements, logiciens qui ne connaissaient que le chemin de l'intelligence, ignorant celui du cœur, pour mener à la foi, les philosophes de Cambridge n'exerçaient qu'une lointaine et faible influence sur les étudiants auxquels leurs idées parvenaient par l'intermédiaire des maîtres spéciaux *(tutors)* de chaque collège en formules

(1) Conyers Middleton (1683-1750), bibliothécaire en chef de l'Université, n'enseigna pas, mais data de Cambridge de nombreux traités de controverse. Paley, auteur des *Preuves du Christianisme* (1794), livre resté classique à Cambridge, fit de 1767 à 1775 des conférences de philosophie. John Hey occupa la chaire Norrisienne de théologie de 1780 à 1794. Pour Watson, voir note précédente et le livre II, ch. III du présent ouvrage.

Sur tous ces théologiens consulter l'excellent livre de M. Leslie Stephen : *English Thought in the Eighteenth century* (2 vol., Londres, 1881).

(2) Locke semble avoir été particulièrement en honneur au Collège de Saint John où entrait Wordsworth. Un des correspondants du *Gentleman's Magazine* (janvier 1793), tout en admettant l'abus des mathématiques à Cambridge, fait exception pour Saint-John « où l'on rend aussi hommage au sagace Locke et au profond Butler ».

routinières répétées aux examens. La religion était donc stagnante et sans chaleur. La morale était celle de l'intérêt présentée avec une rare crudité de langage. Le code était emprunté à Paley, qui donnait pour raison de faire le bien que Dieu est plus fort que nous et qu'il peut nous damner si nous faisons le mal (1). Si des germes de renouveau commençaient à poindre, si l'unitaire Priestley essayait par des brochures multipliées de convertir à ses propres doctrines les membres de l'Université anglicane, s'il réussissait, dès 1787, auprès d'un des *fellows* ou agrégés, William Frend, l'esprit de libre examen ne devait s'éveiller parmi les étudiants eux-mêmes que vers 1792, quand la Révolution française eut ébranlé profondément le sol jusque-là paisible de la vieille Université et quand Wordsworth eut cessé d'en faire partie (2).

Le but suprême de l'Université était de former des pasteurs capables d'opposer des arguments serrés aux adversaires de l'Eglise anglicane ; la méthode habilement employée pour obtenir ce résultat était la culture dominante, presque exclusive, des sciences exactes. Alors que les belles-lettres et les sciences historiques étaient négligées, les mathématiques étaient en grand honneur. Fondé en 1747, le concours suprême ou *tripos* mathématique ne devait avoir pour pendant le *tripos* classique qu'en 1824. Newton était le véritable dieu de Cambridge et ses *Principia* en étaient la Bible. Sa statue que Roubillac avait sculptée pour la chapelle de la Trinité était celle de la divinité locale. L'Université vivait prosternée devant son image. De là provenait chez les étudiants qui avaient des goûts littéraires prononcés, mais peu de goût pour la géométrie ou l'algèbre,

(1) Article de J.-S. Mill sur Coleridge, *Westminster Review*, 1840, p. 283.

(2) Frend devenu unitaire en 1787 lança l'année suivante « une invitation aux habitants de Cambridge et du voisinage à renoncer au culte faux des Trois Personnes pour celui du Seul Vrai Dieu ». Il perdit en 1788 sa place de *tutor*. Mis en jugement en 1793 pour un nouveau livre révolutionnaire *Paix et Union*, il eut pour lui un grand nombre d'étudiants, entre autres Coleridge.

un véritable esprit de révolte contre les études et les examens. Thomas Gray, dont la vie presque entière s'écoula à Cambridge, ne lui pardonna jamais les tourments auxquels il y avait été soumis pour apprendre les mathématiques et le grand mépris où il voyait tombées les belles-lettres qui le passionnaient. « Assurément, c'est de ce lieu, aujourd'hui Cambridge, mais jadis connu sous le nom de Babylone, que le prophète a parlé en ces termes : Les bêtes fauves du désert habiteront là, et leurs demeures seront pleines de lamentables créatures, et les hiboux y feront leurs nids, et les satyres y mèneront leurs danses. Leurs forts et leurs tours seront à jamais des tanières où s'ébattront les ânes sauvages (1). » Quand Gray, devenu homme, se fixa à Cambridge comme pensionnaire libre, il ne modifia pas l'opinion qu'il en avait eue comme étudiant. En 1742, il écrivit en son honneur un *Hymne à l'Ignorance*, « douce et salutaire divinité dont l'influence doublait en ce lieu les ténèbres natives du ciel ». Toute sa vie passée dans un des collèges de Cambridge et la correspondance qu'il entretint depuis 1742 jusqu'à sa mort, en 1771, nous révèlent un milieu de rivalités mesquines, habité par des excentriques dénués d'originalité vraie, par des érudits sans science féconde et surtout par de bons vivants qui jouissaient en paix de leur situation privilégiée (2).

Si le mélancolique poète Thomas Gray paraît suspect de doléances exagérées, on n'en saurait dire autant d'un autre étudiant qui, près d'un siècle plus tard, faisait écho à ses récriminations. Certes, s'il y a dans tout le domaine de la littérature anglaise un esprit qui paraisse avoir été doué supérieurement pour briller dans les concours universitaires, c'est celui de

(1) Lettre à Richard West, décembre 1736.

(2) On peut suivre dans le *Gentleman's Magazine* d'avril et de mai 1774, de décembre 1792, de janvier, février et juillet 1793, une controverse animée entre anciens étudiants de Cambridge, dont les uns protestent contre l'excès des mathématiques, tandis que les autres défendent la méthode en honneur.

Macaulay. Or Macaulay, impuissant à triompher de sa répugnance pour les mathématiques, traité avec mépris de liseur de romans parce qu'il s'adonnait à la lecture des poètes et des historiens, se voyait fermer les premiers rangs dans les examens les plus honorés et s'affligeait de ne pouvoir quitter le Cam pour l'Isis, Cambridge scientifique pour Oxford plus littéraire (1). Wordsworth eut à subir la même rigoureuse discipline intellectuelle et y fut non moins rebelle que Gray l'avait été et que le devait être Macaulay.

Mais il faudrait se garder de croire que les études quelles qu'elles fussent tinssent la première place dans la vie des étudiants. Il n'y avait pas à l'Université communion de vie intellectuelle pour ceux qui en faisaient partie. Il n'existait pas de conférences intercollégiales obligatoires, mais de simples conférences pratiques dans les collèges séparés. Désunis pour le travail, les étudiants n'étaient réunis que pour le plaisir. Sans doute, un certain nombre d'entre eux travaillaient assidûment pour obtenir aux examens les places d'honneur qui leur assuraient de beaux emplois dans le clergé ou dans le professorat. Mais la plupart, riches déjà ou sans ambition, donnaient tout leur temps aux distractions traditionnelles. Les *fellows* les y encourageaient parfois. C'est ainsi qu'à Wilberforce les *fellows* de Saint-Jean conseillaient la paresse « parce que, parbleu ! il avait du talent et de la fortune, et n'avait pas besoin de gagner son pain (2) ». Comme les jeux réguliers de force ou d'adresse existaient encore à peine, les étudiants privés de ce dérivatif menaient une vie fort relâchée. Gray, paisible et

(1) Lettre à sa mère en 1818, *Life and letters of Lord Macaulay*, by Trevelyan, ch. II. De Quincey disait de son côté que ce qu'il fallait pour réussir à Cambridge c'était une base suffisante de mathématiques et une intelligence robuste et vulgaire, *op. cit.*, vol. II, p. 194.

(2) *Social Life at the English Universities in the Eighteenth Century*, compiled by Christopher Wordsworth, 1874, p. 99.

timide, qui fut un jour lui-même victime de leurs farces grossières, les voyait avec un secret effroi « mettre sur leur tête, en plein midi, les femmes qui passaient dans la rue, forcer la porte des magasins, jouer pour de l'argent dans les cafés le dimanche (1) ». L'exemple venait d'en haut : « La Taverne du Tonneau *(Tuns Tavern)* était un lieu d'orgies nocturnes où les professeurs et les *fellows* donnaient l'exemple du tapage à la jeunesse de l'Université. De grosses dettes étaient contractées dans les hôtels et dans les cafés, puis niées effrontément. Les bris de vitres et les désordres dans les parties publiques de la ville prirent de telles proportions vers le milieu du XVIIIe siècle que Cambridge devint presque inhabitable (2) ». En 1748, quand le duc de Newcastle fut nommé chancelier, chacun fut gris le soir de la fête, « je n'excepte personne, dit Gray, depuis le chancelier jusqu'à l'habit bleu », c'est-à-dire jusqu'au domestique du chancelier (3).

Il est vrai que le même duc de Newcastle, aidé des évêques anglicans, s'efforça ensuite de rétablir l'ordre et fit adopter par le Sénat de l'Université un code disciplinaire nouveau en 1750. Mais la débauche, quoique un peu refrénée, ne cessa pas. Wordsworth devait, de son propre aveu, y trouver « les mœurs des jeunes gens frénétiques et dissolues (4) ». Ces mœurs n'étaient d'ailleurs pas particulières à Cambridge, et Oxford ne le cédait en rien à sa rivale. Le pieux Cowper attribuait encore en 1785 le déclin de son pays au déclin de la discipline dans les Universités. Il ne voyait là que « joueurs, jockeys, habitués de mauvais lieux, dissipateurs, chasseurs bottés (5) ».

(1) Lettre à Thomas Warton, 1747.
(2) E. W. Gosse, *Gray* (English Men of Letters), p. 90.
(3) Lettre à Thomas Warton, 8 août 1749.
(4) Lettre à de Quincey, 29 juillet 1804. — *De Quincey Memorials*, edited by Alexander Japp, 1891, vol. I, p. 124.
(5) *The Task*, Time-Piece, 751-752.

Il estimait que le monde n'avait plus de vices à apprendre aux jeunes gens qui avaient passé par ces lieux de perdition. Il trouvait merveilleux et digne de tous les éloges que son frère ne se fût pas corrompu à Oxford et qu'il en fût sorti pur. Coleridge qui devait entrer à Cambridge au moment où Wordsworth le quittait dira de même en 1817 que « ceux qui se rappellent l'état des collèges et des Universités il y a quelque vingt ans ne verront pas une louange banale dans l'affirmation qu'un homme a pu y passer de l'innocence à la vertu, non seulement sans contracter une seule habitude vicieuse, mais sans avoir terni sa conduite par un seul acte d'intempérance ou par ces dégradations qui ont dans l'intempérance leur origine (1) ». Citons enfin cette funèbre prophétie d'un correspondant du *Gentleman's Magazine* en janvier 1798 : « Quand je me rappelle l'estime méritée dont nos Universités jouissaient jadis, et quand j'observe leur avilissement actuel ; surtout quand je prévois l'effrayant etat d'insanité licencieuse vers lequel elles vont si manifestement et si vite, — mon sang se fige dans mes veines, et toute mon âme frémit d'appréhension. »

Tel était le séjour à la fois morne et bruyant où se trouvait soudain transplanté l'écolier de Hawkshead, ensauvagé par son enfance de montagnard, ignorant de tous les plaisirs autres que les courses au grand air, incapable de se passionner pour des travaux qui lui paraîtraient sans élévation et sans poésie, et de se laisser dominer par des maîtres chez lesquels il ne découvrirait pas de grandeur intellectuelle et morale.

(1) Coleridge, *Biographia literaria*, ch. III.

III

Wordsworth s'était naturellement fait, du fond de sa province reculée, une très haute idée et une très magnifique image de l'Université de Cambridge. Aussi, malgré la tristesse d'une matinée d'automne où les nuages lourds semblaient peser sur un vaste pays plat, fut-il saisi d'allégresse lorsque de la diligence qui l'amenait il aperçut les tours de la chapelle du collège du Roi *(King's College)* se dressant au-dessus d'un sombre massif d'arbres. Ses yeux furent fascinés par le premier étudiant qu'ils découvrirent, vêtu de la robe traditionnelle et coiffé du mortier à gland, marchant seul d'un pas rapide sur la route, comme pressé par le temps ou en quête d'air et d'exercice. Il ne put les détacher de lui que lorsque la voiture l'eut laissé à un jet de flèche en arrière. Puis à mesure qu'on approchait de la ville, il sembla à Wordsworth qu'elle l'aspirait à elle avec la force d'un tourbillon. La diligence passa sous le château, traversa le pont de la Madeleine d'où il entrevit rapidement le Cam et s'arrêta devant le fameux hôtel du Cerceau *(The Hoop Inn)* (1).

A peine descendu de voiture, il se trouva entouré de visages familiers. C'étaient ceux d'anciens élèves de Hawkshead, naguère simples connaissances, qui en ce lieu étranger lui semblaient des amis ; naguère modestes écoliers, aujourd'hui pleins d'importance. Chemin faisant il fut assailli de questions, de renseignements, d'avertissements et de conseils. En ce premier jour d'orgueil et de plaisir, il se fit l'effet d'être un homme d'affaires et de dépense. Il allait de boutique en boutique pour

(1) *Prélude*, III, 1-17.

son propre compte. Dans la foule bigarrée des citadins et des universitaires, des étudiants et des docteurs, des robes tantôt sévères et tantôt somptueuses ; par les rues et les cloîtres, les cours des collèges et les nefs des églises, il errait dans l'éblouissement. Il était le Rêveur, et tout ce qui l'environnait, hommes ou choses, était le Rêve. Sa visite faite à celui qui allait être son directeur d'études, il courut chez un tailleur, et bientôt il en sortit, comme au toucher d'une baguette magique, splendidement vêtu. Il avait des bas de soie, une perruque poudrée pareille à un arbre blanchi par le givre (1) ; il s'était acheté une majestueuse robe de chambre et autres insignes de virilité destinés à suppléer au manque de barbe (2). Ses emplettes terminées, il rentra dans son collège. Saint-Jean n'était point parmi les plus beaux de Cambridge. Son meilleur titre à l'admiration était sa vaste bibliothèque qui semblait plutôt celle d'une Université que d'un simple collège, et qu'un des anciens étudiants, le poète Matthew Prior, avait enrichie de livres français, principalement d'ouvrages historiques. Mais, à défaut de la beauté monumentale, Saint-Jean jouissait de belles avenues bordées de grands ormes, le long de la rivière, et entourées de vertes prairies (3). Wordsworth s'installa dans la chambre qui lui fut assignée et qui donnait sur la première des trois cours gothiques de son collège. C'était un recoin obscur ; juste au-dessous de lui, la cuisine faisait un bourdonnement incessant, moins harmonieux, mais à peine moins actif que celui des abeilles. Il entendait monter jusqu'à lui les ordres aigus et les aigres criailleries de l'office. Près de lui était l'orgue sonore du collège de la Trinité et sa loquace horloge qui ne cessait pas nuit et jour de proclamer

(1) L'habitude de se poudrer ne devait cesser que vers 1795. Ce fut une des conséquences de la Révolution.

(2) *Prélude*, III, 18-42.

(3) *A concise and accurate description of the University, Town and County of Cambridge* (Cambridge, 1790 ?).

les quarts d'heure et qui comptait les heures deux fois, d'une voix mâle et d'une voix femelle. De son oreiller, à la clarté de la lune ou des étoiles, il pouvait contempler le porche de lachapelle de la Trinité où se dressait la statue de Newton avec son prisme et sa face silencieuse, emblème marmoréen d'un esprit qui voguait éternellement sur d'étranges océans de pensée, seul (1).

Pareilles au jour de son arrivée, les semaines qui suivirent s'écoulèrent en invitations, en soupers délicats où ne manquaient ni les fruits ni les vins; elles furent consacrées à acquérir le ton et les manières de l'endroit. Mais, dès le début, et malgré l'attrait de ces joyeuses nouveautés, il eut le vague sentiment qu'il était et qu'il resterait étranger à Cambridge. Il sentit « qu'il n'était pas fait pour cette heure ni pour ce lieu », qu'il n'y trouverait pas l'emploi des « facultés saintes » avec lesquelles il était venu. Aussi, quand l'éblouissement des premiers jours se fut dissipé, lui arriva-t-il souvent de quitter ses camarades et, s'éloignant de la ville, de parcourir seul les plaines voisines. Il n'y retrouvait ni les aspects ni les bruits sublimes de ses montagnes. Mais la nudité même de son nouveau séjour lui faisait découvrir la beauté universelle, celle que la nature laisse en dédommagement aux lieux les plus déshérités, celle qu'offre l'ordinaire apparence de la terre et du firmament, « de la terre qui nulle part n'est sans quelque trace

(1) *Prélude*, III, 46-64. Les beaux vers de Wordsworth sur Newton :

With his prism and silent face,
The marble index of a mind for ever
Voyaging through strange seas of Thought, alone.

semblent inspirés des vers non moins beaux de Thomson :

The noiseless tide of time, all bearing down
To vast Eternity's unbounded sea,
Where the green islands of the happy shine,
He stemmed alone.

(Death of Isaac Newton.)

radieuse du Paradis dont l'homme fut chassé ; du firmament dont la beauté et la bonté sont exprimées par le nom fier qu'il porte, le nom de Ciel. » Aussi retrouva-t-il à Cambridge ses intuitions de Hawkshead, prêtant de nouveau la vie et le sentiment « à toutes les formes naturelles, aux pierres, aux fruits et aux fleurs, même aux cailloux détachés dont on avait chargé la grande route... A tous les aspects de terreur, d'amour ou de beauté qu'une passion fugitive met sur la face de la nature, il restait aussi sensible que les eaux à l'influence du ciel... Inconnu, négligé, il était cependant très riche ; il avait autour de lui un monde, créé par lui-même, qui n'existait que pour lui (1). »

Mais si ses gestes ou ses regards trahissaient les visions dont il était hanté, elles étaient taxées de folie. Ne trouvant personne à qui les communiquer, il dut donc les renfermer en lui-même. Il eut dans son esprit « des cavernes où le soleil ne pénétrait jamais ». Mais il n'y manqua pas « de verts bosquets où la lumière se jouait librement (2) ». Si grandes que fussent ses jouissances dans la solitude, il était d'humeur trop sociable pour fuir les autres étudiants. Qu'une bande de jeunes gens approchât, il inclinait naturellement vers elle, car son cœur aimait la compagnie, le loisir et la joie. Comment eût-il pu voir d'un cœur insensible « tant d'adolescents heureux, toutes ces fleurs naissantes, si nombreuses et si belles, fleurs de santé et d'espoir ; tant d'échantillons divers du printemps de la vie réunis en un même lieu, cette guirlande de fleurs sauvages variées qui ornait les tempes de la vieille et fameuse Université (3) ». Aussi camarades, amis, simples compagnons d'un jour étaient-ils tous les bienvenus, du moins tous ceux qui s'adonnaient plus volontiers au plaisir qu'à l'étude. Wordsworth avait à choisir entre les laborieux et les oisifs. Il préféra les seconds.

(1) *Prélude*, III, 75-142.
(2) *Ibid.*, 234-246.
(3) *Ibid*, 214-225.

Ses journées se passèrent en distractions frivoles. Le matin était rempli par de vaines causeries, puis venaient les promenades le long des rues et des avenues. Il lisait « paresseusement des livres futiles. Il faisait avec ses amis de longues courses à cheval par pur amour de l'équitation. Il canotait en bruyante compagnie sur le Cam et laissait les étoiles apparaître, sans avoir une seule pensée paisible (1) ». Pendant des mois entiers il vécut ainsi mollement, ne se livrant pas à des désordres scandaleux, mais dans une vague et lâche indifférence. Il ne cherchait qu'à satisfaire des goûts faciles. L'idée de devoir était bannie de sa pensée et la place laissée vide par elle n'était pas occupée par la nature. Sa mémoire ruminait languissamment. Son cœur dormait du lourd sommeil des midis d'été. Cette vie sans profondeur « pourrait se comparer à une île flottante, à un instable coin de terre amphibie, de texture spongieuse, et qui cependant présente une agréable surface de plantes aquatiques et de jolies fleurs (2). » Il ne trouvait rien autour de lui qui pût lui faire honte de son indolence et lui inspirer la résolution d'un énergique effort. Au bout d'un an de cette existence, « le vêtement extérieur de sa nature avait changé lentement et insensiblement (3) ». Il fallut le séjour qu'il fit à Hawkshead pendant ses premières grandes vacances pour le faire rentrer en lui-même, lui ôter le goût des passe-temps superficiels et lui rendre celui de la méditation.

Les deux autres années qu'il passa à Cambridge furent donc moins frivoles que la première. Ne trouvant plus le même charme aux bruyants plaisirs qui l'avaient séduit d'abord, il vécut plus solitaire. Il se laissa gagner par les douceurs de la mélancolie, « aimant le ciel pensif, les jours tristes, les vents

(1) *Prélude*, III, 246-255.
(2) *Ibid.*, 321-336.
(3) *Ibid.*, 205-206.

plaintifs, le crépuscule mieux que l'aurore, l'automne mieux que le printemps (1) ». Il prit conscience de son génie poétique. Il s'occupa de compléter et de polir certaine description d'une « Promenade du soir » dans le pays des lacs, qu'il avait ébauchée à Hawkshead. Il eut l'audacieuse pensée « de laisser derrière lui un monument que respecteraient les cœurs purs (2) ». L'humilité instinctive que lui avaient jusque-là inspirée le nom même d'auteur et la vue d'un livre imprimé se dissipa peu à peu. La crainte respectueuse dont l'avaient frappé les grands noms des poètes fit place au désir de les imiter, à la douceur de les sentir rapprochés de lui. Tout l'hiver, il s'attarda le dernier dans le jardin du collège, jusqu'à ce que l'inexorable cloche de neuf heures le forçât à regagner sa chambre. « De grands ormes aux ombrages engageants versaient le calme dans ces régions d'ailleurs tumultueuses. Il croissait là aussi un arbre isolé, au tronc sinueux, aux branches curieusement enlacées; c'était un frêne que l'hiver décorait avec orgueil pour lui-même, arbre d'une grâce étrange. Depuis le sol presque jusqu'à la cime, le tronc et les maîtresses branches étaient verdies de lierre; les ramilles et les brindilles, garnies à la pointe d'inombrables graines qui laissaient pendre leurs glands jaunis, et qui au souffle du vent répondaient par un murmure. Souvent je suis resté, comme si mes pieds avaient pris racine dans le sol, à contempler cet arbre charmant à la lumière glacée de la lune... C'est à peine si Spenser lui-même a pu avoir des visions plus reposantes dans sa jeunesse, s'il a pu créer de plus radieuses apparitions de formes humaines douées de pouvoirs surhumains, que celles que mes yeux contemplaient, alors que je flânais par les nuits calmes et claires, seul, sous ce bel arbre, féerique enfant de la Terre (3). »

(1) *Prélude*, VI, 173-175.
(2) *Ibid.*, 55-57.
(3) *Ibid.*, 66-94.

C'est ainsi que beaucoup des heures de Wordsworth s'écoulèrent en plaisirs et en rêveries. L'étude ne vint qu'en second lieu. Lui-même nous apprend pourquoi il fut réfractaire aux méthodes de travail qui avaient cours dans son Université.

IV

« Élevé dans le luxe de la nature, dit-il, j'étais un enfant gâté; j'avais été habitué à errer chaque jour libre comme le vent, près des rivières cristallines et des solennelles montagnes, à parcourir à mon gré l'espace, comme un oiseau sauvage; je n'étais pas dressé pour la captivité. J'étais incapable de renoncer à mon plaisir et de me tenir des mois entiers tranquillement posté sur le perchoir de la vie sédentaire (1). » Chose anormale, d'écolier qu'il était en devenant étudiant, en passant de l'adolescence à la jeunesse, il avait passé d'une liberté presque absolue à une contrainte relative. Si libérale et même si relâchée que fût la discipline de l'Université, elle pesait sur lui plus lourdement que le régime familial de Hawkshead. Les portes de Saint-Jean se verrouillaient à neuf heures tous les soirs, alors que la chaumière d'Anne Tyson n'était fermée que par un loquet aisément soulevé. Plus de ces courses nocturnes ou de ces promenades avant l'aube qu'il aimait tant. D'un autre côté, ses joies rustiques avaient été si intenses qu'elles avaient laissé peu de place dans son cœur pour les charmes paisibles de l'étude. Toute la place qui restait fut vite prise par les seuls livres auxquels il trouvât de l'attrait, ceux de littérature et d'histoire. Il lut beaucoup et avidement, mais en consultant sa seule inclination, au mépris des prescriptions universitaires. Il

(1) *Prélude*, III, 351-359.

ne négligea pas, il est vrai, les langues mortes, mais il s'intéressa surtout aux langues vivantes, alors peu honorées. Il apprit un peu de français et d'espagnol. Surtout, il se passionna pour l'italien, passion durable. Son maître, Agostino Isola, que Thomas Gray avait vingt ans plus tôt choisi comme suppléant, et avec qui il s'était plu à relire les poètes d'Italie, se montra fier des progrès de ce nouvel élève (1). Malheureusement l'ardeur de Wordsworth pour ces travaux alors presque irréguliers « le privait, dit sa sœur, du pouvoir de fixer son attention sur d'autres travaux en désaccord avec ses penchants (2). » Il ne se plut pas « dans la salle de conférences, toute garnie, autant qu'il y pouvait tenir de chaises, d'élèves studieux fidèles à leurs livres, de demi-paresseux, de hardis réfractaires et d'honnêtes lourdauds ». Il ne se préoccupa guère « des jours importants, des examens où l'homme est pesé comme dans une balance ». Il ne connut pas, ou il ne connut qu'à de rares intervalles « les espérances excessives, les tremblements, les louables craintes et les petites jalousies » de ceux qui visaient aux distinctions académiques (3). Il lui eût fallu, en effet, pour prendre rang parmi ces derniers, surmonter sa répugnance croissante pour les mathématiques. Arrivé à Cambridge avec une certaine avance sur les étudiants de première année, il prit vite l'habitude de négliger ces sciences qui primaient là toutes les autres et qui étaient l'indispensable condition de tout succès. « Il n'ouvrait jamais un livre de mathématiques (4). » En revanche, il se plaisait à découvrir la poésie de ces sciences « dont il avait à peine franchi le seuil · « Il y trouvait « une élévation et une jouissance

(1) *Autobiographical Memoranda*, Prose Works, III, p. 222.
(2) Lettre de Dorothée, 16 février 1793 (W. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 79).
(3) *Prélude*, III, v. 64-75.
(4) Lettre de Dorothée, 26 juin 1791 (W. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 57).

calmantes. Avec l'émerveillement et le respect craintif d'un Indien... il méditait sur les rapports qui existent entre ces abstractions et les lois de la nature. Il se demandait comment ces agents immatériels avaient été amenés à courber la tête et à entrer au service de l'homme né de la terre, le guidant d'étoile en étoile, de sphère en sphère, de système en système jusqu'à l'infini ». Plus souvent, il puisait à cette même source un plaisir paisible et profond, le sentiment d'un pouvoir permanent et universel et d'une souveraine croyance. « Il y reconnaissait le type, pour notre nature bornée, de l'unique Être suprême, qui, supérieur aux limites de l'espace et du temps, de l'espace mélancolique et du temps douloureux, incapable de changement et insensible aux ballottements de la passion, est et se nomme Dieu. La paix transcendante et le silence accompagnaient ces méditations qui étaient un fréquent réconfort pour sa jeunesse (1). »

Au lieu d'apprendre les formules, il avait donc le tort grave de s'enthousiasmer à distance « pour cette claire synthèse qui élève si haut sa gracieuse structure », d'y chercher surtout un refuge contre les images qui obsédaient son esprit, ou le stimulant de vagues et audacieuses méditations. Il aurait pu, semble-t-il, à défaut des sciences abstraites, s'initier à d'autres enseignements. Mais il n'aimait pas « les timides études scolastiques d'alors. Il eût voulu voir la rivière couler plus librement dans un lit plus large (2) ». Par-dessus tout, il s'affligeait des passions jalouses que les concours allumaient dans le cœur généreux des jeunes gens. Lui-même n'avait connu que deux fois cette émulation qui si facilement dégénère en envie. Une première fois, c'était dans une course à pied avec un de ses frères où, se voyant vaincu, il lui avait donné le croc-en-jambe. Une autre fois,

(1) *Prélude*, VI, 115-167.
(2) *Ibid.*, 493-496.

c'était à Cambridge même, envers un condisciple qui le battait dans la seule étude pour laquelle il eût de l'amour-propre, celle de l'italien. « C'était là, disait-il plus tard, un horrible sentiment (1). » « Mon cas, écrivait-il à son neveu Charles Wordsworth le 12 mars 1846, est, je le sais, particulier de bien des façons, mais je puis sincèrement affirmer que je ne dois à l'émulation aucun de mes avantages, quels qu'ils soient. J'ai depuis ma jeunesse jusqu'à aujourd'hui cultivé l'habitude d'apprécier le savoir pour lui-même et pour le bien qui en peut et doit provenir — le bien pur et sans alliage (2). » Nulle palme gagnée ne pouvait, à son avis, compenser le mal fait par ces luttes malsaines. Il préférait aux rivaux fiévreux et soupçonneux les natures plus faciles, que ne tourmentait pas éternellement l'issue d'un concours et qui gardaient un peu de temps pour l'amitié.

Il perdit ainsi toute chance d'obtenir ce grade de *fellow* ou agrégé de son collège (3), qui lui eût constitué une pension dans le présent et permis d'espérer pour l'avenir des fonctions avantageuses. Il n'essaya même pas de se signaler par quelqu'une de ces compositions poétiques, à l'aide desquelles les étudiants des Universités anglaises réussissent souvent à attirer sur eux l'attention de leurs professeurs. Il n'écrivit pas de vers latins en vue d'un prix ou d'une médaille d'honneur. Il ne profita pas davantage des occasions qui s'offrirent à lui pour composer des vers anglais. Le directeur de son collège étant mort peu de temps après son arrivée, son cercueil fut, selon la coutume de l'époque, placé dans le vestibule du collège, et sur le drap noir qui le recouvrait plusieurs étudiants vinrent attacher des pièces de vers anglais ou latins. L'oncle maternel de

(1) Mrs Davy's note, 7 avril 1846 (Knight, *Life of Wordsworth*, III, p. 459-460.

(2) Charles Wordsworth, *Annals of my Early Life* (1806-1846), 1891.

(3) Lettre de Dorothée, 26 juin 1791 (Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 57).

Wordsworth, le Dr Cookson, ancien étudiant de Cambridge, fut fâché d'apprendre qu'aucun de ces vers n'était de la plume de son poétique neveu, et que celui-ci avait perdu une bonne occasion de se mettre en lumière. Mais Wordsworth, qui connaissait à peine le directeur défunt et qui n'éprouvait aucun regret de sa perte, n'était déjà plus disposé à versifier sur commande (1). Il avait déjà une idée trop haute et un trop profond sentiment de la poésie pour en faire un simple exercice d'école.

Il eût fallu, pour réduire ce rebelle à la soumission, que quelqu'un de ses professeurs lui en imposât par son talent ou par son caractère. Tel ne fut pas le cas. Les maîtres chargés de l'enseignement ou de la discipline, les *Dons* ou dignitaires de l'Université lui paraissaient bien inférieurs aux vieux bergers qu'il avait vus dans ses montagnes. C'est le seul point peut-être sur lequel il s'accorde dans l'irrévérence avec Byron, qui retrouvant les mêmes originaux ou leurs successeurs, vingt ans plus tard, les déclarait « vains comme leurs honneurs, lourds comme leur bière, tristes comme leur esprit et ennuyeux comme leur parole (2) ». Chez Wordsworth, ils ne servirent qu'à aiguiser le sens du ridicule par leurs bizarreries et même en cela il faut avouer qu'ils lui servirent peu. Son esprit ne devait conserver que le souvenir de leurs façons excentriques. Dans son âge mûr, ils lui revenaient parfois à la pensée, sortes de fantoches tenant à la fois de l'homme et du livre (3).

Il ne les a pas rendus seuls responsables de son oisiveté relative, mais tout en répétant qu'il s'en accuse surtout lui-même, tout en se reprochant sa désobéissance à sa famille, sa rébellion orgueilleuse et égoïste, son indépendance « qui était une fausse vertu ou plutôt une véritable lâcheté », Wordsworth s'est plu à

(1) *Autobiographical Memoranda*, Prose Works, III, p. 221.
(2) Thoughts suggested by a College Examination, *Hours of Idleness*.
(3) *Prélude*, III, 534-579.

imaginer une Université « dont le studieux aspect » eût vaincu sur-le-champ toutes ses résistances et lui eût fait rendre un hommage immédiat aux sciences, aux belles-lettres et à l'érudition, semblable à celui qu'il avait rendu à la Nature. La description qu'il fait de cette Université idéale est la satire de Cambridge au XVIIIe siècle, de Cambridge « où ses yeux étaient traversés par des papillons, ses oreilles fatiguées par des perroquets bavards ; dont le cœur intime semblait banal et dont l'aspect extérieur était celui d'un lieu surchargé de décors (1) ».

L'Université qu'il imagine — celle qu'il croyait trouver au sortir de Hawkshead — ne serait sans doute pas le séjour de la tristesse. L'ombrage de ses arbres antiques retentirait souvent du bruit joyeux des chansons. Mais dans l'ensemble ce serait une demeure grave et recueillie, un domaine où se promèneraient paisiblement des jeunes gens pensifs. Il y régnerait « une saine et robuste simplicité, une nudité décente, qu'on l'appelle du nom qu'on voudra, républicaine ou pieuse (2) ». Les bosquets et les édifices majestueux y trouveraient une dignité correspondante dans les esprits. Une haute et forte impulsion morale y serait donnée aux jeunes gens. Au lieu de laisser se gaspiller en plaisirs frivoles l'humeur sociable qui est propre à la jeunesse, on lui apprendrait à se mettre au service d'œuvres belles et grandes que son enthousiasme accomplirait avec amour. On y imprimerait dans le cœur des étudiants la solennelle et religieuse conviction de la puissance que donne la science recherchée avec sincérité et prisée pour elle-même (3).

Le culte de la vérité y remplacerait les vaines et hypocrites cérémonies. Wordsworth proteste avec indignation contre les mesures rigoureuses alors en vigueur pour forcer à entendre matin et soir les prières dites dans la chapelle de chaque

(1) *Prélude*, III, 441-446.
(2) *Ibid.*, 395-398.
(3) *Ibid.*, 378-392.

collège. La discipline, d'ailleurs si coulante, était sur ce seul point inflexible. Il n'y avait pas beaucoup d'années qu'un supplice particulier, celui du *stang*, avait cessé d'être infligé aux délinquants, forcés de s'asseoir sur un chevalet triangulaire comme les soldats punis de nos anciennes armées (1). Ce supplice était tombé en désuétude, mais il avait été remplacé par d'autres châtiments sévères.

De là naissait parmi les jeunes gens un esprit de véritable irréligion dissimulé sous les dehors de la piété. « Vit-on jamais, s'écrie Wordsworth, berger stupide pousser de force son troupeau qui n'a pas soif vers un étang qui lui déplaît ?... Soyez sages, Présidents et Doyens, et en attendant que l'esprit du passé revive, et que la jeunesse soit élevée pieusement dans sa famille, laissez reposer vos cloches, car jamais son plus creux n'a troublé l'air paisible, et votre zèle officieux déshonore les simples clochers de notre Eglise anglaise, qui en sont moins respectés, jusque parmi les arbres des plus lointains villages. La science même, qui tous les jours a devant les yeux cette hypocrisie, en est atteinte comme d'une souillure, en perd sa légitime autorité et tombe sous le coup d'un semblable soupçon (2). »

Pour échapper au présent qui la satisfait mal, la pensée de Wordsworth n'avait pas pour unique ressource de construire le plan d'une Université idéale. Elle pouvait encore se retourner avec complaisance vers le passé dont les monuments de Cambridge conservaient partout l'empreinte. Quel magnifique rôle il avait joué dans la Renaissance anglaise, ce même collège de Saint-Jean dont Nash disait en 1589 : « Le savoir n'eût pas pleinement affermi sa monarchie parmi nous, avant le jour où ce très fameux et très fortuné séminaire de toute science, le col-

(1) *Social life*... op. cit. Le *stang* ne tomba en désuétude que vers 1770.
(2) *Prélude*, III, 398-422.

lège de Saint-Jean, qui à lui seul était comme une Université... qui avait plus de chandelles allumées chaque matin d'hiver, avant quatre heures, que l'horloge à quatre heures ne sonne de coups; avant le jour, dis-je, où... son sein fécond produisit assez de savants, à la fois pour soutenir sa propre prospérité, et encore pour combler les vides de toutes les autres fondations inférieures... (1) » Aussi Wordsworth évoque-t-il les siècles plus austères du moyen âge et de la Renaissance, où ceux qui vivaient dans les murs de Cambridge menaient dans la sobriété une vie studieuse; où, enfermés et entassés dans de tristes chambres nues, ils dévoraient les livres pesants, « pareils aux chenilles dont la dent se fraie un chemin en silence, ou avec un bruit aigu dont on ne peut suivre la trace ni trouver l'origine ». Il regrette le temps où des princes se levaient en grelottant à matines et se couchaient au couvre-feu, pieusement dressés à aimer un régime frugal, un labeur patient et des habits simples; où le Savoir, comme un étranger venu de loin et qui sonnait de la trompe à travers la chrétienté, réveillait le paysan et le roi; où de pauvres écoliers quittaient leur village, portant à la main de lourds in-folio, et mendiant le long des routes s'en allaient à pied vers quelque lointaine Université désirée; où des hommes illustres, épris de vérité et contraints par la misère, Bucer, Erasme ou Melanchton, lisaient devant la porte ou à la fenêtre de leur cellule à la clarté de la lune, faute de pouvoir s'acheter une chandelle (2).

(1) Lettre de Thomas Nash servant de préface au roman de *Menaphon* par Robert Greene, p. 11, *Arbers's English Scholar's Library*.
(2) *Prélude*, III, 447-478.

V

Tout en regrettant ce passé glorieux, Wordsworth n'était pas sans soupçonner ses regrets de reposer sur une illusion de perspective. D'ailleurs, à tout prendre et toute déduction faite, il s'est déclaré heureux d'avoir séjourné dans son Université qui ne lui convenait qu'à demi. D'abord sa nature saine y échappa aux plus dangereux entraînements et il n'y contracta pas les habitudes régnantes de débauche. Il y acquit ainsi la certitude de sa santé morale.

En outre, si son imagination y sommeilla, elle ne s'y endormit pas tout à fait. La majesté des souvenirs qui fait la grandeur anoblissante des Universités anglaises descendit sur lui. C'est à Cambridge que tour à tour ont passé les glorieux poètes, peut-être Chaucer, à coup sûr Spenser et Marlowe, Milton, Dryden et Gray. A Saint-Jean, dans le même collège que Wordsworth, avaient été élevés entre autres Thomas Otway et Matthew Prior. Wordsworth ne pouvait sans émotion imprimer ses pas sur un sol « dont l'herbe s'était courbée sous les pieds de nombreuses générations d'hommes illustres ». Il ne pouvait pas toujours franchir inconsidérément les porches où ils avaient passé, dormir où ils avaient dormi, s'éveiller où ils s'étaient éveillés, parcourir sans réflexion cette antique enceinte, ce jardin où s'étaient épanouies de hautes intelligences. Rapprochés de lui, ces grands hommes lui devinrent plus chers, les anecdotes transmises sur eux par la tradition les rendant plus voisins de l'humanité. Il allait lire les histoires amoureuses de Chaucer à l'ombre des aubépines, près du moulin de Trompington célébré dans l'un des *Contes de Canterbury* (1).

(1) *The Reve's Tale.*

« Et le gracieux Barde, choisi par les Muses pour être leur page de cérémonie, le doux Spenser, qui passe à travers son ciel nuageux avec la beauté de la lune et la molle allure de la lune, je l'appelais frère, anglais, ami ! Et Milton lui-même, notre poète aveugle, qui dans ses derniers jours resta presque seul debout, proférant la vérité odieuse, ayant les ténèbres devant lui et la voix du danger par derrière ; âme solennelle comme un temple si jamais il en fut une sur la terre, — il me semblait le voir familièrement, qui dans son costume d'étudiant bondissait devant moi, encore adolescent, à peine plus qu'un enfant, avec ses joues roses angéliques, son œil aigu, son regard courageux, et son pas où s'affirmaient sa pureté et son orgueil. » Un des amis de Wordsworth habitait dans le collège du Christ la chambre même qu'avait habitée Milton. Wordsworth avoue qu'un soir, en joyeuse compagnie, il fit de si copieuses libations à la mémoire du sobre poète que sa tête devint trouble, et que pour la première, pour la seule fois de sa vie, il connut les fumées de l'ivresse. Déjà la cloche de la chapelle de Saint-Jean avait cessé de sonner pour la prière du soir. Il dut se sauver à toutes jambes à travers les rues et, tout en endossant sa robe à la hâte, fendre de l'épaule la foule des simples citadins entassés sous l'orgue, pour arriver sans trop de retard à la cérémonie obligatoire (1).

S'il s'est félicité de l'influence heureuse que le souvenir des anciens étudiants célèbres de Cambridge exerça sur lui, il s'est également loué d'avoir trouvé dans l'Université un monde distinct, à moitié chemin entre le monde rêvé par l'enfant et le monde que doit habiter l'homme fait. Il y vit une image réduite des vertus et des vices qu'il allait coudoyer bientôt dans la vie. Avant de se lancer dans la mêlée humaine, il assista ainsi à un simulacre de combat, à une sorte de tournoi

(1) *Prélude*, III, 256-321.

où les coups étaient parfois rudement portés, mais n'amenaient jamais la mort (1).

En somme. sans manifester pour Cambridge la gratitude enthousiaste que lui avait inspirée Hawkshead, il a reconnu qu'il n'y avait pas séjourné sans quelque avantage pour son intelligence. Il s'y était promené « comme dans un vaste musée où l'on examine un objet curieux pendant une minute, puis un autre, puis un autre encore. Devant cet amoncellement de choses qui sont de leur nature distinctes et éloignées, la tête finit par tourner, et bien que ce qui domine soit la sensation énervante et stérile de couleurs confuses, bien que l'on y éprouve peu de sages désirs et de passions profondes, cependant il finit par se fixer dans la mémoire quelque chose qui pourra être mis à profit dans l'avenir (2). »

(1) *Prélude*, 579-584, Fielding avait fait dire à Joseph Andrews (livre III, ch. v) : « Les grandes écoles sont de petites sociétés, où un garçon, pour peu qu'il observe, voit en abrégé ce qu'il trouvera ensuite tout au long dans le monde. »
(2) *Prélude*. III, 616-629.

CHAPITRE IV

LES VACANCES DE L'UNIVERSITÉ

I

Cambridge ne tint pas Wordsworth pendant trois ans de suite exilé de la nature, sans communication avec elle. L'action de la vie universitaire, à tout prendre artificielle et contraire aux instincts de son génie, fut combattue et corrigée par celle des vacances.

Les vacances de l'été de 1788 le ramenèrent à Hawkshead, irrésistiblement attiré par ce village où s'était écoulé le meilleur temps de son enfance. D'ailleurs, sans foyer, sans parents, ses frères et sa sœur dispersés, il ne pouvait trouver que là une sorte de vie de famille, sous le toit de la vieille et maternelle Anne Tyson. Si pénétrantes et si vives furent les impressions de ce séjour, que les plus menues circonstances en restèrent fidèlement gravées dans sa mémoire. Après s'être écarté de Hawkshead pendant un an, il lui sembla le voir mieux ou le voir avec d'autres yeux qu'il ne l'avait vu jusque-là. Les objets familiers prirent pour lui un sens nouveau et lui apparurent

avec presque la fraîcheur d'un premier aspect, à laquelle s'ajoutaient les charmes du souvenir.

Par un radieux soleil de midi, il atteignit le rebord d'un plateau dénudé d'où il revit à ses pieds les eaux du Windermere, ses îles, ses promontoires et ses baies étincelantes. « Avec la soudaineté d'une explosion, ce petit univers des plus belles formes de la nature se révèla à ses regards, magnifique et joyeux (1). » Il descendit la colline en bondissant et en appelant de toutes ses forces le vieux passeur dont la barque bien connue lui fit traverser le lac. Après une heure de marche rapide, il aperçut enfin l'église de Hawkshead, toute blanche sur son coteau, « pareille à une Dame sur son trône qui d'un regard gracieux embrasse son domaine (2) ». A peine eut-il franchi le seuil de la chaumière que sa vieille hôtesse le reçut avec une joie attendrie et l'examina des pieds à la tête avec l'orgueil d'une mère. Lui-même fut heureux de revoir cette vieille femme qui, privée d'enfants de son sang, avait su inspirer aux écoliers élevés par elle une affection quasi filiale, et dont l'humble vie innocemment agitée par mille soucis bornés avait en revanche sa petite moisson quotidienne de calmes plaisirs. Elle l'accompagna fièrement, voulut même (soin superflu) le guider, lorsqu'il manifesta le désir de revisiter la maison, les chambres, la cour et le jardin. Il la laissa faire volontiers, heureux d'être conduit par elle. Il revit « le fameux ruisseau, turbulent enfant né dans la montagne, qui dès son arrivée dans le jardin se trouvait subitement, comme par un perfide sortilège, privé de sa voix murmurante et contraint de couler — sans effort et sans volonté — le long d'une rigole pavée par la main officieuse de l'homme ; » douce servitude momentanée où Wordsworth eût pu voir une image de sa propre vie à Cam-

(1) *Prélude*, IV, 9-11.
(2) *Ibid.*, 21-3.

bridge, au cours uniforme et tracé d'avance (1). Il sortit ensuite avec la bonne femme, saluant les voisins qu'il rencontra sur la route et échangeant de loin des signes de reconnaissance avec les paysans qui travaillaient aux champs. Il retrouva ses camarades de collège, mais auprès d'eux il se sentit d'abord mal à l'aise, car ses vêtements à la mode lui donnaient une certaine fierté mêlée de gêne. Il n'en fut pas moins ravi de s'asseoir à table avec eux comme jadis. Mais sa plus vive joie fut de se coucher dans le modeste lit « d'où il avait entendu le vent rugir et la pluie battre les vitres, où si souvent pendant les nuits d'été il était resté sans dormir à contempler la lune reposant parmi les feuilles d'un grand frêne voisin de la chaumière ; à la contempler fixement, tandis que sur la sombre cime de l'arbre agité elle se balançait à tous les souffles de la brise (2) ».

Le souvenir de ses excursions délicieuses aux environs de Hawkshead « lui revint dans toute sa fraîcheur comme un printemps qui renaît (3) ». Avec un chien terrier qui avait bien des fois accompagné ses promenades solitaires d'écolier poète, il ne tarda pas à vouloir refaire le tour du petit lac d'Esthwaite. Il partit au coucher du soleil, par un soir froid, humide et venteux. Mais la tristesse du temps ne put rien contre le bonheur vaste et calme dont son cœur débordait. Le paysage y gagna peut-être même en charme, « comme un visage aimé a pour nous une douceur plus profonde quand le chagrin l'a mouillé de larmes, ou plutôt quand notre propre cœur est plein (4) ». Doucement, son âme écarta ses voiles et d'elle-même se mit à nu, comme en présence de son Dieu. Tout en marchant, il lui sembla qu'une consolation lui venait, sans qu'il se fût senti malheureux, une force sans qu'il eût conscience d'avoir été faible, une guéri-

(1) *Prélude*, IV, 50-64.
(2) *Ibid.*, 85-92.
(3) *Ibid.*, 136-7.
(4) *Ibid.*, 146-9.

son alors qu'il ne s'était pas connu malade. Il saisit la balance et pesa son âme d'une main ferme. Dans cette abstraction il voyait à peine le paysage environnant, mais il sentait au dedans de lui des gonflements d'espoir ; il avait l'obscur sentiment de la persistance et de la force de l'âme, capable de créer, de se répandre au dehors et de faire fondre par sa chaleur la glace que dépose sur elle un long sommeil. Il eut aussi de plus douces pensées, pensées d'affection, d'innocence, de loisir, de repos champêtre, avec la vision d'une fin paisible ou glorieuse, gagnée par son endurance. En rêvant de la sorte, il s'assit dans un bois, seul, et continuant sa rêverie. « Cependant les pentes et les cimes des monts se couvrirent lentement de ténèbres et, au souffle de la brise qui le ridait, le lac sembla allonger sa longue ligne d'argent. Et dans le taillis où je m'étais abrité, il venait jusqu'à moi de parmi les feuilles de coudriers que le vent secouait par saccades, tantôt d'ici tantôt de là, un son pareil à un souffle, précipité comme le halètement du chien fidèle, compagnon intermittent de ma promenade ; et parfois croyant que c'était lui en effet, je me retournais pour voir s'il était là, puis je retombais encore dans ma solennelle rêverie (1). »

Les jours suivants il se sentit pris d'un intérêt nouveau pour la vie des paysans. Le paisible village lui parut à sa vive surprise « aussi changé qu'un jardin qu'on a quitté toute une semaine dans la chaleur du printemps (2) ». Dans cette étroite vallée où chacun était connu de tous, il lui fut impossible de voir avec indifférence le berceau de feuillage et le recoin ensoleillé où un vieillard avait coutume de s'asseoir seul, à présent désert ; des petits enfants aux joues pâles que leur mère portait dans ses bras, aujourd'hui babillards rosés qui couraient

(1) *Prélude*, IV, 178-190.
(2) *Ibid.*, 195-6.

en chancelant aux pieds d'une aïeule heureuse ; et de grandes jeunes filles dont la beauté ravie avec toutes ses promesses était allée orner les joues d'une compagne de jeux dédaignée.

L'absence avait en outre ôté de ses yeux le bandeau dont l'habitude les avait enveloppés. Il n'avait pas encore songé à étudier les pensées et les actes des gens simples près desquels il avait grandi, tout ce qu'il voyait lui paraissant universel et nécessaire. Mais il revenait de Cambridge capable de comparer et de juger, prêt à sourire des coutumes locales. Il vit d'un autre œil le bûcheron dans les bois et le berger sur la montagne. Il vit pour la première fois, — il l'avait vu cent autres fois sans le voir — la vieille Anne Tyson « s'équiper de façon monumentale pour se rendre à l'église, avec son bonnet de velours et sa cape de même étoffe, pareille à celle que portaient les cavaliers espagnols de jadis (1) ». Sa vie domestique si unie, affectueuse sans inquiétude, son bavardage, ses occupations lui plurent et non moins son petit filet de piété clair et peu profond qui se ravivait tous les dimanches ; avec des sentiments qu'il n'avait pas encore éprouvés il la regarda lire sa Bible par les chauds après-midi du dimanche et il aima le livre en la voyant s'endormir au cours de sa lecture et en faire un oreiller pour sa tête.

C'est pendant ces mêmes vacances qu'il commença à éprouver une tendresse, analogue à celle qu'inspirent les êtres humains, pour les objets de la nature, les arbres, les ruisseaux, les monts, les étoiles. Jusqu'alors il les avait considérés comme la richesse propre, l'absolue possession de son être. Il les avait aimés « comme un ange, s'il venait habiter ici-bas, pourrait aimer dans son bonheur solitaire (2) ». A présent il se mêlait à son amour le sentiment pensif des vicissitudes heureuses et malheureuses des choses. Les signes obscurs de mortalité et de

(1) *Prélude*, IV, 218-222.
(2) *Ibid.*, 236-8.

dépérissement qu'il avait naguère entrevus en présence de ces objets avaient en général quelque chose de sombre et de sévère ; ils avaient gardé quelques restes des terreurs vagues de sa première enfance. Maintenant ils étaient tempérés et comme amollis par la pensée de l'universel changement.

Toutefois si son éloignement et son séjour à Cambridge avaient développé chez Wordsworth certains côtés de l'intelligence et du cœur, ils lui avaient mis en tête cent idées frivoles, le goût de la parure, des fêtes, des danses, des réjouissances publiques. Aimés pour eux-mêmes, aimés plus encore comme étant les insignes nouveaux de sa virilité et de son indépendance, ces plaisirs conspiraient tous à le détourner de la nature et à déprimer son enthousiasme d'autrefois, alors qu'il était un garçon sauvage, exempt de pensées mondaines. Les vêtements élégants qu'il portait étaient comme une tunique de Nessus qui emprisonnait ses membres et minait ses forces vives. Les distractions banales qui le séduisaient pouvaient bien lui donner une certaine connaissance des caractères et de la vie, mais c'était en somme, à cet âge précoce, un pauvre avantage auprès des bienfaits qu'il aurait pu recevoir de la lecture ou des livres. Mieux eût valu exalter son esprit par la lecture solitaire, et nourrir ses désirs ardents dans la paix méditative. Il regretterait plus vivement les vanités de cette époque de sa vie, si le souvenir d'une heure particulière ne protestait pas contre un tel regret. Il avait passé une nuit à s'amuser et à danser dans une ferme de la montagne, se donnant sans réserve à la joie de la danse et éprouvant de temps à autre, « auprès des jeunes filles au cœur franc du Cumberland, les légères secousses d'une émotion juvénile qui ressemblait à l'amour, dont l'ivresse passagère lui montait à la tête et faisait tressaillir les fibres de son corps (1) ». Lorsqu'il partit le coq avait déjà chanté, et le ciel

(1) *Prélude*, IV, 317-9.

s'éclairait à l'orient, aperçu par lui du sentier qui serpentait le long des taillis bas ou des champs découverts. « Le matin se leva magnifique, avec une pompe mémorable, plus glorieux que je ne l'avais jamais vu. Devant moi la mer souriait dans le lointain ; près de moi, les montagnes solides resplendissaient, aussi éclatantes que les nuages, empourprées, noyées dans une lumière d'empyrée ; et dans les prairies régnaient tous les charmes coutumiers de l'aurore : la rosée, les vapeurs, et la mélodie des oiseaux et les ouvriers des champs s'en allant à leur travail (1). » Son cœur était plein jusqu'au bord ; il ne fit pas de vœux, mais des vœux furent alors faits pour lui ; l'engagement fut pris pour lui à son insu qu'il serait, à moins de pécher grandement, un esprit consacré. Il reprit sa marche plein d'une félicité reconnaissante qui devait survivre à cette heure pendant bien des années.

Ce ne fut pas le seul avertissement qu'il crut alors recevoir d'en haut pour le faire réfléchir sur la vanité de sa vie présente. Son esprit n'était pas à ce point transformé que la frivolité en eût banni la réflexion. Il était plutôt le rendez-vous de pensées graves et folles, superficielles et profondes, qui habitaient sans conflit la même demeure. Aussi était-il toujours apte, lorsque les stimulants de ses vains plaisirs cessaient d'agir un moment, à recouvrer sa force native, à reprendre conscience de son but véritable et élevé. La solitude, « puissance gracieuse et bonne », est particulièrement favorable à la réflexion quand le monde nous a tenus longtemps séparés du meilleur de nous-mêmes. « C'est alors que son empire est le plus fort sur nous, surtout quand elle s'impose à l'esprit avec un homme au centre, soit un ermite enfoui au sein du désert, soit un fidèle agenouillé qui prie seul dans la vaste cathédrale silencieuse, soit le gardien solitaire posté dans la lanterne d'un phare battu par les eaux de l'Atlan-

(1) *Prélude*, IV, 323-332.

tique. » Il arrive de même parfois que l'âme de la solitude prend corps pour nos yeux sur la route publique, à l'heure où la nuit rend cette route déserte et répand sur elle une paix plus profonde que celle des landes sans chemin frayé (1).

Wordsworth eut vers la fin des vacances une de ces rencontres à la fois troublantes et régénératrices avec l'âme de la solitude. L'automne était venu, ramenant les courses à la rame et à la voile sur le spacieux Windermere, courses suivies de banquets et de fêtes. Wordsworth revenait d'une de ces réunions à une heure avancée de la nuit, harassé par une journée entière de frivoles et fatigants plaisirs. La route blanche qu'il suivait, et qui gravissait un coteau, étincelait pareille à une rivière sous la lumière de la lune. Tout reposait ; pas un être vivant n'était visible sur la terre ou dans l'air. La paisible voix d'une eau courante était le seul bruit perçu dans la nuit. Tout à coup une forme étrange apparut, à un brusque détour de la route, si près de lui qu'il se glissa dans l'ombre d'une épaisse aubépine pour l'examiner sans être vu. C'était un homme de grande taille, raide et maigre, aux bras longs, aux mains blêmes. A la clarté de la lune sa bouche semblait celle d'un spectre : debout, il appuyait son dos contre une haute borne milliaire ; il avait pour vêtements un uniforme fané de soldat. Il était là, sans compagnon, sans chien, sans bâton sur lequel il s'appuyât. Il sortit bientôt de ses lèvres des sons murmurés tout bas, qui semblaient l'expression de la souffrance ou de l'inquiétude. Mais sa forme gardait toujours la même rigidité imposante. Son ombre s'étendait à ses pieds, et ne bougeait pas. Wordsworth l'observait de son abri, non sans se reprocher sa peur. Enfin il se décida et s'avança vers l'étranger pour le saluer. Celui-ci se détacha lentement de la borne où il s'appuyait et levant son bras maigre jusqu'à sa tête rendit à

(1) *Prélude*, IV, 354-370.

Wordsworth son salut, puis il reprit sa première attitude. Quand le jeune homme lui demanda son histoire, le vétéran répondit sans lenteur comme sans hâte. Impassible, parlant d'une voix calme et sans accent plaintif, d'un air digne de douce indifférence, il raconta en quelques mots simples une histoire de soldat : comment il avait servi dans les îles des tropiques d'où il était à peine revenu depuis trois semaines ; comment il avait été licencié en débarquant et s'en retournait à pied vers sa demeure natale. Wordsworth ému lui dit de venir avec lui. L'homme se baissa pour ramasser un bâton de chêne tombé dans l'herbe et le suivit d'un pas faible et circonspect bien qu'il parût cheminer sans souffrance. L'étudiant cachait mal l'étonnement qu'il éprouvait à voir cette forme de spectre se mouvoir à ses côtés. Il ne put davantage se retenir de questionner le soldat sur les guerres et les batailles auxquelles il avait pris part, cherchant à savoir quelle impression elles avaient faite sur lui. Le soldat répondait avec calme et concision. Il aurait pu paraître solennel et sublime sans un air distrait qui dénotait un homme sachant trop bien l'importance des choses qu'il raconte, mais ne la sentant plus. Aussi la conversation prit-elle bientôt fin et les deux compagnons de route traversèrent sans parler un bois obscur et silencieux. Wordsworth frappa ensuite à la porte d'une ferme et confia le soldat à la charité des paysans, comme un pauvre voyageur attardé et malade. Il le supplia de ne plus rester à la belle étoile sur la route et de demander dans les fermes l'abri et les secours que réclamait son état. Le soldat lui répondit, avec la même douceur spectrale dans ses yeux : « Ma confiance est dans le Dieu du ciel, et dans le regard de Celui qui est plus que moi. » La porte de la ferme s'ouvrit ; de nouveau le soldat leva la main pour saluer son guide, et d'une voix émue qui trahissait un intérêt renaissant pour les choses de la vie, le remercia. Wordsworth resta près de la porte jusqu'à ce qu'il l'eût

vu disparaître et regagna ensuite son logis éloigné, le cœur paisible (1).

Cette soudaine rencontre, rendue saisaissante par l'heure et le lieu, avec un homme détaché des soins de l'existence et tourné vers la mort, pour qui les mots de guerre et de gloire sonnaient déjà creux, cette rencontre était en effet de nature à ramener vers les choses hautes et durables l'esprit de Wordsworth alors tourné vers les frivolités. Dans de pareils moments « la Folie reculait en tremblant devant les regards courroucés du Temps rapide (2) ». Il retrouvait le fond solide de son être. Sans le transformer, ses vacances le modifièrent. Il était revenu à la poésie et avait ébauché sa *Promenade du soir*. Quand il quitta Hawkshead pour retourner à Cambridge, il n'éprouva pas de regret ni de tristesse, mais il emporta quelques pensées sérieuses qui le rendirent pendant sa seconde année d'Université moins passionné pour les plaisirs bruyants, plus épris de travail et de rêverie solitaire.

II

A un an d'intervalle, pendant les vacances de 1789, il reprit le chemin des lacs, s'arrêtant en route pour visiter les monuments et les paysages renommés des comtés de Derby et d'York. Il explora les bords de ce pittoresque affluent du Trent, la Dove « dont les eaux bleues se fraient un passage à travers des rocs aigus comme des clochers (3) » et fouilla d'un œil curieux les recoins secrets de son pays natal. Mais cette fois Hawkshead n'était plus le but de son voyage, c'était Penrith où l'attendait

(1) *Prélude*, IV, 370-469.
(2) *Ibid.*, 348-9.
(3) *Ibid.*, VI, 192-193

« une joie au-dessus de toutes les joies », la présence de sa sœur unique, rendue à lui après une si longue séparation « que la retrouver lui parut recevoir un présent fait pour la première fois (1) ». Les rives variées de l'Emont qui coule près de Penrith, et, sur ses bords, les grands arbres qui entourent « le château monastique » de Brougham les virent tous les deux côte à côte. Ensemble ils gravirent à plus d'une reprise les obscurs détours de l'escalier ruiné du manoir et après avoir rampé le long d'un mur à demi écroulé, non sans frémir, contemplèrent par l'ouverture d'une fenêtre gothique un vaste paysage embelli par la lumière du matin ou celle du soir pourpré ; ensemble ils s'étendirent charmés sur le sommet d'une tourelle, saisissant le plus léger murmure que la brise en passant éveillait parmi les touffes d'herbe et les campanules en fleur, pendant que la lourde chaleur de midi pesait sur la plaine (2).

A sa sœur, se joignait souvent une amie de sa sœur, une jeune fille que Wordsworth avait connue lorsqu'il était tout enfant, avec laquelle il avait appris à épeler dans une petite école de Penrith. Cette jeune fille, du même âge que lui, c'était Marie Hutchinson qu'il devait épouser treize ans plus tard. Son amour pour elle date de leur rencontre pendant ces vacances. Elle lui devint chère dès lors par son air de triomphante jeunesse sous lequel apparaissait cependant la sérénité de son âme (3). Une splendeur nouvelle illumina pour lui les environs de Penrith, les étroits sentiers bordés d'églantines, les bois ombreux et les rochers qu'il avait fréquentés dans sa petite enfance. Les sentiments anciens vinrent, de leur côté, en aide aux sentiments nouveaux. Les lieux, jadis transfigurés par ses premières joies et ses premières peurs, étaient un cadre favorable à ses promenades amoureuses, car les impressions, si diverses qu'elles

(1) *Prélude*, VI, 195-203.
(2) *Ibid.*, 203-224.
(3) *Ibid.*, 224-7.

soient, se prêtent une force mutuelle et l'âme du jeune homme vibre mieux d'amour aux lieux où elle vibra autrefois d'allégresse ou de craintes naïves.

Parmi les monts qui entourent Penrith, il en était un auquel se rattachait un de ses plus vivaces souvenirs, celui d'une terreur enfantine. Alors que sa main novice savait à peine tenir une bride, il était un jour monté à cheval, ayant pour guide un vieux domestique de son père. Un hasard l'avait bientôt séparé de son compagnon. Effrayé de son isolement, il était descendu de cheval et, conduisant sa monture vers le bas d'une lande rude et pierreuse, était arrivé dans un creux, à un endroit où jadis un meurtrier avait été pendu par des chaînes de fer. Le mât du gibet était tombé en pourriture ; il ne restait plus trace des fers ni des os du supplicié. Mais tout auprès de là, une main inconnue avait, à l'époque de l'exécution, gravé le nom du meurtrier. Depuis, les lettres de ce nom étaient demeurées fraîches et visibles, car la superstition locale venait arracher tous les ans l'herbe qui menaçait de les recouvrir. L'enfant aperçut ces lettres d'un regard furtif. Il eut peur, il s'enfuit (1). Il remonta sur la lande déserte, d'où il vit un étang nu au pied des collines, un fanal sur un des sommets et, plus près de lui, une fille qui portait une cruche sur sa tête et qui marchait péniblement à l'encontre du vent. « C'était, dit-il, un spectacle ordinaire, mais il faudrait des couleurs et des mots inconnus à l'homme pour peindre l'horreur visionnaire qui, pendant que je cherchais des yeux mon guide perdu, enveloppait pour moi la lande désolée et l'étang nu, le fanal couronnant l'éminence solitaire, la femme et ses vêtements tordus par le vent fort. » Or, le hasard le ramenait maintenant journellement en présence de ce site qui lui avait paru si lugubre. La bien-aimée auprès de lui, il y voyait descendre le rayon doré

(1) Hugo n'avait-il pas ces vers à la pensée quand il décrivait l'épouvante de Gwymplaine enfant devant la potence ? *(L'homme qui rit).*

de la jeunesse, l'esprit du plaisir; le lieu lui était rendu plus cher encore par le souvenir de son ancienne épouvante (1).

Ainsi cette seconde vacance eut, comme la première, pour effet de resserrer fortement les liens entre le passé et le présent. En même temps qu'elle déposa en lui les premiers germes de l'amour, elle développa ceux de l'affection fraternelle et de l'attachement au district natal. C'est alors qu'il acheva sa *Promenade du soir* qu'il dédia à sa sœur Dorothée. Mais ces sentiments, qui étaient en lui dès lors vigoureux et capables de croissance, n'étaient heureusement pas encore assez absorbants pour refréner la passion des lointains voyages, le désir de visiter d'autres lieux dont le nom seul éveillait en lui l'enthousiasme. Aussi sa dernière vacance de Cambridge s'écoulera-t-elle loin du pays des lacs, en présence de sites plus fameux et plus grandioses.

III

Wordsworth prit en 1790 une résolution qui parut un affront sans précédent aux études et aux traditions de l'Université. Au lieu de consacrer ce dernier congé à la préparation des examens et des concours imminents, il résolut d'aller voir les Alpes. Ce n'était pas sans remords et sans crainte d'être blâmé par ses proches qu'il avait nourri ce projet de voyage, « mais la nature régnait alors en souveraine sur son esprit, et ses formes sublimes, saisissant sa jeune imagination, avaient donné une charte à ses désirs irréguliers (2) ». L'époque eût-elle été calme et stagnante,

(1) *Prélude*, XII, 208-269, et VI, 230-236.
M. Knight qui ne rapproche pas les deux passages place la scène aux environs de Cockermouth.
(2) *Prélude*, VI, 333-6.

il aurait sans doute conçu le même dessein, mais en l'année 1790 un attrait puissant s'ajoutait à celui des Alpes : « L'Europe était alors tressaillante de joie, la France au plus haut des heures dorées et la nature humaine semblait naître à nouveau (1).» Il y avait un an déjà que, « à l'étonnement de l'univers, avait soudain resplendi la glorieuse aurore inespérée qui promettait à la France un bonheur éternel (2) ». « La Bastille redoutée, avec tous les cachots de ses horribles tours, était abattue, renversée par la violence de l'indignation et au milieu de clameurs qui noyèrent le fracas de sa chute. Sur ses débris un palais d'or s'élevait ou semblait s'élever, siège désigné de la loi équitable et de la douce autorité paternelle (3). » Wordsworth s'en allait rejoindre sa sœur à Penrith alors que tombait la Bastille, et s'intéressait peu sans doute, du fond de la province, à un événement dont il ne pouvait concevoir la portée. Mais, de retour à Cambridge, il avait trouvé l'Université émue par le premier acte de la Révolution française. Les mémoires de Linguet avaient habitué l'Angleterre à voir, dans les tours de la Bastille, le symbole même du despotisme continental. D'où la célèbre apostrophe que leur adressait Cowper dès 1785: « Il n'est pas un cœur anglais qui ne bondirait de joie en apprenant que vous êtes tombées (4). » Entre beaucoup, les personnages officiels de Cambridge s'étaient montrés sympathiques à la nouvelle de la chute de la Bastille. Le vice-chancelier avait déclaré que c'était là « un sujet de triomphe et d'allégresse ». Wordsworth s'était facilement laissé gagner à ces sentiments, et voir le pays qui, d'un élan si impétueux, avait atteint la liberté doublait pour le jeune homme la joie du voyage.

Un autre étudiant se joignit à lui. C'était comme lui-même un montagnard : Robert Jones avait puisé dans le pays de

(1) *Prelude*, VI, [illegible].
(2) *Excursion*, [illegible].
(3) *Ibid.*, [illegible].
(4) *The Task*, livre V, [illegible].

Galles, où il était né, la même passion pour la nature que Wordsworth avait conçue dans le pays des lacs. Aimable mélange d'insouciance et de gravité, de gaîté et de mélancolie (1), il devait être pour son ami un précieux compagnon de route, sachant rire et sachant se taire à propos. Rien ne ressemblait moins aux fastueux touristes d'alors que les deux jeunes gens qui partaient, un bâton à la main, portant leurs rares effets dans un mouchoir de poche, éveillant par leur accoutrement le sourire des villageois, et ayant environ cinq cents francs chacun, pour traverser à pied une partie de l'Europe.

Ils débarquèrent à Calais la veille même de la Fédération et virent dans cette petite ville « combien les figures s'illuminent quand la joie de chacun est la joie de dizaines de millions d'hommes (2) ». « Il y avait dans l'air une rumeur vagabonde d'allégresse. D'heure en heure la Terre vieillie battait comme le cœur de l'Homme; ce n'étaient que chansons, guirlandes, bannières et faces heureuses (3). » « La déraison de la joie était alors sublime (4) ». Par Ardres où ils passèrent le 14 juillet, et Arras où ils firent leur entrée le soir « sous des fenêtres enguirlandées de fleurs et de radieux visages, et sous un arc-en-ciel triomphal qui jetait sa courbe sur la rue en l'honneur de la liberté confirmée (5) », par Péronne et Soissons, ils s'enfoncèrent vers le sud, voyant en tous lieux les reliques de la fête qui achevaient de se faner sur place. Tantôt suivant la grande route, tantôt prenant des sentiers pour abréger leur long voyage, ils trouvèrent jusque dans les villages les plus reculés « la bienveillance et le bonheur partout répandus comme les parfums du printemps qui ne négligent pas d'imprégner un

(1) *A character.*
(2) *Prélude*, VI, 347-9.
(3) Sonnet « *Jones! as from Calais...* »
(4) Sonnet « *Festivals have I seen...* »
(5) *Prélude*, X, 493.

seul coin du sol ». Longtemps cette allégresse leur tint compagnie, tandis qu'ils longeaient pendant des lieues les ormes alignés bordant les routes du royaume et que le poète berçait sa mélancolie d'imagination au bruissement de leurs feuilles. « Plus d'une fois, en plein air, sous l'étoile du soir, ils virent les danses de la liberté infatigablement prolongées jusqu'aux heures tardives de la nuit, malgré les vieillards qui épuisaient leur souffle en vaines remontrances. » Lestes marcheurs, laissant derrière eux Château-Thierry et Sézanne, remontant à pied les bords de la Seine jusque vers sa source, ils s'embarquèrent à Châlon sur la Saône « qui glisse doucement entre les coteaux tapissés de vignes de la Bourgogne ». A Lyon, ce fut « le Rhône rapide qui leur prêta ses ailes pour franchir avec une majestueuse aisance les hauts rochers de ses bords ». C'est à Lyon que monta avec eux le 31 juillet « une foule joyeuse de nouveaux émancipés, une allègre légion de voyageurs, qui pour la plupart étaient des délégués revenant des grandes épousailles récemment célébrées dans la capitale, sous le regard des cieux. On eût dit un essaim d'abeilles brillantes et folâtres. Quelques-uns s'évaporaient dans le dérèglement de leur joie et faisaient le moulinet avec leur épée comme pour combattre l'air impertinent ». Les deux étrangers débarquèrent à Condrieu en leur compagnie; ils prirent avec eux le repas du soir « hôtes presque aussi bienvenus que les anges envoyés jadis à Abraham ». « Le souper fini (1), enflammés par le vin et les pensées heureuses, nous nous levâmes à un signal donné, et faisant une ronde, la main dans la main, nous nous mîmes à danser autour de la table. Tous les cœurs étaient ouverts, toutes les bouches pleines de paroles d'amitié et d'allégresse. Nous portions un nom honoré en France, le nom d'Anglais, et ils nous saluèrent hospitalièrement comme leurs précurseurs dans la

(1) *Prélude*, VI, 374-406.

glorieuse carrière ; et alors les rondes recommencèrent autour de la table. » Au point du jour, Wordsworth s'embarqua de nouveau avec la troupe enthousiaste où sans qu'il les nomme il est facile de reconnaître les Marseillais délégués à la Fédération. « Les cloches des monastères tintaient doucement à nos oreilles ; le fleuve rapide coulait sans bruit, et tous les clochers qui apparaissaient et disparaissaient tour à tour parlaient de paix et par intervalles touchaient nos cœurs au milieu de la foule bruyante qui nous entourait (1). » A Saint-Vallier, les deux étrangers descendirent et, disant adieu à leurs amis d'un jour, reprirent leur course à pied vers les monts.

Le 3 août, ils arrivèrent au couvent de la Grande-Chartreuse où cinquante ans plus tôt leur compatriote Thomas Gray avait laissé échapper en présence des montagnes les premiers cris d'enthousiasme alpestre qui aient retenti dans la littérature anglaise (2). Admirant le génie de saint Bruno qui avait choisi pour sa retraite ce lieu sublime, Gray déclarait qu'il eût peut-être été un de ses disciples s'il était né de son temps. Mais la retraite des disciples de saint Bruno avait cessé d'être inviolée quand Wordsworth l'atteignit. En approchant du couvent il aperçut une troupe forcenée d'hommes en armes qui se dirigeaient du même côté avec des intentions hostiles. Ils ne venaient pas, comme le crut le jeune Anglais qui ne parlait pas notre langue, « pour expulser ses hôtes irréprochables et détruire ce corps social qui depuis si longtemps personnifiait la spiritualité des choses par son silence visible et son calme perpétuel (3). » Ce n'était encore qu'une visite domiciliaire, peut-être suivie de confiscation (4). » Mais c'en était assez pour rompre le

(1) *Prélude*, VI, 407-414.
(2) Lettre à Richard West, 16 novembre 1739.
(3) *Prélude*, VI, 427-9.
(4) « En 1790, on fit trois fois l'inventaire de notre mobilier, et la troisième

charme de cette quiétude infinie. Wordsworth crut entendre la Nature protester du haut de son trône alpestre et crier aux profanateurs d'arrêter leurs mains sacrilèges. Tout en rendant hommage à la liberté nouvelle et aux « grands desseins de l'époque », il adressa une muette supplique à l'esprit révolutionnaire, le conjurant « d'épargner ces cloîtres mystérieux où l'homme échange les vanités perfides de la vie contre les larmes du repentir et les espoirs tremblants ». Il demanda grâce pour le monastère « au nom de la sublimité inspiratrice du lieu, de ses torrents, de ses rochers, de ses forêts inaccessibles à la mort, qui dureront aussi longtemps que l'homme est destiné à espérer et à craindre (1) ». Le lendemain, quand le couvent fut vide de ses persécuteurs, il parcourut les sombres cloîtres qui depuis leur fondation jusqu'à cette heure n'avaient pas subi la présence des profanes. Puis sortant du monastère, il entra dans les ténèbres du bois de Vallombre, et, levant les yeux, aperçut aux différents coins du ciel les croix qui semblaient avoir été posées sur les cimes par la main des anges, croix que mille tempêtes avaient respectées mais qui maintenant étaient menacées par l'aveugle tourbillon du contre-fanatisme (2).

De la Grande-Chartreuse, Wordsworth et Jones gagnèrent la Savoie et pendant six semaines explorèrent les Alpes et les lacs d'Italie et de Suisse. Les deux jeunes gens vigoureux « firent plus d'une fois des étapes de treize lieues dans les régions les

fois avec la dernière rigueur. Tout fut noté et l'argenterie d'église fut emportée. » (*La Grande Chartreuse par un Chartreux*, Grenoble, 1881.) L'occupation armée n'eut lieu que le 20 mai 1792. C'est à cette occupation que fait allusion Wordsworth dans ses *Esquisses descriptives*, écrites la même année. Aussi Wordsworth se montre-t-il beaucoup plus violent contre les profanateurs dans ce poème composé en pleine fièvre révolutionnaire que dans le *Prélude* composé longtemps après. « Le Blasphème alarme le temple frémissant... Des démons insultent la Croix de leur rire hideux... », écrit-il dans les *Esquisses*.

(1) *Prélude*, VI, 441-471.

(2) *Ibid.*, 472-489.

plus accidentées sans éprouver plus de fatigue que s'ils s'étaient promenés une heure dans les bosquets de Cambridge (1) ». « Ce voyage fut rapide comme une marche militaire. La terre changea devant eux ses images et ses formes aussi vite que les nuages changent dans le ciel. Pendant bien des jours, levés tôt et couchés tard, ils descendirent de montagne en vallée, grimpèrent de vallée en colline, volèrent de province en province..., ardents comme des oiseaux de proie ou comme un vaisseau dont les voiles sont gonflées par un vent favorable (2).»

Leur marche fut trop prompte en vérité pour permettre à Wordsworth une interprétation à la fois neuve et complète des paysages alpestres ou des mœurs de leurs habitants. Lorsqu'il voulut, deux ans après, chanter les merveilles de la Suisse, il trouva ses impressions personnelles trop décousues et fut obligé de recourir aux descriptions d'observateurs moins pressés. Les Alpes avaient vu singulièrement s'accroître le nombre et l'audace de leurs visiteurs depuis que Horace Walpole et Thomas Gray étaient passés de France en Italie, en 1739, par le col du mont Cenis. « J'espère bien ne jamais revoir des rocs aussi bizarres et des habitants aussi disgracieux (3) », s'écriait le premier des deux voyageurs. Gray lui-même, si avide de sites pittoresques, déclarait que « le mont Cenis abuse de la permission qu'ont les montagnes d'être effrayantes, et que ses horreurs sont accompagnées de trop de dangers pour laisser le temps de réfléchir à leurs beautés (4). » Trente années après paraissait la *Nouvelle Héloïse*, avec sa glorification du pays de Vaud et du Valais ; et de l'enthousiasme propagé par Rousseau naissait l'Alpinisme. Rousseau lui-même, selon le mot de Sainte-Beuve, n'avait

(1) Lettre de Wordsworth à Dorothée, 6 septembre 1790.
(2) *Prélude*, VI, 491-499.
(3) Lettre de Walpole à West, 11 novembre 1739 (*Walpole's Works*, IV, p. 431).
(4) Lettre de Gray à West, 16 novembre 1739.

guère dépassé les collines. Mais après lui on se mit à décrire les hautes vallées, à explorer les glaciers ignorés et à gravir les pics les moins accessibles (1). Entre ces descriptions, les plus exactes et les plus poétiques à la fois furent celles de Ramond de Carbonnières, le futur peintre des Pyrénées (2). En 1777, il avait fait à loisir cette exploration des hautes Alpes que Wordsworth était contraint de faire précipitamment. « J'ai voyagé dans les montagnes, disait-il, ou pour mieux dire, j'ai erré sans tenir de route déterminée, avec un seul compagnon, né dans la région que nous parcourions; comme lui, j'entendais les différents dialectes en usage dans ces contrées; tous deux, nous savions sacrifier nos aisances au but de notre voyage, nous cherchions l'hospitalité dans les cabanes les plus reculées, et nous avons vécu en égaux avec les bergers que nous visitions (3). » Wordsworth eut la bonne fortune de connaître le récit de Ramond quand il écrivait ses *Esquisses descriptives*. Il dut à ce naturaliste poète un certain nombre de pensées et de sentiments qui des *Esquisses* se répandirent dans les œuvres de sa maturité. C'est par Ramond, enthousiaste de Rousseau, qu'il fut peut-être amené à connaître celui-ci, le plus grand

(1) Saussure atteignit la cime du mont Blanc en 1787.

(2) Voir sur Ramond l'article de Sainte-Beuve dans les *Causeries du Lundi*, X.

(3) *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'Etat politique, civil et naturel de la Suisse; traduites de l'anglais et augmentées des observations faites dans le même pays, par le traducteur*, Paris, 1788, vol. I, préface, p. VII.

C'est la seconde édition de la traduction, celle dont Wordsworth s'est servi. La première avait paru en 1781. Wordsworth signale lui-même en note quelques-uns de ses emprunts à Ramond; par exemple, les impressions ressenties au sommet de la montagne (*Descriptive Sketches*, texte original, 375-389, et *Ramond*, I, p. 213 et p. 260, et II, p. 134-6) et la tradition de l'âge d'or en Suisse, *D. S.*, 475-491, et *Ramond*, I, p. 280.

Voici d'autres emprunts : Le chasseur de chamois (*D. S.*, 393-413, et *Ramond*, I, p. 301); l'impression faite sur les soldats suisses à l'étranger par le ranz des vaches (*D. S.*, v. 622-631, et *Ramond*, II, p. 55); la sympathie pour les pèlerins d'Einsiedeln (*D. S.*, 654-675, et *Ramond*, I, p. 118); Ramond avait déjà exprimé ce sentiment en réponse aux attaques du protestant William Coxe.

de ses prédécesseurs. Or, l'influence de Rousseau et de Ramond fut sur lui si forte au moment où il composa ses *Esquisses* qu'il en vint à exprimer en vers leurs idées; alors même qu'elles étaient en désaccord avec ses propres impressions. Il écrivait à sa sœur pendant son voyage que sa partialité pour la Suisse lui faisait souhaiter que les mœurs des habitants fussent aimables, mais que pour sa part n'ayant guère eu de relations qu'avec les aubergistes corrompus par la continuelle fréquentation des étrangers, il avait conçu d'eux une opinion défavorable, bien différente de celle qu'il s'était faite des Français ou des Italiens (1). Néanmoins, entraîné par l'enthousiasme de Rousseau et de Ramond (2) pour les montagnards des Alpes, il les célébra dans son poème comme les libres et fiers descendants de l'homme primitif qui, « fils de la Nature, dédaignait tout supérieur, hormis Dieu, marchait sans contrainte sur la terre, ne connaissait d'autre loi que celle de sa raison, faisait tout ce qu'il voulait et ne voulait que ce qu'il devait vouloir (3) ».

A la fois moins ambitieux et plus original dans son *Prélude,* il se contenta de noter parmi ses souvenirs ceux qui s'étaient gravés le plus avant dans son esprit. Il n'essaya pas de hâtive généralisation. Au lieu de prétendre célébrer les sites en renom, il ne fit que retracer ses émotions spontanées. Il n'éternisa que les heures de son voyage qui avaient eu une ineffaçable influence sur le développement de sa propre imagination et qui s'y étaient fixées à l'état de symboles.

Tel fut son désenchantement, lorsque, apercevant pour la première fois du col de Balme le mont Blanc, il « s'affligea d'avoir devant les yeux une image sans âme au lieu du rêve vivace tué

(1) Lettre de Wordsworth à Dorothée. 6 septembre 1790.
(2) *Lettres de M. William Coxe*, op. cit., vol. II, p. 64-5.
(3) *Descriptive Sketches*, 520-535, texte primitif. *The poetical Works of William Wordsworth*, edited by Edward Dowden, London, 1893, vol. VII.

pour jamais (1) ». Telle aussi sa déception, lorsque sur le col du Simplon, cherchant encore à s'élever vers les nuages, il apprit d'un paysan qu'il n'avait plus à monter, que désormais son chemin n'était plus qu'une descente, en un mot « qu'il avait franchi les Alpes (2) ». La désillusion que lui causa cette nouvelle devint pour lui la preuve que « la destinée et la patrie de notre être sont dans l'infini et là seulement ; qu'elles sont dans l'immortelle espérance, dans l'effort, dans l'attente, dans le désir, dans quelque chose qui est toujours sur le point d'être (3) ». De même, dans le *Prélude*, rassemblant et resserrant les descriptions des hautes montagnes disséminées dans les *Esquisses*, il composa de ces traits épars son sublime tableau du défilé par lequel il descendit du Simplon sur l'Italie :

« Le ravin et le sentier étaient compagnons de route dans ce sombre défilé et nous le suivîmes plusieurs heures à pas lents. L'incommensurable hauteur des forêts qui sont toujours en train de périr et qui ne périssent jamais; le fracas stationnaire des chutes d'eau, et, à chaque détour, dans l'étroite déchirure, les vents qui luttent contre les vents, désorientés et perdus ; les torrents qui se jettent des hauteurs claires du ciel bleu (4) ; les rocs qui grondent tout près de nos oreilles; les noires parois suintantes qui parlent du bord du chemin comme si une voix était en elles (5) ; la vue angoissante et vertigineuse du torrent

(1) *Prélude*, VI, 525 8.
(2) *Ibid.*, 562-591.
(3) *Ibid.*, 604-8.
(4) The torrents shooting from the clear blue sky.
Ce vers est pris textuellement des *Esquisses descriptives* (v. 130) où il sert au décor des bords du lac de Côme.
(5) Black drizzling crags that spake by the wayside
As if a voice were in them.
C'est une reproduction presque littérale des *Esquisses descriptives*, 249-250.
Black drizzling craggs, that beaten by the din,
Vibrate, as if a voice complain'd within,
vers qui servent à dépeindre la vallée de Skellenen.

frénétique ; la région du ciel où errent librement les nuages ; le tumulte et la paix, les ténèbres et la lumière ; toutes ces choses sont comme les opérations d'une pensée unique, comme les traits d'une même face, les fleurs d'un même arbre. Ce sont les caractères de la grande Apocalypse, les types et les symboles de l'Eternité, de Celui qui fut, qui est et qui sera sans fin (1). »

Alors que la descente du Simplon resta pour lui l'image de la sublimité effrayante, le lac de Côme demeura l'image suprême de la beauté. « Dans les hautes régions des Alpes, il n'avait pas eu de pensée pour l'homme ni pour un seul être créé ; toute son âme était tournée vers Celui qui avait produit la terrible majesté offerte à ses regards... ; près du lac de Côme, son esprit au contraire passa par mille rêves de bonheur qui lui semblaient pouvoir se réaliser sur ses bords... (2). » Ce fut ce lac qu'il chanta en ses vers les plus amoureux, avec la musique qui s'exhale de ses plus humbles chaumières, « avec ses bois de châtaigniers et ses jardins de maïs cultivés par des jeunes filles aux yeux noirs ; avec ses hauts escarpements, ses sentiers plafonnés de vignes qui serpentent de maison en maison, de village en village, seul trait d'union entre les uns et les autres (3). » Il passa dans ces lieux comme une brise ou comme un rayon de soleil, d'un mouvement ininterrompu, mais ils laissèrent en lui leur beauté, leur sereine harmonie de formes et de couleurs ;... bien que passifs ils exercèrent sur lui un empire aussi doux et aussi gracieux que celui de la bonté ou de la vertu ; aussi doux que l'amour, ou le ressouvenir d'un acte généreux, ou les exquises visitations de la pensée pure..., aussi doux que le bonheur (4).

Non moins vivace fut le souvenir d'une nuit que les deux voyageurs passèrent sur les bords du même lac, à la belle étoile.

(1) *Prélude*, VI, 621-640.
(2) Lettre à Dorothée du 6 septembre 1790.
(3) *Prélude*, VI, 663-7.
(4) *Ibid.*, 675-687.

Ils avaient couché à Gravedona. Réveillés dans leur prémier sommeil par l'horloge de l'église dont la façon inaccoutumée de sonner les heures les trompa, ils se levèrent à la clarté de la lune, croyant le jour près de paraître et se promettant de voir bientôt l'aube illuminer le paysage endormi. Mais ils se perdirent dans des bois immenses et durent s'asseoir sur un roc en attendant le jour. « C'était un lieu découvert, qui dominait de haut l'eau profonde et morne du lac sur lequel se posait une image rouge et triste de la lune, qui changeait souvent de forme, comme un serpent qui s'agite. Pendant des heures nous restâmes assis là, nous demandant si la nuit avait été ensorcelée. Enfin nous étendîmes sur le roc nos membres las pour dormir; mais nous ne pûmes pas dormir, tourmentés par les piqûres des insectes qui emplissaient les bois du même murmure qu'en plein midi. Le cri d'oiseaux inconnus; les montagnes rendues visibles moins par la lumière du ciel que par leur noirceur et leur masse; le désert inanimé des nuages; l'horloge qui comptait d'une voix inintelligible les heures, à de longs intervalles; le fracas des ravins, et parfois des frôlements entendus tout près de nous, qui nous faisaient craindre pour notre sûreté; et enfin la lune qui se coucha en face de nous, alors qu'elle était encore haut dans le ciel — tels furent les spectacles et les sons dont nous nourrîmes notre pensée; et telle la nuit d'été dont fut suivi ce couple de jours dorés qui avaient répandu, sur le lac de Côme et sur tout ce qui l'environnait, leur plus belle, leur plus douce, leur plus heureuse influence (1). »

Ce furent là les instants vraiment précieux du voyage, ceux qui pétrirent durablement son imagination. Sauf dans les *Esquisses*, il n'aspira pas à être et ne fut pas le poète des Alpes. Mais de cette vision rapide qu'il en avait eue, il lui resta désormais dans l'esprit une sublimité que les seuls monts et les seuls

(1) *Prélude*, VI, 691-726.

lacs de son pays n'auraient pas pu lui inspirer. Désormais il se dressa comme à l'arrière-plan de sa pensée des formes plus grandioses que celles du mont Helvellyn. Son imagination s'élargit pour faire place à des horizons plus vastes et plus enchanteurs que ceux de Hawkshead ou de Grasmere. Enfin, bien qu'il dût sans cesse protester contre l'habitude de comparer entre eux les paysages, la Suisse parcourue lui fit mieux comprendre le charme propre du Cumberland.

Mais l'imagination ne profita pas seule de son voyage sur le continent. Un nouveau sentiment s'éveilla en lui qui devait bientôt transformer sa vie et sa poésie. Il se prit d'affection pour la France et pour la Révolution qu'il était alors difficile de distinguer et d'aimer séparément. Dans une lettre écrite à sa sœur au cours de son excursion, il disait l'impression charmante qu'avaient faite sur lui la courtoisie, la vivacité et la belle humeur des Français. « La politesse répandue jusque dans les plus humbles classes de la société française, écrivait-il, a un air si engageant qu'on ne peut guère l'attribuer qu'à une réelle bonté... Nous avons eu continuellement l'occasion d'observer cet entrain et cette vivacité qui ont toujours distingué les Français. Mais il faut vous rappeler que nous avons traversé le pays au moment où la nation entière était folle de joie en conséquence de la Révolution. C'est une époque où il était bien intéressant d'être en France ; nous avons vu une foule de spectacles ravissants où tout l'intérêt du tableau tenait à cette seule cause (1). » Hors de France, il avait retrouvé comme un reflet de cet enthousiasme et compris qu'il s'agissait de plus que d'une réforme nationale. « Il avait laissé les Suisses ravis du triomphe de leurs proches voisins (2). » Et lorsqu'au début d'octobre, après avoir descendu le Rhin jusqu'à Cologne, il traversa la Belgique

(1) Lettre à Dorothée du 6 septembre 1790.
(2) *Prélude*, VI, 761-2.

pour aller s'embarquer à Calais, « il vit sur son chemin les armées du Brabant impatientes de combattre pour la cause de la liberté (1) ». Il ne se passionna pas encore lui-même, il est vrai, pour cette cause. « En adolescent à peine encore admis dans le ménage de la vie sociale, je regardais ces choses comme à distance; j'entendais, je voyais et je sentais; j'étais touché mais non comme d'un intérêt personnel... Je n'avais pas besoin de cette joie... L'univers éternellement vivant m'ouvrait en tous sens ses gloires, et la libre jeunesse semait à profusion les délices autour de mes pas, comme le soleil répand sa lumière sur les prés verts (2) ». Mais si jeune et si frêle qu'elle fût alors, sa sympathie pour la Révolution existait déjà. Avant deux ans elle sera devenue un vigoureux amour.

(1) *Prélude*, VI, 764-5.
(2) *Ibid.*, 766-778.

CHAPITRE V

PREMIÈRES POÉSIES

I

Avant que cet amour le prenne, qui par des alternatives d'enthousiasme et de désespoir va le transformer tête et cœur, et déposer en lui les germes de la révolution poétique qu'il est destiné à accomplir, il convient d'arrêter le regard sur divers poèmes antérieurs à cette métamorphose. Bien qu'aucun ne puisse prendre rang parmi ses chefs-d'œuvre, ils sont intéressants à plusieurs titres. Ils font connaître les modèles sur lesquels le jeune homme ajustait ses premiers vers. Par leurs défauts mêmes, ils permettent de mesurer l'effort qu'il dut faire pour devenir le poète qu'il fut par la suite. La mélancolie d'emprunt qui s'y reflète contredit, au moins en apparence, les joyeuses effusions du *Prélude*. Ils marquent enfin d'un trait précis la limite de ses facultés d'imagination et d'intelligence avant la crise décisive, — indiquant nettement ce qu'il avait acquis déjà et ce qui lui manquait encore.

Si l'on excepte deux sonnets et une centaine de vers écrits sur commande à Hawkshead, la *Promenade du Soir* et les

Esquisses descriptives sont les seuls poèmes de jeunesse dont nous ayons le premier texte (1). Tous les autres vers qu'il a attribués à cette époque de sa vie ont été retouchés avant de paraître, — remaniments si considérables qu'ils les ont rendus méconnaissables, comme il est aisé de s'en convaincre en les comparant aux vers de jeunesse authentiques (2). Or la *Promenade* et les *Esquisses*, bien que publiées seulement au début de 1793, appartiennent toutes les deux pour l'esprit et le sujet, et l'une au moins pour la composition à la période de Cambridge. Seuls ces poèmes nous renseignent sur la forme originale de la poésie de Wordsworth.

Il se pourrait que le goût de la simplicité et du naturel soit de tous le moins spontané, celui qui implique le plus de réflexion et de raffinement. A coup sûr, ce goût est aussi rare chez l'enfant que chez le sauvage. L'un et l'autre vont d'instinct vers ce qui miroite et scintille. Or, nul adolescent n'eut moins de penchant pour la vérité sans fard que le jeune Wordsworth. Nul ne fut plus fasciné que lui d'abord par la bizarrerie et le mensonge poétiques. Il a dit qu'étant écolier il s'enthousiasmait pour les *Métamorphoses* d'Ovide au point de se mettre en colère quand il trouvait dans les livres de critique son poète latin préféré placé au-dessous de Virgile (3). En vertu du même penchant, lorsqu'il balbutia ses premiers vers il fut subjugué par une fantaisie capricieuse qui se plaisait à lui travestir la réalité. Le *faux pathétique* que devait railler Ruskin eut d'abord ses

(1) Ce texte a été réimprimé dans l'édition Dowden au volume VII. C'est de ce premier texte qu'il est fait usage dans ce chapitre.

(2) On pourrait faire une exception pour le récit de la « Vagabonde » *(The Female Vagrant)* qui, bien que publié seulement en 1798 dans les *Ballades lyriques*, fut écrit en partie vers le même temps que la *Promenade du Soir*, et qui garde des traces nombreuses du style juvénile de Wordsworth. Au contraire, les vers d'adieu au collège de Hawkshead *(Dear native regions)*, le sonnet *(Calm is all nature)* et les vers écrits près de Richmond *(How richly glows...)* ne sont que pour le *fond* des poèmes de jeunesse.

(3) *Ode to Lycoris*, note-préface.

amours. « Rien, dit-il, n'était à l'abri de cette tyrannie. Le sureau qui poussait auprès du cimetière prenait pour moi un air lugubre. L'if avait son fantôme qui se postait sous cet arbre pour l'ornement... Si l'on savait qu'une veuve, chancelante sous le coup qui l'avait frappée, avait dirigé ses pas vers la froide tombe où dormait son mari, qu'elle avait fait ce pèlerinage un soir ou plusieurs soirs peut-être, poussée par la douleur et par une demi-folie, je me saisissais avidement de ce fait, faisais visiter à la pauvre femme cette tombe pendant toute l'année et lui faisais arroser le gazon de larmes sans fin (1). » Au lieu de chercher à connaître la vérité, il se complaisait dans l'illusion. « Quand le soleil d'été sur son déclin frappait un roc uni et mouillé par des sources toujours vives qui se dressait en face de ma chaumière, il faisait jaillir un diamant d'un talus recouvert de broussailles. Souvent et longtemps, assis près de la cheminée, je m'amusais à contempler par la porte ouverte cette lumière fiévreuse qui rendait ma fantaisie aussi fiévreuse qu'elle. C'était tantôt pour moi un bouclier d'argent étincelant suspendu sur la tombe d'un chevalier qui gisait sans gloire, enseveli dans le bois ténébreux. Tantôt c'était l'entrée de quelque grotte magique ou de quelque palais bâti par les fées du rocher. Et nul n'aurait pu me faire consentir à désenchanter ce spectacle en visitant le lieu (2). »

Toutefois, cette passion du mensonge était tenue en respect par la nature qu'il avait sans cesse devant les yeux et qui fut le sujet de ses poèmes descriptifs d'adolescent. Il ne pouvait pas toujours fausser arbitrairement ce qu'il voyait ; il ne lui était pas loisible d'associer au hasard des formes inconnues « comme font ceux qui sont élevés dans les villes (3) ». Si « la fantaisie capricieuse greffait des formes bizarres sur des sentiments enfantés par la pure ima-

(1) *Prélude*, VIII, 376-392.
(2) *Ibid.*, 406-420.
(3) *Ibid.*, 433.

gination (1) », si elle égarait le jeune poète en lui déguisant les passions humaines qu'il ne pouvait pas bien comprendre encore, elle était nécessairement limitée dans ses écarts. La nature vraie s'imposait à ses sens avec trop de force pour qu'il pût mentir à son gré. A comparer la campagne réelle avec les tableaux qu'en offraient les poètes, il devenait même de bonne heure un critique pénétrant de la description sincère ou convenue. Très tôt, il sentit la fausseté des poèmes qui se réclamaient du nom d'Ossian, et presque seul parmi les poètes de sa génération il n'offre pas trace du moindre pastiche de Macpherson. « Ce que je voyais de mes yeux, a-t-il dit, me montrait que l'œuvre de Macpherson était une contrefaçon. Dans la nature tout est distinct et pourtant rien n'est défini jusqu'à avoir une existence parfaitement indépendante et solitaire. » Or, dans Macpherson, il trouvait l'opposé : « tout ce qui n'était pas volé était défini, disloqué, mort, et cependant rien n'était distinct (2) ».

Incapable de se maintenir pour le fond, l'amour de Wordsworth pour l'artifice se porta tout entier sur la forme. Il aima passionnément les faux brillants du style. C'est tardivement, par l'effet d'une conviction lentement raisonnée et grâce à un acte impérieux de la volonté qu'il en viendra à écrire des poèmes sobres d'ornements ou même dénudés à dessein. Et alors le rôle de la volonté ne s'effacera pas toujours assez pour que la simplicité paraisse naturelle. C'est le sort de toute réaction violente contre un péché favori. Vers vingt ans, Wordsworth était peut-être pour le style le plus contourné et le plus pervers des poètes de sa génération. Lui dont l'imagination est sincère et qui voudrait peindre la nature que ses yeux passionnés ont vue torture étrangement le style et le vers en y versant ses sensations vraies. Et si quelquefois sa gaucherie de débutant

(1) *Prélude*, VIII, 421-3.
(2) *Poetry as a study*, Prose Works, II, 122.

est cause de ces déformations, le plus souvent elles ont leur origine dans l'idée que se fait le jeune homme de ce que doit être la diction poétique. Il est visible que les passages les plus bizarres ne sont pas ceux dont il fut d'abord le moins satisfait.

Que l'état de la littérature et le goût régnant vers 1780 soient en partie responsables du style corrompu de la *Promenade* et des *Esquisses*, cela n'est pas douteux. Wordsworth commença à aimer les vers dans les années les plus déshéritées de la poésie anglaise. Il avait dix ans à peine « quand son esprit commença à s'ouvrir avec un plaisir conscient au charme des mots mis dans un ordre harmonieux, à trouver en eux-mêmes une douceur, une passion, une puissance et à aimer les expressions choisies pour l'agrément ou pour la pompe ». Son père l'y avait préparé en lui faisant apprendre par cœur de longs fragments de Spenser, de Shakespeare et de Milton. Mais l'écolier, pareil en cela à la plupart des écoliers de tous les temps, ne se passionna pas d'abord pour ces maîtres anciens. Coleridge l'a bien dit : « Les grandes œuvres du passé paraissent au jeune homme des choses d'une autre race, en présence desquelles ses facultés demeurent respectueusement passives, comme en présence des montagnes et des étoiles (1). » Pour le stimuler et l'engager à l'imitation, il lui faut des productions contemporaines.

Ce fut le cas de Wordsworth. Mais les œuvres de ceux qui, à divers titres, passent pour avoir été ses prédécesseurs directs n'avaient pas paru encore que l'écolier de Hawkshead avait déjà formé son premier goût. Il est probable qu'il sortit de son collège, où les nouveautés ne devaient pas pénétrer promptement, avant de connaître le *Village* de Crabbe et les *Esquisses poétiques* de William Blake (1783), la *Tâche* de Cowper (1785) et le premier recueil de Burns (1786). Nul de ces poètes ne devait avant longtemps exercer d'influence sensible sur lui, pas

(1) Coleridge, *Biographia literaria*, ch. I.

même Burns dont il affirme cependant « avoir salué la lumière dès qu'elle brilla » et avoir appris, jeune encore, « comment la Poésie peut bâtir un trône royal sur l'humble vérité (1) ». Assurément il ne vint pas à l'esprit de l'écolier, ni ensuite de l'étudiant, qu'il y avait dans ces poèmes en patois, quelles que fussent leur sincérité et leur force d'émotion, des modèles à imiter. Il en fut du recueil de Burns comme de la collection des vieilles ballades anglaises réunie par l'évêque Percy. Cette collection existait depuis bien des années et l'enfant la connut sans doute. Mais c'est seulement au seuil de la maturité que Wordsworth s'avisera d'y chercher le modèle du vrai style, simple et droit. En attendant, il ne songeait pas plus à s'inspirer de ces ballades que des chansons de sa nourrice.

A défaut de ces novateurs encore inconnus ou rejetés comme trop humbles, ce furent au hasard de ses lectures les poètes du milieu du XVIIIe siècle qui le fascinèrent d'abord. Il eut son premier tressaillement de plaisir poétique en lisant quelques solennelles stances (2) d'Elisabeth Carter, disciple de Pope et amie

(1) *At the Grave of Burns*, 31-6.

(2) D'une *Ode au Printemps*, dit Wordsworth trahi sans doute par sa mémoire. L'œuvre de Mrs. Carter (1718-1806) ne renferme que trois odes répondant à la description que fait Wordsworth Ce sont l'*Ode à la Mélancolie* (1739), l'*Ode à la Sagesse* (1749) et l'*Ode à Miss Hall* (1749). Les deux stances suivantes extraites de l'*Ode à la Sagesse*, la plus populaire, reproduite par Richardson dans son roman de *Clarisse Harlowe*, donneront une idée du style de Mrs. Carter et du rythme qui charma le jeune poète :

The solitary Bird of Night
Thro' the pale shades now wings his flight,
And quits the time-shook tow'r:
Where, shelter'd from the blaze of day,
In philosophic gloom he lay,
Beneath his ivy bow'r.

With joy I hear the solemn sound,
Which midnight echoes waft around,
And sighing gales repeat:
Fav'rite of Pallas! I attend,
And faithful to thy summons bend,
At Wisdom's awful seat.

de Johnson. Naïve admiration d'une ode lourdement majestueuse, mais qui ne devait pas disparaître sans laisser de traces. L'oreille poétique se forme plus vite que le goût et indépendamment de lui. La stance de six vers qui avait ravi Wordsworth dans le poème de Mrs. Carter lui resta chère par le rythme et il en fit un fréquent usage (1). Ce poème n'était-il pas de ceux que l'écolier s'en était mainte fois allé déclamer en plein air, avec un camarade d'élection, alors que l'aube jaunissait les sommets des collines ? « Pendant près de deux heures délicieuses, nous flânions sur les bords paisibles du lac embrumé, répétant nos vers favoris d'une seule voix, ou en apprenant d'autres par cœur, aussi heureux que les oiseaux qui chantaient autour de nous. » Si les objets de sa passion étaient bien souvent faux et pompeux à l'excès, « ce n'était certes pas un pouvoir vulgaire qui fermentait dans son cœur, ce n'était rien moins que cet attribut de l'homme, le plus noble de tous, encore indiscipliné et déréglé, il est vrai : le désir de quelque chose de plus haut, de plus orné que n'est le commun aspect, le vêtement journalier de la vie humaine (2). »

Pendant quelque temps, la discipline littéraire du collège qui lui proposait comme modèles les plus corrects parmi les poètes du siècle l'empêcha de s'abandonner à son goût pour le style compliqué et bizarre. La preuve en est fournie par les vers de sa quinzième année dans lesquels il célébra le second centenaire de son collège (3). Idées et composition, tout est nécessairement convenu dans ce poème. Selon la formule, Wordsworth eut une vision. Il crut voir se lever le Génie de l'éducation qui lui dicta l'éloge du fondateur et celui de la religion protestante qui, guidée par la philosophie, avait dissipé les ténèbres de la superstition monacale. Quelques périphrases solennelles font aujour-

(1) Dans *Ruth*, *Three years she grew*, *The Wishing-gate*, etc.
(2) *Prélude*, V, 558-583.
(3) Edition Dowden, V, p. 173-6.

d'hui sourire. La simple affirmation que le collège existe depuis deux siècles devient ceci : « Se peut-il que le Soleil ait conduit son chariot enflammé deux cents fois autour du cercle des cieux depuis le jour où la Science, avec tout son cortège sacré, inaugura sous ce toit son règne céleste ? » (1) Mais, en somme, la langue est en général simple et la versification aisée. L'écolier n'a encore été en contact qu'avec les plus purs modèles des vers classiques. A quelques expressions empruntées, on reconnaît qu'il s'est entraîné en lisant surtout Pope et Goldsmith.

Le trouble ne se met dans son langage que lorsqu'au lieu de traiter un sujet officiel, il essaie d'exprimer ses pensées personnelles. Cherchant à traduire les sensations qu'il éprouve en présence de la nature, il se détourne des poètes moralistes et va vers les descriptifs. Mais, pour comprendre les conséquences de ce transfert d'admiration, il faut connaître, avec leurs caractères principaux, les deux grands courants de la poésie anglaise au XVIIIe siècle.

II

Le plus considérable, celui qui a donné à la poésie de cette époque sa marque et son nom, c'est sans contredit celui qu'avaient formé ou suivi Pope et Addison, Johnson et Goldsmith. Au moment même où Wordsworth récitait ses premiers vers, il se continuait dans les poèmes didactiques de Cowper (1782) et dans les œuvres de deux poètes alors célèbres, aujourd'hui oubliés : William Hayley, l'ami de Cowper, l'auteur des *Triumphs*

(1) And has the Sun his flaming chariot driven
Two hundred times around the ring of heaven,
Since Science first, with all her sacred train,
Beneath yon roof began her heavenly reign? (1-4.)

of Temper (1781), et John Langhorne, l'auteur du *Juge de campagne* (1774-77), qui marque la transition entre Goldsmith et Crabbe; poésie avant tout didactique ou satirique, avec quelques rares échappées vers le genre descriptif, dont le premier objet était l'expression piquante ou sententieuse de réflexions morales. Samuel Johnson qui, à cette même date (1777-1781), la définissait dans ses *Vies des Poètes*, en attribuait la paternité à Dryden. Dryden lui avait trouvé son rythme et son langage appropriés. La versification presque exclusivement employée par lui et ses disciples avait pour principe le « couplet » ou distique fait de deux vers décasyllabiques liés par la rime. Employé où nos poètes employaient les alexandrins à rimes plates, mais rendu à la fois plus nerveux et plus monotone que l'alexandrin par sa plus grande brièveté et par le battement régulier des accents de deux en deux syllabes, le « couplet » était un admirable moule pour les épigrammes et les sentences. Chaque « couplet » faisant un tout harmonique et distinct détache les pensées les unes des autres, donnant à chacune un relief égal et une indépendance presque absolue. Pope a pu avec ce distique frapper un nombre extraordinaire de maximes qui ont la symétrie et la netteté de proverbes et qui, en effet, sont devenues proverbiales. D'un autre côté, son individualisme rend le « couplet » impropre à l'ampleur oratoire et aux larges mouvements en masse. Il force les périodes à se fragmenter, isolant chaque fragment. De même qu'il empêche le souffle de se propager sans interruption à travers un récit ou un argument, il se prête mal à la description, obligeant de mettre tout, traits caractéristiques et détails subordonnés d'un tableau, sur le premier plan; transformant la description, qui veut du nuancé et du fondu, en une énumération d'objets distincts et détachés. Wordsworth qui dans ses premiers poèmes descriptifs se servit du « couplet » fournit d'éclatants exemples de ce défaut. Il arrive, et surtout à cause du mauvais choix de son instrument, à mériter

ce reproche de décousu qu'il a justement fait à Macpherson. Ce passage de la *Promenade du soir* en fera foi :

Their pannier'd train a groupe of potters goad,
Winding from side to side up the steep road ; —
The peasant from yon cliff of fearful edge
Shot, down the headlong pathway darts his sledge ; —
Bright beams the lonely mountain horse illume,
Feeding'mid purple heath, « green rings », and broom ; —
While the sharp slope the slacken'd team confounds,
Downward the pond'rous timber-wain resounds ; —
Beside their sheltering cross of wall, the flock
Feeds on in light, nor thinks of winter's shock ; —
In foamy breaks the rill, with merry song,
Dash'd down the rough rock, lightly leaps along ; —
From lonesome chapel at the mountain's feet,
Three humble bells their rustic chime repeat ; —
Sounds from the water-side the hammer'd boat ;
And blasted quarry thunders heard remote (1).

C'est là une série de détails précis, mais point un tableau. Aussi le « couplet » a-t-il été en défaveur auprès de presque tous les poètes descriptifs. Inauguré par Chaucer qui lui avait su donner une souplesse et une aisance bientôt perdues après lui, pris un moment et bientôt rejeté par les poètes de la

(1) « Un groupe ambulant de marchands de faïence aiguillonne ses ânes chargés de paniers, qui montent en zigzags la route escarpée ; — le paysan, se lançant du haut de cette falaise aux ravins effrayants, précipite son traîneau le long du sentier à pic ; — des rayons brillants illuminent le cheval solitaire de la montagne, qui paît parmi les bruyères pourpres, les cercles de verdure et les genêts ; — tandis que la rude montée déjoue l'attelage ralenti, le pesant chariot chargé de troncs d'arbres descend en retentissant ; — près du mur en forme de croix qui l'abrite, le troupeau broute dans la lumière et ne songe pas à la rafale d'hiver ; — en cascades écumeuses, le ruisseau, avec une joyeuse chanson, précipité à bas du rocher rugueux, court léger et bondissant ; — d'une chapelle isolée au pied de la montagne trois humbles cloches répètent leur carillon rustique ; — au bord de l'eau retentit la barque frappée du marteau, et l'on entend au loin la carrière minée sauter avec un bruit de tonnerre. » (*E. W.*, 109-125.)

Renaissance, remis en honneur par Dryden, le « couplet » avait été créé et perfectionné par des poètes d'esprit pour des poésies spirituelles. Et il ne semble pas qu'il ait fait fortune en dehors d'œuvres semblables, à moins d'être brisé et transformé jusqu'à devenir méconnaissable, par Keats dans *Endymion*, par Shelley dans *Julian and Maddalo*. Quand les claires antithèses de pensées, la nette symétrie des expressions et les traits piquants n'ont plus été regardés comme les qualités premières de la poésie, le « couplet » a été négligé ou même dédaigné. Presque seul parmi les grands poètes du commencement de notre siècle, Byron a fait usage du « couplet » à peu près tel que l'avaient forgé Dryden et Pope. Et il n'est pas téméraire d'affirmer que nul poète anglais de son temps n'eut plus d'esprit.

En même temps qu'il leur avait donné le « couplet », Dryden avait fourni aux poètes modernes les premiers modèles du style correct. Samuel Johnson le proclamait du moins en 1777 : « Il n'y avait pas, avant Dryden, de diction poétique, pas de système de mots à la fois dégagés de la grossièreté que donne l'usage domestique et exempts de la difficulté inhérente aux termes techniques... On avait rarement essayé avant lui ces heureuses combinaisons de mots qui distinguent la poésie de la prose; nous avions peu d'expressions élégantes, peu de fleurs de langage (1)». Johnson formulait ainsi la doctrine que Wordsworth devait combattre si vigoureusement plus tard, celle de la séparation entre la langue de la poésie et celle de la prose. Mais des deux principes sur lesquels il la faisait reposer, celui en vertu duquel le poète doit s'abstenir de termes techniques ou familiers, et celui d'après lequel il a le droit de se créer un vocabulaire propre, le premier seul était vraiment cher au critique. Il eût volontiers argumenté contre le second en voyant les conséquences qu'on en pouvait tirer. Son idéal était en somme celui de Buffon : un

(1) *Life of Dryden*.

style noble où n'entrent que les termes généraux. Et il fut si loin dans l'application de tenir la langue poétique à distance de la prose, que sa poésie et sa prose à lui, également abstraites et solennelles, se rejoignent presque, distinctes seulement par la présence ou l'absence d'un rythme régulier. Sa préférence marquée pour Dryden et Pope vient de ce que ces deux poètes ont su raisonner correctement et clairement en vers. S'il rencontre dans la poésie quelque indépendance de grammaire ou de vocabulaire, il s'irrite et condamne. Dans sa critique, il n'a cessé de protester avec un bon sens poussé jusqu'au prosaïsme contre les infractions grammaticales, les abus de mots surannés ou forgés, les tours de style compliqués, non moins que contre les absurdités traditionnelles du langage de la pastorale et la convention des figures mythologiques. Il a été le juge sévère (d'aucuns diront philistin) des odes pindariques de Gray, du pédantisme des imitateurs de Milton, de la fausse naïveté des pasticheurs de Spenser. Aussi, quand Wordsworth incriminera la diction poétique du XVIIIe siècle, se rencontrera-t-il plus d'une fois, sans en avoir conscience, avec le critique par excellence de cette école classique qu'il croit combattre.

C'est ailleurs qu'il faut chercher les corrupteurs volontaires de la langue commune. C'est dans le courant de réaction contre la poésie et les doctrines de ceux dont il vient d'être parlé. C'est dans les vers des lyriques et surtout des descriptifs, pour la raison peut-être que, de tous les genres, le genre descriptif est celui qui se contente le plus malaisément des seuls termes généraux. C'est dans Thomson, dans Collins, dans Gray et dans Warton, sans parler d'une multitude de menus paysagistes aujourd'hui oubliés dont Wordsworth s'est inspiré d'abord. Quelques-uns furent justement réhabilités par lui plus tard tels que Lady Winchelsea et Georges Dyer (1), pour

(1) Pour Dyer il avait été devancé par le poète quaker John Scott d'Amwell. Voir : *Critical Essays on some of the Poems of several English Poets* by

une exacte observation des beautés naturelles. Mais dans l'ensemble c'est à ceux-là qu'il a pris, en les exagérant cent fois, les surprenants défauts de ses premiers poèmes. Bien plus que Pope et Johnson, c'est eux qui ont à dessein creusé le fossé entre le style de la prose et celui de la poésie, qui ont donné aux vers un vocabulaire distinct, une grammaire et une syntaxe particulières. Or ceux-là se sont réclamés non de Dryden, mais tour à tour de Spenser et de Milton. Ils ont répudié le « couplet » pour le vers blanc ou pour le vers octosyllabique rimé de Milton, pour la stance spensérienne et pour des rythmes de leur invention. Wordsworth ne s'est jamais aperçu ou n'a jamais voulu s'avouer que Spenser qu'il aime et Milton qu'il appellera son grand prédécesseur sont justement les deux poètes anglais dont le style volontairement arbitraire proteste le plus victorieusement contre le principe de l'identité de la prose et de la poésie. Spenser et Milton dont il a été dit non sans quelque justesse qu'ils n'écrivaient dans aucune langue existante, c'est-à-dire qu'ils avaient un langage à eux, Spenser avec les archaïsmes de la *Reine des Fées*, Milton avec les latinismes de construction et de vocabulaire de son *Paradis perdu*, sont à tout prendre les créateurs conscients de la langue poétique distincte. Or, ce que Milton et Spenser avaient créé à leur usage, cette langue chez eux originale et admirablement adaptée à leurs idées et à leurs sujets, combien étaient-ils au XVIIIe siècle qui l'employaient telle quelle ou l'imitaient, habillant leurs pensées de ce vêtement tout fait, au lieu que leur style prit sa forme de leur esprit ! Ce qui était création chez les maîtres devenait chez les disciples simple procédé ; l'emploi d'un langage sans analogue

John Scott. London, 1785. Scott était un pauvre critique dont Lamb s'est à bon droit moqué, mais ses *Essais*, que Wordsworth lisait quand il écrivait sa *Promenade du Soir* (voir la note du vers 173), donnent çà et là un avant-goût de la critique de Wordsworth. Wordsworth n'est-il pas le quaker de la critique littéraire ?

dans la réalité semblait être pour eux le but suprême de la poésie. Wordsworth n'a pas eu tort de désigner Gray comme « étant à la tête de ceux qui par leurs raisonnements avaient tenté d'élargir l'espace qui sépare la prose de la composition en vers (1) ». N'est-ce pas Gray qui écrivait? « Le langage du siècle n'est jamais celui de la poésie, sauf en France où les vers, quand la pensée et l'image ne les soutiennent pas, ne diffèrent en rien de la prose. Notre poésie au contraire a un langage qui lui est particulier. Presque tous ceux qui ont écrit y ont ajouté quelque chose en l'enrichissant de tours et de dérivés étrangers, quelquefois même de mots de leur propre composition (2). » Gray concluait que le poète a le droit d'employer des mots vieux de cent ans, pourvu que l'antiquité ne les ait pas rendus inintelligibles. Et il agissait d'après ces principes, mais avec une délicatesse de goût qui l'avertissait des écueils et le préservait des excès. Il essayait de nouvelles combinaisons de mots raffinées et rares. Johnson qui avait contre la poésie de Gray le dédain de la lourdeur pour la préciosité et la colère du bon sens contre l'affectation, s'est complu à signaler ses artifices de diction. Il le montre reprenant pour l'exagérer une métaphore déjà hardie : où Dryden a dit « le miel parfumé de printemps » *(honey redolent of spring)*, disant « les brises parfumées de joie et de jeunesse » *(gales redolent of joy and youth)*. Il raille ses mots arbitrairement composés : *velvet-green*, *many-twinkling*. Il lui reproche la splendeur surchargée obtenue à force de mots mythologiques (3). Or, ce que dans Gray Johnson découvre seulement çà et là avec l'œil pourtant avivé de l'animosité, c'est à chaque vers ce que faisait Wordsworth dans ses poésies juvéniles. Il suivait jusqu'à

(1) *Préface des Ballades Lyriques*, Prose Works, II, 85.
(2) Lettre à Richard West, 1742 (?) *The Works of Thomas Gray*, edited by Edmund Gosse, 1884, vol. II, p. 108-9.
(3) *Life of Thomas Gray*.

l'extravagance les dangereuses théories de Gray. Nulle part ailleurs que dans ses premiers poèmes les particularités de la diction poétique ne s'étalent avec autant de complaisance.

III

Tout contribue à séparer son langage du langage ordinaire. Ce sont d'abord quelques archaïsmes dans la forme des mots (1); des emplois archaïques de verbes devenus neutres comme verbes actifs (2); la suppression irrégulière de l'article (3); la suppression violente d'un auxiliaire (4) ou d'un verbe (5); l'usage de mots vieillis (6) ou employés dans un sens vieilli, parfois avec un souci quelque peu pédantesque de l'étymo-

(1) *Broke* pour *broken; unbroke* pour *unbroken; ope* pour *open; forgot* pour *forgotten*; *beat* pour *beaten*, etc.

(2) *To gaze* pour *gaze on :*

..... I gaze
The ever-varying charms... (*Evening Walk*, 17-8).

Voir aussi *ibid.*, 57 et 130.

To listen pour *listen to*

List'ning the music (*E. W.*, 436).

Voir aussi l'emploi actif forcé de *to course* (*E. W.*, 31), *to roam* (*E. W.*, 219), *to rove* (*Descriptive Sketches*, 80).

(3) Th'unwearied glance of *woodman's* echoed stroke (*E. W.*).
From *lonesome chapel*... (*E. W.*, 121).
Or *yell* in the deep woods of *lonely hound* (*E. W.*, 446).
Follow'd by *drowsy crow* of *midnight cock* (*D. S.*, 228).

(4) They not the trip of harmless milkmaid feel (*E. W.*, 226).

(5) Spur-clad his nervous feet, and firm his tread (*E. W.*, 226).

(6) *To illume* pour *illumine* (*D. S.*, 625 et 633); *wildering* pour *bewildering* (*D. S.*, 204); *wildered* pour *bewildered* (*E. W.*, 357 et 376).

logie (1), ou très rares (2), sinon forgés (3) ; les constructions anormales, telles que l'imitation de l'ablatif absolu du latin, tournure aimée de Milton (4) ; l'abus de l'inversion qui consiste à rejeter le sujet après le verbe, sans qu'il y ait au début de la phrase aucun des adverbes qui autorisent cette inversion (5) ; la séparation cultivée comme une élégance du relatif et de l'antécédent (6) ; l'inversion du nom gouverné devant le nom qui le gouverne, en quoi Wordsworth montre une gaucherie particulière et dont il ne se défera jamais entièrement (7) ; l'inversion brutale d'un complément direct ou trop court devant le verbe (8) ; l'inversion du pronom régime direct avec tous les caractères d'un latinisme miltonien (9) ; diverses

(1) *Ruining* pour *falling down (D. S.*, 203) :

And, ruining from the cliffs their deafening load
Tumbles, the wildering Thunder slips abroad.

Haply pour *perhaps (D. S.*, 410); *hapless* pour *unhappy (E. W.*, 239) ; *aspires* pour *ascends :*

In brighter rows her table-wealth *aspires (D. S.*, 732).

(2) *Viewless* pour *invisible (E. W.*, 148 ; *D. S.*, 36, 92, 227, 548, 648); *moveless* pour *motionless (E. W.*, 104, 206 ; *D. S.*, 266, etc.) ; *sombrous* pour *dark (E. W.*, 72).

(3) *Unbreathing* Justice (*D. S.*, 787). *Th'unbreathing* Vale *(E. W.*, 356). *Unpathway'd* pour *pathless (D. S.*, 285).

(4) Some, hardly heard their chisel's clinking sound,
Toil..... *(E. W.*, 145).

(5) Starts at the simplest sight th'unbidden tear *(E. W.*, 44.).
Blows not a Zephyr but it whipers joy *(D. S.*, 18).

Voir aussi *E. W.*, 70, 123, 230, 280, 365, 377, 428 et *D. S.*, 62, 65, 146-7, 217, 229, 287, 506, 555, 701.

(6) Till, but the lonely *beacon*, all is fled,
That tips with eve's last gleam his spiry head *(E. W.*, 189).

(7) Of boys that bathe remote the faint uproar *(E. W.*, 321).
... Of tranquil joy a sober scene.
(D. S., 268 et *ibid.*, 390-1 et 502).

(8) Th'unwearied sweep of wood the cliffs that scale *(D S*, 122).
Loose-hanging rocks the Day's bless'd eye that hide *(D.S.*, 235).
The ray the cot of morning trav'ling nigh. *(E. W.*, 47).

(9) *Me*, lured by hope her sorrows to remove,
A heart that could not much itself approve,
O'er Gallia's wastes of corn dejected led. *(D. S.*, 45.)

constructions elliptiques peu ordinaires (1) ou diverses inversions bizarres (2); des adjectifs faisant arbitrairement fonction d'adverbes (3); des substantifs qui font fonction d'adjectifs (4); des mots composés ou très rares ou créés par le poète (5).

Ce sont là non pas toutes, mais les principales licences ou particularités de langue que présentent la *Promenade du soir* et les *Esquisses descriptives*. Elles vont déjà loin dans le sens d'un langage d'exception. Mais l'emploi forcené des figures de rhétorique marque le premier style de Wordsworth d'une empreinte plus artificielle encore.

Ce n'est pas la peur du mot propre qui incite le jeune poète à s'écarter du langage simple. Aussi la périphrase est-elle rare chez lui et les quelques exemples qu'il en offre proviennent non de sa timidité mais de son goût pour l'enjolivement; comme

(1) Par exemple cette ellipse combinée de *where* et de l'article :

Where scarce the foxglove peeps, and thistle's beard,
And desert stone-chat, all day long, is heard. *(E. W.*, 94-5.)

(2) Par exemple :

Where rocks and groves the power of water shakes
In cataracts, or sleeps in quiet lakes. *(D. S.*, 11-2.)

Ou encore cette inversion anormale de *where :*

The vales where Death with Famine scowrs

pour « where Death with Famine scowrs the vales » *(D. S.*, 794).

(3) ... The pale-blue rocks *ceaseless* ring *(E. W.*, 149).
The startling cliff *unfrequent* rends *(D. S.*, 377).
..... The landscape fades
Erroneous wavering mid the twilight shades *(D. S.*, 689).

Voir encore *E. W. busy*, 167; *gradual*, 187; *unweary'd*, 214; *wistful*, 255. et *D. S.*, *portentous*, 74; *obtrusive*, 88; *inconstant*, 108; *unfailing*, 720.

(4) *Clarion* throat *(E. W.*, 137; *ægis* orb *(E. W.*, 153); *walnut* slopes and *citron* isles *(D. S*, 177); *hermit* doors *(D. S.*, 299); *sabbath* region *(D. S.*, 432); *needle* peaks *(D. S.*, 558); *whirlwind* sound *(D. S.*, 581); *deluge* train *(D. S.*, 697); *orange* gales *(D. S.*, 718); *pilgrim* feet *(D. S.*, 720); *comet* blaze *(D. S.*, 775).

(5) Le droit de créer des composés nouveaux n'étant dénié à personne, poète ou prosateur, il n'y a lieu de signaler que des composés impliquant une certaine recherche ou une certaine obscurité. Par exemple : « *Hollow-parting* oar », la rame qui creuse les eaux en les séparant *(E. W.*, 439). « *Hollow-blustering* coast », la côte qui sonne creux sous les coups de la rafale *(D. S.*, 335).

« le tube tonnant (1) » pour le fusil, ou « le court tonnerre (2) » pour le coup de feu, gentillesses dont on trouve l'équivalent dans notre Delille (3). Presque tous les artifices poétiques de Wordsworth se ramènent à un même principe : la vie arbitrairement attribuée à des choses ou à des abstractions; la forme humaine, la volonté et les sentiments humains prêtés de force aux objets inanimés ou aux créatures de l'esprit; et cela, non comme dans Shakspeare en vertu d'un acte spontané de l'imagination, mais pour obéir à une théorie poétique.

Cette théorie était en train de s'élaborer et déjà triomphait avec les œuvres de celui qui fut le poète, non certes le plus illustre, mais à coup sûr le plus miroitant de la fin du XVIIIe siècle. Erasmus Darwin a joui en Angleterre vers la même date et pour des raisons analogues d'un renom semblable à celui de Delille en France. Parfaitement oublié aujourd'hui, il fascinait assez les yeux de ses contemporains pour que Coleridge qui pourtant ne l'admirait guère l'appelât en 1802 « le premier personnage littéraire de l'Europe (4) ». Pour Darwin la poésie est une peinture. « Le poète écrit principalement pour l'œil (5) ». Les personnifications et les allégories sont à louer parce qu'elles

(1) The thundering tube *(D. S.*, 66).

(2) The short thunder *(D. S.*, 753).

(3) Les vers suivants pourraient être proposés à la manière d'une énigme. Il s'agit du montagnard suisse :

Content upon some simple annual feast,
Remembered half the year, and hoped the rest,
If dairy produce, from his inner hord,
Of thrice ten summers consecrate the board. *(D. S.*, 586-9.)

La solution est fournie par Ramond (I, p. 282-4) qui décrit la manière dont les Suisses font et conservent leur fromage et déclare en avoir mangé un de soixante ans.

(4) *Letters of S. T. Coleridge*, edited by Ernest Coleridge, 1895. I, p. 386.

(5) Darwin a exposé sa poétique sous forme d'intermèdes qui suivent les chants de son grand poème, *le Jardin Botanique*, édition de 1799. La seconde partie de ce poème *les Amours des Plantes* parut la première en 1789. La première partie *l'Economie de la végétation* parut en 1792.

rendent les abstractions visibles. Le propre du poète est d'être un décorateur. Embellir la nature est sa loi. « On peut voir la nature sur la place du marché ou devant la table de jeu, mais nous nous attendons à mieux au théâtre ou dans un musée de peinture. Plus l'artiste s'écarte de la nature, plus il a de chances de produire des choses nouvelles ; s'il s'élève au-dessus de la nature, il produit le sublime, et la beauté est sans doute un choix et une combinaison neuve de ses parties les plus agréables. » « Les muses sont de jeunes demoiselles et nous nous attendons à les voir parées. » Darwin ajoutait, il est vrai : « pas autant toutefois que certaines beautés d'aujourd'hui, si couvertes de gaze et de plumes qu'elles sont la moindre partie d'elles-mêmes. » Dans la pratique il ne faisait pas cette restriction. Ses *Amours des Plantes* sont la plus criarde enluminure de la nature qu'il soit possible d'imaginer. Grâce à une facile métamorphose, tous les végétaux vivent d'une vie humaine, et, non contents d'avoir les sentiments de l'homme, ils semblent aussi avoir pris à l'homme son corps et ses gestes :

Depuis les chênes géants qui agitent leurs branches sombres (1),
Jusqu'aux mousses naines qui s'attachent à leur écorce,
Quelle foule de beaux et de belles emplit les bois fastueux,
Courtisant et épousant leurs amours végétales !

(1) From giant oaks, that wave their branches dark,
To the dwarf moss that clings upon their bark,
What beaux and beauties crowd the gaudy groves,
And woo and win their vegetable loves.
How snowdrops cold, and blue-eyed harebells, blend
Their tender tears, as o'er the streams they bend;
The love-sick violet, and the primrose pale,
Bow their sweet heads, and whisper to the gale;
With secret sighs the virgin lily droops,
And jealous cowslips hang their tawny cups.
How the young rose, in beauty's damask pride,
Drinks the warm blushes of his bashful bride;
With honeyed lips enamoured woodbines meet,
Clasp with fond arms, and mix their kisses sweet.

Les froides perce-neige et les bleues campanules mêlent
Leurs tendres larmes en se penchant sur les eaux ;
La violette malade d'aimer, et la primevère pâle
Courbent leur tête parfumée et murmurent à la brise ;
Avec de secrets soupirs le lys vierge languit,
Et les coucous jaloux penchent leur calice basané.
La jeune rose, dans l'orgueil incarnat de la beauté,
Boit les chaudes rougeurs de sa pudique épousée ;
Les chèvrefeuilles enamourés rapprochent leurs lèvres de miel,
S'enlacent de leurs bras passionnés et mêlent leurs baisers odorants !

Wordsworth eut son heure d'engouement pour Darwin. On s'en étonnera moins en songeant que Cowper lui-même, peintre de la nature si délicat et si sobre, adressa des vers admiratifs au « mélodieux harmoniste de la cour de Flore (1) ». Wordsworth qui devait plus tard reprocher à Darwin de ne songer qu'à la volupté de l'œil *(he is an eye voluptuary)*, lui que « son génie et son intelligence naturellement robustes portèrent ensuite à dissiper ces brumes peintes qui de temps à autre s'élèvent des marais situés au pied du Parnasse (2) », il fut d'abord au nombre de ceux qui pendant quelques années élevèrent aux nues le *Jardin Botanique*. Aussi, juste retour, Darwin devait-il être parmi les premiers admirateurs des poèmes du jeune homme (3). Wordsworth avait mérité son approbation en croyant avec lui que l'image matérielle est tout le secret de la poésie.

Aussi les personnifications, nombreuses déjà dans Collins et Gray, fourmillent-elles dans la *Promenade du soir* et dans les *Esquisses*. L'*Impatience* haletante gravit des monts (4) ; la

(1) *Lines addressed to Dr. Darwin* (1792).
(2) Coleridge, *Biographia literaria*, ch. I. L'allusion à Wordsmorth est transparente.
(3) Christopher Wordsworth, *Social Life at the English Universities in the Eighteenth Century*, note du 5 novembre 1793.
(4) *E. W.*, 35.

Grâce obséquieuse suit sur le lac le cygne mâle tandis que les *Tendres soucis* et les *Affections domestiques* nagent à la suite du cygne femelle (1) ; la *Souffrance* a une famille triste (2) ; l'*Indépendance* est fille du *Dédain* (3) ; l'*Espoir* se penche incessamment sur l'urne funéraire du *Plaisir* (4) ; la *Consomption* a les joues couvertes de sourires d'un lugubre éclat et chemine à travers les villages de France sur un cheval pâle (5) ; l'*Oppression* se construit des tours aux flancs épais ; la *Machination* va se cacher éperdue au centre de ses mines ; la *Persécution* orne son lit (de torture) de lugubres sourires ; l'*Ambition* empile des montagnes, etc. (6).

Pour la même raison les transpositions d'épithètes sont parmi les procédés préférés du jeune poète. Tantôt il nous est parlé de « l'*infatigable* éclair des coups de hache du bûcheron (7) » ; tantôt « du canot *jaseur* qui se meut avec un son pensif (8) » ; tantôt « du faible murmure d'un luth *crépusculaire* (9) », exemples choisis entre cent de qualités transférées d'un objet à un autre, avec bonheur parfois, mais assurément avec trop de fréquence.

C'est un parti pris de tout offrir sous forme d'image. Veut-il dire qu'il avait dans son enfance assez d'allégresse naturelle pour n'avoir pas besoin des charmes de la mélancolie, il dira : « Alors nul reflux de gaité ne réclamait de tristes flux de joie de la main de la Mélancolie (10). » La bizarrerie s'accentue quand

(1) *E. W.*, 200 et 206-7.
(2) *D. S.*, 2 (pris à Pope, *Essay on Man*, II, 110).
(3) *D. S.*, 323-4.
(4) *D. S.*, 518.
(5) *D. S.*, 788-791.
(6) *D. S*, 792-804.
(7) Th'unwearied glance of woodman's echoed stroke (*E. W.*, 107).
(8) The talking boat that moves with pensive sound (*E. W.*, 319).
(9) To the low-warbled breath of twilight lute (*D. S.* 749).
(10) Then did no ebb of chearfulness demand
Sad tides of joy from Melancholy's hand. (*E. W.*, 21-2.)

le poète humanise ou animalise non des abstractions auxquelles il peut prêter telle forme qu'il lui plaît, mais des objets ou des phénomènes dont la nature connue proteste contre ce travestissement. Le sang qui coule des pieds meurtris du chasseur de chamois est « lappé par la *langue* haletante des cieux altérés (1) ». L'ombre rampe vers le haut des collines « avec des *pattes de tortue* (2) ». « La *vallée* (pour les villageois) se tient debout dans la stupeur (3). » Le faux pathétique se mêle fréquemment à ces effets. La lyre d'un vieillard est elle-même non pas vieille, mais *âgée* (4). La grande Chartreuse toute blanche « *pleure* sous les ténèbres glacées de ses montagnes (5) ». Et ces personnifications constantes retentissent jusque sur la grammaire d'où le neutre tend à disparaître (6), et où le génitif, d'ordinaire réservé aux êtres animés, s'étend curieusement à des mots de toute sorte (7).

Toutefois, ce qu'il importe surtout de signaler, c'est la méthode d'enjolivement du jeune poète, dont il devait rendre en partie responsable l'habitude de composer des vers latins dans les collèges (8). « J'étais, a-t-il dit, meilleur juge des pensées que des mots, égaré dans mon estimation des mots, non seulement par la commune inexpérience de la jeunesse, mais encore par le trafic des délicatesses classiques, par ce dangereux métier qui consiste à cueillir des termes et des locutions dans

(1) Lapp'd by the panting tongue of thirsty skies. (*D. S.*, 397.)
(2) *D. S.*, 105.
(3) While silent-stands th'admiring vale below. (*E. W.*, 188.)
(4) There, by the door, a hoary-headed sire
Touch'd with his wither'd hand an aged lyre. (*D. S.*, 170 1.)
(5) *D. S.*, 54.
(6) *Beacon* (fanal) (*E. W.*, 189); *steep* (escarpement) (*E. W.*, 156); *mountain* (montagne) (*E. W.*, 336-9), etc. sont du masculin.
(7) Par exemple : *the rivulet's feet* (*E. W.*, 76); *affections'ear* (*E. W.*, 51); *the valley's hay* (*D. S.*, 274); *the cheek's unquiet glow* (*D. S.*, 153); *the mountain forest's brow* (*D. S.*, 225).
(8) Coleridge, *Biographia literaria*, ch. I.

des langues auxquelles manque la voix vivante pour porter le sens au cœur naturel, pour nous dire ce qui est passion, ce qui est vérité, ce qui est raison, simplicité et bon sens (1) ». Non seulement il préférait dans les poètes à lui connus les figures les plus recherchées, mais il travaillait sur elles jusqu'à les rendre par quelque variante bien plus étranges encore. A vrai dire, il ne faisait guère ici qu'infliger à ses prédécesseurs immédiats les modifications que ceux-ci avaient fait subir à leurs devanciers. On surprend sans cesse ce procédé dans Thomson, Collins et Gray qui raffinent sur les vers de Milton. On le voit à l'œuvre dans Pope qui retouche les vers de Dryden. Mais alors que Pope cherche surtout à polir des vers rugueux, Wordsworth renchérit sur les expressions déjà curieuses au risque de les rendre extravagantes.

Lady Winchelsea ayant dit que les larmes de l'enfant ne sont que « des gouttes d'avril (2) », Wordsworth écrira, parlant de sa propre enfance :

La Joie effaçait par ses baisers ma larme d'avril (3).

Collins a dans un vers fameux dit que la Simplicité a « un cœur ermite » *(hermit heart)* (4). Trouvant l'épithète ingénieuse, Wordsworth l'appliquera audacieusement aux vagues solitaires d'un lac *(hermit waves)* (5), ou à la porte d'un pauvre chalet suisse perdu parmi les monts *(hermit doors)* (6).

Le même Collins qui est friand d'épithètes rares a écrit dans ses *Eglogues Orientales* (7) :

Le lis-paix brille plus que les amas d'argent.

(1) *Prélude*, VI, 106-114.
(2) But April-drops our tears. *(Life's Progress.)*
(3) When Transport kiss'd away my april tear. *(E. W.*, 29.)
(4) *Ode to Simplicity*, 7.
(5) *E. W.*, 219.
(6) *D. S.*, 299.
(7) The lily peace outshines the silver store. *(Oriental Eglogues*, 2, 33.)

Wordsworth semble lui envier l'image. Partout où la liberté n'est pas, dira-t-il, on voit « le lis de la joie domestique s'étioler (1) ». Mais il fait mieux ailleurs ; il cherche pour la paix un qualificatif plus saisissant. Voulant décrire une cabane cachée sous les arbres, il évoque tout bas la ballade des enfants égarés dans une forêt où un rouge-gorge couvre de feuilles leurs petits corps glacés, et, sans que rien y prépare le lecteur, il écrit :

Le rouge-gorge Paix l'avait ensevelie sous un bois (2).

Gray a-t-il dit « le clairon aigu du coq (3) », Wordsworth dira « la gorge-clairon du coq (4). » Gray a-t-il montré le Nil « couvant l'Egypte sous ses ailes liquides (5) », Wordsworth montrera les vagues de la Liberté « couvant les nations sous leurs ailes pareilles au Nil (6) ». Thomson a-t-il dit de Dieu qu'il « chevauche sublime sur l'aile de l'ouragan (7) », Wordsworth dira que les vagues de la liberté « chevauchent sublimes sur la Conquête, l'Avarice et l'Orgueil (8) ». Pope appelle le second fils de Guillaume le Conquérant « son second espoir (9) » ; Wordsworth appellera le fils aîné d'une pauvre mendiante « son chagrin aîné (10) ». Pope appelle le repos de la mort « le sabbat du tombeau » ; Wordsworth appelera le canton d'Unterwalden avec ses sommets silencieux « une région de sabbat (11) ».

(1) The lily of domestic joy decay. *(D. S.*, 723.)
(2) The red-breast Peace had bury'd it in wood. *(D. S.*, 169)
(3) The cock's shrill clarion... *(Elegy* 19.)
(4) Clarion throat » *(E. W.*, 137.)
(5) Where Nile... Broods o'er Egypt with his watery wings », dernier vers de *Alliance of Education and Government.*
(6) To brood the nations o'er with Nile-like wings. *(D. S* , 805.)
(7) On the whirlwind's wing... Riding sublime. *(Hymn*, 18-9.)
(8) Oh give, great God, to Freedom's waves to ride
Sublime o'er Conquest, Avarice, and Pride. *(D. S.*, 792-3)
(9) Second hope *(Windsor Forest*, vers 81.)
(10) Her elder grief *(E. W.*, 253.)
(11) The sabbath region *(D. S.*, 432.)

Mais les emprunts de Wordsworth sont si nombreux qu'il faudrait une édition spéciale pour en épuiser la liste.

Quelques extraits sont ici nécessaires pour donner une idée du style obtenu par ces artifices multiples. En prenant congé d'elles, voici comment Wordsworth décrit les jeunes Italiennes aperçues sur le bord du lac de Côme :

Adieu ! formes qui sous l'ombrage de midi vous reposez, près de vos petites clairières semées de blé ; adieu, beaux yeux fixes auxquels un sein palpitant inspire de lancer les rayons orageux du jeune Désir ; lèvres dont les courants parfumés vont et viennent, en accord avec la rougeur inquiète de la joue ; seins ombreux, vêtus de la molle lumière de l'amour, qui vous soulevez, gouvernés par la lune de la passion (1).

Si détestables qui soient ces derniers vers, ils choquent moins encore que ceux où le poète cède la parole à ses personnages, ordinairement choisis dans la vie rustique, leur prêtant les mêmes figures de style. Une mendiante surprise avec ses enfants par un orage, sur une route déserte, s'écrie : « Maintenant, impitoyable tempête, lance ton trait le plus mortel ! Tombez, flammes, — mais faites-nous périr cœur contre cœur (2). » Le poète qui devait proposer un jour à la poésie d'adopter pour seul langage le parler réel des paysans a d'abord fait discourir comme il suit un montagnard suisse. C'est un vieillard « dont la tête vénérable est fleurie des perce-neige du lit étroit (du tombeau) de l'homme (3) ». Voici comme il expose les misères

(1) Farewel! those forms that, in the noon-tide shade,
Rest, near their little plots of wheaten glade;
Those stedfast eyes, that beating breasts inspire
To throw the sultry ray of young Desire;
Those lips, whose tides of fragrance come and go,
Accordant to the cheek's unquiet glow;
Those shadowy breasts in love's soft light array'd,
And rising, by the moon of passion sway'd. *(D. S.*, 148-156.)

(2) Now ruthless Tempest launch thy deadliest dart!
Fall fires — but let us perish heart to heart. *(E. W.*, 291-2.)

(3) ... A swain vhose venerable head
Bloom'd with the snow-drops of Man's narrow bed. *(D. S.*, 594-5.)

de la vie alpestre et la cruelle nécessité qui force les parents âgés à envoyer au loin leurs enfants gagner leur pain :

Ici la Pénurie (1) dirige souvent du mont de la misère jusqu'à la porte de l'été son courant glacé, et ici l'avalanche de la Mort détruit souvent la petite chaumière de la Joie domestique. Mais, hélas ! l'esprit attristé peut observer ici plus que les chagrins généraux de la race humaine : la bise brutale qui souffle sans relâche, glacée par la neige continuelle de la nécessité, nous refuse les aimables groupes qui reposent heureux sur la rive ensoleillée du loisir. Plus encore : le tyran-génie toujours en lutte avec toutes les tendres Charités de la vie, lorsque les liens de l'affection se resserrent de plus en plus, les arrache tout saignants, sans laisser même une main chérie pour étancher le sang des veines ouvertes, et laisse la Vieillesse gémir sur sa couche humide, abandonnée et seule. Car toujours, à mesure qu'ils deviennent de force à payer la dette filiale et à errer en quête de nourriture, le père, contraint par des Puissances qui n'autorisent que l'Homme solitaire à troubler leur royaume, doit, pareil

(1) Here Penury oft from misery's mount will guide
Ev'n to the summer door his icy tide,
And here the avalanche of Death destroy
The little cottage of domestic Joy.
But, ah! th'unwilling mind may more than trace
The general sorrows of the human race.
The churlish gales, that unremitting blow
Cold from necessity's continual snow,
To us the gentle groups of bliss deny
That on the noon-day bank of leisure lie.
Yet more; the tyrant Genius, still at strife
With all the tender Charities of life,
When close and closer they begin to strain,
No fond hand left to staunch th'unclosing vein,
Tearing their bleeding ties leaves Age to groan
On his wet bed, abandon'd and alone.
For ever, fast as they of strength become
To pay the filial debt, for food to roam,
The father forc'd by Powers that only deign
That solitary Man disturb their reign,
From his bare nest amid the storms of heaven
Drives, eagle-like, his sons as he was driven,
His last dread pleasure! watches to the plain —
And never, eagle-like, beholds again. (*D. S.*, 597-621.)

à l'aigle, de son nid dénudé chasser, parmi les tempêtes du ciel, ses fils, ainsi qu'il fut chassé lui-même. Dernier plaisir redouté ! il les suit de l'œil jusqu'à la plaine, et jamais, pareil à l'aigle, il ne les revoit plus ».

Si nous avons insisté sur les défauts de ces premiers poèmes, ce n'est point pour satisfaire au facile plaisir de critiquer des œuvres juvéniles, c'est avec la conviction qu'il fallait chercher là l'explication de la réforme que Wordsworth voulut accomplir plus tard. L'excès des défauts fait prévoir l'excès même de la réforme. Cette étude achevée, un mot suffit maintenant pour faire comprendre toute la poétique future de Wordsworth. Dégoûté de ses excentricités de jeunesse, il barrera d'un trait toute la diction poétique et ne voudra retenir que le rythme pour distinguer les vers de la prose. D'ailleurs, peu enclin à se critiquer lui-même, il rejettera sur ses prédécesseurs toute la responsabilité du mal. Il importait donc de faire voir que les défauts incriminés par lui, pour être dans une certaine mesure ceux du siècle, étaient surtout les siens. Pour infirmer cette assertion, il reste à découvrir vers ce moment un poème de quelque valeur (nous mettons de côté les inepties de l'école dite *Della Cruscan)*, où se rencontrent dans une proportion aussi forte les étrangetés rassemblées et tassées dans les douze cents vers que Wordsworth publia en 1793.

IV

Pourtant, malgré cette maladie du style, ces poèmes sont des œuvres géniales, où, sous la croûte d'affectation qui les gêne, de belles images percent en mille endroits. Le jeune poète apportait à pleines mains de nouvelles fleurs fraîchement cueillies

à une époque où il semblait que la flore eût déjà été épuisée par les descriptifs. « Encore de la poésie descriptive! s'écriait la *Revue mensuelle*, en rendant compte d'une de ses premières œuvres; n'en avons-nous pas assez? Faut-il qu'on fasse retentir d'éternelles variations sur les monts et les vaux, sur les forêts qui se balancent et les nuages qui planent; sur les grottes, les gorges et les vallons? Oui, encore, et toujours. Cela est écrit (1). » Le seul pays des lacs avait déjà donné naissance à de nombreuses pages pittoresques avant la *Promenade du soir*. Dès 1753, John Brown avait dépeint dans une lettre enthousiaste les beautés de la vallée de Keswick. Il les avait encore célébrées dans un fragment en vers que Wordsworth connaissait bien (2). Thomas Gray avait noté avec une surprenante précision non exempte de sécheresse, dans son journal d'une excursion au pays des lacs, les principaux sites de cette région (3). Peu avant le poème de Wordsworth avaient paru en 1789 la description de William Gilpin (4) et en 1792 celle de Walker (5). Aussi la *Revue critique* disait-elle, en appréciant la *Promenade du*

(1) *The Monthly Review*, article sur les *Esquisses descriptives*, vol. XII, p. 216.

(2) Il le cite avec éloge dans son *Guide to the Lakes* (Prose Works, II, 255). Il imite les vers sur le bruit des ruisseaux « unheard till now, and now scarce heard » dans la *Promenade du soir:* « The song of mountain streams unheard by day, now hardly heard » (*E. W.*, 433-4).

(3) *Journal in the Lakes* (1769). *Works of Thomas Gray*, edited by E. Gosse, vol. I. Quelques traits ont été empruntés à Gray par Wordsworth ; par exemple Gray décrit les prés de Grasmere, « green as an emerald » (p. 265). Cf. (*E. W.*, 10): « emerald meads ». — « The solemne colouring of night » (Gray p. 258) est reproduit dans *E. W.*, 330. — « The thumping of huge hammers at an iron forge not far distant » (Gray, p. 270) est imité dans *E. W.*, 445: « the distant forge's swinging thump profound ».

(4) *Tour in the mountains and lakes of Cumberland and Westmoreland* by the Rev. William Gilpin, 178-9. Gilpin, né près de Carlisle, était un compatriote de Wordsworth.

(5) *Remarks made in a Tour from London to the Lakes of Westmoreland and Cumberland in the summer of 1791*, by A. Walker, lecturer, 1792. Ces remarques avaient paru préalablement dans le *Whitehall Evening Post*.

soir : « Nos lacs du nord ont, dans ces dernières années, attiré l'attention du public de toutes sortes de façons. Ils ont été visités par les flâneurs, décrits par les curieux et dessinés par les artistes. » Cependant l'auteur de l'article félicitait justement Wordsworth d'avoir su y trouver « des images neuves et poétiques » et « des traits qui ne dépareraient pas nos meilleurs poètes descriptifs (1) ». Ce n'est pas assez dire. La *Promenade du soir* est un tout compact d'images directement observées. Jamais peut-être, sans excepter l'*Allegro* et le *Penseroso* de Milton, plus subtilement personnel mais moins précis ; sans excepter Thomson plus grandiose mais plus diffus, Cowper plus net de trait, mais trop soucieux de moraliser, la poésie anglaise n'avait prêté une attention aussi passionnée aux moindres aspects et aux moindres bruits de la campagne. La sincérité de l'observation est la qualité que Wordsworth revendiquera toujours pour ce poème. « Il n'y a pas une image, dira-t-il, que je n'aie observée, et encore aujourd'hui, dans ma soixante-treizième année, je me rappelle le moment et le lieu où la plupart me sont venues. » Et citant ces deux vers :

> Devant l'ouest radieux traçant des lignes plus fortes,
> Le chêne enlace ses branches et ses feuilles assombries (2),

il ajoute cette remarque caractéristique : « L'expression est faible et imparfaite, mais je me rappelle exactement le lieu même où cet aspect me frappa pour la première fois. C'était sur le chemin de Hawkshead à Ambleside, et cela me donna un plaisir extrême. Ce fut un moment important de mon histoire poétique ; c'est alors que je pris conscience de l'infinie variété des aspects naturels qui avait été négligée par les poètes de tous

(1) *The Critical Review*, vol. VIII, p. 347.
(2) And, fronting the bright west in stronger lines,
The oak its dark'ning boughs and foliage twines. (*E. W*, 193-4.)

les siècles et de tous les pays, autant que je les connaissais. Et je pris la résolution de suppléer à cette lacune. Je ne pouvais avoir alors plus de quatorze ans (1) .» Il n'y a pas exagération à dire que déjà dans son premier poème ébauché au collège et achevé à l'Université il a tenu cet engagement. Le sujet est la transformation graduelle d'un paysage vu successivement en plein jour, au coucher du soleil, au crépuscule, et dans la nuit. La description de la nuit tombée qui clôt la *Promenade du soir* est surprenante de densité et de précision (2) :

Mais maintenant la Lune brillante et claire atteint son zénith, et, blanches comme le givre, sans tache, s'étendent les plaines; la gorge la plus profonde qu'offre le sein de la montagne cache à peine une ombre aux rayons qui l'explorent. De faibles fils d'argent séparent les collines du bleu profond des cieux, tandis que luit au-dessous le lac azuré. Le

(1) *The Evening Walk*, note-préface.

(2) But now the clear-bright Moon her zenith gains,
And rimy without speck extend the plains;
The deepest dell the mountain's breast displays,
Scarce hides a shadow from her searching rays;
From the dark-blue « faint silvery threads » divide
The hills, while gleams below the azure tide;
The scene is waken'd, yet its peace unbroke,
By silver'd wreaths of quiet charcoal smoke,
That, o'er the ruins of the fallen wood,
Steal down the hills, and spread along the flood.
The song of mountain streams unheard by day,
Now hardly heard, beguiles my homeward way.
All air is, as the sleeping water, still,
List'ning th'aereal music of the hill,
Broke only by the slow clock tolling deep,
Or shout that wakes the ferry-man from sleep,
Soon follow'd by his hollow-parting oar,
And echo'd hoof approaching the far shore;
Sound of clos'd gate, across the water born,
Hurrying the feeding hare thro'rustling corn;
The tremulous sob of the complaining owl;
And at long interva's the mill-dog's howl;
The distant forge's swinging thump profound;
Or yell in the deep woods of lonely hound. (*E. W.*, 423-446).

paysage est réveillé, sans que son repos soit interrompu, par les guirlandes argentées de la paisible fumée d'un feu de charbon, qui des ruines de la forêt abattue descendent lentement la pente des monts et se répandent le long des eaux.

Le chant des ruisseaux de la montagne non entendus le jour, et même à cette heure entendus à peine, me charme, revenant au logis. Tout l'air, comme l'eau endormie, se tait : il écoute la musique aérienne du mont, interrompue seulement par la grave sonnerie de l'horloge lente, ou par l'appel qui va réveiller dans son sommeil le passeur, bientôt suivi du bruit de ses rames qui creusent les eaux, et du son répercuté des sabots d'un cheval qui s'approche du rivage opposé ; du bruit d'une barrière qui se ferme, porté par-dessus l'eau et effrayant le lièvre qui cesse de brouter et se sauve à travers le blé frissonnant ; du sanglot tremblant du hibou plaintif, et, à de longs intervalles, du hurlement du chien du meunier, des coups lourds d'un marteau de forge qui frappe au loin l'enclume, ou de l'aboi dans la forêt profonde d'un chien de chasse solitaire.

Plus ambitieuses et plus puissantes que la *Promenade du soir*, les *Esquisses descriptives* sont aussi dans l'ensemble plus rebutantes. L'obscurité, la tension du style et la manière s'y exagèrent. La composition en est confuse à l'extrême. Par là s'explique en partie le mauvais accueil fait à ce poème (1). La *Revue critique* favorable à la *Promenade du soir* s'entendait avec la *Revue mensuelle* pour décrier les *Esquisses*. Elle reconnaissait bien la nouveauté du sujet : « Les sauvages sites romantiques de la Suisse n'ont pas encore été célébrés par un poète anglais (2). » Et, en effet, on a vu que Wordsworth s'était surtout inspiré cette fois d'un prosateur, et d'un prosateur français. Le seul de ses compatriotes dont les vers eussent effleuré le sujet était Goldsmith. Assis sur un mont imaginaire de l'Helvétie, Goldsmith avait de là moralisé doucement sur les divers pays de l'Europe qu'il supposait voir étendus au-

(1) L'autre raison est dans l'hymne révolutionnaire qui la termine et qui parut au moment de la déclaration de guerre entre la France et l'Angleterre.

(2) *The Critical Review*, vol. VIII, p., 472.

dessous de lui (1). Mais Goldsmith, qui plaint les Suisses et s'étonne de leur voir aimer leur patrie *malgré* ses rocs et ses neiges, laissait le sujet tout neuf à un enthousiaste des Alpes. Au dire de la *Revue critique*, Wordsworth n'en avait pas su profiter. « Il avait tiré peu d'étincelles de ces paysages lumineux. » Une admiration, s'il l'eût connue sur-le-champ, eût consolé Wordsworth de ces attaques. Un jeune étudiant qui lui avait succédé à Cambridge ayant lu son poème y voyait « la preuve évidente qu'un génie poétique original venait d'émerger au-dessus de l'horizon littéraire (2) ». Coleridge l'admirait pour la force de l'imagination aux prises avec un langage rebelle. Il en dira plus tard exactement les défauts. Il y signalera, outre l'obscurité qui venait d'une maîtrise imparfaite de la langue, « ces locutions à la fois ressassées et fantastiques qui occupent une place si distinguée dans la technique de la poésie ordinaire (3) ». « Le langage n'en était pas seulement particulier et fort, mais parfois nerveux et tordu, comme par sa propre force impatiente. » Mais la difformité de la plante ne l'empêcha pas d'admirer la vigueur de la sève : « Dans la forme, le style et la manière de tout le poème, et dans la structure de chaque vers et de chaque période, il y a une rudesse et une âpreté combinées avec des mots et des images tout en flamme, qui font penser à ces produits du monde végétal où les fleurs éblouissantes sortent de l'enveloppe dure et épineuse, dans laquelle le fruit savoureux s'élabore (4). » Et le même juge a détaché des *Esquisses* un admirable passage où il lui semblait voir « un emblème du poème et du génie de l'auteur tel qu'il se montrait alors ». C'est la description d'un orage vu au coucher du soleil sur les bords du lac d'Uri :

(1) *The Traveller* (1764).
(2) Coleridge, *Biographia literaria*, ch. IV.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*

C'est l'orage ; cachés dans la brume tout le jour les torrents font entendre, d'heure en heure, un murmure plus profond ; et des sons lugubres, comme les plaintes d'un Esprit perdu, siffient désespérément le long de la falaise aux grondements sourds ; enfin le Soleil parcourant sa plaine occidentale brandit de derrière les nuages son bouclier de flamme. Triomphante sur le sein de l'orage passe comme l'éclair la forme tournoyante de l'aigle vêtu de feu ; à l'est, s'étend la longue perspective étincelante des falaises couronnées de bois qui se penchent sur le lac ; au loin, dans toutes les Alpes, cent torrents se découvrent, subitement changés en piliers d'or flamboyant ; derrière sa voile, le paysan essaie d'éviter l'ouest qui brûle comme un seul grand soleil dilaté, où, dans un creuset énorme, expirent les montagnes, chauffées à rouge, pareilles à des charbons de feu (1).

Une vingtaine de vers comme ceux-là suffisent en effet pour révéler l'existence du génie descriptif. Les défauts ne prouvent rien contre cette preuve. La magnificence de Thomson était cette fois atteinte, sans rien de cette enflure un peu creuse qui gâte les plus beaux passages de Thomson. Mais nul extrait ne peut donner une idée de ce qui constitue le mérite essentiel de ces deux premiers poèmes. Ce sont de merveilleuses anthologies où ont été rassemblées, avec les plus précis d'entre les traits de

(1) Tis storm ; and hid in mist from hour to hour,
All day the floods a deeper murmur pour,
And mournful sounds, as of a Spirit lost,
Pipe wild along the hollow-blustering coast,
Till the Sun walking on his western field
Shakes from behind the clouds his flashing shield.
Triumphant on the bosom of the storm,
Glances the fire-clad eagle's wheeling form ;
Eastward, in long perspective glittering, shine
The wood-crown'd cliffs that o'er the lake recline ;
Wide o'er the Alps a hundred streams unfold,
At once to pillars turn'd that flame with gold ;
Behind his sail the peasant strives to shun
The west that burns like one dilated sun,
Where in a mighty crucible expire
The mountains, glowing hot, like coals of fire. (*D. S.*, 332-347).

description relevés par l'étudiant dans la poésie antérieure — choix toujours subordonné par lui à la vérification que ses propres sens en ont pu faire, — les innombrables images qu'il avait lui-même déjà saisies dans la nature. L'homme fait devait prendre sans cesse, sans l'épuiser, dans ce recueil de sensations, se contentant souvent d'y faire entrer la lumière d'un style plus simple, d'entraîner dans un mouvement de pensées ce qui n'avait été à l'origine qu'une note isolée prise en passant de relever chacune d'une réflexion destinée à lui donner tout son prix, enfin et surtout de montrer par quelles attaches profondes elle devait tenir au cœur de celui qui a souci du bonheur vrai.

V

Ayant cette sincérité d'observation et déjà cette puissance de touche, il semblerait que Wordsworth n'eût plus qu'à se défaire des scories que son style traînait dans son cours. Mais l'affectation n'entachait pas seulement son langage. Tout ce qui était autre que la description de la nature était alors chez lui factice ou superficiel. Sa juvénilité se trahissait par le ton banal de ses réflexions morales et par l'expression forcée ou fausse de ses propres sentiments.

Il suivait la mode qui était alors à la sensiblerie. Depuis Rousseau et Sterne les pleurs vertueux coulaient intarissablement. M. Henry Morley relève cinquante effusions de larmes dans le court roman de Mackenzie, l'*Homme de Sentiment* (1), et il ne compte pas les sanglots. Les larmes étaient alors le signe infaillible de la vertu et la source de volupté préférée.

(1) *The Man of Feeling*, 1771.

Le sonnet étant l'urne exquise où les poètes aiment à distiller les leurs, on le voit après cent ans d'éclipse reparaître et se multiplier dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Après Thomas Warton qui le remit en honneur, Charlotte Smith avait versé ses chagrins dans des *Sonnets élégiaques* parus en 1784 auxquels un succès sans précédent valut onze éditions. Le premier poème personnel de Wordsworth avait donc été un « sonnet écrit en voyant Miss Helen Maria Williams pleurer au récit d'une triste histoire (1) ».

Elle pleura. Le courant pourpre de la vie se mit à couler en flots alanguis à travers toutes mes veines frémissantes; un nuage passa sur mes yeux noyés ; — mon pouls battit plus lent, et mon cœur s'enfla jusqu'à sentir une chère et délicieuse souffrance. La vie quitta mon cœur surchargé et mon œil clos ; un soupir rappela la vagabonde dans ma poitrine; cher fut cet arrêt de la vie, et cher le soupir qui rappela la vagabonde au logis et au repos. Cette larme proclame qu'en toi toute vertu habite, et resplendit à l'heure nocturne de la misère; comme la douce étoile du soir mouillé de rosée dit quels feux rayonnants furent noyés par le pouvoir malfaisant du jour, qui n'attendent que les ténèbres de la nuit pour réjouir le misérable vagabond de leur lumière hospitalière (2).

(1) Ce sonnet fut publié en 1787 dans *The European Magazine*. A cette date Miss Williams (1762-1827), future enthousiaste de la Révolution et traductrice de *Paul et Virginie* (1796), s'était déjà fait connaître comme poète.

(2) She wept. — Life's purple tide began to flow
In languid streams through every thrilling vein;
Dim were my swimming eyes — my pulse beat slow,
And my full heart was swell'd to dear delicious pain.
Life left my loaded heart and closing eye;
A sigh recall'd the wanderer to my breast;
Dear was the pause of life, and dear the sigh
That call'd the wanderer home, and home to rest.
That tear proclaims — in thee each virtue dwells,
And bright will shine in misery's midnight hour;
As the soft star of dewy evening tells
What radiant fires were drown'd by day's malignant pow'r,
That only wait the darkness of the night
To cheer the wand'ring wretch with hospitable light.

Mais c'était la mélancolie surtout qui régnait alors despotiquement sur la poésie, alliage aux proportions inconnues de tristesse vraie et de convention littéraire. Les imitateurs de Milton la puisaient à une source commune, à ce *Penseroso* qui préférait les pensives douceurs de la rêverie aux éclats de l'allégresse. Thomas Warton dans ses *Plaisirs de la mélancolie* écrits en 1747, et son frère Joseph dans ses odes diverses publiées en 1746 développaient complaisamment le délicieux thème miltonien. Peut-être est-ce Joseph Warton, professeur au collège de Winchester, qui en inocula le germe à son élève William Bowles dont les *Quatorze sonnets* plaintifs parus en 1789 influencèrent à leurs débuts Southey et Lovell, Lamb et Lloyd, et révélèrent à Coleridge la vraie poésie, entendez celle où le poète décrit ses propres sentiments, surtout ses chagrins, ce genre « étant de tous le plus intéressant (1) ».

Wordsworth aussi connut Bowles et l'admira de bonne heure. Ayant acheté le précieux volume dans une promenade à travers Londres avec son frère le marin, il le lut en cheminant, et, au grand ennui de son compagnon, s'arrêta dans une niche du pont de Londres jusqu'à ce qu'il eût tout achevé (2). Mais Bowles n'eut pas sur lui l'influence exclusive qu'il exerça sur Coleridge. C'est d'autres surtout que Wordsworth contracta la chère maladie. C'est de Collins et de Gray, principalement du *Ménestrel* de Beattie. Incertaine et discrète encore chez Collins, elle se dérobe à demi dans l'*Ode au Soir*, et ne se montre à découvert que dans une stance de l'*Ode aux Passions :*

Les yeux levés, pareille à une inspirée, la pâle Mélancolie était assise à l'écart, et de son siège sauvage et retiré, en accents rendus plus

(1) Préface de *Poems on various subjects* by S. T. Coleridge, London, 1796.

(2) Ce dut être dans l'automne de 1791 avant le départ de Worsdworth pour la France. Son frère John, absent depuis le commencement de 1789, venait de rentrer en Angleterre.

suaves par la distance, épanchait à travers le cor moelleux son âme pensive (1). »

Gray, triste de nature, et en qui les plus sincères inspirations poétiques furent toutes de tristesse, avait le premier tendu à faire du poète une victime nécessaire de la mélancolie. Le poète de son *Elégie*, qui est lui-même, fait graver dans son épitaphe que « la Mélancolie l'avait marqué pour sien (2) ».

C'est toutefois à Beattie qu'il était réservé de proclamer nettement l'identité de la poésie et de la mélancolie et de prononcer le premier tabou contre celui qui ignore ce divin et délicieux sentiment.

Ah! l'allégresse n'est que turbulence profane comparée aux charmes de la céleste mélancolie!... Est-il un cœur que la musique ne puisse attendrir? est-il un être qui n'ait jamais senti les mystiques transports nés de la solitude et de la mélancolie? Il n'a pas besoin de courtiser la Muse : il est son mépris (3).

Or Wordsworth qui devait plus tard au rebours de Beattie affirmer que la poésie est identique à la joie, était dans l'adoles-

(1) With eyes upraised, as one inspired,
Pale Melancholy sat retired;
And, from her wild sequestered seat,
In notes by distance made more sweet,
Poured through the mellow horn her pensive soul...
(Collins, *Ode to the Passions*, 58-61.)

Wordsworth lui emprunte gauchement « the mellow horn » (*E. W.*, 234).

(2) And Melancholy mark'd him for her own. (*Elegy*, 120.)

(3) Ah, what is mirth but turbulence unholy,
When with the charm compared of heavenly melancholy!...
... Is there a heart that music cannot melt?
Alas! how is that rugged heart forlorn;
Is there, who ne'er those mystic transports felt
Of solitude and melancholy born?
He needs not woo the Muse; he is her scorn...
(*The Minstrel*, I, st. LV et LVI.)

C'est attiré par la mélancolie de Beattie que Châteaubriand lui consacrait un article élogieux en juin 1801. *Essai sur la littérature anglaise.*

cence très semblable à l'Edwin du *Ménestrel*. Sa sœur le voyaît ainsi (1) et il aimait sans doute à se voir ainsi lui-même. La mélancolie assombrit ses premiers vers. Elle sort de lui pour se répandre sur la nature où il se plaît à en retrouver la teinte adoucie. L'adolescent, si profondément heureux qu'il suffira à l'homme de se souvenir de ces années paradisiaques pour rougir d'avoir failli succomber à la tristesse, n'exprime du milieu de ses joies que sentiments dolents ou douloureux.

Dès que l'on rencontre un des poèmes de jeunesse authentiques, la note mélancolique se fait entendre. Elle est distincte dans ce sonnet inspiré par le souvenir d'une vacance passée auprès de sa sœur :

Douce était la promenade le long de l'étroit sentier (2), à midi, le talus et les haies tout le long du chemin hérissés de touffes vert-pâle de foin embaumé arrachées par les aubépines au passage du chariot pesant que la Vieillesse courbée, au pas lent, s'efforçait d'atteindre; tandis que

(1) Lettre de Dorothée, juin 1793. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 82. L'imitation de Beattie est manifeste dans la *Promenade du Soir*. Wordsworth célèbre les mélodies du soir comme Beattie a célébré celles du matin. Il lui prend deux traits descriptifs de la stance XXXIX (première partie).

Thro'rustling corn the hare astonish'd springs...
Down the rough road the pond'rous waggon rings...

qui deviennent à peine modifiés les vers 442 et 116 de la *Promenade*.

(2) Sweet was the walk along the narrow lane
At noon, the bank and hedgerows all the way,
Shagged with wild pale-green tufts of fragrant Hay
Caught by the hawthorns from the loaded Wain,
Which Age, with many a slow stoop, strove to gain,
And Childhood, seeming still more busy, took
His little rake with cunning sidelong look,
Sauntering to pluck the strawberries wild unseen.
Now too, on Melancholy's idle dreams
Musing, the lone spot with my soul agrees
Quiet and dark ; for through the thick-wove trees
Scarce peeps the curious Star till solemn gleams
The clouded Moon, and calls me forth to stray
Through tall green silent woods and ruins grey.

Sonnet inséré dans une lettre de Dorothée Wordsworth du 6 mai 1792. Il y en avait d'autres à cette date, mais qui ne nous sont pas parvenus.

l'Enfance, semblant plus affairée encore, prenait son petit râteau, d'un regard de côté malicieux, et s'en allait en sautillant cueillir les fraises sauvages, inaperçue. *Maintenant* aussi, pendant que je médite sur les rêves vains de la Mélancolie, le lieu solitaire s'accorde avec mon âme, étant tranquille et sombre; car à travers les arbres aux épaisses branches enlacées à peine perce l'étoile curieuse, en attendant que luise, solennelle, la lune ennuagée, et m'invite à errer à travers les grands bois silencieux et les ruines grises.

La tristesse est plus accentuée dans la *Promenade du soir*. Le poète de vingt ans tourne vers son enfance heureuse des yeux de regret. Il n'avait pas besoin alors des sombres douceurs de la mélancolie pour suppléer à la gaité perdue. « L'espoir était tout ce qu'il savait de la souffrance (1). » Aussi, en se retrouvant dans ces lieux où il s'ébattait inconscient naguère, « une larme involontaire jaillit de ses yeux à la vue du plus simple objet (2) ». Mais il ne veut pas s'arrêter à ces vaines souffrances. Il veut en décrivant la nature prouver « qu'il lui reste encore quelques joies (3) ».

Toutefois c'est dans les *Esquisses descriptives* que sa mélancolie arrive au paroxysme. Ou plutôt ce n'est plus de la mélancolie, c'est du désespoir qu'il exprime. Il fait penser tantôt à Bowles errant sur le continent pour chercher (combien vainement!) des dérivatifs à ses peines de cœur, tantôt au poète de l'*Alastor* de Shelley « dont les yeux effarés font languir d'amour éperdu les vierges qui le voient passer, inconnu (4) ». Dans les villages que Wordsworth traverse, « les jeunes filles, sans suspendre leur danse (5), le regardent d'un œil interrogateur,

(1) And hope itself was all I knew of pain. (32.)
(2) Starts at the simplest sight th'unbidden tear. (44.)
(3) *E. W.*, 49-50.
(4) *Alastor*, 62-3.
(5) While unsuspended wheels the village dance,
The maidens eye him with inquiring glance,
Much wondering what sad stroke of crazing Care
Or desperate Love could lead a wanderer there. (*D. S.*, 41-4.)

se demandant quel triste coup du Souci affolant ou de l'Amour désespéré a pu mener là cet homme errant ».

Et c'est bien pour fuir les chagrins de l'amour que « son cœur mécontent de lui-même » l'a mené à travers la France et la Suisse (1) :

Hélas! dans tous les climats, un rayon fugitif est tout ce que nous avons pour réjouir notre chemin hivernal, condamnés, parmi les brumes et les tempêtes toujours dominantes, à gravir lentement les Alpes sans fin de la vie (2).

En vain essaie-t-il parfois de soulever le poids de sa douleur :

Joyeuse alouette de l'espérance, reprends ton chant qui s'est tu! Belles lumières souriantes, illuminez les pourpres collines! Molles brises et douces rosées du matin délicieux de la vie, et toi, parfum perdu du cœur, ô revenez! Bientôt fuit la petite joie accordée à l'homme, et les larmes voyagent devant lui comme un nuage. Car voici venir les Maladies et la Pénurie furieuse, le Labeur et la Souffrance, et la Douleur et la Vieillesse sans joie; et la Conscience qui suit comme un limier le chemin ensanglanté de l'homme crie et mène ses Spectres vers leur proie, jusqu'à ce que, abandonné par l'Espérance, son souffle implore longtemps en vain le terrible sommeil inconnu de la Mort (3).

(1) *D. S.*, 45-7; voir aussi 192-8.

(2) Alas! in every clime a flying ray
Is all we have to chear our wintry way,
Condemn'd, in mists and tempests ever rife,
To pant slow up the endless Alp of life. *(D. S.*, 590-3.)

(3) Gay lark of hope thy silent song resume!
Fair smiling lights the purpled hills illume!
Soft gales and dews of life's delicious morn,
And thou! lost fragance of the heart return!
Soon flies the little joy to man allow'd,
And tears before him travel like a cloud.
For come Diseases on, and Penury's rage,
Labour, and Pain, and Grief, and joyless Age,
And Conscience dogging close his bleeding way
Cries out, and leads her Spectres to their prey,
Till Hope-deserted, long in vain his breath
Implores the dreadful untried sleep of Death. *(D. S.*, 632-644.)

Assiégé par ces lugubres pensées, il envie les pèlerins d'Einsiedeln qui viennent, pleins de foi, chercher la guérison de leur corps ou de leur cœur malade au pied du sanctuaire :

Sans un seul espoir d'effacer les chagrins qui y sont écrits, sauf dans le pays où toutes choses sont oubliées, mon cœur, éveillé à des transports depuis longtemps inconnus, souhaiterait presque que votre illusion fût sienne (1).

Et le poème s'achève par un soupir :

Ce soir, mon ami, dans cette humble chaumière oublions le morne poids des maux humains, pour recommencer, quand les sommets roses luiront au matin, notre marche triste et lente (2).

Est ce le *Prélude* qui a tort de représenter le voyage en Suisse comme une marche triomphale, ou les *Esquisses* qui au lieu du jeune homme réel, ardent et joyeux, offrent un héros de fantaisie, mélancolique et au goût du jour ? La question serait peut-être sans réponse, si nous n'avions un récit de ce voyage écrit par Wordsworth pendant le voyage même : une lettre à sa sœur où il traduit ingénument ses impressions à mesure qu'elles sont nées. Or cette lettre est la première expression franche de la joie profonde et de l'enthousiasme concentré qui seront dans l'avenir les caractères principaux de sa poésie. L'allégresse d'une course rapide à travers une magnifique région éclate à chaque ligne. « Je t'assure que je suis en excellente santé et plein d'entrain, et que je n'ai pas eu lieu de me

(1) Without one hope her written griefs to blot,
Save in the land where all things are forgot,
My heart, alive to transports long unknown,
Half wishes your delusion were it's own. (*D. S.*, 676-679.)

(2) To-night, my friend, within this humble cot
Be the dead load of mortal ills forgot,
Renewing, when the rosy summits glow
At morn, our various journey, sad and slow. (*D. S.*, 810-3.)

plaindre du contraire pendant toute l'excursion. Mon esprit a été dans un perpétuel tourbillon de jouissances, grâce à la succession presque ininterrompue de sublimes et magnifiques spectacles qui ont défilé devant mes yeux au cours du mois dernier. » Sur les bords du lac de Côme il a formé « mille rêves de bonheur qui pourraient se réaliser sur ses bords ». Il se promet beaucoup de plaisir, en revenant à Cambridge, de pouvoir triompher auprès de ceux de ses amis qui le menaçaient d'une difficulté insurmontable. « Tout a cependant réussi au delà de nos plus hardies espérances. Nous avons bien, il est vrai, éprouvé de petits désastres çà et là, mais pas au point de nous rendre malheureux ; ils ont plutôt ajouté à notre résolution et à notre entrain. » Il n'exprime qu'une seule fois un sentiment de mélancolie, c'est à la pensée de quitter les montagnes suisses (1).

Et il ne semble pas que la tristesse se soit glissée en lui dans l'intervalle qui sépare le voyage de la publication du poème. Il aura à Londres « beaucoup d'heures charmantes (2). » Il écrira avec une pointe de raillerie dans l'été de 1791 à un ami de Cambridge en lui conseillant une excursion « pour dorer sa longue nuit laponienne de mélancolie (3) ». Et en France il n'aura guère le temps de s'abandonner à cette langueur qui veut du calme et du loisir.

Est-ce à dire que tout soit de convention dans l'humeur sombre du jeune poète? Non, sans doute; il traduit dans un langage artificiel les premiers troubles vagues de ses sens et de son cœur. Il n'invente pas de toutes pièces une mélancolie dont il ne ressent rien. Qui en s'interrogeant ne pourrait trouver en soi et dans la même journée les éléments d'un poème de tristesse et d'un

(1) Lettre de Wordsworth à sa sœur, du 6 septembre 1790. *Prose Works*, III, p. 224-230.
(2) Lettre à Matthews, du 17 juin 1791. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 58.
(3) Lettre à Matthews, du 3 août 1791. *Ibid.*, p. 59.

poème de joie ? Mais ce sont les plus superficiels parmi les sentiments qui ont une tendance à jaillir les premiers. Et comme le goût régnant commence toujours par enchaîner même les plus indépendants, il est inévitable que le jeune homme garde cachées en lui ses plus profondes aspirations si elles sont en désaccord avec ce goût, qu'il les craigne ou les méprise même, et n'attache d'abord de prix qu'à ces pensées communes par lesquelles il est en harmonie avec ceux qui l'entourent. Or, jusqu'à cette date, Wordsworth n'a tiré de son fonds original pour les mettre dans ses vers que ses sensations en présence de la nature. Ni son cœur ni son intelligence n'ont encore fonctionné assez vigoureusement pour prendre la conscience fière de leur valeur. Ses descriptions sont déjà d'un maître ; ses réflexions sont d'un écolier. Les sentiments qu'il exprime sont ceux de sa génération plutôt que les siens. S'il est une vague tristesse dont il souffre, c'est d'être sans tâche qui lui plaise, sans but, sans enthousiasme moral ou intellectuel. Nulle cause ne l'a passionné encore et nulle idée. Son esprit s'est indolemment contenté des formules courantes. Il n'a prêté qu'une attention distraite à l'homme et à la société. La secousse nécessaire va lui être donnée. La transformation de Wordsworth s'ébauche dans son séjour à Londres. Elle se poursuit et s'amplifie durant l'année qu'il va passer dans la France révolutionnaire.

LIVRE II

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — CRISE MORALE

CHAPITRE PREMIER

SÉJOUR A LONDRES

I

Dès qu'il se fut fait recevoir bachelier ès arts, en janvier 1791, Wordsworth quitta Cambridge. Son éducation achevée, il était pressé par les siens et sommé par la prudence de choisir sans retard une carrière. Mais nulle vocation, hormis la vocation poétique, ne lui était venue pendant son séjour à l'Université. Pendant cinq années, il ne fera que temporiser, que chercher pour les autres et pour lui-même de spécieuses excuses à son indécision. Il refusera d'abord d'entrer dans le clergé comme n'étant pas d'âge pour l'ordination (1), puis, lorsqu'il aura atteint l'âge voulu, il mettra en avant ses scrupules

(1) Lettre à Mathews du 23 septembre 1791. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 60.

de conscience. Il renoncera définitivement au droit, aura vaguement l'idée de servir dans l'armée, songera à obtenir un préceptorat ou encore à se faire journaliste. Ces velléités de travail régulier furent ses seules concessions à la vie pratique. Au fond, il n'avait qu'une passion, celle du voyage. Né pauvre, il se fût fait colporteur, dit-il, pour la satisfaire (1). Né riche, il eût dépensé sa fortune à courir le monde. N'étant ni l'un ni l'autre, il eut pour unique plan d'avenir de gagner du temps, avec l'obscure espérance d'un accident heureux qui lui permît de suivre un jour les penchants natifs de son esprit.

Il ne semble pas qu'aucun biographe de Wordsworth ait assez insisté sur l'imprévoyance dont il fit preuve à cette époque de sa vie. Il est si habituel de le considérer comme ayant donné aux poètes le modèle d'une existence régulière et soumise, qu'on glisse sans appuyer sur sa jeunesse réfractaire qui opposa un refus opiniâtre à toutes les sollicitations de la sagesse pratique. La vocation de Wordsworth, comme celle de la plupart des poètes, se manifesta par la révolte. Il eut comme les autres ses heures, ses années de désobéissance, d'entêtement, de défi audacieusement lancé à la fortune. Comme les autres il fit naitre autour de lui les inquiétudes ; pour ses proches il fut longtemps le jeune homme rebelle et présomptueux qui « tournera mal ». Sa noble vie d'acquiescence pacifique aux choses établies débuta par une longue lutte contre la discipline ordinaire de la vie commençante. Et c'est pour avoir lutté contre elle, et lutté victorieusement, qu'il put garder intacts ses précieux dons intellectuels. Telle est du moins l'opinion qu'il a souvent et hautement professée. Telle est celle qu'il exprimait en pleine maturité dans ses plus belles pages de prose, dans sa lettre à *Mathetes* (2). Un jeune homme frais émoulu d'Oxford, John

(1) Note-préface de l'*Excursion*.
(2) En 1809, *Prose Works*, vol. I, p. 297-308.

Wilson, destiné à un certain renom comme poète et plus encore, sous le pseudonyme de Christopher North, comme prosateur, demandait à Wordsworth de prendre la direction de la jeunesse bien intentionnée, mais hésitante et troublée de l'époque. Il demandait à Wordsworth de lui tracer un sûr chemin vers le bien, de la protéger contre les dangers de l'erreur et de l'illusion. Wordsworth répondait à cet appel par une fin de non-recevoir. A celui qui réclamait un maître, il déclarait qu'il ne faut plus de maître, après l'adolescence, que chacun doit se frayer à lui-même son sentier, compter seulement sur sa propre énergie et sur ses lumières intérieures. Il faisait manifestement un retour sur sa jeunesse et sur le moment où il avait eu à faire un choix « semblable à celui d'Hercule, dans la fable de Prodicus ». D'un côté est le *Monde* « qui ne parle que de bien-être, de plaisir, de liberté, de tranquillité domestique. S'il invite au travail, c'est à un travail dans le chemin battu et encombré, avec l'assurance de l'approbation complaisante des parents et des amis ». D'un autre côté est la *Vaillance intellectuelle* qui ne cache pas au jeune homme « les obstacles, les désillusions, l'ignorance et le préjugé contre lesquels il devra lutter, s'il se consacre à la vie active; si c'est à la contemplative, elle met à nu devant lui un plan de travail solitaire et sans relâche, une vie de complet oubli peut-être, ou assurément une vie exposée au mépris, à l'insulte, à la persécution et à la haine... » « Entre ces deux déesses qui chacune à sa façon vous sollicitent, vous savez à n'en pas douter laquelle il faut choisir : mais, attention ! ce qui importe, ce n'est pas la préférence, c'est le degré de la préférence, c'est le choix pur et passionné, le sens intime d'un dévouement absolu et immuable. » Voilà qui est clairement contraire à la morale de soumission que Wordsworth prêchera volontiers dans sa vieillesse et que l'on identifiera trop souvent avec son nom, alors qu'il déclare n'être devenu ou n'être resté grand que pour l'avoir enfreinte.

« Tous les âges, dit-il, abondent en exemples de parents et d'amis qui, par l'influence indirecte de l'exemple ou par des injonctions et des exhortations directes, ont détourné ou découragé le jeune homme qui, dans la simplicité et la pureté de la nature, avait résolu de suivre son génie intellectuel en dépit des obstacles, et s'était consacré à la science, à la pratique de la vertu et à la conservation de son intégrité, fût-ce au mépris des récompenses temporelles... Par-dessus tout, est-ce que les devoirs et les soucis ordinaires de la vie courante n'ont pas en tout temps exposé les hommes à une déperdition de leurs talents, tenant à des causes dont l'action est d'autant plus fatale qu'elle est silencieuse et sans relâche ; à des causes qui, à moins d'être surveillées d'un œil jaloux et combattues énergiquement, n'auraient pas manqué d'étouffer et de consumer la partie divine de leur esprit ? »

Sans doute Wordsworth ennoblit et transfigure ici — comme il en a le droit, puisqu'il généralise — sa propre conduite au sortir de l'Université. Il ne découvre que les raisons élevées et poétiques de sa révolte contre la prudence et l'usage. Mais à tout prendre, il mérite qu'on lui attribue l'éloge décerné par lui au jeune homme fier, intraitable, et dédaigneux du bonheur vulgaire. Il est bon d'avoir devant les yeux le portrait idéalisé de l'adolescent peint par l'homme fait, pour éviter de juger tout Wordsworth d'après le vieillard timoré et méfiant. En 1791, c'est sous les traits d'un paladin prêt à réformer l'univers qu'il se présente à nous, et c'est ainsi qu'il se voyait à travers dix-huit années : « Je comparerai le jeune homme noblement ambitieux qui sort des écoles où il a été élevé et qui se prépare à jouer un rôle dans les affaires du monde ; — je le comparerai, en cette saison d'admiration ardente, à un chevalier nouvellement investi qui apparaît, avec son bouclier encore vierge de trophées, un jour de tournoi solennel, à la cour de la Reine des Fées... Lui-même n'entre pas sur-le-champ dans la lice comme combattant,

mais il jette autour de lui ses regards et son cœur bat. Il est ébloui par la splendeur de la cérémonie, par les bannières, les devises, les dames d'une beauté suprême, la vue des chevaliers qu'il contemple pour la première fois, dont les exploits sont colportés par le voyageur à travers le monde comme une marchandise et résonnent sur la harpe des ménestrels. »

Or le « nouveau chevalier », ayant devant lui quelque argent, maigres restes de la fortune paternelle, ne se hâta pas de courber la tête sous un joug importun. Affranchi de la discipline universitaire, il voulut jouir de sa pleine indépendance et vint « planter sa tente nomade dans les régions ouvertes de la société (1) ». C'est à Londres qu'il se fixa en premier lieu, exempt de passions dangereuses, en flâneur qui se place au centre même des affaires et des plaisirs pour satisfaire sa curiosité, en visiteur avide de spectacles nouveaux et dont la fantaisie est sans cesse aux aguets.

II

La grandeur croissante de Londres, le spectacle de ses rues chaque jour plus nombreuses et plus encombrées, avaient depuis longtemps saisi l'imagination des littérateurs anglais. Addison, sans remonter plus haut, avait noblement exprimé l'émotion et la fierté patriotiques que lui inspirait la vue de la Cité. Il s'était enorgueilli de voir autour de la Bourse « cette assemblée opulente de compatriotes et d'étrangers délibérant sur les affaires privées du genre humain et faisant de la métropole une sorte d'emporium pour toute la terre ». Il avait goûté,

(1) *Prélude*, VII. 57-8.

à observer ce grand centre du commerce, « une infinie variété de jouissances solides et substantielles ». « Comme j'aime passionnément l'humanité, disait-il, mon cœur déborde naturellement de plaisir au spectacle d'une multitude prospère et heureuse, au point que dans beaucoup de solennités publiques je ne puis m'empêcher de trahir ma joie par des larmes qui coulent en silence sur mes joues (1). » Il s'était plu aussi à comparer les aspects variés des quartiers de Londres, « regardant cette grande ville comme un agrégat de nations diverses, distinctes par leurs coutumes, leurs mœurs et leurs intérêts (2) ». Ses journaux témoignent d'une curiosité constante et joyeuse qui s'exerçait sur tous les incidents et toutes les manifestations de la vie de Londres.

Les romanciers du XVIIIe siècle avaient suivi l'exemple donné par Addison. Les romans de Defoe, de Fielding et de Smollett abondent en peintures détaillées des différentes parties de la métropole, avec une préférence manifeste pour les mauvais lieux et les prisons. Dans le dernier de ses romans, *Humphrey Clinker*, publié en 1771, Smollett sut rajeunir et dramatiser ce thème, en faisant exprimer successivement aux divers membres d'une famille provinciale les sentiments qu'un séjour à Londres éveille en chacun d'eux. C'est d'abord l'excellent et excentrique misanthrope Mathieu Bramble qui s'irrite de voir la capitale devenue « un monstre démesuré », qui raille le luxe ridicule et le clinquant criard des jardins du Ranelagh et de Vauxhall, rendez-vous ordinaires des mondains (3) ; qui se déclare ahuri par le vacarme incessant, empoisonné par les aliments falsifiés et corrompus servis sur toutes les tables (4). C'est sa nièce, Lydia Melford, éblouie par les splendeurs de la

(1) *The Spectator*, n° 69 (19 mai 1711).
(2) *Ibid.*, n° 403 (12 juin 1712).
(3) *Humphrey Clinker*, lettre du 29 mai.
(4) *Ibid*, lettre du 8 juin.

ville, enivrée par le continuel mouvement des rues, et s'écriant avec enthousiasme que « tout ce qu'on dit dans les *Mille et une nuits* et dans les *Contes Persans* sur l'opulence de Bagdad, de Diarbekir, de Damas, d'Ispahan et de Samarcande, est ici réalisé (1) ». C'est la servante Winifred Jenkins dont l'émerveillement ne peut se traduire que par un redoublement de grands mots estropiés et d'ineffables pataqués, car au milieu du tapage et du « huluberlu » elle sent « sa pauvre cervelle galloise tourner comme une toupie (2) ».

Cependant, alors que la prose saisissait les traits les plus en relief et notait plaisamment ou sérieusement l'effet en somme imposant de l'immense ville, la poésie attardée dans les chemins battus continuait de maudire Londres à l'instar des poètes latins maudissant Rome. La troisième satire de Juvénal avait servi de modèle à une série d'invectives contre la capitale, depuis l'imitation directe d'Oldham, en 1682, en passant par *l'Averse dans la Cité* de Swift et la *Trivia, ou l'art de marcher dans les rues de Londres* de John Gay, jusqu'à la *Satire sur Londres* de Samuel Johnson. Johnson est le type le plus significatif de ces poètes du XVIIIe siècle, citadins obstinés le plus souvent, qui n'auraient pas échangé les boutiques de Fleet Street pour toutes les délices de l'Arcadie, mais qui, fidèles à la tradition classique, se croyaient obligés de chanter les charmes de la campagne et de maudire la vie des cités. Johnson passa à Londres sa vie presque entière et considéra tout autre séjour comme un lieu d'exil. Son biographe Boswell nous le montre sans cesse vantant Londres devant ses amis. Johnson ne pouvait s'y arracher qu'avec peine. Il se sentait triste et malade dès qu'il s'en éloignait. « Dans l'atmosphère enfumée de cette ville, il était soulagé de son hydropisie », disait il. Londres était son

(1) *Humphrey Clinker*, lettre du 31 mai.
(2) *Ibid.*, lettre du 3 juin.

« élément ». C'était pour lui le « paradis terrestre ». Il sentait même bien en quoi consistait la véritable majesté du lieu et disait avec sa pompe coutumière : « Monsieur, si vous voulez avoir une juste idée de l'ampleur de cette cité, il ne faut pas vous contenter de voir ses grandes rues et ses squares, mais il vous faut examiner ses ruelles et ses cours innombrables. Ce n'est pas le splendide étalage des édifices, c'est la multiplicité des habitations humaines agglomérées qui constitue la merveilleuse immensité de Londres (1).» La vie à la campagne lui paraissait bonne pour les sots. « Ceux qui aiment à vivre à la campagne, disait-il, méritent de vivre à la campagne.» Et dans *Rasselas*, il opposait ironiquement les rustres réels, sots, mécontents et envieux aux chimériques bergers de la pastorale. Ainsi pensait, parlait l'homme; ainsi écrivait le prosateur. Mais le poète n'a laissé qu'une invective, écrite il est vrai au début de son séjour, contre la ville qu'il aimait. La tradition poétique avait voulu qu'il incriminât ce qui lui était cher et vantât ce qui lui était indifférent.

Or, le seul poète dont l'œuvre reflétât jusqu'alors quelque chose de la grande image de Londres, c'était justement celui qui s'en était écarté avec horreur, comme d'un foyer de corruption et de vice. Cowper pour qui les villes étaient l'ouvrage de l'homme, c'est-à-dire du démon, alors que la campagne était de création divine, avait trouvé des traits forts pour peindre l'effrayante cité qui lui paraissait, comme Satan à Milton, la grandiose personnification du mal. C'était le siège des arts, de l'éloquence, de la philosophie, de la science, le marché du monde, « la plus belle capitale de l'univers». «L'antique Babylone, disait-il, n'était pas plus la gloire de la terre jadis que Londres n'est aujourd'hui la première gloire d'un monde plus accompli. » Mais ces exclamations lui échappaient en quelque

(1) Boswell, *The Life of Dr Johnson*, conversation du 5 juillet 1763.

sorte malgré lui, et l'indignation du pieux poète achevait trop vite en sermon la peinture ébauchée. « O toi, s'écriait-il, rendez-vous et marché de toute la terre, ville bigarrée de toutes les couleurs de la race humaine et tachée de tous les crimes ; en qui je vois beaucoup que j'aime et plus que j'admire et tout ce que j'abhorre ; beauté criblée de taches qui me plais et me répugnes, je puis rire et je puis pleurer, je puis espérer et perdre confiance, éprouver la colère et la pitié quand je pense à toi ! Dix justes eussent jadis sauvé certaine ville, et toi, tu as beaucoup de justes, — tant mieux pour toi ! ce sel te conserve ; — sans cela plus corrompue et en conséquence plus près du châtiment à cette heure que Sodome put l'être en son jour, elle pour qui Dieu entendit son Abraham plaider en vain (1). »

Ici comme ailleurs, la morale a vite fait d'étouffer le pittoresque. Cowper laissa donc ce superbe thème à peu près intact et ce fut Wordsworth qui s'en saisit. Le futur poète des lacs fut vraiment le premier, sinon à sentir, du moins à tenter de rendre dignement en vers, sans parti pris satirique, la grandeur et la vie intense de Londres. Ce fait qui paraît d'abord singulier étonne moins quand on refléchit qu'il fallait justement pour éprouver le saisissement nécessaire un homme qui vînt du dehors, capable de sensations fraîches et fortes, assez libre d'esprit et assez indépendant à l'égard des maîtres anciens pour oser rendre ses impressions neuves avec franchise. Wordsworth fut cet initiateur. Celui qu'on se représente volontiers comme imbu de préjugés rustiques sut comprendre et jugea digne de la poésie l'attrait puissant et bizarre de la capitale.

Il a dit quelle merveilleuse idée l'imagination enfantine, aidée des romans ou des récits, se faisait de Londres dans les coins les plus reculés de l'Angleterre. Il a rappelé le moment de sa vie où ce qu'il concevait de Londres dans sa folle naïveté dépas-

(1) *The Task*, III, 85-88.

sait toutes les fictions des poètes sur les palais aériens et sur les jardins enchantés, ou tout ce que les historiens racontent de Rome, du Caire, de Babylone ou de Persépolis. Parmi ses camarades de collège, il y avait un petit infirme qui, par hasard, fut appelé à faire le voyage de Londres. Tous les écoliers l'enviaient et l'admiraient au départ. Quand il fut de retour, après une courte absence, Wordsworth examina curieusement son air et sa tournure, et fut quelque peu désappointé de ne pas trouver plus de changement dans ses traits après son séjour dans la ville féerique. Il lui adressa cent questions et les réponses banales du petit voyageur le déconcertèrent : « Chacun de ses mots sonnait plus creux à l'oreille que les réponses d'un perroquet bavard, répétant sa leçon de travers et semblant se moquer du souffleur qui l'écoute. » Wordsworth trouvait étrange que son camarade fût revenu sans une sorte d'auréole de la grande ville où assurément défilaient sans trêve des prélats mitrés et des seigneurs vêtus d'hermine et où passaient dans leur gloire le Roi et le Lord Maire. Quelque chose le stupéfiait surtout, habitué comme il l'était à vivre dans une étroite bourgade : comment des gens pouvaient-ils bien à Londres demeurer porte à porte et rester étrangers, ignorer jusqu'aux noms les uns des autres ? (1)

Déjà une fois, depuis cette époque lointaine, Wordsworth avait pu comparer son rêve à la réalité. Il avait profité du premier moment de liberté que lui laissa Cambridge pour voir Londres, et sa mémoire garda toujours présent le souvenir du jour où, après avoir enfilé le long labyrinthe des villages suburbains, il entra pour la première fois dans la vaste cité : « Il était assis sur le dessus d'une diligence, n'ayant auprès de lui que des hommes vulgaires, ne voyant autour de lui que des formes banales et mesquines de maisons, de rues, de gens et de

(1) *Prélude*, VII, 77-119. Il tenait ceci de Fielding. *Joseph Andrews*, I, ch. VI.

choses. Mais au moment même où il put se dire qu'il avait franchi le seuil de Londres, il sentit descendre sur son cœur le poids des siècles (1). »

Cette impression n'avait duré qu'un instant et le séjour de Wordsworth avait alors été trop court pour satisfaire sa curiosité. Il avait seulement servi à lui faire perdre ses illusions d'enfant et à lui faire comprendre que le charme mystérieux de la grande ville ne se pouvait découvrir qu'après un séjour prolongé. Or, maintenant, il voulait pénétrer le sens secret de ce qu'il n'avait encore fait qu'embrasser du regard. Promeneur attentif, il venait demander à Londres des sensations analogues à celles qu'il avait trouvées à chaque pas dans ses montagnes. Il allait consacrer à étudier la ville quatre mois de loisir, dont il a rassemblé les principaux souvenirs dans son poème autobiographique.

Il est vraisemblable, toutefois, que lorsqu'il a parlé dans le septième livre du *Prélude*, en 1804, de son séjour à Londres en 1791, Wordsworth s'est aidé des observations qu'il eut l'occasion d'y faire dans la suite. Il est également vraisemblable qu'il s'est servi avec avantage des impressions vives et subtiles d'un ami qu'il se fit dans cet intervalle, Charles Lamb. La correspondance qu'il entretint avec Lamb à partir de 1800 tourne plus d'une fois sur les mérites comparés de la ville et des champs. Lamb se plaisait à opposer à la divine nature si solennellement célébrée par Wordsworth les gloires de sa cité favorite. Toutes les bénédictions que Wordsworth répandait sur ses montagnes et ses lacs du nord, Lamb les prodiguait aux carrefours de Londres. Il avait sur ses rues, ses bruits, sur ses hôtes les plus humbles, sur ses gamins et ses mendiants des attendrissements égaux à ceux de Wordsworth devant les ruisseaux clairs et les bergers candides du Westmoreland. Sans qu'il soit possible de

(1) *Prélude*, VIII, 540-560.

dire avec précision où Lamb cesse d'être sérieux et où commence son badinage, il est certain qu'il était passionnément épris de Londres où s'écoula sa vie entière. Entre cent passages de sa correspondance et de ses essais (1), voici une lettre de lui à Wordsworth, écrite le 30 janvier 1801, qui donnera la note de cette polémique à moitié souriante, à moitié convaincue. Wordsworth l'avait sollicité de venir le voir à Grasmere, dans le Westmoreland. Lamb lui répondait :

« J'aurais déjà dû répondre à votre aimable invitation. Avec vous et votre sœur, je pourrais aller n'importe où, mais j'ai peur de ne pouvoir faire les frais d'un voyage aussi désespéré. Privé du plaisir de votre compagnie, peu m'importe de ne jamais voir une montagne de ma vie ; j'ai passé tous mes jours à Londres, et j'ai fini par m'attacher à ce lieu aussi fortement que vous autres montagnards vous avez pu vous attacher à la nature morte. Les boutiques éclairées du Strand et de Fleet Street ; les innombrables industries, marchands et acheteurs ; les carrosses, les chariots, les théâtres ; tout le vacarme et toute la perversité aux alentours de Covent Garden ; les filles même, les veilleurs de nuit, les querelles d'ivrognes, les crécelles des veilleurs ; la vie éveillée, pour peu qu'on veille aussi, à toute heure de nuit ; l'impossibilité de s'ennuyer dans Fleet Street : la cohue, la saleté même et la boue, le soleil ruisselant sur les maisons et sur les pavés ; les boutiques d'estampes, les bouquinistes, les ecclésiastiques qui marchandent des livres ; les cafés, la vapeur des soupes qui sort des cuisines ; les pantomimes, Londres lui-même, qui est une pantomime et une mascarade : toutes ces choses se sont fait une place dans mon esprit et elles me nourrissent sans pouvoir me rassasier. L'émerveillement de ces spectacles me pousse à faire des promenades nocturnes dans ces rues encombrées, et souvent je verse des larmes d'allégresse dans le Strand bariolé, tant mon cœur déborde de joie à voir une pareille exubérance de vie. Toutes ces émotions doivent vous paraître étranges. Vos émotions rurales ne le sont pas moins pour moi... N'ai-je pas assez sans vos montagnes ? Je ne vous envie pas. Je vous plaindrais si je ne savais que l'esprit peut se prendre d'amitié pour n'importe quoi... Ainsi se sont fanées à mes yeux, par

(1) Voir en particulier *The Londoner* (1810) et *The Decay of Beggars* (1822).

désuétude, les beautés de la nature, comme on les appelle présomptueusement ; au contraire toujours fraîches, toujours vertes, toujours chaudes sont restées les inventions des hommes et les assemblées des hommes dans cette grande cité ».

Certes la poésie de Wordsworth n'atteint pas au lyrisme ému de la prose de Lamb où l'ironie égaie l'enthousiasme sans le refroidir. Habitués comme nous le sommes depuis un siècle aux pénétrantes descriptions, il y a pour nous je ne sais quoi de banal et de facile à l'excès dans les vers où Wordsworth énumère tous les détails de la fantasmagorie londonienne. Il y manque ce qui fait le charme de l'humouriste, ce qui fait la force de Wordsworth lui-même dans ses tableaux rustiques : l'amour des choses qu'il décrit. Si Wordsworth n'a pas contre les villes la haine de Cowper ou celle de Lamartine qui les haïssait « comme les plantes du midi haïssent l'ombre humide d'une cour de prison (1) », il est certain qu'il ne s'y plaisait qu'à demi et qu'il les jugeait non en citadin mais en provincial tour à tour ébloui et déçu, charmé et scandalisé. Il était venu avec l'espoir de magnificences qu'il s'étonnait, sans oser se l'avouer, de trouver si rares. « En dépit de la plus forte désillusion, il lui arrivait souvent de s'imaginer être émerveillé, par une sorte de déférence envers la ville célèbre. L'admiration était un tribut qu'il lui payait en vertu d'un droit imprescriptible (2). »

En outre, si capable qu'il fût de se suffire à lui-même, il souffrit parfois de l'isolement prolongé où il vécut à Londres et ne le lui pardonna jamais entièrement. Il opposa, à cet isolement pénible dans la foule, la solitude si douce des champs et aussi la vie de village où chacun est connu de tous et connaît tous les

(1) *Nouvelles Confidences*, livre I, ch. XLI.
(2) *Prélude*, VII, 144-9.

autres. Quand il se fixa pour la vie dans le pays des lacs, il répondait par avance à ceux qui lui reprocheraient d'avoir fui la société des hommes que le vrai désert c'est à Londres qu'on le trouve : « Celui-là vraiment est seul, l'homme d'une multitude dont les yeux sont condamnés à n'avoir de jour en jour qu'un commerce vide avec des objets qui manquent de vie, qui repoussent l'amour; l'homme muré par la vaste métropole, où la pitié se dérobe à des appels incessants... où le voisinage sert plutôt à séparer qu'à réunir. Quels soupirs plus profonds que ceux de l'homme... forcé d'habiter sous un ciel noir une cité... où les vivants ne sont souvent pour leurs frères que ce que sont pour l'ermite de la forêt les feuilles suspendues par myriades sur sa tête; que dis-je! bien moins encore, car celles-ci protègent sa marche du soleil et de l'averse, enflent sa dévotion de leur voix dans les tempêtes et tandis que les étoiles scintillent entre elles lui murmurent une berceuse (1). »

Il entre ici la rancune d'un homme qui ne trouva pas à Londres l'emploi de sa tendresse et n'y donna pâture qu'à sa curiosité.

III

Nous ne le suivrons pas dans ses promenades à travers Londres, soit que, placé au cœur « de la monstrueuse fourmilière », il regarde devant lui « couler le fleuve infini des hommes et des choses mouvantes » et s'amuse à noter les traits diversement bizarres de la foule cosmopolite, soit que, « échappant au tumulte comme à un ennemi », il se réfugie dans quelque rue transversale « aussi paisible qu'un lieu abrité du vent qui

(1) *The Recluse*, 613-632 (écrit en 1800).

souffle en tempête » ; soit qu'il pénètre dans les cours intérieures « froides comme des cercueils » ou dans les ruelles noires et étroites « toutes vibrantes du cri des vendeuses ambulantes, le plus aigu des cris de Londres » ; soit qu'il s'attarde « dans les régions privilégiées et inviolées » du Temple, où les étudiants en droit trouvent un calme parfait et des massifs d'arbres silencieux à deux pas du tumulte de Fleet Street ; soit qu'il gagne les avenues élargies des faubourgs où viennent flâner ceux qu'attire l'air moins épais et la verdure moins rare (1).

Il y a sans doute dans sa description des rues de Londres des traits heureux. La façon vive dont elle est présentée donne un avant-goût de certains chapitres de Dickens, à l'humour près. Mais pourquoi s'appesantir sur l'ébauche de Wordsworth alors que nous possédons les peintures achevées du grand romancier? Trop souvent d'ailleurs Wordsworth dresse simplement le catalogue des vues et des bruits de la capitale. Il est manifeste que les objets décrits n'ont pas séjourné assez longtemps dans son esprit, et qu'ils n'y ont laissé qu'une faible empreinte, parfois même que leurs noms.

Ce n'est pas non plus Wordsworth, surtout quand Lamb s'offre volontiers, qu'il faut prendre pour guide avant de pénétrer dans les musées ou les salles de spectacle. « Le théâtre, nous dit-il, faisait alors mes chères délices. » Néanmoins ses impressions de la vingt-deuxième année ont moins de charme que le simple souvenir de ses extases d'écolier quand, de loin en loin, des comédiens venus à Hawkshead transformaient pour un soir d'été quelque pauvre grange en scène pompeuse. Le petit garçon avait quelquefois eu ainsi, « en regardant à travers les fentes d'un vieux mur, la vision inattendue de grand jour ; la seule pensée du lieu où il était l'enchantait plus que si on l'eût

(1) *Prélude*, VII, 149-229.

conduit dans une éblouissante caverne de féerie, toute pleine de génies occupés à des œuvres que le soleil ordinaire ne doit pas contempler ». Un peu de ce facile ravissement survivait chez le jeune homme au cœur assez susceptible pour verser des larmes en voyant jouer quelqu'un des mauvais drames sentimentaux à la mode. Mais si son cœur s'y laissait prendre, son imagination n'en était ni touchée, ni exaltée. « L'orage de la passion ne dépassait pas les faubourgs de son esprit. » Il fallait pour éveiller son imagination qu'une actrice comme Mrs Siddons, alors « dans la plénitude de son talent », incarnât une des héroïnes de Shakspeare. Il reconnaissait alors les vagues visions qu'il avait eues « lorsqu'après avoir fermé les œuvres du grand poète il rêvait et méditait et sentait dans la solitude (1) ».

Les tribunaux et le Parlement lui-même ne lui firent à cette époque qu'une impression analogue à celle du théâtre. Son cœur battait quand se levait pour parler dans la Chambre des Lords un de ces hommes dont le nom était pour lui comme un terme courant et familier dès l'enfance : un Bedford, un Gloucester, un Salisbury ! Il était d'abord émerveillé par l'abondance inépuisable de ces orateurs : « Les mots suivent les mots, le sens paraît suivre le sens. Quelle mémoire et quelle logique ! » Mais le flux de paroles finissait par fatiguer jusqu'à ses jeunes et complaisantes oreilles. C'était cependant une des plus belles époques de la tribune anglaise. A la Chambre des Communes, Wordsworth put assister à quelqu'un des tournois oratoires entre Fox, le champion de la Révolution française, et Burke, son fougueux antagoniste de la première heure, dont les *Réflexions* avaient paru l'année précédente. C'est pendant le séjour de Wordsworth à Londres, le 6 mai 1791, qu'eut lieu la célèbre querelle en pleine Chambre des deux grands hommes qui jusque-là, malgré la divergence de leurs idées étaient restés

(1) *Prélude*, VII, 399-485.

amis. Wordsworth qui devait être à bien des égards le vulgarisateur poétique des théories politiques et sociales de Burke, le glorificateur des coutumes et des institutions vénérées, des antiques abus aussi ; — Wordsworth encore sous le charme des fêtes de la Fédération inclinait alors vers les doctrines opposées. Il fut sans doute de cette multitude insoumise qui murmurait contre les invectives de l'orateur à l'adresse « de tous les systèmes bâtis sur les droits abstraits », qui s'impatientait de ses éloges réitérés des Lois vénérables, de la coutume et du loyalisme. Burke fit néanmoins sur lui dès lors une forte impression : « Je le vois — vieux, mais vigoureux dans sa vieillesse — se dresser pareil à un chêne dont le front feuillu projette haut les fortes cornes de ses branches pour mieux frapper de crainte respectueuse ses jeunes frères de la forêt. » Puis, dans ses discours, il y avait des moments mémorables, où la sagesse, « comme la déesse issue du cerveau de Jupiter, s'élançait vêtue d'une armure de mots resplendissants, faisant tressaillir l'assemblée. Un jeune homme et celui-là versé dans l'histoire ancienne, dont la poitrine s'était soulevée sous le poids de l'éloquence classique, pouvait-il assister, voir et entendre sans sentir de reconnaissance et d'inspiration (1) ? »

Wordsworth retrouvait jusque dans l'église l'écho des discussions politiques dont retentissait la tribune et que la « Société des amis de la Révolution » entretenait dans le public. Ces digressions, qui tiraient les sermons de leur banalité ordinaire, n'étaient pas pour lui déplaire. Ce qui excita sa raillerie ce fut, non la hardiesse de pensée, mais l'affectation de langage des sermonnaires célèbres, défaut déjà vivement critiqué par Cowper. Lui chez qui la verve satirique est si courte et si rare, lui qui n'a jamais su ni voulu manier l'ironie, il a dirigé des traits piquants contre les prédicateurs fleuris alors à la mode :

(1) *Prélude*, VII, 512-513.

« J'ai vu, dit-il, tel joli pasteur à marier, qui venait de passer deux heures à sa toilette, gravir les marches de la chaire, lever vers le ciel un regard séraphique et, commençant d'un ton qu'il fait bas à dessein, mener à travers mille labyrinthes sa voix qui danse le menuet; je l'ai vu, arrondissant sa bouche de temps en temps en forme d'orifice très délicat, d'œillet tout petit et presque invisible, l'ouvrir ensuite en répandant autour de lui un sourire de ravissement, rayonnant, exquis. Cependant les évangélistes, Isaïe, Job, Moïse et Gessner qui, l'autre jour, écrivit la mort d'Abel, Shakspeare et Young, ce barde dont le génie fit étinceler sur un sujet lugubre des paillettes de fantaisie aussi nombreuses que les étoiles ses inspiratrices, et Ossian (n'en doutez pas, c'est la vérité toute nue) évoqué du bord des fleuves de Morven, — tous, tour à tour, fournissaient les ornements et les fleurs qui venaient s'enrouler autour de la houlette de l'éloquent et gracieux pasteur, l'orgueil de la vallée, et qui l'aidaient à guider et à gouverner son troupeau séduit (1). »

IV

Quelque intérêt que présentent ces aperçus, ce n'est pas là que résident la force et la nouveauté des impressions de Wordsworth sur Londres. C'est dans les vers où il célèbre Londres comme un grand être mystérieux qui agit sur le contemplateur avec une force analogue, sinon égale à celle de l'océan ou de la montagne. Souvent révolté par les spectacles de débauche étalés devant ses yeux, écœuré par la grossièreté et la violence des grandes fêtes populaires, telles que la foire de St. Bartholomew, il n'a pas été aveugle à ce que contenaient de puissant ces manifestations brutales de la « vaste métropole, source de la destinée

(1) *Prélude*, VII, 543-571.

de l'Angleterre et du monde, ce grand emporium, ce registre et en même temps ce cimetière des passions, leur impériale demeure, leur première résidence vivante (1). » Mais c'est surtout aux heures de calme et de solitude qu'il a senti sa grandeur. Il a aimé à parcourir la ville endormie, goûtant « la paix qui vient avec la nuit ; la solennité profonde des heures de repos, où le grand courant de la vie humaine s'arrête, où les affaires du jour à venir ne sont pas nées encore et où celles du jour passé sont comme ensevelies dans le tombeau ; la tranquillité du ciel fondue avec celle de la terre, le clair de lune et les étoiles rayonnant sur les rues vides ; les bruits rares comme dans les déserts (2) ». Il aura plus tard, en 1802, une sensation semblable mais plus joyeuse lorsque, traversant en diligence le pont de Westminster, il verra l'aube transfigurer la ville ensommeillée :

« La Terre n'a rien à montrer de plus beau. Il aurait l'âme insensible, celui qui pourrait passer négligemment devant un spectacle si touchant dans sa majesté. Cette cité porte à cette heure, comme un vêtement, la beauté du matin. Silencieux et nus, les vaisseaux, les tours, les dômes, les théâtres et les temples s'étendent librement vers les champs et sous le ciel, tout brillants et étincelants dans l'air sans fumée. Jamais le soleil n'a baigné plus magnifiquement dans ses premiers rayons la vallée, le roc ou la colline. Jamais je n'ai vu, jamais je n'ai senti un calme si profond ! Le fleuve heureux glisse à sa fantaisie. O mon Dieu ! Les maisons mêmes semblent dormir, et tout ce cœur puissant repose en paix (3) ».

Non seulement Londres peut, à de certains moments, revêtir une beauté pareille à celle de la nature, mais pour le contemplateur il a comme elle le pouvoir de mener à la rêverie ou même à l'extase. « Ainsi que l'orage noir posé sur le sommet de la

(1) *Prélude*, VIII, 593-7.
(2) *Ibid.*, VII, 649-661.
(3) *Sonnet composed on Westminster Bridge.*

montagne fait ressortir le rayon de soleil dans la vallée, de même cette énorme masse d'hommes en ferment sert de solennel arrière-plan ou de relief à des formes et à des objets isolés » qui deviennent ainsi plus grands et plus saisissants que nature. « Combien de fois, dit Wordsworth, j'ai suivi la foule dans les rues débordantes en me disant tout bas : « Le visage de chacun de ceux qui passent près de moi est un mystère ! » « Et je continuais à regarder, oppressé par la pensée de ce que nous sommes et du but où nous allons, du quand et du comment, jusqu'à ce que les formes qui défilaient devant mes yeux devinssent comme une procession de seconde vue, telle qu'il en glisse sur les montagnes immobiles ou qu'il en apparaît en rêve. Et un jour que j'avais marché longtemps, perdu dans cette méditation..., je fus subitement frappé par la vue d'un mendiant aveugle qui, le visage levé, se tenait debout contre un mur et portait sur sa poitrine un écriteau pour expliquer son histoire, d'où il venait et qui il était. Saisie par ce spectacle, ma pensée tourna sur elle-même avec la force des eaux qui refluent ; cet écriteau me sembla l'exact emblême de tout ce que nous pouvons savoir de nous-même et de l'univers. Et je contemplai longtemps cet homme immobile, son visage fixe et ses yeux sans lumière, comme si je recevais un avertissement venu d'un autre monde (1). »

Les triomphantes vanités, les somptueuses extravagances de Londres servaient aussi à mettre en relief les simples traits de courage ou de tendresse, les actes d'héroïsme ou de bonté modeste comme Lamb aimait, comme Dickens aimera à en signaler parmi les plus humbles habitants de la grande cité. N'est-elle pas touchante dans sa simplicité, dans sa nudité même, cette petite scène notée par Wordsworth au passage ? « Un ouvrier était assis dans un square public, sur la pierre angulaire du mur bas

(1) *Prélude*, VII, 618-649.

où étaient fixées les grilles de la pelouse spacieuse. Il était assis en silence, tenant couché sur ses genoux son petit enfant maladif qu'il avait apporté là pour lui faire sentir le soleil et respirer un air plus frais. A ceux qui passaient et à moi qui le regardais cet homme ne faisait nulle attention; mais dans ses bras musculeux, nus jusqu'au coude (il avait dû pour venir là dérober un instant à son travail), il tenait l'enfant et, courbé sur lui, comme s'il avait peur de ce soleil et de cet air qu'il était venu chercher, il examinait le pauvre petit avec un amour ineffable (1). »

Cette esquisse légère d'une scène des rues est la seule que le poète ait détachée du fond lointain de ses premiers souvenirs de Londres. D'autres, assez nombreuses, s'y ajouteront peu à peu qui deviendront de curieux poèmes. A mesure que ses sens seront moins éblouis par le mouvement et par le tumulte, à mesure que s'enracinera plus avant en lui l'idée de dégager de tout spectacle la leçon de bonheur qu'il contient, il saura mieux isoler les menues scènes et leur trouver une valeur. Il prendra plaisir à voir la joie facile des gens du peuple. En flânant un soir sur la rive droite de la Tamise avec Charles Lamb, il signalera le premier « à ce Londonien idolâtre » une scène d'allégresse ayant pour théâtre la plateforme d'un de ces moulins flottants qui bordaient alors le fleuve. Un orchestre joue sur le quai et aussitôt, suspendant leur tâche, voici que le meunier et deux femmes se sont mis à danser gaiement :

En vue des clochers tout vivifiés par les feux du soleil couchant; sous le grand œil ouvert du ciel solitaire, ils dansent nos trois prisonniers, sur le sein du calme fleuve..... C'est eux-mêmes qui fournissent le branle, et la musique est une proie dont ils se saisissent. Elle ne joue pas pour eux, mais qu'importe ! ils s'en emparent ; et s'ils avaient des soucis, elle a chassé leurs soucis, et en dansant ils crient : « Tant qu'il vous plaira ! » Ils ne dansent pas pour moi et pourtant je partage leur allégresse. Ainsi le plaisir est répandu par toute la terre en dons épars

(1) *Prélude*, VII, 601-618.

auxquels ont droit tout ceux qui les trouvent. Une riche bonté pleine d'amour, bonne surabondamment, excite toute la nature à la joie et à l'allégresse. Les averses du printemps réveillent les oiseaux, et ils chantent ; si le vent se met à remuer pour son propre plaisir, chaque feuille, celle-ci et celle-là, va baiser sa voisine; chaque flot, l'un comme l'autre, court après son frère. Ils sont heureux, car c'est leur droit (1).

L'émotion que la musique, même médiocre, cause à la foule même grossière, le frappera encore en voyant dans Oxford Street les visages extasiés qui entourent un violoniste des rues. Ce musicien, « c'est un Orphée, à le juger par les miracles qu'il accomplit ». Toutes les tristesses, tous les remords, toutes les affaires sont momentanément oubliés :

Comme la lune illumine autour d'elle tous les nuages de la nuit, il est un centre de lumière; il rayonne sur la face de ce loup de mer à la peau tannée et de ce boulanger blême, son panier sur le dos. L'apprenti passait vite pour faire une course pressée; qu'importe! le voici pris et son temps s'envole... Le commissionnaire s'assoit sur le fardeau qu'il portait; la servante approche en roulant sa brouette; s'il y avait là un voleur, il pourrait la voler à son aise, car elle voit le musicien et elle ne voit que lui... Cet homme qui a la taille et les épaules d'un géant, pas un pouce de son vaste corps qui ne vibre de joie... la musique agite tout en lui comme le vent secoue les feuilles d'un arbre... Allez! coupés et carrosses! roulez sans cesse avec le fracas d'un torrent. Il y a ici vingt âmes heureuses comme les âmes le sont en rêve; elles sont sourdes à votre tapage; elles ne s'inquiètent pas de vous, ni du lieu où vous courez, ni de ce que vous y cherchez (2)!

Mais parfois la foule qui se rassemble ainsi dans l'attente d'un plaisir s'écoule ensuite inquiète et déçue. Tel est le cas pour ces gens qui s'attroupent autour d'un télescope braqué sur le ciel dans Leicester Square. La nuit est cependant bien choisie, car

(1) *Stray Pleasures* (1806).

(2) *Power of Music* (1806). Ici Wordsworth avait été devancé et peut-être inspiré par Sir John Davies, *Epigram 38*, *In Philonem*, et par Vincent Bourne dans son poème latin sur *le Chanteur de ballades*.

elle est claire. « La foule est calme quoiqu'impatiente; chacun se tient prêt avec son argent et envie celui qui regarde; « Que ce doit être beau à voir ! » Mais est-ce l'instrument qui est en défaut, ou les yeux, ou le ciel ?

Est-ce que rien de cette pompe radieuse ne vaut ce que nous avons ici ; ou bien est-ce qu'une chose qui ne peut jamais devenir chère ne procure que peu de joie ? La lune argentée avec toutes ses vallées et ses montagnes si fameuses nous trahit-elle quand nous l'examinons ? ses vallées et ses montagnes ne sont-elles qu'un nom ? ou bien l'imagination est-elle rapace et forte, et si généreux qu'on soit pour elle ne trouve-t-elle pas toujours qu'on lui donne trop peu ? ou bien quand l'âme humaine a fait un long voyage et rentre en elle-même, ne peut-elle s'empêcher d'être triste ? Ou nous faut-il penser que ces spectateurs grossiers... ont une âme qui n'a jamais pris son essor et qui reste malgré tout sur la terre ? — Non, non. Cela ne peut pas être. L'homme a soif de puissance et de majesté. Est-ce donc qu'une pensée profonde et sérieuse absorbe l'esprit heureux de celui qui regarde ou qui a regardé, une joie grave et calme qui dédaigne toute apparence d'orgueil, qui refuse de s'exprimer par des signes extérieurs, attendu qu'elle n'est pas de ce monde bruyant, mais qu'elle est silencieuse et divine ? Quelle qu'en soit la cause, il est certain que ceux qui contemplent longuement et sérieusement ont l'air d'y gagner peu, ont l'air moins heureux qu'auparavant. Ils prennent leur tour l'un après l'autre, et je n'en ai pas vu un seul qui ne s'en allât avec lenteur et comme mécontent (1).

Ces analyses des impressions du peuple des villes sont pour surprendre dans l'œuvre de Wordsworth. Il est au contraire un sentiment qui revenait de droit au ministère du futur « grand prêtre de la nature » et qu'il devait nécessairement prendre plaisir à observer et à peindre, c'est le sentiment rustique persistant jusque dans ces jours de fièvre et de vanité. Cowper avait déjà signalé cet amour de la nature « inné chez tous », que ni le luxe, ni la foule, ni les affaires ne pouvaient éteindre entièrement. Il en avait donné pour preuve, « ces villas dont Londres

(1) *Star-gazers* (1806).

est ceint, comme une Indienne basanée de sa ceinture de perles. Il avait montré l'affection du riche citadin pour son maigre jardin où rien ne pousse, triste puits où viennent tout au plus quelques brins de morelle ou de valériane; l'attachement du pauvre à ces boites vermoulues qu'il suspend au-dessus de sa tête, où il entasse les fleurs et qu'il arrose chaque jour (1).

Wordsworth aimera surtout à noter l'amour de la campagne survivant chez ceux qui sont nés à la campagne, mais que le sort a exilés dans la grande ville. Il dira l'émotion de la pauvre servante qui en passant entend chanter une grive en cage, au coin de Wood Street, dans le silence du matin :

La chanson est ravissante, qu'est-ce donc qui lui fait mal ? Elle voit se dresser une montagne, et des arbres lui apparaissent ; de brillants nuages de vapeur glissent à travers Lothbury et une rivière coule dans la vallée de Cheapside. Elle aperçoit des pâturages verts au milieu du val qu'elle a si souvent descendu d'un pied léger, son seau à la main ; elle voit une petite chaumière isolée, pareille au nid d'une colombe, la seule demeure qu'elle aime sur la terre. Elle regarde, et son cœur est au ciel ; mais déjà tout se voile, la brume et la rivière, la colline et l'ombrage ; l'eau ne veut plus couler ni la colline se dresser, et les couleurs pâlissent toutes à ses yeux (2).

C'est aussi le vieux fermier de la vallée de Tilsbury qui, mauvais économe, a perdu son bien, dupé ses créanciers et dû venir se réfugier à Londres. Il a gardé parmi les citadins blêmes cette fleur de santé cueillie dans sa jeunesse au milieu des champs, mais il se sent étranger dans la ville ; il observe les nuages d'un œil attentif comme s'il avait dix moissonneurs à l'œuvre dans le Strand. Un chariot de foin qui passe l'attire irrésistiblement et il faut qu'il aille toucher cette herbe fanée et la sentir. Tous ses loisirs sont consacrés à se rapprocher de la campagne et dès

(1) *The Task*, IV, 731-780.
(2) *The Reverie of Poor Susan* (1800 ?)

qu'il a un instant il s'achemine vers Smithfield, — mais toujours sa pensée habite la vallée de Tilsbury (1).

Pour ne pas donner par fragments les impressions diverses de Wordsworth sur Londres, nous avons dû anticiper sur l'avenir et joindre aux vers que lui inspira son séjour en 1791 ceux qui lui furent inspirés par ses visites dans les années suivantes. Mais cette confusion voulue, si l'on excepte les réflexions morales venues plus tard, ne fausse pas la biographie du poète. C'est bien dans son premier séjour, où il eut pour seule tâche de regarder autour de lui, que se gravèrent en son esprit de spectateur joyeux de vivre et de voir, les contours essentiels de l'image qu'il devait garder de Londres désormais et que les pensées successives de l'homme devaient tour à tour teindre de couleurs sombres ou claires. Nous avons sur cette époque une indication précieuse parce qu'elle est contemporaine, et que, si brève qu'elle soit, elle atteste la véracité du *Prélude*. Wordsworth écrivait à un de ses amis de Cambridge, le 17 juin 1791 : « J'ai passé mon temps à Londres d'une manière étrange, tantôt emporté par le tourbillon de sa *strenua inertia*, tantôt rejeté par le remous dans un coin du torrent. Ne t'imagine pas cependant que je n'y aie pas joui de bien des heures charmantes (2). » Cette impression en somme heureuse devait, il est vrai, s'empreindre d'amertume dans la période de crise que Wordsworth allait traverser. Aux premiers temps de sa convalescence morale, dans l'emportement de sa reconnaissance envers la nature, il fut dur jusqu'à l'injustice envers les villes, par une sorte de demi-misanthropie, et son ressentiment s'exhalait encore en 1800 dans le *Reclus*. Ensuite, l'équilibre compromis se rétablit dans ses affections. Aidé par le badinage pénétrant de Lamb, Wordsworth comprit peu à peu l'étroitesse de son indignation excessive.

(1) *The Farmer of Tilsbury Vale* (1803).
(2) Lettre à Mathews, 17 juin 1791. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 58.

Tout le septième livre du *Prélude* et les poèmes sur Londres de 1806 témoignent de ce retour à l'impression originale.

Celle-ci avait dans l'ensemble été bonne. Bien qu'il se soit félicité de n'avoir été à Londres qu'un hôte de passage, il ne ferma pas son esprit à ses enseignements et il prêta l'oreille aux leçons de la vaste cité. Elle fut après la Nature sa préceptrice, mais « une préceptrice grave et sévère ». L'excessive mobilité de ce décor qui fatigue d'abord les yeux finit par prendre une sorte de fixité et d'harmonie pour son regard attentif. La multitude infinie des objets mesquins ne lui fit pas perdre de vue la magnificence de l'ensemble, car il avait « au milieu des plus petites choses le sens intime des choses grandes, et voyait les parties comme parties avec le sentiment du tout ». Il devait cette ampleur de vision à son éducation première, à son contact quotidien pendant l'enfance avec les objets sublimes. Ainsi « l'esprit de la Nature fut avec lui dans Londres ». « L'âme de la Beauté et la vie durable lui accordèrent leur inspiration. Sur les lignes grêles et sur les ternes couleurs, sur la multiplicité des choses éphémères qui se détruisent elles-mêmes, elles répandirent pour lui la Tranquillité et l'Harmonie ennoblissantes (1). »

V

Si Wordsworth avait passé non sans plaisir un hiver à Londres, il n'eût pu y rester à demeure sans souffrance, surtout y rester quand la belle saison fut venue. Il avait pris à Cambridge l'habitude des échappées annuelles vers la campagne. Fort à propos, vers la fin de mai 1791, son ami Jones, avec lequel il avait visité la Suisse, l'invita à venir le voir dans le pays de Galles où il habitait un village de la vallée de la Clwydd.

(1) *Prélude*, VII, 721-770.

Wordsworth quitta volontiers la ville, avec moins de regret pour son luxe et ses plaisirs artistiques que pour « les humbles étalages des bouquinistes partout exposés librement à l'œil et à la main (1) ». Il séjourna chez Jones à Plas-yn-llan quelques semaines et fit ensuite avec lui une excursion à pied dans le nord de la principauté qui rivalise en pittoresque avec le pays des lacs et qui a sur lui l'avantage de plus glorieux souvenirs semi-historiques et semi-légendaires. Wordsworth vit ainsi « la Chaire d'Idris, la région druidique de Menai, les rochers alpestres qui bordent le lit du Conway, les méandres enchanteurs de la riviere Dee et les couchers de soleil qui revêtent de tant de splendeur la vallée de la Clwydd (2). » Il fit l'ascension du Snowdon, rival du Skiddaw et du Helvellyn. Cette ascension est la seule partie du voyage qu'il ait célébrée dans ses vers, bien qu'il ait eu à un moment la pensée de chanter le pays de Galles comme il avait chanté celui des lacs et celui des Alpes. Il la détacha du milieu de ses souvenirs pour le symbole magnifique, la nouvelle révélation de la puissance imaginative qu'il y crut découvrir.

« Dans une de ces excursions — puissent-elles ne jamais s'effacer de ma mémoire! — parcourant le nord de la Cambrie avec un jeune ami, je quittai les huttes de Bethgelert à l'heure du coucher, et me dirigeai vers l'ouest pour voir le soleil se lever du haut du Snowdon. Nous arrivâmes à la porte d'une grossière cabane à la base de la montagne et réveillâmes le berger qui accompagne les pas de l'étranger aventureux, guide sûr ; puis ranimés par une courte collation, nous nous élançâmes au dehors.

« C'était une nuit d'été lourde, chaude, sans brise, blême, morne et luisante, avec une brume dégouttante, basse et épaisse

(1) *Prélude*, IX, 30-33.
(2) Dédicace des *Descriptive Sketches* (1793).

qui couvrait tout le ciel. Mais, sans être découragés, nous nous mîmes à gravir le flanc du mont. Le brouillard nous enveloppa bientôt, et, après quelques paroles banales échangées avec notre guide, nous nous enfonçâmes chacun dans nos propres pensées : c'est ainsi que nous affrontâmes la montée, et pour moi, je ne vis ni n'entendis rien qui arrêtât ou divertît mes méditations, sauf à un seul moment où le chien du berger, ayant à sa joie déterré dans les rochers un hérisson, taquina sa proie repliée sur elle-même de ses bruyants abois. Cette petite aventure (car c'en était une dans ce lieu sauvage et au cœur de la nuit) une fois passée et oubliée, nous reprîmes en silence notre marche sinueuse. Le front penché vers la terre, comme pour une lutte contre un ennemi, je montais, haletant, d'un pas impatient et avec de non moins impatientes pensées. Nous pûmes passer ainsi une heure du milieu de la nuit, gravissant à une certaine distance les uns des autres, et moi, par hasard, en tête de la bande, lorsqu'à mes pieds le sol parut s'éclairer, et après un pas ou deux sembla s'éclairer encore ; et je n'eus le temps ni d'en demander ni d'en apprendre la cause, car instantanément une lumière tomba sur le gazon comme un éclair; je levai les yeux, et voici que la lune était suspendue toute nue dans un firmament d'azur sans nuage, et qu'à mes pieds reposait une mer silencieuse de brume blanche. Cent monts levaient leur sombre dos sur tout cet océan calme ; et au delà, loin, très loin, les vapeurs solides s'étendaient, en caps, en pointes, en promontoires, bien avant dans l'océan atlantique qui paraissait se rapetisser et dont la majesté se repliait devant cette usurpation à perte de vue. Toute autre la voûte éthérée ; là, ni empiètement, ni perte ; seules les étoiles inférieures avaient disparu, ou versaient une plus faible lueur en la claire présence de l'orbe plein de la lune, qui, de son élévation souveraine, contemplait cet océan onduleux, calme et muet, sauf qu'à travers une crevasse — non loin du bord où nous nous étions arrêtés pour respirer,

fixe et ténébreuse ouverture d'abîme — montait le rugissement d'eaux, de torrents, de flots innombrables, rugissant d'une seule voix, entendue par toute la terre et toute la mer, et en cette heure, semblait-il, perçue par les cieux étoilés (1). »

D'abord simple vision « accordée aux esprits de la nuit et à trois voyageurs humains qui se trouvaient là », puis quand elle se fut évanouie et ne se réfléchit plus que dans le calme de la pensée, symbole des actes et des aspirations d'une majestueuse intelligence, « emblème d'un esprit qui se nourrit d'infini, qui couve le vaste abîme, attentif à ses voix jaillissant vers la lumière en un flot continu, d'un esprit soutenu par la conscience d'un pouvoir transcendant, que ses sens conduisent à la forme idéale, dont l'âme est douée d'un privilège plus que mortel ». Dans ce coup de lumière qui avait si soudainement transfiguré le triste paysage, sans cependant rien changer à sa substance, et qui avait comme mis à nu l'âme belle et heureuse cachée derrière un morne voile, Wordsworth reconnaissait la magique puissance de l'imagination créatrice, capable de glorifier ainsi « l'étendue entière de l'univers », et « d'édifier les plus grandes choses à l'aide des moindres suggestions ». Dans cet échange de suprématie « que faisaient le ciel et la terre, les vapeurs et l'océan, les étoiles et la lune, le silence et le tumulte, les ténèbres et la lumière, il découvrait une saisissante analogie avec cette glorieuse faculté des sublimes esprits qui eux aussi peuvent « tirer de leur être et envoyer au dehors de pareilles mutations (2). » Image qui devait hanter Wordsworth et qu'il devait reprendre en la modifiant dans l'*Excursion*. Dernière image grandiose qu'il semble avoir emportée avant de s'éloigner de la nature pour pénétrer dans la société, avant d'échanger momentanément la calme vie contemplative pour une vie de tumulte et de fièvre.

(1) *Prélude*, XIV, 1-63.
(2) *Ibid.*, 63-130.

Cependant l'inquiétude et le mécontentement des tuteurs de Wordsworth grandissaient à mesure que les mois s'écoulaient sans qu'il fît choix d'une carrière. Il était près d'atteindre le bout de ses ressources. Sa sœur calculait le 7 décembre 1791 que William possédait 25.000 francs dont il fallait déduire les frais de son éducation (1). Les trois coûteuses années de Cambridge, les voyages faits pendant les vacances et le séjour à Londres avaient dû largement entamer cette somme. Il est vrai qu'un espoir restait : la dette des Lonsdale semblait toujours sur le point d'être acquittée. Dorothée espérait qu'elle le serait dans un an (2). Espoir trompeur qui ne fut sans doute pas exempt d'influence sur la conduite du jeune homme. A l'âge où l'espérance se change si aisément en certitude, il y avait dans cette vague attente de l'aisance de quoi paralyser la résolution de Wordsworth, déjà si hésitante devant des professions antipathiques. Désœuvré et quelque peu honteux de son désœuvrement, il vint s'installer à Cambridge, auprès des bibliothèques, en pleine vacance de l'Université au mois de septembre 1791. Mais ses penchants naturels eurent vite le dessus de cette humeur studieuse. Il déclara qu'il voulait apprendre le français et l'espagnol, afin de se rendre apte au poste de précepteur chargé d'accompagner quelque jeune homme riche dans ses voyages sur le continent, et décida de passer une année en France. S'il n'y réussissait pas, il reviendrait en Angleterre et, suivant le conseil de son oncle Cookson, apprendrait les langues orientales. Tel fut le prétexte dont il colora son double désir de continuer sa vie errante et de revoir le pays dont l'allégresse l'avait déjà ravi et dont l'enthousiasme révolutionnaire commençait à le gagner.

(1) Livre du 7 décembre 1891. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 52.
(2) Lettre du 23 mai 1791. *Ibid.*, p. 54.

CHAPITRE II

SÉJOUR EN FRANCE

I

Wordsworth arriva à Paris dans les derniers jours de novembre 1791. Il n'avait pas l'intention de s'y fixer. Il avait choisi pour lieu de séjour Orléans où, vivant plus à l'écart de ses compatriotes, il espérait apprendre plus vite le français. Mais Paris était sur son chemin ; il ne put se tenir d'y faire un arrêt et d'y visiter à la hâte « les lieux de renommée ancienne ou récente, les derniers surtout, depuis le Champ-de-Mars jusqu'au faubourg Saint-Antoine, et depuis Montmartre jusqu'au dôme de Sainte-Geneviève. Dans ses deux salles vociférantes, celle de l'Assemblée législative et celle des Jacobins, il vit le Pouvoir révolutionnaire secoué comme un vaisseau à l'ancre que ballotte la tempête. Il traversa les arcades du Palais-Royal, longea plusieurs fois son enceinte de cabarets, de mauvais lieux, de maisons de jeu et de boutiques, grand rendez-vous des meilleurs et des pires... Etonné, il écouta de ses oreilles d'étranger les crieurs de journaux et les harangueurs, brouhaha infernal ! et les hommes des factions aux paroles sifflantes, aux yeux enflammés, en groupes, ou deux à deux, ou seuls. Il ne

manquait là pas un des aspects que prend l'Espérance ou que sont forcés de revêtir le Doute ou la Peur. Il observait tout. Il épiait les gestes irrépressibles de la colère, du dépit et de la haine qui s'agitaient là pêle-mêle et luttaient face à face avec la gaîté et la paresse dissolues ».

« A l'endroit où les brises silencieuses jouaient avec la poussière de la Bastille, il s'assit en plein soleil, ramassa une pierre dans les décombres et empocha cette relique à la manière d'un enthousiaste. Pourtant, à parler franchement, il cherchait là quelque chose qu'il ne pouvait pas trouver ; il affectait plus d'émotion qu'il n'en ressentait : car il est certain que ces curiosités diverses, si puissante qu'en fût la première secousse, lui paraissaient récompenser la peine du voyageur moins que la Madeleine peinte par Lebrun, exquise beauté aux cheveux épars, aux yeux humides et brillants, aux tristes joues pâles inondées de larmes (1). »

A Orléans, son attention fut d'abord absorbée par « la nouveauté de la langue, des mœurs domestiques, des coutumes, des gestes, des visages, et de tout le vêtement de la vie ordinaire. Ainsi amusé, il se tint au milieu de l'agitation, tranquille et insouciant comme une fleur sous une serre vitrée ou comme un arbuste de salon qui étend ses feuilles dans une paix parfaite tandis qu'au dehors, dans toute la campagne, tous les buissons et tous les arbres sont ébranlés jusqu'à la racine. Cette indifférence peut paraître étrange. Mais il n'avait pas la préparation nécessaire. Il était entré brusquement dans un théâtre où se jouait une pièce depuis trop longtemps commencée. Comme les autres, il avait feuilleté et parfois même lu avec soin les brochures célèbres du jour ; il ne lui manquait pas la demi-intuition

(1) *Prélude*, IX, 42-81. Ce tableau, qui était alors au couvent des Carmélites et que l'on contemplait aux sons de la musique religieuse, était une des « choses à voir » du moment. Déjà l'an précédent l'Allemand Halem s'était senti pénétré d'émotion devant cette peinture. *Revue Bleue* du 9 novembre 1895, article sur *Paris en 1790*, d'A. Chuquet (1896).

qui pouvait pousser au hasard sur ce sol maigre, aidée par la conversation et par les nouvelles publiques. Mais n'ayant jamais vu de chronique qui expliquât suffisamment d'où étaient sortis les principaux organes du pouvoir public, quand et comment ils avaient transmigré ; faute de ce commentaire qui eût donné aux événements une forme et un corps, tout lui paraissait décousu et disjoint, et son cœur ne trouvait pas là d'intérêt vital. D'ailleurs, à cette date, le premier ouragan avait cessé de souffler et la forte main de la violence s'était refermée pacifiquement... Chaque soir il fréquentait les réunions cérémonieuses de ceux qu'à Orléans le privilège de la naissance séparait des autres, les sociétés policées et lettrées, versées dans les lois de l'étiquette. Pour cette raison et pour des causes plus profondes on y évitait avec un soin scrupuleux tout entretien sur les biens et sur les maux du moment. Mais bientôt ces restrictions lui pesèrent, et peu à peu il se retira de ce monde pour entrer dans un monde plus bruyant. En peu de temps il devint *patriote ;* son cœur se donna tout entier au peuple et son amour fut à lui (1). »

Ce n'est pas à Orléans, c'est à Blois que s'accomplit cette révolution intime (2). C'est à Blois où il se rendit au début du printemps de 1792 qu'il trouva « ce monde bruyant » plus en harmonie avec sa jeunesse que les assemblées compassées et prudentes d'Orléans. Ses nouveaux compagnons furent des officiers français. Le premier bataillon du régiment de Bassigny, devenu le 32e d'infanterie, avait, de Tours où il tenait garnison, détaché quatre compagnies sur Blois l'année précédente. C'est avec les officiers de ce détachement que se lia Wordsworth. La plupart d'entre eux étaient hostiles aux idées nouvelles. Leur colonel Pierre-Marie de Suffren, marquis de Saint-Tropez, frère

(1) *Prélude*, IX, 81-125.

(2) Peut-être est-ce pour fuir ses compatriotes trop nombreux encore à Orléans qu'il se rendit à Blois. C'est la raison du moins qui avait poussé Jekill à faire ce changement en 1775. *Correspondence of Mr Joseph Jekyll* (Algernon Bourke, 1894).

du fameux bailli de Suffren, avait été récemment arrêté par les patriotes de Tours au moment où il voulait rejoindre Louis XVI fugitif et avait été contraint de démissionner. Mis alors en demeure de prêter le nouveau serment militaire d'obéissance à l'Assemblée nationale, les officiers de Bassigny ne s'étaient pas soumis à cette formalité sans restriction mentale et sans frémissement de colère, si nous en jugeons d'après le témoignage de Wordsworth. « Quelques-uns d'entre eux, dit-il, portaient des épées qui avaient servi dans les guerres, et tous étaient des hommes bien nés, la chevalerie de la France. Différents d'âge et de caractère, ils avaient cependant une seule et même passion au cœur ; tous (sauf un qui sera nommé plus tard) étaient résolus à défaire ce qui avait été fait. Cette pensée était leur soutien et leur unique espoir. Ils n'avaient du reste nulle crainte d'empirer le mal, car le pire était venu pour eux. Ils n'auraient pas fait un mouvement, ni même pris la peine d'examiner une seconde s'ils en feraient un, pour accomplir quoi que ce fût en dehors de leur projet intime. Un d'eux, à compter ses années, était dans la fleur de la virilité, et naguère il avait régné en maître sur plus d'un cœur tendre. Maintenant il ne se souciait plus de pareils honneurs. Il était transformé. Son caractère avait subi la tyrannie des temps nouveaux. Ils l'avaient flétri ; ils avaient rongé la beauté de sa personne, fait tort à la fois à son corps et à son esprit. Son port qui avait été droit et dégagé était maintenant courbé et ratatiné ; son visage doué par la nature de ses plus beaux dons de symétrie, de lumière et de velouté, exprimait au plus haut degré des ravages prématurés, faits par des pensées malsaines et obsédantes. A l'heure où le courrier de Paris apportait dûment sa charge de nouvelles publiques, la fièvre venait, ponctuelle visiteuse, secouer cet homme. Elle lui coupait la voix et faisait passer mille couleurs sur ses joues jaunies. Tandis qu'il lisait ou méditait, il tâtait de la main le pommeau de son épée, continuellement, comme si c'eût été un

endroit malade de son corps. C'était vraiment une heure de fermentation universelle; les hommes les plus doux étaient agités; et le choc, la lutte des passions et des opinions emplissaient les murs des plus paisibles demeures de bruits fiévreux. Le sol de la vie ordinaire était à cette époque trop brûlant pour qu'on y pût marcher. Souvent je me disais alors — et ce n'est pas seulement alors que je me le suis dit : « Quelle moquerie de l'his-« toire passée ou future ! Je sens maintenant comme tous les « hommes s'abusent, quand ils ajoutent foi à ce qu'ils lisent sur « les nations et sur leurs actes, car c'est avoir foi dans la vanité « et dans le vide. Oh ! comme elle prêterait à rire la page qui « voudrait refléter pour l'avenir la face du présent ! » Le pays fourmillait de passions, comme une plaine dévorée par les sauterelles, — Carra, Gorsas — ajoutez cent autres noms aujourd'hui oubliés et dont nul n'entend plus parler; néanmoins à cette date ces noms étaient des forces, pareilles aux tremblements de terre; ils causaient des secousses qui se répétaient de jour en jour et se faisaient sentir dans tous les recoins de la ville et des champs.

« Tel était l'état des choses. Cependant les principaux de mes compagnons se préparaient à fuir pour augmenter la troupe d'émigrés en armes qui était réunie sur les bords du Rhin et qui, liguée avec l'étranger, se tenait prête pour une guerre immédiate. C'était leur objet non déguisé et ils attendaient de tout leur désir l'heure du départ.

« Anglais, né dans un pays dont le seul nom semblait autoriser quelque turbulence d'esprit, étranger qui, outre le privilège de la jeunesse, jouissait de l'indulgence que les personnes courtoises ont pour celui qui s'essaye à parler une langue nouvelle, moi, qu'ils eussent sans cela évité et tenu à l'écart, je vivais librement avec ces défenseurs de la couronne, causais avec eux et écoutais leurs arguments. Ils ne dédaignaient pas de tâcher de me gagner à leur cause.

« Mais quoique ni la réflexion ni les livres ne m'eussent appris à bien raisonner sur la politique et sur la loi, et sur les subtiles distinctions entre les droits naturels et les droits civils, qui étaient alors dans toutes les bouches; bien que les actes des nations et leurs intérêts passagers, comparés aux fins et aux visées spirituelles, me fussent presque indifférents; bien que je ne prisâsse les écrits des historiens eux-mêmes que comme je prisais les récits des poètes, pour faire battre fièrement le cœur et pour peupler la fantaisie de formes belles, de héros antiques, de leurs souffrances et de leurs exploits; néanmoins, je ne trouvais rien et n'avais jamais dès ma plus tendre jeunesse rien trouvé qui m'éblouit dans le sceptre royal et dans la pompe de la hiérarchie nobiliaire. Cette splendeur était plutôt attristante et dure à supporter pour moi, car je voyais que ce n'étaient pas les meilleurs qui gouvernaient et je sentais que c'était eux qui devaient gouverner.

« Né dans un pauvre district qui conserve encore plus de la simplicité ancienne que tout autre recoin du sol anglais, la fortune avait voulu que je ne visse presque jamais pendant toute ma carrière d'écolier le visage d'un homme ou d'un enfant qui fût entouré d'égards et de respects par le seul privilège de la richesse ou du sang. Plus tard, ce n'avait pas été pour moi le moindre bienfait des institutions et des règlements de l'Université, que de trouver à Cambridge une façon de république où tous étaient en tant qu'étudiants sur un pied égal; où tous étaient frères en honneur, comme dans une communauté, nivelés par le savoir et l'éducation; où les distinctions étaient ouvertes à tout venant et où l'or et les titres étaient moins estimés que les talents, que le mérite et le travail prospère. Ajoutez à cela, dès le début de ma vie, la subordination aux mystérieuses apparitions du pouvoir divin qui se manifeste dans la souveraineté de la Nature, et la compagnie de livres vénérables qui sanctionnent les fiers élans de l'âme, et la liberté des montagnes. Un homme

ainsi formé ne pouvait que considérer avec une admiration respectueuse les facultés humaines, que recevoir avec joie les plus sublimes promesses, et que saluer comme le meilleur le gouvernement des droits égaux et du mérite individuel. Donc, si lors de la première explosion révolutionnaire je me réjouis moins qu'on n'aurait pu l'attendre de ma jeunesse, cela tient à ce que les événements ne me semblaient en rien s'écarter du cours nécessaire de la nature : c'était un bienfait qui venait tardivement plutôt que de bonne heure. Aussi n'est-il pas étonnant que des avocats comme ces officiers, enflammés par la passion, aveuglés par le préjugé, piqués au vif par le tort qui leur était fait, fussent impuissants à me convertir maintenant que mon esprit était plus mûr, à faire prendre à mes espérances la même forme qu'aux leurs, à plier mon intelligence au culte de leurs idées d'honneur; mon zèle, qui jusque-là avait sommeillé, animé par la contradiction s'échauffa soudain comme un été polaire; chacune de leurs paroles était une flèche que les vents opposés retournaient contre eux. Leur raison semblait frappée de confusion par une puissance plus haute que l'intelligence humaine; leurs discours étaient sans suite et sans nerf, et fort de leur faiblesse, je triomphais (1). »

Aussi les débuts de la guerre, malheureux et humiliants pour les armes françaises, tandis qu'ils relevaient l'espoir des officiers de Bassigny, causèrent-ils à Wordsworth une poignante déception. Pendant que les troupes de Biron se débandaient à Mons, sans même avoir l'ennemi en tête, en criant à la trahison, deux mille hommes commandés par le général Dillon, obéissant à une panique semblable, peut-être au même mot d'ordre, se repliaient sur Lille, à l'aspect de quelques régiments autrichiens et y massacraient leur général. Le 17 mai, Wordsworth écrivait de Blois à un de ses amis de Cambridge :

(1) *Prélude*, IX, 125-202.

« L'horreur suscitée par la nouvelle des événements qui ont marqué le commencement des hostilités est générale. Il y a cependant des hommes qui ont éprouvé une sombre satisfaction en apprenant une catastrophe qui semblait mettre l'armée des patriotes hors de toute chance de succès. Une fuite ignominieuse, le massacre du général, une danse exécutée avec une joie sauvage autour de son corps réduit en cendres, le meurtre de six prisonniers, ce sont là des faits qui étonneraient le lecteur des Annales du Maroc. » Dans cette même lettre, il exprimait sa crainte de voir se consommer la déroute des patriotes. Il cherchait toutefois à se rassurer sur ses suites : « Supposez que l'armée allemande soit aux portes de Paris ; quelle en sera la conséquence ? Il lui sera impossible de faire subir à la Constitution des changements importants, impossible de réintégrer le clergé dans son ancienne splendeur criminelle, impossible de rendre à la noblesse une existence semblable à celle dont elle a joui, impossible d'ajouter beaucoup à l'autorité du roi. Cependant, il y a en France des millions d'hommes — je parle sans exagération — qui espèrent que cela aura lieu (1). »

Les craintes de Wordsworth firent place à la confiance et à l'enthousiasme quand il vit défiler devant ses yeux les bataillons de volontaires impatients de venger ces premières humiliations. Nombre de ces bandes levées dans le sud-ouest passèrent par Blois où en outre un bataillon départemental était alors en formation. Au moment où, à force de relever dans le détail les inévitables faits de désordre et de rapine dont plusieurs de ces troupes spontanées se rendirent coupables, on risque de perdre de vue la réelle générosité et la beauté réelle de l'ensemble, il n'est pas inutile de savoir quelle impression fit ce spectacle sur un étranger. On verra que Wordsworth est pleinement d'accord

(1) Lettre à Mathews, 17 mai 1792. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 64.

avec la « légende » et on en conclura que la légende est peut-être à tout prendre plus vraie que l'histoire.

« De jour en jour, dit-il, les routes étaient encombrées des plus braves jeunes hommes de la France, des plus ardents de ses fils qui, liés entre eux par leur vaillance martiale, couraient affronter le choc des ennemis sur la frontière. Au moment où j'écris ceci (1) des larmes me viennent aux yeux — je ne dis pas que je pleure ni que je pleurai alors — mais des larmes voilent ma vue au souvenir des adieux de cette époque, des séparations domestiques, du courage des femmes à l'heure des plus cruels départs; du patriotisme, de l'esprit de sacrifice et de l'espoir terrestre, mus par une foi semblable à celle des martyrs. Même les défilés d'inconnus, vus une seule fois et pendant un seul instant, d'hommes venus de loin au son de la musique et des chants guerriers, avec leurs étendards flottants, leur entrée dans la ville, — et çà et là une figure, une personne distinguée dans la foule, mais qui reste étrangère et que l'on aime ainsi — oui, même ces spectacles passagers ont souvent élevé mon cœur et m'ont paru des arguments envoyés du ciel pour prouver que la cause était bonne et pure, que nul ne pouvait se dresser contre elle à moins d'être perdu, abandonné, égoïste, orgueilleux, vil, misérable, volontairement dépravé, à moins d'être le haïsseur têtu de l'équité et de la vérité (2). »

C'était sentir en patriote. Wordsworth n'était plus le spectateur étonné ou indifférent du drame révolutionnaire. Il avait pris parti. C'était maintenant un prosélyte. C'est qu'il s'était lié avec un homme qui l'amenait à comprendre et à aimer la Révolution, avec Michel Beaupuy, alors simple capitaine dans la petite garnison de Blois (3).

(1) En 1804.
(2) *Prélude*, IX, 262-287.
(3) Pour plus de détails sur Beaupuy, voir *le Général Michel Beaupuy*, par Georges Bussière et Emile Legouis. (Paris, 1891.)

II

Né en 1755, à Mussidan, Beaupuy appartenait à la petite noblesse périgourdine. Sa famille entière s'était distinguée par son esprit libéral dès le début de la Révolution. Les Beaupuy étaient cinq frères en 1789. L'aîné, Nicolas, devint membre de l'Assemblée législative, et, son mandat expiré, organisa sagement le régime nouveau dans sa ville natale, préservée par lui des excès de la Terreur. Le plus jeune, qui avait reçu les ordres, s'empressa de prêter serment à la Constitution. Les trois autres devaient, en quelques années, périr en combattant au service de la France nouvelle.

Engagé comme simple soldat depuis 1771, Michel Beaupuy avait parcouru la France entière avec son régiment, allant de garnison en garnison, et trouvant dans cette existence errante l'occasion d'observer les maux, les besoins et les aspirations générales de sa patrie. Aussi, lorsqu'il prit part aux élections des états généraux, muni de la procuration de sa mère veuve, fit-il entendre à la noblesse du Périgord que le salut du pays exigeait d'elle le sacrifice de ses privilèges séculaires. Les élections terminées, il rejoignit son régiment où il fut fait capitaine, en septembre 1791. Mais son attitude résolument réformatrice avait paru aux nobles officiers ses collègues un crime de trahison envers la cause commune. Ils l'accusaient de s'encanailler et le tenaient à l'écart lorsque Wordsworth le vit, fut surpris de l'ostracisme dont il était victime, et dans le capitaine méprisé découvrit un sage et un héros.

« Dans ce groupe d'officiers il en était un d'une trempe tout autre. C'était un patriote, aussi était-il tenu à distance par le reste et repoussé avec un dégoût oriental, comme un être d'une

caste différente. Jamais il n'y eut sur la terre un homme de plus de modestie et de plus de bonté; il était modeste quoique enthousiaste. Les offenses ne faisaient que le rendre plus bienveillant, et c'est alors que sa nature exhalait le mieux son parfum, comme ces fleurs du gazon alpestre qui répandent leurs aromes quand on les foule aux pieds. A travers les événements de cette grande révolution il s'aventurait avec une foi parfaite, comme à travers un livre, un vieux récit romanesque, ou un conte de fée, ou un rêve d'actions accomplies derrière les nuages de l'été. Sa naissance le mettait au rang des plus nobles, mais c'est au service des pauvres parmi les hommes qu'il s'était attaché, comme par un lien invisible, par des serments prêtés à un ordre religieux. Il aimait l'homme en tant qu'homme; il avait pour tous les petits et pour tous les obscurs, pour tous les humbles dans leurs plus humbles offices, une courtoisie qui n'avait en rien l'air de la condescendance. Elle ressemblait plutôt à de la passion et à de la galanterie, aux hommages que dans sa jeunesse oisive de soldat il avait rendus à la femme. Il était quelque peu vain ou semblait l'être; cependant non, ce n'était pas de la vanité, mais de l'exubérance de cœur, mais une sorte de joie qui rayonnait autour de lui, tandis qu'il se consacrait aux œuvres d'amour et de liberté, ou qu'il retraçait avec complaisance les progrès d'une cause qu'il avait faite sienne. D'ailleurs cela même était modeste et paisible, et n'ôtait rien à cet homme de ce qui charmait en lui (1) ».

Beaupuy avait près de trente-sept ans ; Wordsworth n'en avait que vingt-deux. Dans l'amitié qui les lia promptement, il y eut de la part du poète une réelle déférence. D'ailleurs Beaupuy n'était pas seulement son supérieur par les années; c'était encore un homme nourri de la lecture des philosophes et des écrivains politiques peu connus de Wordsworth. La « phi-

(1) *Prélude*, IX, 288-321.

losophie » était la passion de sa famille. Lui et ses frères étaient moins fiers de leurs titres que de leur ancêtre Montaigne dont ils descendaient par les femmes. Leur maison natale, à Mussidan, renfermait une vaste bibliothèque où ne manquait aucun des grands auteurs du XVIIIe siècle et où dominaient les in-folios de l'Encyclopédie. Lorsque Lamarque, le futur conventionnel, avait, le 31 juillet 1789, pris la parole dans l'assemblée des trois ordres du Périgord, il avait à l'éloge de Michel Beaupuy joint celui « de ses trois frères philosophes et guerriers » et de sa mère « qui, comme les nobles Spartiates, mêle avec les vertus de son sexe, le zèle de la patrie (1). » Ainsi élevé et formé, Beaupuy était en mesure de donner à Wordsworth l'initiation que le jeune homme se plaignait de ne pas avoir. Le capitaine méconnu prit plaisir à s'ouvrir devant cet auditeur attentif de ses idées et de ses rêves. Pendant près de trois mois ils furent inséparables.

Pour comprendre l'influence exercée par Beaupuy sur Wordsworth, il faut faire un retour en arrière et examiner, d'après Wordsworth lui-même, quelle place l'humanité avait jusqu'alors tenue dans sa pensée. Dans son enfance l'homme avait pour lui fait simplement partie de décor de la nature. Les bergers de ses montagnes lui étaient apparus grandis et comme transfigurés dans le paysage. « Ecolier vagabond, je sentais la présence de l'homme sur son propre domaine, comme celle d'un seigneur et maître, d'un pouvoir ou d'un génie qui régnait au-dessous de la nature et de Dieu. La plus austère solitude prenait un aspect plus imposant encore quand il était là. Les jours de pluie, si j'allais pêcher à la ligne ou si, perdu dans les brouillards, je parcourais les collines sans chemin, soudain mes yeux l'ont aperçu à quelques pas de distance, gigantesque, passant majestueusement dans le brouillard épais, avec ses moutons grands comme

(1) *Le Général Michel Beaupuy*, p. 20-1.

des ours du Groenland. Ou bien, au moment où il franchissait la ligne extrême de l'ombre portée par une colline, sa forme a tout à coup frappé mon regard, je l'ai vu glorifié par le radieux éclat du soleil couchant, ou encore je l'ai aperçu dans le ciel lointain, apparition solitaire et sublime, dominant le plus haut sommet, pareil à la croix aérienne qui se dresse seule sur un roc aigu de la Grande Chartreuse, pour qu'on l'adore (1). » Heureuse conséquence de ces effets d'optique ! Wordsworth devait être amené par là, inconsciemment, au respect de la nature humaine. Il se félicite non seulement d'avoir eu autour de lui dans l'enfance des exemples de vie meilleurs que n'en ont la plupart des enfants, mais encore d'avoir ainsi vu l'homme purifié par l'éloignement ; de n'avoir pas été trop tôt en contact avec les laideurs de la vie encombrée. Il se félicite de n'avoir pas connu trop tôt l'ironie et le rire méprisant qui naissent à l'aspect de ces laideurs, qui rabaissent en nous l'idée de l'humanité et qui poursuivent l'esprit désireux de s'élever à la dévotion envers le genre humain, jusque dans le temple et dans le cœur du temple (2). A Cambridge il fut pour la première fois mis en présence des passions enfiévrées, des manies et des bizarreries individuelles qui éclipsent « la pensée personnifiée, l'abstraction de l'espèce ». Il y côtoya le vice aussi, et alors « sa pensée de la nature humaine s'empreignit d'une terreur et d'une épouvante indéfinies, telles que les tempêtes et les éléments irrités en avaient fait naître en lui, mais bien plus sombres encore ; il découvrit là une obscure analogie avec le tumulte, le dérèglement, l'inquiétude, le danger et les ténèbres (3) ». Il eut le sentiment de son ignorance et se rassura en se disant que « s'il agissait bien et s'il arrivait à comprendre, il apprendrait à aimer

(1) *Prélude*, VIII, 256-275.
(2) *Ibid.*, 293-340.
(3) *Ibid.*, 513-9.

les fins de la vie (1) ». A Londres, l'immensité de la ville et ses souvenirs imposants, l'existence isolée qu'il y mena, lui firent retrouver cette idée d'ensemble de l'humanité qui s'était brouillée et émiettée à Cambridge. Il comprit alors « que la nature humaine à laquelle il se sentait appartenir n'était pas présente en un point, mais que c'était un esprit partout répandu dans le temps et dans l'espace », révélé par les livres et « par ces monuments encore debout, ou renversés, ou déjà penchant vers la terre, ruines semées au loin et sublimes débris des nations évanouies (2) ». Parmi les foules de Londres il sentit « l'unité de l'homme » ; il vit « qu'un seul et même esprit vainqueur de l'ignorance et du vice règne dans les cœurs bons et méchants ; que tous les mortels ont un même sens pour les jugements moraux, comme ils ont un même œil pour la lumière du soleil (3) ».

Ainsi Wordsworth avait acquis du premier coup et conservé malgré tout une idée haute de l'homme et de sa destinée terrestre. Toutefois « l'homme était resté dans son cœur subordonné à la Nature. Celle-ci était sa passion et son ravissement de tous les instants. L'homme n'était pour lui qu'un plaisir accidentel. Son heure n'était pas venue ». Elle ne devait venir que lorsque Wordsworth eut « vingt-deux étés », c'est-à-dire lorsqu'il se fut lié avec Beaupuy (4). Wordsworth aimait l'homme avec son imagination, Beaupuy l'aimait avec son cœur. Wordsworth était sensible à la poésie du passé et à la beauté de la nature. Beaupuy était trop absorbé par sa religion humanitaire pour donner des larmes aux vieilles choses qui disparaissaient et pour s'extasier devant les paysages. Le contraste des deux esprits a été finement noté par le poète.

(1) *Prélude*, VIII, 528-530.
(2) *Ibid.*, 608-619.
(3) *Ibid.*, 667-674.
(4) *Ibid.*, 340-357.

Ils s'en allaient seuls se promener le long de la Loire encore innocente de carnage civil, ou dans les forêts de Blois, de Russy, de Boulogne, de Marchenoir, « vastes futaies aux ombrages ininterrompus formant des dômes élevés, et laissant sous les arbres un passage ouvert où l'on peut marcher sans obstacle pendant des lieues (1) ». Leurs entretiens roulaient ordinairement « sur l'objet du gouvernement civil et sur ses formes les plus sages; sur l'antique fidélité au monarque et sur les droits constitutionnels ; sur la coutume et sur le changement ; sur le respect de soi-même et sur la vertu que le petit nombre garde avec soin comme un patrimoine d'honneur, et sur l'ignorance de la multitude laborieuse ». Montesquieu était alors leur guide; Beaupuy s'inspirant de lui « était hostile à toute intolérance » et Wordsworth, « qui avait alors à peine plongé dans le tourbillon, avait un jugement plus sain que dans les jours qui suivirent »; il n'était pas encore égaré par l'ardeur de la lutte ni aveuglé par des intérêts immédiats (2).

Toutefois, « s'ils ne refusaient pas obstinément de voir l'excuse à côté de l'erreur dans le camp ennemi », ils aimaient surtout à se dépeindre les misères des cours royales, « de cette vie de plaisir et d'insensibilité où l'homme qui prospère le mieux est celui dont l'âme est la plus basse....., monde léger, cruel et vain qui n'a pas accès aux sources naturelles de la justice, de la sympathie pour les humbles et de la vérité correctrice; monde où le bien et le mal changent de nom (3) ».

Surtout ils se plaisaient après Rousseau à célébrer « la noble nature de l'homme ». Ils partageaient la foi du siècle en la perfectibilité infinie de l'humanité, sur laquelle méditaient en ce moment même Condorcet et Godwin. Les désirs aveugles

(1) *Prélude*, IX, 431-7.
(2) *Ibid.*, 321-340.
(3) *Ibid.*, 340-354.

de l'homme devaient le pousser à briser ses chaînes; ses facultés supérieures, capables de vérité claire, devaient lui permettre de construire la liberté sur des bases inébranlables. « La propagation du savoir indestructible devait rendre la vie sociale tout entière aussi juste et aussi pure que celle de l'homme sage et vertueux (1) ». A l'appui de ces audacieux rêves ils invoquaient le témoignage de l'histoire ancienne — on sait combien elle était alors honorée! — « Ils pensaient à tous les points brillants des temps dont on a gardé le souvenir, aux vérités sauvées et aux erreurs dissipées, aux esprits solitaires qui ravissent la flamme céleste, à la force et à l'enthousiasme que se communiquent les hommes réunis en multitude. » Comme leur zèle n'avait pas pour objet étroit la délivrance d'une seule nation, comme ils tenaient de l'époque cette philanthropie cosmopolite qui malgré son caractère vague et fragile n'en reste pas moins l'un des meilleurs attributs du XVIIIe siècle, ils se rappelaient avec joie « que des sectes avaient triomphé de tous les obstacles de mœurs, de langue, de pays, d'amour et de haine », « que des tribus éparses avaient fini par ne faire qu'un seul corps et par se répandre au loin comme des nuages emplissent le ciel ». Ils n'avaient même pas besoin de chercher dans le passé la confirmation de leurs espérances. Ils la trouvaient vivante « dans ce peuple qui venait de se lever au-dessus de l'abîme d'une honteuse imbécillité, frais comme l'étoile du matin. Ils s'enorgueillissaient de ses vertus, heureux de découvrir chez les hommes les plus grossiers le plus ferme esprit de sacrifice; de voir l'amour désintéressé, la modération et le sens du juste prédominer au milieu des luttes les plus farouches (2) ».

Dès le début, Wordsworth faisait écho à ces sentiments

(1) *Prélude*, IX, 354-364.
(2) *Ibid.*, 364-390.

exprimés par Beaupuy. Mais si l'entretien s'arrêtait, l'imagination emportait vite le poète loin du monde réel. Son esprit fuyait vers d'autres temps où « sur les mêmes racines d'arbres enchevêtrées et vêtues de mousse, polies comme le marbre ou comme une mer sans vagues, un ermite sortant de sa cellule pouvait suivre sans être dérangé sa méditation sylvestre... » S'il entendait sans le voir un cheval frapper au loin ce sol durci de son sabot sonore, c'était pour lui le palefroi d'une des amazones fugitives de l'Arioste ou du Tasse, Angélique ou Herminie. Si le fracas de la musique et le vacarme d'une gaîté tumultueuse éclataient soudain, ce bruit lui semblait venir « d'un repaire de Satyres qui dans quelque clairière invisible menaient leurs danses joyeuses autour d'une beauté mortelle, captive infortunée. La longueur de ces énormes forêts, spectacle nouveau pour lui, s'emparait souvent ainsi de sa fantaisie, tandis qu'il se promenait avec son compagnon respecté (1) ».

Parfois la religiosité, surtout poétique d'ailleurs, du jeune Anglais se faisait jour à travers sa nouvelle ferveur révolutionnaire, sincère sans doute mais encore peu profonde. S'il atteignait un couvent démantelé « non par le toucher lent et respectueux du Temps, mais par la main brutale de l'Homme, il ne pouvait s'empêcher de regretter la cloche qui naguère sonnait les matines, la lumière allumée au crépuscule et la croix plantée au plus haut du monument, signe d'hospitalité et de calme repos, cher aux yeux du voyageur fatigué (2) ».

Un des points où Wordsworth et Beaupuy différaient encore, c'était la sympathie poétique pour le passé, si faible chez les meilleurs hommes de la Révolution, si vivace dans les cœurs anglais. La vue d'un des châteaux qu'ils rencontraient dans leurs promenades et qui sont l'orgueil du pays blésois : Blois,

(1) *Prélude*, IX, 437-465.
(2) *Ibid.*, 465-479.

Chambord, Montrichard, Chaumont, Romorantin et tant d'autres, provoquaient chez les deux amis des impressions opposées. Beaupuy s'enflammait à la pensée des vices et des excès qui s'étaient orgueilleusement étalés dans ces palais. L'imagination de Wordsworth, bien qu'il fût capable à l'occasion d'une vertueuse colère, adoucissait parfois « la force de ses nouveaux préjugés civiques, son bigotisme (pour dire le mot) de jeune patriote, et en contemplant ces lieux il avait des éclairs de joie chevaleresque (1) ».

Mais les instincts anglais de Wordsworth l'aidaient en revanche à comprendre sans effort certains des bienfaits que Beaupuy souhaitait de voir à jamais assurés à sa patrie. La suppression des lettres de cachet et des condamnations secrètes, « n'était-ce pas assez pour réjouir l'esprit qui a jamais tourné sa pensée vers le bonheur de l'homme (2) ? » D'ailleurs Beaupuy, s'apercevant que son ami était plus aisé à prendre par l'imagination que par le raisonnement, mettait parfois en lumière les iniquités du passé à l'aide de quelque récit passionné. Wordsworth écouta avec attendrissement l'histoire « véridique » de *Vaudracour et Julia*, « qui montrait jusqu'à quelle profondeur avaient poussé les racines, avec quelle largeur s'étaient étendus les rameaux de ce vieil arbre dont la France était fatiguée comme d'un fléau mortel, comme d'une impure et noire ignominie. » Le jeune Vaudracour, gentilhomme d'Auvergne, aimait une fille du peuple qu'il voulait épouser. Une lettre de cachet, obtenue par son père, vint mettre obstacle à son dessein. Emprisonné, il n'obtint sa liberté qu'en jurant de renoncer à sa maîtresse. Pouvait-il avoir le courage de tenir un tel serment? Les amants se retrouvèrent, mais furent de nouveau violemment séparés. Julia devenue mère fut mise au

(1) *Prélude*, IX, 479-501.
(2) *Ibid.*, 532-541.

couvent. L'enfant fut laissé à Vaudracour qui se retira seul avec lui dans un ermitage au milieu des bois, où une maladie ne tarda pas à le lui enlever. Quatre-vingt-neuf arriva, mais « ni la voix de la liberté qui retentit si vite par toute la France, ni les espérances du pays, ni le souvenir de ses profonds griefs personnels ne purent le réveiller de sa léthargie ». Vaudracour avait perdu la raison (1).

Beaupuy fit plus et mieux que de conter à Wordsworth des histoires sur les maux de l'ancien régime. Il lui fit toucher du doigt les plaies qu'il avait laissées et lui montra leur guérison comme le but de ses vœux et de ses efforts.

« Un jour, dit le poète, nous rencontrâmes par hasard une petite fille affamée, marchant avec peine, réglant son pas sur l'allure d'une génisse qu'elle menait par une corde attachée à son bras et qui paissait dans le sentier. L'enfant tricotait de ses mains blémies, dans un morne isolement. A cette vue mon ami s'écria : « C'est contre *cela* que nous luttons. » Alors je crus avec lui qu'un esprit bienfaisant et irrésistible planait dans l'air, qu'une pauvreté aussi abjecte disparaîtrait en peu de temps, que nous ne verrions plus la terre déjouée dans son désir de récompenser l'enfant de la peine, doux, humble et patient ; que toutes les institutions qui légalisaient la misère seraient abolies, ainsi que la pompe creuse, le luxe sensuel et le pouvoir sans pitié... et que finalement, pour tout couronner, nous verrions le peuple d'une main forte façonner ses lois.

(1) *Prélude*, IX, 547-585. Dans le *Prélude*, IX, 548, Wordsworth dit clairement que ce récit lui fut fait par Beaupuy. Le trouvant trop long pour le *Prélude* il le fit paraître à part en 1820 sous le titre de *Vaudracour and Julia*. Dans une note sur ce poème dictée vers la fin de sa vie il contredit son affirmation du *Prélude*. Il tient, dit-il, cette histoire « de la bouche d'une dame française qui avait été témoin oculaire et auriculaire de tout ce qui fut fait et dit ». « Bien des années après, ajoute-t-il, j'appris que *Dupligne* était devenu trappiste. » Dupligne semble donc avoir été le nom véritable du héros malheureux. Quant aux affirmations contradictoires du *Prélude* et de la note tardive, il est plus naturel de s'en fier à la mémoire de Wordsworth à trente-cinq ans qu'à soixante-quinze.

Alors viendraient de meilleurs jours pour l'humanité tout entière (1). »

Peut-être cet incident banal, ce mot si simple mais assurément grandi et vivifié par la passion : « *C'est contre cela que nous luttons,* » firent-ils plus que tout le reste pour achever la conversion de Wordsworth. Il fut dès lors pris par le cœur lui aussi. Il avait trouvé une religion : la pitié et l'amour pour les malheureux, joints à l'espoir de les relever. Tout le reste de l'édifice construit par les raisonnements de Beaupuy était fragile et en effet ne dura qu'un temps. L'intérêt porté aux humbles qui en était la base subsista seul à travers tous les autres changements. Jusqu'à la fin Wordsworth, devenu conservateur résolu, pourra dire encore dans ce sens qu'il n'avait pas cessé d'y avoir du *socialiste* et du *chartiste* en lui.

L'ardente prédication de Beaupuy avait fait tomber une à une les dernières résistances du jeune Anglais. Wordsworth s'attacha en disciple respectueux à cet homme épris de dévouement et de sacrifice, en qui se confondaient à ses yeux l'idéal du soldat et l'idéal du citoyen. Beaupuy devait demeurer pour lui le type du soldat philosophe. La pensée que Beaupuy verserait son sang pour ses idées de paix et de bonheur ajoutait encore à l'attrait de sa parole. S'adressant à Coleridge avec lequel il devait plus tard discourir souvent sur la philosophie, Wordsworth s'écriait :

(1) *Prélude*, IX, 509-532. Il traduisait ainsi cette pensée en 1792 dans le style bizarre de ses premières poésies, songeant au cheval pâle de l'Apocalypse :

« La cruelle Consomption ne chevauchera plus sur son cheval pâle le long des vignobles et des vallées de la France, faisant disparaître autour d'elle des hameaux entiers. » *Descriptive Sketches*, 788-791.

La même misère avait frappé déjà Jekyll dix-sept ans plus tôt, aux environs de Blois. « Les paysans de cette partie de la France, écrivait-il, sont misérablement pauvres. Les petites gardeuses de vaches sont toujours à travailler à leurs quenouilles, et leur bonnet est toujours propre et quelquefois brodé, tandis que leurs pieds sont sans chaussures et sans bas. » *Correspond. of Mr Joseph Jekyll*, op. cit.

Ce rapprochement intéressant a été signalé par M. Thomas Hutchinson dans l'*Academy* du 17 mars 1894.

« Oh ! ami, il est doux dans les bosquets académiques ou dans nos vertes vallées arrosées par la Rotha, la Greta, le Derwent ou quelque ruisseau sans nom, de méditer et d'échanger ses pensées sur la liberté individuelle, sur l'espoir en la nature humaine, sur la justice et sur la paix. Mais ce labeur est bien plus doux encore... si le monde est au bord de quelque grande épreuve, et si nous entendons la voix d'un homme consacré, d'un homme que les circonstances appellent à donner un corps à son sentiment intime, à lui faire revêtir la forme d'une action et à le répandre comme une bénédiction par le monde. Alors le doute n'est pas et la vérité est plus que la vérité ; elle est un espoir et un désir ; elle est un *credo* fervent, sanctionné par un exemple divin, acceptant les dangers, les difficultés et la mort. Tels étaient les entretiens que, sous les ombrages de l'Attique, Dion eut jadis avec Platon ; c'est ainsi qu'il se prépara mûrement pour son rôle de libérateur ; tels étaient encore ses entretiens avec Eudème et Timonide, sur le vaisseau qui le portait de Zacynthe en Sicile pour renverser le tyran, guerre philosophique conduite par des philosophes. Voué à un destin plus rude, bien qu'animé d'une pareille ambition, tel était celui dont je parle. C'est ainsi que Beaupuy (que son nom soit placé auprès des noms les plus nobles de l'antiquité !) façonnait sa vie, et nous échangeâmes plus d'un long discours inspiré par une foi non moins haute. Préparé pour le pis, Beaupuy périt en combattant comme général en chef sur les bords de la Loire malheureux contre des hommes égarés, ses concitoyens. Heureux cependant de n'avoir pas assez vécu pour voir les années qui suivirent, et que nous voyons maintenant, nous dont le cœur est aussi ardent que le sien l'était alors (1). »

Le 27 juillet 1792, Baupuy quitta Wordsworth pour aller combattre sur le Rhin avec son régiment. Les deux amis ne

(1) *Prélude*, IX, 390-430. Ce passage a été écrit peu après le couronnement de Napoléon.

devaient plus se revoir. La guerre qui ne tarda pas à éclater entre la France et l'Angleterre les priva même bientôt de nouvelles l'un de l'autre. Wordsworth était mal informé quand il croyait que Beaupuy avait succombé en Vendée où il fut d'ailleurs grièvement blessé. Beaupuy fournit une carrière plus longue que ne le supposait Wordsworth. Mais celui-ci ne s'était pas abusé sur les vertus du capitaine de Blois. La vie militaire de Beaupuy a pu être reconstituée en entier sans révéler autre chose que son héroïsme, son prosélytisme ardent, son humanité et son inaltérable bonne foi. Soit à Mayence où il fut un des plus énergiques parmi les glorieux assiégés ; soit en Vendée où il contribua à l'égal de Kléber et de Marceau à détruire la grande armée vendéenne, où il fut peut-être ensuite le premier de tous à vouloir essayer sincèrement de la clémence et de l'amnistie ; soit sur le Rhin sous Pichegru et sous Moreau, jusqu'au combat sur l'Elz du 19 octobre 1796 où il fut tué, il resta digne de l'éloge anticipé du poète anglais. Brave jusqu'à la témérité, modeste jusqu'à l'effacement, il a surtout pour caractéristique d'avoir gardé intacts à travers les pires épreuves, la confiance dans un avenir meilleur et l'esprit de bonté qui l'animaient au départ. Il fut l'un des vrais paladins de la Révolution. Il aurait pu répéter à sa dernière heure ce qu'il écrivait dans son journal du siège de Mayence, moins d'un an après avoir quitté Wordsworth : « J'ai rempli bien sérieusement mon serment d'apostolat toutes les fois que l'occasion s'en est présentée (1). »

Wordsworth, auprès duquel on vient de voir avec quel succès cet apostolat s'était exercé, ne resta pas longtemps à Blois après le départ de son ami. Il y était encore lorsque le roi fut détrôné après la journée du 10 août, mais il retourna ensuite à Orléans où il se trouvait pendant les massacres de septembre (2). Ces

(1) *Le général Beaupuy*, op. cit., p. 86.
(2) *Autobiographical Memoranda*, op. cit.

crimes « lamentables » ne refroidirent pas son enthousiasme ; à peine avaient-ils cessé que Wordsworth s'imaginait que de telles horreurs avaient pris fin pour toujours, « monstres éphémères que l'on ne voit qu'une fois, qui n'apparaissent qu'un instant pour mourir aussitôt (1) ». Les grands événements qui marquèrent la fin du même mois enflèrent son cœur d'espoir. La canonnade de Valmy était courageusement supportée par les patriotes, et les Prussiens « fuyaient devant leur proie anticipée ». L'Etat « comme pour montrer son âme haute et intrépide, ou pour remercier ironiquement les alliés battus d'avoir réveillé son énergie, après avoir détrôné le roi, n'avait pas épargné le trône vide et s'était fièrement empressé de prendre la forme et le nom vénérable de République (2) ». Ce seul mot fut pour le jeune homme une véritable griserie. Resté seul sur les bords de la Loire, il acheva ses *Esquisses descriptives* qui donnent d'une manière plus saisissante encore que le *Prélude* la preuve de la métamorphose qui s'opéra en lui dans ce moment. Ce poème, où il se montrait d'abord désespéré, change d'accent vers la fin. La nature entière où se reflétait naguère sa tristesse semble sourire. C'est la venue de la Liberté qui l'a transformée. La France, « belle nation favorisée que son âme aimera jusqu'à ce que la vie ait brisé sa coupe d'or (3) », s'est transfigurée le jour où de monarchie elle est devenue république :

Oui comme j'errais aux lieux où les eaux du Loiret glissent entre les trembles dont les frémissements s'entendent d'un bord à l'autre, alors que des nuages d'octobre tombait, blanchissant les rides du courant bleu, une lumière plus douce, — il m'a semblé que dans chaque ferme le coq vigilant chantait d'une voix que mes oreilles n'avaient jamais entendue

(1) *Prélude*, X, 41-7.
(2) *Ibid.*, 31-41.
(3) And thou! fair favoured region! which my soul
Shall love, till Life has broke her golden bowl.
(*Descriptive Sketches*, 740-1.)

si perçante ; le claquet de chaque moulin qui brisait les eaux murmurantes, berçait la pensée charmée en des rêves plus délicieux ; chassant ces longs, longs rêves, la feuille tombante éveillait une plus faible angoisse de chagrin moral ; l'écho mesuré du fléau lointain serpentait par la vallée avec une cadence plus harmonieuse ; la rivière roulait des flots plus majestueux et les bois frappés par le soleil s'illuminaient d'un or plus riche (1).

Sans doute, la guerre de la liberté va porter partout le fer et le feu, mais qu'importe !...

Voyez ! des flammes inoffensives sort un enfant charmant ! Une terre nouvelle naît avec ses vertus propres : la Nature, comme à sa première aurore, commence son règne virginal et l'Amour et la Vérité composent son cortège (2).

Il est impatient, maintenant qu'il sait le français et qu'il est lui-même devenu Français de cœur et d'esprit (2), de revoir ce

(1) Yes, as I roam'd where Loiret's waters glide
Thro'rustling aspins heard from side to side,
When from october clouds a milder light
Fell, where the blue flood rippled into white,
Methought from every cot the watchful bird
Crowed with ear-piercing power till then unheard ;
Each clacking mill, that broke the murmuring streams,
Rock'd the charm'd thought in more delightful dreams,
Chasing those long long dreams the falling leaf
Awoke a fainter pang of moral grief ;
The measured echo of the distant flail
Winded in sweeter cadence down the vale ;
A more majestic tide the water roll'd
And glowed the sun-gilt groves in richer gold.
(Descriptive Sketches, 760-773.)

(2) Lo ! from th'innocuous flames, a lovely birth !
With it's own Virtues springs another earth :
Nature, as in her prime, her virgin reign
Begins, and Love and Truth compose her train. *(Ibid.*, 782-785.)

(3) Il fait dire au Solitaire de l'*Excursion* qui, lui, n'avait jamais quitté l'Angleterre au moment de la Révolution : « Si un sang français ne coulait pas dans mes veines, si je n'avais pas respiré l'air de France, qu'importe ! une flamme toute française brûlait dans les rameaux flétris de mon cœur épuisé. » (*Excursion*, III, 741-5.)

Paris où s'est décidé tant de fois déjà le sort de la France entière.

III

Au mois d'octobre, « par un jour d'automne silencieux et si beau qu'il caressait ses regrets et les rendait plus profonds en les caressant », il s'arrêta sur le bord de la Loire et dit un long adieu « à son riche domaine, à ses vignobles et à ses labours, à ses prés verts et à ses bois multicolores », puis il s'éloigna de ce lieu paisible pour gagner la tumultueuse métropole (1).

La vue de Paris ne tarda pas à lui rendre l'inquiétude. Avec une ardeur qu'il n'avait pas encore sentie, il se mit à en parcourir les rues; passa devant la prison du Temple où le malheureux roi était enfermé avec sa femme et ses enfants; vit les Tuileries « que venait de prendre d'assaut, au rugissement du canon, une multitude furieuse »; traversa la place, maintenant vide, du Carrousel, où « si récemment les morts avaient été entassés sur les mourants ». Il regarda tous ces lieux « comme un homme examine un volume dont il sait que le contenu est mémorable, mais qui est pour lui fermé, étant écrit dans une langue qu'il ne sait pas lire; aussi interroge-t-il avec tristesse les feuilles muettes et leur en veut-il de leur silence ».

« Dès la première nuit, dit-il, je sentis profondément dans quel monde j'étais, sur quel sol marchaient mes pas et quel air je respirais. Ma chambre était haute et solitaire, près du toit d'un vaste hôtel, logement qui m'aurait plu en un temps moins agité et qui, même en ce moment, n'était pas tout à fait sans charmes. Sans éteindre ma lumière, je veillai, lisant par inter-

(1) *Prélude*, X, 1-11.

valles. L'effroi de ce qui s'était passé m'opprimait presque comme l'effroi d'un crime à venir. Je pensais à ces massacres de Septembre dont je n'étais séparé que par un petit mois ; je les voyais et je les touchais ; le reste de mes visions était fait de fictions tragiques ou d'histoires véritables, de souvenirs et d'obscurs avertissements... Toutes les choses ne meurent que pour renaître. Le tremblement de terre ne se contente pas d'une seule secousse. Et, de cette façon, je m'excitais à l'épouvante, à tel point qu'il me sembla entendre une voix qui criait à toute la ville : Ne dors plus. Ma vision s'évanouit avec ce cri auquel elle avait donné naissance. Mais c'est en vain que mon esprit calmé évoqua des pensées de paix et d'oubli. Tout silencieux qu'il fût à cette heure, Paris me paraissait impropre au repos de la nuit, sans plus de défense qu'une forêt où errent des tigres (1). »

Le *Prélude* n'enregistre qu'un autre souvenir précis du séjour de dix semaines environ que Wordsworth fit alors à Paris. Un matin qu'il se rendait au Palais-Royal par les rues encore endormies, ses oreilles furent assaillies, en pénétrant sous les arcades, par des clameurs discordantes que dominait le cri aigu des marchands de journaux : « Demandez la dénonciation des crimes de Maximilien Robespierre ! » Et une main aussi prompte que la voix lui tendit le discours que la veille, le 29 octobre, Louvet avait prononcé contre le député d'Arras, l'accusant de viser à la dictature et d'avoir organisé les massacres de Septembre. L'audace de Louvet, se dressant seul contre le puissant Robespierre, fit impression sur Wordsworth ; mais l'abandon où Louvet fut laissé par les autres conventionnels, « l'humiliant résultat de cette accusation » qui tourna au profit de l'accusé, le remplirent de doute et de tristesse. Il s'affligea de voir « que l'aide du ciel va surtout à ceux qui sont traîtres envers eux-mêmes (2) ».

(1) *Prélude*, X, 49-93.
(2) *Ibid.*, 94-120.

Inquiété par ces symptômes d'affaissement moral chez es représentants de la nation, « voyant de ses propres yeux que la liberté, la vie et la mort de tous les Français, jusque dans les recoins les plus reculés du pays, étaient à la merci de ceux qui gouvernaient la capitale ; voyant pour quel prix on luttait et par quels combattants serait remportée la victoire, l'indécision des bons et l'inflexible marche en avant de ceux que leur impiété rendait forts pour l'attaque ou pour la défense, il fut troublé jusqu'au fond de son âme ». « J'aurais volontiers prié, dit-il, pour que sur tous les hommes de la terre qui, par un patient exercice de leur raison, s'étaient rendus dignes de la liberté ; sur tous les esprits pleins d'un zèle qui s'épanouit à la lumière sacrée de la vérité, le don des langues descendît, qu'il leur vînt des quatre points du vent la force voulue pour aider la France à faire ce qu'elle ne pouvait faire sans secours — une œuvre d'honneur (1). »

Il ne s'agissait pour lui que de savoir si la Révolution s'achèverait par des moyens purs, car il était aussi loin de douter du succès final « que les anges sont loin du crime ». Sa tristesse n'était pas inerte. Il cherchait des remèdes au mal. « Etranger insignifiant et obscur, peu doué du pouvoir de l'éloquence, même dans sa langue maternelle, très mal fait pour le tumulte ou pour l'intrigue, il eût cependant accepté de grand cœur le plus dangereux service pour une aussi noble cause. » Il se disait dans ses méditations que la destinée de l'homme a toujours tenu à quelques individus, « qu'au-dessus de tout patrimoine local il est une même nature, comme il est un seul soleil dans le ciel, et que plus les objets sont vastes, mieux ils sont à la portée des plus humbles regards ». Il était convaincu qu'un esprit inébranlable dans sonespoir, de bonne heure dirigé vers de nobles aspirations et toujours fidèle à lui-même, est « pour le troupeau

(1) *Prélude*, X, 123-142.

irréfléchi de la société, un instinct dominateur..., qu'il est un vaste fleuve recueillant dans son cours tous les petits ruisseaux épars et les moindres filets d'eau, heureux de se laisser emporter dans une salutaire obéissance ». Il songeait qu'un esprit qui s'appuie sur la modération, sur la prudence et sur la simplicité est rarement déjoué dans ses desseins et rarement trahi par autrui. Il se disait enfin que, si même la défaite et la mort étaient au bout de l'entreprise hasardeuse, celui qui les aurait affrontées jouirait de l'approbation de sa conscience qui lui enjoint d'agir. D'un autre côté, il se rappelait les lieux communs des écoles sur la faiblesse des tyrans, sur la fragilité de leur empire ; il évoquait, comme le fera bientôt Charlotte Corday, le souvenir d'Harmodius et d'Aristogiton délivrant Athènes du despote Hipparque. Le tyran abattu, tout lui paraissait redevenir facile. Il n'avait pas de doute qu'un homme supérieur ne pût, à la façon des législateurs anciens, préparer les voies à un gouvernement juste et durable, malgré l'opposition désespérée des ennemis du dehors, malgré l'ignorance d'un peuple abusé par de faux enseignements et arrivé au pouvoir avant d'avoir atteint sa maturité (1).

Tandis qu'il couvait ces généreux projets, il fut en décembre 1792 contraint de retourner en Angleterre, nécessité dont il gémit alors et que plus tard il appellera une faveur de la Providence. Sans le manque d'argent, qui fut la cause probable de son départ, il eût sans doute « fait cause commune avec quelques-uns qui périrent », avec les Girondins, victimes prochaines de la Montagne. « J'aurais vraisemblablement péri aussi, dit-il, pauvre offrande fourvoyée et effarée, — je serais rentré dans le sein de la Nature avec toutes mes résolutions et toutes mes espérances, poète pour moi seul et inutile aux hommes (2). »

(1) *Prélude*, X, 142-221.
(2) *Ibid.*, 221-236.

CHAPITRE III

WORDSWORTH RÉPUBLICAIN EN ANGLETERRE

I

Wordsworth revint en Angleterre « patriote du monde ». Désireux de suivre de près le grand drame dans lequel un rôle actif lui avait été refusé, il préféra le séjour de Londres à celui de la campagne. La Nature avait cédé la première place dans sa pensée à l'Humanité. La poésie était momentanément délaissée. Il publia bien dès son retour *la Promenade du soir* et les *Esquisses descriptives*, mais il désirait surtout en les publiant prouver aux siens que, s'il avait fait assez pauvre figure à Cambridge, « il était néanmoins capable de produire quelque chose (1) ». D'ailleurs le premier de ces poèmes était de composition antérieure ; et le second, écrit sur les bords de la Loire, se terminait, on l'a vu, par l'éloge de la France qu'il aimera, dit-il, jusqu'à la mort, et par des souhaits pour le triomphe de la Liberté, dont il espère que les vagues irrésistibles balaieront à jamais ces tyrans présomptueux qui leur crient : « Vous

(1) Lettre à Mathews, mai 1794. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 91.

n'irez pas plus loin ». Mais les vers ne pouvaient lui suffire pour exprimer les idées nouvelles qu'il avait rapportées d'outre-Manche. Son âme était pleine d'ardeur, sa tête de systèmes. Il était impatient, n'ayant pas pu se jeter à Paris au plus fort de la mêlée, de combattre en Angleterre pour la cause du progrès. Justement Londres venait d'être le théâtre d'une campagne humanitaire, celle des philanthropes Clarkson et Wilberforce contre la traite des noirs. Bien qu'ils eussent échoué une première fois devant le Parlement en avril 1791, ils n'avaient pas perdu courage et se préparaient à reprendre la lutte. Il semblerait que cette réforme eût dû passionner Wordsworth. C'est à peine pourtant s'il s'en soucia et s'il en déplora l'issue malheureuse. Ce n'était selon lui qu'une question de détail sur laquelle il était vain de s'appesantir. Il était revenu avec la conviction « que, si la France prospérait, les bons ne rendraient plus longtemps un culte stérile à l'humanité et que l'esclavage, branche la plus pourrie de la honte humaine, tomberait nécessairement avec l'arbre qui la portait (1) ».

Mais, spectacle désolant pour lui, l'Angleterre qu'il revoyait était bien différente de celle qu'il avait laissée. Lorsqu'il en était parti, à la fin de 1791, elle pouvait, quoique déjà divisée d'avis, paraître dans l'ensemble favorable à la Révolution française. Sans doute elle n'offrait plus la belle unanimité de sympathie des premiers jours. Sans doute une voix éloquente s'était élevée contre cette Révolution dans le sein du Parlement et dans la presse pour avertir l'Angleterre qu'elle ne pouvait sans méconnaître son propre génie et ses vrais sentiments approuver les nouveaux législateurs de la France. Mais si grand que fût le retentissement des *Réflexions* de Burke (1790), le bruit en avait paru d'abord couvert par les nombreuses et véhémentes ripostes de ses adversaires. Fox et Sheridan lui donnaient la

(1) *Prélude*, X, 244-262.

réplique au Parlement. Le jeune Mackintosh se rendait brusquement célèbre en essayant de réfuter les *Réflexions* dans ses *Vindiciæ Galliæ* (1791). Tandis que Mackintosh exprimait les sympathies des Whigs libéraux pour la monarchie constitutionnelle d'outre-Manche, Thomas Paine préparait les radicaux anglais à apprendre sans effroi et même avec envie la nouvelle qu'une république était née en France. Et les *Droits de l'homme* de Paine (1), entre les applaudissements des uns et les cris de scandale des autres, atteignaient à une notoriété qui balançait celle des *Réflexions* de Burke.

Les partisans de la Révolution française ne s'en tenaient pas tous à une sympathie théorique. Beaucoup proposaient la France comme modèle à l'Angleterre. Les tendances réformatrices qui s'étaient manifestées après la guerre d'Amérique se montraient plus vives et plus hardies. Les sociétés de réformes croissaient en nombre et en importance. Leurs efforts au lieu de s'éparpiller commençaient à s'unir. La *Société correspondante de Londres*, fondée dans les premiers jours de 1792 par le cordonnier Thomas Hardy, avait pour objet de centraliser les forces libérales éparses sur tous les points de la Grande-Bretagne. Une seule réforme, prélude nécessaire de toutes les autres, la réforme électorale devait d'abord être réclamée. Elle serait soutenue par des journaux, des brochures, des pétitions et des réunions publiques. Ce n'était rien moins que le suffrage universel que réclamaient la plupart de ces sociétés (2).

Jusque-là le gouvernement était demeuré neutre, ou du moins quelque méfiant qu'il fût à l'égard des réformateurs n'avait pas recouru à la persécution. La masse de la nation, lente à s'émouvoir, n'avait pas pris nettement parti. Il fallait pour la mettre en

(1) La première partie des *Droits de l'homme* parut en 1791. La seconde en 1792.

(2) Voir sur cette société *The Story of the English Jacobins*, by Edward Smith, London, 1881.

branle mieux que des doctrines politiques. Il fallait des menaces de guerre, un appel au patriotisme belliqueux, ou encore le danger visible d'un bouleversement social sur le sol anglais. Les réformateurs avaient cependant pu voir dans l'été de 1791 un indice des dispositions malveillantes que le bas peuple nourrissait contre eux. La seule émeute qui eût encore éclaté était celle de Birmingham, où au cri de « Pour l'Eglise et le Roi » les chapelles des dissidents et leurs demeures avaient été mises à sac. Le plus illustre des dissidents, le savant Priestley, de la secte des *Unitaires* ou chrétiens rationalistes qui se distinguaient par leur enthousiasme révolutionnaire, avait pu difficilement échapper en vie. Mais cette émeute isolée n'avait pas paru concluante. Les radicaux qui appartenaient presque tous à la petite bourgeoisie et qui étaient aidés de quelques jeunes hommes de lettres ou de professions libérales diverses, ne savaient pas encore comme ils étaient isolés au milieu de la nation, entre des gouvernants et un populaire également hostiles.

Ils le devaient apprendre moins d'un an plus tard. Eux-mêmes se compromirent par leur imprudence. Indignées par le manifeste de Brunswick, leurs diverses sociétés adressèrent à la Convention des félicitations pour les succès de ses armées, en septembre 1792. Elles prétendaient exprimer les sentiments « d'une grande majorité » du peuple anglais. Elles dénonçaient l'attitude neutre de leur gouvernement : « Les Bretons rester neutres ! ô honte (1) ! » Elles déclaraient leur intention de prendre la République française pour modèle. Elles prophétisaient l'avènement d'une république britannique : « Après l'exemple que la France a donné, la science des révolutions deviendra aisée, et les progrès de la raison seront rapides. Il ne serait pas étrange que, dans un temps bien plus proche que

(1) Adresse de la Société correspondante de Londres à la Convention nationale, 27 septembre 1792. *English Jacobins*, p. 47.

nous n'oserions le prédire, des lettres de sollicitation fussent envoyées au delà de la mer à la Convention nationale d'Angleterre (1). » Wordsworth qui était alors à Paris put entendre la lecture de ces adresses et la réponse chaleureuse et non moins imprudente que fit le Président de la Convention aux envoyés de la Société Constitutionnelle. Mais il ne vit qu'à son retour en Angleterre l'effet produit par de telles démarches. La réaction se fit sentir, immédiate et énergique. C'est dans le même mois de novembre que le juge John Reeves fondait « l'Association pour défendre la Liberté et la Propriété contre les Républicains et les Niveleurs (2) ». C'est le 13 décembre que devant le Parlement convoqué extraordinairement était lu le discours du trône où il était déclaré qu'il existait un projet pour détruire la Constitution et bouleverser tout ordre et tout gouvernement. C'est à cette date que commençent les poursuites contre tous les réformateurs accusés d'avoir prononcé des paroles séditieuses, et écrit ou simplement fait circuler des écrits subversifs. C'est le 18 décembre que Thomas Paine est mis en jugement et condamné par contumace pour ses *Droits de l'homme*. Le voile qui avait dérobé aux combattants la véritable opinion de l'Angleterre acheva de se déchirer en janvier 1793. L'exécution de Louis XVI fut pour les inquiets et pour les hésitants le signal attendu. Il y eut par tout le pays une contagion de colère vertueuse; les patriotes anglais se persuadèrent aisément que leur haine de la France et des amis de la France n'était que la haine du crime et de l'iniquité. « Ce fut, dit Wordsworth, une folle explosion de lamentations factices qui retentit depuis la Cour jusque dans la chaumière (3). »

(1) Adresse de la Société d'instruction constitutionnelle de Londres (The Society for Constitutional information in London) à la Convention nationale de France, 28 novembre 1793. *English Jacobins*, p. 49.

(2) *English Jacobins*, p. 53.

(3) *The Prose Works of W. Wordsworth*, I, p. 4.

Les rangs des premiers enthousiastes qui s'étaient éclaircis de jour en jour se vidèrent presque entièrement. Les whigs qui avaient depuis quelque temps déjà senti leur méprise s'en allèrent en masse et passèrent au gouvernement. Ils reconnurent la vérité des prophéties de Burke. Le sang versé en France, la proclamation de la République, l'agitation en Angleterre pour le suffrage universel les avaient réveillés de leur vague songerie humanitaire. En somme, ils n'avaient été sympathiques à la Révolution que pour en avoir ignoré la violence et la profondeur. Elle leur était apparue simplement comme l'abolition du despotisme. Ils y avaient vu une imitation de la leur et dans cette pensée il y avait place pour la fierté nationale. Il ne leur déplaisait pas qu'un peuple ennemi les copiât après un siècle et s'en trouvât bien. Ils avaient assisté à nos premiers essais de liberté d'un œil bienveillant, comme un vigoureux adulte regarde avec intérêt l'enfant faire en tâtonnant ses premiers pas. Ils avaient le sentiment de leur longue avance et comptaient bien la conserver. Ils croyaient pouvoir s'accorder à bon compte, sans rien exposer de leurs intérêts et de leurs idées, le plaisir raffiné d'une conduite généreuse. Maintenant convaincus de leur erreur, ils saisissaient l'occasion de se rétracter.

Parmi ceux-là, un des plus en vue et dont la rétractation eut le plus d'éclat fut Richard Watson, évêque de Llandaff, qui publia le 15 janvier 1793 un sermon suivi d'un appendice intitulé : « Examen critique de la Révolution française et de la Constitution britannique ». Watson était titulaire de la chaire de théologie à Cambridge. Bien qu'il s'y fît suppléer depuis qu'il avait obtenu un évêché, il était à ce titre bien connu de Wordsworth. C'était en outre un compatriote du poète. Fils d'un maître d'école du Westmoreland, Watson semblait jusque-là s'être souvenu de sa modeste origine. Presque seul dans le clergé anglican, il était resté le défenseur « de la vérité et de la

charité politiques (1) ». Il était étroitement attaché au parti whig et à Fox (2). Ses ennemis le traitaient de « prélat niveleur et d'évêque des dissidents », injures qui l'honoraient aux yeux de ses amis. La hardiesse de ses opinions lui avait valu l'inimitié du roi. D'abord favorable à la Révolution, Watson n'avait commencé à douter d'elle qu'après les massacres de Septembre. Pourtant il n'avait pas rompu sur-le-champ. Il écrivait encore à Talleyrand à la veille du procès de Louis XVI, l'exhortant à demander qu'au lieu de juger le roi on lui accordât un de ses palais, cent mille livres par an et le droit de demeurer en France, sauf en cas de trahison future (3). L'exécution de Louis XVI le décida à faire une rétractation publique. Wordsworth indigné vit dans l'opuscule de Watson l'œuvre d'un renégat. Le sujet du sermon était déjà de nature à lui déplaire. C'était une assez banale dissertation sur « la sagesse et la bonté de Dieu en faisant des riches et des pauvres ». Mais l'appendice surtout le révolta. Watson y passait condamnation sur le régime que la France s'était donné. Il y faisait le panégyrique enthousiaste de la constitution anglaise, en bon disciple de Burke. Çà et là perçait l'insupportable optimisme de l'homme pour qui la vie a été heureuse et qui s'étonne des clameurs élevées contre un état de choses dont lui-même s'est bien trouvé. Watson avouait ne rien comprendre aux tentatives contemporaines de réforme sociale. Les pauvres n'étaient-ils pas admirablement pourvus? la taxe perçue pour eux n'était-elle pas énorme? n'avaient-ils pas des hôpitaux, des dispensaires, des secours de toute sorte (4) ?

Rien n'est plus irritant que cette aveugle quiétude, cette volontaire ignorance du mal pour celui dont les yeux voient ce

(1) *The Prose Works of Wordsworth*, I, p. 4.
(2) Voir de Quincey *The Lake Poets*, Coleridge.
(3) *Anecdotes of the Life of Richard Watson*, London, 1817, p. 268.
(4) *The Prose Works of W. Wordsworth*, I, p. 27.

mal et dont le cœur en souffre. Aussi Wordsworth ne put-il se tenir de protester. Il se mit à écrire une réponse à l'évêque de Llandaff qu'il signa : « Un Républicain (1). » Cette lettre ne fut pas imprimée. Il était difficile au début de 1793 de trouver un éditeur pour des professions de foi républicaine. Sans doute Wordsworth l'envoya manuscrite à l'évêque anglican. Elle montre à quel point Wordsworth s'était assimilé les idées et jusqu'à la tournure d'esprit des révolutionnaires français. C'est Burke qu'il combat à travers Watson et c'est Rousseau ou ses disciples qui lui fournissent la plupart de ses arguments.

II

Wordsworth reproche d'abord à Watson ses lamentations sentimentales sur la mort de Louis XVI et sur la situation faite au clergé catholique. « S'il avait étudié l'histoire de la Révolution française aussi minutieusement que le réclame son importance » il se serait convaincu de la culpabilité du « martyr royal ». Il aurait approuvé les mesures qui ont dépouillé les prélats « du fruit de leurs vices et de leurs crimes » pour sauver de la famine des milliers de pauvres curés de village. Quant aux taches de sang qui le font se détourner avec horreur « de l'autel même de la Liberté », il devrait prendre la peine d'examiner qui en est responsable. Il devrait également savoir « qu'une époque de révolution n'est pas une époque de vraie liberté ». Celle-ci est trop souvent obligée « d'emprunter au despotisme ses propres armes pour le combattre et avant de régner en paix de s'établir

(1) Publiée sous le titre *Apology for the French Revolution*, dans *The Prose Works of W. Wordsworth*, I, p. 3-23.

par la violence. Elle déplore cette farouche nécessité, mais le salut du peuple qui est sa loi suprême est aussi sa consolation ».

Watson qui s'était montré d'abord favorable à la lutte des Français contre un pouvoir arbitraire et qui avait approuvé leur détermination de ne plus obéir qu'à des lois faites par la volonté générale de la nation, est mal venu « à prêcher maintenant au monde une adoption servile de la constitution britannique ». Les Français n'ont vu de sécurité pour eux que dans une république. Ont-ils en adoptant la forme républicaine outrepassé les droits que Watson leur reconnaissait naguère? Les arguments théoriques de Watson contre le gouvernement républicain ont peu de poids. C'est, dit-il, le plus oppressif pour la masse du peuple, qui est ainsi abusé par l'apparence de la liberté et qui vit sous la plus odieuse de toutes les tyrannies, celle de ses égaux. Il n'est pas digne d'un philosophe de donner une *assertion* à la place d'une *preuve*. Watson s'entend avec Burke pour entretenir dans le peuple les préjugés qui font de lui un esclave docile et aimant sa servitude. Il est évident que Watson ne se met pas en peine de trouver des arguments décisifs; il sait qu'il a pour lui « le plus forts auxiliaires, la prison et le pilori ». Rien n'est plus facile à refuter que son attaque contre la forme républicaine.

Wordsworth entreprend de le faire. Partant de ce principe que le malheur des États vient des intérêts différents des gouvernants et des gouvernés, il fait l'éloge du suffrage universel. Le peuple lui paraît très digne d'exercer le pouvoir souverain et très capable de choisir ses représentants. Sans doute, corrompu par des siècles de tyrannie, il commettra d'abord des excès, mais l'éducation ne tardera pas à l'assagir. Au lieu de railler les paysans et les artisans qui se mêlent de gouverner, il vaudrait mieux s'applaudir à la pensée que ces hommes simples nettoieront le gouvernement de ses subtilités perfides et de son machiavélisme séculaire. D'ailleurs le pouvoir exécutif sera

réduit à peu de chose. Le peuple obéira sans peine à des lois faites par lui et pour lui.

Au contraire, la monarchie même tempérée est en désaccord avec la raison. Donner à un individu le pouvoir à vie, à une famille le pouvoir héréditaire, c'est méconnaître « la nature éternelle de l'homme ». L'office de roi est une épreuve trop forte pour la vertu humaine.

Wordsworth réfute ensuite les attaques de Watson contre le principe d'égalité établi par la Constituante. Il montre que les Français n'ont pas eu pour objet l'égalité absolue. Ils se sont seulement proposés de la rendre aussi grande que possible. La société doit garantir la propriété, mais empêcher la richesse de devenir oppressive. Le législateur doit donc abolir le droit d'aînesse, « ce monstre dénaturé ». Il doit supprimer les corporations privilégiées et les monopoles. Son devoir est de protéger le travail individuel, de révoquer les statuts qui ont pour but d'abaisser les salaires. Si la taxe des pauvres est énorme, c'est parce qu'il y a trop de misère d'un côté et de l'autre excès de richesse. Wordsworth espère que bientôt « la classe des misérables appelés mendiants ne révoltera plus les sentiments de l'humanité ». Pour y arriver il faut « que des règlements sages et salutaires réagissent contre cette inégalité des hommes qui provient de la disproportion actuellement *fixe* de leurs biens. Il ne réclame ni loi agraire, ni loi somptuaire, mais l'abolition des droits de primogéniture, des corporations et des sinécures opulentes.

Au nom de l'égalité il demande encore la suppression des titres, des décorations « et autres insignes d'une supériorité factice (1) ». Il ne veut plus de noblesse héréditaire, car quel-

(1) Beaupuy lui avait sans donte communiqué le mépris de ces insignes, « de ces crachats et de ces cordons » comme il les appelle dans son Journal du siège de Mayence (*Le Général Michel Beaupuy*, p. 69). Le frère aîné de Michel, Nicolas Beaupuy avait le premier déposé sur le bureau de l'Assemblée législative, le

ques services qu'un homme ait rendus c'est trop de l'en récompenser jusque dans sa postérité la plus lointaine qui sera peut-être indigne de lui. Il s'oppose même aux distinctions accordées pour la vie, car qui peut répondre de la conduite future d'un homme? Il proteste contre les formules de respect humiliantes telles que « très honorable, très noble, très haut, très auguste, etc. ». Il a d'autres griefs contre la noblesse ; c'est elle qui déshonore le travail, qui glorifie la paresse et les vices des oisifs, le jeu, les courses; c'est elle qui contribue le plus à corrompre les mœurs, à multiplier la prostitution « qui inonde les rues », à entretenir l'hypocrisie des relations sociales et aussi, par l'exemple de sa servilité envers le roi, les habitudes serviles. Si la royauté, comme on l'affirme, ne peut exister sans la noblesse, c'en est assez pour faire désirer la République.

Wordsworth termine en discutant l'éloge enthousiaste fait par Watson de la constitution britannique. Selon Watson, le peuple anglais jouit de la plus grande somme de liberté et d'égalité compatibles avec l'ordre social. Il n'obéit qu'à la volonté générale de la société dont il fait partie. Wordsworth répond que, tant qu'un seul Anglais n'aura pas le droit de suffrage, il sera un ilote dans sa patrie. Il reproche à Watson de duper ses compatriotes en leur persuadant qu'ils ont atteint la perfection gouvernementale ; de suivre le détestable exemple de Burke qui « avec un raffinement de cruauté supérieur à celui qui dans l'Orient attache ensemble les vivants et les cadavres, s'est efforcé de nous persuader que jusqu'à la fin des temps nous étions enchaînés à notre constitution par l'indissoluble contrat — d'un parchemin mort. » Il s'étonne que Watson ait pu élever la voix dans la crise présente sans même faire allusion à la réforme parlementaire. Il le félicite d'avoir eu toujours à se

10 août 1792, sa croix de Saint-Louis, en demandant qu'elle fût convertie en médaille pour le premier officier ou soldat qui se distinguerait par une action d'éclat.

louer des tribunaux anglais. Sans qu'il dise ses propres griefs, on sent qu'il songe aux juges iniques ou impuissants qui n'ont pas encore fait rendre gorge au comte de Lonsdale, détenteur de son patrimoine. Il demande à l'évêque si, toujours heureux lui-même, il ne lui est jamais arrivé de rencontrer quelque victime des procédés judiciaires. En somme, Watson a voulu détourner l'attention publique des défauts du gouvernement et des actes mauvais des gouvernants. Il a cherché à aveugler la nation au lieu de chercher à l'instruire. « Il a décoché une flèche contre la liberté et contre la philosophie, qui sont les yeux de la race humaine. »

III

Telle est cette lettre de Wordsworth à Watson qui renferme le plus complet exposé des idées politiques et sociales de sa vingt-troisième année, où les candides illusions côtoient les arguments vigoureux et qu'anime d'un bout à l'autre la haine de l'égoïsme individuel ou national. Beaucoup plus proche des idées de Paine que de celles de Mackintosh, Wordsworth se distinguait pourtant du premier par sa gravité soutenue, par un accent de ferveur quasi religieuse, par la modération de la forme qui excluait toute pensée de scandale recherché, et dénotait la sévérité puritaine de son tempérament.

Si sincère soit-elle, l'indignation prend plaisir à s'exprimer. Une vive controverse dans un moment de colère est un soulagement opportun. Mais l'heure était venue où il ne suffisait plus de proclamer dans l'abstrait l'amour de la France républicaine et le mépris de la monarchie anglaise. A quelques jours de la publication de l'opuscule de Watson, un événement longtemps redouté survenait. Le 1er février 1793 la guerre éclatait entre

l'Angleterre et la France. Wordsworth vit sa patrie préparer flottes et armées contre la nation qui représentait à ses yeux le progrès. Lequel des deux sentiments, du patriotisme ou de l'amour de l'humanité, l'emporterait en lui ? Dans cette lutte douloureuse, c'est le patriotisme qui fut vaincu.

Pendant le XVIIIe siècle le sentiment patriotique semblait s'être affaibli en Europe et peu à peu modifié en Angleterre même. Dans leur guerre contre les préjugés au nom de la raison, les philosophes n'avaient pas épargné cet amour selon eux irréfléchi et étroit du pays natal qui oppose une si forte résistance à l'amour rationnel de l'humanité entière. Au lieu que nous préférions et imitions le pays qui tient le premier rang parmi les nations civilisées, n'est-ce pas ce sentiment aveugle qui nous fait à jamais prendre fait et cause, sans souci de l'absolue justice, pour le pays où le hasard nous a placés ? Or, tandis qu'en France cette doctrine avait eu pour résultat de rendre la plupart de nos grands écrivains aussi peu français que possible, elle avait d'abord causé une sorte de recrudescence du patriotisme en Angleterre. De l'aveu même des continentaux, l'Angleterre étant le pays de l'Europe le plus éclairé et le plus libéral, les Anglais avaient eu la bonne fortune de pouvoir concilier leur instinct national avec le sentiment humanitaire du siècle. Mais l'expression de leur patriotisme était devenue philosophique (1). Ils en donnaient la raison. Ils expliquaient leur orgueil britannique par la supériorité de leurs institutions et de leurs mœurs. Ainsi Cowper, si peu philosophe cependant, proclame l'Angleterre la première des nations parce qu'elle est libre. Il ajoute qu'elle cesserait d'être la première si elle perdait sa liberté (2). Aussi dès que la sagesse et le libéralisme de leur gouvernement défaillirent, le trouble

(1) Voir entre autres le poème de Thomson, *Liberty* (1734-6), et Akenside, *The Remonstrance of Shakspeare* (1749).
(2) *The Task*, V, 446-509.

se mit-il dans les esprits. La guerre d'Amérique divisa les Anglais en deux camps. Beaucoup protestèrent contre cette guerre qu'ils trouvaient injustifiée, vantèrent l'énergique résistance des Américains, applaudirent à leur victoire. Ce fut la première atteinte portée au préjugé national. Mis aux prises avec les idées de justice et de liberté, il fut vaincu dans un grand nombre de cœurs anglais. Mais les Américains étaient d'origine britannique ; la guerre qui leur était faite avait un peu le caractère d'une guerre civile. L'épreuve n'était pas concluante. Le sacrifice exigé du patriotisme était insuffisant.

C'est au moment où la guerre devint imminente entre l'Angleterre et la France républicaine qu'une véritable crise éclata dans l'âme des Anglais favorables à la Révolution. Pour la première fois on vit cette nation divisée de sentiments en présence de l'étranger, et de quel étranger ? de l'ennemi séculaire. Sans doute la masse du peuple ignora cette angoisse. Elle n'avait pas été touchée par les idées philosophiques et conservait intactes ses vieilles haines. On peut étendre au peuple entier les sentiments de Wordsworth enfant qui tuait tous les papillons blancs « parce qu'ils étaient des Français (1) ». Mais c'est déjà un spectacle caractéristique et rassurant que cette minorité indignée protestant de son affection pour un peuple voisin en guerre avec la Grande-Bretagne. Un seul sentiment avait paru pouvoir jusque-là l'emporter sur le patriotisme, c'était la foi religieuse. Or, en 1793, c'était la foi philosophique qui en triomphait — on verra au prix de quels déchirements douloureux.

« Quelles furent mes émotions, s'écrie Wordsworth, quand la Grande-Bretagne prit les armes et joignit ses forces de nation libre — ô pitié et honte ! — à celles des puissances confédérées. Ce n'est pas en moi seul, c'est dans l'esprit de

(1) Journal de Dorothée, 1802. Knight, *Life of Wordsworth* I, p. 300.

toute la jeunesse ingénue que j'ai aperçu un changement et une subversion à partir de cette heure. Ma nature morale n'avait pas subi d'ébranlement jusque-là. Mes sentiments n'avaient pas jusqu'alors éprouvé de brusque secousse qui pût s'appeler une révolution. Tout le reste était progrès dans le même sentier où j'avais voyagé d'un pas tour à tour lent et rapide. Mais cette fois je fus brusquement précipité dans une région nouvelle. Comme une légère et souple campanule que le vent balance sur la vieille roche grise où elle est née, j'avais grandi dans l'insouciance sur la tour antique de ma chère patrie où plongeaient profondément mes racines, sans désirer un sort plus heureux que celui de vivre et de me flétrir là. Or, c'est de ce poste charmant que je fus arraché et emporté au loin par la rafale. Je me réjouis; oui — pénible aveu! — j'exultai, dans le triomphe de mon âme, quand des milliers d'Anglais furent vaincus, laissés sans gloire sur le champ de bataille, ou réduits (les braves cœurs) à une fuite ignominieuse (1). J'éprouvais une douleur — non, ne disons pas une douleur, c'était tout autre chose — un conflit de sensations sans nom, dont celui-là seul peut juger qui aime autant que moi la vue d'un clocher de village, quand au milieu des fidèles tous agenouillés devant leur Père céleste, le prêtre offrait des actions de grâce pour les victoires de nos compatriotes. Seul peut-être de tous ces simples fidèles je restais assis en silence, comme un hôte que nul n'a invité, que nul ne reconnaît. Ajouterai-je que je savourais d'avance le jour de la vengeance à venir (2)? »

Qui rendit-il responsable de cette crise douloureuse dont il ne fut pas le seul à souffrir? Ni en 1793, ni en 1804 quand il écrivit le *Prélude*, il ne songea à en accuser la France. Ce n'est pas que les arguments manquassent à ses adversaires.

(1) Allusion probable à la bataille de Hondschoote (6 et 8 septembre 1793) et à l'embarquement forcé du duc d'York à Cuxhaven.

(2) *Prélude*, X, 263-300.

Après la mort de Louis XVI la Convention avait elle-même dans un accès de fureur frénétique provoqué toutes les monarchies qui s'étaient indignées de cette exécution. Elle avait fomenté les intrigues révolutionnaires de Londres. Elle qui avait justement revendiqué pour chaque pays le droit de se régir lui-même, elle avait eu la maladresse de s'ingérer dans les affaires d'autrui. Enfin c'était d'elle qu'était partie la déclaration de guerre. Mais Wordsworth ne lui reproche rien encore. N'a-t-elle pas la foi qui justifie le prosélytisme ? N'est-elle pas dans une perturbation qui excuse l'extravagance? Il n'a de rancune que contre les ministres anglais qui rendirent la guerre inévitable. Ceux-ci n'ont d'autre règle que leurs intérêts immédiats. Eux seuls sont coupables du sang versé et de la désespérance des Anglais enthousiastes. Parmi ces ministres il en est un qui centralise ces haines vigoureuses, car il est le plus puissant et le plus en vue, c'est William Pitt.

A l'opposé de Burke, Pitt était au début de la Révolution resté impassible et correct. Il n'avait ni sympathie ni colère. Il ne semble pas s'être mis en peine de savoir si les idées nouvelles étaient bienfaisantes ou dangereuses. Il ne cherchait qu'à bien servir les intérêts matériels de son pays. A condition que la Révolution française se fût enfermée dans les frontières de France, sans susciter d'imitateurs, il l'eût volontiers laissée s'accomplir sans un mot de blâme ou d'éloge. Il retarda la guerre de tous ses efforts et, quand elle eut éclaté, il parut avoir pour principal objet d'empêcher la France de prendre la Hollande. Son impassibilité peut, à bon droit, faire l'admiration des diplomates. Or, à une époque où un généreux amour de l'humanité enflammait le cœur des jeunes hommes, rien n'était plus antipathique que cet exclusivisme national. Le patriotisme étroit et méfiant de Pitt leur semblait la négation même du vrai patriotisme. A leurs yeux la grandeur de l'Angleterre ne dépendait pas de quelques pouces de territoire, mais du rang que leur

patrie prendrait parmi les nations novatrices. C'est ainsi que Pitt a concentré sur lui les haines implacables et, en somme, clairvoyantes des amis de la Révolution. Il a été beaucoup pardonné à Burke, tant à cause des services rendus par lui naguère à la liberté qu'à cause de la sincérité et de la profondeur de sa foi conservatrice. La violence même de Burke était comme une reconnaissance de la grandeur de la Révolution. Il y avait une poésie sentimentale et désintéressée dans la croisade qu'il prêchait contre la France républicaine. Pitt se donnait au dehors comme le protecteur des intérêts commerciaux de l'Angleterre; au dedans, comme le défenseur des riches contre les pauvres qu'il accablait de son mépris (1). Burke a été pleuré par les libéraux et Pitt a été maudit par eux. Il est curieux de comparer les deux sonnets de jeunesse que Coleridge écrivit sur ces deux hommes. Burke est le fils bien-aimé de la Liberté qui lui reproche doucement ses écarts. Pitt est un Judas Iscariote qui a donné à son pays le baiser hypocrite et qui lui transperce le flanc de sa lance altérée de sang (2). Tous les révolutionnaires anglais se sont sur-le-champ et de grand cœur associés au décret de la Convention, déclarant Pitt ennemi du genre humain. Et quand la première exaltation de colère est tombée, quand ils ont raisonné leur haine, ils ont cherché dans le caractère de l'homme la justification de leurs attaques. C'est à Coleridge encore qu'il faut demander le portrait de Pitt, sinon tel qu'il fut réllement, du moins tel que le virent ses ennemis (3). Pitt devient le ridicule assemblage de toutes les qualités que Coleridge méprise et de tous les défauts qu'il exècre. Dressé dès l'enfance à l'art oratoire, habitué à la science des mots et au maniement des idées

(1) Discours de Pitt, du 16 mai 1794.

(2) *Sonnets on eminent characters* (décembre 1794).

(3) Portrait de Pitt par Coleridge (qui n'est plus révolutionnaire à cette date). *The Morning Post*, 19 mars 1800. Ce portrait a été réimprimé dans *The Life of S. T. Coleridge*, par James Gillman (London, 1838), p. 195-207.

générales, Pitt n'a jamais vécu, n'a jamais senti l'affection, n'a jamais été en contact avec les réalités. Son premier objet a été la vanité; son second objet le pouvoir. Il a poussé dans une serre chaude. Ne sachant rien de l'homme, il est devenu premier ministre à vingt-cinq ans. La Révolution francaise l'a pris au dépourvu, a déconcerté sa routine : « Après la déclaration de guerre il continua longtemps à se servir du jargon officiel, à déclamer sur l'Escaut et sur la Hollande et sur toutes les causes banales des luttes ordinaires. » Puis il a emprunté à Burke les termes généraux d'athéisme et de jacobinisme sans en comprendre le sens profond. « Abstractions définies par des abstractions; généralités définies par des généralités », pas un terme concret, pas un fait précis, pas une image, pas même un aphorisme saisissant, voilà son éloquence. Elle fait illusion quand il parle, mais « nulle phrase de lui ne fut jamais citée ». Il est l'exemple le plus remarquable du pouvoir des mots vides de sens.

De son côté Wordsworth n'avait pas encore pardonné au ministère de Pitt, en 1804 :

« Oh ! quel compte ils ont à rendre, ceux qui ont pu enlever aux meilleurs jeunes gens de l'Angleterre, par un brusque arrachement, leur orgueil et leur joie qu'ils avaient mis en Angleterre. Et cela à un moment... où le patriotisme cédait avec modestie la première place, comme le prophète quand vient le Dieu dont il était le héraut; à une époque où la répudiation de la foi ancienne ne semblait être qu'une conversion à une foi plus haute; dans une saison déréglée et dangereuse où la sage Expérience elle-même eût volontiers cueilli des fleurs dans toutes les haies pour s'en composer une guirlande au mépris de ses cheveux gris (1) ».

(1) *Prélude*, X, 300-314. En apprenant la mort de Pitt, il écrit à un admirateur de l'homme d'État : « M. Pitt vient de mourir ! et des milliers estiment que

IV

Peu s'en faut que Wordsworth ne rende le ministère de Pitt responsable du pessimisme qui assombrit les esprits à la fin du XVIIIe siècle. C'est qu'il a généralisé, étendu à toute la jeune génération le drame qui se déroula dans son âme après la déclaration de guerre. Or, à partir de ce jour, son allégresse native se voila d'un nuage. Rien ne put la raviver d'abord, ni les excursions tant aimées ni la poésie consolatrice. Parti avec un ami dans l'été de 1793 pour parcourir le sud de l'Angleterre, il passa un mois entier « de jours calmes et cristallins » dans la délicieuse île de Wight. A tout autre moment, son imagination eût été charmée par la beauté de ce séjour. Mais il ne pouvait éviter de voir la flotte orgueilleuse réunie dans la baie de Portsmouth pour combattre la France. Tous les soirs, en cheminant le long du rivage paisible, il entendait le bruit du canon tiré au coucher du soleil. Tandis que le disque solaire descendait dans la tranquillité de la nature, cet appel guerrier retentissait. Au lieu de goûter la paix, l'esprit du jeune homme était hanté de sombres visions. Le sens des maux prochains et la pitié pour le genre humain remuaient douloureusement son cœur (1). La guerre ! c'est la plus touchante illusion de ce temps d'avoir cru

c'est une grande perte. Pour ma part, je n'ai jamais pu voir avec complaisance sa vie politique. Je crois cependant qu'il fut aussi désintéressé et qu'il aima autant son pays qu'il était possible à un homme aussi ambitieux. Son premier désir (quoiqu'il n'en eût probablement pas conscience) était que son pays prospérât sous son administration ; son second désir qu'il prospérât. S'il eût renversé l'ordre de ces souhaits, M. Pitt eût évité beaucoup de graves fautes qu'il a, je crois, commises. » Lettre à Sir George Beaumont, du 11 février 1806. Knight, *Life of Wordsworth*, II, p. 69.

(1) *Prélude*, X, 315-330.

qu'elle cesserait ; c'est sa meilleure vertu de l'avoir exécrée au point d'en espérer la fin. Aussi quelle explosion de généreuse haine, quel frémissement de noble horreur en la voyant reparaître aussi farouche et sanglante que jamais ! Nul plus que Wordsworth n'avait savouré l'espoir de la paix universelle. Nul plus que lui ne souffrit au dur réveil de ce rêve. Il quitta l'île de Wight pour traverser seul à pied la vaste plaine désolée de Salisbury où se dressent les pierres druidiques de Stonehenge, le Carnac de l'Angleterre. Son imagination évoqua les siècles barbares où les Bretons vêtus de peaux de loups allaient au carnage avec leurs lourds épieux brandis d'un bras musculeux; dans les ténèbres de la nuit, il crut voir le désert illuminé des feux sinistres du sacrifice, et entendre les cris des infortunés livrés aux flammes dans le géant d'osier (1). Puis sa pensée se retourna vers la guerre présente qu'il pressentait longue et redoutable. Il compara les maux des barbares à ceux dont souffraient ses contemporains. Il ne trouva pas moins de misère dans le présent que dans le passé. Il ébaucha un poème de sang et de deuil, le plus sombre qu'il ait composé : *Crime et Chagrin* (2). Il mit en présence deux victimes de la guerre d'indépendance des Etats-Unis, que le hasard a rassemblées sur la plaine de Salisbury. L'une est un soldat enrôlé par la presse, qui, après un long service en Amérique, est enfin revenu en Angleterre. Mais la fraude l'a dépouillé de tout son gain. Il n'a plus rien à rapporter à sa femme et à ses enfants. Exaspéré par la misère, au moment d'atteindre son logis, il a tué pour voler. Le meurtre consommé, il s'est enfui avec épouvante, et depuis cette heure il erre à l'aventure. Il ne retrouve sa femme que pour la voir expirer dans ses bras et pour apprendre d'elle que celui qu'il a tué près de sa demeure est son propre fils. Torturé par le remords et dégoûté de vivre, le meurtrier se livre à la

(1) *Prélude*, XIII, 321-335.
(2) *Guilt and Sorrow or Incidents upon Salisbury Plain*, publié en 1842.

justice et demande la mort. L'autre personnage est une femme également malheureuse et vagabonde. Le soldat la rencontre une nuit dans une chapelle en ruine où la pluie le force à chercher un abri. Touchée de la pitié qu'il manifeste pour elle, elle lui raconte son histoire (1). Alors qu'elle vivait dans l'aisance avec son mari et ses enfants, le manque d'ouvrage avait subitement amené la détresse. Son mari s'était engagé dans l'espoir de gagner quelque argent. Emmenant ses enfants, elle l'avait suivi en Amérique. La guerre lui avait tué son mari, la fièvre ses enfants. Avec quelle complaisance d'indignation le poète lui faisait décrire les maux dont elle avait été témoin, forcée pour prolonger son existence maudite « de suivre l'engeance qui lappe (n'est-ce pas sa nourriture?) le sang de ses frères ! (2) » C'était sa façon à lui de lutter pour la paix que de peindre fortement les horreurs de la guerre : « les gémissements qui disaient la rage d'une famine torturante, les tas de cadavres décomposés sur lesquels s'arrêtaient des regards inhumains!... les terribles tremblements de terre de la mine, et les soldats pâles forcés par l'incessante foudre des bombes de se réfugier sous des voûtes nauséabondes, où... mourait l'espoir, où la crainte même expirait dans l'agonie (3); » et l'assaut, et la ville qui brûle, et « le Meurtre et le Viol qui, à la lueur spectrale des flammes, saisissent leur proie commune, la mère et l'enfant ! (4) »

(1) Cette histoire avait été ébauchée dès 1791. Elle fut publiée à part, avant le reste du poème, dans les *Ballades lyriques* en 1798, sous le titre de *The Female Vagrant*.

(2) Protract a curst existence, with the brood
That lap (their very nourishment!) their brothers' blood.

(3) And groans, that rage of racking famine spoke,
Where looks inhuman dwelt on festering heaps!...
The mine's dire earthquake, and the pallid host
Driven by the bomb's incessant thunder-stroke
To loathsome vaults, where heart-sick anguish toss'd,
Hope died, and fear itself in agony was lost.

(4) And Murder, by the ghastly gleam, and Rape
Seized their joint prey, the mother and the child.

Ramenée malade et à demi folle sur un vaisseau qui la déposa en Angleterre, elle se trouva dans son pays natal comme en un pays d'exil. Elle n'avait plus de foyer, plus de ressources. « Elle fut sans demeure auprès de mille demeures; auprès de mille tables servies elle souffrit de la faim (1). » Seuls, des vagabonds eurent pitié d'elle. C'étaient des maraudeurs nocturnes qui lui apprirent leur métier. Son honnêteté se révolta bientôt et elle s'échappa de parmi eux, préférant vivre des fruits des haies et coucher sur le sol quand la charité ne lui offrait ni abri ni nourriture.

Cette morne histoire est racontée sans art, mais l'impression qu'elle fait est vraiment forte et poignante. La tristesse qui s'en exhale vient moins des incidents qui y sont retracés que de la sombre lumière projetée sur eux. Wordsworth y a fait entrer, avec ses angoisses présentes, les plus tragiques impressions de son enfance. Ce soldat qui chemine dans les ténèbres, seul et misérable, c'est, le meurtre en plus, celui qu'il avait rencontré un soir, en revenant à Hawkshead. Le frisson de terreur que la vue du gibet avait causé à Wordsworth enfant, c'est ici le meurtrier qui l'éprouve quand le hasard de sa course nocturne le met en présence de la sinistre machine. Enfin le décor de ces tristes récits, c'est la plaine même de Salisbury, c'est-à-dire de tous les lieux que Wordsworth eût visités, celui qui lui avait paru la plus saisissante image de la désolation.

Le poème imparfait du *Crime et Chagrin* est une des œuvres rares où Wordsworth ait eu jusqu'au bout le courage de la tristesse : noble tristesse qui venait, non d'un mal personnel, mais du mal de ses semblables. Louable courage, semble-t-il aussi. Sans doute ; mais, à tout prendre, plus facile que ne le sera la prudence future du poète à manier la douleur ; car, si le chagrin

(1) And homeless near a thousand homes I stood,
And near a thousand tables pined, and wanted food.

ne se joue déjà plus à la surface de son âme comme aux jours récents où il écrivait ses *Esquisses descriptives ;* s'il a pénétré déjà plus avant dans son cœur, il n'y a pas atteint les derniers replis, où demeurent intactes et naïves encore son énergie d'espérance et sa vitalité. Wordsworth n'a pas senti jusqu'ici le besoin ni le devoir d'atténuer et d'attendrir la douleur humaine, car il n'a pas appris à avoir d'elle cette idée redoutable, jamais absente, à laquelle il opposera plus tard la résistance opiniâtre de son optimisme. En jeune combattant qui n'a pas encore eu lieu de douter de sa force ni d'éprouver la terrible puissance de son adversaire, il fait au mal la part belle ; il semble même tout lui donner, accumulant à dessein les descriptions navrantes du temps présent (1). Sa pensée n'a-t-elle pas pour s'y retremper à toute heure le magnifique avenir rêvé ?

Précieuse perspective ! car il avait beau jeter les yeux autour de lui, il ne trouvait nulle part la consolation et le rassurement. Il avait pris parti pour la France contre l'Angleterre ; mais la France, sur le triomphe de laquelle il risquait ses plus chères espérances, n'était plus qu'un vaste champ de carnage. Cette coalition formée contre elle et dans laquelle était entrée l'Angleterre avait eu pour premier effet de donner le pouvoir au parti le plus violent. Le 2 juin 1793, les Girondins, avec lesquels sympathisait Wordsworth, étaient montés sur l'échafaud. La mort de Brissot, disciple de Rousseau, de Mme Roland, « fille de Rousseau », avait mis en deuil les enthousiastes du dehors. Le règne de la Terreur avait commencé. Sans doute, grâce à l'alliance de toutes les énergies bonnes et perverses contre l'étranger, la France repoussait les

(1) La première forme du poème était plus douloureuse encore que celle qui nous est parvenue. Quand le vieillard publia le poème révolutionnaire du jeune homme, il crut, hélas ! en devoir atténuer le tragique dénouement, n'étant plus animé du désir « d'exposer les vices des lois pénales et les calamités de la guerre telles qu'elles affectent les individus. » C'est dans ces termes que Wordsworth définissait à l'origine le but de son poème. Lettre à Wrangham, fin de 1795 ou début de 1796. — Fragment publié dans l'*Athenæum* du 8 décembre 1894.

envahisseurs. « Ils eurent le sort qu'ils méritaient. La République herculéenne avait étendu les bras et, avec la force d'une jeune divinité, étouffé les serpents qui entouraient son berceau. C'était bien, c'était ce qui devait être; mais ce n'était pas la guérison pour ceux dont l'âme était malade à la pensée des crimes dont on inculperait dorénavant l'humanité (1). » Dans ce « carnage domestique, pour lequel chaque jour de l'année fut un jour férié », « au milieu de ces énormités, les esprits réfléchis eux-mêmes oublièrent parfois ce qu'il y avait eu à l'origine de tant de crimes; ils oublièrent que le mot de liberté eût jamais retenti sur la terre, et cependant tout s'accomplissait sous son autorité innocente et rien n'aurait pu être sans son nom béni (2) ». Wordsworth avait vu de trop près les débuts de la Révolution, il en suivait trop attentivement les sanglants progrès pour que la Terreur ne lui causât qu'une abstraite et vague épouvante. Il en était hanté comme par un cauchemar. « Combien mes pensées étaient mélancoliques le jour! Combien mes nuits étaient misérables! Pendant des mois, pendant des années, longtemps après la dernière convulsion de ces atrocités, il était rare que l'heure du sommeil vînt pour moi avec ses dons naturels, tant j'avais de lugubres visions (3)! » Ses rêves le transportaient au pied de l'échafaud ou dans la cellule des condamnés, le faisaient passer par toutes leurs alternatives de crainte et d'espoir. « Puis, dit-il, soudain la scène changeait et le rêve ininterrompu m'embrouillait en de longs discours que je m'efforçais de prononcer devant des tribunaux iniques — et ma voix était pénible, mon cerveau s'embarrassait, et j'avais le sentiment pareil à la mort d'une désertion perfide qui se faisait sentir jusque dans le lieu de refuge suprême, jusque dans mon âme (4). »

(1) *Prélude*, X, 390-7.
(2) *Ibid.*, 356-381.
(3) *Ibid.*, 397-402.
(4) *Ibid.*, 409-415.

Pendant cette crise, son unique soutien était sa foi en la bonté foncière et résistante de la nature humaine. La Terreur même lui en fournissait la preuve, puisqu'elle faisait ressortir à tout instant l'esprit de sacrifice dont l'âme est capable ; l'époque était riche en « exemples, jamais surpassés, de courage, d'énergie et d'amour ». « Comme le désert a des oasis, comme l'océan a des îles semées çà et là parmi les vagues orageuses, de même cette époque horrible avait ses points brillants où éclatait toute l'excellence de l'homme, et de leurs baguettes d'argent les saints du Paradis pouvaient se les montrer avec une joie ineffable (1). »

Quant aux crimes monstrueux et réitérés, ils pouvaient bien harceler et torturer son cœur, ils ne détruisaient pas sa confiance en un heureux avenir prochain. Le malheur présent lui apparaissait comme un châtiment du passé criminel. Les prophètes anciens qui assistaient à la destruction des villes dont ils avaient prédit la ruine se consolaient en voyant, au delà, des temps plus purs et meilleurs. De même il découvrait, « des cimes de la pitié et de la souffrance, à travers les fureurs de l'époque, des éclairs de rétribution, terribles, et émanant d'une volonté suprême (2) ». Quand les railleurs disaient autour de lui : Voilà ce que nous récoltons du gouvernement populaire et de l'égalité ! il voyait clairement que le malheur des temps ne venait pas de là, « mais du terrible réservoir de crime et d'ignorance qu'avaient rempli les siècles successifs et qui, incapable de contenir davantage son abominable charge, crevait et se répandait en un déluge à travers le pays entier (3) ».

Même lorsque le châtiment était inintelligible pour sa raison, Wordsworth ne rétractait pas sa foi. Il trouvait une sorte d'effrayante poésie dans la Terreur. Il se sentait « d'audacieuses sympathies avec la force ». Comme le solitaire de l'*Excursion*,

(1) *Prélude*, X, 481-490.
(2) *Ibid.*, 437-453.
(3) *Ibid.*, 454-480.

il se prenait parfois « à aimer étrangement l'exaspération de ce pays qui, de son bec irrité, arrachait le duvet de son propre sein, dans l'espoir insensé de dégager ainsi ses ailes impatientes (1) ». Il découvrait une sauvage harmonie dans ces rafales destructives qui jonchaient le sol de morts et de ruines. « Les plus violentes tempêtes valent d'être écoutées (2). » Et en méditant il tirait un enseignement de ce qui lui avait d'abord paru incompréhensible. Il apprenait que l'homme seul est à blâmer, s'il n'extrait pas de la plus cruelle souffrance « un honneur qui, sans cela, n'eût pas été une foi, une élévation, une sainteté ; s'il n'y puise pas une force nouvelle ou n'y recouvre pas l'ancienne (3) ».

V

Ces transports prophétiques et ces âpres joies le soutinrent pendant la Terreur. Mais si soutenue soit-elle par la certitude du progrès à venir, l'âme finit par s'affaisser quand le mal se prolonge au delà de ses conjectures, et quand l'aube ne blanchit pas l'horizon à l'heure attendue. Tout en considérant la Terreur comme un mal nécessaire, il concevait une haine sans cesse grandissante contre les Terroristes, « bande redoutée et abhorrée ». Robespierre était pour lui comme pour tant d'autres le crime fait homme, l'incarnation du mauvais génie révolutionnaire. Wordsworth était plus sévère pour lui que Southey et Coleridge qui, en apprenant la mort du tout-puis-

(1) *Excursion*, III, 816-820.
(2) *Prélude*, X, 463.
(3) *Ibid.*, 464-470.

sant Jacobin, écrivirent sur-le-champ un drame où ils le représentaient criminel sans doute, mais ayant conscience d'accomplir par des moyens sanguinaires une mission divine. Wordsworth n'eut jamais de Robespierre une idée aussi haute. C'est qu'il était revenu de France Girondin. C'est qu'il se rappelait avoir traversé Arras le jour de la Fédération et qu'il ne pouvait comparer sans colère l'allégresse de cette cité en 1790 au deuil où elle était maintenant plongée par le crime de son fils, de son élu, de Robespierre. Il ne faut pas d'ailleurs attendre de Wordsworth un portrait précis de cet homme qu'il connaît seulement par la renommée. A coup sûr il le connaît mal, puisqu'il désigne le grand prêtre de l'Etre suprême comme « le chef de la bande athée. » Sa haine n'en était pas moins vigoureuse, et, voyant se prolonger le règne du Terroriste, il était au bout de son espoir quand reparut enfin la lumière si longtemps éclipsée. C'était au commencement d'août 1794. Wordsworth était dans son pays natal. Il parcourait les sables unis de la baie de Morecambe, sous un soleil resplendissant. Tout, autour de lui, était douceur et paix. La mer s'était retirée au loin. Il apercevait sur l'immense plaine sablonneuse une foule bigarrée de voitures et de voyageurs, de cavaliers et de piétons qui sous la conduite de leur guide traversaient à gué, en procession désordonnée, la rivière peu profonde dont les eaux serpentent dans les sables. Wordsworth s'arrêta, souhaitant de pouvoir peindre un spectacle si brillant et si joyeux. Mais celui qui marchait en tête des voyageurs s'approcha de lui et au lieu d'une salutation banale lui cria : « Robespierre est mort ».

« Grands furent mes transports, s'écrie Wordsworth, profonde fut ma gratitude envers l'éternelle Justice, manifestée par ce *fiat*. « Venez maintenant jours dorés », me dis-je, en exhalant du milieu de l'immense plaine un hymne triomphal. « Comme le matin sort du sein de la nuit, venez. Nous avions « donc raison d'espérer. Ceux qui, avec une hâte maladroite et

« folle, avaient versé une rivière de sang et proclamé que c'était « le seul moyen de nettoyer l'écurie d'Augias, ont été emportés « par la violence même du torrent dont ils avaient voulu s'aider. « Leur folie apparaît maintenant certaine et visible. C'est ail- « leurs qu'on cherchera désormais la sécurité; la terre va mar- « cher d'un pas ferme vers la justice et vers la paix. » Puis reprenant un peu de calme, je me mis à faire des plans, à conjecturer quand et comment pourraient se tranquilliser les factions affolées, et comment la glorieuse rénovation se poursuivrait à travers des difficultés multiples. Et, interrompu par de fiévreux accès d'allégresse, je continuai mon chemin le long du rivage (1) ».

VI

Il ne devait pas venir, cet âge d'or que Wordsworth avait cru voir s'établir en France après l'épouvantable tourmente. Rien n'était fait pour en préparer l'avènement, ni les discours et les actes de la Convention expirante, ni ceux du Directoire qui lui succéda en octobre 1795. Mais Wordsworth n'en fut pas abattu. Ce n'est pas dans le gouvernement français qu'il avait mis sa confiance ; « c'est dans le peuple et dans les vertus qu'il avait vues de ses yeux (2) ». Il ne pouvait croire à une diminution de l'enthousiasme pour la liberté alors qu'il voyait se conserver intacte l'ardeur patriotique. « Il savait que nulle blessure extérieure ne pourrait ôter la vie à la jeune République; que

(1) *Prélude*, X, 511-603.
(2) *Ibid.*, XI, 11-12.

de nouveaux ennemis ne feraient que suivre leurs frères dans le chemin de la honte, et que les triomphes de la France seraient à la fin grands, universels, irrésistibles (1) ». Fort de cette conviction et des victoires répétées des républicains, il s'enorgueillit de sa sagesse prophétique et n'eut que mépris pour les aberrations de ses compatriotes. Pitt ne s'était-il pas imaginé que la guerre serait terminée en deux ou trois campagnes, et la France aisément battue ? « Je me moquais avec mes compagnons de ces hommes très graves, à qui la haine de la France avait fait perdre la tête et qui en étaient venus à certifier ou à prédire la ruine complète de la grande cause, chaque fois que la trompe du marchand de journaux troublait de son bruit la paix des rues. Comment croire que la sagesse pût en aucune manière approcher de ces hommes qui se cramponnaient à de si folles illusions ? Aussi, l'expérience prouvant que plus d'une de nos idées avait été juste, nous nous attribuâmes le même mérite où nous en méritions moins, et nous crûmes nos autres idées également judicieuses ; oui, nous les crûmes forcément judicieuses parce que nous les voyions combattues par des sots (2) ».

Mais les adversaires de la Révolution, s'ils n'avaient pas la sagesse de leur côté, avaient la puissance. S'ils prêtaient à rire aux jacobins anglais, ils se vengeaient durement de ces railleries. Ils avaient pour eux le gouvernement, les tribunaux, la force armée et un système perfectionné d'espionnage. Les ministres avaient eu à choisir entre deux voies pour éviter la révolution dont ils avaient peur : accorder comme le voulait Fox les réformes déjà mûres avant 1789, ou réduire les turbulents au silence par la force. C'est dans la seconde voie qu'ils s'engagèrent. Wordsworth s'en indignait, car il considérait

(1) *Prélude*, XI, 13-17.
(2) *Ibid.*, 39-51.

que c'était le moyen le plus sûr d'amener en Angleterre un bouleversement pareil à celui de la France. Il écrivait à un ami pendant la Terreur : « Je désapprouve les gouvernements monarchiques et aristocratiques de quelque façon qu'on les modifie. Les distinctions héréditaires et les ordres privilégiés de toute espèce doivent nécessairement, à mon avis, contrarier le progrès humain. Il s'ensuit que je ne suis pas parmi les admirateurs de la constitution britannique. Je conçois que l'on pourrait établir chez nous un système politique meilleur. Pourtant, dans mon ardeur à atteindre le but, je n'oublie pas la nature du sol où doit se faire la course. La destruction de ces institutions que je condamne me paraît se précipiter trop. Je recule à l'idée même d'une révolution. Je suis l'ennemi déterminé de toute espèce de violence. Je ne vois aucun lien, sauf celui que l'obstination de l'orgueil et de l'ignorance rend nécessaire, entre la justice et le glaive, entre la raison et les chaînes (1). Je déplore la misérable condition des Français, et je crois que nous autres ne pourrons être préservés du même fléau que par les efforts indomptables des hommes de bien... Je réprouve sévèrement tout appel incendiaire aux passions humaines. Je sais que la multitude marche dans les ténèbres. Je voudrais mettre dans les mains de chaque homme une lanterne pour le guider, au lieu qu'il se mette en route en comptant pour l'illuminer sur des éclairs qui avortent ou sur la coruscation de météores éphémères (2) ».

La conscience ainsi pure de toute pensée subversive, Wordsworth débordait de mépris et de colère au spectacle des rigueurs gouvernementales. Les ministres n'établirent-ils pas une sorte de contre-terreur qui eut ses suspects et ses victimes? « Nos

(1) C'est la pensée et le ton de William Godwin, dont l'influence sur Wordsworth est étudiée au chapitre suivant.

(2) Lettre à Mathews, non datée. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 69.

Pasteurs agirent ou semblèrent agir en hommes qui ont soif de changer la houlette protectrice de la loi en instrument de meurtre. Ceux qui gouvernaient l'Etat, bien qu'ils eussent devant les yeux la terrible preuve qu'en semant la mort on récolte la mort, sinon pire, et qu'on ne peut rien récolter de mieux, essayèrent d'imiter comme des enfants (les Terroristes français)... ; ou bien, trahis par leur timidité, ils quittèrent la grande route droite pour une autre si mal choisie qu'on les eût dits possédés du désir de saper la justice et d'anéantir la Liberté (1) ». Non seulement toutes les réformes projetées dès avant 1789 furent remises à plus tard, mais des mesures arbitraires furent prises contre tous les amis de la France et tous les réformateurs. Une vraie panique s'était emparée des gouvernants et de la nation. La croyance dans une conspiration française et jacobine allait se propageant, et transformait en hommes altérés de sang les réformateurs anglais pour la plupart honnêtes et pacifiques (2). La majorité conservatrice les montrait au doigt, leur fermait ses portes, leur refusait tous emplois, ou, s'ils étaient marchands, leur ôtait sa clientèle. Les cafés et les tavernes n'osaient plus s'ouvrir pour leurs réunions. Les juges les condamnaient simplement comme réformateurs, sans chercher d'autres chefs d'accusation. En Ecosse la peine de la déportation était prononcée contre quatre d'entre eux, hommes de mérite et de bonne foi (3), et l'un des juges exprimait le regret que la torture pour crime de sédition fût tombée en désuétude. A la fin de 1794, Pitt obtenait du Parlement la suspension de l'*Habeas Corpus*. Il faisait aussitôt saisir les papiers de la *Société correspondante* de Londres et traduisait devant les

(1) *Prélude*, XI, 52.

(2) Voir le jugement de l' « attorney » John Frost (*The English Jacobins*, p. 165). Le pilori où doit se placer Frost est démoli par la foule qui met le prisonnier en liberté. Frost, très calme, prend le bras de son ami Horne Tooke et rentre dans sa prison.

(3) D'août 1793 à janvier 1794.

tribunaux Hardy, président de cette société, Horne Tooke et Thelwall.

La presse était tenue à la plus prudente réserve. Dès la fin de 1792, Paine avait été condamné pour la seconde partie de ses *Droits de l'homme* (1). Les éditeurs de la *Morning Chronicle* avaient passé en jugement pour avoir publié le rapport d'une société de réforme. Les « Amis de la Liberté de la Presse » présidés par Erskine avaient été impuissants à faire révoquer l'état de siège. C'est cependant au plus fort des persécutions, en juin 1794, que Wordsworth envoyait à un ami de Londres le prospectus d'une revue mensuelle qui s'appellerait *le Philanthrope* et qui serait « républicaine, mais non révolutionnaire (2)». A quelques mois de là, le 7 novembre, ce projet ayant avorté, il demandait au même ami de lui trouver une place dans un journal de l'opposition, « car, disait-il, je ne puis à aucun degré prêter aide aux mesures que poursuit le ministère actuel. Il s'est déjà si avant enfoncé dans l'iniquité que, comme Macbeth, il ne peut battre en retraite (3) ». La réponse fut sans doute défavorable. Ne pouvant lutter en prose, Wordsworth essaya de le faire en vers. A un redoublement de sévérités ministérielles vers la fin de 1795 il répondit par des vers satiriques. Il ne devait jamais les publier. C'étaient des imitations de Juvénal qu'il écrivait en collaboration avec un ancien camarade de Cambridge, Wrangham. « Ces spécimens, dit son premier biographe, montrent de la vigueur poétique, combinée avec force âpreté et rancœur contre les abus de l'époque, les vices

(1) Les chefs d'accusation sont caractéristiques. Paine est reconnu coupable d'avoir nié la légitimité de l'avénement de Guillaume III et de la reine Marie; d'avoir déclaré le Parlement corrompu, et dit qu'une monarchie héréditaire était une tyrannie. Encore ces opinions étaient-elles seulement insinuées par Paine. *The whole proceedings on the trial of an information against Thomas Paine*, seconde édition, 1793. C'est le rapport officiel du jugement.

(2) Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 92.

(3) Lettre à Mathews, Knight, *Ibid.*, p. 92.

des gouvernants et les corruptions distinguées de l'aristocratie (1). » Wordsworth devait renoncer à ce volume de vers après y avoir travaillé jusqu'au printemps de 1796. C'est dans ce même printemps que Bonaparte adressait aux soldats d'Italie ses fameuses incitations au pillage. Faut-il ne voir là qu'une simple coïncidence? Sans rendre la France entière et la Révolution responsables du crime d'un seul, Wordsworth semble dès lors avoir décidé de se retirer de toute lutte politique active. Il n'essaya plus d'écrire dans les journaux. Il rompit avec la satire personnelle. D'ailleurs, depuis quelque temps déjà, ses rêves de bonheur universel incapables de se satisfaire dans le monde réel et présent, sans asile sûr en France et en Angleterre, s'étaient réfugiés dans le pays libre de la méditation et de la pensée.

(1) *Memoirs of W. Wordsworth* by Christopher Wordsworth, vol. I, p. 95. Ces vers ont été récemment retrouvés dans des lettres inédites de Wordsworth. Un fragment en a été publié dans l'*Athenæum* du 8 décembre 1894. C'est une diatribe contre le Prince Régent, grand amateur de boxe et de courses :

The nation's hope shall show the present time
As rich in folly as the past in crime.
Do arts like these a royal mind evince?
Are these the studies that beseem a prince?
Wedged in with blacklegs at a boxers'show,
To shout with transport at a knock-down blow —
'Mid knots of grooms, the council of his state,
To scheme and counter-scheme for purse and plate.
Thy ancient honours when shalt thou resume?
Oh shame is this, thy service' boastful plume —
Go, modern Prince! at Henry's tomb proclaim
Thy rival triumphs, thy Newmarket fame,
There hang thy trophies — bid the jockey's vest,
The whip, the cap, ands spurs thy fame attest.

CHAPITRE IV

CRISE MORALE

I

Si violentes qu'elles fussent, ces émotions politiques n'étaient pourtant que les troubles superficiels de l'âme de Wordsworth à cette époque de sa vie. La Révolution fit plus que de soulever ces vagues à la surface ; elle bouleversa jusqu'au fond sa pensée et faillit même ruiner les assises de son être moral. Le onzième livre du *Prélude* retrace fortement les phases diverses de cet ébranlement profond. Et là, comme Wordsworth perçant sous les dehors de l'individu a su atteindre les sentiments essentiels qui sont le cœur commun de l'humanité, il a fait de sa biographie presque l'histoire intime de sa génération. Apprendre comment en lui l'homme est sorti de l'adolescent, c'est apprendre comment le dix-neuvième siècle est né du dix-huitième, si différent avec cet air de famille si manifeste.

A vingt ans, Wordsworth avait été brusquement ébloui par les images d'universelle félicité prochaine que 1789 avait fait miroiter aux yeux des hommes. Quand tant d'autres, plus

avertis que lui par l'expérience, s'y laissaient prendre, comment eût-il échappé à leur fascination? Les aphorismes répétés depuis un demi-siècle et admis pour axiomes : — que la nature est bonne, que l'homme est né bon, que la guérison certaine de tous les maux est dans la liberté, que l'homme est fait pour le bonheur, — ne lui paraissaient pas des nouveautés douteuses; ils résumaient simplement et clairement ses impressions de jeunesse irréfléchies. La bonté de la nature ne s'était-elle pas manifestée pour lui à Hawkshead? N'avait-il pas la preuve de la bonté de l'homme dans l'innocence et dans la tendresse spontanée de son propre cœur, dans la générosité naïve des amitiés de pension et d'Université, dans les hautes vertus que le triage trompeur opéré par l'éducation classique parmi les œuvres et les histoires de l'antiquité fait imaginer de croissance ordinaire et facile? « Comme les autres jeunes gens, dit-il, je m'étais approché du bouclier de la nature humaine par son côté doré et je me serais battu à mort pour attester la qualité du métal que je voyais (1). » Quant à la possibilité d'atteindre par la liberté au bonheur, pouvait-elle lui sembler discutable à cet âge où l'homme trouve dans l'énergie de ses muscles et l'élasticité de ses espérances comme un garant de puissance illimitée?

Wordsworth n'avait donc pas eu de sacrifices à faire à cette religion humanitaire qui promettait tout et ne demandait rien en échange. Sans doute, si la foi chrétienne avait été vivante en lui, elle se serait inquiétée de cette rivale qui ne visait qu'à un paradis terrestre et ne se réclamait que de la raison. Mais Wordsworth n'était alors chrétien que de nom, et son christianisme inerte dormait dans une des chambres de débarras de son esprit. Au contraire, son culte actif était pour la divinité nouvelle, pour cette Raison à qui, par un si juste symbole, la Convention dressa des autels. C'est à elle qu'était dû tout ce qui avait été

(1) *Prélude*, XI, 79-82.

gagné, et c'est par elle que devait être conquis tout ce qui restait à conquérir. Déesse et idole, ayant ses fidèles et ses fanatiques, elle semblait présider à la magnifique métamorphose du monde. Or, comme l'hypocrisie prospère mieux dans les siècles de vraie piété, de même les rêveries qui se cachent sous les dehors de la raison font plus aisément des dupes dans les âges qui se croient raisonnables. C'est ainsi que vers la fin du XVIIIe siècle, plus peut-être qu'à aucune autre époque, généralisations hâtives, abstractions prises pour des réalités, raisonnements rigoureux déduits de fausses ou incomplètes prémisses, circulèrent pêle-mêle avec les vérités morales laborieusement acquises et avec les découvertes vraiment scientifiques, sans qu'il fût d'abord possible de séparer le vrai de l'erreur.

Mais l'erreur, alors même qu'elle n'est pas l'imposture, ne se perd pas au hasard dans cet inconnu où visent les jugements humains. Elle a un but que lui ont inconsciemment tracé nos instincts et nos aspirations. Le raisonnement que nous avons cru dirigé vers la vérité a suivi à notre insu le sens de nos rêves. Aux heures de cette confusion, l'homme goûte la plus forte joie dont il soit capable, puisqu'il croit à ce qu'il souhaite et qu'il met son devoir dans la satisfaction de ses appétits de bonheur. C'est ainsi que Wordsworth avait eu la délicieuse illusion d'obéir aux lois sévères de la raison, tandis qu'il convertissait ses désirs en réalités. Illusion si délicieuse qu'après douze ans il ne pouvait se la rappeler sans que ce seul souvenir l'échauffât jusqu'à l'enthousiasme :

« Oh ! l'engageant exercice pour l'espoir et la joie ! car puissants étaient les auxiliaires qui se tenaient alors auprès de nous, de nous si forts en amour ! C'était le bonheur de vivre dans cette aurore, mais être jeune, c'était le ciel même ! O temps où les chemins arides, rebattus, rebutants, de la coutume, de la loi et du code, prirent soudain l'attrait d'une contrée féerique ! où la Raison semblait le mieux affirmer ses droits, alors qu'elle s'ap-

pliquait le mieux à se transformer en suprême enchanteresse, pour aider à l'œuvre qui s'accomplissait en son nom ! Ce n'étaient pas quelques recoins favorisés, c'était toute la Terre qui portait la beauté des promesses — cette beauté qui met... le bouton de rose au-dessus de la rose épanouie. A cette vue, quel caractère ne s'est pas éveillé à un bonheur inimaginé ? Les natures inertes furent stimulées, et les natures vives emportées par la joie ! Ceux qui avaient nourri leur enfance de rêves, les compagnons de jeu de la fantaisie, qui avaient fait de tous les Génies vifs, subtils et forts leurs serviteurs, — qui s'étaient promenés en souverains parmi les plus grandioses objets des sens et qui avaient traité tout ce qu'ils y avaient découvert comme s'ils avaient sur eux quelque droit secret de maîtrise ; — ceux-là aussi dont l'humeur tranquille avait observé tous les tranquilles mouvements et qui avaient réglé sur eux leurs pensées, projeteurs plus calmes et confinés dans la région de leur pacifique esprit ; — c'est maintenant que les uns et les autres, les doux et les superbes, trouvaient tous des auxiliaires selon leur cœur, et sous la main une matière plastique au gré de leur désir ; c'est maintenant qu'ils étaient appelés à exercer leur adresse, non en Utopie, dans les champs souterrains de l'Elysée, ou dans quelque île cachée, Dieu sait où ! mais dans le monde réel, qui est le monde de nous tous, — dans ce séjour au sein duquel, en fin de compte, nous trouvons notre bonheur ou nulle part !

« Pourquoi n'avouerais-je pas que la Terre était alors pour moi ce que semble un domaine échu en héritage et visité pour la première fois, à celui qui vient y fixer sa demeure ! Il va de tous côtés et contemple ce lieu avec la joie au cœur, le façonne et le refaçonne, et se plaît à demi aux choses qui sont de travers, tant il aura de contentement à les voir disparaître (1) ».

Elles passèrent vite, ces heures de première allégresse et

(1) *Prélude*, XI, 105-152.

d'impertubable confiance, pendant lesquelles « l'espoir mettait la main sur l'objet désiré (1) ». Worsdsworth fut bientôt forcé d'apercevoir les obstacles semés sur le chemin de la raison. De tous côtés, du sol malsain de la terre et du cœur corrompu de l'homme, sortaient des fléaux inattendus. Cependant la sérénité de sa foi en fut d'abord à peine assombrie. Il crut à des nuages passagers que percerait avant peu le soleil :

« Actif partisan, je tirais de tous les objets quelque détail heureux qui s'harmonisait avec mes visées. Je marchais parmi les hommes avec des sentiments de joyeuse bonté toujours prédominants ; quand je me trompais, c'était dans le sens de l'espoir et de l'amour ; conciliant, indulgent, car je n'ignorais pas que l'homme voit comme on lui a enseigné à voir, que l'antiquité donne des droits à l'erreur ; sachant aussi que secouer le joug est œuvre de licence autant que de liberté ; et par-dessus tout (car cela était plus que tout le reste) ne prenant pas garde si le vent soufflait parfois trop fort sur une cime qui donnait une vue si vaste de l'avenir ; bref, enfant de la nature comme devant, mais répandant plus au large ces affections qui avaient grandi en moi dès le berceau, et perdant, à la façon dont la lumière se perd dans la lumière, les plus faibles dans les plus fortes (2).»

Mais l'harmonie qui régnait entre ses idées révolutionnaires et ses sentiments naturels se faussa brusquement. Elle cessa d'exister le jour « où la Grande-Bretagne attaqua par les armes les libertés de la France (3) ». Cette attaque ne lui causa pas seulement une vive douleur, elle rompit l'équilibre de tout son être. Pour la première fois il reconnut l'hostilité des éléments qu'il avait cru pouvoir concilier. Le jour où la lutte commença entre l'Angleterre et la France, sa raison déclara la guerre à

(1) *Prélude*, XI, 202-203.
(2) *Ibid.*, 153-173.
(3) *Ibid.*, 174-175.

son cœur. « Cette épreuve, dit-il, fut la première qui m'arracha du giron de l'amour ; elle aigrit et corrompit mes sentiments jusqu'à leur source. Ce ne fut plus comme auparavant un engloutissement des plus petits par les plus grands, mais un changement d'eux en leurs contraires (1). » C'est-à-dire que le patriotisme qui jusque-là s'était volontiers laissé absorber par la foi humanitaire fit alors place à la haine ou au mépris de la patrie. « Ce qui avait été un orgueil devint une honte ; mes préférences et mes affections coulèrent dans des lits nouveaux, laissant les anciens à sec. Aussi ce coup qui dans un âge plus mûr n'aurait fait que toucher le jugement, pénètra-t-il plus à fond, jusqu'aux sensations voisines du cœur (2). »

De ce douloureux combat, sa raison (ou ce qu'il imaginait être sa raison) sortit victorieuse, mais mutilée, ayant coupé une de ses attaches avec la joie et l'amour. Il est vrai qu'elle s'efforça d'être plus prudente et plus attentive quand le danger l'eut avertie, pareille au cocher qui surveille mieux son attelage après que le frein s'est rompu. Elle voulut s'examiner, se rendre des comptes à elle-même. La lettre à Watson date de ce moment. Jusque-là Wordsworth n'avait « prêté qu'une oreille distraite aux étranges théories qui flottaient dans l'air, car il avait l'assurance que le temps était près de rétablir partout la justice, et que la multitude si longtemps opprimée cesserait bientôt de l'être (3). » Or, c'est en réfutant Watson qu'il tenta pour la première fois un exposé systématique de ses idées restées vagues. On l'y voit « méditant avec ardeur sur le gouvernement des nations, sur ce qu'il est et sur ce qu'il devrait être, tâchant d'apprendre en quoi leur bonheur et leur misère dépendent des lois et de la forme de l'Etat (4). »

(1) *Prélude*, XI, 175-180.
(2) *Ibid.*, 183-188.
(3) *Ibid.*, 188-194.
(4) *Ibid.*, 98-104.

Peu à peu les liens étroits qui l'unissaient à la France devaient se relâcher à leur tour. Ce ne fut pas, il est vrai, une soudaine rupture, ce fut le desserrement graduel d'une étreinte chérie, accompagné d'une poignante surprise quand il vit des flammes de folie furieuse ou de vulgaire ambition dans les yeux de celle qu'il avait aimée bienfaisante et pacifique. Au cours de ce refroidissement progressif, il reporta sur ses théories l'amour qu'il ne ressentait plus pour la France. « Quand les événements, dit-il, me donnèrent moins d'espoir, quand il fut devenu impossible de leur confier la preuve immédiate des principes, tandis que les circonstances dépouillées de leur grandeur et de leur nouveauté occupaient moins mon esprit..., une évidence plus sûre, d'application universelle et inattaquable, fut cherchée ailleurs (1). »

II

Ainsi, à mesure que les hommes lui parurent plus éloignés de la vérité et du bonheur, il s'écarta davantage du monde réel pour s'enfoncer dans celui de l'abstraction. Là, plus de ces démentis irritants que les faits ironiques infligent aux systèmes. Plus de ces contradictions et de cette incohérence que présente à l'esprit logique l'illogique réalité. A la première vue, cet univers créé par sa pensée lui apparut tout ordre, toute lumière.

« C'est, dit-il, l'époque où, toutes choses tendant vite à la dépravation, j'accueillis volontiers les systèmes spéculatifs qui promettaient d'abstraire les espérances de l'homme de ses sentiments, afin de les fixer désormais et pour toujours dans un élé-

(1) *Prélude*, XI, 194-205.

ment plus pur. Région tentante que celle-là, où pouvait se rafraîchir l'ardeur de la lutte, où les passions avaient le privilège de travailler à l'aise, sans jamais entendre prononcer leur nom. Parlons plus charitablement : ce rêve séduisait les jeunes qui aiment les extrêmes et surtout celui qui fait de notre Raison toute nue l'objet de sa ferveur. Quelles délices ! quelle gloire ! dans la pleine connaissance et la pleine maîtrise de soi, percer à jour toutes les infirmités de la nature, du temps et du lieu ; *édifier la Liberté sociale sur la personnelle qui, supérieure aux aveugles restrictions des lois générales, répudiant tout autre maître, n'adopte qu'un seul guide : la lumière des circonstances projetée sur une intelligence indépendante*(1) ». cf. 279

Il était un autre guide cependant que Wordsworth ne nomme pas et qu'il suivait surtout alors qu'il se croyait le plus affranchi, car c'était de lui qu'il avait appris l'indépendance. Ce maître intellectuel de presque toute la jeunesse jacobine de son pays, qui captiva un instant Coleridge, qui devait exercer une influence permanente sur Shelley, c'était William Godwin.

C'est en février 1793, au moment même où la guerre était déclarée, que Godwin avait publié son *Enquête touchant la justice politique et son influence sur la vertu et sur le bonheur général*. Lourd titre de deux lourds in-quarto que leur prix élevé préserva des tribunaux. Pitt jugea qu'un tel ouvrage n'offrait aucun danger de popularité. Il avait frappé Thomas Paine, il épargna Godwin. Celui-ci ne s'adressait pas au peuple comme Paine, mais à l'élite méditative. Il réunissait en un clair et

(1) *Prélude*, XI, 223-244. Ces derniers mots sont la traduction poétique exacte du mot de Godwin : « La vraie dignité de la nature humaine consiste autant que possible à dépasser les règles générales, à tenir nos facultés actives en toute occasion, et à nous conduire en conséquence. » (*Political Justice*, 1793, I, 345.)

Wordsworth a d'abord prêté ces vers à Oswald dans son drame des *Borderers* (v. 1502-1506). Charles Lloyd qui a entendu lire ce drame s'en sert aussitôt (en 1798) comme de texte pour son roman d'*Edmund Oliver* (p. 124). Ils fournissent la clef de la crise morale traversée par Wordsworth.

impassible système toutes les idées révolutionnaires éparses dans les œuvres philosophiques du siècle. Le premier de ses maîtres était Rousseau. Rousseau avait vu deux choses essentielles : que les imperfections du gouvernement étaient la seule source permanente des vices du genre humain et, pensée plus profonde, que le gouvernement, de quelque manière qu'on le réforme, est peu capable de faire du bien (1). Le défaut capital de Rousseau, aux yeux de Godwin, venait de son déisme et de sa croyance dans l'immortalité de l'âme. Corrigeant donc Rousseau par d'Holbach et Helvétius, par Hume et Hartley, et ainsi confirmé dans un imperturbable athéisme, Godwin était arrivé au dogme philosophique suivant :

En premier lieu, il n'y a pas d'idées innées. C'est folie d'y croire après Locke et Condillac. « Qui donc, dans l'état actuel du progrès scientifique, croira que cette vaste chaîne de perceptions et d'idées est quelque chose que nous apportons au monde avec nous, un arsenal mystique enfermé dans l'embryon humain, dont les trésors se dévoilent graduellement à mesure que les circonstances le réclament ? Qui ne s'aperçoit que ces idées sont régulièrement engendrées dans l'esprit par une série d'impressions et sont digérées et arrangées par l'association et par la réflexion (2). »

En second lieu, la liberté humaine n'est qu'une fiction, qu'une erreur vulgaire. L'homme n'a pas de volonté indépendante. Si le langage était vraiment philosophique, il ne contiendrait aucune de ces expressions fausses, telles que « *je veux* essayer ceci, *je veux* faire cela ». « Toutes ces expressions impliquent que l'homme est ou peut être autre que les motifs le font. L'homme est en réalité un être passif et non actif (3). »

Qu'est-ce donc que l'homme ainsi privé de *nature* et de

(1) *Inquiry into Political Justice*, vol. II, p. 503-504 (note).
(2) *Ibid.*, I, p. 13-14.
(3) *Ibid.*, p. 310.

liberté? C'est une pure intelligence, une simple machine à raisonnement. Que son entendement s'exerce à l'abri de toute influence venue du dehors et le résultat certain sera la vérité dans l'esprit individuel et l'absolue justice dans les rapports entre l'homme et ses semblables.

Mais l'exercice de la raison est entravé par les institutions politiques et religieuses. L'histoire de l'humanité n'est que l'histoire des crimes que ces institutions ont fait commettre — la guerre, le vol, le meurtre, qui sans elles n'eussent jamais existé. Faut-il songer à les réformer? Non, sans doute, car elles sont par nature hostiles au libre déploiement des forces intellectuelles. Ce à quoi il faut tendre, c'est à les abolir. Elles sont puissantes pour le mal, sans force pour le bien.

Seule, l'éducation importe véritablement. L'esprit de l'homme étant une feuille blanche où se gravent les impressions et les idées, il tient à l'éducation que l'homme soit raisonnable ou déraisonnable, bienfaisant ou funeste. Du perfectionnement de l'éducation dépend le progrès humain et il y a là place pour l'espoir d'une perfectibilité sans limite. C'est une tâche qui peut être lente et difficile, mais « qui promet beaucoup si, en réalité, elle ne promet pas tout (1) ».

L'objet de l'éducation est d'ailleurs parfaitement simple et un. C'est de laisser libre l'action de l'intelligence individuelle en écartant d'elle tout ce qui la borne, la circonvient et l'obscurcit : les passions, les sentiments, sous quelques noms vertueux qu'ils se déguisent ; les idées toutes faites, qu'elles s'appellent sages maximes ou préjugés.

C'est ici l'endroit vraiment intéressant du système. Burke avait déjà compris que toute la révolution tournait autour de ce point fixe et dans sa haine des bouleversements, dans son amour des choses traditionnelles, il avait audacieusement fait l'apologie

(1) *Political Justice*, I, p. 18.

du préjugé. « Il est, disait-il, d'une prompte application dans le besoin. Il engage d'abord l'esprit dans une carrière constante de sagesse et de vertu et ne laisse pas l'homme hésitant au moment de la décision, sceptique, embarrassé et irrésolu. Le préjugé fait de la vertu une habitude et non une série d'actes sans lien. Par l'effet du juste préjugé, son devoir devient une partie de sa nature (1) ». Profondes paroles, mais qui, n'étant accompagnées d'aucune admission des vices du préjugé, devaient sembler blasphématoires aux adorateurs de la raison humaine et les pousser vers l'excès opposé.

Godwin ne proscrit pas seulement les « préjugés » sociaux : les sentiments de famille ou de patrie qui faussent la justice, seule loi reconnue par l'intelligence ; le mariage, institution funeste, car la cohabitation est un des dangers les plus troublants pour l'entendement qui a besoin de calme et d'impassibilité ; la propriété qui fait naître le système condamnable « de la clémence et de la charité » au lieu du seul système admissible, celui de la justice. Il ne s'en tient pas là. Il attaque jusqu'aux règles générales de moralité. Il admet bien qu'elles sont utiles à notre paresse d'esprit, car elles nous dispensent d'examiner à chaque instant dans quel sens nous devons agir. Mais il n'y voit qu'un pis-aller regrettable et dangereux. « La vraie dignité de la nature humaine, dit-il, consiste autant qu'il est en nous à dépasser ces règles, à mettre en œuvre nos facultés dans chaque occasion qui se présente (2). » Donc, non seulement l'homme ne doit pas se conformer aux règles de morale traditionnelles, mais encore il ne doit pas se servir d'un code tout fait, fût-il fait par lui-même. Il doit juger chacun de ses actes, au moment où il l'accomplit, d'après la seule loi que Godwin reconnaisse, qui est de faire ce qui conduit au plus grand bonheur général.

(1) *Reflections on the Revolution in France.* The Works of Burke, London, 188<, vol. II, p. 359.
(2) *Political Justice*, I, 345.

Les redoutables conséquences de cette doctrine d'anarchie morale n'apparaissaient pas d'abord à Godwin et à ses lecteurs. L'impassible philosophe croyait vraiment tous les hommes frappés à son image, et sa grave logique donnait créance à son illusion. Lui-même était apparemment un sage exempt de passions, qui du fond de son cabinet travaillait à réformer le monde. Le vrai était son seul guide, le bien son seul objet. Une sorte de sainteté rayonnait autour de ce prophète de l'individualisme. Son propre stoïcisme qu'il proposait comme modèle ; son mépris professé des plaisirs vulgaires, de la souffrance physique ou morale, de la maladie ou de la calomnie ; son élévation au-dessus de toutes les misères et de toutes les petitesses humaines donnaient à son système une noblesse qui lui conciliait les jeunes âmes en quête d'idéal. La qualité même du bonheur que Godwin promettait au sage selon son cœur était faite pour écarter les appétits et les convoitises grossières. Nulle satisfaction pour les instincts bas ni même pour les sentiments qui sont ordinairement tenus irréprochables. La félicité de l'homme serait celle d'un dieu omniscient et infiniment paisible. Elle résulterait de la croyance en la *nécessité*, entendez au déterminisme absolu, « qui nous ferait considérer tous les événements d'une humeur calme et placide, les approuver et les désapprouver sans compromettre notre empire sur nous-mêmes... Celui qui regarde toutes les choses passées, présentes et à venir comme les chaînons d'une chaîne indissoluble, toutes les fois qu'il se rappellera cette vue compréhensive, sera supérieur au tumulte de la passion ; il méditera sur les intérêts moraux de l'humanité avec la même clarté de perception, la même inaltérable fermeté de jugement, et la même tranquillité que nous avons coutume de réfléchir aux vérités de la géométrie (1). »

Wordsworth fut pendant quelques années un des plus fervents

(1) *Political Justice*, I, 396.

disciples de Godwin. Il avait dû connaître la *Justice politique* dès son apparition. Il vivait à Londres dans un milieu godwinien. Il suivait dans la chapelle de Old Jewry les sermons du ministre dissident Joseph Fawcett. Singulier personnage qui avait collaboré consciemment à la *Justice politique* de Godwin et qui devait collaborer plus tard, bien inconsciemment, à l'*Excursion* de Wordsworth. C'est lui qui fournira au poète les principaux traits du Solitaire devenu sceptique et désabusé après s'être enivré des espérances révolutionnaires. Vers 1793 Fawcett était plein d'enthousiasme; il se servait de la chaire pour enseigner certaines des idées politiques ou sociales qu'il avait semées dans l'esprit de Godwin. Républicain et rationaliste, il ne restait fidèle à la doctrine chrétienne qu'autant qu'elle coïncidait avec ses propres vues. Il en tirait volontiers des arguments pour défendre les idées révolutionnaires, ou des prophéties pour célébrer la venue de l'âge d'or, du millenaire. Il l'employait à miner les sentiments d'amitié et de patriotisme — combattre le patriotisme en Angleterre n'était-ce pas alors aider la France républicaine (1) ? Mais il s'en écartait aussitôt qu'elle lui devenait contraire, soit pour faire une profession de foi nécessitaire, c'est-à-dire de déterminisme, soit pour glorifier l'intelligence d'où il fait naître la vertu (2). Il devait bientôt dépouiller les apparences du christianisme après en avoir renié l'esprit. Vers 1795 il cessa son ministère. La poésie devint la confidente de ses pensées. Il avait été un sermonnaire fleuri; il fut un poète déclamatoire. Il n'y a guère que la générosité de la pensée à louer dans son *Art de la guerre* (3) goûté par Wordsworth et dans cette série d'élégies où il mit en scène les diverses cala-

(1) Sermon XVIII. Christianity vindicated as not particularly inculcating Friendship and Patriotism. « And who is my neighbour? » Luke, X, 29. *Sermons delivered at the Sunday Evening Lecture, for the winter season, at the Old Jewry* by Joseph Fawcett (vol. II, p. 149).

(2) Fin de son sermon sur l'orgueil spirituel, vol. I, p. 422-425.

(3) *The Art of War*, a poem by Joseph Fawcett, London, 1795.

mités dont la guerre s'accompagne. Une fois seulement il atteint presque à la poésie, dans son apostrophe à l'hiver, lorsque après en avoir énuméré toutes les tristesses, il se contredit brusquement pour le remercier et l'acclamer, car il est le seul pouvoir au monde capable de suspendre les combats dont la terre est ensanglantée (1).

Bien qu'il dût le juger sévèrement plus tard, ou du moins faire de la vie de cet homme qui finit de bonne heure dans l'intempérance et l'excentricité, le type des existences que la Révolution avait exaltées un moment pour les briser bientôt, Wordsworth commença par admirer Fawcett qui fut peut-être l'intermédiaire entre lui et la philosophie de Godwin. A peine Wordsworth eut-il pris connaissance de celle-ci qu'il s'y donna tout entier. « Jetez vos livres de chimie, disait-il à un jeune étudiant, et lisez la doctrine de Godwin sur la Nécessité (2) ». Et lui-même devait rester longtemps *nécessitaire*, « nécessitaire jusqu'à l'extravagance (3) », et Coleridge qui après y avoir adhéré fut le grand antagoniste de cette doctrine, ne trouva pas d'esprit plus entêté dans cette opinion.

Wordsworth mit sans tarder à exécution le grand précepte de Godwin : ne rien admettre pour certain que sa raison ne lui eût prouvé tel. Plus de vérités acceptées de confiance, plus d'autorité reconnue. L'expérience n'avait-elle pas montré qu'il y avait un vice secret dans tous ces systèmes des philosophes qui se brisaient au contact des faits ? Il voulut trouver le système parfait, reconstruire solidement l'œuvre fragile du siècle. Il comptait y réussir parce qu'il avait une foi sans borne dans la raison, et parce qu'il se sentait résolu et sincère. « D'un tempérament quelque peu sévère, étant d'ailleurs un homme heureux,

(1) *War Elegies* 01801. Elegy VII, Winter.
(2) Hazlitt's *Spirit of the Age*. William Godwin.
(3) Lettre de Coleridge à Thomas Poole, 14 janvier 1804, *T. Poole* by Mrs. Sandford, II, p. 123.

et par conséquent osant regarder en face les choses pénibles ; libre en outre vis-à-vis du monde et enhardi encore par cette liberté, j'appelai à moi toute mon intelligence, et je fis avec une attention scrupuleuse l'anatomie de la forme sociale ; oui, je fouillai jusqu'au cœur le corps entier de la société... Je traînai à la barre, comme des criminels, tous les préceptes, tous les jugements, toutes les maximes, toutes les croyances. Je sommai l'esprit, soupçonneusement, de justifier en plein jour de ses titres et de ses honneurs ».

Le résultat de cette enquête commencée dans l'enthousiasme et la conviction du succès fut la désespérance. Il ne réussit pas à sortir de son doute provisoire et à toucher le sol ferme de la certitude. « A force d'exiger des *preuves* formelles et de les chercher en toutes choses, je perdis toute conviction, et malade, épuisé par les contradictions, je finis par abandonner les questions morales de désespoir. Ce fut la crise de cette rude maladie, le dernier et le plus bas reflux de mon âme. Je m'affaissais estimant que notre raison bénie est du moindre usage là où elle est le plus nécessaire. » Wordsworth ajoute, projetant ici manifestement sur le passé des sentiments plus tardifs, ou expliquant avec une clarté qui ne devait venir qu'à la longue l'obscure souffrance de ce déterminisme dont il faisait pourtant sa religion : « Ces souverains attributs de la volonté et du choix, m'écriai-je amèrement, ne sont donc qu'une illusion moqueuse pour un être qui en rien de ce qui le concerne ne possède la pierre de touche du bien et du mal ; qui ne sait que craindre ou espérer, que convoiter ou fuir ; et qui, même s'il savait cela, n'en serait guère plus avancé, et se demanderait où est l'obligation d'exécuter la loi ; et qui, rebelle à cette loi une fois reconnue, ne continuerait pas moins de mal agir, sous l'empire de la passion égoïste, dupe de la folie ou esclave du crime ? (1) ».

(1) *Prélude*, XI, 275-320.

III

Ici le *Prélude* tourne court. Après avoir montré comment l'analyse détruisit en lui la loi morale, Wordsworth passe brusquement à l'histoire de sa guérison. Elle ne fut pas, à beaucoup près, aussi rapide que son autobiographie le ferait croire. Là, dit-il, il a pensé ne devoir employer que « des paroles circonspectes », se réservant de raconter dans « un récit dramatique... ce qu'il apprit alors ou ce qu'il crut apprendre de la vérité, et les erreurs dans lesquelles il tomba, trahi par les objets présents et par des raisonnements faux depuis leurs prémisses, car ils venaient d'un cœur détourné des voies de la Nature par les accidents extérieurs, et qui était pour cette raison de plus en plus égaré et égarant (1) ».

Ce récit dramatique, c'est l'*Excursion*, où, sous le couvert d'un personnage qu'il condamne, du Solitaire, Wordsworth a en effet poussé plus avant l'étude de la décomposition morale qui fut chez beaucoup le résultat dernier de la Révolution. Sans doute le Solitaire, pour lequel a posé Fawcett, n'est pas exactement Wordsworth. Sa vie, son âge sont autres ; il ne guérit pas et Wordsworth devait guérir. Mais pour tous les traits essentiels, c'est Wordsworth malade moralement jugé par Wordsworth revenu à la santé. Or le Solitaire, désespérant d'affranchir le monde des tyrannies qui pèsent sur lui, se console d'abord en songeant que, grâce à l'impulsion que la Révolution a donnée à son esprit, il se sera du moins affranchi lui-même de ses préjugés : « Je sentis, déclare-t-il, que, si l'émancipation du monde échouait, je m'assurerais au moins de la mienne et que

(1) *Prélude*, XI, 281-293.

j'aurais là un dédommagement partiel (1) ». En gage de son affranchissement « il ne se fit pas scrupule de proclamer et de propager par la liberté de sa vie ses croyances nouvelles, non qu'il trouvât le bonheur ou même le plaisir dans une vie déréglée, mais plus il s'écartait du chemin où il avait naguère marché heureux et calme, plus il espérait donner satisfaction à son esprit troublé, qui dans un monde de lutte et de licence voyait une séduisante image de lui-même (2) ». Wordsworth ne s'émancipa qu'en théorie, mais il est visible qu'il fut hanté par l'idée de l'autre émancipation. Sans loi morale lui-même, il eût d'ailleurs été fort empêché de justifier de la sagesse dont il ne paraît pas s'être départi. A coup sûr, le pourquoi de la faute et même du crime lui apparaissait alors plus clairement que le pourquoi de l'innocence et de la vertu. De 1795 à 1797, il ne produisit guère que deux œuvres. L'une était un court essai en prose « destiné à mettre en lumière les tendances de la nature humaine qui font comprendre aux observateurs attentifs les actions en apparence *non motivées* des méchants (3) ». L'autre œuvre à laquelle cet essai servait d'introduction était sa tragédie des *Borderers*, ou *Compagnons de la Frontière*. Si imparfaite que soit cette pièce, elle est intéressante parce qu'elle montre les préoccupations de l'auteur et qu'elle explore, avec autant de hardiesse psychologique que de gaucherie dramatique, les plus noires profondeurs de la scélératesse.

Curieuse destinée des *Borderers !* Cette tragédie parut quelque temps aux amis de Wordsworth son *magnum opus*. La première fois que Coleridge l'entendit lire, il s'écria : « C'est une œuvre absolument merveilleuse... Il y a dans cette pièce ces *profondes* vérités du cœur humain que je trouve trois ou quatre fois dans *les Brigands* de Schiller et souvent dans Shakspeare,

(1) *Excursion*, III, 790-793.
(2) *Ibid.*, 797-805.
(3) *The Borderers*, note-préface. Cet essai en prose a été perdu.

mais dans Wordsworth il n'y a pas d'inégalités (1). » Aujourd'hui les critiques n'en parlent plus que comme d'un péché de jeunesse de Wordsworth, et la plupart ne semblent même pas croire qu'elle vaille d'être lue. M. Swinburne, qui du moins en reconnaît le mérite littéraire, déclare qu'elle dépasse « n'importe quelle production de l'intelligence humaine pour l'extravagance morbide et monstrueuse d'une horrible impossibilité (2). » Il en conclut, non sans mépris, « qu'il n'y a que les poètes vertueux pour avoir de ces idées-là ». M. Swinburne ne réfléchit pas que ce qu'il dit des *Borderers*, il pourrait aussi bien le dire de la Terreur, et que justement la tragédie de Wordsworth est née de la Terreur. C'est l'œuvre d'un Godwinien qui n'ayant d'abord vu que la noblesse du système du maître s'aperçoit soudain, épouvanté, de ses conséquences (3). Si Coleridge l'admire jusqu'à la démence, c'est que Wordsworth a su mettre le doigt juste sur le point malade de ces enthousiastes de Godwin, dont lui-même avait été et qui restaient nombreux autour de lui. Imaginez la thèse de Godwin sur l'extirpation nécessaire de tous les sentiments humains, lue aux sinistres lueurs de quatre-vingt-treize. Imaginez sa condamnation de toutes les règles de conduite traditionnelles, commentée par les exécutions en masse que les Montagnards décrétaient au seul nom du salut public, c'est-à-dire du plus grand bonheur général. Et les *Borderers* prennent un sens, cessent d'être une creuse chimère, reflètent une trop indéniable réalité.

Notez que l'idée maîtresse de la tragédie, qui est la peinture du meurtrier philosophe, était alors dans l'air. Le roman et le drame commençaient à s'inquiéter de ce que pourrait être

(1) Lettre de Coleridge à Cottle (juin 1797?). Campbell, *Life of Coleridge*, London, 1894, p. 67.

(2) A. Swinburne, *Miscellanies*, London 1886, p. 118.

(3) C'est la donnée du *Disciple* de M. Paul Bourget, et rien ne fait mieux que ce roman comprendre l'état d'esprit de Wordsworth à cette date.

l'homme affranchi de toute convention sociale, qui ferait comparaître un à un devant le tribunal de la raison individuelle tous les sentiments sur lesquels la société repose, non seulement ceux de soumission aux parents, d'obéissance aux lois, de fidélité conjugale, mais, plus essentiels encore, ceux de pitié, de respect de la vie humaine. Les mêmes arguments dont celui-ci se servait pour combattre les hypocrisies des institutions, celui-là pouvait les employer à saper les fondements de toute humanité. Le crime le plus vil pouvait se justifier par une logique impérieuse. De là, transformation du « traître ». Il devenait le raisonneur, voire même le sermonneur de l'œuvre. Il avait le monopole de la doctrine et de la logique. Les monstres de Shakspeare allaient renaître, ayant au service de leurs passions une philosophie, non plus rudimentaire comme celle de Richard III, d'Iago, ou même d'Edmond, mais cohérente et développée. Schiller avait ouvert la voie avec ses *Brigands*, en 1782, et le nihilisme moral de Franz Moor n'avait pas moins fait école que l'impétueuse révolte de son frère Charles contre la société. En Angleterre, la littérature « satanique » naissait et prospérait bien avant que Byron la consacrât par ses chefs-d'œuvre (1). Le romancier anglais le plus populaire de cette fin du XVIIIe siècle esquissait un des traîtres nouveaux en 1791. Certes, l'œuvre d'Anne Radcliffe vaut par la nouveauté du cadre pittoresque et non par la profondeur ou la finesse des caractères. Mais justement pour cette raison, elle nous renseigne mieux sur ce que le lecteur du moment reconnaissait comme la peinture fidèle d'un criminel. Dans le *Roman de la Forêt*,

(1) C'est coup sur coup dans le roman, le *Zeluco* de John Moore (1786); *L'homme tel qu'il est* (Man as he is) de Robert Bage (1792); *Anna St. Yves* (1792) et *Hugh Trevor* (1794-1797) de Thomas Holcroft; *Caleb Williams* de Godwin (1794) le *Moine* (The Monk) de Lewis (1796), suivis à une génération d'intervalle des poèmes de Byron, du *Melmoth* de Maturin et des œuvres de jeunesse de Bulwer Lytton.

le marquis Philippe de Montalte veut faire disparaître sa nièce Adeline pour jouir sans conteste des biens dont il l'a dépouillée ; il essaie de pousser au meurtre la Motte dont la vie et l'honneur dépendent de lui. Et voici par quels arguments il s'efforce d'ébranler les scrupules de son complice :

Il y a de certains préjugés attachés à l'esprit humain, dit le marquis d'une voix basse et d'un ton presque solennel, qui demandent toute notre sagesse pour les empêcher de nuire à notre bonheur; de certaines notions acquises dans l'enfance, et involontairement entretenues par l'âge, qui croissent et usurpent un tel ascendant qu'il n'existe que très peu d'individus qui puissent ensuite les surmonter. La vérité est souvent pervertie par l'éducation. Tandis que les Européens policés se vantent d'un point d'honneur et d'une excellence de vertu qui les conduit souvent du plaisir à la tristesse, et de la nature à l'erreur, l'Américain, simple et sans art, suit l'impulsion de son cœur et obéit à l'inspiration de sa sagesse... Sa nature qui ne se pique pas d'un grand raffinement agit toujours de même dans les grands accidents de la vie. L'Indien découvre que son ami est un fourbe, et il le tue; le sauvage de l'Asie en fait autant; le Turc, lorsque l'ambition le domine, ou que la vengeance le provoque, assouvit sa passion aux dépens de la vie, et ne l'appelle pas meurtre. Même l'Italien raffiné, dirigé par la jalousie ou séduit par la perspective de quelques grands avantages, tire son stylet, et en vient à ses fins. La première preuve d'un esprit supérieur est de secouer les préjugés de son pays et et de l'éducation. Vous ne dites rien, la Motte, n'êtes vous pas de mon opinion? — J'écoute vos arguments, Monsieur. — Il y a, à la vérité, dit le marquis, des esprits si faibles qu'ils sont effrayés de faire des choses qu'ils sont accoutumés de regarder comme mauvaises, quelque avantageuses qu'elles leur puissent être. *Ils ne se laissent jamais guider par les circonstances, mais adoptent un plan fixe de vie dont ils ne veulent jamais sous aucune considération se départir*. La conservation de soi-même est la première loi de la nature; quand un insecte nous nuit, ou qu'un animal de proie nous menace, nous ne pensons qu'à l'écraser. Quand ma vie est en jeu, ou ce qui est essentiel à ma vie, ou même si quelque passion invincible l'exigeait, je serais un fou d'hésiter (1).

(1) *The Romance of the Forest (La Forêt ou l'Abbaye de Saint-Clair)*, traduit de l'anglais sur la 2e édition, Paris, an VIII, 4 vol., liv. III, ch. IV.

Le marquis de Montalte est l'esquisse grêle d'Oswald, le traitre des *Borderers*. Ils ont de commun le mépris de tous les préjugés, ce qui veut dire dans leur langage de tous les sentiments qui constituent l'homme. Ils n'admettent ni l'un ni l'autre de loi morale établie et revendiquent le droit de juger eux-mêmes et directement de ce qu'ils doivent faire. Tous deux justifient le meurtre comme un signe et une preuve de l'affranchissement moral du meurtrier.

Oswald a été bon. Victime d'une machination, il a cru punir un coupable et a exécuté un innocent. Ses remords ont été d'abord si violents qu'il a failli y succomber. Mais il a triomphé d'eux, et dans la lutte il a gagné la liberté de l'âme. Auparavant, il obéissait à des règles stupides : « Nous vivons dans l'esclavage ; tout est esclavage ; nous recevons des lois, mais nous ne demandons pas d'où ces lois sont venues. Nous avons besoin d'un aiguillon intérieur pour nous faire aller de l'avant (1) ». Depuis son crime, au lieu de descendre au-dessous de l'humanité, il s'est élevé au-dessus d'elle. « Quand il revint de ses méditations à examiner les opinions et les coutumes du monde, il lui sembla qu'il était un être entré seul dans une région de l'avenir dont l'élément était la liberté (2) ». Ce qu'il avait appris, c'est que « toute forme possible d'action peut mener au bien (3) », c'est que « les choses travaillent pour des fins que les esclaves du monde ne soupçonnent jamais (4) ». Son code, parfaitement Godwinien, se résume dès lors en ceci : « Pour être juste, chercher la règle en plongeant dans son propre cœur,... rejeter une tyrannie qui ne vit que par le consentement engourdi de nos âmes émasculées, la tyrannie des maîtres du monde, avec les règles moisies à l'aide desquelles

(1) *The Borderers*, v. 1866-1869. Les vers sont numérotés dans l'édition Dowden.
(2) *Ibid.*, v. 1825-1829.
(3) *Ibid.*, v. 1790.
(4) *Ibid.*, v. 945-947.

ils défendent leur métier de siècle en siècle ;... *obéir à la seule loi que le bon sens consente à reconnaître : la loi immédiate que la claire lumière des circonstances projette sur une intelligence indépendante* (1). »

Oswald, orgueilleux de sa raison supérieure n'aura que mépris pour l'opinion. N'est-ce pas à dater du jour où il a rejeté la fausse honte et la fausse popularité, sœurs jumelles de l'ignorance, qu'il a vu « la vie s'étendre devant lui, unie comme une large route nettoyée pour le passage d'un monarque (2) ». L'hostilité des hommes est au contraire l'infaillible indice de la grandeur : « Nous ne sommes loués qu'autant que les hommes reconnaissent en nous quelque image d'eux-mêmes, l'abject pendant de ce qu'ils sont ou la chose vide qu'ils voudraient être. J'ai senti que le mérite n'a pas de pierre de touche plus sûre que l'outrage ; que si nous souhaitons de servir le monde substantiellement, et non de le tromper par des apparences, il faut que nous nous exposions à sa haine, ou à sa peur déguisée sous un simulacre de mépris (3) ». Il est insensé de se préoccuper de ce que pensent « ces juges présomptueux du monde qui damnent, alors qu'ils ne peuvent ni voir ni sentir, dans l'ignorance de leur cœur endurci (4) ». L'envie est l'essence de la faiblesse : « Joignez vingt flambeaux d'inégale grandeur et allumez-les ensemble, et vous verrez comme le plus petit brûlera le plus grand et comme tous réunis brûleront le plus haut de tous. » Sans doute, en bravant leurs préjugés, on s'expose à être rejeté du milieu de ses semblables, à marcher solitaire parmi eux. « Mais qu'importe la solitude ! L'aigle vit dans la solitude ! (5) ».

(1) *The Borderers*, v. 1496-1506.
(2) *Ibid.*, v. 1844-1847.
(3) *Ibid.*, v. 1833-1841.
(4) *Ibid.*, v. 1513-1516.
(5) *Ibid.*, v. 1522-1526.

Et, comme elle a affranchi Oswald de l'opinion, la pensée a fait s'évanouir pour lui un à un les fantômes du sentiment. « Le remords ! il ne peut vivre avec la pensée ; pensez et pensez encore, et il mourra. Quoi ! dans cet univers où les moindres choses gouvernent les plus grandes, où le plus faible souffle qui s'exhale peut mouvoir un monde; quoi ! sentir le remords ici-bas où si un chat eût éternué, si une feuille était tombée, la chose n'eût jamais existé dont l'ombre seule nous rouge jusqu'aux entrailles (1) ! »

La pitié ne résiste pas mieux à ses raisonnements. C'est par une inconséquence arbitraire que Godwin répudie les mesures violentes. L'utilité générale n'est-elle pas le seul criterium des actes ? « La bienfaisance qui n'a pas le cœur d'employer le complet ministère de la souffrance et du mal, finit par devenir faible et méprisable (2). » Ainsi parle au maître le disciple plus logique que lui. « Le fouet aux moralistes qui prêchent que la misère est chose sacrée; pour moi je ne sache pas d'engin qui dégrade l'homme à meilleur marché, ni d'une façon moitié si sûre (3) ». « Nous tuons un cheval hors d'usage, et qui, sauf les femmes, soupire pour cela ? Nous abattons un arbre desséché, et seuls quelques radoteurs prennent un air grave (4) ». « Ce sont les ruses de la femme et les artifices de la vieillesse qui, en séduisant la raison, ont d'abord fait de la faiblesse une protection, et obscurci les formes morales des choses (5) ».

Telles sont, pour Oswald, les maximes de la sagesse. Il les a puisées dans la philosophie de Godwin. Ce n'est pas elle qui l'a rendu criminel. Mais elle lui a donné l'orgueil du crime et,

(1) *The Borderers*, v. 1570-1577.
(2) *Ibid.*, v. 618-620.
(3) *Ibid.*, v. 1169-1172.
(4) *Ibid.*, v. 937-939.
(5) *Ibid.*, v. 1090-1093.

sinon le prosélytisme, du moins les arguments et l'éloquence avec lesquels on fait des prosélytes. Cet Iago post-révolutionnaire est armé de logique et de philosophie devant des adversaires ou des victimes qui n'ont à lui opposer que leur candeur. Lui-même sans doute n'arrive qu'imparfaitement à tuer sa conscience par ses raisonnements. Il n'arrive pas à faire taire ses remords. Il n'est qu'à moitié convaincu de la vérité de ses propres formules. L'intérêt personnel, l'ambition, le besoin de faire choir un innocent pour avoir un compagnon de crime, ce sont là ses premiers mobiles. Mais sa emi-foi dans les maximes qu'il débite suffit pour qu'il ait les apparences d'une pensée intelligente et d'une conduite résolue. Or, le *Montagnard* Oswald est entouré de *Girondins* vertueux et faibles. Les *Borderers*, ces brigands bienfaisants au milieu desquels il s'est glissé, n'ont en vue que le bien, mais ils s'en remettent à leur seule raison pour le distinguer du mal. Ils n'obéissent à aucune loi établie. Là est le danger. Oswald démontrera au chef de la bande, au candide Marmaduke, qu'il doit de sa propre autorité, sans écouter les suggestions de la pitié, tuer un vieillard qu'il lui représente comme criminel. Marmaduke n'est capable que d'être dupé, de maudire son funeste conseiller et d'avoir des remords. Les seules remarques qui lui échappent sont d'un homme qui tâtonne dans les ténèbres, qui n'y voit pas, qui ne comprend pas. Il fléchit sous son ignorance trop lourde. « O misérable humanité ! Jusqu'à ce que tout le mystère de ce monde soit résolu, nous pouvons bien envier le ver de terre qui, sous une pierre dont le poids écraserait la patte du lion, se loge, se nourrit, s'enroule et dort en sûreté (1). »

Non plus que Marmaduke, Wordsworth ne trouvait alors de réponse à la cynique philosophie d'Oswald. Il pouvait la maudire, mais non la réfuter. Son esprit impuissant tremblait devant la

(1) *The Borderers*, v. 1805-1810.

grandeur de la perversité nouvellement découverte. Il n'attribuait plus le mal à la seule société, au sens où il entendait ce mot dans son poème sur la *Plaine de Salisbury*. Le meurtrier de ce poème était bon : « Jamais on n'avait vu sur la terre de créature plus douce. Il n'eût pas volé sa nourriture au corbeau (1). » « Le monde mauvais et la dure loi du monde (2) » étaient seuls responsables de son forfait. Dans l'intervalle Wordsworth avait médité. La cause du crime lui était apparue moins simple, la source bien autrement difficile à tarir. Le mal était inhérent à la nature imparfaite et bornée de l'homme. Il était retranché, à l'abri de toute tentative de réforme, dans les replis les plus secrets du cœur humain, et pouvait enrôler à son service l'intelligence. Le bien était faible et vacillant devant cet adversaire sans scrupule.

Wordsworth, qui avait voulu lutter contre le mal, disait maintenant avec Marmaduke : « Nous ne regardons que les surfaces des choses; nous entendons parler de villes en flammes, de champs ravagés, de jeunes et de vieux livrés en foule au besoin et à la nudité ; alors nous empoignons l'épée et *nous nous ruons vers une guérison qui nous flatte parce qu'elle ne demande pas de pensée ;* la maladie profonde est mieux cachée ; le monde est empoisonné au cœur (3). » Après avoir, comme Marmaduke, étudié les plus sages philosophes, analysé tous les sentiments du cœur, voici quelle est maintenant « la pierre angulaire de sa philosophie » : « Je ne donnerais pas un denier de l'homme qui, sur la provocation qu'offre cette terre, ne pourrait pas prendre son petit enfant sous le menton et l'envoyer d'une chiquenaude au tombeau (4). »

(1) *Guilt and Sorrow*, stance LXVIII. Imité de Shakspeare. *Romeo and Juliet*, V, I, 72.
(2) *Ibid.*, stance LVII.
(1) *The Borderers*, v. 1039-1046.
(2) *Ibid.*, v. 1250-1254.

Cela étant, le dernier refuge des bons semblait être le pessimisme, conséquence inévitable de leurs grands espoirs déçus, de leurs désolantes explorations à travers l'humanité mauvaise irrémédiablement. Il était naturel qu'une ombre se répandît pour jamais sur la pensée après une telle découverte. La tristesse devenait la compagne nécessaire de la haute intelligence unie à la haute bonté. Et cependant, au moment même où il écrivait les *Borderers*, Wordsworth était à deux doigts de la guérison. Tous les éléments en étaient réunis autour de lui et travaillaient à lui rendre la santé de l'âme. Il ne devait être ni René, ni Oberman, ni Manfred. Sa vie ne devait pas se consumer en vains regrets, s'exhaler en mépris ou en pitié pour les efforts humains, en sarcasmes à l'adresse des croyants et des enthousiastes. « Ainsi abattu et désorienté, dit-il, je ne frayai pas avec les railleurs; je ne cherchai pas à prendre une gaie et frivole revanche en riant de tout sans distinction ; je ne pris pas non plus paisiblement mon parti de voir mon intelligence en ruines: je ne pouvais supporter une telle indolence; j'aimais trop, dans ce printemps de ma vie, l'effort de la pensée et la vérité qui en est la précieuse récompense (1). »

Toute sa vie allait être consacrée à la restauration de son allégresse première. Déjà, son instinct de malade qui veut guérir lui avait fait prendre les plus utiles précautions et l'avait guidé vers les plus sûrs remèdes. Il satisfaisait les besoins de raisonnement abstrait qu'une longue habitude lui avait créés en tournant son esprit vers les mathématiques « qui trônent loin des troubles de l'espace et du temps », hors des régions agitées par la volonté et le pouvoir de l'homme. A la manière de Gœthe, il se purgeait de son pessimisme en l'exprimant dans ses *Borderers*. Enfin, il avait su, aidé par des circonstances propices, s'assurer

(1) *Prélude*, XI, 321-327.
(2) *Ibid.*, 330.

la vie indépendante qu'il avait rêvée, loin des villes où il eût risqué de dangereuses rechutes, dans l'atmosphère des champs qui lui était seule respirable, en la compagnie de l'être qu'il aimait le mieux au monde, de sa sœur Dorothée. Ainsi protégé et soutenu, il recouvrait lentement mais sûrement cet équilibre moral, un des plus admirables dont aucun homme, ou du moins aucun poète, ait jamais joui.

LIVRE III

LES ÉTAPES DE LA GUÉRISON

CHAPITRE PREMIER

DOROTHÉE WORDSWORTH

I

Si les circonstances devaient collaborer au relèvement de Wordsworth, ce ne fut qu'après avoir quelque temps contribué à sa dépression. Pendant les trois premières années qui suivirent son retour en Angleterre, depuis la fin de 1792 jusque vers la fin de 1795, il avait mené une vie malheureuse, où d'autres tristesses s'étaient ajoutées à celles de sa pensée. Ses refus réitérés de subir le joug d'une profession régulière l'avaient bientôt exposé à une servitude plus rude, celle de la misère. Les maigres restes de son patrimoine vite épuisés, le jeune homme avait plusieurs fois vu le jour tout proche où il lui faudrait, bon gré mal gré, faire le sacrifice de sa liberté. Bien qu'il limitât ses désirs pour les satisfaire plus aisément ; bien

qu'il se traçât dès lors le plan de la vie indépendante et frugale qui devait être un jour la sienne, ce programme lui était aussi impossible à réaliser sans argent ou sans travail qu'un rêve d'ambition et d'opulence. Tenu à l'écart par ses oncles et tuteurs pour ce qui leur semblait être une paresse sans excuse ; encourant leur suspicion — l'un d'eux, le Dr Cookson, n'était-il pas membre du clergé anglican ? — pour la véhémence sans doute irrépressible de ses opinions républicaines (1), il projetait de vivre dans la retraite, loin de cette famille hostile, hors d'une société antipathique ; d'y vivre avec sa sœur qui, l'aimant par-dessus tout et prête à lui sacrifier toute autre affection, formait le même rêve que lui.

Bien petite, bien modeste cette chaumière rêvée, « seul désir, seul but de ses pas (2) », où sa sœur et lui passeraient dans le calme « des jours dorés ». Pourtant c'était trop demander encore, et, tout en se plaisant à voir l'espérance illuminer au loin cette perspective, ils soupiraient sur « le noir et large gouffre de temps » qui les en séparait (3).

En attendant, ils ne pouvaient même plus se voir. Depuis la Noël de 1790, Wordsworth n'a pas eu la permission de retourner à la cure de Forncett où Dorothée vit avec les Cookson. Il est regardé comme d'un exemple dangereux ; des précautions sont prises pour l'écarter de sa sœur et de ses autres frères. Il est sans foyer, isolé et triste. La seule consolation qui s'offre à lui, c'est de reprendre la vie errante qu'il avait tant aimée. Mais cette vie n'a de charme que délibérément choisie. Or, elle n'est plus à cette date pour Wordsworth qu'une diversion forcée, qu'un pis-aller. Il ne voyage plus, il vaga-

(1) Lettre de Dorothée Wordsworth écrite en 1793. Elle y parle « des préventions de ses deux oncles contre William ». C'est, dit-elle, « un sujet pénible à traiter ». Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 82.

(2) *Evening Walk*, v. 416.

(3) *Ibid.*, v. 414.

bonde. Encore est-il obligé d'accepter, pour satisfaire cette passion inquiète, des conditions qui ne vont pas sans un certain froissement de la dignité dans un cœur fier. Il ne peut plus voyager avec ses propres ressources. Il lui faut servir de compagnon de route à un ancien camarade de Hawkshead, William Calvert, fils d'un intendant du duc de Norfolk. Calvert s'est pris d'admiration pour lui et lui propose de faire tous les frais de l'excursion en échange de sa compagnie. L'offre était délicate et venait d'un ami. Cependant Wordsworth pouvait-il être aussi heureux dans la voiture de Calvert roulant vers l'île de Wight qu'il l'avait été cheminant à pied, la bourse mal garnie, mais garnie de ses propres écus, dans son voyage en Suisse avec Jones (1) ? D'autres, il est vrai, ont pu sans componction vivre ainsi. Le généreux Coleridge par exemple, qui avait l'âme communiste, après avoir gaspillé ses deniers portait sans trop de peine le poids des obligations et des emprunts. Mais l'économe Wordsworth, même en ses heures d'indignation contre l'inégal partage des richesses, était incapable de ce mépris de l'argent qui s'étend jusqu'à celui d'autrui. Et pourtant, après son voyage vite interrompu avec Calvert, on le trouve séjournant tour à tour chez Jones dans le pays de Galles, puis çà et là dans le Nord, obligé d'accepter l'hospitalité successive de tous ceux qui l'aimaient.

Dans ses pérégrinations il eut toutefois un intervalle de joie. Il réussit à revoir sa sœur, à se réunir à elle pour quelques semaines, au début de 1794. Ce fut à Halifax, sous le toit d'une amie de leur mère, apitoyée sur le sort de ces orphelins séparés l'un de l'autre. De là ils parcoururent ensemble, à pied, le pays des lacs, et s'arrêtèrent un mois auprès de Keswick, dans la petite ferme de Windybrow que Calvert mit à leur disposition. Là, ils jouèrent au ménage, et s'efforcèrent

(1) Il venait justement d'exprimer ce sentiment en dédiant à Jones les *Esquisses descriptives*.

de calculer ce que leur coûterait la vie la plus frugale et la plus rustique, « déjeunant et soupant de lait, dînant surtout de pommes de terre et ne buvant pas de thé (1). » Mais combien d'amertume mêlée à cette joie presque enfantine ! « Je ne sais ce que je vais devenir (2) » écrivait Wordsworth à un de ses amis, en lui annonçant qu'il venait de rejoindre sa sœur. Plus se revoir était délicieux, plus déchirante était la perspective de la prochaine et nécessaire séparation. C'est dans ces moments que, piqué par le remords de son inertie, le jeune homme songeait à gagner sa vie en écrivant dans les journaux de l'opposition. Molles tentatives de travail régulier qu'un événement opportun allait bientôt rendre inutiles et faire abandonner pour toujours. Tandis qu'il poursuivait sans beaucoup d'ardeur ses démarches, le frère de son récent compagnon de route, Raisley Calvert, se mourait de la poitrine à Windybrow. Convaincu que Wordsworth qui le soignait avait des talents que la misère et l'anxiété l'empêchaient seules de manifester, Raisley Calvert lui annonça quelque temps avant sa mort son intention de lui faire un legs. Il mourut en janvier 1795, lui laissant en effet une somme de neuf cents livres sterling (22.500 francs). Sans plus hésiter, Wordsworth résolut alors de réaliser son rêve. Joignant à cette modique fortune les minces ressources de sa sœur il s'installa avec elle dans l'automne de 1795 à Racedown.

II

Racedown est situé au sud du comté de Dorset, dans un repli de collines, les unes cultivées jusqu'au sommet, les autres

(1) Lettre de Dorothée. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 91.
(2) Lettre à Mathews, 17 février 1794. *Ibid.*, p. 88.

plantées de genêts et d'ajoncs sauvages, et qui, s'entr'ouvant de place en place, laissent apercevoir la mer à une centaine de toises. Un ruisseau coulant à la distance d'un champ marque la limite du chaud et luxuriant comté de Devon. Ici la richesse était moindre, le sol plus sablonneux, les arbres plus battus par les vents de la Manche. Les paysans étaient misérables ; leurs chaumières étaient d'informes structures de bois et d'argile, « nullement au-dessus de ce que l'on pourrait s'attendre à trouver chez les sauvages (1) ». La ferme qu'occupait Wordsworth était une vaste bâtisse de briques rouges, à trois étages, sans beauté. Ces lieux n'ont presque pas laissé de traces dans la poésie de Wordsworth et le peu qu'il en dit donne l'impression d'une contrée âpre et triste. C'est là qu'il a vu devant sa chaumière plus délabrée d'année en année la malheureuse Marguerite poursuivre son métier monotone et, tirant le chanvre dont elle s'est fait une ceinture, le corder en marchant à reculons (2). C'est là que par la porte ouverte il a entrevu l'intérieur de la misérable cabane où grelotte la mère Blake, « sur le côté nord d'une falaise dont les rafales de mer ploient les aubépines et empêchent de fondre les gelées blanches (3) ». A vrai dire, Racedown n'était pas un séjour de son choix. Il s'y était fixé par économie, le propriétaire de la ferme la lui abandonnant sans loyer, à condition d'y venir lui-même passer quelques semaines de temps en temps. D'ailleurs Wordsworth que ses biographes ont le tort de représenter comme instantanément guéri par son installation à Racedown était au contraire au plus aigu de sa crise morale. Sa pensée restait tournée surtout vers l'humanité. Dans les deux ans environ qu'il passa à Racedown il ne fit guère que retoucher

(1) Lettre de Dorothée du 30 novembre 1795. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 108.
(2) *Excursion*, I, 858-860.
(3) *Goody Blake and Harry Gill.*

Crime et Chagrin, écrire des satires personnelles qu'il ne publia pas, composer sa tragédie des *Borderers* et ébaucher la poignante histoire de la *Chaumière ruinée*, plus occupé des misères sociales ou des instincts mauvais de l'homme que de la beauté des soleils couchants ou de la joie des fleurs.

Il s'était fixé à la campagne, mais n'était pas revenu d'emblée à la nature. Sans doute, il n'avait jamais été délaissé par elle. Aux heures les plus malheureuses, il n'avait jamais cessé de sentir la douceur du printemps. « Au moment où l'esprit du mal avait atteint son point culminant, la Nature lui avait conservé un charme secret. » Les bois avaient continué d'exercer pour lui leur ministère « qui est d'interposer le couvert de leur ombrage, comme un sommeil, entre le cœur de l'homme et les troubles extérieurs, souvent même entre l'homme et son propre cœur fiévreux (1) ». Mais il y a loin de ce bienfait passivement accepté, presque tout physique, à la contemplation faite dans un esprit de joie et d'amour où s'emploie l'être entier, corps et âme, cœur et pensée.

Pour qu'il redevînt le poète de la nature, il fallait d'abord qu'il guérît son imagination malade. Curieuse maladie, dont il ne devait parler plus tard qu'avec une sorte de remords. En même temps que l'analyse abusive avait desséché et désolé son intelligence, elle avait perverti ses facultés de vision poétique. « L'univers visible était tombé sous la domination d'un goût moins spirituel ; je l'examinais au microscope comme le monde moral (2) ». Il ne le voyait plus comme il veut être vu ; il se posait devant lui en juge ou en critique. « Même quand j'en jouissais, j'en jouissais mal, approuvant ici et désapprouvant là ; appliquant les règles de l'art d'imitation à des choses qui sont au-dessus de l'art ; ou plutôt (car je ne cédai guère à cette habi-

(1) *Prélude*, XII, 24-27.
(2) *Ibid.*, 88-93.

tude qui était le fléau de l'époque), me laissant aller à comparer les paysages entre eux, trop attentif aux choses superficielles, me repaissant de maigres nouveautés de couleur et de proportion, mais insensible au caractère de l'heure et de la saison, au pouvoir moral, aux affections et à l'esprit des lieux (1). » Il était tyrannisé « par l'œil corporel qui est à tous les âges de la vie le plus despotique de nos sens (2) », alors que la nature protestant contre cette domination absolue « somme tous les sens d'agir et de réagir les uns sur les autres (3) ». Aussi les joies que la campagne lui procurait alors, pour vives qu'elles fussent, n'étaient pas profondes. « Il errait de colline en colline, de rocher en rocher, toujours avide de nouvelles combinaisons de formes, de plaisirs nouveaux, d'un plus vaste empire pour cette vue si fière de ses propres dons ; et il se réjouissait d'endormir ses facultés intérieures (4). »

Ce n'est pas ainsi qu'il avait joui de la Nature avant de quitter ses collines natales. « J'aimais alors tout ce que je voyais, non d'un amour léger, mais intense ; je ne rêvais rien de plus grandiose, de plus beau, d'une forme plus exquise que ces recoins où se bornaient mes courses d'enfant. Je n'avais pas alors vécu assez longtemps pour survivre à la première influence divine du monde, tel qu'il apparaît à des yeux inaccoutumés... Je ne jugeais pas, je ne songeais pas à juger ; les gloires que je voyais emplissaient et contentaient mon cœur (5). » Pareil à cette jeune fille, à cette amie de sa sœur vue auprès de Penrith et aimée aussitôt que vue, il ne s'embarrassait pas alors « des règles prescrites par le goût passif, ni des stériles subtilités importunes.... Son œil n'était pas le tyran de son cœur... Quel que

(1) *Prélude*, XII, 109-121.
(2) *Ibid.*, 128-129.
(3) *Ibid.*, 134-136.
(4) *Ibid.*, 143-147.
(5) *Ibid.*, 174-190.

fût le paysage offert à ses yeux, celui-là était le meilleur (1) ». Tel il était encore lorsqu'il avait parcouru les Alpes. C'est plus tard que « la dégradation était venue, effet de la coutume qui prépare une balance partiale où les choses petites semblent peser plus que les grandes » ; effet aussi d'une époque passionnée « dont le tumulte empêchait d'entendre la plus douce musique des lieux champêtres (2) ».

Or, l'intérêt de ce moment de la vie de Wordsworth n'est pas dans le lieu qu'il habita, car il ne le vit pas avec « l'œil du poète ». Il est dans la présence de celle qui, par son exemple, contribua à lui rendre le don de vision poétique. Il est dans la compagnie de sa sœur, dont l'influence s'exerça dès lors sur lui, à la fois douce et entraînante, caressante et irrésistible.

III

La vie s'était faite moins dure pour Dorothée depuis le temps où elle déplorait la sécheresse de ses grands-parents, dans la petite mercerie de Penrith. A sa vive satisfaction, son oncle le pasteur Cookson l'avait emmenée vers la fin de 1788, quand elle atteignait ses dix-sept ans, et elle avait vécu depuis dans la cure de Forncett, près de Norwich, heureuse d'avoir un jardin à cultiver, une petite école à tenir pour les enfants du voisinage, et ayant pour jours fériés ceux que quelqu'un de ses frères passait auprès d'elle. Ses joies « au-dessus de toutes les joies » avaient été les visites trop rares de William, entre autres les vacances de la Noël, en 1790, que l'étudiant avait passées à

(1) *Prélude*, XII, 151-160.
(2) *Ibid.*, 191-201.

Forncett. Bien simples avaient été leurs distractions. L'hiver était doux. Chaque matin pendant deux heures et de même chaque soir, la sœur s'était promenée au bras du frère en long et en large dans les allées sablées du jardin. Mais l'affection et les épanchements de William lui avaient rendu ces promenades si délicieuses que depuis elle les avaient répétées, d'autres hivers, seule, par la bise la plus glaciale, mue par l'unique impulsion du souvenir. Et deux ans et demi plus tard elle les décrivait encore à une amie comme les plus précieuses heures restées dans sa mémoire (1). L'idée d'éterniser ces courts instants d'un si calme et si parfait bonheur était née aussitôt et simultanément dans leurs deux cœurs. Dorothée puisait là une résistance que ses goûts naturels lui rendaient d'ailleurs facile contre les entraînements d'une vie qui avait ses périodes de mondanité. En sa qualité de chanoine de Windsor, Cookson l'avait emmenée pour quelques mois dans ce Versailles anglais. Dans l'été de 1792, au moment où son frère était à Blois dans sa première ferveur républicaine, elle avait eu l'insigne honneur de rencontrer tous les soirs sur la terrasse du parc la famille royale. Elle avait « admiré le roi alors qu'il conversait avec son oncle et sa tante et qu'il s'intéressait ainsi que les princesses à leurs enfants ». Elle avait mené pendant ce séjour une vie mondaine, faisant des promenades en voiture sur les routes sillonnées de somptueux équipages, suivant les courses, allant plusieurs fois au bal (2). Cette vie n'était pas pour lui plaire longtemps. Elle resta sauvage ; jamais elle ne prit les manières élégantes et réservées de la noble compagnie. A peine de retour de Windsor, on la voit hantée par son rêve d'une chaumière où elle vivrait avec William. Aimant passionnément ses frères, elle avait dès le

(1) Lettres du 23 mai 1791, Knight, *Life of Wordsworth*, I, page 53, et du 16 juin 1793, *Ibid.*, p. 86.

(2) Lettre de Dorothée du 16 octobre 1792, *Ibid.*, p. 67.

début, avec un instinct très sûr, découvert la supériorité de celui-ci. Il était le frère admiré et préféré. Les lettres qu'elle écrivait alors à une amie d'enfance nous font connaître cette affection exaltée et payée de retour. En l'absence de tout autre document, elles nous révèlent aussi la tendresse presque féminine que le jeune homme cachait alors sous ses airs un peu farouches de républicain à la romaine. Parlant de son plus jeune frère Christophe, Dorothée le comparait à William en ces termes :

Il a les mêmes dispositions et les mêmes goûts que William, mais avec beaucoup plus de chances de faire fortune. Il n'est pas aussi ardent que William mais il a un cœur très affectueux. Ses talents, sans être aussi grands peut-être que ceux de son frère, lui seront, je crois, plus utiles, car il n'a fixé son esprit sur aucune espèce particulière d'étude, et il n'a d'aversion pour aucune... William aime beaucoup la poésie, Christophe aussi, mais William plus particulièrement (1).

Et le parallèle se poursuit entre le brillant écolier et le jeune homme de génie, avec une remarquable prévision de la destinée de l'un et de l'autre. Dans une autre lettre, elle revient sur cette comparaison :

Christophe ressemble à William... Il a les mêmes traits de caractère, mais d'une touche moins haute... Il est constant et sincère dans ses attachements. William a ces deux vertus à un degré éminent, et une sorte de violence d'affection, si j'ose dire, qui se démontre à tout moment du jour, en présence de ceux qu'il aime, par mille attentions presque imperceptibles pour leurs désirs, par une sorte de vigilance infatigable que je ne sais comment décrire, par une tendresse qui ne dort jamais, et en même temps par une délicatesse de manières que j'ai observée chez peu d'hommes (2).

Je ne puis décrire, dit-elle dans la même lettre, les prévenances qu'il a pour moi. Il n'y a pas de plaisir qu'il n'aurait sacrifié de grand cœur pour une heure de conversation avec moi.

(1) Lettre du 16 juin 1791. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 57.
(2) Lettre du 16 février 1793. *Ibid.*, 79-80.

Et toujours l'idée fixe de vivre avec son frère l'obsédait, revenait sous sa plume, idée pleine à la fois de charme et d'amertume. Elle vivait en songe les impossibles réunions :

Je suis allée flaner dans un pré voisin où je jouis de la mélodie des oiseaux et des bruits confus d'un beau soir d'été. Mais comme mon plaisir est imparfait quand je suis seule! Pourquoi n'êtes-vous pas assise à côté de moi? et mon cher William, pourquoi n'est-il pas ici? Je pourrais presque imaginer vous voir ici tous les deux. Je vous entends désigner un endroit où, si nous pouvions élever une petite chaumière et l'appeler nôtre, nous serions les plus heureux du monde. Je vois mon frère enflammé de l'idée de conduire sa sœur dans une semblable retraite. Notre salle est meublée en un moment; notre jardin est orné par enchantement; les roses et les chèvrefeuilles poussent sur notre ordre; le bois derrière la maison lève sa tête et nous fournit un abri pour l'hiver et un ombrage pour les midis d'été... Pardonnez-moi de tant parler de William; mon affection m'entraîne et me fait oublier que vous ne pouvez pas vous intéresser à lui autant que moi. Vous ne le connaissez pas; vous ne savez pas comme il est aimable. Peut-être me répondrez-vous : « Non, mais je sais à quel point vous êtes aveugle. » Eh! bien! je plaide coupable sans hésiter; il *faut* que je sois aveugle; il n'est pas possible qu'il soit tel que le fait ma tendresse. J'admets volontiers que la moitié des vertus dont je l'imagine doué soit la création de mon amour; mais comme je suis excusable! Il ne s'est jamais lassé de consoler sa sœur; il ne l'a jamais quittée avec colère; il l'a toujours revue avec joie; il a préféré sa société à tout autre plaisir; ou plutôt, quand nous avions le bonheur d'être à portée l'un de l'autre, il n'y avait pas de plaisir pour lui si nous étions forcés de nous séparer. N'attendez donc pas trop de ce frère dont j'ai eu tant de délices à vous parler. En premier lieu, il faut que vous ayez été plus d'une fois avec lui avant qu'il soit parfaitement à l'aise dans la conversation. En second lieu, sa personne n'est pas en sa faveur — du moins, je ne le pense pas; mais j'ai bientôt cessé de m'en apercevoir; — même, j'en suis arrivée à croire que l'opinion que je m'étais formée d'abord était erronée. Il est certain cependant qu'il n'est pas beau. Il a d'ordinaire une physionomie extrêmement pensive, mais quand il parle elle s'illumine souvent d'un sourire que je trouve très agréable. Mais assez, c'est mon frère; pourquoi vous le décrirais-je? Je me lancerais de nouveau dans un panégyrique (1).

(1) Lettre de juin 1793, Myers, *Wordsworth*, 1885, p. 25-27.

Et ailleurs elle prenait un de ces engagements d'affection si souvent pris et si souvent rompus par tant de jeunes cœurs, mais qui était de sa part une sincère et véridique prophétie :

Je suis aussi hérétique que vous dans mes idées sur l'amour et l'amitié. Je suis bien sûre que l'amour ne me liera jamais plus étroitement à aucun être que l'amitié ne me lie à vous, ma première amie, et à William, mon premier et mon plus cher ami (1).

Le frère n'exprimait pas à sa sœur moins de tendresse ardente :

Combien, je désire, lui écrivait-il, que chaque émotion de plaisir ou de peine qui visite ton cœur excite en moi un plaisir ou une peine semblable grâce à cette sympathie qui nous identifiera presque quand nous irons nous cacher dans notre petite chaumière... Je vais écrire à mon oncle que je ne puis me décider à aller nulle part avant de t'avoir vue. Quelle que soit sa réponse, je m'arrangerai pour mêler un instant mes transports aux tiens. Hélas ! ma chère sœur, comme cette félicité expirera vite ! pourtant il y a des moments qui valent des siècles (2).

Et à quelque temps de là, il s'écriait :

O ma chère sœur ! avec quels transports je vais te revoir ! avec quel ravissement je passerai un jour en ta présence ! Je te vois en un moment courir, ou plutôt voler dans mes bras (3).

Rien ne montre mieux que ces fragments de lettres l'affection à la fois tenace et passionnée qui unissait le frère et la sœur. Mais c'est ailleurs qu'il faut chercher les raisons de l'influence que Dorothée exerça sur la poésie de Wordsworth. Il faut pour les connaître savoir les rares facultés d'esprit dont elle était douée. Ici les témoignages abondent, fournis par des observateurs aussi fins que bien informés, fournis par Wordsworth

(1) Lettre du 16 juin 1793, Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 86.
(2) Lettre de 1793, Myers, *Wordsworth*, p. 27.
(3) *Ibid.*

lui-même, et mieux encore par les journaux de sa vie et de ses voyages que la jeune fille écrivit à diverses reprises :

Quelle femme en vérité ! s'écrie Coleridge en 1797, dès qu'il l'a vue. Je parle de l'esprit et du cœur, car sa personne est telle que si vous vous attendiez à la trouver jolie, elle vous semblerait plutôt ordinaire ; si vous vous attendiez à la trouver ordinaire elle vous semblerait jolie. Mais ses manières sont simples, ardentes, font impression. Dans tous ses mouvements, l'innocence de son âme transparaît si lumineuse qu'en la voyant on se dit : « Le mal est chose impossible pour elle. » Ses connaissances sont variées. Son œil toujours au guet observe très minutieusement la nature. Son goût est un parfait électromètre. Il fléchit, sort et rentre au contact des beautés les plus subtiles et des défauts les plus cachés (1).

Mais plus complet, plus pénétrant est le portrait que fit d'elle de Quincey. Bien qu'il n'ait connu Dorothée qu'en 1808, douze ans après son arrivée à Racedown, il va si à fond, il saisit si bien les traits essentiels, les qualités physiques ou morales permanentes, qu'il n'est pas besoin de retoucher sa description pour la mettre au point. Après l'avoir dépeinte mince et petite, avec un teint brun de bohémienne, de Quincey ajoute :

Ses yeux n'étaient pas doux... ils n'étaient pas non plus durs ni hardis, mais ils étaient sauvages, tressaillants et précipités dans leur mouvement. Ses manières étaient chaleureuses, et même ardentes; sa sensibilité semblait constitutionnellement profonde, et il brûlait en elle apparemment une subtile flamme d'intelligence passionnée, qui alternativement mise en évidence par les instincts irrépressibles de sa nature, puis aussitôt

(1) Lettre de juin 1797. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 112-113. Coleridge emploie presque littéralement pour le portrait de Dorothée les vers qui venaient de lui servir à décrire Jeanne d'Arc :

And in each motion her most innocent soul
Beamed forth so brightly, that who saw would say
Guilt was a thing impossible in her.

(*Destiny of Nations*, v. 164-6).

étouffée pour obéir au décorum de son âge de son sexe et de son état de fille, donnait à toutes ses allures et à sa conversation un air d'embarras — et même de lutte intérieure — presque pénible à voir. Sa prononciation et son débit mêmes manquaient souvent de clarté et de calme, à cause des agitations de son extrême sensibilité organique. Parfois ses efforts pour réagir contre ses sentiments la faisaient bégayer... Ce qui ôtait le plus à ses attraits, c'était la vivacité d'éclair de ses mouvements et d'autres détails de manières (telle que son attitude courbée en marchant), ce qui lui donnait un aspect disgracieux et masculin hors de chez elle. Elle ne cultivait pas les grâces du corps et du maintien. Mais en revanche, c'était une personne douée de très remarquables talents intellectuels, et, en plus des autres grands services qu'elle rendit à son frère, je puis citer comme le plus grand la sympathie extrême toujours prête et toujours profonde, par laquelle elle faisait se réverbérer chez les autres à plusieurs reprises tout ce qu'on pouvait lui raconter, lui lire ou lui citer d'un auteur étranger, grâce à l'impression visible qu'elle éprouvait elle-même. La lumière n'est pas plus prompte ni plus inévitable dans ses ondulations que ne l'étaient le rebondissement et l'écho de son attention sympathique. Ses connaissances littéraires étaient irrégulières et sans le moindre système. Elle se consolait sans peine d'ignorer beaucoup de choses, mais ce qu'elle savait, ce qu'elle avait appris à fond reposait où rien ne pouvait l'ébranler — dans le temple de son cœur très fervent (1).

La subtile analyse de de Quincey montre bien ce qu'avait d'intense et de personnel la sœur de Wordsworth. Dorothée était plus que la compagne dont l'affection repose. Elle avait à sa mesure un génie propre, actif et entraînant. Son admiration pour son frère n'était pas inerte. Elle avait foi en lui, mais elle le voyait, elle le voulait grand d'une certaine façon. Très tôt elle avait décidé dans son cœur qu'il serait poète, et quel poète il serait. Dès 1790, dans ces quelques semaines passées en excursions autour de Penrith, elle l'avait trouvé très ressemblant à Edwin, le *Ménestrel* de Beattie (2). Fine comparaison, car cet Edwin est bien l'esquisse, pâle mais exacte, de l'auteur du

(1) *The Lake poets*, William Wordsworth.
(2) Lettre de juin 1793. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 82-83.

Prélude. Comme Edwin, Wordsworth lui semblait « un être étrange et capricieux (1) ». Ne passait-il pas ses jours, comme le pastoureau poète, à courir, loin des garçons de son âge, dans les forêts et le long des ruisseaux, préférant les précipices et les torrents, aimant aussi les paysages plus doux, formé dès le berceau par la nature à la poésie? Cette strophe du *Ménestrel*, comme elle s'appliquait bien à Wordsworth, avec une légère transposition!

Edwin n'était pas un garçon vulgaire. La pensée profonde avait souvent rendu fixes ses yeux d'enfant. Il n'avait nul souci des friandises, ni des choses brillantes, ni des jouets, sauf un court chalumeau de ménestrel rustique ; silencieux lorsqu'il était content; affectueux quoique timide; et tantôt son air était taciturne jusqu'à la tristesse, et tantôt il riait aux éclats sans que nul sût pourquoi. Les voisins ouvraient de grands yeux et soupiraient, mais bénissaient le jeune garçon. Les uns le croyaient merveilleusement sage, et les autres le croyaient fou (2).

Ces traits de ressemblance et bien d'autres, entre Edwin et William, semblaient à la jeune fille une sûre garantie de la vocation fraternelle. Il serait le poète de la nature qu'Edwin n'avait pas eu la force de devenir. Et puis, n'était-elle pas la dépositaire des secrets poétiques de son frère? N'est-ce pas avec elle qu'il avait commencé, à elle qu'il avait dédié son premier poème, sa *Promenade du soir?* Elles possédait d'autres compositions, aujourd'hui perdues, sauf « un petit sonnet » qu'elle envoyait sous le sceau du secret à son amie d'enfance. L'admiration ne l'aveuglait pas au point de lui voiler les défauts de ces essais juvéniles. Dès que la *Promenade du soir* et les *Esquisses descriptives* furent imprimées, elle les lut et les relut avec un soin infini, avec une attention aiguë, signalant les vraies taches de style, l'obscurité, l'abus des mots rares ou forgés, analysant

(1) *The Minstrel*, I, st. XXIII.
(2) *Ibid.*, st. XVI.

chaque vers, préparant avec son jeune frère Christophe un volumineux commentaire destiné à William. En même temps, elle sentait profondément les beautés qui n'étaient encore pour la plupart que des intentions. Elle mettait le doigt sur le talent essentiel du jeune homme : « Les paysages qu'il décrit, disait-elle, ont été vus avec l'œil d'un poète, et ils contiennent beaucoup de passages d'une beauté exquise (1). »

Aussi tous les pas que son frère avait faits depuis hors du chemin de la poésie avaient-ils été pour elle une inquiétude, une crainte de lui voir faire fausse route. Elle ne voulait ou ne pouvait le suivre dans ses recherches politiques et philosophiques. Sa présence contribua plus que tout à distraire le jeune Godwinien malade et à le ramener vers son premier culte. Quelles actions de grâces lui rendit Wordsworth lorsqu'il put reconnaître tout le prix de ce bienfait !

« C'est alors, s'écrie-t-il après avoir dépeint son désespoir, c'est alors, grâce au Dispensateur généreux de tout bien, que la sœur chérie en présence de qui se passaient ces jours, parlant d'abord d'une voix de soudaine et douce remontrance — pareille au ruisseau qui n'avait fait que traverser un chemin solitaire, et qu'ensuite on voit, on entend, on sent, on saisit à chaque tournant, compagnon jamais perdu pendant plus d'une lieue, — c'est alors qu'elle établit pour moi un commerce salutaire avec le meilleur de moi-même ; car bien qu'obscurci et changé beaucoup en apparence, je ne l'étais pas plus que la lune nuageuse ou décroissante ; elle me murmura sans cesse que la splendeur reviendrait ; au milieu de tous les obstacles, elle me conserva poète, me fit chercher sous ce nom et sous ce nom seul, ma fonction sur la terre (2) ».

Elle ne se contenta pas de lui rappeler sa vocation ; elle le

(1) Lettre du 16 février 1793. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 81.
(2) *Prélude*, XI, 333-348.

fit s'arrêter de nouveau près de mille claires et secrètes fontaines de poésie qu'il avait oubliées ou dédaignées. Corrigeant ce qu'il y avait en lui d'un peu farouche, elle lui apprit à goûter « les charmes menus de la nature qui gagnent le cœur à la dérobée (1) ».

« Jusqu'au sortir de la jeunesse, dit-il, j'estimais trop exclusivement cet amour et recherchais cette beauté qui, comme chante Milton, a de la terreur en elle. C'est toi qui as attendri cette extrême sévérité. Sans toi, ma sœur, mon âme trop indifférente à la grâce douce serait restée trop confiante en sa force individuelle ; elle aurait trop longtemps conservé un aspect austère, rocher où rugissent les torrents, familier avec les nues, favori des étoiles. C'est toi qui as planté ses crevasses de fleurs, qui as suspendu là des arbustes scintillants au souffle de la brise, appris aux petits oiseaux à bâtir leurs nids et à gazouiller dans ses cavités (2) ».

IV

Voyez ce charme opérer dans la vie nouvelle de Wordsworth. Dans la ferme perdue de Racedown les rumeurs du dehors arrivent lentes et assourdies. Le courrier n'y est distribué qu'une fois par semaine. La fièvre causée par l'ébranlement continuel des nouvelles publiques et entretenue par des discussions exaltées se calme peu à peu, faute de nourriture. Un travail régulier succède aux velléités de labeur suivies de longs découragements. Le jeune homme passe la plus grande partie du jour à lire et à écrire. Il a trouvé la ferme bien approvisionnée de livres. Sans

(1) *Prélude*, XIV, 241-242.
(2) *Ibid.*, 243-256.

doute ses études solitaires le ramènent aux insolubles problèmes que la philosophie de Godwin a soulevés dans son esprit. Mais il n'y a plus à craindre que le désespoir des vaines analyses l'envahisse tout entier. De l'air ambiant il pénètre en lui peu à peu des bouffées saines et bienfaisantes qui s'insinueront à son insu jusqu'au siège malade de sa pensée. Sa vie baigne dans la nature. Les nécessités mêmes de son pauvre ménage le distraient des méditations trop intenses. Le jardinage où il se pique d'exceller occupe plus d'une de ses heures. Parfois, tout comme la pauvre mère Blake, il s'en ira pour se chauffer ramasser les branches d'arbre que la rafale a semées sur la route. Mais la vie qu'il mène avec sa sœur est si simple, si frugale, qu'à cause même de leur pauvreté elle leur laisse de longs loisirs. Les légumes composent presque tous leurs repas (1). Le laitage et les œufs sont leur luxe. Il se passera des années avant que la viande figure régulièrement sur leur table. Ils sont trop pauvres pour se procurer le bien-être matériel et d'ailleurs n'en ont pas souci. Ils sont en outre affranchis de toute contrainte sociale; sans relations dans le pays, ils gardent pour eux-mêmes chacune de leurs minutes. Et, le travail déduit, il leur en reste de nombreuses qu'ils donnent à la marche ou à la flânerie. Promenades régulières de deux heures tous les matins; çà et là de longues excursions à pied. Mainte fois ils auront fait ensemble des marches de plus de seize lieues par jour. Wordsworth veut-il sortir, Dorothée est toujours prête à l'accompagner. Elle a l'ardeur d'un premier jour de printemps. Elle est pareille au ruisseau d'avril « frais et limpide, jouissant de sa force, qui court ici avec la vitesse d'un jeune homme » et qui plus loin,

(1) Wordsworth écrit de Racedown à un ami qui a promis de lui envoyer un Juvénal: « Tâchez d'affranchir ce livre, où il y a dix à parier contre un que je ne pourrai pas le retirer de la poste... Je vis depuis quelques semaines de l'air du temps et d'essence de carotes, de choux, de navets et autres légumes, sans excepter le persil, que produit mon jardin. » (Fragment d'une lettre inédite à Wrangham. *Athenæum*, 8 décembre 1894.)

devenu cascade, se jette à bas d'un rocher « en envoyant des éclats de joie sonore (1) ». Rien ne la retient, ni la pluie, ni l'orage, ni la nuit. « La lune peut briller sur sa promenade solitaire ; les vents brumeux de la montagne peuvent souffler sur elle (2) ». Sur un signe de son frère, elle met « sa robe des bois (3) » et part. Si répétées, si excessives seront ses marches à pied que sa forte santé s'y usera et que prématurément viendra pour elle la vieillesse infirme et imbécile (4), bien différente de celle que son frère lui prédisait, — âge des plaisirs apaisés « où son esprit serait l'habitation de toutes les formes charmantes, sa mémoire la demeure de toutes les suaves harmonies (5) ».

Une fois dehors avec elle, le jeune homme ne peut plus se livrer à la pensée abstraite. Les faciles émerveillements de sa propre jeunesse, il les retrouve en elle ; il se revoit en elle tel qu'il était jadis : « Dans ta voix, lui dit-il, je saisis le langage de mon premier cœur, et relis mes premiers plaisirs aux lueurs qui jaillissent de tes yeux sauvages (6) ». Dorothée s'attendrit, se récrie devant chaque site, chaque fleur, chaque oiseau. Son regard est sensible à la plus fine nuance du feuillage, au plus vaporeux contour de la nue. Il faut lire les journaux de Dorothée pour comprendre ce qu'étaient ces promenades ou ces flâneries en plein air, combien fécondes pour la poésie de son frère. En vérité c'est là, comme dans les observations de l'écolier, que le meilleur de cette poésie, que ses traits de beauté essentiels ont pris naissance. Qu'importe si nous n'avons pas de journal de Racedown ; celui d'Alfoxden ou de Grasmere ou

(1) *Poems on the naming of Places.* « It was an April morning. »
(2) *Tintern Abbey*, v. 134-137.
(3) *To my Sister.*
(4) C'est du moins l'opinion qu'exprimait Wordsworth à Harriet Martineau en 1845. *Harriet Martineau's Autobiography*, 3 vol., 1877, vol. I, p. 238.
(5) *Tintern Abbey*, v. 137-142.
(6) *Ibid.*, v. 116-119.

du voyage en Ecosse nous révèlent non seulement les jours qu'ils racontent mais tous les autres jours, toute la vie du frère et de la sœur. Il est nécessaire de se départir ici de la stricte chronologie et de ne pas attendre, pour parler des germes, le moment où l'éclosion se produit sous forme d'écrits parvenus jusqu'à nous.

Prenons le journal d'Alfoxden (1), choisi non pour son mérite supérieur — il est de tous le plus bref et le plus rudimentaire — mais parce qu'il est le premier en date. Ce journal qui n'existe que pour les mois d'hiver de 1798 ne contient pas les joies de la première découverte. Il exprime les sentiments éprouvés dans un pays connu depuis six mois et rendu familier par des marches quotidiennes. Cependant il est le dépositaire d'impressions aussi fraîches, de plaisirs aussi vifs qu'ont pu l'être ceux du moment où Dorothée prit possession d'Alfoxden avec William. Le trésor étalé devant elle lui semblait au contraire de jour en jour plus riche, plus multiple qu'elle ne l'avait cru d'abord. Combien de merveilles ou simplement de grâces elle a vues dans cette saison d'hiver, tant calomniée, avant qu'elle fît place à un printemps aussi délicieux que tardif ! Voici quelques vues prises par elle du haut des monts qui dominaient leur logis. Beaucoup auraient en vain cherché dans de lointains voyages des sensations aussi diverses :

23 janvier. — Le bruit de la mer entendu distinctement du sommet des collines alors que nous n'avions jamais pu l'entendre en été. Nous l'attribuons en partie à la nudité des arbres, mais surtout à l'absence du chant des oiseaux, du bourdonnement des insectes, de ce bruit silencieux *(noiseless noise)* qui vit dans l'air de l'été. Les villages désignés aux yeux par de belles couches de fumée. Le gazon va s'éclaircissant jusqu'à devenir un chemin de montagne.

3 février. — Allée sur les collines. La mer d'abord obscurcie par une vapeur; cette vapeur glissa ensuite en une seule masse puissante le long

(1) Knight, *Life of Wordsworth*, I, ch. IX.

du rivage de la mer; les îles et une pointe de terre distinctement aperçues au delà de cette vapeur. Le lointain du paysage (qui était pourpre dans la terne clarté de l'air), surplombé de nuages épars qui voguaient au-dessus, apparaissait semblable aux nuages plus sombres, que l'on voit souvent à une grande distance apparemment immobiles, tandis que les nuages plus proches passent vite au-dessus d'eux, poussés par les vents inférieurs. Je n'ai jamais vu une telle union de la terre, du ciel et de la mer. Les nuages sous nos pieds s'étendaient jusqu'à l'eau, et les nuages du ciel les rejoignaient presque.

26 février. — Allés sur le sommet d'une colline pour voir une fortification. Nous sommes assis pour nous nourrir de la perspective; magnifique tableau, assez distinct pour permettre une inspection minutieuse, si étendu pourtant que l'esprit a peur d'en calculer les limites. En hiver le panorama découvre chaque chaumière, chaque ferme, et les formes des arbres éloignés qu'il est impossible de distinguer en été.

Les bois qui entourent Alfoxden lui offraient plus de diversité encore. Le soir du 27 janvier, soir cependant noté par elle comme « peu intéressant », c'était :

... a lune qui soudain éclatait à travers les nuages, noircissant les ombres des chênes et en marquant plus fortement les contours, colorant les feuilles flétries d'un jaune plus profond, faisant briller les houx d'un éclat plus luisant.

Cinq jours après, c'est le même bois où la bise les force à se réfugier, le même et combien différent !

Les arbres rugissaient presque et le sol semblait en mouvement à cause des multitudes de feuilles dansantes qui faisaient un bruit de froissement distinct de celui des arbres.

Le 14 février, elle s'est assise dans la partie la plus épaisse du bois :

Les arbres voisins immobiles jusqu'à leur plus haute branche, mais ceux qui bordent le bois en mouvement perpétuel. La brise se leva doucement; son sentier distinctement marqué jusqu'à ce qu'elle arrivât au lieu même où nous étions.

Le 2 avril elle assiste à un spectacle que beaucoup eussent jugé identique et y distingue des détails nouveaux :

Rafale... La moitié du bois parfaitement tranquille, tandis que le vent faisait grand bruit derrière nous. Les arbres paisibles se contentaient d'incliner leur tête, comme s'ils écoutaient le vent. Les houx dans l'épaisseur du bois non ébranlés par la rafale; seulement, quand elle redoublait de force, secoués par les gouttes de pluie qui tombaient des chênes au-dessus d'eux.

Quelques semaines auparavant, le 17 février, le bois avait subi une métamorphose, une neige épaisse couvrait le sol :

Le soleil était brillant et clair. Profond silence dans la partie épaisse du bois, troublé seulement de temps à autre par la neige tombant des branches de houx ; nul autre bruit que celui de l'eau et les notes grêles d'un rouge-gorge qui chantait par intervalles sur la lisière du bois, au midi. Ici, la brillante mousse verte était à nu sur les racines des arbres et les petits oiseaux s'y posaient. L'aspect d'ensemble du bois était enchanteur, et chaque arbre, pris séparément, était beau. Les branches de houx inclinées sous le poids de leur blanc fardeau, mais laissant voir encore leurs baies d'un rouge brillant et leurs feuilles d'un vert lustré. Les branches nues des chênes épaissies par la neige.

Et sans cesse, ce sont de minutieuses remarques, des nuances à peine perceptibles pour des yeux vulgaires. Dorothée contemple auprès de la cascade les langues de serpent et les fougères dont l'humide vallon bas fait ressortir le vert. Et elle remarque que « ces plantes sont mises en perpétuel mouvement par le courant de l'air, tandis qu'en été elles ne sont remuées que par l'eau qui dégoutte des rocs. « Elle s'étonne que la mer fasse un grand bruit comme si elle était bouleversée, bien que le vent se taise. » Elle voit les fûts des chênes plantés sur la crête de la colline arrondie « lui apparaître dans la lumière comme les colonnes d'une ruine. » Elle note que les arbres de la lisière du bois « étant exposés plus directement à l'action de la brise de la mer ont été dépouillés du réseau des

plus hautes branches, qui sont raides et droites et ressemblent à des squelettes noirs ».

Ces observations sont si bien pour elle les événements principaux du jour qu'elle ne relate presque rien d'autre et qu'on croirait que la contemplation a été l'unique objet de sa vie. Vie singulièrement vide et monotone, semble-t-il ; mais en réalité la plus remplie et la plus variée. Pour qui parcourt le monde entier avec des sens obtus ou blasés, la terre peut ne paraître qu'une fastidieuse répétition des mêmes aspects — de l'eau, des plaines, des bois, des montagnes, — rien d'autre, toujours cela. Au contraire, des yeux aux aguets, des oreilles attentives peuvent dans le plus petit coin de l'univers percevoir une infinie diversité de sons et d'images. Dans un rayon de moins de deux lieues autour de leur demeure, Wordsworth et sa sœur revoyaient presque quotidiennement les mêmes objets, et pourtant il semble qu'un décor toujours changeant, toujours beau, se déroulât devant leurs regards. Sans doute, cette route qui mène d'Alfoxden à Stowey ils l'ont suivie cent fois, et pourtant elle leur est apparue cent fois différente. Qu'un soir après une violente averse le ciel s'éclaircisse soudain, que Vénus, puis Jupiter, brillent entre les nuages, et voici la route transfigurée, et c'est une féerie : « Les haies d'aubépines noires et pointues étincellent de mille gouttelettes diamantées. Dans les houx brillent des pièces de lumière plus larges. La route qui mène au village de Holford ruisselle comme une rivière (1). » Cent fois aussi, ils se sont enfoncés dans cette combe ; cent fois ils ont gravi la colline ou parcouru le rivage, mais jamais il n'ont répété leur promenade sans en rapporter joyeusement une image toute fraîche qui corrige ou qui complète mille images antérieures.

Et il serait vain de chercher à découvrir la part qui revient à

(1) 31 janvier 1798.

chacun d'eux dans ces observations de la nature. A chaque page des journaux de Dorothée, on trouve des traits descriptifs qui sont devenus les meilleurs vers de son frère. Parfois aussi ce sont les vers de Wordsworth qui, présents à l'esprit de la jeune fille, éveillent en elle la sensation et lui fournissent les termes pour l'exprimer. Le plus souvent il est impossible de savoir qui des deux a vu et senti, qui a trouvé le premier l'image ou le mot.

Cependant ce sont ces observations qui constitueront le trésor poétique de Wordsworth. Bien qu'il soit rarement un descriptif pur, il fera toujours de la nature le cadre de ses récits quand il n'en fera pas l'objet direct de ses hymnes enthousiastes. Or, jamais peut-être il ne pourra être pris en délit d'erreur, de fantaisie contraire à la vérité, d'image introduite par pur enjolivement. Ses descriptions pourront (exceptionnellement) paraître obscures à force d'être pénétrantes, bizarres à force d'être neuves. Elles seront peu comprises et peu goûtées de ceux qui, ayant peu regardé le monde extérieur, ne le connaissent guère et ne le veulent connaître que par les images traditionnelles. Elles auront, au contraire, un prix inestimable pour les observateurs curieux et passionnés. Ceux-ci n'auront pas à craindre avec Wordsworth ces démentis qu'inflige souvent la réalité aux tableaux approximatifs, plus brillants qu'exacts.

Là, sera le mérite le plus solide et le plus indiscutable du poète. Ses idées, quoique toujours sincères et réfléchies, et souvent profondes, pourront rebuter par le mysticisme dont elles s'enveloppent. Les personnages de ses poèmes paraîtront à plusieurs rudimentaires et sans intérêt. Les poèmes eux-mêmes irriteront par la maladresse ou la langueur de la composition. Mais, à chaque instant, des images saisissantes, non encore évoquées, rappelleront que le poète n'a jamais failli en décrivant minutieusement et amoureusement, sans aide de ses prédécesseurs, les merveilles petites et grandes de la nature. Et de

ce mérite une large part revient de droit à celle qui vit avec lui, quelquefois pour lui, lui laissant la gloire d'immortaliser l'image qu'elle avait trouvée en même temps que le poète ou même la première.

V

Tandis qu'il recouvrait en face de la nature ses facultés premières de joie et d'admiration, ne la critiquant plus et ne la réformant plus au nom de règles de goût arbitraires, Wordsworth se reprenait, mais plus lentement, à voir et à aimer l'humanité telle qu'elle est. Godwin l'avait déshabitué et dégoûté de l'homme existant. Il lui avait appris « qu'il est déraisonnable d'arguer des hommes tels que nous les trouvons aux hommes tels qu'ils pourront devenir plus tard (1) ». Il lui avait même présenté le type de son sage sans passions, qui était la satire la plus entière du genre humain. Et le fidèle disciple avait espéré « que les temps futurs verraient assurément l'homme à venir séparé comme par un gouffre de celui qui avait été (2) ». Il avait rompu avec l'histoire, avec la fiction même et avec le présent, trouvant que les meilleures vertus des héros décrits ou rencontrés étaient entachées « de quelque fausseté ou faiblesse qui ne pouvait soutenir l'œil ouvert de la raison (3) ». Il était ainsi devenu « le bigot d'une nouvelle idolâtrie (4) ». « Pareil, dit-il, au moine encapuchonné qui a renoncé au monde, j'avais travaillé avec zèle à isoler mon cœur de toutes les sources de sa force première ; et de même que, par le simple brandissement

(1) *Political Justice*, II, p. 120.
(2) *Prélude*, XII, 58-60.
(3) *Ibid.*, 64-67.
(4) *Ibid.*, 77.

d'une baguette, le magicien dissout instantanément le palais ou la charmille, de même j'avais pu, à l'aide de mots syllogistiques, tuer en un clin d'œil l'âme de ces mystères de l'être qui ont fait et qui continueront de faire à jamais de toute la race humaine une seule famille (1). »

Ce fut l'observation de la nature qui lui fit d'abord comprendre ce qu'avaient de faux et de creux ces souhaits de subit et universel changement. La nature est, en effet, « la qualité visible, la forme et l'image de la vraie raison, qui mûrit ses progrès selon des lois constantes, qui ne fait naître ni espoirs impatients ou fallacieux, ni passions brûlantes, ni excessives ardeurs, ni vaines chimères ; qui ne provoque pas aux vives saillies de la vaniteuse intelligence, mais qui façonne à la modestie et exalte par l'humble foi ; qui offre à l'esprit, enivré par les objets présents et par la danse fiévreuse des choses qui passent, le spectacle calmant des objets qui durent, et qui, par cette voie, le dispose, quand il est trop pressé de rejeter ce qui encombre sa marche, à découvrir dans l'homme et dans la charpente de la vie sociale toutes les choses bonnes et désirables qui ont une permanence identique, qui ne changent ni de forme, ni de fonction, ou qui évoluent selon l'inévitable vicissitude de la vie et de la mort (2) ».

A mesure que le fantôme de l'homme idéal pâlissait à ses yeux, Wordsworth se prenait d'intérêt pour l'homme réel. C'était sur celui-ci, en somme, et non sur un être chimérique qu'il fallait bâtir l'espoir d'un avenir meilleur. La folie des théoriciens et des économistes n'est-elle pas de raisonner sur les êtres humains comme s'ils étaient des chiffres sans vie ? Pour retrouver sa foi perdue en l'humanité, il décida d'examiner l'intelligence et la vertu des plus nombreux qui sont aussi les plus simples ; « de ces êtres modestes qui occupent un poste silencieux dans ce

(1) *Prélude*, XII, 78-87.
(2) *Ibid.*, XIII, 20-39.

bel univers », de ceux qui vivent de travail, « d'un travail excédant de beaucoup leur juste part, sous le lourd poids de cette injustice que nous nous transmettons éternellement les uns aux autres (1) ». S'il découvrait en eux les vertus essentielles, il serait rassuré à bon droit. Il aurait trouvé solide « la base de l'édifice social (2) ».

Il chercha autour de lui, parmi ces paysans qui vivaient dans son voisinage. Surtout, il mit à profit ses promenades, aimant à « converser avec des hommes en ces lieux où, si nous rencontrons un visage, nous rencontrons presque un ami, sur les bruyères nues avec un long, long chemin devant soi ; sur le banc de la chaumière, ou près du puits où le voyageur las se repose (3) ». « Les routes solitaires devinrent pour lui des écoles ouvertes où il lisait chaque jour avec délices les passions de l'humanité, révélées par des mots, des regards, des soupirs ou des larmes (4). » Godwin lui avait appris à croire que la vertu dépend de l'intelligence, qui elle-même ne peut s'exercer que sur les connaissances acquises. Il avait dit que, « pour choisir le plus grand bien possible, il fallait que l'on connût profondément la nature de l'homme, ses traits généraux et ses variétés (5) ». Il avait déclaré que « la vertu ne peut pas exister à un degré éminent, si elle n'est pas accompagnée d'une vue étendue des causes et de leurs conséquences (6) ». Il s'était moqué de Tertullien disant que « le paysan le plus ignorant, s'il a la foi chrétienne, possède plus de vraie science que le plus sage des anciens philosophes ». Il avait démontré l'absurdité qu'il y avait à prétendre « qu'un honnête laboureur pût

(1) *Prélude*, XIII, 96-100.
(2) *Ibid.*, 94.
(3) *Ibid.*, 139-141.
(4) *Ibid.*, 162-165.
(5) *Political Justice*, I, p. 232-233
(6) *Ibid.*, p. 232.

être aussi vertueux que Caton (1) ». Et son disciple éprouvait une surprise heureuse à trouver des marques de sagesse, des traits de haute vertu chez ces humbles dédaignés. Il se plaisait à voir « jusque dans leur profondeur des âmes humaines qui semblent n'avoir nulle profondeur aux yeux inattentifs (2) ». Il était amené à reconnaître « le peu que ces formalités auxquelles seules nous donnons présomptueusement le nom d'éducation ont à voir avec le sentiment réel et le sens juste (3) ». « Il entendait, de la bouche d'hommes modestes et obscurs, des vérités remplies d'honneur, des paroles en unisson avec les plus hautes promesses de bon et de beau (4). »

Il s'apercevait que les philosophes abstraits, afin de se faire mieux comprendre, ou faute d'un savoir meilleur, « avaient abaissé la vérité au niveau de certaines notions générales..., qu'ils avaient seulement mis en relief ces marques extérieures par lesquelles la société sépare l'homme de l'homme, et négligé le cœur universel (5) ». Instruit par ses propres observations, il voyait maintenant les hommes en eux-mêmes, tels qu'ils sont au dedans. « Que de fois un sublime service est célébré à l'intérieur quand tout l'homme est au dehors grossier à voir, non comme un temple enrichi de pourpre et d'or, mais comme une pauvre chapelle de montagne qui protège ses simples fidèles du soleil et de la pluie (6). » Et pour lui la pensée exprimée en passant par Gray dans son *Elégie* allait prendre une signification profonde ; elle allait devenir l'une de ses pensées maîtresses. Il chanterait lui aussi les héros ignorés du hameau, surtout « les Milton muets et sans gloire », tels qu'il en découvrait dans ses promenades. Il ne se contenterait pas de dire

(1) *Political Justice*, I, p. 254.
(2) *Prélude*, XIII, 166-168.
(3) *Ibid.*, 169-172.
(4) *Ibid.*, 182-185.
(5) *Ibid.*, 212-220.
(6) *Ibid.*, 227-231.

qu'il en existe. Il prendrait pour personnages principaux de ses poèmes «ces hommes formés pour la contemplation, timides, mal exercés pour la guerre des mots, hommes modestes dont l'âme s'affaisserait peut-être si on les provoquait à la discussion. A eux est le langage du ciel, le pouvoir, l'image et la joie silencieuse. Les mots ne sont que des agents secondaires dans leur âme (1) ». Pourtant, à certains de ces humbles, ni la confiance en soi, ni le don de la parole ne sont refusés. Ce merveilleux poète écossais, ce Robert Burns qui mourait le 24 juillet 1796, qu'était-ce, sinon un paysan? Inspiré par cette foi et par cet exemple, Wordsworth arrivera à choisir pour héros de son plus ambitieux poème un colporteur, à lui donner une raison plus haute, plus échauffée par le sentiment, plus élargie par l'imagination qu'au savant sceptique avec lequel il discute, ou même qu'à ce pasteur anglican dont l'éloquence paraît médiocre à côté de la sienne (2). Mais il a commencé plus modestement, se contentant d'enregistrer dans ses vers les traits de bonté des humbles, leurs paroles de sagesse inconscientes. Plus d'une des ballades familières qu'il a consacrées à ces sujets ne se comprend bien que si l'on se rend compte de l'état d'esprit dans lequel il l'a composée. A cet homme qui a vécu quelque temps à l'écart des hommes, qui a considéré le sentiment comme une marque de l'infériorité humaine, qui a tenu, non certes pour méprisables, mais pour dignes de pitié, tous ceux qui n'avaient pu s'approcher de la science ni s'exercer à la logique, il suffit, pour l'émerveiller, de la moindre parole naïvement profonde d'un enfant ou d'un ignorant, de la moindre action que la nature a inspirée, et qui déconcerte ou dépasse le raisonnement. Pour qui a lu l'arrêt prononcé par Godwin contre la reconnaissance, « ce sentiment qui fait préférer un homme à un autre

(1) *Prélude*, XIII, 267-273.
(2) *Excursion*.

pour une autre considération que celle de son utilité ou de son mérite supérieur (1) », il y a étonnement à se sentir ému par des paroles de gratitude ; surprise d'autant plus grande, émotion d'autant plus forte que la reconnaissance sera plus disproportionnée au service rendu, plus excessive, plus déraisonnable. De là, ce poème sur *Simon Lee*, jadis chasseur infatigable au service du seigneur d'Alfoxden, et maintenant pauvre vieillard tordu par l'âge, aux jambes grêles, aux chevilles enflées. Le poète l'a vu un jour essayant en vain de déraciner une souche d'arbre. La pioche tremblait dans sa main. Si faible était son bras qu'il aurait pu travailler là éternellement sans aboutir.

Vous êtes à bout de forces, mon bon Simon Lee,
Donnez-moi votre outil, lui dis-je ;
Et à ces mots il accepta très volontiers
L'aide que je lui offrais.
Je frappai et d'un seul coup
Je détachai la racine enchevêtrée,
A quoi le pauvre vieillard avait
Si longtemps et si vainement travaillé.

Les larmes lui vinrent aux yeux,
Et remerciements et louanges semblaient couler
Si vite de son cœur, que je crus
Qu'ils n'en finiraient jamais.
— J'ai entendu parler de cœurs méchants
Qui rendent la froideur pour les bonnes actions ;
Hélas ! la reconnaissance des hommes
M'a plus souvent laissé affligé (2).

Pour qui tient de Godwin que la propriété est la cause de tous les vices, et que tout le malheur des pauvres gens en découle, il y a surprise à s'apercevoir que ce soi-disant mal né

(1) *Political Justice*, I, p. 84.
(2) « Simon Lee » (*Lyrical Ballads*, 1798).

des institutions est un instinct vigoureux auquel les plus nobles sentiments s'enlacent étroitement. Pour le paysan surtout, la propriété n'est pas une abstraction. Elle représente des terres connues et aimées, une chaumière héréditaire, des troupeaux dont chaque bête a son nom. Et Wordsworth qui l'avait oublié semble l'apprendre pour la première fois de ce berger rencontré près du village de Holford (1). C'est un homme robuste, dans la force de l'âge, et il pleure seul sur le grand chemin. Il porte un agneau dans ses bras. C'est le dernier de son troupeau. La misère le force à le vendre. Et ce n'est pas la misère qui le fait pleurer, c'est le regret de ce beau troupeau dont il était si fier, qu'il avait constitué lui-même et qui s'est fondu comme neige, car il a dû vendre ses moutons un à un. Il a dix enfants ; la paroisse refuse de l'aider parce qu'il a des moutons à lui. Force lui a été d'en vendre un d'abord. « Je rapportai du pain à mes petits enfants et cette nourriture leur rendit la santé ; pour moi elle ne m'a pas fait de bien. » Après celui-là les autres ont suivi ; « c'était une veine qui ne s'arrêtait pas ; c'étaient des gouttes de sang qui me tombaient du cœur... J'étais devenu enclin aux mauvaises actions et des idées mauvaises me passaient dans l'esprit, et tous les hommes que je voyais, il me semblait qu'ils savaient du mal de moi... Souvent je pensais à m'enfuir... »

Monsieur, il m'était bien cher mon troupeau,
Aussi cher que mes propres enfants ;
Car de jour en jour, à mesure qu'il croissait en nombre,
J'aimais mes enfants de plus en plus.
Hélas ! la misère m'a fait bien du mal ;
Dieu m'a maudit dans ma dure détresse ;
Je priais, et pourtant de jour en jour
Il me semblait que j'aimais moins mes enfants.

(1) « The last of the flock » *(Lyrical Ballads*, 1798*)*.

Après avoir cru avec Godwin que la charité est le résultat mauvais d'un ordre social que devrait régler la seule justice, il était vraiment délicieux de voir de près des actes charitables et rayonner les visages de ceux qui les accomplissent. « Observez, disait Godwin, le mendiant qui flatte bassement son riche bienfaiteur, ou qui reste muet de reconnaissance pour avoir reçu ce qu'il devrait réclamer le front haut et avec la conscience que son droit est irrésistible (1) ». Et Wordsworth se rappelait ces vieux mendiants qu'il avait vus dans son enfance faire autour de Hawkshead leur tournée régulière ; il en voyait d'autres semblables se mouvoir autour de lui. Il comparait les sentiments réels auxquels leur existence donnait lieu à ceux qu'avait stigmatisés le philosophe (2). Il relevait la charité dans celui qui l'exerce. Il observait « cette voisine qui chaque semaine, aussi dûment que le vendredi ramenait le pauvre homme, quoiqu'elle fût elle-même pressée par le besoin, prenait dans sa huche, sans mesurer, une poignée de farine pour la besace du vieux mendiant, et rentrant dans sa chaumière le cœur réjoui s'asseyait près de son feu et bâtissait son espoir dans le ciel ». Il relevait la charité en la montrant moralement bonne pour celui qui la reçoit. Aux hommes d'État qui voulaient enfermer les indigents dans des maisons de refuge il reprochait d'enlever au pauvre le plus pur plaisir dont il puisse jouir, celui de sentir obscurément qu'il fait du bien à celui qui lui donne.

Il serait aisé de poursuivre cette étude et de montrer Wordsworth reconstruisant un à un, par l'observation des humbles, les sentiments dont Godwin avait dépouillé l'homme idéal. Justement parce que Godwin a voulu soumettre tous les sentiments au contrôle de l'intelligence et déclaré que l'affection

(1) *Political Justice*, II, p. 800.
(2) *The old Cumberland beggar* (1800).

ne se justifie qu'autant qu'elle est subordonnée à la loi de l'utilité générale, Wordsworth sera frappé par ce qu'a de touchant l'affection irraisonnée, mêlée de folie, ou portant sur quelque être en qui manque la raison, et par conséquent inutile. Il se plaira à montrer dans une folle l'amour maternel avec ses tressaillements de joie et ses soubresauts de démence (1). Ou bien il décrira l'amour de la paysanne Betty pour son petit garçon idiot, l'admiration qu'elle lui voue malgré tout, l'orgueil avec lequel elle écoute et redit ses moindres paroles un peu sensées, le bonheur que lui donne l'existence de ce pauvre être imbécile (2).

Le contact des enfants ne devait pas faire moins pour l'instruction du poète que celui des humbles. Comme presque tous les jeunes gens il avait vécu loin d'eux, prenant peut-être plaisir à s'entretenir avec eux à l'occasion, mais indifférent à leurs pensées, n'imaginant pas qu'il eût rien à lire de neuf sur ces petites feuilles blanches où la sagesse n'avait pas encore eu le temps de graver beaucoup de ses maximes. Aussi quelle surprise de trouver en eux des résistances à la logique, des idées tenaces venues on ne sait d'où, des croyances qui leur sont propres, un fond de nature inexpliqué ! Il y avait quelques années déjà qu'il l'avait rencontrée, la fillette de huit ans aux cheveux bouclés, si belle avec son air de petite sauvage, qui, à toutes ses questions sur le nombre de ses frères et sœurs, lui avait répondu : « Nous sommes sept », bien que deux des sept fussent couchés à quelques pas de là, sous l'herbe du cimetière. Quoiqu'elle pût désigner leur tombe près de laquelle elle aimait à jouer ou à s'asseoir pour tricoter des bas et chanter une chanson aux disparus, rien ne l'avait fait démordre de l'idée qu'ils étaient sept toujours, dans son ignorance entêtée de la mort :

(1) « The mad mother » ou « Her eyes are wild » *(Lyrical Ballads*, 1798).
(2) The idiot boy *(Ibid.)*

Cher frère Jacques, l'enfant ingénu
Qui légèrement aspire l'air,
Et sent sa vie dans chaque membre,
Que saurait-il de la mort ?

J'ai rencontré une petite villageoise :
Elle avait huit ans, me dit-elle ;
Ses cheveux s'enroulaient en mille boucles
Qui faisaient grappe autour de sa tête.

Elle avait un air rustique, sauvage même,
Et elle était vêtue comme une enfant des bois ;
Ses yeux étaient beaux, très beaux ;
Sa beauté me rendit joyeux.

— « Frères et sœurs, petite fille,
Combien pouvez-vous être ? »
— « Combien ? sept en tous », dit-elle,
Et surprise elle me regarda.

— « Et où sont-ils ? dis-le moi, je t'en prie. »
Elle répondit : — « Nous sommes sept ;
Et deux de nous vivent à Conway,
Et deux sont allés sur mer.

Deux de nous sont couchés dans le cimetière,
Ma sœur et mon frère ;
Et dans la maisonnette du cimetière, moi
Je vis près d'eux avec ma mère. »

— « Tu dis que deux vivent à Conway,
Et que deux sont allés sur mer,
Et que pourtant vous êtes sept ; je t'en prie, dis-moi,
Ma jolie fillette, comment cela peut se faire ? »

Alors la petite fille répliqua :
— « Nous sommes sept garçons et filles ;
Deux de nous sont couchés dans le cimetière,
Sous l'arbre du cimetière. »

— « Tu peux courir, ma petite fille,
Tes membres, ils ont de la vie ;
Si deux de vous sont couchés dans le cimetière,
Alors vous n'êtes que cinq. »

— « Leurs tombes sont vertes, on peut les voir,
Répliqua la petite fille,
A douze pas ou un peu plus de la porte de ma mère,
Et elles sont côte à côte.

Là, je tricote souvent mes bas,
J'ourle mon mouchoir là;
Et je m'assieds là sur la terre,
Je m'assieds et leur chante.

Et souvent après le coucher du soleil, monsieur,
Quand il fait clair et beau,
Je prends ma petite écuelle,
Et mange mon souper là.

C'est ma sœur Jeanne qui est morte la première ;
Elle resta dans son lit à gémir
Jusqu'à ce que le bon Dieu la délivrât de son mal;
Et puis elle s'en alla.

Alors on la coucha dans le cimetière,
Et tout l'été, tant qu'il fit sec,
Nous jouâmes ensemble autour de sa tombe,
Mon frère Jean et moi.

Et quand la terre fut blanche de neige,
Et quand moi je pus courir et faire des glissades,
Mon frère Jean fut forcé de s'en aller,
Et il est couché à côté d'elle. »

— « Combien êtes-vous alors, lui dis-je,
Si eux deux sont au ciel ? »
La petite fille répliqua :
« O monsieur ! nous sommes sept. »

— « Mais ils sont morts; ces deux-là sont morts !
Leur âme est au ciel ! »
C'était perdre mes paroles ;
Car la fillette n'en voulut pas démordre
Et dit : « Mais si, nous sommes sept (1). »

(1) « We are seven », traduit sur le premier texte (*Lyrical Ballads*, 1798).

Il y avait longtemps que le poète avait eu ce dialogue avec elle (1). Mais c'est seulement maintenant qu'il allait prendre pour lui un sens et devenir un enseignement.

A dater de son installation à Racedown, Wordsworth avait eu l'occasion d'étudier journellement l'âme de l'enfant qu'il n'avait encore entrevue que par éclairs. Sa sœur et lui avaient amené là un petit garçon de trois ans, fils d'un avocat de Londres, qu'ils avaient pris en pension afin d'accroître un peu leur minces ressources. Son éducation leur prenait peu de temps Elle était très simple pour « cet âge de systèmes » ; nul doute que Rousseau ne l'eût approuvée. « Nous ne lui enseignons rien à présent, écrivait Dorothée, que ce qu'il apprend par le témoignage de ses sens (2). » Mais en revanche, avec « sa curiosité insatiable », ses questions et ses naïvetés, l'enfant « leur procurait une distraction perpétuelle. » Il faisait plus, il aidait à compléter l'éducation du poète. Un des poèmes les plus prosaïques mais non les moins curieux de Wordsworth est né d'un mensonge ingénu de son pupille. Après avoir appris de Godwin que le mensonge répugne à la nature humaine, qu'il n'eût jamais existé sans la pression oblique des sociétés et des religions, quelle révélation d'entendre un mensonge d'enfant, sans cause apparente, non dicté par l'intérêt ou par la peur, impudent et inoffensif ! De là cette *Anecdote à l'usage des pères montrant comment s'enseigne l'art de mentir* (3). Wordsworth et son petit écolier (il a cinq ans maintenant) se promènent aux alentours de la ferme de Lyswin, sur la rivière Wye. Au printemps précédent ils s'étaient promenés ensemble le long du canal de Bristol, sur le rivage de Kilve, près d'Alfoxden. Le poète veut savoir lequel de ces deux endroits charmants plaît

(1) En 1793, sur les bords de la rivière Wye.
(2) Lettre de Dorothée (1795 ou 1796) Knight, *Life of Wordsworth*, I, p.
(3) « Anecdote for fathers » *(Lyrical Ballads*, 1798).

mieux à l'enfant. « J'aiermais mieux être à Kilve, répond le bambin, qu'ici à la ferme de Lyswin. » Pressé par cinq fois de dire pourquoi, il reste muet. Enfin, relevant les yeux, il aperçoit juste en face de lui, sur le toit de la ferme, la grande girouette dorée qui brille au soleil. Et il se décide à répondre : « A Kilve, il n'y avait pas de girouette, et voilà pourquoi. » Alors le poète, comme s'il avait vu apparaître une lumière subite, ne trouve pas assez d'effusions pour remercier son petit compagnon : « O cher, cher enfant ! mon cœur soupirerait rarement après un savoir meilleur, si je pouvais seulement t'enseigner la centième partie de ce que j'apprends de toi ! » Plus d'un lecteur est tenté de dire avec Landor : « Si le garçon a dit un mensonge, pourquoi l'en louer ? et qui se contenterait de cent fois cette instruction ne serait guère ambitieux. » Mais Landor ne se rendait pas compte qu'après avoir rêvé le règne de l'universelle vérité toute nue et toute simple il y avait vraiment révélation à découvrir la mystérieuse genèse, les voies subtiles du mensonge.

VI

Néanmoins, il faut le reconnaître, il y avait danger pour la poésie de Wordsworth dans cette extrême facilité d'étonnement devant les sentiments ou les instincts de l'homme redécouverts. Il est un reproche qui lui fut souvent fait et non sans justesse (1), celui d'associer plus d'émotion à certains mots ou à certains incidents qu'ils n'en peuvent raisonnablement donner aux autres hommes. Il est en effet difficile parfois d'éprouver la même im-

(1) Wordsworth en convient lui-même dans la préface des *Ballades lyriques* de 1800.

pression forte que lui, à moins d'avoir passé comme lui par une véritable crise d'abstraction. Pour des esprits restés exempts de sa maladie, il n'y a je ne sais quoi d'enfantin dans sa joie de convalescent à qui les actes les plus simples de la vie, se lever, manger, marcher, respirer l'air libre, causent un trouble et un attendrissement infinis. La solitude ou la seule compagnie d'êtres trop proches de soi, trop complaisants pour ces distractions et ces faciles extases, ne vont pas alors sans péril pour la vigueur de l'esprit. Or, à vivre avec la seule Dorothée, Wordsworth eût risqué de prolonger indûment cet état où l'impressionnabilité excessive aux plus petites choses va de pair avec un certain alanguissement général de la pensée. Sa sœur multipliait pour lui les occasions de voir menu. Plus vive, plus prompte à se lier à causer, à interroger les allants et venants, elle servait souvent d'intermédiaire entre lui et les passants rencontrés sur les grands chemins. « A une époque, lui dit son frère, où la Nature, destinée à être si longtemps la première dans mes affections, était tombée au second rang, contente de devenir la servante de plus noble qu'elle ; alors que chaque jour apportait avec lui quelque nouveau sens d'exquise sympathie pour les choses communes et que toute la terre bourgeonnait de ces promesses d'une humanité plus pure, ton souffle, chère sœur, était comme un printemps plus doux qui allait devant mes pas (1). » Dorothée restait vraiment enfant, ayant gardé de cet âge la fraîcheur et aussi la naïveté, s'intéressait passionnément aux moindres actes et paroles. Et cet intérêt toujours en éveil faisait d'elle un mauvais juge de l'intérêt du public :

Dieu fasse, écrivait à Wordsworth celui qui avait vu de plus près la collaboration du frère et de la sœur, Dieu fasse que votre sœur ne cesse jamais de se servir de ses yeux et de son cœur, et seulement des siens pour juger comment un poème *devrait* impressionner le genre humain.

(1) *Prélude*, XIV, 256-266.

mais il faut voir avec les yeux des autres pour prédire justement comment il l'impressionnera. Je voudrais lui apprendre à ne pas entretenir d'espérances excessives de succès, quand la réussite dépend d'esprits et de cœurs dont les sympathies voient moins loin et moins haut que les siennes (1).

Il y avait encore une raison pour que Dorothée fût un juge partial de la poésie de son frère. Le frère et la sœur s'identifièrent si bien, ils sympathisèrent si entièrement qu'à eux deux ils ne furent plus qu'un seul être. L'approbation de Dorothée qui n'était que l'écho de la sienne devait tenir trop souvent lieu à Wordsworth d'un témoignage distinct et indépendant.

Enfin, le génie de Wordsworth risquait de s'émietter en une multitude de petits poèmes, de minces ballades dont il est permis de dire qu'il en composa déjà trop, puisque quelques-unes grêles par le sujet, sans beauté de forme, justifieront le mot de Landor, à savoir que Wordsworth offre souvent le protoplasma de la poésie au lieu de la poésie elle-même. Il n'hésitera pas à raconter en vers que ce mauvais sujet d'André Jones s'est approprié un gros sou qu'un cavalier avait jeté en passant à un mendiant infirme (2). Il fera savoir en huit strophes que deux petits garçons, dont il venait d'apercevoir la mère, se sont arrêtés de jouer pour lui demander l'aumône, se disant orphelins, et que, devant son refus et ses reproches, ils ont repris leurs jeux sans manifester la moindre confusion de voir leur mensonge percé à jour (3). Il lui arrivera de vouloir célébrer une petite fille pleurant à chaudes larmes sur son pauvre manteau en loques qui s'est trouvé pris dans la roue d'une voiture. Mais la seule analyse ne peut mettre en lumière un défaut qui dépend

(1) Lettre de Coleridge à Wordsworth en 1808, Knight, *Life of Wordsworth*, II, p. 104.
(2) « Andrew Jones » *(Lyrical Ballads*, 1800).
(3) *The Beggars* (écrit en 1802).

moins, en somme, du cœur que de la manière dont le poète l'a traité. Il faut citer, et pour mieux faire ressortir le mal, citer le dernier de ses poèmes, le moins excusable, celui d'*Alice Fell ou Pauvreté :*

Le postillon nous menait à fond de train.
Car des nuages menaçants avaient noyé la lune,
Lorsque soudain il me sembla entendre
Un gémissement, un son lamentable.

Comme si le vent l'eût apporté de tous les points
J'entendais ce son, — et de plus en plus.
Il semblait suivre la chaise de poste.
Et je l'entendais toujours comme avant.

Enfin je criai au postillon de faire halte :
Il arrêta ses chevaux aussitôt :
Mais ni cri, ni voix, ni appel,
Ni rien qui y ressemblât, ne fut plus entendu.

Alors le postillon fit claquer son fouet, et vite
Les chevaux galopèrent à travers la pluie;
Et bientôt j'entendis dans la rafale
La voix, et j'ordonnai de faire halte de nouveau.

Je dis, mettant le pied à terre :
« Quel peut bien être ce gémissement lamentable? »
Et là je trouvai une petite fille,
Assise derrière la voiture, toute seule.

« Mon manteau ! » ce fut son premier mot et son dernier ;
« Mon manteau ! » elle ne dit pas un autre mot,
Comme si son cœur même était près d'éclater ;
Et elle sauta à bas de la voiture.

« De quoi souffres-tu, mon enfant? » — Elle sanglota : « Voyez donc! »
J'aperçus le manteau pris dans la roue ;
Jamais guenille plus maltraitée par les intempéries
Ne se balança à l'épouvantail d'un jardin.

Il était tortillé entre le moyeu et le rayon ;
L'enfant prêta son aide, et avec grand soin
Nous détachâmes ensemble le manteau ;
Triste, triste guenille en vérité !

« Et où vas-tu mon enfant,
Cette nuit le long de ces chemins déserts ?
— A Durham » ; répondit-elle, effarée ;
— « Alors viens avec moi dans la voiture. »

Elle s'assit, inconsolable ;
Elle poussait sanglot sur sanglot
Dans sa détresse, comme si son chagrin
Ne devait jamais, jamais prendre fin.

« Mon enfant, est-ce que tu habites à Durham ? »
Elle s'arrêta un moment de sangloter
Et dit : « Je m'appelle Alice Fell ;
Je n'ai pas de père, ni de mère,

Et je suis de Durham, monsieur. »
Puis, comme si la pensée de son vêtement l'étouffait
Jusqu'au cœur, sa douleur revint dans toute sa force :
Et tout cela pour son manteau en loques !

La voiture roulait ; nous approchions
Du but de notre voyage ; et assise près de moi,
Comme si elle avait perdu son unique ami
Elle pleurait, sans vouloir se laisser calmer.

Nous voici à la porte de l'auberge ;
Je parlai d'Alice et de son chagrin ;
Et je donnai de l'argent à l'hôte
Pour acheter un manteau neuf en place du vieux.

« Et qu'il soit de bon drap gris bourru,
Le manteau le plus chaud qu'on trouve à acheter ! »
Ce fut une fière créature le lendemain,
La petite orpheline Alice Fell ! (1)

(1) *Alice Fell, or Poverty*, écrit en 1802, d'après un récit fait aux Wordsworth

Ailleurs il condescendra à balbutier une morale vraiment trop enfantine ; il invectivera le rouge-gorge en train de pourchasser un papillon ; il se demandera ce qui peut bien pousser le gracieux oiseau à vouloir du mal à l'insecte aussi beau que lui-même ; et il ne trouvera pas la réponse trop évidente (1). Parfois aussi, dans des poèmes que des beautés réelles protègent contre une condamnation totale, il reproduira volontiers le mot à mot d'une conservation entendue, sans effort soit pour élever ces humbles propos à la poésie grâce à un choix sévère ou à une ferme condensation, soit pour les égayer d'un reflet d'humour (2). Or ces menus poèmes d'une valeur très diverse, qui descendront de la poésie pure au rapport prosaïque, gêné plutôt qu'embelli par le rythme des vers, Dorothée les pouvait aimer tous et tout entiers, parce qu'elle savait qu'à l'origine de chacun il y avait une émotion vraie. Plus lui plaisaient au contraire ces petits tableaux et ces simples récits qu'elle avait parfois suggérés et presque toujours vus naître, que les poèmes plus ambitieux où Wordsworth, se séparant d'elle, suivait au loin sa pensée solitaire. Dorothée était toute sensibilité, sans presque aucun besoin d'idée. Il faut une merveilleuse finesse de sens pour écrire des journaux comme les siens, mais il n'est pas nécessaire pour cela d'avoir une raison. Avec elle Wordsworth pouvait guérir de Godwin, mais c'était au péril de renoncer pour toujours aux vastes vues philosophiques. Il pouvait réfuter un à un les arguments du maître sans jamais peut-être saisir le vice fondamental de son système. Ses impressions pouvaient rester décousues, sans lien entre elles. Plus encore, elles pouvaient demeurer obscurément en lui, sans qu'il en comprît tout le sens, sans qu'il y vît assez

et minutieusement retracé sur le journal de Dorothée (16 février 1802). La traduction est faite sur le premier texte, celui de 1807, qui a été considérablement remanié dans les éditions postérieures.

(2) *The Redbreast chasing a butterfly* (écrit en 1802.)

(3) Par exemple : *The Sailor's Mother*, *The Leech-Gatherer*, *The Thorn*, etc.

clair pour les exprimer, faute de la lumière qu'une grande idée générale projette sur les faits isolés. Plusieurs des observations que nous avons citées datent de Racedown ou même d'avant, mais les poèmes qui en résultèrent ne devaient être écrits que plus tard. L'heureuse fortune qui avait rapproché Wordsworth de sa sœur au moment où il avait besoin d'échapper à une doctrine attristante lui donna encore un ami capable de l'accompagner ou même de le précéder dans la spéculation au moment où il avait besoin d'une doctrine nouvelle. Celui-ci, qui devait dès le début et toujours protester contre la tendance de Wordsworth à écrire de nombreux poèmes comme *Alice Fell*, avait justement ce qui faisait défaut à Dorothée : les larges vues, l'esprit de système, une pénétration aussi profonde dans les idées que celle de la jeune fille dans les sentiments. La liaison de Wordsworth avec Coleridge fut un bienfait opportun. Coleridge est, à part Dorothée, la seule influence que Wordsworth ait reconnue. Il a dit que son intelligence avait contracté envers lui une dette importante. Il a dit que l'influence de Coleridge avait pénétré « jusqu'au cœur de son cœur (1).» Il a appelé Coleridge l'homme le plus merveilleux qu'il eût jamais connu, « merveilleux pour l'originalité de son esprit, et pour le pouvoir qu'il possédait d'émettre à profusion de grandes vérités centrales d'où l'on pouvait développer les systèmes les plus compréhensifs (2) ». Coleridge devait lui fournir ou plutôt l'aider à trouver la seule chose qui lui manquât encore pour être le poète qu'il fut : une philosophie.

(1) *Prélude*, XIV, 281.
(2) Conversation de Wordsworth en 1834 rapportée par Perceval Graves, Knight, *Life of Wordsworth*, III, p. 235.

CHAPITRE II

COLERIDGE

I

Alors que Wordsworth venait chercher à Racedown le calme de la méditation solitaire, le parti avancé de la région menait grand bruit autour de deux jeunes révolutionnaires, qui par des poésies et des conférences essayaient de remuer la population de Bristol, la capitale de l'ouest. Ces jeunes gens qui protestaient hardiment contre la guerre, contre le ministère, contre l'église et la société établies, c'étaient Robert Southey et Samuel Taylor Coleridge. Leur tapageuse renommée, l'enthousiasme de leurs partisans qui les considéraient comme des apôtres, l'indignation des tories qui voyaient en eux de dangereux jacobins, attirèrent vite l'attention sympathique de Wordsworth. Il vit pour la première fois « ces deux jeunes hommes extraordinaires (1) »

(1) Extrait d'une lettre de Wordsworth à Mathews, citée par Gillman, *Life of Coleridge*, p. 74.

dans l'automne de 1795 à Bristol. Et si le départ de Southey pour le Portugal interrompit vite ses relations avec l'un, il ébaucha dès lors avec Coleridge une des amitiés de poètes les plus étroites et les plus fécondes (1).

Par sa naissance, par son caractère, par les circonstances de sa jeunesse, Coleridge était, peu s'en faut, l'antithèse de Wordsworth. De deux ans et demi plus jeune, il était né dans un village du comté de Devon. C'était un Anglais du midi, tandis que Wordsworth était un Anglais du nord. L'un était issu de « l'Italie anglaise », l'autre appartenait presque à l'Ecosse. La plupart des traits réels ou fictifs dont chaque nation se plaît à distinguer les habitants de ses zones extrêmes ressortaient chez eux avec relief. Les types opposés du Marseillais et du Flamand, du Normand et du Gascon ont leur équivalent de l'autre côté de la Manche. Autant Wordsworth était raide et âpre, concentré et tenace, dénué de souplesse et de flexibilité, cachant ses ardeurs sous un air de froide réserve, ménager de ses dons grâce à un esprit natif d'économie intellectuelle, autant Coleridge était expansif, prompt à l'enthousiasme, d'abord séduisant, mais faible de caractère, enclin aux découragements brusques, capable de fiers élans mais non d'efforts continus, causeur merveilleux aux œuvres presque toujours inachevées, souvent médiocres, généreux au point d'ignorer, dans les domaines de

(1) Le moment de la première rencontre de Coleridge et de Wordsworth a été fort discuté. La date exacte est entre septembre et le 14 novembre 1795. Dans une note sur ses *Vers écrits à Shurton Bars* en septembre 1795, Coleridge signale un emprunt fait à la *Promenade du Soir*. Sur un exemplaire de ses *Poèmes* (édition 1797) il a ajouté à la main au même endroit : « Cette note fut écrite avant que j'eusse jamais vu M. Wordsworth, *atque utinam opera ejus tantum noveram*. (*Coleridge's Poetical Works*, ed. Campbell, 1893, p. 577). D'un autre côté, dans une lettre à Wrangham du 20 novembre 1795, Wordsworth envoyant des vers satiriques a son ami, signale dans le nombre deux vers « qui lui furent donnés par Southey, un ami de Coleridge. » (Unpublished Letters of Wordsworth and Coleridge, *Athenæum*, 8 déc. 1894). En mai 1796 Coleridge écrivant a Thelwall parle de Wordsworth comme « d'un ami très cher. » Vers la même date il envoie à Lamb le manuscrit du *Crime et Chagrin* de Wordsworth.

l'esprit, la différence entre le tien et le mien, puisant ingénument dans les idées d'autrui comme dans un trésor commun, plus souvent versant les siennes à ses amis, voire même à des connaissances d'un jour, sans mesure, sans regret, sans jalousie, faisant vivre presque une génération entière du surplus de ses études, de ses méditations et de ses rêves.

Il tenait de son père qu'il a comparé au « curé Adams » de Fielding, avec certain pédantisme aimable, une humeur excentrique et des absences d'esprit singulières. Sa bizarrerie se manifesta dès l'enfance, s'il est vrai qu'il ait eu une enfance. Il ne joua pas et de très bonne heure préféra au mouvement la pensée et la sensation. Aussi a-t-il sa place marquée parmi les petits prodiges. A dix ans, éloigné de sa famille et placé dans un collège de Londres, Christ's Hospital, il fut abandonné sans contrepoids à son penchant pour les travaux intellectuels.

Rien ne ressemble moins au rustique collège de Hawkshead que la vénérable mais triste demeure où languit Coleridge, en pleine Cité, avec son enceinte de hautes et noires maisons, ouvrant non sur les prés, mais sur la rue mouchetée de passants affairés. Saisi par le contraste que cette vie d'écolier offrait avec la sienne, Wordsworth a pu dire que Coleridge et lui « avaient été nourris et élevés comme dans des éléments divers (1) ». Loin de sa campagne natale qu'il regrettait, loin des siens, pareil à un enfant abandonné, Coleridge grandit mélancoliquement dans son collège, mal nourri, soumis à une discipline rigoureuse, avec des maîtres dont l'un resta désormais pour lui le type de la brutalité et, jusqu'à la vieillesse, revint souvent le fouetter en songe. Son seul plaisir fut dans l'étude, dans la lecture, dans l'abstraction qui l'enlevait à la dure vie réelle. Il préféra parmi les écrivains les philosophes et, parmi les philosophes, les plus mystérieux et les plus abstrus. A dix-sept ans, il était néo-plato-

(1) *Prélude*, VI, 254-255.

nicien et il dévoilait à ses condisciples, « avec des intonations douces et profondes, les mystères de Jamblique et de Plotin (1) ». Il trouvait là, pour son ennui, une sorte de calmant auquel il recourra de nouveau, dans sa maturité, aux heures de désespérance, de même qu'il fera usage de l'opium pour soulager ses souffrances physiques.

Ce tableau de l'enfance de Coleridge, quoique tracé surtout d'après lui-même, pourrait bien être un peu plus sombre que nature. Mais il importe peu ici de savoir jusqu'à quel point la teinte noire y est en excès. Ce qui importe et ce qui est certain, c'est que telle était l'image que Coleridge conservait de ses premiers ans lorsqu'il se lia avec Wordsworth et telle la peinture qu'il en fit à son ami. Plus ou moins consciemment, par un besoin de contraste artistique, les deux jeunes gens furent portés à exagérer encore, en les exprimant, les caractères opposés de leur jeunesse, Wordsworth dans le sens de la joie, Coleridge dans le sens de la tristesse. Le *Prélude*, né en partie de ces entretiens, marque nettement dans maint passage l'influence qn'eut sur la pensée de l'un et de l'autre ce parallèle antithétique.

A partir du jour où Coleridge quitta son collège pour Cambridge, il semble que la différence s'atténue. A s'en tenir aux apparences, il semble même que son esprit ait dès lors suivi le même cours que celui de Wordsworth. Comme Wordsworth, Coleridge fut ensemble républicain, poète et philosophe. Comme lui il s'enthousiasma pour la Révolution française, s'indigna de la guerre, combattit en vers et en prose contre le monde tyrannique et mauvais. Comme lui, il fut quelque temps l'admirateur de Godwin dont la voix, disait-il, « au jour orageux de la Passion, quand j'errais perdu sur la lande glaciale de la

(1) *Christ's Hospital five and thirty years ago.* Charles Lamb, *Essays of Elia.*

Détresse, ordonna à la forme radieuse de la Justice de venir au-devant de moi et m'apprit que son nom était le Bonheur (1) » Comme lui, sentant la vanité de la lutte, il projeta de se retire loin d'une société détestée, où il n'y avait pas place pour le âmes généreuses et indépendantes.

Mais sous ces ressemblances de surface, quelles différence profondes et persistantes! Alors que Wordsworth, faisant deu parts de lui-même, n'avait livré aux chimères que sa pensée Coleridge les avait prises en plus pour guides de ses actes. S vie, sans plan arrêté, dérivait au hasard des impulsions. S conduite était une improvisation continuelle et déconcertante. semblait n'agir que par boutades. Au collège il avait pris u beau jour la résolution d'entrer comme apprenti chez un cor donnier. A Cambridge, au moment même où il déclamait conti la guerre et l'armée, il s'était brusquement engagé dans l dragons, pour des causes obscures, sans doute à la suite d quelques débauches mêlées de remords. Et peu après, alors qu Wordsworth pour se garder libre concevait le simple proje bientôt réalisé, de vivre avec sa sœur dans un hameau d'Angl terre, Coleridge associé à quelques jeunes républicains forma le plan grandiose d'une *Pantisocratie*, société de philosophe sorte de phalanstère qui s'installerait dans le nouveau mond sur les bords libres de la Susquehanna. Ce beau desse n'aboutissait qu'à un mariage fait à la légère, en vue de colonisation, et pour obtempérer aux statuts de la Pantisocrati Rendu plus modeste par cet insuccès, Coleridge devait se fix au début de 1797 à Stowey dans une petite ferme où il proposait, bien qu'il ne sût pas le premier mot des trava rustiques, de nourrir sa famille en cultivant du blé et d légumes, et en gagnant quelque argent le soir à des trava littéraires. Autant de projets morts presque aussitôt que n

(1) Sonnet à William Godwin, du 10 janvier 1795.

conçus dans une heure d'exaltation, abandonnés comme impraticables dès le lendemain. Cette course folle, avec ses soubresauts, ses heurts et ses chutes profondes, ressemble peu à la marche lente et sûre de Wordsworth. L'un et l'autre avaient renoncé à cheminer sur la grande route banale, mais Wordsworth seul avait d'abord fait choix du sentier qu'il prendrait à la place, résolu à le suivre jusqu'au bout et sachant où il menait.

II

L'incohérence manifeste de la vie de Coleridge, la vue de ses ambitieux programmes d'ouvrages jamais écrits ont empêché de rendre justice à l'unité de sa pensée. En dépit de toutes les apparences, Coleridge n'a fait dans toute son œuvre que chercher, trouver, puis répéter à satiété une pensée unique. Dès le début il avait essayé de faire ce qu'il devait tenter ensuite avec une conscience de plus en plus claire : fondre ensemble, rétablir dans leur union ancienne la religion et la philosophie. Malgré la hardiesse, la violence même des opinions qu'il émettait, Coleridge était resté religieux profondément. Et de là vient que ses idées politiques ou sociales, alors même qu'elles étaient d'accord avec celles de Wordsworth, rendaient un son tout différent. Ce n'était pas en France et à la suite des philosophes qu'il était devenu partisan de la Révolution. C'était à Cambridge, sous la conduite des dissidents unitaires dont le plus illustre était Priestley. Celui-ci qui passait en Angleterre pour un libre-penseur dangereux avait étonné les savants de Paris par sa foi inébranlée dans la révélation. Ce chimiste demeuré chrétien leur paraissait une anomalie. Il avait beau sacrifier les dogmes

du péché originel, de la rédemption et de la divinité du Christ la Bible n'en restait pas moins pour lui le livre de vérité. I réclamait bien le droit d'user librement de la raison individuell pour l'interpréter, mais il ne songeait nullement à employe cette raison pour la combattre. Il voyait dans la Révolutio française l'accomplissement des prophéties, la venue du mill naire promis. C'est ce même esprit d'enthousiasme à la fo religieux et humanitaire dont Coleridge était animé.

Sans doute Coleridge n'était pas encore, quand il se lia av Wordsworth, en pleine possession de sa philosophie mystiqu Il flottait alors de doctrine en doctrine. Il était allé de Priestl à Godwin. Il se détachait de celui-ci vers le printemps de 17 considérant « ses principes comme vicieux et son livre comn un entremetteur au service de la sensualité (1) ». Il annonç l'intention de « disséquer ce système d'orgueil ». Mais s hésitations ne finissaient pas pour cela. Les noms dont il bapti ses enfants témoignent de ses tâtonnements. Un fils lui naiss en septembre 1796 qu'il nommait Hartley, du nom du médec philosophe, le théoricien de l'association mécanique des idé Un autre fils, né le 16 mai 1798, devait recevoir le nom de l'idé liste Berkeley. Dans l'intervalle Coleridge se passionnait po Spinoza dont il commentait avec enthousiasme à Wordsworl dans les débuts de leur amitié, les formules sur le Dieu-Natu Toutefois, dès cette époque, Coleridge avait extrait de ses le tures très diverses et très nombreuses certaines notions pré rées qui, sans constituer encore un système complet, préparai en lui l'état d'esprit propre à recevoir le mysticisme. Parmi lectures l'une des plus fécondes avait été celle des néoplato ciens de l'école d'Alexandrie qui l'avaient séduit dès le collè et qui lui avaient révélé la toute-puissance de l'extase, de l' tuition, de l'amour divin. Non moins précieuse fut pour lui

(1) *The Watchman*, n° 5.

connaissance des théosophes Jacob Boehme, Georges Fox et Swedenborg. Les écrits de ces illuminés, dont s'inspiraient alors Saint Martin en France et Schelling en Allemagne, empêchèrent l'esprit de Coleridge de « s'emprisonner dans l'enceinte d'un unique système dogmatique ».

Ils contribuèrent, dit-il, à me tenir le cœur vivant dans la tête; ils me donnèrent le pressentiment indistinct, mais fermentant et actif, que tous les produits de la pure faculté de réflexion étaient frappés de mort; qu'ils étaient comme les branches et les rameaux en hiver dans lesquels il fallait que la sève fût lancée, venue d'une racine jusqu'où je n'avais pas encore pénétré, si j'attendais d'eux pour mon âme une nourriture ou un abri. S'ils n'étaient pour moi trop souvent qu'un nuage de fumée mouvant dans la journée, ils étaient toujours une colonne de feu durant la nuit, pendant mes vagabondages dans les déserts du doute, et ils me permettaient de longer, sans les traverser, les solitudes sablonneuses de l'incrédulité absolue (1).

Ainsi éveillée de bonne heure, la défiance de Coleridge envers « les produits de la pure faculté de réflexion », d'abord vague et mal affermie, deviendra une forte doctrine cohérente sous l'influence de Kant. Il commença à connaître les écrits de « l'illustre sage de Königsberg » dans son voyage en Allemagne, à la fin de 1798, et il en continua l'étude dans les années qui suivirent. Quand son initiation fut complète, vers 1801, il salua en Kant le maître longtemps et jusqu'alors vainement cherché. Il s'empara avec joie des idées qui, dans le système du philosophe allemand, étaient en harmonie avec ses propres tendances mystiques. Il se réjouit d'y trouver fixée « par une chaîne de logique adamantine » les limites de l'entendement et restituée à la conscience la garde des lois morales. Ce fut la base même de la doctrine qu'il se donna pour mission d'enseigner à ses compatriotes et sur laquelle il s'efforça de reconstruire la religion anglicane.

(1) *Biographia literaria*, ch. XI.

Dans ces idées et dans cette nature d'esprit tout était nouveau pour Wordsworth. Quel contraste entre Coleridge et les amis qu'il avait eus jusque-là ! Pour Beaupuy, la religion était l'ennemie de la liberté et du progrès. Elle n'était pas jugée autrement par William Mathews qui, depuis le retour de Wordsworth en Angleterre, était son ami le plus intime et son correspondant le plus régulier.

Mathews, que Wordsworth avait connu à Cambridge, était le fils d'un libraire de Londrès, calviniste strict, dont la demeure était le rendez-vous d'une bande de fanatiques de bas étage, et qui, sincère lui-même, se laissait gruger par ses coréligionnaires. La rigide hypocrisie qui régnait dans la maison paternelle devait inspirer un tel dégoût aux enfants que l'aîné, William, en garda toute sa vie l'horreur de la superstition et du fanatisme. Quant au second, Charles, il s'échappa du toit paternel pour entrer au théâtre et devint l'un des meilleurs acteurs comiques de sa génération. William Mathews, grand travailleur, sachant six langues, passionné pour les mathématiques, refusa comme Wordsworth de prendre les ordres auxquels il était destiné et préférer mener à Londres une vie précaire, faisant son droit et écrivant dans les journaux. Le besoin le força à s'expatrier. Il alla chercher fortune à Tabago où la mort le prit au bout de quelques mois, en 1801. Une lettre écrite par lui à son frère, peu de temps avant de mourir, est si caractéristique des sentiments de cet ami de Wordsworth dont les biographes n'ont rien dit, qu'il est utile de la donner. Dans son île lointaine, Mathews n'a qu'une pensée, celle de prémunir la femme de son frère l'acteur contre la « superstition et le bigotisme religieux ».

Toute l'histoire du genre humain n'est que le récit des funestes et malfaisants effets de ce tyran diabolique, qui a uniformément fait sa proie des quelques êtres éclairés qui ont osé lever la tête contre l'oppresseur de leurs frères affligés, et qui a rongé les entrailles mêmes de la vie sociale. Il n'est pas une partie du globe qui ne gémisse en ce moment même sous

la pression de ce fléau ; et quelque forme qu'il revête, il s'arroge toujours le privilège de l'infaillibilité, et ses fidèles, de quelque secte qu'ils soient, damnent en masse tout le reste du monde. Etre exempt de superstition est le premier bienfait dont nous puissions jouir. La religion sous une forme ou sous une autre semble nécessaire à l'existence politique. Le sage rit des erreurs du vulgaire, et, dans la pure contemplation d'un Auteur bienveillant de tous les êtres, trouve ce bonheur que les autres cherchent en vain dans ces parades et ces cérémonies dont ils croient que le Créateur est charmé. S'il est charmé de quelque effort des faibles mortels, ce doit être quand ils imitent sa perfection par une bienveillance et une bonté mutuelles (1).

A défaut d'autres écrits de Mathews, on peut se faire par cette lettre une idée de ce qu'avaient été ses entretiens et sa correspondance avec Wordsworth. Mathews et Wordsworth attaquaient la religion au nom de la raison. Coleridge, tout hésitant qu'il fût encore, commençait déjà à attaquer l'entendement au nom de la religion. Si Coleridge déclame encore çà et là contre la superstition, ailleurs il se rétracte et déjà lui rend hommage. S'il lance aujourd'hui un journal avec cette devise : *savoir c'est pouvoir*, il commence une allocution à ceux dont il désire faire ses abonnés par ses mots : « Je suis loin d'être convaincu qu'il soit permis à un chrétien de lire des journaux ou autres productions d'un intérêt purement politique et temporel (2) ». Si la passion des spéculations désintéressées dont il ne se défit heureusement jamais lui fait hasarder dans la conversation les sentiments les plus profanes, il n'exprime dans sa poésie, où il met le meilleur de lui-même, que fervente piété.

Wordsworth fut naturellement l'un des premiers à recevoir de la bouche de Coleridge la vérité nouvelle à mesure que celui-ci la découvrit. Ce ne furent d'abord que des fragments élo-

(1) Lettre du 5 juin 1801, *Memoirs of Charles Mathews, comedian*, by Mrs. Mathews, 4 vol., 1839, I, p. 321-322.

(2) *Biographia literaria*, ch. x.

quents d'où quelques idées se détachèrent en relief et entrèrent en son esprit profondément tout en se modifiant pour s'adapter à ce milieu différent.

La première rencontre de ces deux hommes est caractéristique. Chacun d'eux y apportait la meilleure œuvre qu'il eût encore produite. Wordsworth y lut *Crime et Chagrin;* Coleridge ses *Méditations religieuses* (1).

Ces *Méditations* étaient un hymne à Dieu dont le nom est Amour. Tout homme peut, comme le Christ, s'élever par l'amour jusqu'à devenir Dieu en mourant, s'annihiler dans le sein de Dieu qui est son identité, qui est tout en tout, « l'essence de la Nature, son esprit, son énergie (2) ». « C'est le sublime de l'homme, de savoir que nous sommes des parties d'un merveilleux ensemble ! C'est là ce qui fait la fraternité humaine (3). » A la pensée que Dieu seul existe, le mal n'étant qu'une apparence passagère, toutes les craintes s'évanouissent. Celui qui sait cela « aime toute la création, la bénit et la déclare très bonne (4) ». Toute terreur vient de la superstition. Le prêtre cache Dieu. C'est lui qui stimule et bénit ces rois méprisables ligués contre la France au nom de Jésus, l'homme d'amour. Mais ces prêtres et ces rois sont eux-mêmes les agents inconscients d'un bien inconnu. Tout, crimes et vices, sert à édifier le Bien. Ce sont les désirs de luxe, c'est la cupidité et l'ambition qui ont aidé l'homme à s'élever au-dessus de son premier état sauvage; ce sont « les besoins sensuels qui ont désensualisé l'âme (5) », l'habituant à prendre plaisir à son activité. Ce sont les passions mauvaises qui, transformées sous l'influence de la Religion, sont devenues les énergiques auxiliaires de la vertu

(1) *Religious Musings*, a desultory poem written on the Christmas Eve 1794.
(2) *Ibid.*, v. 48.
(3) *Ibid.*, v. 126-129.
(4) *Ibid.*, v. 112-113.
(5) *Ibid.*, v. 209-210.

Puis ont paru Bardes et Philosophes, amenant la Science et la Liberté, fille de la Science. Voici enfin la multitude misérable qui s'avance en masse vers le jour, vu seulement jusqu'ici par l'élite humaine. C'est l'approche du millénaire. Mais c'est hors de la terre, c'est dans un monde de pure intelligence que l'homme atteindra au bonheur. Cette vie terrestre n'est qu'une vision, et cette vision n'est que l'ombre de la vérité.

Joignez à cette explosion de mystique allégresse d'autres vers déjà écrit où s'exprimait une sorte de panthéisme poétique. Dans la *Harpe éolienne*, par exemple, Coleridge décrivait une harpe mise à la fenêtre de la chaumière où s'étaient écoulés les premiers mois de son mariage, et qui vibrait à tous les vents. De même, tout lui semblait harmonie dans l'univers ; il lui eût été impossible « de ne pas aimer toutes choses dans un monde si plein de joie où la brise chante, où l'air immobile et muet est une musique endormie sur son instrument (1). » Et il se demandait « si tous les êtres animés ne sont pas des harpes organiques diversement façonnées qui vibrent de pensée, quand passe sur eux, plastique et vaste, la même brise intellectuelle qui est à la fois l'Ame de chacun et le Dieu de tous (2). » Coleridge ne s'était pas plus tôt posé cette question qu'il rétractait dans le même poème cet accès d'orgueil humain, pour retourner à la foi humble qui adore avec un respect soumis l'Incompréhensible. Wordsworth allait reprendre l'idée de son ami et la faire sienne.

Mais dans sa *Destinée des nations*, Coleridge approchait davantage des pensées auxquelles il devait se tenir plus tard. Le poème s'ouvrait par une image platonicienne :

« Tout ce qui frappe les sens corporels est pour moi symbolique ; c'est un immense alphabet fait pour des esprits enfantins,

(1) *The Eolian Harp*, 1795, v. 30-33.
(2) *Ibid.*, v. 49-48.

et nous sommes placés dans ce bas monde le dos contre la réalité radieuse pour apprendre, sans blesser notre vue trop délicate, à connaître la substance par son ombre (1). » La substance de tout est Dieu, ou l'Amour infini perçu par le seul amour; de là mépris pour ceux qui cherchent la vérité par le seul raisonnement : « Il est des hommes qui s'estiment plus libres lorsqu'à cette sphère grossière et visible ils enchaînent la pensée ailée, raillant tout essor, orgueilleux de leur petitesse. Et ils se dupent avec le son creux des termes savants, avec leurs fluides subtils, leurs chocs d'atomes, leurs essences, leurs outils qui travaillent d'eux-mêmes, leurs effets sans cause, et tous ces aveugles omniscients, ces tout-puissants esclaves qui chassent Dieu de la création (2). » Au contraire, il se sentait attiré vers l'Imagination suspecte aux philosophes, vers la Superstition méprisée par eux : « La Fantaisie est la puissance qui, la première, tire de la sensualité l'esprit ténébreux et lui donne des jouissances nouvelles. Elle l'enfle d'une activité déréglée ; peuplant les airs de craintes obscures d'êtres invisibles, elle l'émancipe de la servitude plus grossière de l'impulsion présente, lui apprend à se maîtriser, en attendant que la Superstition de sa main inconsciente place la Raison sur son trône (3). »

L'amour loi du monde, Dieu âme de l'univers, l'intuition substituée à l'analyse et au raisonnement pour atteindre la vérité, les choses visibles considérées comme les symboles de la réalité, tous les êtres, y compris les animaux et les fleurs regardés comme « des Monades de l'Esprit infini (4) », autant de conceptions surprenantes pour Wordsworth. L'élève triste du Christ's Hospital fournissait au joyeux écolier de Hawkshead les assises sur lesquelles celui-ci devait construire son optimisme ;

(1) *The Destiny of Nations*, v. 18-22.
(2) *Ibid.*, v. 26-34.
(3) *Ibid.*, v. 79-87.
(4) *Religious Musings*, v. 408.

sa religion de la nature ; ou plutôt il lui donnait la pensée d'une vaste synthèse. Si vaporeuses que fussent les rêveries de Coleridge, elles saissisaient par leur nouveauté et leur ampleur celui qui à cette date était « au moins un demi-athée » et qui n'avait jamais tenté d'aussi lointaines explorations.

Par-dessus tout le reste (1), Wordsworth aima dans les *Méditations religieuses*, bien qu'elle ne fût point sienne, cette vision de la terre régénérée par le retour de la Foi pure et de l'humble Piété, triomphantes de l'athéisme, et cette description des joies journalières de l'homme en contact constant avec les cieux :

(L'homme jouit maintenant de) ces délices qui volent vers la terre, visiteuses autorisées, lorsque, pendant quelque jubilé solennel des saints, les portes de saphir du Paradis s'ouvrent toutes grandes, et qu'il sort de là, en détachements épars, des airs chantés par les séraphins, et des odeurs ravies aux couches d'amarante, et des brises ambrosiaques qui sur leurs ailes rafraîchies s'élancent des ondes cristallines du fleuve de vie ! L'homme de bien favorisé les perçoit dans sa promenade solitaire, et son esprit silencieux boit un étrange bonheur qu'il reconnaîtra dans le ciel (2).

(1) Lettre de Coleridge à Thelwall, du 13 mai 1796 : « Un de mes plus chers amis qui est à mon sens le meilleur poète de ce temps... croit que les vers 364-375 et 403-428 sont les meilleurs du volume, qu'ils valent à eux seuls tous les autres. Et cet homme est un républicain et pour le moins un demi-athée. » Ce sont ces vers que nous citons et traduisons, tels qu'ils se trouvent dans l'édition originale de 1796.

(2) ..... Such delights
As float to earth, permitted visitants !
When on some solemn jubilee of Saints
The sapphire-blazing gates of Paradise
Are thrown wide open, and thence voyage forth
Detachments wild of seraph warbled airs,
And odors snatch'd from beds of amaranth,
And they, that from the chrystal river of life.
Spring up on freshen'd wing, ambrosial gales !
The favor'd good man in his lonely walk
Perceives them, and his silent spirit drinks
Strange bliss which he shall recognize in heaven.
(*Religious Musings*, v. 364-375, *Poems on various subjects*, 1796.)

Il admira cette vue prophétique de la fin du monde s'abîmant dans le sein du Christ (1) :

O années où viendra la prééminence bénie des Saints! vous qui passez devant le regard ravi du prophète, resplendissantes comme les gloires du trône de jaspe qui ruissellent à travers les ailes magnifiques dont les esprits adorateurs voilent leur face! O vous, années bénies! vous devez finir, et tout l'au-delà est ténèbres! Hauteurs très étranges! d'où l'imagination retombe avec un vain battement d'ailes. Car quel homme né de la femme peut peindre l'heure où, saisi au milieu de sa course, le soleil s'obscurcira, rendant le plein midi spectral! Quel homme né de la femme peut imaginer dans les plus effrénés élans de sa pensée, comment le démon au noir visage, aux yeux rouges, étendu sous les pieds chancelants de la nature, gémit dans son sommeil fiévreux, — destiné à se réveiller le jour où des tourbillons de feu tonneront son nom terrible et où les anges lui crieront : Destruction

(1) O Years! the blest preeminence of Saints!
Sweeping before the rapt prophetic gaze
Bright as what glories of the jasper throne
Stream from the gorgeous and face-veiling plumes
Of Spirits adoring! Ye, blest Years! must end,
And all beyond is darkness! Heights most strange!
Whence Fancy falls, fluttering her idle wing.
For who of woman born may paint the hour,
When seiz'd in his mid course the Sun shall wane
Making noon ghastly! who of woman born
May image in his wildly-working thought,
How the black-visag'd, red-eyed Fiend outstretcht
Beneath th'unsteady feet of Nature groans
In feverish slumbers — destin'd then to wake,
When fiery whirlwinds thunder his dread name
And Angels shout, Destruction! How his arm
The mighty Spirit lifting high in air
Shall swear by Him, the ever-living One,
Time is no more!
Believe thou, O my soul,
Life is a vision shadowy of Truth,
And vice, and anguish, and the wormy grave,
Shapes of a dream! The veiling clouds retire,
And lo! the Throne of the redeeming God
Forth flashing unimaginable day
Wraps in one blaze earth, heaven and deepest hell. (*Ibid.*, v. 103-4

Comment le formidable Esprit brandissant son bras haut dans l'air jurera par l'Eternel que le Temps n'est plus!

Crois donc, ô mon âme, que la vie est une vision, ombre de la Vérité, et que le vice et l'angoisse, et le tombeau rongé des vers, sont les formes d'un rêve! Les nuages qui voilent se retirent, et voici que le trône du Rédempteur d'où jaillit un inimaginable jour enveloppe d'un seul flamboiement la terre, le ciel et les profondeurs de l'enfer.

Wordsworth se sentit soulevé de terre par le souffle de ces effusions véhémentes. Bien qu'elles ne dussent pas exercer sur lui immédiatement d'influence apparente, elles allaient peu à peu l'amener à élargir sa pensée et à prolonger jusque vers le mystère des méditations qui n'avaient encore eu que l'heure présente et le monde sensible pour objet.

III

Mais Coleridge fit peut-être plus d'abord par l'admiration qu'il éprouva que par celle qu'il inspira. L'événement de sa première entrevue avec Wordsworth fut l'accueil enthousiaste qu'il fit au poème de son émule. Il s'était formé une idée déjà grande du talent de son visiteur. Un des premiers à lire les *Esquisses descriptives*, il avait été le seul peut-être à soupçonner en les lisant qu'un grand génie original avait émergé au-dessus de l'horizon. Ce soupçon se changea en certitude dès qu'il eut entendu Wordsworth lui réciter d'une voix passionnée son poème de *Crime et Chagrin*. Pour s'expliquer l'enthousiasme de Coleridge et la nature de cet enthousiasme, il faut ici traduire le passage le plus remarquable de ce poème dont l'analyse a été donnée précédemment.

Les progrès accomplis par Wordsworth en deux années sont merveilleux. Plus d'obscurités. « Plus de pensée, ni de diction

forcée; plus d'encombrement ni de turbulence dans le style (1)». La stance spensérienne plus propre à la description a remplacé le distique. D'un autre côté, l'homme n'apparaît plus dans la nature comme un intrus; il est au centre des choses et celles-ci ne s'offrent au lecteur que réfractées par son esprit. Voici le début du poème où est décrite la marche nocturne du soldat licencié que la misère a rendu criminel :

I

Un voyageur sur la lisière de la plaine de Salisbury
Poursuivait sa marche errante, les pieds demi-nus;
Son corps était courbé, mais non comme pour s'aider
Du bâton qu'il portait, car son air et sa mine
Etaient robustes, bien que sa joue semblât rongée par le souci
A la fois du temps à venir, et du temps envolé au loin;
Ses maigres cheveux gris tombaient en boucles éparses;
Il portait une tunique rouge de soldat,
Mais fanée et toute couverte de pièces et de morceaux.

II

Tandis qu'il voyageait ainsi, mené plus loin de pas en pas,
Il vit et dépassa une auberge imposante, trop sûr
Que dans une telle maison il n'y avait pas de bienvenue pour lui.
Nulle enseigne portant les mots qui attirent les nécessiteux
Ne pendait là; nul bouchon ne disait au vieillard, au pauvre
Et à l'abandonné : « Ici tu trouveras un ami! »
Les grappes de raisin pendantes luisaient au-dessus de la porte;
Il lui faut cheminer encore, peut-être jusqu'à la tombée de la nuit,
Où que les mornes routes étendent leur blanche ligne nue.

(1) *Biographia literaria*, ch. VI. Je cite à dessein le jugement de Coleridg car *Guilt and Sorrow* n'ayant paru qu'en 1842, on pourrait croire que supériorité de ce poème sur les précédents vient de retouches tardives. Wordsworth en a fait, elles ont dû être rares et sans importance; sauf vers la du poème, changée pour des raisons morales.

Il faut remarquer aussi que c'est dans ce poème l'histoire du *meurtrier* et r celle de la *vagabonde* qui enthousiasma Coleridge. *Biographia literaria*, *ib*

III

Les nuages amoncelés s'enflammèrent d'une rougeur orageuse,
En raies qui divergeaient au loin et montaient haut dans le ciel.
Il avait depuis longtemps dépassé l'auberge ; le clocher lointain
Qui, toutes les fois qu'il s'était retourné, avait arrêté ses yeux,
S'était perdu, bien qu'il le cherchât encore du regard, dans le ciel vide.
Perplexe et désolé il regarda autour de lui
Et c'est à peine s'il put découvrir quelque trace de l'homme,
Sauf des champs de blé qui s'étendaient et s'étendaient encore, sans limite ;
Mais où vivait le semeur, rien ne l'indiquait nulle part.

IV

Nul arbre n'était là, nulle prairie à la verdure riante,
Nul ruisseau pour mouiller ses lèvres ou charmer son oreille ;
De longues files de meules de blé apparaissaient çà et là,
Mais nulle habitation dont la vue ranimât son cœur.
Quelque ouvrier des champs, se dit-il, est peut-être ici près ;
Et alors il envoya un faible appel — en vain ;
Nulle voix ne lui fit réponse ; il ne put entendre
Que les vents bruissants parmi les champs de blé vert,
Ou sifflant à travers l'herbe maigre le long de la plaine inculte.

V

Longtemps il avait cru que chaque pente successive
Cachait quelque chaumière, où il pourrait aller
Se reposer ; mais déjà sous la voûte assombrie du ciel
Les corneilles filaient près de lui en tourbillonnant, emportées vers leur nid.
Ainsi averti, il chercha une de ces épines touffues où s'abrite le berger,
Ou quelque hutte pour garantir sa tête de l'orage.
Mais c'est en vain qu'il chercha ; car maintenant, sauvage, désolé,
Et vide, un vaste désert s'étendait autour de lui ;
Et il craignit que le sol humide et froid ne dût être sa seule couche.
. . . . . .

IX

Depuis son crime, nul lieu n'avait été pour lui
Si solitaire, qu'il n'en pût sortir une angoisse
Venue du dehors pour s'ajouter à sa désolation intérieure.
Or, comme il cheminait toujours, un funèbre cliquetis
De chaînes remuées retentit dans ce désert.
Il regarda et vit sur un haut gibet
Un corps humain qui se balançait dans les fers,
Soulevé par les tourbillons de la tempête ;
Et, les ailes étendues, un corbeau venait souvent voler alentour.

X

C'était un spectacle que nul ne pouvait voir
Dans un lieu si sauvage, sans frissonner de peur ;
Non seulement il lui rappela soudain
Tout ce qu'il avait craint de l'homme, mais il éveilla en lui le cortège
Des fantômes de l'esprit, horribles autant que vains.
Les pierres, comme pour le couvrir et le cacher au jour,
Roulaient derrière son dos le long de la plaine vivante ;
Il tomba et resta étendu sans conscience ni mouvement ;
Mais, quand la crise eut passé, il poursuivit faiblement son chemin.

XI

Comme un homme dont une frénésie habituelle enflamme le cerveau
Doit à l'accès dans lequel son âme a été ballottée
Un repos plus profond, quand l'accès se retire ;
Tout de même les cruels fantômes qui avaient traversé
Ses sens, soudain perdus dans le vide,
Laissèrent son esprit aussi calme qu'un profond fleuve nocturne.
Et, si on l'avait abordé alors, il n'eût semblé ni absorbé dans sa pensé
Ni chagrin, ni troublé intérieurement,
Au voyageur qui lui eût parlé de quelque sujet indifférent.

XII

Les nuages entassés en masses plus noires se heurtent avec fracas,
Le corbeau est allé chercher un repos opportun ;
Cet homme semblait la seule créature de ce désert
Sur laquelle les éléments pussent assouvir leur fureur ;
Sauf l'outarde, timide habitante
De ces régions nues, qui, voyant à la lueur incertaine
Un homme errer par là, poussa un cri lugubre,
Et presque à ras du sol, dans une étrange épouvante,
S'enfuit en refoulant le vent d'un vol gauche et lourd.

XIII

Tout, tout était morne jusqu'aux limites de l'horizon ;
L'œil fatigué — qui, dans tous les sens où il s'égare,
N'observe rien que le disque rouge du soleil couchant,
Ou bien sur la terre d'étranges lignes, en des jours anciens
Laissées là par des bras gigantesques — découvre enfin
Ce qui semble un vaste château antique ;
Blancs et nus sont ses murs, qui dressent
Leur front sublime; — pour s'y mettre à l'abri
Il s'y dirigea, pendant que des flots de pluie tombaient en fumant de tous côtés.

XIV

Pile de Stonehenge! si fière d'insinuer et pourtant de garder
Tes secrets, toi qui aimes, debout, à entendre
La plaine résonner balayée par la rafale ;
Habitante éternelle de la nature solitaire!
Même si tu vis l'osier géant dresser en l'air
Pour le sacrifice ses foules d'hommes vivants,
Est-ce que jamais devant toi un malheureux est apparu
Dont le cœur ait gémi d'une peine plus mortelle
Que celui-ci, chassé par la tempête, et cherchant à gagner ton abri ?

XV

Dans cet édifice de forme mystérieuse
Les vents se livraient bataille et chacun d'eux l'emportait tour à tour.
Chassé de cet endroit périlleux, il continua d'errer au hasard
Sous l'orage et la pluie, sans lune qui fît ruisseler
D'une déchirure entre les nuages un rayon ami,
Sans un son ami pour guider ses pas :
Une seule fois la faible lueur sinistre de l'éclair
Lui montra la double tête d'un poteau indicateur,
Vision qui disparut aussitôt, mais répandit en lui une lueur de plaisir.

XVI

Nulle enseigne ne se balançait en grinçant à l'orme d'une chaumière
Pour arrêter ses pas vaincus par la fatigue ;
Tout était noir et vide comme le royaume liquide de l'océan
Quant rugit la tempête sous les ténèbres d'une nuit sans étoile ;
Nul bohémien n'était accroupi devant son feu de genêts ou d'ajoncs;
Nul ouvrier ne veillait près de son four rouge et flamboyant;
Nul flambeau ne luisait faiblement à la fenêtre d'un malade;
Le long de la plaine déserte nulle ligne de morne lumière
Ne ruisselait de la lampe isolée d'un garde-barrière, à travers la nuit.
. . . . . .

L'observation exacte des lieux décrits et la faculté de transformer le réel sans le fausser, en projetant dessus la lumière, sombre ici ailleurs joyeuse, des sentiments, ce sont là les deux caractères du génie de Wordsworth qui frappèrent Coleridge et lui firent découvrir ce qu'était la vraie poésie. Lui-même se jugeait dépourvu de ces dons suprêmes. Ce qui lui manquait, ou plutôt ce qui lui avait manqué pendant ses dix ans de séjour à Londres et à Cambridge ; ce qu'il avait perdu trop tôt et retrouvé trop tardivement, c'était la nature. Wordsworth s'est complu à révéler les effets malheureux que cette privation forcée avait eus

sur l'imagination de son ami. Au lieu de se nourrir comme la sienne de réalités et de spectacles présents, celle de Coleridge, nous dit-il, avait dû fonctionner à vide, n'ayant pour aliment que de vagues visions d'objets éloignés, mal connus, embrumés par la distance ou déformés par le temps. Tandis que Wordsworth promenait ses yeux autour du lac d'Esthwaite, Coleridge s'étendait sur le toit de son morne collège au cœur de la Cité « pour regarder les nuages se mouvoir dans le ciel ; ou bien, las de ce plaisir, il fermait les paupières, et grâce à la lumière intérieure revoyait des arbres, des prés et son ruisseau natal (1) ». Son esprit « enfermé loin des images vivantes de la Nature, était obligé d'être sa vie à lui-même (2) ». « Dans les rêves interminables de la maladie, il joignait et disjoignait tour à tour les choses, sans la lumière de la connaissance. » Il est vrai qu'à vingt ans Coleridge s'était replongé dans la nature, mais trop tard pour avoir amassé ce trésor d'images exactes et d'observations minutieuses que Wordsworth possédait dès l'enfance et auquel il avait ajouté presque chaque jour quelque pièce d'or nouvelle. Sa vue subtile saisissait bien çà et là des nuances délicates dont Wordsworth lui-même eût pu lui envier la découverte ; — mais, trop rares pour constituer des tableaux complets, elles ne pouvaient lui servir qu'à donner à des décors fantastiques un élément de vérité indispensable pour en assurer l'effet. Il devait continuer de subir en partie la tyrannie du rêve. L'usage de l'opium qu'il avait contracté dès 1796, sinon plus tôt, favorisait encore sa tendance à l'hallucination. Il y avait du somnambulisme dans sa manière d'errer à travers la campagne. « Il n'était pas, dira Wordsworth, sous l'influence du monde extérieur, mais il avait un don extraordinaire pour évoquer une image ou une série d'images dans son esprit (3) ». Il était

(1) *Prélude*, VI, 270-273.
(2) *Ibid.*, 301-302.
(3) *Mrs. Davy's Recollections*, 11 juillet 1844. Prose Works, III, p. 442.

désormais impossible qu'il devînt le peintre fidèle de la nature qu'était et que devait rester Wordsworth. Le fantastique se substituait trop aisément autour de lui au réel.

La qualité maîtresse de Wordsworth lui apparut d'autant plus clairement peut-être qu'il en était lui-même plus dépourvu. I a dit dans ses mémoires ce qui l'avait saisi à la lecture de *Crim et Chagrin* : « C'était l'union d'un sentiment profond avec un pensée profonde ; le juste équilibre de la vérité qui observe e de la faculté imaginative qui modifie les objets observés ; et par-dessus tout, le don original de répandre le ton et l'atmo sphère, de projeter la hauteur et la profondeur du monde idé autour de formes, d'incidents et de situations dont la coutum avait pour les yeux ordinaires obscurci tout le lustre, éteint miroitement et desséché la rosée (1). »

D'un autre côté le *Prélude* fait sentir la joie avec laquel Wordsworth vit l'admiration de Coleridge et en apprit la caus

« O ami ! charmé par quelques accords improvisés qui serv rent à amuser ce vagabondage (à travers la plaine de Salisbur tu as dit que là et alors mon esprit avait exercé sur les form vulgaires des choses présentes, sur le monde véritable de n jours familiers, une puissance plus haute encore (que celle consisterait à évoquer le passé druidique) ; qu'il leur avait p un ton, une image et un caractère jusqu'alors non reflétés par livres. Appelons cela un jugement partial — et pourquoi cep dant ? car nous étions alors comme des étrangers ; et je n'ai le droit de parler mal de vers, si informes soient-ils, qui dev ta jeune imagination élevée dans la grande Cité, éclater comme une lumière dans le lointain (2). »

Du premier coup, la manière d'être de leur amitié intell tuelle fut décidée. Coleridge déclara que, des deux, Wordsw

(1) *Biographia literaria*, ch. IV.
(2) *Prélude*, XIII, 352-365.

était le grand poète et il en donna pour raison l'imagination de son ami. Lui-même se mit aussitôt à définir cette imagination (1), et il est facile de se le représenter, avec sa verve éloquente et savante, démontrant à Wordsworth aisément convaincu la présence du Dieu dans son sein. Rien n'est plus curieux que la simplicité avec laquelle Wordsworth accepta la reconnaissance de son génie supérieur. Rien n'est plus admirable que la parfaite abnégation de Coleridge, impatient de désabuser ses propres admirateurs et de les forcer à s'incliner avec lui-même devant le grand homme découvert. Au moment où il connut Wordsworth, Coleridge était resté pour ses amis de collège et d'Université, il était devenu pour son entourage de Bristol, le jeune homme de génie à qui chacun promet une destinée merveilleuse. Son condisciple Charles Lamb voyait dans ses *Méditations religieuses* « le plus noble poème de la langue anglaise depuis le *Paradis perdu*, et encore le *Paradis perdu* n'avait-il pas servi de véhicule à d'aussi grandes vérités (2) ». Il le suppliait d'écrire une épopée, de faire une œuvre qui l'illustrât à jamais et le rendît « maître du siècle à venir (3) ». Ebloui par Coleridge, le libraire Cottle témoignait de son enthousiasme en lui payant cher ses poésies qui se vendaient mal. Le riche tanneur-fermier de Nether Stowey, Thomas Poole, lui offrait sa maison pour l'avoir auprès de lui. Le poète Charles Lloyd, fils d'un banquier opulent, se logeait dans sa chaumière pour jouir de sa société. Thomas Wedgwood, fils de l'illustre potier artistique, allait lui assurer un revenu de quatre mille francs pour qu'il pût se consacrer exclusivement à la poésie et à la philosophie. Et combien d'autres alors et depuis fascinés par lui ! Or, comment répondra Coleridge à cet unanime enthousiasme ? En répétant partout trè

(1) *Biographia literaria*, ch. IV,
(2) Lettre de Lamb à Coleridge, 5 et 6 janvier 1797.
(3) *Idem*, du 10 janvier 1797.

haut que les éloges qu'on lui prodigue, c'est à Wordsworth qu'ils sont dus. Dès le 13 mai 1796, il parlait de celui-ci au démocrate Thelwall comme « du meilleur poète de la génération ». En juin 1797, il écrit à Cottle : « Je parle d'un cœur sincère et, je le crois, d'un esprit non aveuglé, quand je vous dis que je me sens tout petit à côté de lui. » Un mois après, il écrivait à Southey : « Wordsworth est un très grand homme, le seul auprès duquel *en tous moments* et dans *tous les modes d'excellence* je me sente inférieur, le seul du moins que j'aie encore rencontré (1). » Aux Wedgwood qui doutaient du génie de Wordsworth, il répliquait : « Il est si loin en avance de nous qu'il a l'air d'un nain dans l'éloignement (2) ». Et ce n'étaient pas là des cris d'admiration arrachés par la surprise ; son enthousiasme alla croissant pendant plusieurs années et résista aux épreuves de la plus étroite intimité. Quatre ans après la première entrevue, Thomas Poole lui reprochait-il de se prosterner devant Wordsworth, il lui répondait qu'il y avait pour lui une jouissance délicieuse à être le premier qui admirât dignement ce nouveau Milton (3). Il disait à Sir Humphry Davy qu'il aurait mieux aimé avoir écrit la *Ruth* et la *Lucie* de Wordsworth qu'un million de poèmes comme *Christabel* (4). Et il ajoutait, avec une juste conscience de son désintéressement : « Mais pourquoi me calomnier en disant que j'aimerais mieux avoir écrit ces poésies ? Dieu le sait, je jouis tout autant de ce qu'elles ont été écrites. » A Charles Lamb, qui refusait d'admirer sans réserve la seconde édition des *Ballades lyriques* où toutes les pièces ajoutées étaient de Wordsworth, il envoyait une semonce avec ordre formel de s'incliner, assurant à Lamb « que si les œuvres d'un génie incontestable comme Wordsworth ne lui plaisaient pas à première

(1) *Letters of S. T. Coleridge* (1895), I, p. 224.
(2) W. Hazlitt, *My first acquaintance with poets*.
(3) Lettre de Coleridge à Poole, mars 1800.
(4) Lettre de Coleridge à Sir Humphry Davy, 9 octobre 1800.

vue, la faute était en lui et non en elles (1) ». A William Godwin, auquel il s'était déjà déclaré « indigne de dénouer les cordons des souliers de Wordsworth », il écrivait le 25 mars 1801 : « Si je meurs et que les libraires vous offrent quelque chose pour raconter ma vie, ne manquez pas de dire : Wordsworth est descendu sur lui comme le Γνῶθι σεαυτόν du ciel, et en lui montrant ce qu'était la véritable poésie, il lui a fait savoir que lui-même n'était pas un poète ».

De tous côtés, contre tous les incrédules, Coleridge sera prêt à combattre pour la gloire de son ami aux dépens de sa propre gloire. Mais, dès le début, il lui donna de son admiration une preuve plus sûre et plus flatteuse encore que les éloges. Il l'imita sur-le-champ. Il est un passage de *Crime et Chagrin* où Wordsworth décrit une charrette arrêtée dans l'air âpre du matin, près d'un ruisseau qui coupe la route caillouteuse. « Dedans était couchée une femme pâle, minée par la maladie... Il n'y avait pas de lit sous le corps amaigri de la femme et cependant, fût-ce pour mourir près de celui qu'elle avait le plus aimé, elle n'aurait pas pu d'elle-même mouvoir ses membres épuisés. » Conduite à l'auberge la plus proche, « elle releva à demi de dessus la paille nue son visage osseux, décharné et mortellement blême; sans demander la compassion, elle fixa sur le groupe un œil terne, plein d'égarement et de stupeur, puis retomba sur sa paille avec un faible gémissement. La femme de l'aubergiste s'écria avec ferveur : Dieu soit loué ! j'ai une maison que je puis appeler mienne, et je ne la laisserai pas périr là, sans soins et seule ». Soins inutiles, car la malheureuse ne retrouve que la force de raconter son histoire et meurt presque aussitôt (2).

Or, Coleridge qui avait fourni une centaine de vers philosophiques à l'épopée de Southey sur *Jeanne d'Arc*, mystiques

(1) Lettre de Charles Lamb à Thomas Manning, 15 février 1801 (publiée seulement dans l'édition Ainger).

(2) *Guilt and Sorrow*, st. LX à LXIII.

effusions dont quelques-unes ont été citées (1), introduisit bizarrement à la suite une scène douloureuse de la vie familière, inspirée par le précédent passage de *Crime et Chagrin*. Il se proposait de publier ces vers à part, sous le titre de *Visions de la Pucelle d'Orléans*. Il s'agissait de montrer comment Jeanne d'Arc avait pris conscience de sa mission. Coleridge lui faisait donc voir un spectacle de tristesse analogue à celui qu'avait décrit Wordsworth. Mue par son ange gardien, Jeanne est sortie seule, avant l'aube d'un matin d'hiver. Au bord de la grande route elle aperçoit une charrette abandonnée. Un des chevaux est mort gelé ; les deux autres sont raidis par le froid. Elle appelle. Une voix faible sort de sous la bâche qui couvre la voiture. C'est celle d'un malheureux, aux membres brûlés par le gel, qui rampe péniblement vers elle. Sa femme et ses enfants sont dans la charrette, immobiles, tués par le froid. Jeanne amène à grand'peine la voiture jusqu'à sa demeure, soigne le malheureux survivant, mais le soigne en vain, car il ne tarde pas à rejoindre les siens dans la mort. Il a pu du moins, avant son dernier soupir, raconter son histoire. Le village où il vivait avait été pris par l'ennemi et brûlé. Il s'était sauvé avec les siens sans trouver de refuge contre la nuit glacée. Et c'est alors que Jeanne émue au fond du cœur par cette vue et par ce récit eut la première vision de sa destinée (2).

IV

Puisque Coleridge l'admirait jusqu'à l'imiter, Wordsworth pouvait-il faire autrement que de s'imiter lui-même ou plutôt de

(1) Publiées par Coleridge à part sous le nom de *Destiny of Nations*.
(2) *Destiny of Nations*, v. 172-245.

persévérer dans le genre de poésie qui lui avait valu un tel disciple? Assuré de pouvoir transfigurer les plus humbles sujets, il choisit un thème plus simple encore, plus dépouillé d'événements que celui de *Crime et Chagrin;* il se mit à écrire la *Chaumière ruinée*, poème qui forma plus tard le premier livre de l'*Excursion*. Cette histoire, pour être exempte de crime et d'horreur, n'était pas moins poignante que la précédente. C'était encore un tableau des maux obscurs produits par la guerre, d'un bonheur, détruit par elle, d'une des ruines inaperçues dont elle est cause. Enveloppée depuis de réflexions optimistes, cette histoire a perdu — non sans détriment artistique — son unité d'impression désolante (1). Mais elle peut être dégagée de ces excroissances et, à part les retouches de style qu'elle a pu subir, on retrouve aisément l'œuvre première, une des plus belles et des plus fortes que Wordsworth ait écrites.

(1) Il suffit de rapprocher la *Chaumière ruinée* des *Borderers* que Wordsworth achève dans le même temps, pour sentir que les réflexions optimistes du Colporteur ont été ajoutées après coup. D'ailleurs le ton même de l'histoire est trop sombre pour ces réflexions qui sont faites justement par celui qui la raconte. Nous savons en outre par la note-préface de l'*Excursion* quelle partie du poème fut écrite d'abord et c'est la plus douloureuse (*Excursion*, I, v. 871-916). Une preuve très différente peut être donnée. Le 11 mars 1798 Wordsworth écrit qu'il a composé 706 vers du *Reclus*. Trois jours avant, Coleridge écrivait que Wordsworth avait composé « près de douze cents vers blancs, supérieurs, je n'hésite pas à le reconnaître, à quoi que ce soit qui y ressemble en aucune manière dans notre langue ». Les cinq cents vers qui restent, la soustraction faite, représentent la *Chaumière ruinée*, sans les réflexions. Pour être sûr que Coleridge avait bien la *Chaumière ruinée* en vue quand il écrivait ces mots, il suffit de rapprocher de cette lettre sa lettre à Lady Beaumont du 3 avril 1815 : « La *Chaumière ruinée* que je n'ai jamais hésité à appeler le plus beau poème de notre langue, comparé à tout autre de semblable étendue. »

Quant à la date de composition (donnée par Wordsworth dans sa note-préface de l'*Excursion* comme étant de 1795-1798) elle est précisée par la lecture du poème faite à Coleridge en juin et à Lamb en juillet 1797. Lamb écrivait en remerciant Wordsworth de l'*Excursion* : « Le fait que l'histoire de Marguerite (celle du début) est pour moi une très vieille connaissance, remontant aussi loin que notre première rencontre à Stowey, ne me la fait pas trouver moins fraîche à sa réapparition. » (Lettre du 9 août 1814.)

La Chaumière ruinée (1)

C'était l'été, et le soleil avait monté haut dans le ciel... A travers une vaste lande nue je cheminais d'un pas alangui que retardait le sol glissant ; mon bras faible ne pouvait pas disperser la nuée d'insectes qui se rassemblaient autour de mon visage et qui restaient toujours avec moi à mesure que j'avançais.

Sur cette lande découverte se dressait un petit bois : c'était le port souhaité où devait s'achever ma course. Je l'atteignis, et là, dans l'ombre que versait une famille de grands ormes, m'apparut une chaumière sans toit ; quatre murs nus qui s'entre-regardaient ! — Je jetai les yeux autour de moi, et selon mon désir et mon espérance j'aperçus l'ami que je cherchais ; c'était un homme d'âge vénérable, mais fort et robuste (un colporteur naguère), dont les voyages n'avaient en rien diminué la vigueur. Il était là, sur le banc de la chaumière, étendu à l'ombre, semblant dormir. Un bâton ferré du bout était posé à côté de lui...

. . . . . .

Ses yeux étaient à demi fermés comme dans l'assoupissement, et les ombres des ormes remués par la brise au-dessus de lui tachetaient sa face. Il n'avait pas entendu s'approcher mon pas, et je restai debout près de lui sous l'ombrage quelques minutes sans qu'il me remarquât. Enfin je l'appelai, voyant que son chapeau était mouillé de gouttes d'eau, comme si le bord venait d'être plongé dans une eau courante. Il se leva et avant que nous eussions fini d'exprimer la joie de nous revoir : « C'est, lui dis-je, une journée brûlante. Mes lèvres sont desséchées par la soif, mais vous, il me semble que vous avez trouvé où vous rafraîchir. » A ces mots il me désigna du doigt un églantier, et me dit de franchir la clôture par-dessus laquelle l'arbuste élancé regardait le chemin public. C'était un petit jardin redevenu sauvage ; les mauvaises herbes emmêlées y portaient la trace des pieds des passants que les groseillers qui jailissaient en longues branchettes maigres, ou les cassis pendus à leurs tiges sans feuilles, en grappes rares, avaient tentés de franchir le mur ruiné. Je regardai autour de moi et, dans un coin sombre et humide où se rejoignaient deux grandes haies d'aunes aux branches épaisses, j'aperçus un

(1) *Excursion*, I. Je traduis sur le texte de la première édition (1814). Les modifications de texte qu'a subies dans la suite la partie du premier chant ici traduite sont rares et de peu d'importance.

puits couvert d'un linceul de fleurs de saule et de fougères plumassées. J'étanchai ma soif, et quittant ce lieu morne je retournai aussitôt vers l'ombrage où le vieillard était assis sur le banc de la chaumière. Tandis que j'étais encore debout près de lui, la tête découverte, pour respirer librement et pour rafraîchir mes tempes au souffle de l'air, il parla ainsi : « Je vois autour de moi ici des choses que vous ne pouvez pas voir : nous mourons, mon ami, et non pas seuls, mais ce que chaque homme a le plus aimé et prisé dans son coin de terre particulier meurt avec lui ou change ; et très vite, même des bons il ne reste aucun souvenir... Je suis resté debout longtemps là-bas près de la source, et j'ai contemplé ses eaux jusqu'à ce que nous ayons semblé éprouver une même tristesse, elles et moi. Pour elles un lien de fraternité s'est brisé : il fut un temps où chaque jour le toucher d'une main humaine interrompait le sommeil naturel qui les réunit dans un calme de mort, et où elles subvenaient à des besoins humains. En me penchant pour boire, j'ai aperçu sur la dalle boueuse l'inutile fragment d'un bol de bois, verdi par la mousse des années; objet de pensée qui m'a remué le cœur! me rappelant les jours d'autrefois où je ne pouvais jamais passer sur cette route sans que celle qui vivait dans ces murs vînt à mon approche me saluer comme si elle eût été ma fille, — et moi je l'aimais comme ma propre enfant. O monsieur! les bons meurent les premiers, et ceux dont le cœur est sec comme la poussière de l'été brûlent jusqu'au fer du chandelier. Plus d'un passant a béni la pauvre Marguerite pour son air de bonté, lorsqu'elle lui tendait l'eau fraîche tirée de ce puits abandonné ; et nul ne venait qui ne fût bien reçu, et nul ne s'en allait sans qu'il semblât qu'elle l'aimait. Elle est morte ; la lumière de sa cabane solitaire est éteinte ; la cabane elle-même abandonnée à la ruine, et Marguerite oubliée dans la calme tombe.

Je parle, poursuivit-il, d'une créature dont les vertus fleurissaient sous cet humble toit. C'était une femme d'une nature constante, tendre et profonde en son excès d'amour ; ne parlant pas beaucoup, se complaisant plutôt dans la joie de ses pensées : son caractère semblait avoir été formé avec un soin spécial, comme pour faire un être qui en ajoutant l'amour à la paix vécût sur terre une vie de bonheur. Son compagnon, son mari, ne manquait pas de son côté de l'humble mérite qui satisfaisait le cœur de cette femme : il était frugal, affectueux, sérieux, et en outre ardent au travail. Elle disait avec orgueil qu'il s'asseyait souvent devant son métier, en été, avant que le moissonneur fût dehors, dans l'herbe mouillée de rosée, — au premier printemps, avant que la dernière étoile eût disparu. Ceux qui passaient le soir pouvaient entendre derrière la clôture

du jardin sa bêche active qu'il maniait après son travail quotidien jusqu'à ce que la lumière manquât, et que toutes les feuilles et toutes les fleurs se perdissent dans les haies assombries. Ainsi se passaient leurs jours dans la paix et le bien-être; et un beau petit garçon était leur meilleure espérance, après le Dieu du ciel.

Il n'y a pas vingt ans, mais vous, c'est à peine si vous pouvez vous souvenir de cela, survinrent deux saisons funestes où les champs ne portèrent qu'une demi-moisson. Il plut au ciel d'y ajouter une pire affliction dans le fléau de la guerre; ce pays heureux fut frappé au cœur! Voyageant alors parmi les chaumières et portant sur mon dos un ballot de vêtements d'hiver, je vis les maux de cette époque : beaucoup de riches descendirent, comme dans un rêve, parmi les pauvres ; et des pauvres beaucoup cessèrent d'exister et leur demeure ne les connut plus. Cependant, privée en partie de son bien-être de chaque jour, supportant gaîment des privations nombreuses, Marguerite continua de lutter pendant ces années de calamité, avec l'espoir au cœur, jusqu'au second automne, où le fidèle compagnon de sa vie fut cloué au lit par la maladie, atteint d'une fièvre dangereuse. Il traîna longtemps ainsi, et quand les forces lui revinrent il s'aperçut que le peu mis en réserve pour une heure d'accident ou pour la vieillesse impotente était tout dépensé. Ils avaient maintenant deux enfants, l'un nouveau-né. C'était, comme je l'ai dit, un temps de misère. Des bandes d'artisans renvoyés de leur travail quotidien s'en allaient à la dérive implorer leur pain de la charité publique, eux, leurs femmes et leurs enfants ; — bien plus heureux s'ils avaient pu vivre comme les petits oiseaux qui picotent le long des haies, ou comme le milan qui fait sa demeure sur les rochers de la montagne !

C'était un triste revers pour celui qui longtemps avait rempli d'abondance et possédé en paix cette chaumière solitaire. Il se tenait à la porte et sifflait maint et maint joyeux refrain sur des airs rien moins que joyeux ; ou bien avec son couteau il sculptait des formes bizarres sur des têtes de cannes, — puis, non moins oisivement, il cherchait au hasard dans tous les coins de la maison ou du jardin quelque travail d'utilité ou d'ornement ; avec une ingéniosité étrange, amusante et pourtant maladive, il mêlait ensemble, où il le pouvait, les tâches diverses de l'été de l'automne, de l'hiver et du printemps. Mais cela ne dura pas. Bientôt sa bonne humeur devint un poids où il n'y avait plus de plaisir et la pauvreté lui donna un caractère capricieux et chagrin : il languissait de jour en jour, et souvent quittait son ouvrage, — et tournait sans besoin ses pas vers la ville ; ou bien il errait çà et là dans la campagne. Tantôt

il parlait de ses enfants avec détachement et d'une langue cruelle; d'autres fois il les faisait sauter avec une joie fausse et forcée ; et c'était navrant de voir l'air de ces pauvres petits innocents. « Chaque sourire, m'a dit Marguerite, ici même sous ces arbres, faisait saigner mon cœur. »

. . . . . .

Alors qu'il en allait ainsi chez ceux pour qui cette chaumière jusqu'à ces malheureuses années avait été un foyer béni, le hasard de ma profession me fit voyager dans un pays éloigné ; et lorsque je fis halte près de la barrière qui, là-bas, ferme le petit chemin vert, je fus tout heureux de revoir ces grands ormes. Je ne me reposai pas longtemps; plus d'une pensée souriante me tint compagnie comme je traversais ce communal. Ayant atteint la porte, je frappai, et quand j'entrai, avec l'espoir de l'accueil accoutumé, Marguerite me regarda quelque temps ; puis elle détourna la tête sans parler, — et, s'asseyant sur une chaise, pleura amèrement. Je ne savais que faire ni que lui dire. Pauvre créature! enfin, elle se leva de son siège, et alors — ô monsieur! je ne puis pas *raconter* l'accent dont elle prononça mon nom — avec une affection fervente et un air de douleur inexprimable et un regard d'impuissance qui semblait se cramponner à moi, elle me demanda si j'avais vu son mari. A mesure qu'elle parlait, il me venait au cœur une surprise et une peur étranges, et je n'eus pas la force de lui répondre avant qu'elle m'eût dit qu'il avait disparu — il n'y avait pas deux mois. Il avait quitté sa maison : deux misérables jours s'étaient écoulés, et le troisième, en soulevant tristement la tête de dessus l'oreiller pour voir, comme font les affligés, si le jour était revenu, elle avait aperçu sur la croisée de sa chambre un papier plié, placé là comme pour frapper ses yeux au réveil. Elle l'ouvrit en tremblant — n'y trouva rien d'écrit, mais y vit des pièces de monnaie soigneusement enveloppées, de l'argent et de l'or. « Je frissonnai à cette vue, me dit Marguerite, car je savais que c'était sa main qui avait dû placer là ce papier ; et, avant la fin de ce jour, de ce long jour anxieux, j'appris d'un homme envoyé par mon mari avec la triste nouvelle, qu'il avait rejoint une troupe de soldats partant pour un pays éloigné. Voilà comment il m'a laissée — il n'a pas eu le cœur de me dire adieu, car il avait peur de me voir le suivre avec mes enfants et succomber aux misères de cette vie errante. »

Marguerite me fit ce récit avec beaucoup de larmes et, quand elle eut fini, je n'avais guère la force de lui donner des consolations et je fus bien aise d'entendre sortir de sa propre bouche quelques mots d'espoir

qui servirent à nous réconforter l'un et l'autre. Mais nous n'avions pas causé longtemps que nous nous mîmes à bâtir des pensées meilleures, et d'un œil plus brillant elle regarda autour d'elle comme si elle eût versé des larmes de joie. — C'était au moment du premier printemps; je la laissai occupée à jardiner, et je me rappelle bien qu'elle regarda par-dessus la clôture et que, pendant que je suivais le petit sentier, elle m'appela et envoya une bénédiction après moi, avec une joie attendrie, et d'une voix qui semblait le son même des pensées heureuses.

Je voyageai par bien des collines et bien des vallées avec mon fardeau accoutumé, par la chaleur et par le froid, à travers bien des bois et bien des champs découverts, au soleil et à l'ombre, à la pluie et au beau temps, le cœur triste ou gai, selon les heures ; mes meilleurs compagnons étant tantôt les vents qui me poussaient, et tantôt les ruisseaux trotteurs et les arbres murmurants, et tantôt la musique de mes pas lourds, avec mainte pensée éphémère qui passait entre deux et disparaissait.

Je revins par ici vers le déclin de l'été, quand les blés étaient jeunes et quand l'herbe molle, poussant une seconde fois, avait répandu sur le champ fauché sa tendre verdure. Arrivé à sa porte je m'aperçus qu'elle était absente. Sous l'ombrage où nous sommes maintenant assis, j'attendis son retour. Sa chaumière, alors si gaie à voir, avait son aspect coutumier, — seulement le chèvrefeuille enroulé autour de la porte semblait pendre en touffes plus lourdes ; et cette mauvaise herbe brillante, l'orpin jaune, laissée libre de prendre racine sur le bord de la fenêtre y poussait à profusion, aveuglant les vitres du bas. Je m'éloignai de là pour faire le tour de son jardin. Il paraissait traîner en arrière de la saison, et il avait perdu l'orgueil de sa belle tenue. Des bordures faites de marguerites et de statices resplendissantes, les fleurs s'échappaient au hasard et empiétaient sur les allées dont elles avaient été l'ornement ; les œillets, jadis admirés pour leur beauté sans égale et non moins pour la peine qu'ils avaient coûtée, penchaient leur tête languissante faute de support. Le liseron encombrant avait enlacé de ses guirlandes et de ses clochettes les deux petites rangées de pois et les entraînait vers la terre.

Une heure se passa ainsi. Je revins devant la chaumière d'un pas inquiet, et comme je marchais de long en large devant la porte, un passant, devinant qui je cherchais, me dit qu'elle avait coutume d'errer au loin. Le soleil baissait vers l'ouest, et je m'assis encore dans une triste impatience. Dans la maison son petit enfant laissé seul criait fort ; puis comme un coup de vent qui meurt apaisé de lui-même, ses cris se turent. Je me levai du banc, mais rien ne put distraire ni calmer mes pensées

Le lieu quoique beau était très désolé, — plus j'y restais, plus il me semblait désolé. Et, regardant autour de moi, j'observai pour la première fois les pierres d'angle, de chaque côté de la porte, colorées de taches d'un rouge terne et où étaient collées des touffes de poils laineux, comme si les moutons qui paissaient sur les communaux venaient là familièrement et avaient pris l'habitude de se coucher juste contre le seuil. Des ombres plus profondes tombaient des grands ormes ; l'horloge de la chaumière sonna huit heures ; — je me retournai, et je la vis à quelques pas de moi. Sa face était pâle et maigrie ; tout son corps avait changé. En ouvrant la porte, elle dit : « Je suis affligée que vous ayez attendu si longtemps ici. Mais, à dire vrai, je suis beaucoup sortie ces derniers temps ; et quelquefois — je le dis à ma honte — j'ai besoin de mes meilleures prières pour me ramener. » Pendant qu'elle posait sur la table notre repas du soir, elle me raconta — sans interrompre cette besogne qui donnait une occupation à ses mains machinales — qu'elle s'était séparée de l'aîné de ses enfants, qu'elle lui avait trouvé un apprentissage avantageux chez un bon maître dans une ferme éloignée. — « Je m'aperçois que vous m'examinez et j'en vois bien la cause. Aujourd'hui je suis allée loin ; et bien des jours j'erre par les champs, sachant ceci seulement que ce que je cherche je ne puis pas le trouver ; et voilà comment je perds mon temps : car je suis bien changée, je me suis fait, dit-elle, beaucoup de mal à moi-même et à ce pauvre petit. J'ai dormi en pleurant et en pleurant je me suis réveillée ; mes larmes ont coulé comme si mon corps n'était pas pareil à celui des autres et comme si je ne pouvais jamais mourir. Mais je suis maintenant d'esprit et de cœur plus calme, et j'espère, dit-elle, que le Ciel me donnera la patience d'endurer les choses que je vois chez nous. »

. . . . . .

Cela vous aurait affligé jusqu'au fond de l'âme de la voir : ses paupières étaient toujours baissées, ses yeux fixés à terre ; et, tout en me donnant à manger à sa table, elle ne me regardait pas. Sa voix était basse, son corps abattu. Dans tous les actes qui touchaient au ménage, apparaissait la calme indifférence d'un esprit pensif et replié sur lui-même, pour lequel toutes les choses extérieures sont comme vides de sens. Elle ne cessait pas de soupirer, et cependant on ne voyait nul mouvement de la poitrine, nul gonflement du cœur. Pendant qu'auprès du feu nous étions assis ensemble, des soupirs arrivaient à mon oreille, je ne savais pas comment, et à peine savais-je d'où ils venaient.

Avant de partir je donnai à ses soins pour l'usage de son fils quelques

souvenirs d'affection qu'elle reçut d'un air de bon accueil; et je l'exhortai à placer sa confiance dans l'amour du bon Dieu et à chercher assistance dans la prière. Je pris mon bâton et quand je baisai son bébé, elle avait les larmes aux yeux. Je la quittai alors avec le meilleur espoir et la meilleure consolation que je pusse lui donner; elle me remercia de mes souhaits; — mais mon espérance, elle ne sembla pas m'en remercier.

Je revins et ma tournée me ramena le long de cette route lorsque sur ses bords ensoleillés la primevère commençait à poindre, donnant le premier acompte du printemps. Je la trouvai triste et languissante : elle n'avait pas reçu de nouvelles de son mari; s'il vivait, elle ne savait pas qu'il vivait; s'il était mort, elle ne savait pas qu'il était mort. Elle semblait la même de tournure et d'apparence, mais sa maison trahissait la main endormie de la négligence; l'aire n'était ni sèche ni propre; l'âtre était sans joie; au lieu de son petit lot de livres qui jusque-là avaient été empilés contre les vitres du coin, dans l'embrasure de la fenêtre, avec un ordre décent, je voyais maintenant des feuilles éparses, des volumes semés çà et là, ouverts ou fermés, comme le hasard les avait fait tomber. Le petit enfant avait pris de sa mère le tic de la douleur, et soupirait parmi ses jouets. Cette fois encore j'allai vers la barrière du jardin; là, je vis plus clairement encore que la pauvreté et le chagrin s'étaient maintenant approchés plus près d'elle. Le sol durci était défiguré par les mauvaises plantes et par des touffes d'herbe fanée : on n'y voyait aucun billon de terreau noir et luisant, aucune verdure d'hiver; des plantes et des fleurs, il semblait que la meilleure partie eût disparu rongée, ou enfoncée en terre par les piétinements; un lien de paille qui avait été enlacé autour de la tige frêle d'un jeune pommier gisait au pied de l'arbre; l'écorce avait été mordillée tout autour par les moutons vagabonds. — Margueritte se tenait debout auprès, son enfant dans les bras, et voyant mes yeux fixés sur l'arbre elle dit : « J'ai peur qu'il ne soit mort avant que Robert ne revienne. » Lorsque nous fûmes rentrés ensemble dans la maison, elle me demanda si j'avais quelque espoir : — n'était son bébé et son petit garçon orphelin, dit-elle, elle ne désirait pas vivre; sans eux elle mourait de chagrin. Pourtant je vis le métier oisif de son mari toujours à sa place; ses habits du dimanche restaient pendus au même clou; son bâton même, non dérangé, était debout derrière la porte.

Et lorsque dans les froids de décembre je revins la voir, elle me dit que son petit enfant était mort, et qu'elle était restée seule. A présent déchargée de ses soins maternels, elle avait pris un métier commun dans ce pays pauvre, et elle gagnait à filer du chanvre ce qu'il lui fallait pour

vivre; et, pour cela, elle avait loué le petit garçon d'un voisin qui lui donnait l'aide nécessaire. Ce jour-là, elle quitta bien volontiers son travail et m'accompagna le long de la route boueuse, sans s'inquiéter de la distance; et d'une voix si pitoyable que pas un cœur n'aurait pu l'entendre parler sans souffrance, elle me supplia de toujours m'informer, partout où j'irais, de celui qu'elle avait perdu. Nous nous dîmes adieu alors — notre dernier adieu; car à partir de ce jour il se passa bien des saisons avant que je retournasse de nouveau dans cette région.

Neuf tristes années, depuis leur première séparation, neuf longues années, elle languit dans son veuvage inquiet, femme et veuve à la fois. Ce dut être un douloureux dépérissement du cœur! J'ai entendu dire, mon ami, que souvent dans ce bosquet elle restait assise, seule, pendant la moitié des dimanches oisifs; et si un chien passait elle quittait l'ombrage et regardait au dehors. Sur ce vieux banc elle restait assise des heures entières, et son œil ne cessait pas de chercher dans le lointain, imaginant des choses qui faisaient battre vite son cœur. Vous voyez ce sentier maintenant presque effacé, — l'herbe a peu à peu recouvert sa ligne grise; là, elle a piétiné pendant bien des jours de l'été brûlant, filant le chanvre qui faisait une ceinture autour de sa taille, et tirant le fil qui s'allongeait toujours, tandis qu'elle marchait à reculons. Mais chaque fois qu'il passait par là un homme dont les vêtements rouges annonçaient un soldat, ou quelque mendiant estropié en costume de matelot, l'enfant assis pour tourner la roue suspendait son travail; et elle, d'une voix tremblante, faisait mainte folle question; et lorsque ces gens dont la présence ne lui apportait aucun soulagement étaient passés, son cœur était encore plus triste. Et près de cette barrière qui donne sur le chemin public elle se postait souvent, et s'il venait un cavalier étranger, elle soulevait le loquet, et d'un œil avide fouillait son visage; tout heureuse si, à quelque signe de compassion découvert dans ses traits, elle osait répéter la même triste question. Cependant sa pauvre cabane tombait en ruine; car il n'était plus là celui dont la main, aux premières morsures des gelées d'octobre, en bouchait toutes les fentes et sillonnait de bandes de paille fraîche le chaume verdi. Et c'est ainsi qu'elle vécut pendant les longs hivers, indifférente et seule, jusqu'à ce que sa maison fût sapée par la gelée, par le dégel et par la pluie; et pendant qu'elle dormait, l'humidité de la nuit glaçait sa poitrine; et dans les jours de tempête ses vêtements en lambeaux étaient secoués par le vent, jusqu'au coin de son feu. Pourtant elle aimait toujours ce lieu misérable, et pour des mondes n'eût pas voulu s'en séparer; et toujours ce bout de route et ce banc grossier

lui restaient chers par l'effet d'un espoir torturant, profondément enraciné dans son cœur; et c'est ici, mon ami, qu'elle est restée dans la maladie; et c'est ici qu'elle est morte, dernier habitant humain de ces murs ruinés.

Tel est le poème que composa Wordsworth après ses premières entrevues avec Coleridge, lorsqu'il eut été stimulé par l'admiration sans être encore modifié par la philosophie du jeune néo-platonicien. Isolée entre les poèmes où se reflète sa crise morale et le *Reclus* et les *Ballades lyriques* marqués en maint endroit de son esprit de système, soit pour la pensée, soit pour la forme, la *Chaumière ruinée* est à tous égards caractéristique. Elle donne la mesure du génie de Wordsworth au moment où il eut atteint sa maturité, sans cependant avoir encore pris le pli d'aucune doctrine. Les circonstances mélodramatiques qui déparaient *Crime et Chagrin* ont disparu. Mais rien encore de cet optimisme qui, même en ses plus magnifiques effusions aura je ne sais quel air de parti pris. Rien non plus de ces menues trivialités introduites çà et là pour obéir à une théorie poétique. Wordsworth accumule ici les plus humbles détails sans être un seul instant suspect de les employer systématiquement. L'harmonie du fond et de la forme est cette fois parfaite. Le vers blanc auquel Wordsworth s'est exercé en écrivant les *Borderers* a pris la place du vers rimé; il vient comme affirmer que le poète, dépouillant tout ornement, compte sur la seule émotion du sujet ennoblie par la seule régularité du rythme. Et dans sa simplicité touchante, dans sa grave humilité, ce poème était tout original. La poésie anglaise n'en offrait à Wordsworth aucun modèle, même lointain. Si quelque chose a pu lui suggérer l'idée du cadre si poétique de son conte, de l'harmonie qui s'établit entre l'âme humaine avec ses joies ou ses douleurs et les lieux où elle a joui et souffert, c'est le roman de *Paul et Virginie*. Le colporteur qui, devant les ruines de la chaumière, raconte à Wordsworth l'histoire de celle qui y vécut heureuse, n'est-il pas le frère puîné du vieillard

qui, quelques années plus tôt, retraçait à Bernardin de Saint-Pierre auprès des deux cabanes ruinées de l'île de France, l'idylle délicieuse qui s'y était déroulée? C'est le même thème, mais ramené par le réaliste Wordsworth en Angleterre, et où ses seules observations personnelles ont pris place. L'enthousiasme de Coleridge qui s'était déjà manifesté même pour les œuvres imparfaites de son ami ne pouvait que s'exalter à la lecture de la *Chaumière ruinée*. Sauf quelques rencontres, les deux poètes s'étaient peu vus en 1796, réunions trop courtes et trop rares pour qu'ils pussent arriver aux libres épanchements, à la parfaite communion d'âme. Mais de leurs premières entrevues, ils avaient emporté le souvenir caressant d'une admiration mutuelle, la conviction qu'ils étaient faits pour s'entendre et pour se compléter. Leur véritable intimité commença en juin 1797, sous le toit de Wordsworth, où Coleridge vint séjourner quelques semaines. C'est alors que Coleridge entendit lire les *Borderers* et s'en engoua au point de les imiter dans la seconde partie d'une tragédie, *Osorio*, dont il avait déjà écrit deux actes et demi. Frappé par le caractère du traître Oswald, il lui prit son orgueil et sa philosophie cynique pour le propre traître de sa pièce. Imitation flagrante et qui commence juste à l'endroit de sa tragédie où Coleridge s'était arrêté avant de connaître les *Borderers*. Cependant la *Chaumière ruinée* lui avait été lue dans le même séjour, et si d'abord il ne semble pas avoir conçu pour elle le même fougueux enthousiasme, on le voit graduellement arriver à la conviction que c'est là le chef-d'œuvre de Wordsworth, « supérieur à tout autre poème anglais qui s'en rapproche pour le sujet ou l'étendue ». Néanmoins, c'est ce même Coleridge qui allait désormais faire pénétrer dans la poésie admirée de son ami des éléments nouveaux par lesquels elle serait sinon transformée, du moins modifiée profondément.

En somme, jusqu'ici Coleridge avait tout reçu et n'avait, semble-t-il, rien donné en échange. Wordsworth avait pu être

saisi par les conceptions mystiques de son ami ; il ne se les était pas assimilées encore. Plus fermé aux influences, plus lent à se laisser pénétrer par les idées d'autrui, il avait été stimulé mais nullement changé par ses premières relations avec Coleridge. Le moment allait venir où il recevrait à son tour. Il fallait pour cela la vie en commun. Or, après s'être vus de près à Racedown, les deux jeunes gens se sentirent nécessaires l'un à l'autre, et trouvèrent impossible de vivre plus longtemps séparés. Le 3 juillet, les Wordsworth vinrent rendre à Coleridge sa visite. Le 13, ils s'installèrent dans le logis d'Alfoxden, à une lieue de Nether Stowey où vivait Coleridge. A dater de ce jour leur commerce devint quotidien. Sur chacun d'eux s'exerça une influence continue et profonde, non seulement celle qui se dégage d'une lecture ou d'une entrevue, d'une rapide rencontre de deux intelligences, mais celle d'une vie sur une vie, d'un homme sur un homme. C'est alors que Wordsworth connut vraiment celui plus grand dans sa conversation que dans ses écrits, dont il a lui-même magnifiquement décrit l'éloquence : « majestueuse rivière dont on entend et dont on voit le cours par intervalles qui est quelquefois cachée par des forêts, quelquefois perdue dans les sables, puis soudain reparaît, lumineuse, large et distincte ; alors même qu'elle fait un détour qui la dérobe aux yeux, vous savez que ses diverses parties sont reliées entre elles et que c'est la même rivière (1). »

(1) Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 129.

CHAPITRE III

ALFOXDEN

I

Les monts Quantock, avec leurs sommets qui ondulent gracieusement le long du canal de Bristol, offraient des sites dont la beauté joyeuse contrastait avec les aspects nus et tristes des falaises de Racedown. La première fois qu'elle vit cette région, Dorothée en fut ravie :

Il y a de tout ici : la mer, des bois aussi sauvages que l'imagination peut se les peindre, des ruisseaux aussi clairs et pierreux que dans le Cumberland, et des villages si romantiques! William et moi, en nous promenant seuls au hasard, nous avons découvert une cascade isolée dans une gorge faite par des monts escarpés que recouvrent de grands arbres. Les bois sont aussi beaux que ceux de Lowther et le pays est plus romantique ; il a le même caractère que les parties les moins grandioses du voisinage des lacs (1). »

(1) Lettre de Dorothée, 4 juillet 1797. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 114.

La maison d'Alfoxden enchanta également ses nouveaux hôtes : grand logis posé dans un large parc peuplé de daims. La façade donnait sur une petite cour plantée d'arbustes et de rosiers ; une haute colline semée d'arbres et vêtue de fougères l'abritait du soleil. « Les daims et les moutons qui paissaient sur les pentes en faisaient une perspective vivante (1). » Par derrière, la maison voyait de vastes prairies coupées de bois, et au fond, à deux milles, la mer. Mais le grand charme de ce pays moyen était dans la richesse variée de la végétation, dans l'abondance des bruyères et des fougères, dans la multitude des ifs qui atteignent là une taille majestueuse, et des houx dont la luisante verdure tapisse les sous-bois.

Sensible comme il l'était à la gaîté et à la tristesse des lieux Wordsworth dut en partie au charme d'Alfoxden ses rapides progrès vers la joie. Il ne dut pas moins à la société où l'introduisit sa liaison avec Coleridge. Il avait depuis plusieurs années usé de la solitude jusqu'à l'excès. Il s'était, au jugement même de son ami, « isolé des hommes au point de se faire du mal, goûtant sans doute ainsi des délices plus profondes et plus sublimes, mais ayant en revanche plus d'heures qui lui rongeaient la chair et le sang (2) ». Brusquement le solitaire se trouva au milieu d'hommes intelligents et divers, quelques-uns supérieurs, qui étaient les voisins ou les visiteurs de Coleridge. Le rêve d'une *Pantisocratie* ne s'était pas évanoui tout entier, sans laisser aucune trace de lui-même. Quelque chose en survivait dans ce coin du Somerset. Là, le groupement artificiel de la société ordinaire avait été remplacé par un groupement de sympathies, d'affections et d'idées communes.

Tous ceux qui fréquentaient chez Coleridge s'étaient trouvés unis par l'ardeur révolutionnaire ou tout au moins par un mêmes

(1) Lettre de Dorothée du 14 août 1799. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 1
(2) Lettre de Coleridge à Poole, 6 mai 1799, *Poole and his Friends*, I, p. 2

esprit d'indépendance envers les conventions sociales. Hommes faits ou tout jeunes gens, ils avaient été un moment soulevés par la grande vague d'enthousiasme qui en se retirant les laissait sur le rivage, — selon leur force vitale, épuisés et brisés, ou au contraire plus robustes, plus trempés pour la lutte après la fière secousse. Il y avait là les dolents et les vivaces, spectacle plein d'enseignement pour Wordsworth qui les observait.

Georges Burnett, Pantisocrate inconsolé, était parmi les premiers. Son visage alangui, où l'opium commençait à mettre l'hébètement du rêve continu, semblait porter le deuil du grand projet. Il hantait comme l'ombre plaintive du passé la demeure de Nether Stowey où l'éloquence de Coleridge lui rendait un peu de chaleur et de vie. Modeste personnage d'arrière-plan, touchant par sa faiblesse, intéressant aussi pour la part utile qu'il allait prendre au mouvement romantique, avec ses *Spécimens* des prosateurs anglais des seizième et dix-septième siècles, jusque-là ignorés dédaignés.

La mélancolie de Charles Lloyd était moins innocente et plus dangereuse pour ses amis. Ce jeune homme, fils d'un riche banquier de Birmingham, avait noblement débuté dans la vie. Rejetant dédaigneusement les faciles plaisirs qui s'offraient à lui, il avait résolu de consacrer sa fortune à la bienfaisance, son intelligence à la poésie et à la recherche du vrai. Pour y mieux réussir il avait séjourné plusieurs mois sous l'humble toit de Coleridge, vivant d'une vie frugale avec ce philosophe, rêvant et moralisant avec lui sur les monts Quantock. Il n'était plus l'hôte régulier de Coleridge au moment où Wordsworth arriva, mais il faisait encore çà et là des apparitions dans le Somerset. Cependant tous ses dons de cœur et d'intelligence commençaient dès lors à se corrompre sous l'influence d'un mal organique. Sujet à des crises épileptiques il succombait à une mélancolie morbide que Coleridge lui reprochait en vain. Sa philanthropie se tournait en stériles lamentations sur la tristesse de la vie

humaine ; sa sensibilité dégénérait en égoïsme larmoyant. Son esprit naturellement délicat et pénétrant qui faisait de lui le psychologue de la pléiade s'égarait dans le soupçon, était faussé par la jalousie. Le ressort de ses facultés s'altérait déjà en attendant que vînt pour lui la folie complète. Son caractère élevé et pur, déformé par l'affreux mal, avait des accès de méchanceté irresponsable où il devenait capable de mensonge et de perfidie. Ami dangereux, semeur de discorde, mais douloureusement instructif en ces années où chez tous la balance hésitai entre la tristesse et la joie. Cet ilote ivre de mélancolie étai fait pour avertir ceux qui voyaient la source malsaine et le effets mauvais de son humeur noire. Pour combien le pauvr Lloyd devait-il à son insu aider Wordworth à se fortifier dan la doctrine que « la sagesse spontanée s'exhale de la santé, qu la vérité s'exhale de la joie (1) ».

Charles Lamb, le rieur charmant, le spirituel et l'enjou Charles Lamb, était alors du côté des tristes. Lorsqu'il se ren contra avec Wordsworth sous le toit de Coleridge en juillet 179 dix mois ne s'étaient pas écoulés depuis le jour où sa sœur avai dans un accès de folie, tué sa mère d'un coup de couteau. Héro que sans fracas, le jeune homme avait aussitôt brisé sa prop vie, étouffé en silence un amour naissant et décidé de prend sa sœur avec lui, sous sa responsabilité. Lamb qui avait dé pour sa part goûté dans une maison de santé « toute la grande et toute l'étrangeté de la fantaisie (2) » pouvait craindre po lui-même un retour du mal. Sous le poids de son chagrin, s esprit naturellement libre et gai avait fléchi et s'était momen tanément réfugié dans les graves pensées religieuses. Il avait la main de Dieu dans le coup qui l'avait frappé, rougi de sa sans loi, de la mauvaise compagnie qu'il fréquentait à Londr

(1) *The tables turned*, 19-20.
(2) Lettre à Coleridge du 9 juin 1796.

A son admiration ancienne pour Coleridge qui datait du temps où ils étaient tous deux élèves de Christ's Hospital, s'ajoutait alors le besoin de cette amitié ennoblissante qui l'élevait au-dessus de ses compagnons ordinaires. Ce ne fut donc pas le véritable Lamb qui s'offrit alors à Wordsworth. Ce ne fut pas tout à fait non plus ce « fat moral » dont Lamb allait bientôt se moquer au sortir de son accès de puritanisme. Mais ce fut un jeune homme silencieux et attendri, le « Charles au doux cœur (1) » que Coleridge chanta pendant ce même séjour. Affaissé, dépouillé pour le présent de son originalité piquante, Lamb parut aux poètes comme un reflet moindre d'eux-mêmes. En ce petit employé de la Compagnie des Indes orientales qui composait des vers dolents dans les loisirs que lui laissait sa vie de bureau ou encore devant le bureau même de la Compagnie, ils crurent voir une âme sœur cadette de la leur « qui avait langui, ayant faim de la nature, enfermée dans la grande Cité (2) ». Lamb ne fit rien pour les détromper, s'y trompant lui-même avec eux. Il écouta avec recueillement les églogues de Wordsworth. Mais à quelque temps de là il recouvra son naturel. Sans cesser de se dévouer, il se dévoua en souriant, une plaisanterie toujours aux lèvres, écartant la compassion par des airs de gaminerie. Il se défit non moins vite des attributs champêtres dont Coleridge l'avait affublé. Sincère et malicieux à la fois, il opposa le culte de Londres à la religion de la nature, la sympathie pour les foules humaines à la passion de la solitude. Une secrète jalousie semble encore avoir excité cette réaction mi-badine, mi-sérieuse. Lamb était venu à Stowey pour Coleridge et il avait souffert de trouver la première place, une si large place, prise dans la vie de son ami par un nouveau venu. Il s'impatienta de voir Coleridge sans cesse à genoux devant

(1) *This Lime-tree bower my prison*, 28 et 75.
(2) *Ibid.*, 28-30.

Wordsworth et forçant tous ses propres admirateurs à se prosterner avec lui, derrière lui. Aussi sera-t-il longtemps avant d'apprécier sainement Wordsworth, plus longtemps avant de l'aimer. Aiguillonné par les propos perfides de Lloyd, il se vengera en riant sous cape de la solennité du culte prescrit et de la foi profonde en lui-même du dieu mis sur l'autel. Ce ne sera que peu à peu, avec effort, qu'il en viendra à reconnaître le génie de Wordsworth et à lui pardonner ses travers; encore ne se refusera-t-il jamais tout à fait le soulagement de les railler.

Ceux-là étaient les affligés — ceux qui fléchissaient sous la douleur réelle ou imaginaire, durable ou passagère. Tout autre le « citoyen » John Thelwall, hardi démocrate, récemment jugé pour crime de haute trahison, à qui la persécution n'avait rien ôté de sa joyeuse énergie. A peine Lamb était-il parti qu'il arrivait de Londres à pied pour s'établir auprès de Coleridge, en qualité d'agriculteur-poète. Six années — les plus tourmentées des temps modernes — avaient passé sur lui sans rien changer à sa foi révolutionnaire. Les mesures rigoureuses prises par le gouvernement l'avaient forcé à se retirer de la politique active, mais ses opinions étaient restées ce qu'elles étaient en 1790 lorsqu'il soutenait, par des conférences populaires, la candidature du radical Horne Tooke à Westminster ou lorsqu'il parcourait l'Angleterre, portant partout sa parole chaude et véhémente en faveur de la réforme constitutionnelle. Ce petit homme trapu, musculeux, avec une tête qui dénotait une résolution indomptable, était l'un des types les plus purs et les meilleurs du jacobin anglais. « Prompt à concevoir, plus prompt à exécuter », ses qualités actives tenaient autant aux lacunes qu'aux dons réels de son intelligence. Le siècle simplificateur l'avait marqué de son empreinte. Il suivait sans détour une idée unique parce qu'il n'en avait qu'une. Sa logique était celle de Thomas Paine, claire et incisive autant que bornée. Il avait

cette netteté de pensée, cette franchise de parole, cette intrépidité d'action qui sont pour la moitié des vertus, qui pour l'autre moitié proviennent de l'ignorance des complexités et des obstacles. « Je crois, disait de lui Coleridge, qu'il lui manque cette patience d'esprit qui peut examiner attentivement et fréquemment le même sujet. Il croit et il nie avec une assurance passionnée. Je voudrais le voir douter et douter encore (1). » La haine des préjugés, parmi lesquels il comptait la religion, était sa passion dominante. Il en parlait rarement sans décocher quelque sarcasme. Il semble qu'il y eût là matière à grave désaccord entre lui et Coleridge. Mais point ! Coleridge « en sa qualité de nécessitaire ne pouvait cesser d'estimer un homme pour ses opinions religieuses ou anti-religieuses, et en sa qualité d'*optimiste* il en éprouvait un moindre souci (2) ». D'ailleurs, la droiture de Thelwall le désarmait. Il rendait hommage à cet homme «intrépide, éloquent et honnête», bien qu'il différât avec lui « sur presque tous les points de religion, de morale et de philosophie (3) ». Ainsi leur diversité de vue ne causait-elle point de querelles, mais des discussions animées et amusantes. Voici une anecdote contée par Coleridge qui donne le ton de leurs entretiens :

Thelwall trouvait très déloyal d'influencer l'esprit de l'enfant en lui inculquant des opinions avant qu'il eût atteint l'âge du discernement et fût capable de choisir par lui-même. Je lui montrai mon jardin lui disant que c'était mon jardin botanique. « Comment cela ? me dit-il, il est couvert de mauvaises herbes. — Oh ! lui répliquai-je, cela tient seulement à ce qu'il n'a pas atteint l'âge du discernement et du choix. Les mauvaises herbes, vous le voyez, ont pris la liberté de pousser, et j'ai pensé

(1) Lettre de Coleridge à M. Wade, 1797. *Cottle's Early Recollections*, London, 1837, I, p. 254-255.

(2) Lettre de Coleridge à Thelwall, mai 1796, Campbell, *Coleridge's Poetical Works*, p. 580.

(3) Lettre de Coleridge à Cottle 1797, *Cottle's Early Recollections*, I, p. 254.

qu'il serait déloyal à moi de donner au sol le préjugé de porter des roses et des fraises (1).

Il n'est pas inutile de montrer l'opposition de ces deux esprits pour faire comprendre le travail qui s'opérait alors dans la pensée de Wordsworth. Il assistait, parfois sans doute il prenait part à ces joutes courtoises. Ses opinions tenaient le milieu entre les deux autres, plus proches de Thelwall peut-être. C'était un « demi-athée » qui évoluait lentement vers le mysticisme de Coleridge. Or, il se retrouvait dans Thelwall tel qu'il avait été au plus beau de sa foi godwinienne. Et, malgré « son talent extraordinaire (2) » et son ardente parole de tribun qui échauffait momentanément jusqu'à l'éloquence ses idées banales, Thelwall contribuait à le détacher davantage de son ancien maître. Plus avisé, Wordsworth ne pouvait s'empêcher de sentir, en se les entendant répéter après coup, le creux de certaines déclamations, la précipitation brutale de certains jugements dont se grisait l'honnête jacobin. L'ignorance du passé dont était surtout faite la foi grossière de Thelwall dans l'avenir, « l'orgueilleuse confiance qu'il avait dans la force de la raison, parce qu'il ne l'avait jamais assez éprouvée pour en connaître la faiblesse (3) », ressortaient avec relief dans la discussion avec un homme tel que Coleridge, nourri de lectures copieuses et diverses. Wordsworth ne pouvait sortir de ces entretiens sans mesurer le chemin que son esprit avait parcouru depuis le jour, pourtant récent, où il raisonnait lui-même à la manière de Thelwall.

Ce sont là, en quelque sorte, des influences à rebours. Tous ceux dont il vient d'être parlé étaient plutôt faits pour montrer à Wordsworth la voie à éviter que la voie à suivre. Mais il eut un homme qui l'aida alors, moins seulement que Coleridge et

(1) *Coleridge's Table Talk*, 26 juillet 1830.
(2) *Anecdote for Fathers*, note-préface.
(3) Lettre de Coleridge à M. Wade, citée plus haut.

d'une façon tout autre, à prendre pleine conscience de ses idées définitives.

De même que Wordsworth n'était venu en cette région que pour Coleridge, de même celui-ci n'y avait cherché asile six mois plus tôt qu'afin de vivre à quelques pas de son ami Thomas Poole. Ce riche cultivateur était le centre fixe de la pléiade mobile. Lui seul avait des liens de famille et de fortune avec le sol du comté. Figure attachante que la sienne et qui fit sur Wordsworth une impression féconde. Malgré ses dehors rustiques, ses façons plébéiennes, ses airs bourrus, la grosse voix désagréable dont il exprimait souvent à ses amis des vérités pénibles, Poole était bien l'un des meilleurs exemplaires de l'homme complet. Quoique fils d'un tanneur prospère, il avait dû s'instruire par lui-même. Son père ne lui ayant pas fait donner une éducation classique, il s'était appris à peu près seul le latin et le français, tout en suivant la profession paternelle. Enthousiaste de Rousseau, adepte de la Révolution française, ses vœux ardents pour le succès d'un peuple hostile l'isolaient parmi les propriétaires et les fermiers du Somerset, unanimes à défendre les choses établies. De là, cette recherche d'esprits sympathiques qui l'avait conduit à se lier avec Coleridge et les *Pantisocrates*. D'ailleurs plus pratique et plus âgé qu'eux de quelques années, il n'avait pas été longtemps dupe de leurs chimères. Il avait mieux à faire que de se retirer de la lutte avec eux pour fonder au loin quelque colonie idéale, alors qu'un assez beau champ de réforme s'offrait en Angleterre. Et comme il avait été plus sage, son amour du progrès fut aussi plus durable que le leur. Lorsqu'ils brûlèrent ce qu'ils avaient adoré, Poole se contenta de renier la partie illusoire de ses espérances. Sans plus attendre de métamorphose immédiate et entière de l'humanité, il donna tous ses efforts à l'amélioration du sort et de l'intelligence des villageois qui l'entouraient, expérimentant de nouvelles méthodes de culture du blé, introduisant en Angleterre la race des mou-

tons mérinos, fondant une Société de secours pour les femmes, organisant une caisse d'épargne, construisant une école dans son village sur le système de Bell et de Lancaster. Aussi, malgré le discrédit que les opinions de sa jeunesse avaient jeté sur lui, garda-t-il une forte prise sur les paysans dont il fut jusqu'à sa mort le conseiller et l'ami, le pacificateur ordinaire.

A ces qualités de l'homme agissant et pratique, se joignait, dans une rare union, l'admiration des pures prouesses intellectuelles. Bien qu'il fût lié avec les plus grands savants et les meilleurs économistes de son temps, bien qu'il tienne une place honorable parmi ceux-ci et qu'il ait mérité d'être appelé « un Cobbet sans dogmatisme, un Arthur Young avec plus de sens du pittoresque », Poole n'eut pour aucun d'eux l'affection étroite qui l'unit au plus rêveur des poètes, au plus abstrus des penseurs anglais, à Coleridge, et qui survécut à plus d'une déception et d'un froissement légitime. Envers Wordsworth, la tendresse fut moindre, mais l'estime entière et l'admiration profonde. Dès avant l'arrivée du poète à Alfoxden, à la suite de quelques rares entrevues, Poole déclarait déjà que « Wordsworth était le plus grand homme qu'il eût jamais vu (1) ». Poole avait lui-même, en dehors de ses grands mérites, certains dons de caractère et d'esprit bien faits pour intéresser les poètes à lui et à son entretien. Coleridge a célébré « l'originalité et le goût de terroir de son intelligence ; la vie, la fraîcheur et la valeur pratique de ses remarques et de ses observations, vérités cueillies toutes vives, qu'il vous présentait encore tout humides de rosée, — riche moisson d'un œil observateur, tenu armé et éveillé par la pensée méditative... (2) ». « Il y avait, écrit-il ailleurs, dans son intelligence et dans son cœur, quelque chose de si sain et de si viril, que mon esprit se rafraîchissait en sa compagnie et que mes

(1) Lettre de Coleridge à Cottle en 1797, Campbell, *Life of Coleridge*, p. 67.
(1) *Church and State*, 2e édition, p. 115.

idées et mes habitudes de pensée acquéraient de jour en jour plus de substance et de réalité (1). » Wordsworth a dit la bonté, la vraie sensibilité que Poole cachait sous sa rude écorce. Il a dit qu'après la mort de Poole on trouva dans son secrétaire une boucle de cheveux gris avec quelques mots sur l'enveloppe indiquant que ces cheveux étaient ceux d'un vieux berger qui l'avait servi pendant de longues années. En quête de preuves de la bonté humaine, le poète en trouva de nombreuses dans la vie quotidienne de cet homme, « spécialement dans sa conduite envers ses ouvriers et ses pauvres voisins dont il encourageait soigneusement les vertus et pesait les fautes dans la balance de la charité (2) ». Cette indulgence accompagnait encore les histoires qu'il racontait sur ceux qu'il avait connus, « traitant avec tendresse leurs faiblesses et leurs transgressions... hostile à tout jugement rigide... aimant vraiment tous les hommes comme ses frères (3) ».

Rien de surprenant à ce qu'un tel homme frappât l'esprit de Wordsworth. Le poète écouta attentivement les histoires de Poole. L'une d'elles fut le point de départ de sa ballade fameuse, encore que d'un goût douteux, sur le *Petit idiot*. Une autre devint un de ses meilleurs poèmes secondaires, *le Fermier du val de Tilsbury*. Mieux encore, il garda désormais présente l'image de Poole. Poole devint pour lui le type parfait de caractère rustique, l'homme qui en concentrait le mieux en lui-même les fortes qualités. Peut-être Wordsworth eut-il le tort de généraliser trop librement ce modèle presque unique. Lorsque dans l'une de ses plus belles pastorales il voulut peindre le berger propriétaire du Westmoreland (4), avec son amour pour son coin de sol héréditaire, pour son indépendance, et aussi avec

(1) *Thomas Poole and his Friends*, op. cit.
(2) *The Farmer of Tilsbury Vale*, note-préface.
(3) *Ibid.*
(4) *Michael* (1800).

sa force d'affection tendre mal cachée sous la rudesse, il n'eut pas seulement la préoccupation de contenter Poole qu'il croyait être sur ce point « peut-être le juge le plus compétent de l'Angleterre » ; il eut encore « son caractère devant les yeux et se dit quelquefois qu'il faisait le portrait d'un homme tel que Poole eût été s'il se fût trouvé dans les mêmes circonstances que le vieux Michel (1) ». Sans doute, le rapprochement ne saurait être poussé bien loin. La différence reste grande entre le riche fermier instruit, libéral, progressif du Somerset, et le pauvre pâtre paisible et routinier du Westmoreland. Mais c'est assez qu'ils se rejoignent par les vertus essentielles de robuste honnêteté et de sensibilité intense, quoique contenue. Si l'on ajoute que Wordsworth, si avare de compliments, déclare avoir écrit plus d'une partie de son œuvre maîtresse, de l'*Excursion*, avec la pensée de plaire à Poole pour l'encourager, et qu'il lui demanda « l'histoire de ses sentiments pendant la lecture du poème (2) », on jugera de l'influence exercée par Poole sur son esprit, après une année entière de voisinage.

II

Si divers que soient ces hommes, il y avait chez tous à ce moment une même aspiration sincère vers la nature. Découragés, ils y cherchaient une consolation ; languissants, un regain de santé ; forts et actifs, un surcroît de vigueur ou une détente bienfaisante. Tous étaient poètes ou croyaient l'être ; tous se

(1) Lettre de Wordsworth à Thomas Poole, 9 avril 1801. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 212.
(2) Lettre de Wordsworth à Poole du 13 mars 1815. *Ibid.*, II, p. 248.

sentaient une vocation d'arcadiens. Leur prose et leurs vers de cette date n'exhalent qu'invectives contre la vie encombrée des cités ou contre le labeur excessif et malsain des centres manufacturiers (1), qu'actes de gratitude envers la campagne saine et douce, bienfaitrice du corps et de l'âme. Ce qui est surtout caractéristique de ce moment, c'est, après leur poursuite fiévreuse du bien général, le besoin nouveau d'être heureux eux-mêmes, la recherche d'une sorte d'engourdissement voluptueux.

Sans doute, ce sera la beauté morale de la vie de Wordsworth et de Coleridge de n'avoir fait que traverser cette période d'égoïste félicité. A peine la voie du bonheur découverte, ils songeront douloureusement à ceux qui l'ignorent et considéreront comme leur tâche terrestre de les y conduire. Mais il est probable (et qui les en blâmerait ?) qu'ils y cheminèrent d'abord quelques heures sans autre souci que de jouir des charmes de la route.

Ce qui éclate dans les souvenirs du séjour de Thelwall à Nether Stowey c'est la surprise joyeuse du démocrate étonné d'oublier si aisément et si complètement ses passions politiques au sein de la

(1) Par exemple Thelwall : « On leaving the Bottoms of Gloucestershire where the author had been entertained by several families with great hospitality, 12 August 1797 » :

... Ah ! tis a scene
That wakes to social rapture. Nor, as yet,
Towers from each peaceful dell the unwieldy pride
Of Factory over-grown ; where Opulence,
Dispeopling the neat cottage, crowds his walls
(Made pestilent by congregated lungs
And lewd association) with a race
Of infant slaves, brok'n timely to the yoke
Of unremitting Drudgery — no more
By relative endearment, or the voice
Of matronly education, interspersed —
(*Poems chiefly written in retirement*, London, 1801.)

Thelwall devançait de plus de quinze ans la fameuse attaque de Wordsworth dans l'*Excursion* (livres VIII et IX). Joseph Cottle exprimait les mêmes sentiments dans son poème de *Malvern Hills* (London, 1798).

vie champêtre et au contact de ses amis. Ceux-ci s'empressèrent de lui faire visiter la gorge romantique d'Alfoxden qui avait captivé Dorothée dès le premier jour, et là, voyant l'impression faite sur lui par la sauvagerie charmante du décor : « Citoyen John, lui dit Coleridge, voici un bel endroit pour parler trahison. — Dites plutôt, citoyen Samuel, répartit Thelwall, que c'est un lieu capable de vous faire oublier qu'il y a nécessité de commettre trahison (1). » Et Thelwall décrivait à sa femme la vie délicieuse que menait l'*Académie de Stowey* où s'évanouissaient tous ses soucis d'argent, toutes ses idées de réforme. Il racontait la promenade faite dans le vallon creux :

Là, parfois assis sur un arbre, parfois nous mouillant jusqu'aux genoux pour traverser le ravin et de nouveau nous étendant sur quelque pierre moussue ou sur la racine d'un arbre ruiné — égoïste triumvirat littéraire — nous avons passé sentence sur les productions et les hommes de la génération ; nous nous sommes lancés dans des essors poétiques d'enthousiasme, puis la philosophie a rendu à nos esprits un état de tranquillité que les chefs des nations pourraient nous envier et que les habitants des villes ne pourront jamais connaître... En vérité, nous sommes un vrai groupe de philosophes (2).

Cette sérénité voluptueuse, cet épicurisme qui demandait ses jouissances à la seule nature n'étaient pas pure illusion de Thelwall. Le petit libraire poète de Bristol, Joseph Cottle, qui venait de temps à autre entendre lire les vers frais éclos qu'il imprimait ensuite avec plus de profit pour sa vanité que pour sa bourse, Cottle en était frappé comme Thelwall et comme lui se laissait gagner à la douce contagion. Venu un peu auparavant à Stowey, il avait passé des heures délicieuses avec Coleridge,

(1) *Coleridge's Table Talk*, 26 juillet 1830. L'anecdote a été aussi contée mais gauchement et avec un air de moindre réalité dans la note-préface de l'*Anecdote for Fathers* par Wordsworth.

(2) Lettre de John Thelwall à sa femme, 18 juillet 1797. *Thomas Poole and his Friends*, I, p. 232.

Poole et Lloyd sous le bosquet de jasmins du jardin de Stowey. Les amis assis autour d'une cruche de bière de Taunton, délicieusement caressés par la chaleur du soleil et le chant des oiseaux, avaient bientôt atteint à la suprême béatitude :

> Tous les insterstices de nos cœurs étaient remplis de bonheur. Il n'y avait donc pas place pour le chagrin, exorcisé comme il l'était maintenant et envolé hors de notre portée... Si, en cette conjoncture, on nous avait apporté la nouvelle qu'une irruption de l'océan venait d'engloutir tous nos chers frères de Pékin, nous aurions dit pour toute réponse : les pauvres gens ! et remis l'angoisse au lendemain (1).

Si Wordsworth n'était pas présent ce jour-là, c'était pur hasard. Et Cottle raconte avec un flux intarissable de détails une visite qu'il fit peu aprés à Alfoxden. Il décrit, avec le menu sommaire d'un repas « que tous les meurt-de-faim des trois royaumes auraient eu plaisir à contempler », la belle humeur qui assaisonna cette pauvre chère et que ne purent altérer des mésaventures multipliées (2).

Encore, les visiteurs ne connaissaient-ils pas les heures les plus délicieuses et les plus fécondes de cette vie toute poétique. C'étaient justement celles que Wordsworth, sa sœur et Coleridge passaient ensemble, à l'écart non seulement des importuns, mais encore de leurs autres amis. « Nous étions trois corps et une seule âme », a dit Coleridge en parlant de cette époque. Presque quotidiennement ils se réunissaient pour parcourir les sommets et les vallons du Quantock, contemplant la nature et causant de poésie.

Ils allaient, indifférents aux regards et aux propos soupçonneux des gens du pays, qui ne pouvaient croire innocente une vie aussi étrange, aussi anormale que la leur. Leur existence radieuse ressort avec plus de relief sur ce fond de malignité et

(1) *Cottle's Early Recollections*, I, p. 275-276.
(2) *Ibid.*, p. 320-324.

d'ignorance. Déjà, lorsque Coleridge était venu se fixer à Stowey, Thomas Poole s'était attiré de vives animosités pour avoir fait venir auprès de lui ce jeune orateur qui naguère encore parlait publiquement contre le gouvernement. Peu à peu la vie au grand jour que menait Coleridge en plein village de Stowey, la présence de sa femme qui avait toutes les qualités rassurantes d'une bonne ménagère et qui n'en avait guère de plus rares; le caractère expansif du poète, son attachement avéré au christianisme avaient fait tomber les soupçons. Mais lorsque Wordsworth à son tour arriva, commérages et soupçons reprirent de plus belle. Tout en lui et autour de lui paraissait suspect : son irréligion, car il ne mettait jamais le pied dans une église; sa vie si pauvre et si oisive dans ce grand logis isolé, sa sœur « aux yeux sauvages » si brusque en ses manières, toujours sur les routes ou sur les collines; cet enfant étranger qu'ils amenaient avec eux; surtout l'humeur solitaire de Wordsworth, son caractère concentré, ses allées et venues à toute heure du jour et de la nuit sur les monts ou le long de la mer; son habitude de se bourdonner à lui-même des choses inintelligibles (1). Et les langues allaient leur train. Pour les uns, c'était un sorcier, pour d'autres un contrebandier, car pourquoi ces yeux obstinément fixés sur un amas d'eau salée? « Pour Coleridge, disait un des voisins, il n'y a rien à craindre de lui, c'est une girouette qui dit tout ce qui lui vient à l'esprit, mais ce Wordsworth, oh ! celui-là c'est un traître mystérieux. Jamais on ne lui entend dire une syllabe sur le sujet (2) ». De là redoublement de calomnies et de tracasseries à l'égard de Poole qui s'était porté garant du locataire d'Alfoxden.

La visite de Thelwall, le jacobin notoire, redoubla le scandale. Il fallut éloigner cet ami compromettant qui ne souhaitait rien

(1) *Thomas Poole and his Friends*, I, p. 240.

(2) *Cottle's Early Rocollections*, I, p. 309, et Coleridge, *Biographia literaria*, ch. x.

tant que de s'installer auprès d'eux. Ce ne fut pas de gaîté de cœur que Coleridge se décida à repousser les avances de cet homme qu'il estimait. Mais il était trop tard, l'effet de cette visite était produit. Poole demanda en vain que le bail d'une année contracté par Wordsworth lui fût renouvelé (1). Wordsworth dut s'attendre à quitter Alfoxden. Enfin les démarches des tories inquiets qui dénoncèrent au gouvernement la présence de personnes suspectes dans la région du Quantock firent attacher un espion à leurs pas. La diffamation et les rapports secrets faisaient rage en ces années. Il y a sans doute un grain de fantaisie dans l'histoire de cet incident telle que Coleridge l'a racontée (2). C'était en somme un honnête espion que celui qui les suivit dans toutes leurs excursions pendant trois semaines, avec une vraie persévérance de Peau-Rouge, et qui finit par déclarer que les suspects étaient parmi les plus fidèles sujets que Sa Majesté comptât dans le royaume. Ce qu'il avait surpris, c'étaient des conversations sur les livres, sur un certain Spinoza (3), sur les détails du paysage. Un jour qu'il avait fait le jacobin auprès de Coleridge pour lui arracher son secret, il avait été tellement ébloui par l'éloquence avec laquelle celui-ci essaya de le ramener à de sages opinions politiques, il avait été si bien convaincu de la sottise et de la perversité du jacobinisme qu'il avait fini par rougir du sien quoiqu'il ne l'eût adopté que comme déguisement. Faisant une dernière tentative auprès de l'aubergiste de Stowey chez lequel il logeait, il avait appris de lui que les deux suspects, dont l'un, Coleridge, allait par la campagne des papiers à la main — des cartes, des relevés du pays, disait-on, — étaient en somme des poètes, et que leur crime consistait à vouloir « faire imprimer tout le Quantock ».

(1) Lettre de Poole à Mrs. Albyn, 16 septembre 1797, *Thomas Poole and his Friends*.

(2) *Biographia literaria*, ch. x.

(3) Jeu demots intraduisible de Coleridge sur Spinoza et « Spy nosy » (l'espion au gros nez).

Ni cet espionnage, ni la malveillance des voisins ne pouvaient entamer le bonheur des deux poètes. Coleridge lui-même, qui devait tardivement récriminer contre la petite persécution à laquelle son ami et lui furent en butte, semble plutôt s'en être amusé sur le moment. Quant à Wordsworth il ne s'en est jamais plaint et sauf qu'il eut d'abord quelque regret de ne pouvoir rester à Alfoxden, il ne paraît pas en avoir pris autrement souci. Il n'y avait là rien qui fût de nature à les attrister vraiment. Peut-être même ces mesquines tracasseries, derniers stimulants de leur passion moribonde pour la cause révolutionnaire, leur procuraient-elles plus de satisfaction que de peine. Les injustices et les petitesses des adversaires ne sont pas pour causer un chagrin sans mélange, mais plutôt un plaisir ironique. Elles donnent lieu à des réflexions complaisantes sur la sottise ou la perversité de nos ennemis, en même temps que sur notre propre supériorité. Elles confirment le mépris qu'on ressent pour eux, justifient la lutte dont les raisons commencent à paraître moins bonnes, réveillent l'ardeur assoupie.

Si quelque chose arrêtait encore Wordsworth et Coleridge avant de transférer toutes leurs affections de la Révolution à la Nature, c'était justement la conduite aveugle, rancunière et ridicule de ceux que les traitaient en suspects. Ils ne pouvaient pas se rendre clairement compte du changement de leur propre esprit tant qu'ils conservaient les mêmes adversaires. Pour les détacher de leur première foi, ou mieux, pour leur faire comprendre qu'ils pouvaient désormais se passer d'elle, pour les forcer à rejeter ailleurs toutes leurs espérances et toutes leurs joies, il fallait quelque faute grave, impardonnable, de ceux-là même avec lesquels ils sympathisaient encore. Cette épreuve décisive ne leur fut pas épargnée. Elle vint dans l'hiver de 1797 à 1798, lorsque les Français envahirent la Suisse.

III

Lorsque le Directoire envoya une armée contre Berne, lorsque les montagnards de l'Oberland furent massacrés en défendant leur indépendance, ce fut une réprobation mêlée de joie ironique chez les adversaires, mêlée de honte et de remords chez les partisans de la Révolution. Non seulement Madame de Stael, en voyant les armées françaises pénétrer en Suisse, fit pour la première fois des vœux contre leur succès, mais l'ex-directeur Carnot, alors exilé sur les bords du Léman, exhala son indignation dans une brochure datée du 6 floréal an VI (27 avril 1798) et bientôt traduite en anglais : « O guerre impie ! s'écriait-il, dans laquelle il semble que le Directoire ait eu pour objet de savoir combien il pourrait immoler, à son caprice, de victimes choisies parmi les hommes libres, les plus pauvres et les plus vertueux; d'égorger la liberté dans son propre berceau, de punir les rochers helvétiques pour lui avoir donné le jour (1). »

En Angleterre, ce fut un coup funeste pour les amis de la France, le signal de leur irrémédiable dispersion, ou plutôt de leur anéantissement. Comment pouvaient-ils, eux qui s'étaient constamment abrités derrière les mots de paix et de liberté, justifier cette attaque du fort contre le faible, d'une jeune république contre une autre si vénérable, contre cette Suisse qui, à tort ou à raison, et pour beaucoup grâce à Rousseau, avait paru au siècle entier comme le temple naturel des vertus républicaines, de leur noblesse et de leur poésie ? Ses discordes intestines, les graves défauts de sa constitution, le mélange disparate de l'élé-

(1) Cité en note par A. Angellier, *les Œuvres de Burns*, 1893, p. 198.

ment féodal et de l'élément démocratique étaient mal connus au dehors. La responsabilité encourue par ceux de ses fils qui avaient appelé ou aidé l'étranger disparaissait derrière le crime et le manque de foi de l'envahisseur. Et l'esprit belliqueux, qui en Grande-Bretagne sommeillait depuis l'ouverture des hostilités, se réveilla soudain à la nouvelle de l'invasion. Dès lors la guerre parut juste et nécessaire aux yeux de la nation presque entière. Cinq ans plus tard, lorsqu'il défendit le pamphlétaire Jean Peltier contre les attaques du Premier Consul, Mackintosh tirait un de ses plus beaux effets oratoires du récit de l'invasion de la Suisse et du rappel de « l'impression profonde qu'elle fit sur le peuple anglais ».

Sur Coleridge, cette impression fut soudaine et irrésistible. Lui qui un an auparavant, dans son *Ode à l'année qui finit*, déclarait sa patrie asservie et prête à tomber, qui encore, en mai 1797, se joignait à Poole pour fêter les victoires françaises et célébrer d'avance la défaite de l'Angleterre contre laquelle se révoltaient les Irlandais et ses propres matelots (1), il écrivit sur-le-champ sa *Recantation* ou palinodie, ode véhémente où il incriminait la France (2).

Après avoir attesté les nuages, les flots et les forêts qu'il a toujours adoré l'esprit de la Liberté ; après avoir rappelé son enthousiasme pour la France lorsqu'elle jura d'être libre, sa honte pour l'Angleterre quand celle-ci se ligua avec les Rois, son espoir survivant aux jours de la Terreur, son allégresse à la nouvelle des victoires que remportait la République assaillie au dehors et au dedans, sa confiance que, « conquérante seulement par son bonheur, la France forcerait les nations à devenir libres, et qu'enfin l'amour et la joie posséderaient toute la terre», — il demande maintenant pardon à la Liberté de son erreur :

(1) Lettre de Thomas Poole a Purkis, 10 mai 1797 *(Poole and his friends)*.
(2) *Franc, an ode*, février 1798.

O pardonne-moi, liberté! ô pardonne ces rêves! j'entends ta voix, j'entends tes bruyantes lamentations venir des cavernes glacées de la sauvage Helvétie, — j'entends tes sanglots sur ses fleuves teints de sang! Héros qui avez péri pour votre pacifique patrie, et vous qui en fuyant tachez les neiges des montagnes du sang de vos blessures, pardonnez-moi d'avoir jamais béni dans mes pensées vos cruels ennemis! Répandre la fureur et la trahison criminelle où la paix avait construit sa demeure jalouse; déshériter une race patriotique de tout ce qui lui rendait ses solitudes tempétueuses si chères! ..... o France, qui te moques des Cieux, adultère et aveugle, et patriote seulement dans des œuvres pernicieuses! sont-ce là tes vanteries, champion du genre humain?

Après avoir renié la France, Coleridge ne pouvait tarder à reporter sur l'Angleterre son amour et ses vœux. Justement sa patrie était menacée. Depuis la paix de Campo-Formio, conclue le 17 octobre 1797, elle restait seule armée contre la France. C'est alors que le Directoire avait formé ou semblé former le projet de l'envahir et mis sous les ordres de Bonaparte une armée, dite d'Angleterre. Jusqu'au 19 mai, date où cette armée s'embarqua pour l'Egypte, la Grande-Bretagne resta sous la menace d'une descente. C'est dans cette période d'angoisse que Coleridge écrivit ses *Craintes dans la solitude*, noble poème, expression la plus élevée qu'eût jusqu'alors atteinte le patriotisme anglais, sorte de confession générale des erreurs et des crimes de la nation entière faite par un de ses fils dans un esprit d'amour (1).

Etendu sur l'herbe dans un petit vallon silencieux des monts Quantock, il songe avec douleur que la guerre peut pénétrer là inopinément et remplir de carnage ce recoin béni. Et il reconnaît que ce serait un châtiment non mérité :

Nous avons offensé, ô mes compatriotes! Nous avons offensé très grièvement et été très tyranniques. De l'est à l'ouest un gémissement accu-

(1) *Fears in solitude*, avril 1798.

sateur perce le ciel! les malheureux plaident contre nous, des multitudes sans nombre et véhémentes, les fils de Dieu, nos frères! Comme un nuage qui voyage, exhalé des marécages pestilentiels du Caire, ainsi nous, mes compatriotes, nous sommes allés porter à des tribus lointaines l'esclavage et la souffrance, et, chose plus mortelle encore, nos vices, dont la profonde souillure tue d'une mort lente l'homme entier, son corps et son âme.

A l'intérieur, l'or a corrompu tous les ressorts de l'Etat; la religion se meurt entre le scepticisme de quelques-uns de ses ministres et l'indifférence du grand nombre. L'athéisme enhardi se montre en plein jour. Mais le crime suprême, c'est l'égoïsme d'un peuple abrité contre les fléaux de la guerre et qui n'a pas hésité à les répandre par le monde. Puisse toutefois l'Angleterre être épargnée encore quelque temps, puisse-t-elle être victorieuse de l'envahisseur, devenu pire qu'elle-même, et revenir du combat non ivre de triomphe, mais avec crainte, repentante des offenses par lesquelles elle a piqué son farouche ennemi jusqu'à le rendre frénétique.

Toutefois la note vraiment nouvelle de ce poème, c'est la joie grave de la fin, la joie du retour au patriotisme après plusieurs années où ce sentiment si fort a été refoulé en dépit de la loi de nature, la joie, en un mot, d'identifier de nouveau l'amour de la patrie avec le devoir :

O Bretagne natale! O mon île maternelle! comment ne serais-tu pas chère et sainte pour moi, qui de tes lacs et de tes montagnes, de tes nuages, de tes paisibles vallons et de tes rocs et de tes mers, ai extrait toute la liqueur de ma vie intellectuelle, toutes mes douces sensations, toutes mes pensées ennoblissantes, toute mon adoration du Dieu de la nature, toutes les choses aimables et honorables, tout ce qui fait sentir à l'esprit mortel la joie et la grandeur de son être futur? Il ne vit pas une forme, pas un sentiment dans mon âme qui n'aient été empruntés à ma patrie! O île divine et belle! tu as été mon temple unique et très magnifique, où je marche avec une crainte respectueuse, et chante mes chants solennels, aimant le Dieu qui m'a fait!

Ainsi se rétablissait l'harmonie des sentiments dans l'âme de Coleridge. Cependant que pouvait penser Wordsworth ? Il vivait alors avec Coleridge dans une union si étroite que presque pas un jour ne se passait sans qu'il le vît et qu'il parcourût avec lui le Quantock ; mais son mutisme même, à côté des effusions de son ami, est significatif. Il n'écrivit point de poème. Ses lettres sont muettes sur ce sujet. Ses sentiments politiques étaient alors si bien cachés que Coleridge semble les avoir assez mal connus. Même avec lui, Wordsworth s'abstenait de les exprimer. « Sa conversation, dit de lui Coleridge, s'étendait alors à presque tous les sujets, sauf les sciences naturelles et la politique. De celle-ci, il ne s'inquiétait jamais (1). » Si Coleridge avait bonne mémoire lorsqu'il écrivait ces mots, il est évident qu'il n'était pas dans la confidence absolue de celui qui, dans le *Prélude*, parle de la cause révolutionnaire comme ayant été la sienne jusqu'au couronnement de Napoléon Ier. Il est vraisemblable qu'à cette époque Wordsworth refusait de discourir sur les événements quotidiens, n'ayant gardé d'attachement profond que pour les idées et attendant du temps leur preuve. Sans doute l'attaque contre la Suisse lui fut un coup sensible, d'autant plus que ce pays n'était pas pour lui comme pour Coleridge une abstraction, qu'il l'avait parcouru, admiré et célébré. Toutefois, il ne partagea pas la réaction brusque de Coleridge. Il ne maudit pas encore la France. Il l'aimait encore en 1802 (2). Il ne lui devait déclarer la guerre que quand Napoléon « perça sous Bonaparte » et lorsqu'un nouveau voyage l'eut convaincu que l'esprit généreux et libre de 1789 avait fait place à la passion militaire. Jusque-là, il ne fit que s'attrister sur elle, s'indigner contre ceux qui la

(1) *Biographia literaria*, ch. x.

(2) Aussitôt que la France fut de nouveau ouverte aux Anglais, pendant la paix d'Amiens, il y retourna, et, bien qu'écœuré en la retrouvant prête pour l'empire, il la regardait encore au retour du haut des falaises de Douvres, « avec mainte pensée mélancolique et tendre ». Journal de Dorothée, 30 août 1802, Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 350.

dirigeaient vers la violence, qui lui soufflaient l'esprit de conquête. Il ne la considéra pas tout entière comme responsable du crime commis envers la Suisse. Peut-être avait-il encore foi « dans le peuple et dans les vertus que ses yeux avaient vues ». Depuis longtemps déjà il avait été obligé de distinguer entre les factions qui la régissaient. Il le fit sans doute encore. Il semble d'ailleurs qu'il fût resté en communication avec des Français, car il dit dans un ouvrage ultérieur : « J'ai personnellement connaissance que, quand l'attaque fut faite qui se termina par la soumission de la Suisse, l'injustice de l'entreprise fut douloureusement accablante pour beaucoup d'officiers de l'armée française et paralysa leurs efforts (1). » Momentanément, il s'abstint de juger, surtout de condamner la France. Mais il s'enfonça plus avant dans la composition poétique, chercha un refuge plus abrité dans la nature contre les tristesses de la lutte entre nations.

Réfugié dans le ravin où, l'été précédent, il avait mené Coleridge et Thelwall, il médita sur la campagne si douce aux premiers jours du renouveau, sur ses joies qu'elle offre à tout venant, puis sur les maux dont l'homme est à la fois auteur et victime ; et il écrivit ses *Vers composés au premier printemps* (2) :

J'entendais mille harmonies variées
Tandis que j'étais étendu sous un bouquet d'arbres,
Dans cette douce humeur où les pensées riantes
Amènent les tristes pensées dans l'esprit.

La Nature attachait à ses œuvres splendides
L'âme humaine qui circulait en moi.
Et mon cœur souffrait en pensant
A ce que l'homme a fait de l'homme.

(1) *Convention of Cintra*, Prose Works, I, p. 164.
(2) *Lines written in Early Spring* (Lyrical Ballads, 1798).

A travers les touffes de primevères, dans ce bosquet charmant
La pervenche traînait ses guirlandes ;
C'est ma croyance que toute fleur
Jouit de l'air qu'elle respire.

Les oiseaux autour de moi sautillaient et jouaient ;
Leurs pensées je ne saurais les mesurer,
Mais le moindre de leurs mouvements
Semblait un frisson de plaisir.

Les branches bourgeonnantes étendaient leur éventail
Pour saisir la fraîche brise ;
Et je ne puis m'empêcher de croire
Qu'il y avait du plaisir en cet endroit.

— Si je ne puis écarter ces pensées,
Si telle est ma croyance,
N'ai-je pas raison de déplorer
Ce que l'homme a fait de l'homme ?

C'est la seule plainte immédiate qui s'exhale de sa poésie et il faut reconnaître que la joie y balance déjà la tristesse. En somme, l'effet de cette guerre déplorable, qui, quelques années plus tôt eût été de le bouleverser, fut de lui causer une courte et faible peine, suivie aussitôt d'un sentiment de délivrance. Du coup il s'affranchit de la politique pour longtemps. Il rumina lentement et en silence les poèmes patriotiques de Coleridge, et les nobles idées de son ami trouvèrent quatre ans plus tard leur expression dans sa poésie. On les y retrouve, les mêmes, mais condensées et fortifiées par le long séjour qu'elles firent dans son esprit. Pour le moment, il décida de se taire et d'attendre ; et toutes ses pensées se détournant de la révolution politique se portèrent sur la révolution littéraire.

Sa poésie, jusque-là rare et intermittente, se mit à jaillir à flots pressés. Sa grande œuvre philosophique du *Reclus* était conçue et commencée au moment même où Coleridge adressait

à la France son ode indignée (1). Presque toutes les *Ballades lyriques* étaient écrites dans le printemps et dans l'été de 1798, ce printemps tardif mais d'une beauté extraordinaire, cet été merveilleux auquel le *Prélude* se reporte comme à la saison la plus radieuse que l'auteur ait connue dans toute sa vie d'homme. Au lieu de tuer sa joie, la perte de sa dernière illusion révolutionnaire eut pour effet de lui faire comprendre qu'il avait en lui-même et dans son intelligence de la nature une source de bonheur intarissable, contre laquelle nulle déception extérieure ne pouvait prévaloir. Il sait désormais sa force de résistance à la tristesse, la vitalité de l'allégresse qu'il porte en lui. Il sait que, sans sacrifier à l'égoïsme, il peut tenir son âme hors de l'atteinte des maux environnants. En de certaines heures « il a tant de bonheur en réserve, qu'il ne peut pas sentir de peine (2) ». « Il peut s'accorder de souffrir avec ceux qu'il voit souffrir (3). » Il peut abandonner à la compassion ou au chagrin les œuvres extérieures de son âme, car la sérénité habite dans le donjon central d'où rien ne la pourra déloger.

Il était arrivé à Alfoxden convalescent, il le quittait guéri. Il y était venu remaniant ou achevant *Crime et Chagrin*, les *Borderers*, la *Chaumière ruinée*. Il en partait au bout d'un an, après avoir adressé à la Nature, non loin de l'abbaye de Tintern, son premier hymne d'actions de grâce et emportant en manuscrit un millier de vers de son grand poème consolateur du *Reclus*. Il avait reconstitué son identité interrompue par une crise de désespoir. La joie allait rattacher sa maturité à sa jeunesse : joie spontanée jadis, maintenant joie consciente et réfléchie ; pure allégresse d'abord, optimisme aujourd'hui. Les années de doute et d'assombrissement avaient fui ne laissant d'elles qu'un

(1) Lettre de Wordsworth à James Losh, 11 mars 1798. Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 147.
(2) *Anecdote for Fathers*, v. 15-16.
(3) *Excursion*, I, 370-371.

souvenir utile, un avertissement salutaire. Au contraire, les années d'avant, celles de l'enfance et de l'adolescence, se rapprochaient de lui jusqu'à lui paraître présentes. Il s'apercevait qu'en elles il avait à son insu vécu la vraie vie; il examinerait donc dans quel sens s'étaient dirigés naïvement ses premiers pas pour orienter à nouveau sa marche un moment égarée. Il s'était créé d'instinct, dans son rustique collège, des jouissances égales à celles des paradis chimériques. Il avait réussi à se maintenir heureux en s'isolant dans le milieu hostile de Cambridge. Il avait bu jusqu'à l'ivresse le vin fort des extases révolutionnaires. Il avait cru en la Révolution, cru en sa propre raison, parce que l'une et l'autre lui avaient d'abord promis l'universelle félicité. Et maintenant c'était pour ses assurances de bonheur qu'il se retournait vers la nature. La loi de sa vie, il la connaissait maintenant, c'était la joie. L'idée du *Prélude* germait en lui, et les premiers fragments de ce poème étaient à quelques mois d'être écrits.

LIVRE IV

L'HARMONIE RÉTABLIE

CHAPITRE PREMIER

L'OPTIMISME

I

Lorsqu'on a exposé les circonstances dans lesquelles un homme a atteint à la joie ou à la tristesse, rien n'est plus tentant que de voir en elles les causes suffisantes de cette tristesse ou de cette joie. Comme les circonstances, le plus souvent neutres en soi, ont pris la teinte des sentiments projetés sur elles, elles semblent posséder ou même créer la couleur qu'elles reflètent. Plus la force irradiante d'une âme est grande, plus il est difficile de se garder de cette illusion. On s'imagine volontiers qu'elle n'a pas eu de ténèbres à percer parce qu'on ne voit pas d'ombre dans son voisinage. C'est ainsi qu'un observateur pénétrant comme de Quincey s'exclamera sur les chances heureuses de la vie de Wordsworth sans considérer assez si elles n'ont

pas été heureuses surtout parce que la nature de Wordsworth les avait faites telles.

Cette erreur si commune en ce qui est de Wordsworth a son origine dans l'intelligence imparfaite du *Prélude*. Le poète ne s'y répand-il pas en effusions de gratitude envers la jeunesse qu'il a vécue, envers l'éducation qui fut la sienne ? Mais à bien l'examiner, ce que le *Prélude* célèbre c'est le merveilleux parti que l'homme a su tirer, pour atteindre à une joyeuse harmonie de toutes ses facultés, de circonstances en soi indifférentes, ou tour à tour favorables et contraires. Pour s'en convaincre, il suffirait de résumer la jeunesse de Wordsworth en s'en tenant aux faits jugés d'ordinaire importants et en la voyant en quelque sorte du dehors. N'est-il pas vrai qu'il serait aisé d'en faire un tableau douloureux ? Peut-on le compter parmi les favorisés de la vie, cet enfant qui perd sa mère à huit ans, son père à seize ; qui se voit arbitrairement dépouillé de son patrimoine ; qui mène chez des grands-parents étroits et durs une existence humiliante ; qui pendant des années est tenu à l'écart par les siens pour sa paresse, son entêtement, son refus d'entrer dans les carrières sûres qu'on lui désigne ; qui aime par-dessus tout sa sœur et qui est éloigné d'elle comme par crainte qu'il lui communique la contagion de sa désobéissance et de ses opinions subversives; qui confie tous ses rêves de bonheur à la Révolution française et les voit submerger dans la tourmente; qui perd jusqu'au respect et à l'amour de la patrie ; plus encore, jusqu'à l'espoir du progrès; qui vit cependant d'une vie médiocre, même misérable, sans assurance du lendemain, au point de devoir rejeter à une date incertaine son union avec cette amie de sa sœur qu'il a depuis longtemps distinguée, qu'il aime maintenant, et dont il ne sait si jamais il pourra faire sa femme ?

Et les événements mêmes au milieu desquels son optimisme se confirme et s'achève, encore qu'il soit possible d'expliquer

comment il les a fait servir à sa délivrance, ne sont-ils pas tels que, chez beaucoup d'autres, ils auraient, et que chez plus d'un de ses contemporains ils ont en effet déterminé une recrudescence de tristesse? C'est un fait caractéristique que la naissance du *Reclus* au moment même où l'invasion de la Suisse ruine les dernières espérances risquées par Wordsworth sur la conduite de la France. Cependant, que de causes réelles d'écœurement il avait alors qu'il dérobait aux regards! De quelle amertume n'était-il pas abreuvé en entendant les conservateurs anglais, les ennemis de la Révolution enfin triomphants, railler ses chimères! Il n'ignorait ni ne méprisait ces sarcasmes. Il avoue en avoir souffert. Il s'efforçait, dit-il, « de cacher les blessures secrètes de sa présomption mortifiée que rien ne pouvait guérir (1) ».

Loin donc de voir dans son optimisme le résultat des circonstances de sa vie, il serait plus juste d'y voir une réaction puissante de son être contre les circonstances. Et à côté de celles-ci, il conviendrait de placer le monde extérieur lui-même, les aspects de cette nature dont Wordsworth devait pourtant dégager tant de leçons de joie ou de sérénité. On aurait tort d'en faire plus que des causes secondes. C'est de lui qu'émane le bonheur dont il verra désormais le monde comme enveloppé. Et c'est ainsi que l'homme qui l'a le mieux connu, que Coleridge a compris l'optimisme de Wordsworth :

Ami, nous ne recevons que ce que nous donnons, et c'est seulement dans notre vie que vit la nature : à nous appartient sa robe de noces, à nous son linceul! et si nous voulons rien voir de plus beau que ce monde froid et inanimé, accordé à la pauvre multitude sans amour et toujours inquiète, ah! c'est de l'âme même que doit sortir une lumière, une gloire, un beau nuage lumineux enveloppant la terre; — et c'est de l'âme même que doit partir une harmonieuse et puissante voix, née d'elle, vie et élé-

(1) *Prélude*, XI, 218-219.

ment de tous les sons harmonieux ! O pur de cœur ! tu n'as pas besoin de me demander ce que peut être cette forte musique de l'âme ; — quelle est et où elle existe, cette lumière, cette gloire, cette belle brume lumineuse, cette puissance belle et créatrice de beauté. C'est la joie, vertueux ami ! la joie qui ne fut jamais donnée qu'aux purs en leur heure la plus pure ; la joie, mon ami, est l'esprit et le pouvoir qui, mariant la nature à nous, nous donne en dot une terre nouvelle, un ciel nouveau, inimaginés des sensuels et des orgueilleux. — La joie est la douce voix, la joie est le nuage lumineux. C'est nous, c'est nous-mêmes qui nous réjouissons ! Et c'est de là que jaillit tout ce qui charme ou l'oreille ou la vue ; toutes les mélodies sont les échos de cette voix ; toutes les couleurs sont la suffusion de cette lumière (1).

II

Mais si la joie est vraiment dans le poète, est-il possible de l'y localiser en quelque sorte, de dire avec précision en quelle partie de son être elle a son origine et son siège ? Est-ce dans le tempérament de Wordsworth, ainsi que l'insinue plus d'un des critiques du poète, qu'elle prend sa source ? Avant de le concéder, il serait utile de s'entendre sur le sens exact du mot tempérament, vague s'il en fut, ou pis encore, faussement précis, étiquette commode mise par l'homme sur ce qui dans l'homme échappe à son analyse, sur cet inconnu humain où se combinent confusément les fatalités du corps et de l'âme.

Il ne saurait être ici question de cette humeur légère qui spontanément, sans effort, attire à soi les jouissances éparses de la vie et sur laquelle glissent sans entrer, comme sur une enveloppe lisse, les pointes de la douleur. Il est impossible de

(1) *Ode to Dejection*, st. IV (premier texte, 4 avril 1802, *The Poetical Works of Coleridge*, edited by J. D. Campbell, p. 522).

voir en Wordsworth un inconscient. « D'un tempérament quelque peu sévère (1) », a-t-il dit de lui-même, sa nature réfléchie n'était pas de celles qui oublient sans peine les tristesses passées et qui s'aveuglent aisément sur les maux menaçants et prochains. Il ne serait pas moins injuste de le représenter comme un homme égoïstement enfermé dans sa félicité, qui, par prudence, se refuse à voir et à toucher du doigt les misères environnantes. S'il fut cela, ce fut durant une courte trève et sa gloire est d'avoir aussitôt marché vers la douleur pour la guérir. C'est au contraire à ce qu'il est heureux, nous dit-il, qu'il doit « le courage de regarder en face les choses pénibles (2) ». Peu ont plus souvent que ce poète optimiste pris pour thème de leurs chants les souffrances humaines. Il ne s'est refusé ni « à entendre l'humanité chanter dans les plaines et les bois sa chanson d'angoisse solitaire », ni à méditer « sur la farouche tempête confédérée des douleurs à jamais barricadées dans les murs des cités (3) ». S'il a cru que son rôle ici-bas était de consoler, c'est parce qu'il a senti combien les hommes avaient besoin de consolation.

Si, par le tempérament, il faut entendre la santé physique, cette brutale explication de la joie est si contraire à la plus courte expérience qu'il n'est pas besoin de la combattre. D'ailleurs, en ce qui est de Wordsworth, les plus authentiques témoignages prouvent que, s'il fut en somme robuste, il ne jouit nullement d'une exemption privilégiée de la souffrance. Dès l'âge de dix-sept ans, il était sujet à des maux de tête si fréquents et si violents qu'il dut, malgré son désir alors ardent, renoncer à suivre la carrière de son père et de son frère aîné (4). Ces mêmes maux l'accompagnèrent dans sa carrière de poète, inséparablement unis au travail de la composition, si bien que les journaux de la

(1) *Prélude*, XI, 276.
(2) *Ibid.*, 277.
(3) *Reclus*, 849-853.
(4) Lettre de Dorothée, 1787, Knight, *Life of Wordsworth*, I, p. 48.

sœur sont parfois une monotone répétition de doléances sur la santé du frère, d'expressions de pitié pour les grandes fatigues qu'il endure.

Mais voici plus. Pour Coleridge, Wordsworth était simplement un hypocondre, heureux malgré son tempérament, non grâce à son tempérament. En 1803, Coleridge entreprend un voyage en Ecosse avec Wordsworth et Dorothée, puis se sépare d'eux. Une des raisons de cette séparation, c'est, dit-il, l'humeur hypocondriaque de Wordsworth qui faisait de lui un compagnon de route dangereux pour un malade (1). Dans une lettre du 15 janvier 1804, Coleridge s'étend sur ce même sujet :

Malgré, dit-il, les accès d'hypocondrie de Wordsworth — accès dont il a toujours souffert plus ou moins et à des intervalles plus ou moins courts depuis sa première enfance — malgré cette greffe d'hypocondrie... sa amille est la plus heureuse que j'aie jamais vue... Wordsworth (dit-il plus loin) n'excite pas cette profonde admiration *morale* presque pénible, que peut seul éveiller le sentiment de l'extrême difficulté surmontée par la vertu..... mais d'un autre côté, il est un objet à contempler avec plus de complaisance, parce qu'il mérite d'être et qu'il est heureux. Il est heureux non par tempérament naturel, car c'est là qu'est son principal obstacle; non par la jouissance des bonnes choses de ce monde, — car jusqu'à ce jour depuis la première aube de la virilité, il a acheté l'indépendance et le loisir nécessaires à de grands et bons travaux au prix d'une frugalité austère et de sacrifices quotidiens — ; non pas non plus par un concours fortuit d'amis et de parents faits pour rendre sa vie aimable et heureuse, car tous ceux qui occupent une place près de son cœur ont été choisis par lui en connaissance de cause, après réflexion. Mais c'est un homme heureux parce que c'est un philosophe, parce qu'il sait la valeur intrinsèque des différents objets de l'activité humaine, et qu'il règle ses désirs en les subordonnant strictement à cette connaissance; parce qu'il sent, avec une foi *pratique*, cette vérité... que nous ne pouvons faire bien qu'une seule chose, et que nous devons par conséquent

(1) Lettre de Coleridge à Poole, 3 octobre 1803, *Poole and his friends*, II, p. 120.

faire un choix. Ce choix il l'a fait dès sa première jeunesse, il s'y est tenu et s'y tient toujours; et assurément une partie notable de son bonheur vient de cette unité d'intérêt et de cette homogénéité de caractère qui en est la conséquence naturelle... (1).

III

C'est, comme l'a fait Coleridge, à la volonté intelligente et au choix réfléchi qu'il faut en somme pour une grande part attribuer le bonheur et l'optimisme de Wordsworth. Il est un des plus décisifs exemples du pouvoir de la volonté sur la formation des idées et sur la conduite de l'existence. Wordsworth a résolu d'être heureux et, avec une ténacité invincible aussi bien qu'avec une vue exacte des moyens, il a suivi la ligne de vie et de pensée qui lui semblait devoir mener au bonheur. Sans doute, il a employé tous ses dons propres, ses facultés rares, son génie même, son aptitude à pénétrer la nature pour atteindre au but désiré, et en ce sens il y a de l'intransmissible dans sa méthode. Mais l'effort, le raidissement contre la tristesse, c'est là la grande leçon morale de sa vie, et, malgré les différences inévitables dans les ressources individuelles, cette leçon est d'une application générale. Elle est aussi, littérairement, instructive, car elle explique l'isolement de Wordsworth dans sa génération gémissante ou révoltée.

Cette résolution d'être heureux, qui semble être commune à tous les hommes, devait chez lui une intensité extraordinaire à une foi profondément enracinée, si fondamentale en son esprit qu'elle y était plutôt un instinct qu'une doctrine acquise, — la foi dans l'identité de la joie et de la vérité et de toutes deux avec la poésie.

(1) Lettre à Richard Sharp. Knight, *Life of Wordsworth*, II, p. 9-11.

Au moment où les poètes s'enorgueillissaient de leur tristesse et en faisaient la condition même de leur art, Wordsworth pose en principe que « les poètes sont les plus heureux des hommes (1) ». Il affirme que leur supériorité consiste avant tout dans leur plus grande force de joie. « C'est par le pouvoir profond de la joie que nous voyons jusque dans la vie des choses (2). » Il établit que la poésie a pour son objet immédiat le *plaisir* et, loin d'y voir une dégradation, il y voit « la reconnaissance de la beauté de l'univers (3) ». Et il tient pour son devoir d'homme et de poète d'être heureux comme un autre d'être bon : — devoir de tous le plus difficile souvent et parfois même, étant donné l'effort de volonté qu'il nécessite, le plus douloureux. En effet, cette glorification de l'allégresse ou tout au moins du calme de l'âme, lorsqu'elle ne jaillira pas spontanément d'un plaisir éprouvé, surtout quand la source de jouissance qui est dans le poète deviendra avec les ans moins vive et moins abondante, exigera une telle tension de tout l'être, que l'impression produite sur le lecteur méditatif sera plus pénible parfois qu'une plainte ou qu'un cri de révolte librement exhalé. L'opposition ira grandissant entre la puissance de joie du poète qui est réelle mais limitée et son optimisme qui luttera pied à pied avant d'admettre ces limites. De là naîtront des œuvres telles que *Laodamie*, dont la sérénité aura un pathétique plus profondément triste que celles des pessimistes attitrés. De là encore tel vers où se condensera tout ce qui peut tenir de douleur dans l'optimisme, comme celui où l'espérance est appelée « l'obligation suprême que les Cieux imposent pour leur honneur au cœur souffrant de l'homme (4) ».

(1) Lettre de 1802 (?), *Memoirs of Wordsworth*, I, 172.
(2) *Tintern Abbey*, v. 48-49.
(3) Préface des *Ballades lyriques* de 1802.
(4) Sonnet « *Here pause* » (1811.)

Pourtant Wordsworth maintiendra jusqu'au bout, à travers toutes les tristesses constatées ou souffertes, sa foi en la souveraineté de la joie. La joie est pour lui le signe de l'adaptation au monde, de la conformité de l'action avec la loi qui régit l'univers. Elle est à l'âme ce que la santé est au corps. La tristesse n'existe que comme la maladie, par une faiblesse momentanée ou durable de la nature humaine. Comme la maladie, elle peut frapper injustement, mais comme elle aussi elle est une infériorité. L'affligé aussi bien que le malade mérite la pitié; mais s'il demeure dans l'affliction, il faut reconnaître qu'il manque à « son âme vitale » quelque organe essentiel, qu'il lui manque un principe de vie suffisant. L'orgueil de souffrir est ridicule ou impie, car il est absurde de s'enorgueillir d'une infériorité et il est impie de croire que l'univers est fait de si odieuse sorte que celui qui y souffre vaut plus que celui qui y vit à l'aise.

Si la joie est identique au bien et au vrai, la tâche première de l'homme est de l'acquérir ou de la développer en soi. Sans doute, quel que soit le mystère de leur origine tous les sentiments humains sont suceptibles de culture. Ni la joie ni la tristesse n'existent absolument chez aucun. C'est une des exagérations nécessaires et trompeuses du langage de diviser les hommes en heureux et en malheureux. Chaque âme est non pas une essence de pure joie ou de tristesse sans mélange, mais comme une assemblée où les sentiments de tristesse et les sentiments de joie sont dans un équilibre changeant, et l'homme est heureux ou malheureux selon que la majorité est à la joie ou à la douleur. Au centre est une multitude indécise, (presque toutes nos émotions devant la nature sont du nombre) qui selon l'impulsion de la volonté directrice incline vers le bonheur ou incline vers la tristesse. De la façon dont ces sentiments neutres agissent dépend le sort de l'âme. Attirer à la joie cette masse hésitante, c'est là pour Wordsworth le devoir de la volonté qui préside.

Notez que, s'il paraît parfois user de subtilité pour la séduire, ou la solliciter avec une insistance qui rebute, il a au moins cette excuse qu'il a pour objet la santé de l'esprit. D'autres usent alors de prestiges inverses pour cultiver et faire triompher la maladie. A vrai dire presque tout ce siècle a vu des efforts d'ingéniosité merveilleuse pour conduire à la désespérance. Efforts incompréhensibles si cette désespérance n'avait pas été réellement pour beaucoup une sorte d'ivresse rare et délicieuse, plus désirée que la santé.

Entre tant d'exemples qui s'offrent, il suffira de prendre celui d'un contemporain de Wordsworth, du grand propagateur de la tristesse dans notre pays au moment même où Wordsworth s'efforçait de la combattre. N'est-il pas vrai qu'un résumé de vie comme *René* est une volontaire et subtile abstraction où des éléments divers dont la vie est faite, il n'a été pris de peine que pour recueillir la douleur ? N'est-ce point un effort merveilleux pour exprimer l'essence de mélancolie des choses, la rendant cent fois plus forte et plus corrosive parce qu'elle est isolée au lieu d'être répandue et mélangée, comme elle l'est dans la réalité ? Toutes les pensées de douleur, de fatalité, sont là réunies, pressées, fondues en un même breuvage amer. Point de doute que la douleur réelle à l'origine n'aille de cette façon se précisant et exagérant son action délétère. Ici, les menus actes neutres, les sensations indifférentes sont avec art et en vue de l'art dirigés dans le sens de la mélancolie générale. La nature est représentée dans ses seuls traits mélancoliques. Ce qui nous en est offert, c'est « la nue fugitive et la pluie qui tombe sur le feuillage, le sourd mugissement de l'automne et le bruit des feuilles séchées »; c'est plus loin le cratère de « l'Etna aux entrailles brûlantes aperçu entre les bouffées d'une noire vapeur ». L'humanité entière est résumée en deux impressions douloureuses : « Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée des débris des âges ;

l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir ». D'une grande ville parcourue avec sa vie intense et ses forces d'activité gigantesques il reste un seul souvenir, celui de manœuvres indifférents couchés au pied de la statue de Charles Ier ou taillant des pierres en sifflant, ignorant jusqu'au nom du monument.

Il est certain qu'après 1798 Wordsworth eût considéré comme une faute morale d'arrêter la pensée du lecteur sur un thème aussi sombre où nulle lueur de consolation ne pénètre. Lui-même sans doute avait écrit des histoires tout entières mélancoliques ou désolées. Mais voyez comme il modifiera la *Chaumière ruinée* (1). Trop belle et trop chère pour qu'il la sacrifie, cette œuvre devra avant de paraître s'envelopper d'excuses et de pensées rassérénantes. Le poète se condamnera presque lui-même pour s'être si longuement appesanti sur un sujet d'où il n'y a que tristesse à extraire. Le colporteur qui fait le récit s'arrête brusquement au milieu, et honteux de ses larmes se reproche « de détourner son cœur de la sagesse naturelle, et de troubler le calme de la nature de ses pensées inquiètes ». S'il reprend son histoire sur les instances de celui qui l'écoute, c'est à regret et comme avec remords. Et quand il a fini, voyant son ami s'abandonner à « l'impuissance du chagrin » il croit devoir combattre cette émotion qu'il a fait naître. Il veut laisser dans l'esprit qu'il a troublé une impression plus sereine. Associant la nature à son effort, désignant du doigt ce triste jardin délaissé qui semble porter le deuil de ceux qui le cultivaient naguère, il dira :

Mon ami! vous avez donné assez au chagrin. Les desseins de la sagesse n'en demandent pas davantage. Soyez sage et joyeux; et ne lisez plus les formes des choses d'un œil indigne. Marguerite dort dans la terre calme, et la paix est ici. Je me rappelle bien que ces mêmes fougères, ces herbes,

(1) Il se mit à le retoucher vers la fin de décembre 1801 (Journal de Dorothée).

et ces graminées qui se dressent sur ce mur, un jour qu'elles étaient argentées par la bruine et par les gouttes de pluie silencieuses, ont, comme je passais, porté dans mon cœur une silencieuse image de tranquillité, si calme et silencieuse, et m'ont semblé si belles au milieu des pénibles pensées qui emplissaient mon esprit, que tout ce que nous sentons de chagrin et de désespoir devant la ruine et devant le changement, et que toute la douleur que laissent derrière elles les apparences passagères de l'Etre me parurent un vain rêve qui ne pouvait vivre où était la méditation. Je me détournai et je continuai ma route dans le bonheur (1).

Ainsi toujours désormais Wordsworth soucieux de ménager en lui et chez les autres la force de résistance à la tristesse et jugeant que la mélancolie obstinée use les ressources vitales de l'homme, ou bien s'interrompra au point même où un récit ne peut plus que faire verser des pleurs, ou bien rassemblera aussitôt toutes les consolations qu'il connaît pour les sécher. Et si nulle espérance purement humaine ne s'offre à lui pour calmer des maux humains, il demandera aux choses extérieures un signe d'allégresse qui lui permette de raffermir en lui-même

(1) My Friend! enough to sorrow you have given,
The purposes of wisdom ask no more:
Be wise and cheerful; and no longer read
The forms of things with an unworthy eye.
She sleeps in the calm earth, and peace is here.
I well remember that those very plumes,
Those weeds, and the high spear-grass on that wall,
By mist and silent rain-drops silvered o'er,
As once I passed, did to my heart convey
So still an image of tranquillity,
So calm and still, and looked so beautiful
Amid the uneasy thoughts which filled my mind,
That what we feel of sorrow and despair
From ruin and from change, and all the grief
The passing shows of Being leave behind,
Appeared an idle dream, that could not live
Where meditation was. I turned away,
And walked along my road in happiness.

Excursion, I, premier texte, celui de 1814. En 1845 Wordsworth inséra dans ce passage des sentiments chrétiens qui l'ont complètement transformé.

et chez tous la joie ébranlée. Appels si fréquents, tant sont fréquentes les causes de tristesse, qu'il en viendra à enrôler toute la nature au service de l'optimisme.

Quelles que soient les pensées sur lesquelles son esprit se pose, son premier et dernier objet sera de tirer d'elles toute la jouissance qu'elles contiennent. Et dans le choix des jouissances il ne sera dirigé que par les besoins changeants quoique toujours élevés de son être. La Nature à présent lui suffit et continuera de lui suffire à travers les plus poétiques années de sa vie. Quand il s'affligera de voir se faner la splendeur qui a longtemps pour lui environné le monde, il se tournera vers les joies morales du devoir (1); quand à son tour, sur le tard, s'effacera « le sourire qui est sur le visage du Devoir et près duquel rien n'est beau », quand sous les pas du Devoir les fleurs cesseront de s'épanouir et les parfums de s'exhaler, il demandera à la religion ses consolations et ses espérances (2). Il ne sera plus poète alors, mais il sera le même homme se guidant inflexiblement vers tout ce qui lui donne lieu de refouler un soupir ou d'exprimer des actions de grâces.

(1) *Ode to Duty* (1805).
(2) *Ecclesiastical Sonnets* (1821).

CHAPITRE II

WORDSWORTH ET LA SCIENCE

I

Est-ce au prix de la vérité qu'il a reconquis la joie? Pour devenir le poète optimiste qu'il veut être, devra-t-il sacrifier la poursuite du vrai à la nécessité de vivre dans un monde d'illusion? Wordsworth ne le croit pas. Il a l'âme trop sincère pour être heureux en soupçonnant qu'il doit son bonheur à un artifice. Ce qui caractérise son œuvre et sa vie, c'est la conviction presque jamais ébranlée d'avoir vu juste en voyant beau. Son retour à l'allégresse a, dit-il, coïncidé avec son retour à la nature; c'est-à-dire qu'il a repris confiance le jour où, rompant avec l'abstraction prématurée qui, sur des faits trop rares et trop grêles, édifie ses théories de l'univers et de l'âme humaine, il s'est remis en contact direct avec les faits, décuplant sa maigre provision d'observations, demandant à ses sensations et à ses sentiments des données immédiates et certaines sur ce qu'il avait cru d'abord pouvoir connaître par le seul fonctionnement à vide

de ses facultés intellectuelles. Il est devenu optimiste le jour où il a vu la réalité.

Si, après un indicible élan d'enthousiasme, la génération dont il est se sent découragée et assombrie, le mal vient de la présomptueuse ignorance de ses guides, de ces philosophes et de ces faux savants qui ont cru connaître toute la nature pour en avoir entrevu quelques aspects, qui se sont imaginé connaître tout l'homme alors qu'ils avaient distingué deux ou trois facultés « de cette âme humaine composée de mille facultés et deux fois dix mille intérêts (1) ». L'expérience vient de leur infliger un terrible démenti. Mais au lieu d'avouer l'erreur de son intelligence, l'homme préfère croire que la Nature — y compris sa nature à lui-même — est en défaut. Pour ne pas se laisser abattre par le désespoir, il importe de se convaincre que la science actuelle est peu de chose, que les méthodes actuelles de la science ne sauraient donner que des vérités secondaires. Il faut s'humilier devant la nature encore presque toute inconnue. Il faut chercher en outre s'il n'est pas d'autre moyen d'enquête sur elle que ce raisonnement dont il a été fait un si grand abus.

Point n'est besoin de dire que cette entreprise n'était pas neuve et que l'originalité de Wordsworth n'est pas là. Sa lutte contre l'orgueil de l'entendement n'est qu'un épisode et non le plus éclatant de la grande croisade contre les « philosophes » du XVIIIe siècle. Wordsworth faisait ce qu'avait fait plus d'un dans la génération précédente et ce que poursuivaient tant de ses contemporains. Il était une unité dans le nombre de ces dégrisés du raisonnement qui allaient maudissant l'ivresse de la veille. Les noms se pressent en foule de ceux qui avaient déjà déclaré que le raisonnement s'égare et s'affole quand il sort du domaine propre qui lui fut assigné, et qu'il n'est pas fait ou pas mûr pour résoudre les grands problèmes de l'âme et de l'univers. Bernar-

(1) *Excursion*, IV, 987.

din de Saint-Pierre et Saint-Martin le répétaient en France à satiété après Rousseau. Jacobi et Kant — avec quelle différence de but et de moyens ! — faisaient entrer à fond cette pensée dans l'esprit de l'Allemagne. En Angleterre même, Wordsworth n'avait pas seulement Coleridge pour l'initier au mépris des raisonneurs. Sans compter quelques escarmouches de Beattie et de Cowper contre les logiciens irréligieux, l'œuvre entière de Burke n'était-elle pas un long et souvent triomphant réquisitoire contre les dangereuses erreurs de l'esprit de système appliqué à la conduite des sociétés, une ardente glorification des faits opposée à l'enthousiasme pour les abstractions, un ordre intimé à l'esprit de s'incliner devant la mystérieuse divinité de ce qui est ?

L'écho de toutes ces accusations contre la raison raisonnante se retrouve dans l'œuvre de Wordsworth. L'impuissance métaphysique de la science actuelle lui apparaît nettement. Ne supprime-t-elle pas de partout la vie ? « Elle défigure les belles formes des choses et tue pour disséquer (1). » Elle substitue « un univers de mort à celui qui se meut, animé de lumière et de vie, réel, divin et vrai (2) ». Elle voit « tous les objets dans une disjonction sans vie et sans âme ». Elle commet une sorte d'assassinat universel qui peut lui être indispensable pour son œuvre, mais d'où il est absurde de conclure à un réel manque d'âme vitale dans l'univers.

S'exerçant sur l'âme humaine, l'analyse aboutit à de semblables erreurs : « Qui pourra subdiviser son intelligence selon des règles géométriques, la partager comme une province en ronds et en carrés ? Qui connaît l'heure précise où ses habitudes furent semées comme on sème une graine ? Qui désignera un point comme avec une baguette et dira : « Cette partie de la rivière de

(1) *The Tables turned* (1798), v. 26-28.
(2) *Excursion*, IV, 961 962.

mon esprit est venue de cette source là-bas. » Toi, Coleridge, tu as pour tomber dans ces errements, sondé trop à fond tes pensées; à tes yeux, la science ne paraît que ce qu'elle est en vérité, non notre gloire et notre plus haute conquête, mais un simple succédané, un étai pour notre faiblesse. Tu n'es pas l'esclave de cette perfide faculté secondaire par laquelle nous multiplions les distinctions, puis finissons par croire que ces minces limites tracées par nous sont des choses que nous percevons et non que nous avons imaginées nous-mêmes. Pour toi que ces conventions n'aveuglent pas, l'unité de tout s'est révélée, et tu sais douter comme moi qui suis moins habile que beaucoup d'autres à ranger les facultés sur une échelle graduée, à classer sous des vitrines les sensations et à discourir avec volubilité sur l'histoire et la naissance de chacune d'elles, comme si elle était isolée et indépendante. Tâche ardue, vain espoir que d'analyser l'esprit, si la plus claire et la plus distincte de nos pensées, non pas dans un vain sens mystique, mais dans le langage de la raison mûrement pesé, n'a pas de commencement (1). »

Aussi Wordsworth n'aura-t-il plus que défiance ou mépris pour ces systèmes abstraits qui l'avaient ravi dans sa jeunesse parce qu'ils prétendaient livrer les secrets de la vie. Lui-même en a assez échafaudé pour savoir ce qu'ils valent et d'où leur fausseté provient. « Pareil au magicien qui d'un seul coup de sa baguette dissout en un clin d'œil le palais ou la charmille, il pouvait alors aussi promptement, à l'aide de termes syllogistiques, tuer l'âme des mystères de l'être (2) ». Ce sont purs jeux de l'esprit où il y a danger à voir une exacte et complète image de la nature. Il importe que l'homme se convainque de leur vanité. « S'il est fatigué de systèmes chacun selon son degré substantiel et tous s'écroulant tour à tour, qu'il construise des

(1) *Prélude*, II, v. 203-232.
(2) *Ibid*, XII, 81-85.

systèmes à lui, et rie de ce fol ouvrage que le moindre toucher démolit (1) ».

Ces attaques sont bien dirigées. Mais est-il besoin de répéter que le mérite propre de Wordsworth n'est pas là ? Il est ici le disciple de Coleridge et n'atteint pas son maître. On ne rencontre dans cet endroit de son œuvre ni argument nouveau, ni mouvements d'éloquence mémorables. Toutefois cette campagne contre la raison raisonnante, faite à dessein de la rejeter dans son territoire et de mettre fin à ses abus, était nécessaire au poète pour s'affranchir d'une tyrannie longtemps subie. En somme la lutte se passait en dedans de lui-même. Il s'agissait d'y refaire une large place où pût respirer à l'aise la poésie comprimée. Et ici le résultat de la lutte importe plus que la lutte elle-même. Il fut d'émanciper les facultés vraiment originales et fortes du poète et du même coup de transformer pour lui l'aspect du monde.

Une fois en effet que l'esprit a distinctement perçu les limites du raisonnement, quelle révolution s'accomplit au dedans ! Voici les autres puissances de l'âme, jusque-là tenues suspectes ou méprisables, qui se disputent le trône laissé vide, à moins qu'elles ne s'entendent pour une sorte de *condominium* pacifique. Le sentiment et l'instinct, l'intuition et l'imagination font valoir leur droits légitimes. La superstition, le préjugé, la coutume, le pressentiment et le rêve présentent leurs plus douteuses lettres de créance.

Et au dehors quelle métamorphose ! Les admirés de naguère, ceux qui ravissaient l'approbation par leurs prouesses intellectuelles, se rapetissent et rentrent dans le rang. Ils sont reconnus aussi impuissants (plus peut-être) que le commun des hommes pour résoudre et même pour soupçonner l'énigme des choses. Chaque pas qu'ils ont fait en avant dans le champ de la

(1) *Excursion*, IV, 603-606.

pensée pure, les a davantage éloignés de la réalité. Au contraire les dédaignés d'hier, ceux que la faiblesse de leur entendement faisait repousser comme incapables de fournir un apport aux grands problèmes obstinés de l'esprit, les voici qui viennent occuper la première place dans la pensée du sage : les ignorants et les illettrés, qui perçoivent directement le monde avec leurs sens pas encore faussés par l'analyse, dont les âmes n'ont pas été frottées et polies par le jeu des abstractions au point « que ni forme ni sentiment, grand ou petit, ne s'y puisse attacher (1) » ; les femmes en qui le cœur parle trop fort et trop vite pour que la raison le circonvienne, les femmes dont l'illogisme vrai ou fictif cessant d'être un défaut, deviendra une marque de supériorité ; les enfants surtout, encore presque baignés dans le mystère d'où sort chaque créature, plus capables de prononcer sur cet univers qu'ils voient comme du dehors, allant plus droit vers le vrai but puisqu'ils continuent de subir l'impulsion du mouvement qui les a lancés sur cette terre. Mais le cortège des réhabilités ne s'arrête pas là. Viennent ensuite ceux chez lesquels toute lueur purement intellectuelle semble éteinte, les fous et les idiots que le peuple n'a pas tort peut-être de prendre pour des inspirés, dont le sage peut beaucoup apprendre, dont nul ne peut dire à l'avance quelle parole sortira de leurs lèvres, qui, dans la grande impuissance reconnue des êtres dits raisonnables, laisseront échapper tout à l'heure (qui sait ?) des mots mystérieux et profonds. Les hommes ont passé et le défilé continue. Les innombrables proscrits du cartésianisme, les animaux seront-ils écartés pour cette lacune insignifiante de ne savoir raisonner ? Ils ont en eux le principe de vie et l'instinct. La divinité vit et parle en eux. Que n'en apprendrait pas l'homme s'il savait leur langage et s'il pouvait suivre leur songe intérieur ? Encore est-ce trop peu. Les plantes aussi ont des

(1) *A Poet's Epitaph*, 29-30.

jouissances et des souffrances. Elles vivent, elles sentent, elles ont un parler que le poète doit s'efforcer de comprendre et de traduire. Et les éléments invisibles, et les choses inanimées prendront aussi place dans le chœur universel; est-il même des choses inanimées ? ne désignons-nous point ainsi ce dont la vie mystérieuse nous échappe? « Oh ! il est une vie qui ne respire pas! il est des Puissances qui s'entretouchent jusqu'au vif, selon des modes que le monde grossier n'a pas de sens pour percevoir, pas d'âme pour rêver (1) ». La nature entière a une voix forte et indéfinissable qui est la somme de toutes ces voix et qui seule, si elle était comprise, dirait le grand secret.

II

Ce mysticisme se rencontre, entier ou partiel, manifeste ou dissimulé, chez presque tous les écrivains d'imagination de ce siècle. Il sera toujours prêt à venir au secours de Wordsworth lorsque son optimisme se heurtera à quelque désolante conclusion de la raison ou de la science. Pourtant, ce n'est pas impunément ni sans que rien en subsiste que le poète a cultivé en soi pendant quelques années les facultés intellectuelles. Cet adversaire des abus du raisonnement sera l'un des plus raisonneurs parmi les poètes, car il n'a pas encore été trouvé d'autre moyen de combattre le raisonnement qu'en raisonnant contre lui. Il ne sera pas non plus l'antagoniste entêté et borné de la science que quelques boutades de mauvais goût à l'adresse des savants feraient croire (2). Excusables représailles d'un esprit qui en fut

(1) *Address to Kilchurn Castle.*

(2) Par exemple le *vade retro* qu'il adresse au naturaliste « capable de botaniser sur la tombe de sa mère ». *A Poet's Epitaph* (1799).

momentanément la dupe contre les mensongères annonces de la science contemporaine : tout le mystère percé à jour, la mort vaincue, la vie de l'homme transformée et devenue pareille à celle d'un dieu, l'âge d'or établi sur terre, et cela dans un avenir prochain, visible, presque possible à toucher en étendant la main. Qui compare la médiocrité des résultats à l'énormité des promesses sera indulgent pour quelques accès d'irritation et même d'impertinence. Toutefois, pour attaquer la fausse science, Wordsworth ne cesse pas de rendre hommage à la vraie. Peu de poètes ont plus magnifiquement célébré la géométrie, marqué une égale admiration pour « ce monde indépendant créé par la pure pensée (1) ». Repentant de l'avoir négligée à Cambridge, il s'y est adonné de nouveau, cherchant dans sa stabilité un refuge contre les contradictions et les incertitudes de la philosophie. A la fin de son séjour à Alfoxden, en septembre 1798, il s'embarquera pour l'Allemagne, non à dessein de s'initier à la littérature allemande, mais pour étudier l'histoire naturelle (2). Trois ans plus tard, il projettera d'apprendre la chimie, désireux de ne pas ignorer tout à fait « une science d'une si extrême importance (3) ».

Bien plus, il conservera l'espoir de voir la science, après être retournée humblement à l'étude de la nature, réaliser un jour toutes ses magnifiques promesses. Il se complaira dans un rêve de poète sur la science de l'avenir, qui au lieu d'offrir la joie à la seule intelligence solitaire sera à la fois le produit et la jouissance de l'être humain tout entier. Elle aura son origine dans *l'intellect sensible*, dans le *cœur intelligent*. « La sensation sera projetée de l'homme dans les objets de la science » qui revêtira « une forme de chair et de sang ». L'amour s'unira

(1) *Prélude*, VI, 166-167.
(2) Lettre à James Losh, du 11 mars 1798.
(3) Lettre de Coleridge à Thelwall, 3 février 1801, *Fragmentary Remains of H. Davy*, p. 86.

à la raison pour accomplir cette grand métamorphose : « La science alors sera une précieuse visiteuse, et alors, et seulement alors, sera digne de son nom, car alors son cœur s'échauffera, son œil morne, morne et inanimé, ne sera plus enchaîné à son objet dans un esclavage de brute ; mais tout en apprenant à épier avec un intérêt patient la marche des choses et à servir la cause de l'ordre et de la clarté, elle n'oubliera pas pour cela que son plus noble usage, sa plus illustre fonction, consiste à fournir un guide clair, un soutien non perfide au pouvoir explorateur de l'esprit (1). » Ainsi pénétrée d'amour et de sainte passion, l'intelligence de l'homme « sera vraiment mariée à ce magnifique univers ». Et lui, le poète ne fait que chanter longtemps d'avance « l'épithalame de ces grandes épousailles (2) ».

Mais il fait plus que de voir en rêve une vague figure de la la science vraie. Il vient à elle en auxiliaire ; il lui offre l'aide nécessaire de la poésie pour poursuivre l'étude de la réalité. Auxiliaire indépendant, il est vrai, qui se servira de ses propres armes et combattra à sa manière, mais pour la même cause, qui est celle de la vérité.

Or, parmi les *faits* de l'âme, innombrables et divers, il en est — et des plus considérables — qui relèvent du poète, qu'il lui appartient mieux qu'à tout autre de découvrir et de juger, qu'il est seul peut-être à voir clairement. Sans lui, ces faits resteront ignorés ou dédaignés. Et les philosophes continueront de discourir sur l'homme abstrait, exempt ou plutôt privé de passions. Le cœur de l'homme vivant est le domaine propre du poète. La poésie est « l'histoire et la science des sentiments (3) ».

(1) *Excursion*, IV, 1251-1263. Ces vers ont été écrits dès le commencement de 1798 (note-préface de l'*Excursion*). Ils ont sans doute fait partie des 706 vers du *Reclus* achevés le 11 mars 1798.

(2) *The Recluse* (1800), v. 825-830.

(3) *The Thorn*, note écrite en 1800.

Son but est de verser la lumière sur les opérations encore mal expliquées de l'âme. Celle de Wordsworth, du moins, n'aura pas d'autre objet. S'il écrit *l'Epine*, c'est « pour montrer quelques-unes des lois générales par lesquelles la superstition agit sur l'esprit (1) ». S'il compose *La mère Blake et Henri Gill*, c'est « pour attirer l'attention sur cette vérité que l'imagination humaine est assez forte pour produire jusque dans notre nature physique des changements qui pourraient paraître miraculeux. Cette vérité est importante ; quant au fait (car c'est un fait) il la met utilement en lumière (2) ». « J'ai dit, écrit-il dans la préface des *Ballades lyriques* de 1800, que chacun de ces poèmes a un objet, c'est d'élucider la façon dont nos sentiments et nos idées s'associent dans un état d'excitation. Mais, pour parler en termes moins généraux, c'est de suivre le flux et le reflux de l'esprit quand il est agité par les grands et simples sentiments de notre nature. Je me suis efforcé dans ces courts essais d'atteindre ce but par différents moyens : en suivant la passion maternelle à travers beaucoup de ses replis les plus subtils, comme dans les poèmes du *Petit idiot* et de la *Mère folle ;* en accompagnant les dernières luttes d'un être humain qui, à l'approche de la mort, s'attache encore dans sa solitude à la vie et à la société, comme dans le poème de l'*Indienne abandonnée ;* en montrant, comme dans les stances intitulées *Nous sommes sept*, la perplexité et l'obscurité qui dans l'enfance accompagnent notre notion de la mort, ou plutôt l'impossibilité absolue où nous sommes d'admettre cette notion ; ou bien en faisant voir la force de l'attachement fraternel ou, pour parler plus philosophiquement, de l'attachement moral quand il a été de bonne heure associé aux objets grandioses et magnifiques de la

(1) *The Thorn*, note écrite en 1800.

(2) Préface des *Ballades lyriques*, édition 1800. Ce passage et le passage suivant ont été supprimés dans les éditions postérieures et n'ont jamais été réimprimés.

nature, comme dans les *Frères;* ou, comme dans l'incident de *Simon Lee*, en mettant mon lecteur en état de recevoir de sensations morales ordinaires une impression autre et plus salutaire que nous n'avons coutume d'en tirer... »

Est-ce un poète qui parle ou un psychologue ? L'un et l'autre à la fois, dirait Wordsworth, car la poésie n'est que la plus haute et la plus profonde psychologie, celle qui étudie l'âme vivante de l'homme, celle qui voit les sentiments et les sensations naître et se transformer en actes, celle qui découvre les ressorts les plus secrets de la conduite.

Sans doute la poésie ne peut réclamer pour elle seule cette étude. Et si le poète est mieux doué que tout autre homme pour la mener à bien, il n'en a cependant pas le privilège exclusif. Mais dans l'étude de l'homme et du monde, il est un vaste domaine qui est le sien sans conteste, qui n'a guère été exploré encore et sans la connaissance duquel cependant il est impossible d'atteindre à la science complète. « L'office propre de la poésie (laquelle néanmoins, si elle est sincère, est aussi permanente que la science pure), son emploi approprié, son privilège et son *devoir*, c'est de traiter les choses non comme elles *sont*, mais comme elles *apparaissent;* non comme elles existent en soi, mais comme elles *semblent* exister pour les *sens* et pour les *passions* (1). »

Et si l'on objecte que ces apparences sont des mensonges, le poète répond d'abord que ce sont des *faits* de l'âme indéniables, qui, à ce titre, doivent être étudiés. En outre, leur influence sur les actes de l'homme ne saurait être mise en doute, et il est insensé de prétendre connaître et diriger l'homme si on les ignore. Enfin, si vous le pressez trop, il vous dira que cette image toute incomplète et toute changeante de la réalité est encore la moins fausse que nous en ayons, car au moins en se projetant sur le

(1) *Essay supplementary to the preface of the Poems* (1815).

monde les passions lui prêtent-elles la vie et le mouvement, lui attribuent-elles un sens, une intention, alors que le regard sans amour et sans haine du savant voit devant lui une masse inerte, stupide et morte. Voir, comme les premiers hommes, la divinité inconnue, courroucée ou bienveillante, apparaître sur terre; donner, comme les Chaldéens, un sens moral aux mouvements des étoiles; attribuer, comme les Grecs, une vie humaine et des sentiments humains à toutes les formes des choses, un esprit à la matière (1), c'est être infiniment plus près que le savant d'aujourd'hui de la vérité centrale.

Loin d'être inanimé, l'univers entretient, au contraire, avec l'homme un perpétuel dialogue. Et Wordsworth ne fera dans son œuvre que transcrire les fragments qu'il en a saisis et qu'il en a cru comprendre. Les relations du monde et de l'âme sont le sujet de ses vers :

« Ma voix proclame combien merveilleusement l'Esprit individuel (et peut-être non moins les facultés progressives de l'espèce humaine entière) est adapté au Monde extérieur, et combien merveilleusement aussi — sujet dont il a été peu parlé parmi les hommes — le Monde extérieur est adapté à l'Esprit; et la création (on ne saurait l'appeler d'un nom plus humble) qu'ils accomplissent en unissant leurs forces : — tel est le sublime thème de mes chants (2). »

C'est le thème du *Prélude* où, mieux que dans ses poèmes dramatiques, avec une plus subtile et plus profonde vérité, Wordsworth a dit tout ce qu'il savait et sentait des influences échangées entre la nature et son propre esprit. Mais peut-être la psychologie particulière du poète sera-t-elle mieux illustrée par l'analyse d'une œuvre plus courte et plus humble. Œuvre bizarre et souvent ridiculisée, heurtant de parti pris les usages

(1) *Excursion*, IV.
(2) *The Recluse*, 835-844.

poétiques traditionnels, où sont employés sérieusement des détails jusque-là tenus pour burlesques. C'est l'histoire du colporteur *Pierre Bell* (1). Plus exactement c'est le récit de la conversion d'une espèce de rustre brutal et débauché, préparé à l'état de grâce un beau soir par les impressions que firent sur ses sens un âne et un paysage.

III

Pierre Bell est un marchand ambulant. Voilà plus de trente-deux ans que, poussant devant lui ses ânes chargés de poterie, il parcourt en tous sens l'Angleterre et l'Ecosse. Ses courses le mènent des falaises de Douvres aux rochers de la Cornouaille, des hautes terres écossaises aux plaines marécageuses du Lincolnshire. Il vit au grand air, dans la solitude et la beauté changeante de la nature, en contact journalier avec les bois ou les champs découverts, les monts ou la mer. Mais il n'a jamais encore senti le charme ni la grandeur des lieux où se passe sa vie vagabonde.

Il errait parmi les vallées et les rivières,
Dans la forêt verte et la gorge creuse;
Elles étaient ses demeures nuit et jour,
Mais jamais la nature n'avait pu trouver le chemin
Du cœur de Pierre Bell.

En vain, à travers chaque année changeante,
La Nature le menait de nouveau ;
Une primevère au bord d'une rivière
Etait pour lui une primevère jaune,
Et elle n'était rien de plus.

(1) *Peter Bell* (écrit en 1798). La traduction suivante est faite sur le premier texte, publié en 1819.

Cela ne changeait guère le cœur de Pierre Bell
De voir sa paisible caravane chargée de paniers
Paître avec un plaisir plus que printanier
Partout où l'herbe tendre allongeait
Sa première verdure dans le sentier.

En vain à travers l'eau, la terre et l'air
Se répandait l'âme des sons heureux,
Quand Pierre, par un matin d'avril,
Sous le genêt ou sous l'épine bourgeonnante,
Faisait de la terre chaude son lit paresseux.

A midi, quand à la lisière de la forêt
Il se couchait sous les hautes branches,
Le tendre ciel bleu ne se fondait jamais
Dans son cœur, jamais il ne sentait
La magie du tendre ciel bleu !

C'était un rustre, une manière de sauvage et aussi un débauché. Il se mariait un peu partout, sans souci des lois ; il avait jusqu'à douze femmes légitimes. Sans doute, ses vices lui venaient des villes où il séjournait çà et là. Mais la nature n'avait rien pu encore pour attendrir son âme rude. Il semblait au contraire qu'elle en eût augmenté la rudesse, reflétant sur son visage et imprimant jusque dans son cœur ses traits les plus farouches. Elle avait nourri en lui, dans ses solitudes, « les pensées informes et à demi-humaines qu'elle enfante parmi les orages d'été et les glaces de l'hiver ». « Son visage était aigu comme la bise qui cingle sur son chemin la haie d'aubépines. » Son front était tout ridé à force « de froncer les sourcils sous l'éclat du soleil ».

Il y avait une dureté dans sa joue.
Il y avait une dureté dans son œil,
Comme si cet homme avait fixé sa face,
Dans maint endroit désert,
Contre le vent et contre le ciel nu.

Pourtant ces leçons de bonté et de morale que la nature n'a pas pu faire pénétrer en lui par une lente infiltration, elle peut les lui donner d'une brusque secousse en rassemblant pour triompher de ce rebelle les charmes puissants dont elle dispose.

Un beau soir de novembre, alors que la pleine lune brille sur la rivière Swale, Pierre s'en allait seul sur les bords de l'eau courante.

Il cheminait à travers taillis et fourrés,
Il cheminait par monts et par vaux ;
De la lune il se souciait comme d'une guigne,
Et des étoiles il s'inquiétait aussi peu,
Et aussi peu de la rivière murmurante.

Mais, apercevant un sentier
Qui promettait d'abréger le chemin,
Comme beaucoup de plus sages que lui l'ont fait,
Il quitta un guide sûr pour un autre
Qui pouvait trahir ses pas.

Il atteint bientôt un bois épais
Où il s'enfonce joyeusement,
Et on peut l'entendre siffler fort,
Quoique souvent enseveli, comme un oiseau
Se perd dans l'ombre, parmi les branches et les feuilles.

Mais le sentier refuse de rejoindre la route. Pierre commence à pester contre son guignon. Sa colère redouble lorsque le sentier cesse brusquemment au pied d'une carrière abandonnée. Néanmoins il se fraie un passage à travers les grosses pierres informes où se posent des ombres noires et massives. Il a franchi la carrière et voici que devant lui s'étend une pelouse d'une teinte tendre et charmante, délicieux pré vert tout entouré de rochers, sous lesquels la Swale inaperçue coule sans bruit. Il a déjà traversé le pré lorsqu'en tournant la tête il aperçoit un âne solitaire. Le premier mouvement de Pierre est de s'emparer de

cette bête pour se dédommager de sa course prolongée. Mais d'abord il regarde alentour : pas une seule maison en vue, pas une hutte de bûcheron, pas une lumière. Il saisit le licou, saute sur le dos de l'âne et applique sur ses flancs de vigoureux coups de talon. L'âne reste immobile. Pierre donne alors une saccade « à arracher un anneau de fer du pavé d'un cachot ». Et toujours l'âne ne bouge pas.

Et Pierre se dit, sautant à bas de l'âne,
« Il y a quelque piège dressé contre moi ».
De nouveau sur la petite pelouse
Et sur toutes les falaises blanches qui l'entourent
Il promène un regard circonspect.

Tout, tout est silencieux — les rocs et les bois,
Tout est calme et silencieux — près et loin !
Seulement l'âne, d'un mouvement morne,
Sur le pivot de son crâne
Fait tourner sa longue oreille gauche.

Pierre songe : « Qu'est-ce que cela veut bien dire?
Il doit y avoir là quelque vilaine sorcellerie ! »
— De nouveau l'âne, d'un mouvement morne
Sur le pivot de son crâne
Fit tourner sa longue oreille gauche.

La crainte commence à assaillir Pierre Bell et se tourne en fureur. En homme exercé il assène sur la pauvre bête un terrible coup de son gourdin. L'âne trébuche et sans une plainte tombe sur ses genoux, puis se couche au bord de l'eau « dirigeant vers Pierre son œil luisant couleur de noisette ».

Ce n'était qu'un regard doux, de reproche,
Un regard plus tendre que sévère;
Et aussitôt, de chagrin et non de terreur,
L'âne tourna sa prunelle
Vers la rivière profonde et claire.

Le gourdin résonne toujours sur les flancs décharnés de l'âne qui pousse trois gémissements pitoyables sans que sa maigreur de squelette ni sa plainte touchent le cœur cruel de Pierre Bell. Enragé par cette résistance inerte, Pierre jure qu'il va le jeter dans la rivière.

Un juron impie confirma la menace, —
Sur quoi, de la terre où il gisait,
A tous les échos, au sud et au nord,
A l'est et à l'ouest, l'âne envoya
Un sonore et lamentable braiment !

Cette clameur semble frapper le cœur de Pierre Bell
Comme une note de joie —
La joie frappe au cœur de Pierre Bell;
Mais dans l'écho des rochers
Il y avait quelque chose que Pierre n'aima pas.

Soit qu'il cherchât à ragaillardir son cœur poltron,
Soit qu'il ne pût briser le charme
Qu'en cette heure sereine et solennelle
Enlaçait autour de lui le pouvoir démoniaque,
Il se remit à sa besogne aveugle.

Parmi les rocs et les escarpements sinueux,
Parmi les montagnes au loin,
Une fois encore l'âne allongea
Plus lugubrement une clameur sans fin
Le dur et sec hi-han de son horrible braiment.

Que se passe-t-il maintenant dans le cœur de Pierre Bell?
D'où vient la force de ce son étrange?
La lune lui sembla inquiète et plus obscure,
Le vaste ciel bleu parut près de s'éteindre
Et les rochers oscillèrent tout autour.

Le gourdin échappe à la main de Pierre Bell!
Il ne songe plus à exécuter sa menace;
« Si quelqu'un me voyait ici
« Il s'imaginerait, pensa-t-il,
« Que je viens en aide à cette pauvre brute moribonde. »

Il examine l'âne membre par membre,
Et Pierre relève maintenant les yeux.
La lune paraît immobile et claire,
Les rocs semblent pareils à eux-mêmes
Et tranquilles sont les cieux.

Rassuré, Pierre Bell va frapper de nouveau quand il aperçoit dans la rivière quelque chose de si effrayant que le voici changé en une statue de fer, ses cheveux se hérissent sur sa tête, il pousse un cri et s'évanouit. Ce qu'il a entrevu dans les eaux, parmi les images renversées des arbres, c'est le corps d'un noyé, du maître de l'âne tombé dans la rivière il y a quatre jours et fidèlement gardé par la pauvre bête qui n'a point songé pendant tout ce temps à brouter l'herbe tentante de la pelouse. Un sentiment instinctif d'humanité pousse Pierre à tirer sur le sol ce cadavre. Il l'amène à lui peu à peu avec son gourdin qu'il enroule parmi les cheveux du mort et le voici enfin qui sort de la rivière, la tête la première, comme un spectre. L'âne témoigne de sa joie et maintenant il fait signe à Pierre du mieux qu'il peut de monter sur son dos. Et Pierre amolli obéit. Alors commence une chevauchée à travers la nuit et la solitude, qui fait songer à celle de Tam o'Shanter, mais sans merveilleux; où une série de sensations, la plupart ordinaires et toutes vraisemblables, est destinée à émouvoir le cœur du méchant.

C'est d'abord un triste cri entendu qui sort d'une caverne voisine où s'est arrêté le petit garçon du mort cherchant son père en tous lieux. A cet appel d'une voix familière l'âne s'arrête et Pierre qui ne sait d'où elle vient éprouve une vague épouvante. Il est convaincu qu'une vengeance va tomber sur sa tête pour le punir de sa cruauté envers la douce créature. Et déjà, tandis que l'âne reprend sa course, les choses se transforment autour de Pierre Bell :

Les rocs qui s'élancent des deux côtés
Construisent un sauvage décor fantastique :

Des temples pareils à ceux des Hindous,
Et des mosquées, et des clochers, et des fenêtres d'abbaye,
Et des châteaux tout verdis de lierre.

Et tandis que l'âne poursuit son chemin
Dans la gorge solitaire,
A mesure que ses pas avancent pensivement,
Mosquées et clochers changent de visage
Et regardent Pierre Bell!

Les voici maintenant sur un plateau « où, brillant comme la mer la plus calme, dans son immensité non troublée, une plaine unie s'étend ».

Mais d'où ce bruit de chose froissée
Qui si longtemps suit les deux voyageurs?
— Une feuille dansante est tout près derrière eux,
Jouet léger pour le vent folâtre
Sur ce désert solitaire.

Quand Pierre aperçoit la chose mouvante
Cela ne porte pas remède à sa détresse;
« Où il n'y a ni arbre ni buisson,
« Les feuilles mêmes me suivent, —
« Si grande a été ma méchanceté. »

Un peu plus loin, dans un petit chemin où dort la poussière blanche, Pierre découvre çà et là, en se retournant, une tache rouge:

Une tache — comme d'une goutte de sang,
Rendue plus faible et plus blême par la lune;
Ah! pourquoi ces affaissements de désespoir?
Il ne sait pas comment le sang est venu là
Et Pierre est un méchant.

Enfin il aperçoit une blessure sanglante
A l'endroit où il avait frappé la tête de l'âne;
Il voit le sang, sait ce que c'est, —
Il lui vient une lueur de joie soudaine
Mais qui bientôt disparaît.

Il pense à celui qu'avait saisi une mort brusque,
Il pense à toi, ô Bête fidèle !
Et une fois de plus l'angoisse lancinante,
Comme le météore file à travers les vastes plaines du Ciel,
Passe à travers sa poitrine, et repasse.

Pierre Bell a beau lutter contre l'effroi et le remords qui lentement l'envahissent. Il a beau recouvrer par accès sa bonne humeur et même, avec un air de défi, entamer une joute de grimaces avec son âne, il est à la merci de la moindre secousse nouvelle. Justement, un bruit sourd se met soudain à gronder en longs roulements voilés sous la route. Ce sont des mineurs qui, à quelques toises sous le sol, font sauter le rocher avec de la poudre, et Pierre croit que « la terre a pour mission de s'entr'ouvrir pour son indigne personne ». Presque aussitôt il passe devant une petite chapelle en ruines, toute vêtue de lierre, « qui semble obéir à quelque puissance transformatrice et se fondre avec les arbres qui l'environnent. » Pierre Bell songe que c'est dans une semblable chapelle qu'il a épousé sa sixième femme. Il se rappelle les pleurs qu'il a fait verser, les tromperies dont il a usé pour séduire d'innocentes jeunes filles.

Mais plus que tout son cœur est angoissé
A la pensée d'une, presque une enfant ;
Une douce et joueuse fille des Hautes-Terres,
Aussi légère et belle qu'un écureuil,
Aussi belle et aussi sauvage.

Celle-là a quitté sa mère pour suivre Pierre Bell, et est morte de douleur en apprenant la vérité sur l'homme qu'elle aimait ; elle est morte avant de donner naissance à l'enfant qu'elle portait dans son sein et qu'elle avait déjà nommé Benoni, ou l'enfant du chagrin.

Et maintenant les spectres de l'esprit
Harcèlent le pauvre Pierre Bell;
La folie règne dans son âme et dans ses sens,
Et la raison tombe impuissante
De son pinacle abandonné.

Tout près d'un buisson d'ajoncs en fleur
(Au-dessus d'eux frissonnent des trembles)
Il voit une créature insubstantielle,
Lui-même de forme et de traits,
A moins de deux toises du grand chemin (1).

Et couchée sous les ajoncs il voit
La fille des Hautes-Terres, en personne;
Et il l'entend crier comme elle criait
A l'heure de mourir :
« Ma mère! ô ma mère! »

La sueur coule sur la face de Pierre, et dans ce moment une voix monte vers lui du fond d'un vallon boisé. Cette voix sonore comme un cor de chasse répercuté par un rocher nu, elle vient d'un tabernacle. C'est un fervent Méthodiste qui prêche devant son troupeau attentif :

« Repentez-vous! repentez-vous, s'écrie-t-il,
« Alors que vous pouvez encore trouver grâce; — efforcez-vous
« D'aimer le Seigneur de tout votre pouvoir;
« Tournez-vous vers lui, cherchez-le nuit et jour,
« Et sauvez vos âmes vivantes!

(1) Pour se rendre compte qu'il s'agit ici non de fiction pure mais d'effort fait pour rendre une hallucination dûment constatée, *cf.* cette note écrite par Coleridge le 12 mai 1805 : « Je me suis convaincu à la suite d'observations répétées que... dans certains états de l'esprit et du regard, comme dans l'assoupissement, dans l'état cérébral et nerveux qui suit la douleur ou l'agitation... nous voyons notre propre visage et le projetons au delà de nous à une certaine distance... que ceci peut occasionner le *Wraith* (voir cent histoires écossaises, mais par-dessus tout, ce poème entre tous admirable et merveilleux de Wordsworth, son *Pierre Bell*)...» (*Anima poetæ*, ed. by E. H. Coleridge, 1895, p. 146).

« Repentez-vous ! repentez-vous, quand vous auriez marché
« Dans les sentiers du vice et du malheur
« A la poursuite de la prostituée de Babylone ;
« Et quand vos péchés seraient rouges comme l'écarlate,
« Ils seront aussi blancs que la neige. »

Au moment même où il passait devant la porte, ces mots
Arrivèrent nettement aux oreilles de Pierre Bell ;
Et c'était là une si joyeuse nouvelle
Que cette joie fut plus qu'il ne pouvait supporter !
Il fondit en larmes !

Douces larmes d'espoir et de tendresse !
Et elles tombaient pressées, averse abondante !
Ses nerfs, ses muscles semblaient se fondre ;
A travers toute sa charpente de fer, il sentait
Passer une force douce et qui le détendait.

Toutes les fibres de son corps étaient faibles,
Faible était au dedans tout l'animal ;
Mais dans son impuissance il devint doux
Et tendre comme un nouveau-né,
Un nouveau-né qui n'a pas connu le péché.

Il reste pour le guérir que son cœur déjà ouvert à ses propres maux s'ouvre à ceux d'autrui. Arrivé enfin à la chaumière du mort, il assiste ému à toutes les alternatives de joie et de désespoir que causent son arrivée et son récit. Les larmes de la veuve et de ses enfants « lui font sentir pour ses semblables ce qu'il n'avait jamais éprouvé auparavant ».

Il a appris à sentir
Que le cœur de l'homme est une chose sainte ;
Et la nature à travers un monde de mort
Souffle en lui un second souffle
Plus pénétrant que celui du Printemps.
. . . . . .

Et Pierre détourne ses pas
Vers l'ombre d'arbres touffus,
Où il s'assied, il ne sait comment,
Les mains pressées contre son front,
Les coudes sur ses genoux tremblants.

Là, enfoncé en lui-même, il reste assis
Jusqu'à ne plus donner signe de vie,
Comme si son esprit s'enfonçait profondément
A travers les années depuis longtemps endormies !
La transe passée — il s'éveille ;

Il lève la tête — et voit l'âne
Encore debout sous le clair de lune ;
« Quand serai-je aussi bon que toi ?
« Oh ! je voudrais, pauvre bête, avoir maintenant
« Un cœur seulement à moitié aussi bon que le tien ! »

Il l'aura. Le farouche colporteur va renoncer à ses crimes et et à ses folies, et, « après dix mois de mélancolie, devenir un bon et honnête homme ».

N'en doutez pas, bien qu'elle puisse nous paraître un peu trop « machinée », la conversion de Pierre Bell est dans la pensée de son auteur un apport à la connaissance de l'âme. Wordsworth cesse de railler les conversions à la manière du « philosophe ». Il cesse de les présenter comme mystérieuses et ineffables à la manière de l'illuminé. Il les explique comme des phénomènes légitimes de l'esprit ; il montre complaisamment le rôle qu'y jouent les sens et les choses extérieures. Il en dévoile sans crainte les petites origines. Mais il ne les tient pas par là pour diminuées ou détruites. Leur valeur morale subsiste entière après l'analyse minutieuse. Et des émotions de Pierre Bell Wordsworth veut que le lecteur conclue à mille émotions analogues éprouvées par lui-même, à mille menues et douces influences semblables, nullement intellectuelles, par lesquelles

ses actes — et non les moindres ni les moins vertueux peut-être — ont été déterminés. Son idée de la nature humaine s'en trouvera en un sens élargie. La conduite de l'homme que le philosophe a tâché de rendre indépendante et isolée devient du coup mêlée intimement aux choses. Toute la nature entre dans une seule action humaine. Dans le moindre mouvement de l'âme, la fusion, « l'unité de tout » apparaît. La fausse psychologie fait place à la vraie.

Mais pour que la poésie établisse la légitimité de ses droits à agrandir et à compléter la science de l'âme, il ne suffit pas qu'elle explore une région mal connue de la réalité, il faut aussi qu'elle justifie de son moyen d'enquête préféré. Il faut que l'imagination, qui est au poète ce que le raisonnement est au philosophe, soit un instrument sincère et exact de savoir. Il faut même qu'elle soit plus docile envers la nature que ne l'est parfois le raisonnement. Wordsworth l'entend ainsi. L'imagination telle qu'il la veut et telle qu'il croit la posséder n'a rien de commun avec « la folle du logis » ou « la maîtresse d'erreur. » Elle est pour lui la faculté suprême, « un autre nom pour le pouvoir absolu et l'intuition la plus claire, pour l'amplitude de l'esprit, pour la Raison dans son mode le plus sublime (1) ». Orgueilleuse et étrange définition. Ce n'est évidemment plus dans l'emploi ordinaire du mot qu'il faut chercher le sens que Wordsworth lui prête. Ce sens est chez lui nouveau et révolutionnaire. Pour qui l'examine et le pénètre, il est évident que le poète y a mis la formule de son génie.

(1) *Prélude*, XIV, 188-192.

CHAPITRE III

LE RÉALISME DE WORDSWORTH

I

Avant toute définition et mieux que toute analyse, le simple exposé de ses essais de collaboration poétique avec Coleridge, à Alfoxden, prépare à saisir le caractère propre de l'imagination de Wordsworth. Déjà, on l'a vu, Coleridge a reconnu, admiré et tenté de définir la faculté maîtresse de son ami. Il a même tenté d'en reproduire les effets dans son œuvre. Mais il devait la faire ressortir bien plus nettement par le contraste. Jusque-là il avait simplement « alimenté la grande rivière de mille petits ruisseaux sans nom ». Mais voici qu'il retrouve enfin sa direction un moment perdue. Son génie propre se réveille et reprend conscience de lui-même. Non seulement il refuse de suivre, mais il essaie à son tour d'influencer la marche de Wordsworth, de l'entraîner à travers une région nouvelle. L'impossibilité de tenir compagnie à Coleridge, la gêne de sentir sa course naturelle contrariée, révéleront à Wordsworth d'une façon impérieuse et définitive la tendance nécessaire de

son génie poétique. Le réalisme de Wordsworth s'affirmera en heurtant le fantastique de Coleridge.

A Alfoxden tout est commun entre eux, semble-t-il. Mêmes amis, mêmes promenades, même décor naturel offert à leurs regards, mêmes lectures. Plus encore, il est un problème qui les intéresse alors par-dessus tous les autres, qui les fascine et les obsède. Préoccupés des mystérieuses relations du corps et de l'âme, de l'action des sens sur l'esprit et de l'esprit sur les sens, ils tâtonnent l'un et l'autre, cherchant à exprimer sous une forme concrète le résultat de leurs recherches. Un même sujet s'offre : les effets de la malédiction sur le maudit, la transformation des choses extérieures autour de celui qui est victime d'un remords légitime ou même d'un sortilège immérité, les hallucinations qui en proviennent, la folie qui peut naître de là, le dépérissement du corps qui peut en être la conséquence.

Jusqu'ici leurs esprits cheminent de concert. Mais s'agit-il de fixer en un poème cette idée, aussitôt ils divergent et s'en vont dos à dos. Par trois fois ils tentent de collaborer et par trois fois il leur faut renoncer à la collaboration.

Voici d'abord Coleridge qui transporte le sujet aux confins ténébreux de l'histoire. Il a visité, dans une excursion faite avec Wordsworth vers l'ouest du Somerset, la sauvage Vallée des Pierres « creusée parmi des précipices suspendus sur la mer, avec des cavernes rocheuses au-dessous, où les vagues se précipitent et où la mouette éternellement recommence en criant son vol circulaire. Au haut de ces cavernes sont d'énormes pierres jetées transversalement comme si un tremblement de terre les eût lancées là, et par derrière se dresse une grecque de rocs perpendiculaires assez semblables à la Chaussée des géants (1). »

Faire de cette âpre gorge ce que Wordsworth a fait déjà de la plaine de Salisbury, placer un meurtrier dans ce lieu farouche

(1) William Hazlitt, *My first acquaintance with poets.*

et désert, mais prendre pour héros, à la place d'un malheureux soldat né d'hier, le premier assassin, avec toute la grandeur dont la légende l'environne, transformer par quelques additions de pure fantaisie ce coin du Somerset en une âpre solitude biblique ou chimérique, telle est l'idée qui naît aussitôt dans l'esprit de Coleridge. Il écrira avec Wordsworth un poème en prose pour faire suite à la *Mort d'Abel* de Gessner, « mais très supérieur à l'ouvrage allemand ». Et ce poème aura pour titre *Les vagabondages de Caïn* (1).

Le titre et le sujet, dit Coleridge, furent suggérés par moi, et c'est moi aussi qui traçai le plan et les idées de chacun des trois livres ou chants qui devaient composer l'ouvrage et qui devaient, il faut en informer le lecteur, être achevés en une seule nuit! Mon collaborateur se chargea du premier chant, moi du second, et celui qui aurait fini avant l'autre, devait écrire le troisième. Il y a près de trente ans de cela; et pourtant, en ce moment même, je ne puis sans un sourire me demander ce qui était le plus impraticable : était-ce pour un esprit aussi éminemment original de composer d'après les pensées et les fantaisies d'un autre, ou pour un goût aussi pur, aussi austère et aussi simple d'imiter la mort d'Abel? Il me semble voir son grand et noble visage comme au moment où, ayant dépêché ma partie de la tâche au courant de la plume, je revins à la hâte vers lui avec mon manuscrit, — l'air de découragement ironique de son regard fixé sur son papier presque entièrement blanc, et puis l'aveu silencieux de son échec mêlé de plainte et de plaisanterie luttant avec le sentiment de l'extrême ridicule de tout le projet — et l'éclat de rire qui partit enfin : et le *Vieux marinier* fut écrit à la place (2).

Cette fois encore Coleridge essaie d'attirer Wordsworth vers le fantastique, et il échoue de nouveau. Combien significatifs les détails nombreux que nous ont transmis les deux poètes sur la genèse de la fameuse ballade du *Vieux marinier!*

C'est le 13 novembre 1797. Accompagnés de Dorothée,

(1) Coleridge, *The Wanderings of Cain.*
(2) *Idem*, préface.

Wordsworth et Coleridge se sont mis en route à la nuit tombante pour visiter cette même Vallée des Pierres. Cette excursion, quoique faite à pied, est une trop lourde dépense pour leur bourse mal garnie. Il faut défrayer le voyage par quelque poème qui sera vendu cinq livres sterling à l'éditeur du *Monthly Magazine*. Ce poème sera une ballade, car Coleridge est en ce moment enthousiaste de la *Lénore* de Bürger, récemment traduite, et Wordsworth commence à prendre pour son modèle poétique les vieilles ballades populaires réunies par l'évêque Percy. Le sujet de la ballade projetée sera pris à un rêve étrange raconté à Coleridge par un ami qui avait eu la vision d'un vaisseau-squelette ayant à bord des passagers. Comment peindre une telle navigation ? Coleridge n'a jamais été sur mer ; il s'imagine que, pour le passager, le sillage suit le navire au lieu de s'en éloigner (1). Mais il ne s'agit nullement d'un voyage réel. Il s'agit d'une navigation de rêve pour laquelle il trouvera les éléments nécessaires dans ses lectures familières de vieux auteurs bizarres et oubliés et dans ses propres observations de terrien qui a vu les vaisseaux et la mer du haut du Quantock. Ce qui importe, c'est que Coleridge reproduise, comme par l'intermédiaire de ses propres songes, non seulement les pures hallucinations qui relèvent directement du songe, mais encore ce qu'il a lu ou conçu sur les tempêtes, sur les banquises, sur le calme plat, sur les phosphorescences, sur les effets redoutés du grand soleil vertical des tropiques. Et il aura réussi s'il a trouvé une musique du vers assez délicieusement subtile pour faire défaillir la grossière faculté de logique, pour tripler un instant chez le lecteur la puissance visionnaire.

Quel apport fournira Wordsworth à la ballade du *Vieux marinier ?* Il adopte d'abord le plan proposé par Coleridge. Mais

(1) La première édition du *Vieux Marinier* porte (vers 100), *The furrow followed free*, remplacé en 1817 par *The furrow stream'd off free*.

aussitôt il cherche à *expliquer* le sujet, à retracer les causes et les origines des sensations extraordinaires dont Coleridge ne voulait que peindre les effets. Le mystérieux navigateur qui a subi toutes les colères de l'océan et du ciel, des puissances de vie et de mort, il faut qu'il ait commis un crime pour mériter de tels châtiments. Et Wordsworth, qui vient de lire les voyages véridiques de Shelvocke, suggère l'idée d'un albatros tué en doublant le cap Horn et dont le meurtre sera vengé par les esprits tutélaires de ces régions. Ainsi s'introduit dans le magique poème l'idée terrestre et morale d'une expiation, que Coleridge regrettera plus tard d'y avoir laissée pénétrer. « Ce poème, dira-t-il, n'aurait pas dû avoir plus de morale que le conte des *Mille et une nuits* où nous voyons un marchand assis au bord d'un puits en train de manger des dattes. Il jette les noyaux et voilà qu'un génie apparaît et lui dit qu'il doit le tuer parce qu'un des noyaux a, paraît-il, en tombant, crevé l'œil du fils du génie (1). » A peine Wordsworth a-t-il fourni l'idée de l'expiation et quatre ou cinq vers de la ballade qu'il se retire de l'œuvre. Dès le premier soir, il a reconnu impossible de faire route avec le génie aérien de Coleridge. « Nos manières respectives étaient si différentes qu'il eût été très présomptueux à moi de faire autre chose que de me retirer d'une entreprise dans laquelle je n'aurais pu être qu'une entrave (2). »

Et sans doute, il ne refusera pas tout à fait d'admirer l'œuvre exquise une fois achevée. Mais il l'admirera comme à regret, comme par force, en montrant trop bien qu'il n'en sent pas toute la beauté. Il la juge avec une froideur étonnante de la part d'un poète et d'un ami. Il la déclarera responsable de l'échec des *Ballades lyriques*. Et lorsque Coleridge, apprenant cette accusation, voudra retirer son *Vieux marinier* de la seconde

(1) *Table Talk*, 31 mai 1830.
(2) *We are Seven*, note-préface.

édition des *Ballades*, Wordsworth protestera, maintiendra le poème, mais ne se fera pas faute d'en énumérer consciencieusement au lecteur les défauts réels ou imaginaires. Il en compte jusqu'à quatre. Deux valent la peine d'être cités, car on apprend par là dans quel sens Wordsworth eût dirigé le poème s'il en eût été l'auteur. « D'abord le principal personnage n'a pas de caractère distinct, soit dans sa profession de marin, soit en qualité d'être humain qui, ayant été longtemps sous l'empire d'impressions surnaturelles, pourrait être supposé avoir en soi comme une part de surnaturel. » L'autre reproche, c'est que les événements « n'ayant pas de connexion nécessaire ne se produisent pas les uns les autres (1) ». Un récit où l'esprit ne fût jamais jeté hors de l'expliqué, ni transporté trop loin du monde réel, telle est l'œuvre que Wordsworth eût voulue au lieu de celle que Coleridge a malgré lui produite. Et celui-ci de son côté, comme pour se dédommager d'avoir, sous la pression de Wordsworth, introduit quelque ombre de raisonnement et de vraisemblance dans le *Vieux marinier*, écrira à part son étrange *Christabel*, pure évocation magique, musique inexprimable sur un sujet mystérieux, indéfini, inachevé, dont il ne semble pas que le poète lui-même ait jamais su comment il pourrait finir.

Cependant Wordsworth a proposé aussi un thème de ballade à Coleridge (2). C'est la même idée qui en fait le fond : celle des ravages opérés par une malédiction dans un cœur terrifié. Mais nous voici ramenés de la légende ou du rêve à une anecdote répétée par la chronique locale, à un fait réel et récent. Au lieu d'un paysage biblique ou de l'Océan fabuleux, la scène est un cimetière de campagne anglais. Là, un vieux fossoyeur bavard raconte l'histoire de trois tombes voisines, sur lesquelles fleurit une épine. Édouard, jeune fermier, aime Marie, fille d'une

(1) Note de l'édition des *Ballades lyriques* de 1800.
(2) *The three graves.*

belle veuve de quarante ans, violente et coquette. La veuve lui accorde d'abord la main de son enfant, puis s'éprenant elle-même du jeune homme essaie de le détacher de sa fille et de se faire épouser par lui. Saisi à la fois par le ridicule et l'ignoble de cette proposition, Édouard, pris d'une crise de nerfs, éclate de rire. Furieuse, la veuve tombe à genoux et appelle sur lui et sur sa fille la vengeance d'en haut. Le mariage a lieu néanmoins, mais la joie des nouveaux époux est flétrie dès l'origine par la malédiction maternelle. Toutes leurs tentatives pour se réconcilier avec leur mère échouent. Elle prononce une nouvelle malédiction le mercredi des cendres, en pleine église, contre l'amie de ses enfants, Hélène, qui a préparé et aidé à s'accomplir leur union. La folie s'empare peu à peu d'Hélène et la vie de Marie et d'Édouard est à jamais malheureuse.

Coleridge n'a écrit qu'une partie des *Trois Tombes*. Son œuvre poétique est assez jonchée d'ébauches et de fragments pour que le manque de persévérance suffise à expliquer l'inachèvement de cette ballade. Mais il est en outre certain que le sujet ne lui convenait qu'à demi et que sa façon de le traiter n'était pas pour plaire entièrement à Wordsworth qui l'avait proposé. L'un et l'autre, mais pour des raisons diverses, devaient faire bon marché de ce fragment.

Enfin Wordsworth va lui-même donner une forme concrète à l'idée de la malédiction. Il trouve le sujet tout tracé dans un livre scientifique (1). C'est une histoire donnée comme vraie ou plutôt un cas médical dont chaque détail est précis, palpable ; dont le poète peut suivre une à une les différentes phases sans qu'aucun chaînon manque à la chaîne. Il prendra l'anecdote telle quelle, transportant pour tout changement la scène du Warwickshire qu'il ne connaît pas au Dorsetshire qui lui est familier. Et ainsi est née l'une de ses plus humbles et partant de

(1) *Zoonomia or Laws of organic life*, by Erasmus Darwin (1794-1796).

ses plus hardies ballades, celle de *La mère Blake et de Henri Gill* (1), « histoire vraie ».

Oh! qu'y a-t-il? qu'y a-t-il?
Qu'est-ce donc qui fait mal au jeune Henri Gill,
Qu'éternellement ses dents, elles claquent,
Qu'elles claquent, claquent, claquent toujours ?
Henri ne manque pas de gilets,
De bon drap gris et de flanelle fine;
Il a une couverture sur le dos,
Et assez de paletots pour étouffer neuf hommes.

En mars, en décembre et en juillet,
C'est tout un pour Henri Gill;
Les voisins disent, et sans mentir,
Que ses dents, elles claquent, claquent toujours.
A la nuit, au matin et à midi,
C'est tout un pour Henri Gill;
Sous le soleil, sous la lune,
Ses dents elles claquent, claquent toujours.

Le jeune Henri était un robuste bouvier,
Quel autre était aussi fort de membres que lui?
Ses joues étaient rouges comme le trèfle vermeil,
Sa voix était comme la voix de trois hommes.
La bonne mère Blake était vieille et pauvre,
Elle était mal nourrie et mincement vêtue;
Et tout homme qui passait sa porte
Pouvait voir quelle pauvre hutte elle avait.

Tout le jour elle filait dans son pauvre logis,
Et puis ses trois heures de travail à la nuit!
Hélas! ça ne valait pas la peine d'en parler,
Elle n'en faisait pas pour sa chandelle.
— Cette femme habitait dans le Dorsetshire.
Sa hutte était sur le flanc glacé d'une colline,
Et dans ce pays-là le charbon est cher,
Car il vient de loin, par vent et par marée.

(1) *Goody Blake and Harry Gill* (texte des *Lyrical Ballads*, 1798).

Pour cuire leur soupe près du même feu,
Deux pauvres vieilles, j'en ai connu,
Vivent souvent dans la même chaumière,
Mais elle, pauvre femme, habitait seule.
Ça allait encore quand venait l'été,
Les longs jours d'été, chauds et clairs ;
Alors devant sa porte la brave femme
S'asseyait, aussi joyeuse qu'une linote.

Mais quand la glace enchaînait nos rivières,
Oh ! alors, comme ses vieux os grelottaient !
Vous auriez dit, si vous l'aviez rencontrée,
Que la saison était dure pour la mère Blake.
Alors ses soirées étaient tristes et mornes ;
C'est une triste chose, comme vous pouvez le penser,
De se mettre au lit à cause du froid,
Et puis, à cause du froid, de ne pas fermer l'œil.

O quelle joie pour elle chaque fois qu'en hiver
Les vents avaient fait du tapage la nuit,
Et jonché le sol de vigoureux rameaux verts
Et de branches pourries !
Pourtant elle n'avait jamais, bien portante ou malade,
Comme le disent tous ceux qui la connaissaient,
Une pile d'avance, gros bois ou brindilles,
Suffisante pour la chauffer trois jours.

Or quand la gelée ne pouvait plus se supporter
Et faisait souffrir ses pauvres vieux os,
Pouvait-il y avoir rien de plus attirant
Qu'une vieille haie pour la mère Blake?
Et de temps en temps, il faut bien le dire,
Quand ses vieux os étaient froids et glacés,
Elle quittait son feu ou quittait son lit,
Pour aller à la haie d'Henri Gill.

Or, Henri, il soupçonnait depuis longtemps
Les larcins de la vieille mère Blake,
Et il jurait qu'il finirait par la prendre
Et qu'il saurait se venger d'elle,

Et souvent il se levait d'auprès de son feu bien chaud,
Et s'en allait vers les champs,
Et là, par la nuit, dans le gel et la neige,
Il guettait pour saisir la vieille mère Blake.

Et une fois, derrière une meule d'orge,
Il était debout à épier ainsi ;
La lune était pleine et brillait claire,
Et la gelée rendait craquants les champs couverts de chaume;
— Il entend un bruit — le voici tout oreilles —
Encore? — sur la pointe des pieds il se glisse
Doucement vers le bas de la côte — c'est la mère Blake,
Elle est à la haie d'Henri Gill.

Il fut tout aise en l'apercevant;
La mère Blake cassait branche sur branche;
Il s'arrêta derrière un buisson de sureau
Jusqu'à ce qu'elle eût rempli son tablier.
Quand elle s'en retourna avec son fardeau
Pour reprendre le petit chemin,
Il s'élança avec un grand cri
Et bondit sur la pauvre mère Blake.

Et furieusement il la prit par le bras,
Et il lui retint le bras avec force,
Et furieusement il la secoua par le bras,
Et s'écria : « Je t'y prends à la fin ! »
Alors la vieille qui n'avait rien dit,
Laissa échapper sa charge
Et, à genoux sur son fagot, elle pria
Le Dieu qui est le juge de tous.

Elle pria, levant sa main flétrie,
Tandis que Henri la tenait par le bras :
« Mon Dieu ! qui n'êtes jamais trop loin pour entendre,
« O faites qu'il n'ait plus jamais chaud ! »
La froide, froide lune au-dessus de sa tête,
Ainsi priait la mère Blake à genoux ;
Le jeune Henri entendit ce qu'elle avait dit,
Et il s'en retourna chez lui froid comme glace.

Il se plaignit tout le lendemain
D'être tout frissonnant et glacé :
Sa face était sombre, son cœur désolé ;
Hélas ! le triste jour pour Henri Gill !
Ce jour-là il mit une houppelande
Mais il n'eut pas plus chaud pour cela ;
Il en ajouta une autre le jeudi,
Et avant le dimanche il en avait trois.

Tout fut en vain, peine inutile,
Et on épingla des couvertures autour de lui ;
Pourtant ses mâchoires et ses dents elles claquent toujours
Comme au vent une fenêtre détachée,
Et Henri s'est mis à maigrir,
Et tous ceux qui le voient disent qu'il est clair,
Si longtemps qu'il vive,
Qu'il n'aura plus chaud jamais.

Il ne dit mot à personne,
Couché ou debout, il ne parle ni aux jeunes ni aux vieux ;
Mais il se marmotte sans cesse à lui-même :
« Le pauvre Henri Gill a bien froid. »
Couché ou debout, le jour ou la nuit,
Ses dents elles claquent, claquent toujours.
Et maintenant, vous tous fermiers, pensez, je vous prie,
A la mère Blake et à Henri Gill.

Mettre cette ballade toute fruste et toute humble en regard du *Vieux marinier* qui est le joyau de Coleridge, c'est sans doute présenter la poésie de Wordsworth sous le jour le moins avantageux et le moins aimable. Mais, en revanche, rien ne fait mieux sentir son besoin de réalité tangible, la nécessité où il est de tenir comme un peu de terre dans ses doigts, son refus de s'aventurer sans lest dans l'esquif aérien de son ami.

Il l'a dit lui-même dans son Prologue (1) de *Pierre Bell*,

(1) Premier texte, 1819.

écrit à la suite des infructueuses tentatives faites par Coleridge pour l'entraîner dans le pays de pure fantaisie. Ce prologue, qu'il a commencé le 20 avril 1798, est sa profession de foi réaliste, avec un adieu mêlé d'ironie aux projets de poèmes surnaturels.

C'est la vue du croissant de la lune qui a donné sa forme à ce prologue bizarre. Le poète a rêvé d'avoir un canot pareil au croissant qui l'emporterait à travers les airs, loin de la terre, loin des larmes et des joies humaines. Et le voici qui vogue sans plus de souci « des trahisons, des tumultes et des guerres ». Il monte à travers les étoiles. Il a dépassé Saturne et les pléiades, et Mercure et Jupiter. Mais bientôt il est saisi de regret :

. . . . . .
Ces astres et tout ce qu'ils renferment
Qu'est-ce auprès de ce grain minuscule
De ce cher petit point qui est nôtre ?

Donc revenons sur la Terre, sur la chère Terre verte ;
Quand je vagabonderais ici des années entières,
Le monde pour nos remarques et pour moi
Ne deviendrait pas meilleur d'un brin ;
J'ai laissé mon cœur chez moi.

Et la voici, l'incomparable Terre !
Là s'étend le fameux océan Pacifique !
Ce sont les Andes anciennes qui brandissent cet épieu rugueux
A travers les nuages gris ; les Alpes sont ici,
Pareilles à des eaux en commotion.

Cette bande brune ce sont les sables de Lybie ;
Ce fil d'argent c'est la rivière Dnieper ;
Et voyez revêtue du vert le plus brillant
Une île charmante, la reine des îles ;
O vous fées, préservez-la de tout mal !

Et voyez la ville où je suis né!
Autour de ces champs heureux nous pirouettions
Dans nos gambades enfantines; — j'étais perdu
Là où je suis allé; mais sur cette côte
Je sens que je suis un homme.

Jamais cinquante choses à la fois
Ne m'ont paru si charmantes, jamais, jamais;
Comme les forêts résonnent harmonieusement!
Pour entendre le doux murmure de la terre
Je pourrais rester suspendu ainsi toujours!

En vain le canot lumineux raille ce poète au cœur faible, « dont les oreilles mortelles ont peur de la musique des sphères ». En vain il se moque de ce lourdaud qui, refusant de parcourir le ciel, préfère « ramper le long de la boue avec son bon bâton de route, au train de trois milles à l'heure »! En vain il lui propose, à défaut des cieux, d'explorer les régions mystérieuses de la terre, les neiges sibériennes ou quelque pays délicieux, inconnu des hommes, « beau comme le ciel du soir et frais, bien que caché dans les profondeurs de l'Afrique brûlante ». En vain il lui offre de le mener au royaume de féerie, « parmi les formes charmantes des choses », ou, s'il désire visiter des lieux plus tourmentés, de lui révéler par un prompt voyage « comment le ciel et la terre apprennent à sentir la force du savoir magique ».

Mais non, rien ne tente le poète de ces promesses qui ne sont plus de saison. L'esquif « oublie ce qui se passe sur terre ».

Il fut un temps où tous les hommes
Ecoutaient avec une foi sincère
Les langues harmonieuses versées dans le mystère;
Alors les Poètes chantaient intrépidement
Les merveilles d'une course folle.

Va — (mais ce monde est un monde endormi,
Et c'est, je crois, un siècle trop tard)

Prends avec toi quelque ambitieux jeune homme,
Car pour ma part, de bonne foi,
Je suis très mal fait pour être ton compagnon.

Voilà longtemps que j'aime ce que je contemple,
La nuit qui calme, le jour qui réjouit;
Les fruits ordinaires de la terre maternelle
Me suffisent — ses larmes, son allégresse,
Sa plus humble allégresse et ses plus humbles larmes.

L'aile du dragon, l'anneau magique,
Je ne les convoite pas pour moi,
Pourvu que le long de cet humble chemin
Je puisse errer avec un cœur sympathique
Et avec une âme puissante.

Ayant cela, que puis-je désirer de plus
Pour animer, calmer ou élever?
Quelles plus nobles merveilles que celles que l'esprit
Peut trouver dans l'aspect journalier de la vie,
Peut y trouver ou y créer?

Le chagrin brandit une baguette puissante;
Quel enchantement plus fort que la crainte coupable ?
Le Repentir est un spectre attendri;
Si quelque chose sur terre possède un céleste pouvoir,
Ce pouvoir habite dans sa larme silencieuse.

Le poète, redescendu des hauteurs éthérées où il a voulu planer un moment, reprend pied sur le sol ferme et se met à chanter les aventures du colporteur Pierre Bell.

Et désormais le partage de la poésie est accompli. Coleridge aura pour lui le surnaturel, ou du moins le « romantique », sur lequel il s'efforcera de projeter un intérêt humain et « ce semblant de vérité qui suffit pour procurer aux ombres de l'imagination cette suspension volontaire et momentanée d'incrédulité qui constitue la foi poétique (1) ». Wordsworth aura la vie ordi-

(1) *Biographia literaria*, ch. XIV.

naire et de préférence la plus humble ; « les incidents et les personnages de ses poèmes seront ceux qui se rencontrent dans tout village et dans ses environs s'il y a un esprit méditatif et sensible pour les chercher ou pour les noter quand ils se présentent (1) ».

Tout bas, Coleridge fera bien entendre quelques regrets du choix fait par Wordsworth. Devant le jeune Hazlitt, qui vient le voir dans l'été de 1798, il déplorera « qu'il y ait quelque chose de corporel, de terre à terre, un attachement au palpable ou souvent au petit dans sa poésie. Son génie, dira-t-il, n'est pas un esprit qui descende jusqu'à lui à travers les airs ; il sort du sol comme une fleur ou s'ouvre comme le bourgeon vert de la branche sur laquelle chante le chardonneret (2) ». Mais rien, pas même les regrets de Coleridge, ne fera plus dévier Wordsworth du sentier qu'il a choisi.

II

Est-il rien qui soit en apparence plus opposé à l'idée commune sur l'imagination et sur la poésie que ce refus de quitter le sol, de prendre l'essor et de planer au-dessus des lieux bas où vit l'homme avec ses petitesses et ses misères ? Wordsworth le sent si bien qu'il a grand soin de défendre le mot d'imagination contre les emplois selon lui inexacts et trompeurs que le langage en fait. De là cette distinction fameuse entre l'*imagination* et la *fantaisie* que Coleridge reprendra et qu'aidé par les romantiques allemands il développera avec tant de complaisance. Mais

(1) *Biographia literaria*, ch. XIV.
(2) Hazlitt, *My first acquaintance with poets.*

déjà cette distinction est en germe. Toute la part de mensonge que la poésie renferme sera peu à peu mise sous le nom de fantaisie. Celle-ci est le caprice, l'erreur volontaire du poète qui répand sur les êtres et sur les choses ses propres sentiments, sans souci de la réalité, qui peuple les champs paisibles de symboles funèbres, qui interprète le croassement joyeux du corbeau comme un signe de mort, le chant du hibou comme un présage de malheur, les trilles du rossignol comme des plaintes mélancoliques (1). La fantaisie transforme à son gré, sans autre loi que son plaisir, la réalité des choses. Elle a pour seul objet d'amuser l'esprit par des rapprochements ingénieux. Elle est « la faculté d'exciter le plaisir et la surprise par de brusques changements de situation et par des images accumulées (2) ». Elle est suspecte en somme, peu honorée, et Wordsworth relèguera sous la rubrique de *Poèmes de fantaisie* ceux qui lui semblent inférieurs dans son œuvre.

Au contraire, l'imagination est au premier chef la faculté de voir la nature. Elle ne cherche pas à procurer le plaisir par une accumulation factice d'images ou par des rapprochements curieux d'idées. « Elle tire des effets impressionnants d'éléments simples (3). »

La poésie qui a cette imagination pour instrument cesse d'être un pur jeu de l'esprit. Elle a la gravité et la portée d'une science. Elle procède d'un pas aussi prudent que la science, avec la même sûreté de marche, avec la même vérité pour objet et pour résultat. Sa méthode est analogue à celle d'une science d'observation. Il lui faut des faits certains, nombreux, contrôlés et significatifs. Pas un poème dont Wordsworth ne puisse analyser la formation, pas un qui ne soit fortement documenté à l'origine. Tantôt c'est un incident dont il a été témoin qui a

(1) *A morning exercise.*
(2) *The Thorn*, note de l'édition de 1800.
(3) *Ibid.*

passé sans modification aucune dans ses vers. Tantôt c'est une anecdote qui lui fut contée ou lue et dont il peut citer les garants. Tantôt ce sont des incidents distincts, chacun vrai, qu'il a groupés, faisant aussi petite que possible la part de la pure fantaisie. Il se rappellera encore après quarante ans où il a rencontré tel personnage, où cette image a pris naissance, en quel lieu précis il a éprouvé cette sensation. Les changements mêmes qu'il fait parfois subir aux faits sont par lui si bien expliqués et justifiés qu'ils ressemblent moins au privilège poétique de fiction qu'au procédé scientifique d'expérimentation.

L'habile construction d'un poème qui consiste surtout à choisir dans les matériaux offerts par la nature ne l'occupe guère. Il y a là une sorte de violation regrettable de la vérité. La « fable » d'un poème a peu d'importance. Le mieux est qu'il n'y ait pas de fable mais un fait. Encore n'est-ce pas à la curiosité du fait que le poète doit s'attacher, mais à l'impression qu'il peut produire :

Mon doux lecteur, je m'aperçois
Que vous avez attendu patiemment,
Et maintenant j'ai peur que vous n'espériez
Que je vais vous raconter une histoire;
O lecteur! si vous aviez dans l'esprit
Les richesses que fournit la pensée silencieuse,
O doux lecteur ! vous trouveriez
Une histoire en toute chose.
Ce qu'il me reste à dire est court,
Et j'espère que vous le prendrez en bonne part.
Ce n'est pas une histoire; mais si vous pensez,
Vous en ferez une histoire peut-être (1).

L'art de tenir le lecteur haletant au cours d'un récit, dans l'espoir de pénétrer le secret d'une intrigue compliquée et mystérieuse, c'est là un art inférieur bon pour Anne Radcliffe :

(1) *Simon Lee* (Lyrical Ballads. 1798).

L'accident émouvant n'est pas mon affaire ;
Je n'ai pas d'artifices pour glacer le sang,
C'est ma joie, seul sous les ombrages de l'été,
De chanter une simple chanson pour les cœurs pensifs (1).

Le même dédain des artifices, le même respect de la nature conduit le poète à réformer ou plutôt à annihiler la « diction poétique ». Ainsi est née la révolution fameuse que Wordsworth accomplit dans ses *Ballades lyriques* et qu'il expose dans ses préfaces.

Celui qui considère la poésie comme un jeu de l'esprit peut lui accorder le droit d'avoir un style à elle, un langage enjolivé et indépendant de celui que parlent les hommes vivants. Le poète qui est soucieux avant tout de vérité répudie tout ornement dont l'effet est de dérober aux yeux la nature. Le langage idéal auquel il doit viser, c'est celui que parle la passion, et il peut à bon droit désespérer d'en atteindre jamais toute la force et toute la beauté, « car son emploi est dans une certaine mesure mécanique comparé à la liberté et à la puissance de l'action et de la souffrance réelles (2) ». Donc, plus de ces anomalies de grammaire ou de vocabulaire, de ces figures de style traditionnelles, à l'origine desquelles on trouverait sans doute une traduction directe du langage de la passion, mais qui, peu à peu, se sont constitué une existence indépendante, sont devenues à elles-mêmes leur seule raison d'être, et qu'à présent les poètes artificiels emploient comme des étiquettes destinées à faire distinguer leur langage de celui de la prose. La prétention « de déguiser ou d'ennoblir la nature (3) » est ridicule. Wordsworth qui a tant péché dans sa jeunesse contre la simplicité du style s'engage désormais à ne plus employer que des mots et

(1) *Hart Leap Well* (1800).
(2) Préface des *Ballades lyriques*, 1802.
(3) *Ibid.* C'était la prétention d'Erasmus Darwin, voir plus haut, p. 142.

des tournures simples. Et comme il se pourrait qu'il se trompât en voulant de sa propre autorité marquer les limites du simple et de l'artificiel, il demandera son vocabulaire à l'observation. Il cherchera son style dans la vie, dans celle surtout des hommes chez qui la passion s'exprime avec la plus grande droiture, ignore le plus les figures conventionnelles. Il s'adressera à la vie humble, à la vie rustique, où ces conditions lui paraissent le mieux réalisées :

Parce que là les passions essentielles du cœur trouvent un meilleur sol pour atteindre la maturité, qu'elles sont moins contraintes, qu'elles parlent un langage plus nu et plus fort; parce que, dans cette condition de vie, nos sentiments élémentaires coexistent dans un état de plus grande simplicité, et, en conséquence, peuvent être contemplés plus clairement et communiqués avec plus de force; parce que les mœurs de la vie rustique ont leur germe dans ces sentiments élémentaires, et que, étant donné le caractère nécessaire des travaux rustiques, elles sont plus faciles à comprendre et plus durables; et, enfin, parce que dans cet état les passions des hommes sont incorporées avec les formes belles et permanentes de la nature (1).

L'intervention du poète consistera seulement à faire un choix dans ce langage, à le purifier des quelques scories qu'il traîne dans son cours. Et le résultat sera une langue véritablement « permanente et philosophique ».

Théorie séduisante en son extrême simplicité, vraiment démocratique, où se sont réfugiés, après avoir été chassés du domaine politique, tous les rêves révolutionnaires et égalitaires du jeune homme. Cette réaction violente contre la poésie du XVIIIe siècle est certes ce qui le rattache le plus étroitement à ce siècle, ce qui en porte le mieux la marque, ce qui en respire le mieux l'esprit de simplification à outrance. L'inflexibilité de cette théorie, son inaptitude à se plier aux besoins mul-

(1) Préface des *Ballades lyriques*, 1800.

tiples de l'art, sa base en apparence si solide et pourtant si étroite qu'elle ne pourra porter l'œuvre du poète, ces principes absolus qu'il violera dans une moitié (et la plus belle) de ses vers, n'est-ce pas là le fait de toutes ces généralisations hâtives qu'il a tant blâmées partout ailleurs ? Et mal lui a pris d'avoir voulu systématiser. Tantôt de parti pris il reproduira consciencieusement les platitudes de la langue familière, remplaçant les chevilles décoratives des vers par des chevilles à dessein ternes et grossières, montrant le bois blanc sans dorure (1). Tantôt il cèdera à son meilleur génie et, brisant l'entrave qu'il s'est lui-même imposée, élèvera à la vraie dignité poétique en les interprétant dans sa langue supérieure de poète les sentiments des humbles (2), mais alors il risquera d'être rappelé à ses principes et surpris en contradiction avec lui-même.

(1) Les curieuses chevilles wordsworthiennes, qui sont autant de protestations contre les enjolivements habituels, peuvent se ramener à deux groupes principaux. Elle lui servent soit à localiser avec la précision minutieuse d'un arpenteur :

This thorn you on your left espy ;
And to the left, *three yards beyond*,
You see a little muddy pond
Of water, never dry ;
I've measured it from side to side :
'Tis three feet long, and two feet wide. (The Thorn) ;

soit à soutenir son récit de ces affirmations que prodigue un témoin dont la véracité peut être suspecte (ce qui est le cas de tout poète) :

By the same fire to boil their pottage,
Two poor old dames, *as I have known*,
Will often live in one small cottage,
But she, poor woman, dwelt alone. *(Goody Blake and Harry Gill.)*

•Yet never had she, well or sick,
As every man who knew her says,
A pile before-hand, wood or stick,
Enough to warm her for three days. *(Ibid.)*

And Harry's flesh it fell away ;
And all who see him say 'tis plain,
That, live as long as live he may,
He never will be warm again. *(Ibid.)*

(2) M. Myers a justement relevé les vers suivants où la poésie se révolte superbement contre la doctrine *(Wordsworth*, by F. W. H. Myers, 1885). Le

Cependant l'origine précise et la nature exacte du défaut de Wordsworth, est-ce bien dans la reproduction trop servile de la langue commune qu'il faut les chercher ? D'autres poètes après lui calqueront avec plus de fidélité le langage simple et même jusqu'au patois des gens de la campagne, jusqu'à leurs particularités de prononciation, sans verser jamais dans le prosaïsme (1). A vrai dire, entre la nature et Wordsworth un modèle dangereux s'est interposé, celui de la poésie populaire. Lui-même a déclaré que la poésie anglaise « devait sa rédemption » au recueil de vieilles ballades publié par Percy en 1765. « Je ne pense pas, a-t-il dit, qu'il y ait à présent un poète de quelque valeur qui ne soit fier de reconnaître sa dette envers ces *Reliques*. Je sais que c'est le cas de mes amis, et pour moi je saisis avec bonheur cette occasion de publier ma gratitude (2). » Or, parmi les poèmes du célèbre recueil, il en est un qui a hanté l'esprit de Wordsworth entre tous et qui offre le patron exact du style que le poète a voulu employer dans ses propres ballades. C'est l'histoire si populaire des *Enfants perdus dans le bois* (3), de ces orphelins confiés par leurs parents agonisants à la tutelle d'un oncle qui les fait mettre à mort pour s'emparer de leurs biens. Ici, pas une fleur de style jetée sur la touchante histoire. La moitié des stances est l'énonciation toute nue des faits :

poète y fait dire à une villageoise dont le fils, après s'être embarqué, n'a pas reparu depuis sept ans :

Perhaps some dungeon hears thee groan,
Maimed, mangled by inhuman men;
Or thou, upon a desert thrown
Inheritest the lion's den;
Or hast been summoned to the deep,
Thou, thou and all thy mates, to keep
An incommunicable sleep. (*The affliction of Margaret*, 1804.)

(1) Voir Tennyson, *The grand mother*, *The Northern Farmer*, etc.
(2) Essay supplementary to the Preface.
(3) *The Children in the wood*, Percy, VIII, 19.

. . . . . .
Le père laissa à son petit-fils,
  Comme il apparaît clairement,
Pour le jour où il atteindrait l'âge d'homme
  Trois cents livres de rente ;

Et à sa petite fille Jeanne
  Cinq cents louis d'or,
A lui payer le jour de son mariage ;
  Et la disposition était formelle.
Mais si les enfants venaient à mourir
  Avant d'atteindre leur majorité,
Leur oncle entrerait en possession de leur fortune ;
  Ainsi portait le testament.

Si les sentiments ont à s'exprimer, ils le font dans le langage le plus dépouillé. Sans doute l'émotion est là sensible, encore que le rythme soit peut-être insuffisant pour élever cette émotion d'un degré au-dessus de celle que provoquerait en prose le même récit :

« Mon frère, dit le mourant,
  Veillez sur mes chers enfants ;
Soyez bon pour mon petit garçon et ma petite fille ;
  Ils n'ont pas d'autre ami ici-bas.
A Dieu et à vous je recommande
  Mes chers enfants aujourd'hui :
Soyez sûr qu'il nous reste bien peu de temps
  A demeurer dans ce monde.

Il faut que vous leur serviez de père et de mère
  Et d'oncle tout ensemble ;
Dieu sait ce qu'ils deviendront
  Quand je serai mort et parti. »
Ensuite parla leur mère chérie :
  « O mon bon frère, dit-elle,
Vous êtes l'homme qui doit conduire nos petits
  A la prospérité ou à la misère.

Et si vous les élevez avec soin,
  Alors Dieu vous récompensera;
Mais si vous agissez autrement,
  Dieu verra vos actes. »
Les lèvres aussi froides qu'aucune pierre,
  Ils baisèrent leurs petits enfants :
« Dieu vous bénisse tous deux, mes chéris ! »
  Et sur cela, les larmes coulèrent.

D'un bout à l'autre les stances prosaïques et les stances naïvement gracieuses se succèdent. Ici c'est la narration terre à terre du complot de l'oncle avec les deux gredins qui doivent, sous prétexte de mener les enfants à Londres, les tuer dans un lieu désert. Là, c'est la description douloureusement charmante de la joie des enfants au départ :

Voici qu'ils partent, les gentils enfants,
  Tout réjouis de la circonstance,
Tout réjouis par la pensée
  Qu'ils vont monter à dada.
Ils jasent et babillent joyeusement
  En chevauchant le long du chemin,
Avec ceux qui doivent être leurs meurtriers
  Et mettre à mal leur vie.

Plus loin, c'est la description toute sèche de la bataille entre les deux bandits, dont l'un, qui s'est attendri, refuse d'exécuter le crime et tue son compagnon plus endurci. Et sur ce dur récit sans couleur, un trait poignant : c'est, pendant la lutte au coin d'un bois solitaire, « les petits qui tremblent de peur ». Puis quand le bon bandit, après avoir emmené bien loin les enfants qui se plaignent de la faim, les laisse seuls, leur promettant de revenir avec de la nourriture, deux stances merveilleuses où, sans que le style se pare ni s'enfle, par la seule grâce des détails, c'est-à-dire des faits, la poésie populaire atteint son idéal :

Ces gentils enfants, la main dans la main,
Errèrent longtemps çà et là ;
Mais jamais plus ils n'ont vu l'homme
Revenir de la ville :
Leurs gentilles lèvres étaient de mûres
Toutes barbouillées et noires,
Et quand ils virent la nuit sombre,
Ils s'assirent et pleurèrent.

Ainsi errèrent ces pauvres innocents
Jusqu'à ce que la mort finît leur chagrin.
Ils moururent dans les bras l'un de l'autre,
Privés de l'aide attendue ;
Nulle sépulture à ce gentil couple
Ne fut donnée par aucun homme.
Ce fut Robin le rouge-gorge qui pieusement
Les couvrit de feuilles.

Après quoi vient le récit sans art ni beauté, mais clair et circonstancié, des remords et de la punition du méchant.

Or, non seulement les deux stances centrales ont dans leur simplicité parfaite de tour et d'expression un charme inimitable, une grâce infiniment touchante, mais encore, avec ses passages ternes et rudes, la ballade dans son ensemble possède une harmonie telle, que mal avisés, semble-t-il, seraient ceux qui prétendraient y toucher pour l'embellir. Addison qui avait le mérite de l'avoir déterrée quelque part et signalée aux lecteurs de son journal, qui avait retiré de cette lecture « un plaisir exquis », qui était allé jusqu'à exprimer cette pensée toute wordsworthienne, « que seuls les hommes doués d'une vraie grandeur d'âme et d'un vrai génie peuvent s'affranchir des images du ridicule pour admirer la nature dans sa simplicité et dans sa nudité », Addison avait à coup sûr failli en déclarant que les vers en étaient « d'une simplicité méprisable », « que les tournures en étaient basses et les expressions

pauvres (1) ». Wordsworth avait raison de croire que le caractère du langage faisait ici partie inhérente de la beauté totale et que, devant toute sa valeur à la justesse des sentiments et des descriptions, n'étant que la notation la plus sincère et la plus désintéressée des faits, le style avait, au moins dans quelques passages, une véritable garantie d'indestructibilité.

Mais il restait à faire une admission que Wordsworth n'a pas faite. Ce langage nu a ici, comme dans presque toutes les poésies populaires, un véritable drame pour support, nous oserions presque dire un mélodrame (2), où se détachent plusieurs scènes tour à tour touchantes, souriantes et tragiques, d'un relief si fort, d'un intérêt d'émotion si soutenu et si universellement acccessible, que le poète ne pouvait faire mieux que de s'effacer derrière son récit.

Or, dans la proportion même où le thème d'une ballade sera plus dénué d'intérêt dramatique, le rôle propre du poète deviendra plus important et plus nécessaire. Wordsworth l'a compris au moins dans sa poésie sur *Lucie Gray* (3). Ici le drame n'existe guère, mais outre que le sujet est encore émouvant en lui-même, le poète en a racheté l'infériorité par quelques stances charmantes, qui portent la marque de son style poétique :

Lucie n'avait ni compagnon ni compagne;
Elle habitait sur une vaste lande, —
La plus suave créature qui jamais ait fleuri
Près d'une porte humaine.

Vous pouvez encore voir le faon se jouer,
Ou le lièvre sur la pelouse;
Mais le doux visage de Lucie Gray
Ne sera plus vu jamais.

(1) *The Spectator*, n° 85.
(2) La ballade a été tirée en réalité d'un drame de la Renaissance: *Two lamentable Tragedies* (1601).
(3) *Lucy Gray*, écrit en 1799.

Lucie envoyée par son père au-devant de sa mère est surprise par une tempête de neige et ne revient plus. Toute la nuit, on explore les chemins, les champs et la colline. A l'aube la mère découvre ses traces que l'on suit jusqu'au milieu d'une planche jetée sur la rivière, tout près de la demeure ; et là, plus rien.

Pourtant quelques-uns soutiennent encore
Que l'enfant est vivante,
Que vous pouvez voir la douce Lucie Gray
Sur la lande déserte.

Par les chemins raboteux ou unis elle court légère
Et jamais ne regarde derrière elle;
Et chante une chanson solitaire
Qui siffle dans le vent.

A l'aide de quelques gracieuses images, — le poète des *Deux enfants* ne s'en était pas permis une seule —, à l'aide de la légende finale qui prolonge le grêle sujet dans le rêve, Wordsworth a pu ici lutter sans trop de désavantage contre le thème supérieur de la ballade populaire. Mais si du même coup il n'a ni drame ni légende et s'il s'impose de retracer un sentiment tout nu sans vouloir presque intervenir, alors il lui arrive d'écrire l'*Anecdote à l'usage des pères* ou *Alice Fell* (1).

Or, en pareil cas, le sujet étant à dessein choisi par Wordsworth en raison même de son manque apparent d'intérêt et parce que la plupart des hommes eussent passé auprès sans s'y arrêter, il en résulte que l'important est l'imagination ou le sentiment du poète par lesquels le sujet a été jugé et rendu digne d'attention. Mais si celui-ci se contente de reproduire le fait dans sa crudité première, en se gardant d'y mettre du sien, il aura simplement ajouté une unité à ce millier d'incidents susceptibles de faire penser et sentir et qui cependant passent inaperçus. Les photographier, c'est-à-dire en donner

(1) Voir plus haut, p. 320 et 324.

une image très inférieure en son exactitude à la réalité, est insuffisant. Les élever à la beauté et à la poésie est nécessaire. Pour faire qu'à notre tour nous extrayons d'eux l'émotion qu'ils ont donnée au poète, il faut que le poète nous les reproduise modifiés par son émotion. Il faut qu'il transcrive chacun de leurs détails en son équivalent poétique; il faut que l'*art* intervienne dont il est impossible de nier qu'il ait le droit et le devoir de sublimation sur le langage aussi bien que sur les incidents. A cette seule condition, en présence de semblables occurrences familières, notre imagination où flottera une vision poétique, notre mémoire où chanteront quelques vers plus harmonieux, quelques paroles plus suaves ou plus denses que le parler ordinaire, seront capables de fortifier et d'affiner notre sensibilité. Cette place à l'art, Wordsworth l'a faite en somme le plus souvent dans la pratique, bien qu'il ne l'ait pas faite toujours. Dans sa théorie, il ne la lui a pas accordée (1).

Toutefois, après avoir reconnu les excès où l'entraînèrent l'esprit de système et l'admiration des poésies populaires, il faut louer le grand mépris des ornements convenus et le fervent amour de la vérité qui ont inspiré la poétique de Wordsworth. C'est par l'idée sublime qu'il s'est faite de son rôle de poète que Wordsworth est arrivé à cette doctrine que Malherbe lui-même, avec son médiocre respect des droits de l'imagination, eût trouvée excessive en sa rigueur. Et l'on voit assez, d'autre part, la différence profonde entre cette révolution du style des vers et celle que trente ans plus tard Hugo devait accomplir chez nous. Wordsworth cherche à restreindre plus

(1) L'appréciation de la poétique de Wordsworth, qui nécessiterait, pour être complète, un exposé systématique des lois de toute poétique, ne pouvait entrer dans le cadre de ce livre. Un ouvrage presque entier y a d'ailleurs été consacré, ouvrage admirable en ses chapitres de critique, à peu près définitif, en tout cas demeuré très supérieur à tout ce qui a depuis été écrit sur le même sujet, c'est la *Biographia literaria* de Coleridge.

qu'il ne désire étendre le vocabulaire. Il ne veut pas que la poésie emploie d'autres mots que la prose. Hugo veut qu'elle emploie par surcroît tous les mots de la prose. Le poète anglais s'efforce d'atténuer le plus possible le rôle du mot qui n'est au mieux qu'un voile jeté sur la pensée nue. Le Français tombe en adoration devant les vocables, « car le mot, c'est le Verbe, et le Verbe c'est Dieu ». De là, la différence de leurs défauts dans l'expression, le premier allant volontiers au prosaïsme, le second à l'emphase. L'un rappelle ces Quakers qui sympathisèrent avec la Révolution débutante, voyant en elle l'abolition des distinctions et des parures futiles à leur gré, en même temps que le relèvement des qualités essentielles et modestes de l'homme. L'autre, d'accord avec le premier pour renverser les nobles exsangues, s'en sépare bientôt pour constituer une noblesse nouvelle, une noblesse impériale avec des aventuriers de fortune, sanguins et robustes, remuants et tapageurs, plus empanachés que ceux qu'ils ont dépossédés, parce qu'ils ont besoin de prouver leurs titres en les étalant ; ou encore vulgaires arrogamment parce qu'ils mettent leur orgueil à afficher leur origine plébéienne.

Résumons. Une à une, Wordsworth a abandonné ou plutôt rejeté avec dédain toutes les prérogatives dont le poète jouit depuis un temps immémorial. Il se refuse le merveilleux. Il ne veut plus de fiction ni de fable; à peine admet-il un sujet. Il écarte d'un geste toutes ces fleurs coutumières du langage où survit pourtant, comme un parfum fané, le vague souvenir de l'heure où quelque primitif les cueillit à l'air libre. Il se déclare le docile interprète de cette réalité dont il semble qu'elle soit justement l'antithèse de la poésie. « C'est au terrain solide de la Nature que se fie l'Esprit qui bâtit pour toujours, convaincu que là, et là seulement, il peut poser de sûres fondations (1). » Encore

(1) Sonnet, *A volant tribe of Bards.*

est-ce trop dire. La réalité a ses bizarreries, ses monstruosités même. Elle a ses moments d'exception, aussi déconcertants que pas une des chimères sorties d'un cerveau fantastique. Le poète qui décrit un naufrage véritable ou un tremblement de terre authentique peut à bon droit se passer d'additions de son cru. Or, Wordsworth ne répudiera pas moins l'extraordinaire de la réalité que celui de la fiction. Ces montagnes qui occupent un si vaste espace dans son œuvre n'y apparaissent que pour une cause accidentelle, si j'ose dire, parce qu'il est né, qu'il a vécu parmi elles, et qu'il décrit uniquement ce qui pose devant ses sens. Elles ne sont pas nécessaires à sa poésie; elles sont presque en contradiction avec sa doctrine. L'*ordinaire* est le domaine propre de Wordsworth. Partout où il pourra choisir, il tiendra pour son devoir de ne rien emprunter aux éléments prestigieux du monde.

Ayant ainsi fait table rase de tous les auxiliaires attitrés de la poésie, que lui reste-t-il pour justifier de sa prétention au nom de poète? Il reste une imagination puissante fixée sur les objets communs, sur les incidents simples de la vie. Ce que voit ou entend ou sent Wordsworth, importe peu; ce qui importe, c'est comment il voit et comment il entend, comment il sent, et comment il interprète ses sensations. Chacun de ses poèmes, à le bien entendre, sera une leçon d'imagination d'une saisissante vérité psychologique. Loin de nous dérober les transitions par lesquelles lui-même passe de l'état ordinaire ou prosaïque à l'état imaginatif ou poétique, — pareil à un guide des Alpes, il nous fera mettre les pieds où il a mis les siens, tâter chacun des degrés par où il a gravi. La plupart des poètes nous présentent seulement le résultat de leurs sensations précieuses. Wordsworth se propose de nous dévoiler le mystère des siennes, de les analyser, de les décomposer en leurs différents temps (1), afin

(1) Etudier à ce point de vue *The Leech-Gatherer or Resolution and Independence.*

que nous puissions à notre tour les reconnaître et les répéter en nous. Prudemment, pas à pas, sans que nous perdions de vue le point de départ, il nous élève au-dessus du sol épais de la terre dans un monde supérieur du haut duquel nous nous demandons, tout en l'ayant sous nos yeux, si la matière existe.

CHAPITRE IV

L'IMAGINATION ET LES SENS

I

Le culte de Wordsworth pour le fait précis et le détail minutieux est conforme à l'esprit de la nation d'où il est issu. Il a sa bonne part de ce « matérialisme mental » qu'Emerson (1) regardait comme le trait caractéristique de l'esprit anglais et qu'il retrouvait non seulement chez les romanciers réalistes, chez Swift qui « décrit ses personnages fictifs comme pour un rapport de police », chez Defoe qui accumule les renseignements précis et minuscules jusqu'à la prolixité, mais encore chez les penseurs les plus abstraits tels que le platonicien Henry More et le transcendantal William Browne.

Par là, Wordsworth rejoint ou semble rejoindre le poète qui fut à la fois son devancier et son contemporain et qui avant lui réclama contre la fantaisie les droits de la réalité. Déjà Crabbe avait, dans le *Village*, protestant contre la fiction poétique, mis

(1) *English Traits*, Literature.

en vers les anecdotes qu'il connaissait de la vie humaine et placé ses personnages dans un décor qui n'avait rien de chimérique. Cependant, outre qu'il circule dans l'œuvre de Crabbe une veine de satire triste qui est juste l'opposé de l'optimisme de Wordsworth, quelle différence dans la façon dont l'un et l'autre ont vu la réalité et comme Wordsworth, toutes les fois qu'il parle de Crabbe, a soin de faire ressortir cette différence (1) ! Tandis que la réalité est pour Crabbe comme une matière dure et impénétrable à laquelle se heurte son esprit et qui lui ferme obstinément les avenues du monde suprasensible, elle est pour Wordsworth capable de se dissoudre et de se spiritualiser, de se laisser percer à jour, et à travers elle l'œil du poète arrive, sinon à contempler, du moins à entrevoir le monde idéal. C'est elle que tous les deux regardent obstinément; mais, tandis qu'au regard de Crabbe elle semble de plus en plus lourde, accablante et sombre, l'œil fixe de Wordsworth la voit peu à peu s'alléger, rayonner et s'évanouir en pure lumière. L'un la subit, l'autre la transfigure, et tous deux cependant reconnaissent d'un commun accord qu'elle doit être l'unique objet de la poésie. C'est que si l'imagination n'a pas, selon Wordsworth, d'autre champ que la réalité où s'exercer, il faut se garder pour cela de croire qu'il fasse d'elle l'esclave du réel, qu'il la veuille inerte et passive, reflétant comme un miroir sans vie les aspects de l'univers. Pour lui, au contraire, elle est une force active et vivante qui agit sur la nature autant que la nature agit sur elle, « qui crée le monde autant qu'elle le perçoit (2) ». N'entendez pas par là qu'elle opère une factice transformation des choses, sans vérité et sans signification profonde. « Comme l'humidité ou le poli sur un galet, le génie ne déforme pas les objets et ne leur donne pas de couleurs fausses; mais, au contraire, il fait ressortir plus

(1) Voir entre autres *Lucy Gray*, note-préface.
(2) *Tintern Abbey*, v. 106 (Lyrical Ballads, 1798).

d'une veine et plus d'une teinte qui échappent aux yeux de l'observation commune, élevant ainsi au rang de pierreries ce qui avait été souvent repoussé avec dédain par le pied précipité du voyageur qui suit la grande route poudreuse de la coutume (1) ». L'imagination voit juste; mais, parce qu'elle voit avec force, elle voit ce qui n'a jamais été vu, ou encore elle voit mieux et avec plus de lumière les objets étalés devant le regard de tous les hommes. Elle est vraiment une clarté issue de l'âme, elle est « le rayon, la lumière qui ne fut jamais sur terre ni sur mer, la consécration, le rêve du poète (2) ». Projetée sur le monde, cette lumière en fait ressortir la beauté. Sans doute cette beauté y existe, quoique latente, quoique cachée aux yeux du plus grand nombre. C'est l'affaire du poète de la dégager. Il lui appartient « de donner le charme de la nouveauté aux choses de chaque jour et d'exciter un sentiment analogue au surnaturel, en réveillant l'attention de l'esprit de la léthargie de la coutume et en la dirigeant vers les charmes et les merveilles du monde qui est devant nous : trésor inépuisable, mais pour lequel, à cause de la taie de la familiarité et des soucis égoïstes, nous avons des yeux qui ne voient pas, des oreilles qui n'entendent pas et des cœurs qui ne sentent ni ne comprennent (3) ». Un paysage qu'éclaire la lune ou que dorent les rayons du soleil couchant n'est pas moins *vrai* que le même paysage vu dans la terne clarté d'un ciel nuageux. Il est le même et pourtant combien différent, combien plus beau, combien plus impressionnant ! Il semble que sous l'influence de la lumière céleste une métamorphose se soit accomplie, ou mieux une création. Ainsi peut créer le génie ; ainsi crée celui de Wordsworth. « Dans les apparences de la vie de chaque jour, il voit clairement un monde nouveau, un monde qui peut être transmis ou rendu visible pour d'autres

(1) Coleridge, *Biographia literaria*, ch. XXII.
(2) Wordsworth, *Peele Castle* (1805).
(3) Coleridge, *Biographia literaria*, ch. XIV.

yeux, car il est gouverné par ces lois fixes où la dignité spirituelle prend son origine, par ces lois qui lui donnent l'existence et qui, en même temps, maintiennent un équilibre, un échange ennoblissant entre les actions du dehors et celles du dedans, — excellence, pure fonction et suprême vertu à la fois des objets vus et de l'œil qui voit (1). »

II

Ce monde nouveau, c'est le véritable. C'est celui que révèlent à l'homme ses sensations directes, complètes, non analysées. C'est le monde des sens, mais des sens que le raisonnement n'a pas faussés, l'habitude pas émoussés encore. Toutes les erreurs fondamentales de l'homme viennent de ce qu'il ne *sent* plus la nature, qu'il ne la *voit* ni ne *l'entend*, mais qu'un acte rapide et presque irrésistible de l'intelligence fait qu'il raisonne aussitôt sur ce qu'il sent, sur ce qu'il entend et sur ce qu'il voit. Si Wordsworth se croit poète, c'est parce que lui-même regarde la terre avec les yeux du premier être humain, « comme s'il était son premier-né et si nul n'avait vécu avant lui (2) ». Il est poète-philosophe parce qu'il a « un œil et une oreille inévitables ». Seuls, les sens sont de grands métaphysiciens et peuvent saisir en de certains moments la vie centrale du monde, l'essentielle vérité. La plus haute connaissance que l'homme puisse acquérir sur lui-même et sur les choses, il l'atteindra en se plaçant en pleine nature, sans rien faire que sentir.

Un ami reproche-t-il à Wordsworth de passer le jour à rêver en plein air et de négliger les livres, « ces flambeaux légués à

(1) *Prélude*, XIII, 368-378.
(2) *Expostulation and Reply* (Lyrical Ballads, 1798).

des êtres qui sans eux seraient délaissés et aveugles ? (1) » Le poète lui répond :

L'œil ne peut s'empêcher de voir,
Nous ne pouvons interdire à l'oreille d'entendre ;
Notre corps est sensible, en quelque lieu qu'il soit,
Que nous le voulions ou non.

De même, je crois qu'il est des puissances
Qui spontanément impressionnent notre esprit,
Que cet esprit qui est nôtre nous pouvons le nourrir
Dans une sage passivité.

Crois-tu que dans tout cet immense ensemble
De choses éternellement parlantes,
Rien ne viendra de soi-même,
Et qu'il nous faut toujours chercher (2) ?

A son tour, il interpelle son ami et lui reproche de donner toutes ses heures à la lecture :

Les livres, c'est une ennuyeuse et éternelle dispute ;
Viens entendre la linotte des bois,
Que sa musique est douce ! Sur ma vie,
Il y a plus de sagesse en elle.

Ecoute ! comme le chant de cette grive est joyeux !
Elle aussi s'entend à prêcher.
Viens donc voir à la lumière des choses,
Que la nature soit ta préceptrice.

Elle a un monde de richesses toutes prêtes
Pour faire le bonheur de notre esprit et de notre cœur :
La sagesse spontanée qui s'exhale de la santé,
La vérité qui s'exhale de la joie.

(1) *Expostulation and Reply* (Lyrical Ballads, 1798).
(2) *Ibid.*

Une seule impulsion venue d'un bois printanier
Peut t'en apprendre plus long sur l'homme,
Sur le mal et sur le bien moral,
Que ne le pourraient tous les sages.

Doux est le savoir qu'enseigne la nature ;
Notre intelligence qui s'immisce en tout
Défigure les belles formes des choses ;
Nous tuons pour disséquer.

Assez de science et d'art !
Ferme ces feuilles stériles ;
Viens et apporte avec toi un cœur
Qui guette et reçoit (1).

C'est là le « sensualisme », mais le plus éloigné de la sensualité, le plus spirituel qui soit ; celui de Berkeley que Coleridge et Wordsworth admirent en ce moment par-dessus tous les philosophes, de Berkeley qui a célébré l'universel et divin langage des sens, qui a dit que « la vision est le langage de l'auteur de la Nature ».

Ce n'est point pour elle-même, ni pour la joie ou la souffrance qui l'accompagnent que Wordsworth glorifie la sensation, mais pour la révélation qu'elle fournit. Ce n'est pas d'ailleurs pour la claire connaissance de détail qu'elle peut apporter à l'intelligence ; c'est parce que dans chacune, prise tout entière, avec le mystère dans laquelle elle baigne de toutes parts, il tient une conception du monde. Mais combien il est devenu difficile d'entendre le langage pur et spontané des sens ! Le raisonnement aussitôt s'interpose pour le dénaturer sous prétexte de le rectifier et de l'expliquer. Cependant, encore aujourd'hui, après tant de siècles d'hérédité raisonneuse, nous ne sommes pas tout à fait incapables de retrouver en nous quelques traces des in-

(1) *The Tables turned* (Lyrical Ballads, 1798).

tègres sensations premières. Sans doute il faut maintenant le concours des circonstances, des décors extérieurs et des dispositions intimes de l'homme pour les faire naître. Il faut quelque étrangeté dans la sensation pour qu'elle donne faiblement cette révélation jadis obtenue sans effort. Ce n'est plus n'importe quel son, entendu n'importe où et n'importe quand, qui peut jeter l'âme dans l'état visionnaire. Mais dans l'enfance, au milieu des champs, un cri bizarre comme celui du coucou peut l'y conduire encore :

O joyeux nouveau venu! je viens de t'entendre,
Je t'entends et me réjouis ;
O Coucou ! t'appellerai-je Oiseau,
Ou seulement une Voix errante?

Tandis que je repose sur l'herbe
J'entends ton cri double ;
Il semble passer de colline en colline
A la fois loin et près.

Bien que tu ne fasses que babiller à la vallée
De soleil et de fleurs,
Tu m'apportes l'histoire
D'heures visionnaires.

Trois fois bienvenu, oiseau cher au Printemps!
Maintenant encore tu es pour moi
Non un oiseau mais un être invisible,
Une voix, un mystère;

Le même que dans mes jours d'écolier
J'écoutais; ce Cri
Qui me faisait regarder de mille côtés
Dans le buisson, dans l'arbre et dans le ciel.

Pour te chercher je courais souvent
A travers les bois et sur le pré;
Et tu étais toujours un espoir, un désir;
Toujours souhaité, jamais vu.

Et je puis t'écouter encore,
Je puis m'étendre sur la plaine
Et écouter, jusqu'à ce que j'enfante
Ce temps doré de nouveau.

O Oiseau béni ! la terre où nous marchons
De nouveau paraît être
Un lieu irréel et féerique,
Un séjour digne de toi (1).

Or cet évanouissement du monde matériel est pour le poète une vérité plus haute et plus sûre que les plus ingénieux édifices philosophiques élevés par l'entendement de l'homme. Car la sensation qui ne dépend point de l'homme est donc divine et son enseignement est sacré. Mais se servir des sens uniquement pour dresser le catalogue des aspects et des sons de la nature, avec l'espoir d'atteindre ainsi à la parfaite connaissance, c'est les employer à l'usage le moins précieux. Chaque sensation doit mettre et met en réalité en contact non avec l'objet qui la fait naître mais avec l'âme qui est cachée derrière, avec la vérité absolue. C'est un dialogue de l'*esprit* de l'homme avec l'*esprit* des choses. Les sens en procurent le moyen et les objets l'occasion. « Les sublimes esprits ne sont pas asservis aux impressions sensibles, mais rendus par leur impulsion plus prompts à converser avec le monde spirituel (2). » C'est par le raisonnement que nous croyons à la matière. L'opacité des choses diminue et devient transparente si nous sentons assez fortement. Quand la sensation a atteint son intensité suprême, il ne reste plus qu'une vie, qu'un être, qu'une réalité dans l'univers, dont nous ne saurions dire si c'est nous grandis à l'infini ou noyés dans l'infini.

Il est un nom pour ces minutes ineffables de la vie, c'est l'extase. Elle n'est pas la sensation même, bien qu'elle ne puisse

(1) *The Cuckoo* (1802).
(2) *Prelude*, XIV, 106-8 (1802).

naître sans elle. Mais il faut que la sensation expire en lui donnant naissance. La gloire de l'âme éclate « quand la lumière des sens s'éteint, mais avec un éclair qui a révélé le monde invisible (1) ». C'est alors « l'état d'âme béni dans lequel le fardeau du mystère, le poids lourd et accablant de tout ce monde inintelligible s'allège; l'état d'âme serein et béni dans lequel les affections nous guident doucement, jusqu'à ce que, le souffle de notre corps et le mouvement même du sang humain étant presque suspendus, nous nous endormions corporellement et devenions une âme vivante; alors, d'un œil pacifié par le pouvoir de l'harmonie et par le pouvoir profond de la joie, nous voyons jusqu'à la vie des choses (2) ».

Sans doute, s'il est possible d'atteindre à de telles hauteurs, il est impossible d'y séjourner. L'atmosphère en est à peine respirable pour l'homme. « Trop, bien trop étroits sont ces murs de chair, cette chaleur vitale est trop froide, ces orbites visuels quoique merveilleusement doués sont trop troubles, pour les passions de l'âme qui mènent à l'extase (3) ».

Mais si l'extase est de sa nature rare, brève et incommunicable, elle n'est pas sans laisser après elle des traces bienfaisantes. Tout ce qu'il y a dans l'homme de sublime vient de là. Pour lui-même le poète en rapporte l'origine à ses extases effrayées d'enfant parmi les bruits mystérieux de la nature : « Je me promenais seul sous les calmes étoiles, et à cette époque j'ai senti tout ce qu'il y a de puissance dans le son pour inspirer un état d'âme sublime, non profané par la forme ou l'image ; et je restais debout, si la nuit était assombrie par l'approche de l'orage, sous quelque roc, écoutant les notes qui sont le langage spectral de la terre ancienne, ou qui ont leur

(1) *Prélude*, VI, 600-602.
(2) *Tintern Abbey* (Lyrical Ballads, 1798).
(3) *Excursion*, IV, 179-183.

sombre séjour dans les vents lointains. C'est là que je buvais le pouvoir visionnaire. Et ne croyez pas sans profit ces états fugitifs d'exultation pénombreuse, non pour cette raison qu'ils sont apparentés au plus pur de notre esprit et de notre vie intellectuelle ; mais parce que l'âme se rappelant *comment* elle a senti, mais ne se rappelant pas ce qu'elle a senti, conserve un sens obscur de sublimité possible, où elle aspire avec des facultés toujours grandissantes, sentant toujours que, quelque point qu'elles atteignent, elles ont encore quelque chose à poursuivre (1) ».

C'est peu encore de déposer dans l'esprit de l'homme la notion du sublime. Les sens mettent l'homme en présence immédiate de la divinité. Le Dieu des panthéistes au lieu d'être le terme extrême d'une série de syllogismes peut devenir le pur produit de la sensation. Le poète a senti en certains moments la vie universelle lorsqu'il s'est placé au milieu de la nature les sens ouverts : « J'ai *senti* une Présence qui me trouble par la joie de pensées élevées ; j'ai eu la sensation sublime de quelque chose de profondement infus, dont l'habitation est la lumière des soleils couchants, et l'Océan arrondi, et l'air vivant, et le ciel bleu et l'esprit de l'homme, — mouvement et souffle qui donne l'impulsion à tous les êtres pensants, à tous les objets de toute pensée, et qui roule à travers toutes choses (2) ».

Le poète ne croit plus en Dieu ; il le voit. L'univers lui devient comme le voile transparent de la divinité. Le bruit du monde est comme la voix sensible de Dieu :

J'ai vu un enfant curieux qui vivait dans l'intérieur des terres appliquer à son oreille un coquillage enroulé aux lèvres polies ; dans le silence son âme écoutait attentivement ; et bientôt son visage rayonna de joie, car dans le creux de la coquille il entendait des murmures par lesquels

(1) *Prélude*, II, 302-322.
(2) *Tintern Abbey*, v. 92-102 (Lyrical Ballads, 1798).

l'objet exprimait sa mystérieuse union avec la mer. Pareil à ce coquillage est l'univers même pour l'oreille de la foi. Il y a des instants, je n'en doute pas, où il vous communique des nouvelles authentiques des choses invisibles, du flux et du reflux, du pouvoir éternel, de la paix centrale subsistant au cœur de l'agitation sans fin. Vous êtes là qui adorez et vénérez quand vous ne le savez pas, pieux au delà de l'intention de vos pensées, dévots au delà de votre volonté. Oui, vous avez senti et vous ne pouvez pas cesser de sentir. Le sort de l'homme serait, en effet, misérable si les fausses conclusions de la faculté raisonnante rendaient l'œil aveugle et fermaient les passages par lesquels l'oreille converse avec le cœur (1) !

Si les sens donnent Dieu, il est évident qu'ils enseignent le bien et le beau. Comme il est possible d'extraire d'eux une théodicée, il l'est aussi d'en tirer une esthétique et une morale. Wordsworth s'est plu à reconnaître dans « la Nature et la langue des sens, l'ancre de ses plus pures pensées, la nourrice, la conductrice, la gardienne de son cœur, de son âme et de tout son être moral (2) ». Il a dit « que la Nature n'a jamais trahi le cœur qui l'aimait ; que c'est son privilège, à travers toutes les années de cette vie, de conduire de joie en joie », tant elle peut « imprimer d'images calmes et belles au-dedans de nous, et nous nourrir de sublimes pensées (3) ». Il a dit que l'esprit de l'homme dont les sens se sont ainsi exercés dans la nature « devient la demeure de toutes les formes charmantes ; que sa mémoire devient l'habitation de tous les beaux sons et de toutes les harmonies (4) ». Il a pu par ce moyen, malgré les tristesses de l'humanité, se confirmer dans « la foi joyeuse que tout ce que nous contemplons est plein de bénédictions (5) ». Il a senti en lui-même les joies de ses sens se transformer obscurément en vertu. Il leur a dû « ces sentiments de plaisir oublié, qui n'ont peut-être pas une petite et médiocre influence sur cette

(1) *Excursion*, IV, 1132-1144.
(2) *Tintern Abbey*, v. 107-111 (Lyrical Ballads, 1798).
(3) *Ibid.*, v. 122-128.
(4) *Ibid.*, v. 139-142.
(5) *Ibid.*, v. 132-133.

portion la meilleure de la vie d'un homme de bien, ses menus actes sans nom, ignorés, de bonté et d'amour (1) ».

« Si nous aspirons profondément la vie des choses, nous deviendrons sages nécessairement... Tout ce que nous voyons et sentons tendra à aviver et à raffiner, fixera dans de plus calmes sièges de force morale les désirs terrestres, et élèvera à de plus sublimes hauteurs d'amour divin notre âme intellectuelle. » L'homme apprendra « ses devoirs de toutes les formes » offertes à ses regards. A ne contempler que les objets de la nature qui n'excitent ni passions morbides, ni inquiétude, ni vengeance, ni haine, il sentira nécessairement « la joie du pur principe d'amour ». Il répandra cet amour autour de lui, oubliant l'aversion et sentant « une sainte tendresse envahir son être ». Il regardera autour de lui, cherchant le bien, et trouvera le bien qu'il cherche (2) ».

La Nature et les sens ont-ils cet effet et donnent-ils un pareil enseignement? Audacieux défi lancé à ceux qui voient dans la Nature une force aveugle, muette et sourde, immorale et stupide ; qui accusent les sens de suggestions perfides ou de conseils licencieux. Après avoir essayé de la même cure que Wordsworth et dans les mêmes lieux, Coleridge, devenu incapable de joie devant la nature, reconnaissait que nous ne pouvons pas espérer « extraire des choses extérieures la passion et la vie dont les sources sont au-dedans de nous (3) ». La joie même de Wordsworth, il l'expliquait, on l'a vu, comme étant le principe et non le résultat de sa religion naturelle. Aussi la sereine confiance avec laquelle Wordsworth professe sa foi est-elle faite pour surprendre. Il est sincère pourtant et il est même véridique en ce qui est de la Nature restreinte qu'il a chantée, et en ce qui est de ses sens à lui, à la fois si pénétrants et si incomplets.

(1) *Tintern Abbey*, v. 30-5 (Lyrical Ballads, 1798).
(2) *Excursion*, IV, 1207-1274 (passage écrit en 1798).
(3) *Ode to dejection*.

III

Notez que les sens dont il parle c'est l'ouïe et la vue. Le monde qu'il célèbre, c'est celui de l'œil et de l'oreille, « qui le perçoivent à moitié et le créent à moitié ». Combien puissants et avivés chez lui ces deux sens, il n'est plus besoin de le démontrer après avoir si copieusement cité le *Prélude*. Le meilleur de sa poésie est fait des impressions qu'il en a reçues. Mais si grandes que fussent leur force et leur acuité, ils n'étaient pas avant tout, ou n'étaient pas uniquement épris de belles formes et de sons harmonieux.

Tous ceux qui ont décrit Wordsworth sont d'accord pour trouver dans son regard plutôt l'expression du « Voyant » que celle de l'artiste. Hazlitt nous dit qu'il y avait une flamme dans ses yeux « comme s'il voyait quelque chose de plus dans les objets que leur apparence extérieure (1) ». De Quincey a vu prendre à ses yeux après une journée de marche « l'aspect le plus solennel et le plus spirituel qu'il soit possible à l'œil humain de posséder... La lumière qui en sort semble venir de profondeurs insondables (2). » Et Leigh Hunt disait de même : « Je n'en ai certainement jamais vu qui eussent un air si inspiré et si surnaturel. Ils ressemblent à des feux à demi-flambants et à demi-couvants, avec je ne sais quelle âcre fixité dans le regard... On pourrait s'imaginer Ezekiel et Isaïe avec ces yeux-là (3) ». Et en effet l'œil du poète jamais satisfait de la pure forme ou

(1) *My first acquaintance with poets.*
(2) *The Lake poets*, Wordsworth.
(3) *The autobiography of Leigh Hunt* (London, 1860), p. 249.

couleur des choses a toujours cherché à apercevoir au travers l'âme ou l'idéal. N'a-t-il pas protesté contre la tyrannie de l'*œil du corps*, le plus despotique de tous les sens, qui, si on s'abandonne à son goût pour la seule beauté physique, s'oppose à la spiritualisation des choses, qui se plaît à comparer et à critiquer les dehors alors qu'il s'agit de découvrir l'esprit intérieur ? Aussi le poète a-t-il fait de vigoureux efforts pour retarder la venue de ce moment d'impuissance visionnaire où « l'œil n'est plus qu'un serviteur de la faculté raisonnante ».

Son oreille a la même culture ou plutôt la même absence de culture. Mille subtiles notations de sons naturels prouvent suffisamment le développement aigu de ce sens chez lui, mais ce n'était en aucune façon un développement artistique. Sans doute plus d'un poète a été comme lui privé de l'oreille musicale. Wordsworth l'était entièrement et fut longtemps incapable de distinguer un air d'un autre. Mais l'oreille poétique même n'était pas chez lui exercée à un degré éminent. Il remarquait que Coleridge avait « l'oreille épicurienne ». Lui-même ne l'avait pas. Ses premiers poèmes étaient rocailleux et pénibles, et ce n'est pas proprement par la mélodie que sont beaux les plus beaux vers de sa maturité. Il n'a pas été créateur de rythmes, à une époque où vivait Coleridge, où chantaient Keats et Shelley. Le vers blanc est celui où il a excellé et qui en effet convenait le mieux à sa sévérité puritaine — pareil en cela à Milton vieillissant lorsque l'auteur du *Lycidas* devenu le chantre du *Paradis perdu* rougissait presque de ses belles rimes de jeunesse et se reprochait d'avoir fait usage de sonorités voluptueuses. Autant qu'il l'a pu, Wordsworth a tâché que son vers fût beau par l'*âme* seule.

Dans la nature même, les sons préférés de Wordsworth n'ont pas été préférés pour leur douceur ou leur mélodie, mais pour leur signification, pour leur étrangeté saisissante, pour le symbole qu'il y découvrait ou pour l'état spirituel qu'ils provo-

quaient. Le cri bizarre du coucou ou la plainte de la tourterelle lui ont été plus chers et l'ont mieux inspiré que les trilles du rossignol. Le croassement du corbeau ou le cri du hibou sont parmi les voix de la nature celles dont il a le mieux senti et reproduit les effets.

Et les autres sens ? Il paraîtrait à lire son œuvre qu'il n'y en ait point. Il ne semble pas pourtant que le poète les ait supprimés par prudence, refrénés par principe. Il y a lieu de croire qu'ils étaient chez lui rudimentaires de nature (lui-même le reconnaît pour l'odorat), et qu'ils allèrent s'abolissant par désuétude, Wordsworth ne se plaisant à exercer que « ces deux sublimes facultés de voir et d'entendre » qui seules lui fournissaient spontanément des données neuves et profondes. Aussi, trop personnel et trop sincère pour reproduire autre chose que ses propres impressions, n'a-t-il presque rien mis dans ses vers qui ne lui soit venu de l'ouïe ou de la vue. Et sa poésie est véritablement — nous voudrions qu'il y eût moyen de le dire sans paraître exprimer une critique, mais avec l'intention de préciser ses limites — une des moins parfumées, une des moins savoureuses qui soient. Nul n'a composé un parterre de fleurs plus chastes, moins capiteuses et moins enivrantes. Celles qu'il préfère, aimées déjà non pour leur beauté mais pour leur air rustique ou leur apparence modeste, comme la marguerite et la petite chélidoine, sont sans odeur. Il n'a pas aspiré ces parfums qui feront « se dissoudre l'âme » de Shelley. On voit rarement des roses dans sa poésie, on n'en sent presque aucune. Il n'a qu'imparfaitement rendu l'âme des fleurs, plus pénétrant dans ses descriptions d'oiseaux et de rivières, purs objets de la vue et de l'oreille (1).

De même, sa frugalité si glorieuse, qui lui permit de vivre

(1) Comparez à cet égard ses poèmes sur la *Pâquerette* (To the Daisy), ou sur la *Chélidoine* (To the Celandine) avec son merveilleux *Linot vert* (The green Linnet), ou avec le ruisseau décrit dans « It was an April morning ».

indépendant plusieurs années avec des ressources si minces, trouvait son appui dans sa nature même si peu sensuelle. Le poète ne paraît pas avoir été plus sensible à la succulence qu'au parfum des choses. Il n'est certes pas besoin de longues descriptions de banquets rabelaisiens pour que ce sens se trahisse. Le poète le plus spiritualiste le révèle par deux vers :

> Ce jour s'est écoulé comme fond dans la bouche
> Un fruit délicieux sous la dent qui le touche (1).

On chercherait vainement dans Wordsworth la trace d'une de ces jouissances du goût. Décrit-il un repas rustique, les mets servis sur la nappe blanche deviennent des objets de beauté dont l'œil seul paraît avoir connaissance. Le beurre qu'offre à ses convives le Solitaire de l'*Excursion* semble destiné au seul plaisir du regard : « gâteaux de beurre curieusement bosselés qui avaient pris aux fleurs des prés une teinte dorée, délicate comme leur propre couleur réfléchie dans un ruisseau lent (2) ». Et quand le sobre poète buveur d'eau s'efforcera de comprendre et de rendre les joies de l'ivresse — il a exceptionnellement pour cette faiblesse l'indulgence de Rousseau — il n'y verra, qu'il juge le *Tam o' Shanter* de Burns (3) ou chante les aventures de son roulier Benjamin (4), que cette glorieuse transformation des choses, cet allègement passager du poids de la vie, cette extase particulière et à sa façon révélatrice dont est suivi le plaisir sensuel du buveur.

De là, sans qu'il ait besoin de recourir à une sorte de mutilation vertueuse, une sensibilité épurée qui paraît naturelle au poète. De là, une image en quelque sorte virginale de la nature

(1) *Joceyln*, Première époque, v. 1-2.
(2) *Excursion*, II, v. 178-181.
(3) *A Letter to a friend of Robert Burns*, 1816 (Prose Works, II, p. 1-19).
(4) *The Waggoner*.

reflétée en lui. De là, une saine et chaste morale construite avec les seules données des sens. Sans doute, le poète ne peut pas ignorer entièrement l'autre côté du sensualisme. Sans doute aussi, de ce que cette admission est à peine faite dans son œuvre, il serait excessif de conclure à l'existence chez l'homme d'une sensibilité toute angélique (1). Cependant, alors que son optimisme a pour ombre constante la peur de la tristesse et n'est sorti vainqueur qu'après une lutte douloureuse, sa foi dans la morale des sens est demeurée à peu près imperturbable. Si la nature est suspecte de conseiller la sensualité, ce n'est pas en Europe, sauf peut-être sur les bords du lac de Côme, du moins pas en Angleterre. A-t-elle quelque part cette influence mauvaise, c'est bien loin, dans quelque région tropicale, en Géorgie par exemple, où le séducteur de *Ruth* a pris ses mœurs licencieuses :

Le vent, la tempête rugissante,
Le tumulte d'un ciel tropical
Pouvaient bien être une dangereuse nourriture
Pour ce jeune homme à qui fut donné
Tant de la terre et tant du ciel
Et un sang si impétueux.

Tout ce qu'il trouvait dans ces climats
D'irrégulier en aspect et en son
Communiquait à son esprit
Une impulsion sœur, semblait allié
A ses propres pouvoirs et justifiait
Les agitations de son cœur.

(1) On peut accorder à de Quincey que les passions intellectuelles de Wordsworth, comme celles de tous les grands poètes originaux, ont eu pour base « une extraordinaire sensibilité animale ». Mais il est difficile de suivre de Quincey (lequel d'ailleurs se contredit à plus d'une reprise sur ce sujet) quand il dit que cette sensibilité était « répandue dans *toutes* les passions animales ou appétits ». Pour voir la contre-partie de cette assertion, lire le récit du mariage de Wordsworth dans Knight, *Life of Wordsworth*, vol. I, ch. XVI. Voir aussi, dans le seul poème où Wordsworth se soit essayé à décrire l'amour sensuel, son aveu d'impuissance après quelques beaux vers ;

Pour nourrir la pensée voluptueuse
Les belles formes de la nature opéraient
Et les beaux arbres et les fleurs charmantes ;
Les brises prêtaient leur langueur,
Les étoiles avaient des sentiments qu'elles envoyaient
Dans ces bosquets magiques.

Encore exagère-t-on sans doute l'influence dangereuse de ces climats :

Pourtant, jusque dans ses pires emplois, je crois
Que souvent intervenaient
De pures espérances et de hautes intentions :
Car les passions liées à des formes si belles
Et majestueuses ne manquent pas d'avoir leur part
De noble sentiment (1).

Cette réserve faite à regret, la Nature est sage et morale. Sa joie, reflet de la joie du poète, est presque spirituelle. Ce simple quatrain de Victor Hugo où tous les sens sont sollicités à la fois :

Parfums et clartés nous-mêmes
Nous baignons nos cœurs heureux
Dans les effluves suprêmes
Des éléments amoureux (2),

rend l'effet physique du printemps plus entièrement que tous les vers, si nombreux et si beaux, souvent supérieurs par la justesse des détails et par la solidité de la peinture, dans lesquels

il s'agit d'une nuit d'amour : « Je passe sur les ravissements de ce couple; — un tel sujet est par d'innombrables poètes traité en vers plus délicieux que mon talent ne les saurait moduler, surtout par ce barde chéri qui parla de Juliette et de son Roméo... » (*Vaudracour and Julia*, v. 87-91.)

(1) *Ruth* (1799).

(2) Victor Hugo, *Les Contemplations*, I, livre II, Après l'hiver.

Wordsworth a célébré cette saison. Voyez comme la même pensée s'exprime chez lui religieusement :

C'est la première douce journée de mars;
De minute en minute plus suave
Le rouge-gorge chante sur le haut mélèze
Qui se dresse près de notre porte.

Il est une bénédiction dans l'air
Qui semble donner un sens de joie
Aux arbres nus, aux montagnes nues
Et à l'herbe du champ vert.

. . . . . .

L'amour, né partout à la fois,
Se glisse de cœur en cœur,
De la terre à l'homme, de l'homme à la terre;
C'est l'heure de sentir.

Un seul moment peut nous donner plus
Que des années de laborieuse raison ;
Nos esprits vont boire par tous les pores
L'esprit du renouveau.

Nos cœurs traceront des lois silencieuses
Auxquelles ils obéiront longtemps;
Nous pouvons pour l'année à venir recevoir
Notre empreinte de ce jour-ci.

Et sur la puissance bénie qui roule
Autour, au-dessous, au-dessus de nous,
Nous accorderons notre âme selon sa mesure ;
Elle sera mise au diapason de l'amour (1).

. . . . . .

C'est à sa sœur que parle ici le poète. Et vraiment l'amour fraternel — le plus fort et le plus passionné qu'il ait connu dans

(1) *To my Sister* (Lyrical Ballads, 1798).

sa vie — n'est-ce pas celui qu'il éprouve encore envers la nature, qu'il y trouve et qu'il y répand? Il n'est pas l'amant pour qui tous les voiles se lèvent. Il n'a de commun avec elle que les heures de causerie affectueuse et leur intimité s'arrête en deçà de certains sujets inabordés. La nature qu'il chante n'est pas celle qui procrée.

Elle n'est pas non plus celle qui détruit. Et aussi bien, puisque nul n'a vu que quelques-uns de ses aspects infinis, comment la définir telle qu'il l'a conçue? Il en a trouvé l'image dans le pays où s'écoula son enfance et où va s'écouler bientôt sa vie, dans ces belles montagnes modérées du Cumberland où ne sont à redouter ni les fauves ni les avalanches, qui n'ont pas de sublimes horreurs ni de solitudes désolées, où dorment des lacs sans naufrages, où se précipitent en allègres cascades des ruisseaux qui jamais ne sont des torrents, où le paysan bâtit et cultive sans craindre la lave des volcans ni le déchirement du sol. Belle nature sans grands périls en qui nous ne sentons pas une ennemie ; ayant assez d'effroi dans son aspect pour faire frissonner le petit écolier de Hawkshead, point assez pour accabler l'homme qui ne trouve dans ses plus fortes colères que des excitants délicieux de ses méditations.

Celle qu'il célèbre a pu être hostile aux êtres humains jadis, mais, depuis, elle s'est associée à eux, s'est prêtée à leurs besoins; et elle leur offre le luxe de sa beauté, maintenant qu'ils sont — beaucoup d'entre eux — assez affranchis des soucis matériels pour en jouir, pour contempler ses formes et ses couleurs, pour admirer les fleurs de ces plantes dont les fruits seuls les avaient d'abord attirés.

Heureuse conséquence de cette étroite vision! heureuse lacune des sens du poète! Il va pouvoir « trouver sa sagesse dans son plaisir (1) ». Tout en cherchant assidûment le fait réel, en refu-

(1) *The Kitten and the falling leaves.*

sant de se laisser bercer par la fantaisie, il va vivre dans une réalité plus délicieuse que l'illusion. Ce n'est pas au pays d'utopie, ni à la venue du millénaire qu'il reporte ses rêves de bonheur facile et de beauté idéale ; — c'est en lui-même qu'il réussit à combiner ou plutôt qu'il combine sans effort apparent le vrai avec le bien et tous les deux avec le beau. Il a conscience d'avoir répudié l'erreur pour voir ce qui est, et d'avoir trouvé ce qui est magnifique et moral. Il peut être sincère en annonçant la bonne nouvelle aux hommes.

CONCLUSION

I

Vers la fin de son séjour à Alfoxden, Wordsworth a pris pleine conscience de sa mission poétique et morale. Déjà le rôle qu'il doit jouer se dessine nettement à ses yeux. Curieux est le contraste entre le sort actuel du poète et les hautes ambitions qu'il porte en lui.

Au premier abord rien dans son aspect n'annonce les merveilles que promet en son nom, à tout venant, la langue éloquente de Coleridge (1). Il n'est pas beau, sa sœur elle-même

(1) Un certain Richard Reynall, préparé par Coleridge à admirer Wordsworth, écrivait en août 1797 : « J'ai visité Alfoxden, résidence d'un M. Wordsworth, parmi les hommes vivants un des plus grands; du moins Coleridge, qui a vu la plupart des grands hommes de ce pays, l'affirme, et moi qui ai vu Wordsworth *une seconde fois* depuis, j'incline à l'estimer très hautement. Il a certainement des traits de génie dans la physionomie. Il a le front haut et mâle, l'œil plein et compréhensif, un nez fort pour supporter la superstructure et dans l'ensemble un air très agréable et très saisissant. » *Illustrated London News*, April 22, 1893 (Unpublished Letters of S. T. Coleridge.)

ne peut s'empêcher de le reconnaitre; son long visage osseux repose sur un corps maigre aux épaules étroites et fuyantes, aux jambes, si nous en croyons de Quincey, mal tournées et plus solides qu'ornementales. Nulle élégance : le portrait de lui qui fut fait en 1798 et où il est représenté vêtu d'une redingote sombre, à revers épais, le cou et le menton même engoncés dans la lourde cravate blanche de l'époque, a la mauvaise grâce sérieuse d'un jeune fermier endimanché. Son costume ordinaire est plus caractéristique. Hazlitt le trouve en veste de futaine brune et en pantalon à grandes raies. Peut-être a-t-il chaussé ces fameux souliers si pesants et massifs que Lamb, les ayant un jour en dépôt, les montrera à ses amis de Londres comme des curiosités de la province (1). S'il marche, c'est avec un roulement et un balancement qui font songer à son héros le colporteur Pierre Bell. S'il parle, « c'est avec un mélange de clairs accents jaillissants dans la voix, une profonde intonation gutturale et une forte teinture du « burr » du nord, qui est comme le dépôt d'un vin (2) ».

Il faut le voir au repos et arrêter longuement son regard sur les traits du visage. Encore n'est-ce pas le poète qui se révèle tout d'abord. C'est l'air de santé animale qui frappe, marqué par la robuste ossature de la mâchoire aux fortes dents blanches, par la saillie et le gonflement de toutes les parties de la face qui entourent la bouche. Cet air, en ce moment corrigé par le teint bronzé qu'encadrent des cheveux châtains, ira s'accentuant à mesure qui s'y substituera une rougeur sanguine mise en relief par la chevelure grisonnante.

La force de la volonté est ce qui saisit ensuite. Elle est dans le menton busqué, dans les lèvres fermées malgré la lourdeur de la mâchoire, ce qui fait grimacer la bouche, lui donnant « une

(1) Lettre à Coleridge du 4 novembre 1802.
(2) Hazlitt, *My first acquaintance with poets.*

inclination convulsive au rire, en désaccord avec l'expression solennelle et majestueuse du reste du visage (1) » ; ce qui tire les joues et y creuse des sillons pénibles. Elle est dans le puissant nez aquilin, aux arêtes vives, dans le haut front fuyant aux tempes profondes. Les lignes déjà tourmentées de ce visage qui vieillira de bonne heure révèlent les luttes contenues, la peine prise pour refréner un caractère violent et irritable, les efforts de la pensée solitaire, le travail d'une flamme intérieure qui n'apparaît elle-même que quand l'œil, relevant ses paupières lourdes, prend à de certaines heures l'étrange impression que Hazlitt, Leigh Hunt et de Quincey nous ont décrite.

Et ce qui domine le tout, c'est la gravité solennelle, la fixité de la pensée, l'enthousiasme concentré et honnête. A première vue Hazlitt a songé à Don Quichotte, — et si bizarre, si irrévérencieux même que le rapprochement paraisse, il exprime bien la tension presque douloureuse d'une pensée unique qui fut folie là et qui sera génie ici. De Quincey découvrira une saisissante ressemblance entre Wordsworth à quarante ans et l'austère portrait de Milton peint par Faithorne, quelques années avant la mort du grand poète puritain et républicain. Et nous, nous ne pouvons nous empêcher de voir dans le portrait du jeune Wordsworth un des types les plus purs de cette époque révolutionnaire où la foi dans le bonheur terrestre eut chez beaucoup la solennité d'une religion.

Mais combien peu voyaient alors en Wordsworth au delà de la première apparence gauche et vulgaire ! Peut-être en dehors de sa sœur, de Coleridge et de Poole n'a-t-il autour de lui personne qui ait foi entière dans sa force et dans sa destinée. L'intimité la plus étroite est nécessaire pour extraire de son cœur la tendresse passionnée, de sa tête les pensées profondes qu'il y cache. Lui qui deviendra un causeur complaisant et

(1) Hazlitt, *My first acquaintance with poets.*

même bavard, il commence à peine à acquérir cette promptitude à lier les idées qu'exige la conversation. « Rarement, dit Coleridge, sauf avec moi, dans le tête à tête, il s'élève jusqu'à l'éloquence (1). » Il a le don et l'amour du silence (2).

> Il est retiré comme la rosée à midi,
> Ou comme la source des bois au milieu du jour;
> Et il faut que vous l'aimiez, avant
> Qu'il vous semble digne de votre amour (3).

Il est pauvre et ne se rattache encore par aucun lien ni par aucune espérance aux puissants et aux fortunés. Il a rompu avec sa famille, avec toute profession, avec tout parti politique, avec toute foi religieuse (4). Aucun chemin ne lui est ouvert pour atteindre à la gloire et au bonheur que celui de la poésie.

II

Mais là tous ses grands espoirs, toutes ses ambitions personnelles ou généreuses se sont réfugiées.

(1) Lettre au Rev. J. P. Estlin, mai 1798. *(Letters of S. T. Coleridge*, edited by Ernest Coleridge I, p. 246.)

(2) De Quincey, *The Lake poets*, Wordsworth.

(3) *A Poet's Epitaph* (1799).

(4) Coleridge écrivait au Rev. J. Estlin, ministre unitarien, dans la lettre citée plus haut : « Il est un seul sujet sur lequel nous nous taisions habituellement. Nous avons trouvé nos données dissemblables et nous n'avons jamais repris l'entretien. C'est sa coutume et presque sa nature de communiquer toute la vérité qu'il sait sans jamais attaquer ce qu'il croit être l'erreur, si cette erreur sert de support à la vertu ou au bonheur. Il aime et vénère le Christ et le christianisme. Je voudrais qu'il fît plus, mais il serait injuste qu'un désaccord avec l'un de nos vœux altérât notre respect et notre affection pour un homme dont notre Grand Maître nous enseigne de dire que n'étant pas contre nous, il est avec nous. »

Il a conscience d'être élu pour un office sacré. Une lumière issue de lui se répand sur tout ce qui l'environne : « Je sens qu'une clarté intérieure m'est accordée, qui ne doit pas mourir, qui ne doit pas cesser d'être.... *Pourquoi brillent-ils autour de moi ceux que j'aime ?...* J'ai des possessions qui n'appartiennent qu'à moi seul ; j'ai quelque chose au dedans de moi qui n'est encore partagé par personne, pas même par le plus proche de moi et le plus cher, quelque chose qu'un puissant effort peut communiquer ; je le voudrais communiquer, je le voudrais répandre au loin (1). » Il n'a pas le droit de rester silencieux ayant lui-même reçu « un enseignement divin ». Il a en lui le génie qui est « l'introduction d'un nouvel élément dans l'univers intellectuel », et dont « le seul signe infaillible est d'élargir la sphère de la sensibilité humaine pour la jouissance, l'honneur et le bénéfice de la nature humaine (2) ».

Il a la plus haute mission terrestre à accomplir, celle qui appartint jadis au prêtre, celle que le philosophe et le savant ont essayé infructueusement de remplir à sa place ; il doit dire aux hommes les vérités essentielles sur la vie et sur le monde. Ou plutôt, affranchi du dogme et du raisonnement, il doit faire *voir* la beauté de l'univers et la grandeur du cœur humain. Beauté réelle, grandeur véritable, qu'il n'est pas question d'inventer, mais de mettre à nu.

Jamais encore la poésie n'avait eu si haute idée d'elle-même. Au XVIIIe siècle, elle se donnait modestement dans ses œuvres les plus ambitieuses pour la vulgarisatrice agréable et claire des idées philosophiques (3). Elle mettait sa gloire non à découvrir la vérité, mais à propager de son mieux la vérité déjà découverte. Les poètes hardis et fiers de la Renaissance étaient eux-

(1) *The Recluse*, 695-710.
(2) *Essay supplementary to the Preface of the Poems.*
(3) Voir la préface de l'*Essai sur l'homme* de Pope.

mêmes restés loin de la conception nouvelle. Ils s'étaient enorgueillis d'être les créateurs d'un monde merveilleux de beauté et de vertu, mais ils n'avaient pas cru que cet univers de leur création fût le même que celui où posaient leurs pieds. Ils avaient, selon le mot de Bacon, « satisfait par des ombres l'âme qui sent le vide et la vanité du réel (1) ». Seul Milton avait eu profondément le sens d'une révélation dont il était chargé. Il était inspiré « par cet éternel Esprit qui peut enrichir de parfaite éloquence et de parfait savoir, et qui envoie son séraphin avec le feu sacré de son autel, pour toucher et purifier les lèvres de celui qui a été élu (2) ». Il avait vraiment cru la poésie, telle qu'il la concevait, plus vraie que la science et indépendante de toute science. Mais c'était à condition de s'enrouler étroitement autour de la religion, et d'interpréter aux hommes les livres saints.

Wordsworth s'affranchissait de toute tutelle philosophique ou religieuse. Sans autre bible que la nature, le poète était pour lui le *Voyant* dont les sens plus aigus, l'imagination plus intègre et plus fraîche font le maître suprême. C'est à lui qu'il appartient de rendre les hommes meilleurs et plus heureux en leur révélant ce qu'ils sont et l'univers qu'ils habitent. Dans sa foi opiniâtre de prophète méconnu, Wordsworth dira un jour quelle révolution morale il a la certitude d'accomplir par sa poésie, et ce sera avec l'accent et presque avec les mots du Christ qu'il consolera une admiratrice du dénigrement dont il est l'objet :

Ne vous mettez pas en peine de la réception actuelle de mes poèmes. Qu'est cela auprès de la destinée que je prévois pour eux? — consoler les affligés; ajouter l'éclat du soleil à la lumière du jour en rendant les heureux plus heureux; apprendre aux jeunes et aux bons de tout âge à

(1) *De augmentis Scientiarum*, liv. II, ch. XIII, p. 3
(2) *The Reason of Church Government.*

voir, à penser et à sentir, et par conséquent à devenir plus activement et plus sûrement vertueux, tel est leur office, et j'ai confiance qu'ils l'accompliront fidèlement, longtemps après que nous (c'est-à-dire, tout ce qui est mortel en nous), nous serons tombés en poussière dans notre tombeau (1).

Or, vingt ans après que Wordsworth traçait ces lignes fières, elles trouvaient leur éclatante confirmation dans les impressions que la lecture de ses poèmes éveillait chez un jeune homme en qui se personnifiait l'intellectualisme intense et douloureux de sa génération. John Stuart Mill traversait à peu près au même âge que Wordsworth une crise mentale semblable à celle que Wordsworth avait connue. L'abus de l'analyse avait tari en lui la source du sentiment. Il poursuivait ses recherches qui avaient le bien de l'humanité pour objet sans éprouver aucun bonheur du noble travail de son intelligence. « Il me semblait, dit-il, qu'aucune puissance dans la nature ne pouvait refaire mon caractère et créer dans un esprit alors irrévocablement analytique de nouvelles associations de plaisir avec n'importe lequel des objets que l'homme désire (2) ». Il comprenait que le salut serait pour lui dans la culture des sentiments, mais il ne savait pas encore comment cultiver les siens. La lecture de Wordsworth dans l'automne de 1828 fut un des événements de sa vie :

Les poèmes de Wordsworth, dit-il, me parurent comme une source où je puisais la joie du cœur, les plaisirs de la sympathie et de l'imagination, et où tout le monde pouvait aller puiser de même, que ne troublaient jamais les luttes ni les misères de la vie, et qui deviendrait plus abondante chaque fois que la condition physique et sociale de l'humanité s'améliorerait. C'était pour moi comme une révélation des sources éter-

(1) Lettre à Lady Beaumont, 21 mai 1807, Knight, *Life of Wordsworth*, II, p. 88.
(2) *Mes Mémoires, Histoire de ma vie et de mes idées (Autobiography*, 1873), traduit de l'anglais par M. E. Cazelles, ch. v. « Une crise dans mes idées. Un progrès. »

nelles du bonheur, quand les plus grands maux de la vie auront été supprimés. Je me sentais meilleur et plus heureux quand j'étais sous leur influence... Cette lecture me tira graduellement mais d'une façon complète de mon abattement habituel, et grâce à elle je n'y retombai plus jamais.

Ainsi Stuart Mill a traduit avec ses propres impressions la reconnaissance que des milliers de lecteurs ignorés, souffrant à des degrés divers du même mal que lui, ont ressentie obscurément pour le poète. Encore Stuart Mill, juge contestable de la pure poésie, n'a-t-il vu dans Wordsworth que « le poète des natures qui ne sont pas poétiques ». Aux jouissances qu'il dut à l'heureuse impulsion générale donnée par Wordsworth à son esprit, il faut ajouter celles, plus directes et plus exquises, que procure à d'autres un art, non sans doute exempt de défaillance, mais capable en mainte rencontre d'enserrer la beauté en des vers adéquats ou même en des poèmes tout entiers parfaits.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

I. Caractères généraux de la poésie de Wordsworth . . 1
II. Origine et valeur du *Prélude*. 10

LIVRE PREMIER

L'ENFANCE, L'ADOLESCENCE ET L'ÉDUCATION

CHAPITRE PREMIER. — **Cockermouth.**
Famille, lieu de naissance et petite enfance de Wordsworth. 19

CHAPITRE II. — **Hawkshead.**
I. Souvenirs de collège en France et en Angleterre . . 27
II. Régime de Hawkshead. Les maîtres 30
III. Les lectures de l'écolier 37
IV. Les jeux et la Nature 42
V. Naissance de l'imagination 51
VI. Idées de Wordsworth sur l'éducation 56

CHAPITRE III. — **Cambridge.**
I. Wordsworth orphelin. Sa situation précaire 70
II. Cambridge vers 1778 74
III. Vie de Wordsworth étudiant 81
IV. Pourquoi il ne travailla pas à Cambridge. 87
V. Influence bienfaisante des souvenirs. 95

CHAPITRE IV. — **Les vacances de l'Université.**
I. Retour à Hawkshead, 1788 98
II. Séjour à Penrith, 1789 107
III. Voyage en France et en Suisse, 1790 110

CHAPITRE V. — **Premières poésies.**
I. Passion de l'adolescent pour l'ornement 124
II. La diction poétique au XVIIIe siècle, chez les descriptifs. 131
III. Le vocabulaire, la grammaire et la rhétorique des premiers poèmes de Wordsworth 138
IV. Mérite réel de ces poèmes. Sincérité et force de la description 150
V. Les sentiments personnels. Mélancolie factice . . . 157

LIVRE DEUXIÈME

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE. — CRISE MORALE

CHAPITRE PREMIER. — **Séjour à Londres.**
I. Refus de choisir une carrière. 167
II. La poésie n'avait encore fait que la satire de Londres. Nouveauté de l'attitude prise par Wordsworth . . 171
III. Ses descriptions. Le théâtre. Le Parlement. Les sermonnaires à la mode 180
IV. Vue de la ville dans son ensemble. Les scènes de la rue. 184
V. Excursion dans le pays de Galles. Ascension du Snowdon 192

CHAPITRE II. — **Séjour en France.**
I. Wordsworth à Paris, à Orléans et à Blois 197
II. Ses relations avec Michel Beaupuy. Son enthousiasme révolutionnaire 206
III. Second séjour à Paris 221

CHAPITRE III. — **Wordsworth républicain en Angleterre.**
I. Sentiments de l'Angleterre envers la France en 1792-93. Hostilité croissante 225
II. Wordsworth défend la Révolution dans sa lettre à Watson. 232
III. La déclaration de guerre. Wordsworth prend parti pour la France. Haine de Pitt 236
IV. Désespoir de Wordsworth à la suite de la déclaration de guerre et pendant la Terreur 243

V. L'espérance lui revient à la mort de Robespierre . . 250
VI. Vers le début de 1796 il se détourne de la politique militante 252

CHAPITRE IV. — **Crise morale.**
I. Wordsworth a d'abord espéré que le bonheur s'établirait bientôt sur terre. 258
II. Détrompé, il se réfugie dans l'abstraction. Wordsworth disciple de Godwin. Conception de l'homme idéal, être de raison que verra l'avenir. 264
III. Il découvre que le mal est inhérent à la nature humaine. Les *Borderers*. Wordsworth pessimiste 273

LIVRE TROISIÈME

LES ÉTAPES DE LA GUÉRISON

CHAPITRE PREMIER. — **Dorothée Wordsworth.**
I. Vie vagabonde et misérable de Wordsworth de 1793 à 1795. 285
II. Legs de Calvert. Wordsworth s'installe à Racedown avec sa sœur. 288
III. Ardente affection mutuelle de Wordsworth et de sa sœur. Caractère de Dorothée Wordsworth. Son influence sur son frère. 292
IV. Vie de Wordsworth et de sa sœur à Racedown. Wordsworth aidé par sa sœur se reprend de passion pour la Nature 301
V. Il se reprend d'intérêt pour l'homme réel ; sa sympathie pour les humbles. Il redécouvre les sentiments humains 309
VI. Danger de l'influence exclusive de Dorothée. . . . 321

CHAPITRE II. — **Coleridge.**
I. Coleridge avant 1796. Son caractère et sa jeunesse. . 328
II. Ses tendances mystiques. Ses premières poésies. . . 333
III. Son admiration pour Wordsworth après la lecture de *Crime et chagrin*. Il découvre l'imagination de Wordsworth 343
IV. Wordsworth encouragé écrit la *Chaumière ruinée* . 354

CHAPITRE III. — **Alfoxden.**

I. Description d'Alfoxden. Les amis de Coleridge : Charles Lloyd, Charles Lamb., John Thelwall, Thomas Poole 367

II. Vie heureuse de Wordsworth et de Coleridge à Alfoxden. Ils sont pourtant suspects et espionnés. 378

III. Invasion de la Suisse par les Français. Indignation de Coleridge. Retour au patriotisme. Wordsworth consolé par la Nature et confirmé dans son culte pour elle. Il découvre la force de joie qui est en lui 385

LIVRE QUATRIÈME

L'HARMONIE RÉTABLIE

CHAPITRE PREMIER. — **L'optimisme.**

I. Il ne vient pas des circonstances. 394

II. Il ne vient pas du seul tempérament. 397

III. Il vient surtout de la volonté et de la foi dans l'identité de la joie et de la vérité 400

CHAPITRE II. — **Wordsworth et la science.**

I. Condamnation de la science actuelle, responsable du pessimisme. Mépris relatif du raisonnement et recherche d'autres moyens d'enquête sur la réalité . . . 405

II. La science de l'avenir. En quoi Wordsworth s'offre comme poète à y collaborer. Wordsworth psychologue. Le domaine propre du poète est la relation de la Nature et de l'esprit humain 413

III. Analyse de *Pierre Bell* 419

CHAPITRE III. — **Le réalisme de Wordsworth.**

I. Essais de collaboration de Wordsworth et de Coleridge. *Les vagabondages de Caïn.—Le vieux Marinier.* —*Les trois tombes.* Coleridge va vers le fantastique; Wordsworth vers le réalisme. *La mère Blake et Henri Gill.* — Le Prologue de *Pierre Bell* . . 431

II. L'imagination et la fantaisie. Dédain de Wordsworth pour la fable de ses poèmes. Sa condamnation du style poétique. 445

CHAPITRE IV. — **L'imagination et les sens.**

I. Puissance de l'imagination. Elle seule pénètre la réalité. 461

II. Les sens qui sont ses organes sont divins. Le poète voit Dieu. L'extase. Origine du sublime. La morale des sens 464

III. Les sens de Wordworth. La vue et l'ouïe. Faiblesse des autres sens. La Nature morale et bonne . . . 473

CONCLUSION

I. Wordsworth en 1798 483

II. Sa mission poétique 486

Lyon. — Imp. PITRAT Aîné, A. Rey Successeur, 4, rue Gentil. — 12006

ANNALES DE L'UNIVERSITÉ DE LYON

VOLUMES PARUS AU 1er FÉVRIER 1896

La doctrine de Malherbe d'après son commentaire sur Desportes, par Ferdinand Brunot, docteur ès lettres, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, chargé d'un Cours complémentaire à la Faculté des Lettres, lauréat de l'Académie française. 1 vol. grand in-8°, avec 5 planches hors texte. . . . . 10 fr.

Recherches anatomiques et expérimentales sur la métamorphose des Amphibiens anoures, par E. Bataillon, préparateur de Zoologie à la Faculté des Sciences, avec 6 pl. hors texte. 4 fr.

Anatomie et Physiologie comparées de la Pholade dactyle. Structure, locomotion, tact, olfaction, gustation, action dermatoptique, photogénie, avec une théorie générale des sensations, par le Dr Raphaël Dubois, professeur de Physiologie générale et comparée à la Faculté, avec 68 figures dans le texte et 15 planches hors texte . . . . . 18 fr.

Sur le pneumogastrique des oiseaux, par E. Couvreur, docteur ès sciences, chef des travaux de physiologie à la Faculté des sciences, avec 3 planches hors texte et graphiques dans le texte. . . . 4 fr.

Recherches sur la valeur morphologique des appendices superstaminaux de la fleur des Aristoloches, par Mlle A. Matoux, élève de la Faculté des Sciences, avec 3 planches hors texte. . . . 4 fr.

Sur la théorie des équations différentielles du premier ordre et du premier degré, par Léon Autonne, Ingénieur des Ponts et Chaussées, Docteur ès sciences mathématiques . . . . . 9 fr.

Recherches sur l'équation personnelle dans les observations astronomiques de passages, par F. Gonnessiat, Aide-Astronome à l'Observatoire, chargé d'un Cours complémentaire d'Astronomie à la Faculté des Sciences . . . . . 5 fr.

Lettres intimes de J.-M. Alberoni adressées au comte I. Rocca, ministre des finances du duc de Parme, et publiées d'après le manuscrit du collège de S. Lazaro Alberoni, par Emile Bourgeois, professeur à la Faculté des Lettres, avec un portrait et deux fac-similé. . 10 fr.

Le Fondateur de Lyon, Histoire de L. Munatius Plancus, par M. Jullien, professeur-adjoint à la Faculté des Lettres, avec 1 planche hors texte . . . . 5 fr.

Etude stratigraphique sur le Jurassique inférieur du Jura méridional, par Attale Riche, docteur ès sciences, avec planches hors texte. . . . . 12 fr.

Etude expérimentale sur les propriétés attribuées à la tuberculine de M. Koch, faite au laboratoire de médecine expérimentale et comparée de la Faculté de Lyon, par M. le professeur Arloing, M. le Dr Rodet, agrégé, et M. le Dr Courmont, avec planches en couleurs. 10 fr.

Histologie comparée des Ebénacées dans ses rapports avec la Morphologie et l'histoire généalogique de ces plantes, par Paul Parmentier, professeur de l'Université, avec 4 pl. hors texte. 4 fr.

Recherches sur la production et la localisation du Tannin chez les fruits comestibles fournis par la famille des Pomacées, par Mlle A. Matoux, élève de la Faculté des Sciences de Lyon. 1 vol. in-8°, avec 2 planches. . . . . 3 fr.

Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine, par Arthur Hannequin, chargé d'un Cours complémentaire de philosophie à la Faculté des lettres de Lyon. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50

Saint Ambroise et la morale chrétienne au IVe siècle, par Raymond Thamin, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, ancien maître de conférences à la Faculté des lettres de Lyon, professeur de philosophie au Lycée Condorcet. 1 vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

Etude sur le Bilharzia hæmatobia et la Bilharziose, par M. Lortet, doyen de la Faculté de médecine de Lyon, et Vialleton, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Lyon. 1 vol. in-8°, avec planches et figures dans le texte. 10 fr.

Recherches sur quelques dérivés surchlorés du phénol et du benzène, par Etienne Barral, docteur en médecine, pharmacien de 1re classe, chargé des fonctions d'agrégé à la Faculté de médecine de Lyon. . . . . 5 fr.

Phonétique historique et comparée du sanscrit et du zend, par Paul Regnaud, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Lyon. 1 vol. in-8° . . . . . 5 fr.

La République des Provinces-Unies, la France et les Pays-Bas espagnols de 1630 à 1650, par A. Waddington, professeur-adjoint à la Faculté des lettres de Lyon. Tome I (1630-42.) . . . 6 fr.

Sur la représentation des courbes gauches algébriques, par Léon Autonne, ingénieur des ponts et chaussées, maître de conférences à la Faculté des Sciences de Lyon . . . . . 3 fr.

Paris. — Imprimerie L. Marethieux, 1, rue Cassette. — 7228.

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

STALL-STUDY
CHARGED
CANCELLED.

18467.31
La jeunesse de William Wordsworth
Widener Library 00325
3 2044 086 794 94